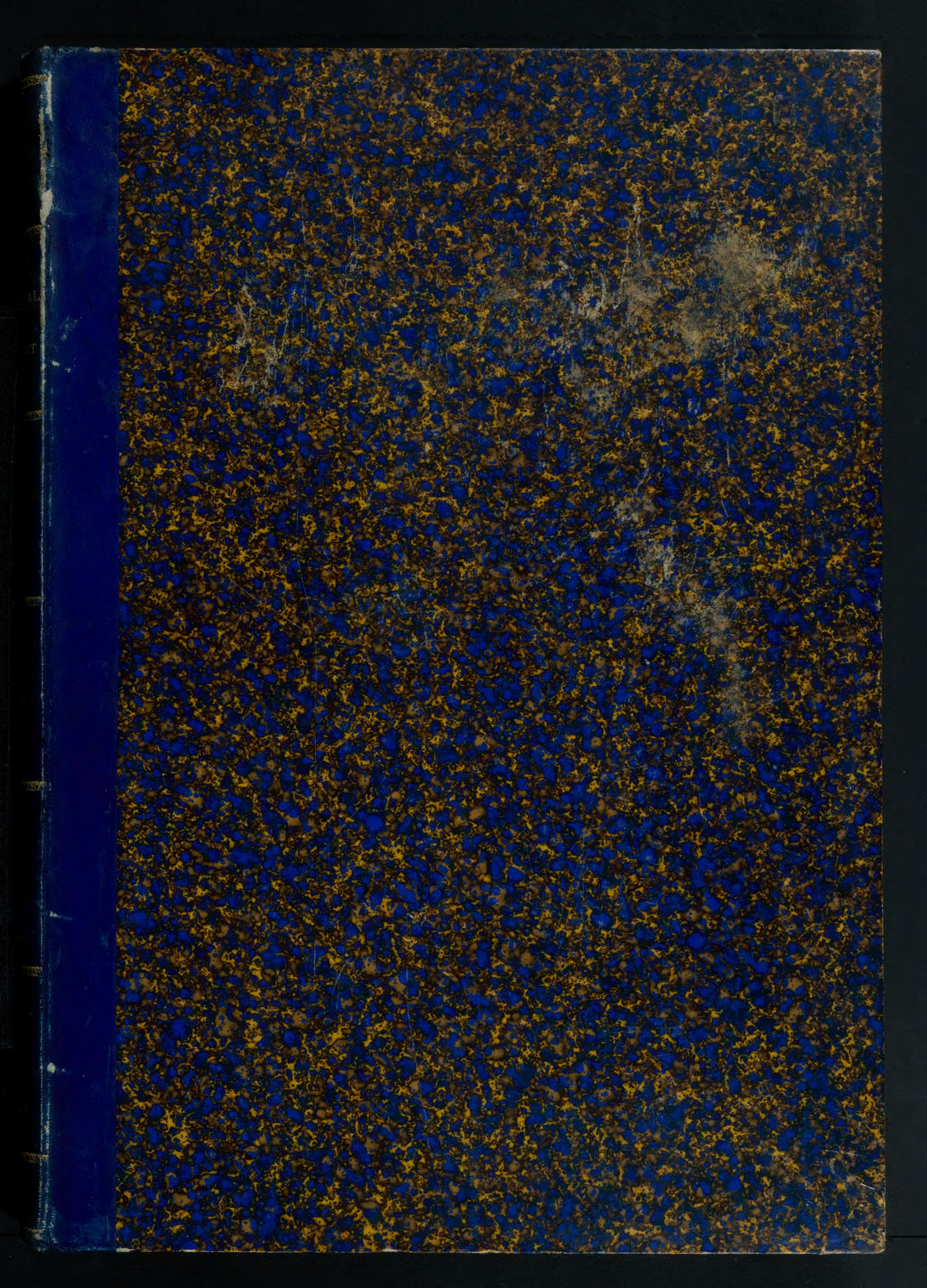


nº 471 à 522 (manque 511)
couleur — 479

N° 471. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 7 Janvier 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX · 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

COMME ON DONNE DES ÉTRENNES ET COMME ON LES REÇOIT, — croquis par DARJOU.



22803

— Mon parrain, je te la souhaite bonne et heureuse; donne-moi mes étrennes.
— Allons, bon, encore un filleul que je ne connaissais pas.



22804

A LA CANTINE. — Me permettrez, brigadier, de vous offrir une goutte.
— Aujourd'hui je ne puis rien vous refuser, mon brave, j'en accepte deusse!...



22805

PLUS D'ENFANTS. — Une poupée... grand serin! comme s'il ne pouvait pas me donner des boucles d'oreilles comme à maman.



22806

— Et vous croyez, ancien singe, que parce que vous m'avez payé mon terme pour mes étrennes, une méchante robe et des pralines, vous aurez le droit de venir tous les jours m'ennuyer chez moi. Ah! mais non, mon cher, ah! mais non...

COMME ON DONNE DES ÉTRENNES ET COMME ON LES REÇOIT, — croquis par DARJOU (suite).



22807

AU CAFÉ.

— Mais, garçon, je ne fume pas!...
— Oh! m'sieu, ça ne fait rien, vous n'êtes pas forcé de la prendre... pourvu que m'sieu me donne *mes étrennes.*



22808

A UNE DAME CHEZ LAQUELLE ON A DINÉ DANS L'ANNÉE.

— Des bonbons, c'est bien banal; un bijou, c'est bien risqué; et puis je n'ai que onze francs... que faire, bon Dieu, que faire?



22810

LE PRIX D'UN BAISER EN L'AN DE GRACE 1865.
Pendant la première quinzaine de janvier.



22809

A L'OPÉRA.

— Ah! mon bon mossieu, bénie soit la main qui m'étrenne!...



22811

A LA CUISINE.

— Je ne puis, mademoiselle Françoise, que vous offrir mon cœur et tous mes souhaits de fidélité, dont auxquels ils sont marqués dedans la lettre avec une touffe de ma barbe que je l'ai fait écrire par le caporal tambour.

COMME ON DONNE DES ÉTRENNES ET COMME ON LES REÇOIT, — croquis par DARJOU (suite).



22812

SI L'ON EN CROYAIT LES JOURNAUX ET LEURS ANNONCES.
— Quel est le plus joli cadeau à faire à une dame, etc., etc., n'est-ce pas un paratonnerre?



22813

ÉTRENNES VÉRITABLEMENT UTILES.



22814

— Ma femme n'a reçu que onze livres de bonbons de chez Siraudin, trois boîtes de chez Tahan, et son cousin n'est pas encore venu : l'année commence mal!

LE COMPOSITEUR EN CHAMBRE.

Les vendredis de madame Finet sont très-suivis; les plus grands noms de Plaisance sollicitent humblement la faveur de s'entendre annoncer par la bonne de cette Artémise de l'ex-banlieue.

LA BONNE. — M'sieu et mame Moufflon.

MADEMOISELLE CÉLESTINE *bas à mademoiselle Octavie.* — Aimeriez-vous vous appeler Moufflon?

MADEMOISELLE OCTAVIE. — Je préférerais cent fois rester fille.

MADEMOISELLE OCTAVIE. — Est-ce que M. Agénor Fingal ne viendra pas aujourd'hui?

MADEMOISELLE CÉLESTINE. — Il faut espérer que si.

MADEMOISELLE OCTAVIE. — Mais chantera-t-il?

MADEMOISELLE CÉLESTINE. — C'est douteux; il est si nerveux! La plus légère contrariété lui retire tous ses moyens.

MADAME MOUFFLON. — A propos, mame Finet, et votre chanteur, l'aurons-nous ce soir?

MADAME FINET. — Il me l'a formellement promis.

MOUFFLON. — Il n'a pas de voix pour deux sous, ce garçon-là.

MADAME FINET. — Mais quelle méthode!

MADAME MOUFFLON. — Ce qu'il chante est toujours triste.

MADAME FINET. — C'est sa méthode qui veut ça; et puis il ne chante jamais que de sa musique.

MOUFFLON. — J'aime mieux celle des cafés chantants.

MADAME FINET. — Ah! monsieur Moufflon, vous me faites rire.

MOUFFLON. — Alors je ne ressemble pas à Fingal, mâtin!

MADEMOISELLE CÉLESTINE. — Le barbare!

MADEMOISELLE OCTAVIE. — Livrer les trésors de son âme, épancher des flots d'harmonie devant de pareils Australiens!

MADEMOISELLE CÉLESTINE. — Allez, la banlieue sera toujours la banlieue!

LA BONNE *annonçant.* — Monsieur Génor Fringale!

Le salon reçoit une commotion électrique : les femmes tendent le cou vers la porte, et les hommes paraissent en proie aux tourments de l'envie.

MADAME FINET. — C'est lui, je le sens, c'est lui!

MADAME MOUFFLON. — C'te farce! pisque votre bonne l'a annoncé.

MOUFFLON. — Comment donc qu'elle l'appelle?

MADAME FINET. — Cette sotte estropie tous les noms. — Silence! le voici.

Agénor Fingal fait son entrée avec toute la majesté désirable. C'est un gros garçon taillé en force, assez commun d'aspect, mais dont la voix flûtée rachète ce que son extérieur peut avoir de trop pesant. On dirait d'une contre-basse montée en guitare.

MADEMOISELLE CÉLESTINE. — Mon Dieu! qu'il est beau!

MADEMOISELLE OCTAVIE. — Ses yeux brillent de la flamme du génie!

MADAME FINET. — Vous nous avez fait une fière peur, monsieur Agénor Fingal.

FINGAL. — Et pourquoi cet émoi?

MADAME FINET. — Nous avions si tellement de crainte que vous ne veniez pas!

FINGAL. — Il me semble que j'avais promis, et l'on sait que je suis esclave de ma parole.

MADAME FINET. — Monsieur Agénor Fingal, j'ai l'honneur de vous présenter madame Saint-Hyacinthe et mademoiselle Apolline Dumontant.

Le musicien honore les dames d'un salut gracieusement protecteur.

MADAME MOUFFLON *bas à madame Finet.* — Pourquoi donc que vous lui présentez les femmes? Est-ce que c'est la mode maintenant?

MADAME FINET. — C'est une des prérogatives du génie; voyez Rossini. (*Haut.*) Monsieur Agénor Fingal, je dénonce à la société un rouleau de papier sortant de votre poche; c'est bon signe, hein?

FINGAL. — Mon Dieu! non, ce n'est que mon portrait.

Un formidable VOYONS! est poussé par toutes les dames. La lithographie est passée de main en main et pompée, aspirée par des regards brûlants.

MADEMOISELLE CÉLESTINE. — Comme c'est lui! Moins beau cependant.

MADEMOISELLE OCTAVIE. — L'original est bien plus vivant.

MADAME MOUFFLON. — Moi, je le trouve flatté.

COMME ON DONNE DES ÉTRENNES ET COMME ON LES REÇOIT, — croquis par DARJOU (suite).



22815

— Qu'est-ce qui va faire plaisir à sa petite Nini?
— Qu'est-ce qui va bien surprendre son gros Loulou?

22816

— Son portrait! quelle idée, j'aurais préféré des bretelles.
— Sa binette. comme si je ne le voyais pas assez tous les jours.



22817

SIMPLE QUESTION.

Pourquoi cette idée qu'ont bien des femmes, d'embrasser, au jour de l'an, le premier homme qui se présente à elle, cet homme fût-il un Auvergnat?

MADAME FINET. — C'est pour moi, n'est-ce pas, monsieur Agénor Fingal?

FINGAL. — Je l'ai apporté à votre intention.

MADAME FINET. — C'est bien gentil de votre part, monsieur Agénor Fingal.

MADAME MOUFFLON *bas à madame Finet*. — Ah çà! pourquoi donc lui donnez-vous toujours ses deux noms?

MADAME FINET. — C'est la règle dans le monde artiste. (*Madame Finet prenant sa voix la plus caressante.*) Monsieur Agénor Fingal, vous savez, le piano a été accordé aujourd'hui tout exprès pour vous.

FINGAL. — Vous m'excuserez, belle dame; mais j'ai une grippe affreuse, il me sera impossible de chanter.

MADAME FINET *atterrée*. — Pas possible.

FINGAL. — Sur l'honneur!

Cette déclaration consterne l'assemblée. Les jeunes filles surtout sont particulièrement frappées.

MADEMOISELLE CÉLESTINE. — Ah! c'est de la cruauté!

MADEMOISELLE OCTAVIE. — Et nous ne l'avons pas mérité.

MADAME FINET. — Pas la plus petite barcarolle?

FINGAL. — Impossible.

MOUFFLON. — Une chanson à boire, tout bêtement.

Fingal ne répond pas à cette requête présentée d'un ton un peu cru, et va se poser gracieusement devant la cheminée.

MADAME MOUFFLON. — Après ça, monsieur a raison de se ménager, sa voix baisse.

Fingal sourit dédaigneusement.

MADAME MOUFFLON. — Et puis il n'a peut-être rien de neuf à nous dire, et ça l'ennuie de nous chanter toujours la même chose.

FINGAL *négligemment*. — Je viens de terminer la *Fille des Preux*, une mélodie que je crois supérieure encore à *Mon cœur pour ton cœur*.

MADAME FINET. — Et nous ne l'entendrons pas?

FINGAL. — Je vous l'ai dit : la grippe.

MOUFFLON. — Pour les petites voix, il n'y a rien de mauvais comme de se forcer. Moi, je chanterais avec un poids de quarante sur la poitrine; mais tout le monde n'a pas ma force! Hum! hum!

Le compositeur fait un pas vers le piano.

MADAME MOUFFLON *l'arrêtant*. — Non, non, ménagez ce qui vous reste de voix; elle est si fragile, la pauvre petite!

Ces conseils perfides amènent fatalement le pianiste au piano. Un silence ému règne dans l'auditoire.

FINGAL *tapant sur les touches un peu partout*. — Oui, il est d'accord. *Do, ré, mi, fa... fa... fa!...* — *La Contrebandière*, mélodie non terminée encore. (*Il chante.*)

La voyez-vous, dressant sa hanche,
Comme l'oiseau sur une branche,
Danser gaîment son boléro
Avec Beppo, son torero?
Oh! oh!... oh! oh!... oh! oh! oh! oh!

Des applaudissements frénétiques saluent le grand artiste.

MADAME FINET. — Quelle méthode! Il n'y a que lui pour lancer les *oh! oh! oh!* — Mais pourquoi, monsieur Agénor Fingal, dites-vous que cette romance...

FINGAL *interrompant*. — Mélodie!

MADAME FINET. — Si vous voulez. Pourquoi dites-vous qu'elle n'est pas terminée? Ce couplet m'a paru complet.

FINGAL. — J'hésite un peu pour le refrain; je ne sais s'il faut dire (*Il chante.*) *Oh! oh!... oh! oh!... oh! oh! oh! oh!* ou bien : *Oh! oh! oh! oh!... oh! oh!... oh! oh!...*

MADAME FINET. — Ils sont aussi beaux l'un que l'autre. Voyons les autres couplets. Quelle méthode, mon Dieu! quelle méthode!

Le compositeur ne se fait plus prier, et dévide son répertoire avec une furie irrésistible; tout y passe. L'auditoire semble hébété par l'admiration.

MADAME FINET. — Ah! c'est trop beau! Encore, encore!

MADEMOISELLE CÉLESTINE. — Toujours!

MADEMOISELLE OCTAVIE. — Je ne dirai jamais assez.

UNE VOIX. — Je le dis, moi.

MADAME FINET. — Qui a osé proférer ce blasphème?

MOUFFLON. — Ma foi, c'est moi... Faut de la musique, pas trop n'en faut.

FINGAL. — Je cesse, du moment que mes compositions fatiguent monsieur!...

MADAME FINET. — Vous, Agénor Fingal, fatiguer? Jamais!... Je m'étonne seulement que M. Moufflon n'ait pas compris l'étrangeté de son intervention.

MOUFFLON. — Écoutez donc, voilà la dix-septième romance que monsieur secoue sur nous, je les ai comptées!

MADAME FINET. — D'abord, ce sont des mélodies, et tout le monde sait que les mélodies ne fatiguent pas comme les romances, surtout quand elles sont détaillées avec cette méthode.

MOUFFLON. — Merci! j'en ai les ouïes percées à jour! Ah! je pourrais ce soir me mettre six paires de boucles d'oreilles sans douleur!

Le rustique rit aux éclats de son ineptie; madame Moufflon fait chorus, et tous les deux, une fois leur accès calmé, évacuent le salon de madame Finet.

MADAME FINET. — Nous en voilà débarrassés! — Agénor Fingal, attaquez derechef la *Contrabandistas;* il me semble qu'il y a un siècle que je ne l'ai entendue.

FINGAL :

La voyez-vous dressant sa hanche,
Comme l'oiseau sur une.....

MADAME FINET. — Ah! mon Dieu! Agénor Fingal, votre portrait a disparu. Les Moufflon sont capables d'avoir mis la main dessus.

FINGAL. — Calmez-vous, belle dame, je vous en donnerai un autre.

COMME ON DONNE DES ÉTRENNES ET COMME ON LES REÇOIT, — croquis par Darjou (suite).



22818

— Un exemplaire de vos œuvres complètes, ah! monsieur, quelle aimable attention. Le moindre petit bijou aurait bien mieux fait son affaire.



22819

A mon portier, au tambour, au facteur, à la bonne, ma bénédiction et la manière de s'en servir.



22820

— Dis donc, monsieur Grandsèque, c'est-y les mêmes que l'année dernière, que maman a dit que tu avais dû les acheter chez ton épicier; c'est-y les mêmes, dis?...

madame finet. — Vous me sauvez plus que l'honneur!

mademoiselle octavie *bas à mademoiselle Célestine.* — Je vous ai vue le prendre.

mademoiselle célestine. — Oh! ne me dénoncez pas, je vous en donnerai la moitié... le bas.

fingal *chantant :*

Danser gaîment son boléro
Avec Beppo, son torero.
Oh! oh!... oh! oh!... etc.

Louis Leroy.

LES SOIRÉES DE L'OBSERVATOIRE.

UN INTÉRIEUR BOURGEOIS.

m. duplumet. — Ma femme, il y a quelques jours tu m'as reproché de ne pas te donner assez de distractions.

madame duplumet. — C'est vrai; Eugénie, notre fille, se plaint de ne jamais aller au spectacle : elle a dix-neuf ans, elle est en âge de se divertir.

eugénie. — Et de me marier.

madame duplumet. — Tais-toi, mon enfant, une jeune fille bien élevée ne demande jamais un mari à ses parents, c'est inconvenant.

m. duplumet. — Vous m'avez demandé des distractions, vous en aurez.

eugénie. — Tu vas nous conduire au théâtre? Est-ce à l'Opéra ou aux Italiens?

m. duplumet. — Ce n'est pas au spectacle, c'est en soirée.

eugénie. — Oh! quel bonheur! moi qui aime tant danser!

madame duplumet. — Et où nous conduis-tu?

m. duplumet. — A l'Observatoire : depuis quelque temps le directeur donne des soirées.

madame duplumet. — Il a donc une fille à marier?

m. duplumet. — C'est probable.

eugénie. — Tu connais ce monsieur?

m. duplumet. — Non.

madame duplumet. — Alors comment t'a-t-il invité?

m. duplumet. — Moyennant dix francs par personne on fait sa connaissance, et on est reçu chez lui toute l'année.

madame duplumet. — C'est drôle.

m. duplumet. — Et comme c'est un astronome, il paraît que tous les invités ont le droit d'aller sur la terrasse, et de contempler les astres à travers les excellents télescopes que le directeur met à notre disposition; de plus, il vous donne les explications qui peuvent être nécessaires. Les parents regardent les étoiles au lieu de jouer au whist; j'aime mieux cela, car souvent dans les soirées on trouve des gens prodigues qui vous proposent de faire des parties à vingt-cinq centimes la fiche!

madame duplumet. — Les dix francs que l'on donne servent sans doute à payer le thé et les gâteaux?

m. duplumet. — Il faut le croire.

madame duplumet. — A ces conditions-là, moi aussi, je donnerais bien des soirées. J'ai même envie de le faire. Le sirop de groseille ne coûte déjà pas si cher, surtout en ne l'achetant pas de première qualité. Ensuite, je pourrais mettre l'entrée à vingt francs; de cette manière, il nous serait peut-être facile de payer notre loyer.

m. duplumet. — La concurrence serait impossible.

madame duplumet. — Pourquoi?

m. duplumet. — Nous n'avons pas de télescopes à mettre à la disposition des papas.

— Tu as raison.

— Ensuite, sois bien convaincue que le directeur de l'Observatoire ne gagnera rien sur ces soirées; il sera même en déficit, car chaque mois il y aura plusieurs réunions et des invités consomment beaucoup.

— Surtout quand ils payent. C'est moi qui ne ferai pas de cérémonies pour accepter une tasse de thé et des petits-fours.

eugénie. — Quand irons-nous, papa?

m. duplumet. — Ce soir même.

eugénie. — Il est cinq heures, je n'ai que le temps de songer à ma toilette.

madame duplumet. — Faut-il décolleter ta fille?

m. duplumet. — Certainement, et toi aussi. Décolletons-nous tous : c'est justement quand on n'est pas connu dans un endroit qu'il faut être bien mis; donne-moi ma cravate blanche et mon habit.

eugénie. — Avant il faut dîner.

madame duplumet. — Je ne prendrai qu'un potage. Je mangerai ce soir des sandwichs : y en aura-t-il?

m. duplumet. — Il faut l'espérer, quoique ce ne soit pas sur la carte d'invitation.

COMME ON DONNE DES ÉTRENNES ET COMME ON LES REÇOIT, — croquis par DARJOU (fin).



22821

D'UN EMPLOI BIEN CONNU.

— Chère ingrate, je sais tout... je ne t'en adresse pas moins mes vœux bien sincères pour tout le bonheur que je te souhaite, etc., etc.
— Et dans quinze jours tu lui écriras : Je te pardonne, etc., etc.



22822

AUTRE.

— Cher vicomte, vous n'êtes pas plus M. de Portentaire que je ne suis madame de Poicacé, mais bien un affreux bottier retiré... Vous pensez sans doute, comme moi, que toutes relations doivent cesser.
(Et moi qui viens de lui envoyer un bracelet!)

MADAME DUPLUMET. — Ce sont les Beaudoin qui seront furieux quand ils apprendront que nous allons dans le monde.

EUGÉNIE. — Ils sont capables d'en faire une maladie.

La famille Duplumet arrive à l'Observatoire.

La mise élégante de ces nouveaux venus étonne les personnes qui sont déjà là.

MADAME DUPLUMET *bas à son mari.* — Mon ami, vois donc, il y a là des messieurs qui ne sont pas en habit.

M. DUPLUMET. — Ce sont des gens qui n'ont pas l'usage du monde.

EUGÉNIE. — Maman, je ne vois ni demoiselles ni jeunes gens.

MADAME DUPLUMET. — On arrivera dans un instant : ce qui m'ennuie, c'est l'absence complète de sandwichs.

M. DUPLUMET. — Le buffet est probablement dressé dans une pièce voisine.

UN ASTRONOME. — Messieurs, si vous voulez vous donner la peine de me suivre sur la terrasse; le ciel est fort clair ce soir, nos observations météorologiques ne seront pas troublées.

MADAME DUPLUMET. — Quelles observations?

L'ASTRONOME. — Météor...

MADAME DUPLUMET *bas à son mari.* — Sais-tu ce que c'est?

M. DUPLUMET. — Non, mais nous chercherons le mot dans le dictionnaire lorsque nous rentrerons.

EUGÉNIE. — Que vais-je faire pendant ce temps-là?

MADAME DUPLUMET. — Suis-nous.

M. DUPLUMET *au directeur.* — Il n'y a rien d'inconvenant à voir, ma fille peut m'accompagner?

L'ASTRONOME. — Certainement.

EUGÉNIE *à son père.* — J'aimerais mieux danser une polka.

M. DUPLUMET. — Tu polkeras après; pour donner le temps aux autres personnes d'arriver dans les salons, il faut bien occuper nos loisirs. Quant à moi, j'aime mieux regarder les astres que d'entendre un jeune prodige exécuter une ouverture quelconque, ou un ténor léger chanter une romance prétentieuse : choses qui ne manquent jamais d'arriver dans les soirées ordinaires.

L'ASTRONOME. — Ce soir nous voyons bien l'anneau de Saturne.

M. DUPLUMET. — Où ça?

L'ASTRONOME. — Là. (*Il désigne avec son doigt une partie du firmament.*)

M. DUPLUMET. — Cette bague que vous avez à votre index est l'anneau de M. Saturne. Est-ce que c'est d'une certaine valeur?

L'ASTRONOME. — Vous êtes un aimable farceur!

MADAME DUPLUMET *bas à son mari.* — Pourquoi t'appelle-t-il aimable farceur?

M. DUPLUMET. — Je n'en sais rien.

L'ASTRONOME. — Vous savez, messieurs, que si quelqu'un d'entre vous découvre une planète, il pourra me prévenir : son nom figurera dans les journaux.

M. DUPLUMET. — Ça me flatterait assez. (*Regardant à travers un télescope.*) Ah! je vois quelque chose!

L'ASTRONOME. — Où ça?

M. DUPLUMET. — Je suis sûr que c'est un nouvel astre. Regardez, à côté de la lune.

L'ASTRONOME. — Mais il a toujours existé.

M. DUPLUMET. — C'est fâcheux, je croyais avoir fait une découverte.

L'ASTRONOME. — Messieurs, la soirée est terminée; j'espère que vous me ferez l'honneur d'assister à la prochaine réunion.

DANS LA RUE.

MADAME DUPLUMET. — En voilà une mystification!

M. DUPLUMET. — Je n'en reviens pas!

EUGÉNIE. — Et moi qui comptais danser!

MADAME DUPLUMET. — Pauvre enfant! (*Elle embrasse sa fille.*)

M. DUPLUMET. — J'irai demain flanquer des sottises à Dugardin qui m'a engagé à prendre un abonnement à ces soirées.

MADAME DUPLUMET. — C'est moi qui suis fâchée de m'être décolletée!

M. DUPLUMET. — Le fait est que personne n'a remarqué tes épaules. (*Avec désespoir.*) Et dire que nous avons donné dix francs par personne pour voir la lune, quand tous les soirs elle passe devant nos fenêtres!

A. BRÉMOND.

UNE LEÇON DE PATINS.

La scène se passe sur le lac du bois de Boulogne.

UN HOMME *en blouse à un bourgeois.* — Mon prince, avez-vous besoin d'un professeur?

LE BOURGEOIS. — De quoi?

— Pas de piano, car je ne sais pas en jouer, mais de patins. Je suis de première force sur cet exercice; j'ai des certificats plein ma poche, je puis vous les montrer. Mes anciens élèves m'envoient tous les jours des lettres de félicitations. Je donne des leçons à toute la noblesse du faubourg Saint-Germain. Je suis très-recherché à cause de mes bonnes manières. J'ai formé aussi une multitude de petites dames à la mode. Vous voyez que vous pouvez avoir confiance en moi.

— Combien de leçons faut-il prendre pour savoir patiner?

— Cinq, quand on est intelligent; dix, quand on est crétin; mais je vous classe dans la première catégorie.

— Vous êtes bien aimable.

— Commencez-vous aujourd'hui?

— Les gracieuses évolutions de ces nombreux patineurs me donnent envie d'apprendre.

— Allons-y de suite. Il ne faut pas remettre ces choses-là au mois de juillet : ce n'est pas une époque propice.

— Combien coûte la leçon?

— Deux francs cinquante, et quinze francs pour cinq cachets.

— Comment! c'est plus cher quand on prend cinq cachets?

— C'est dans votre intérêt.

— Comment cela?

— C'est pour vous engager à venir tous les jours prendre votre leçon. Vous tenez ainsi à utiliser vos cachets, puisqu'ils vous reviennent fort cher.

— C'est juste. Donnez-moi donc cinq cachets?

— Les voici. Vous me trouverez tous les jours là, au coin de cet arbre. Maintenant il faut m'acheter une paire de patins.

— Quel en est le prix?

— Douze francs.

— Ça n'est pas donné.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



— Qu'avez-vous donc dans la bouche?
— Rien... une simple cique qu'elle remplace la bouffarde quand ze vais dans la société .. si qu'elle vous zêne, ze peux la faire passer de l'autre côté.



— Sauf votre respect, caporal, voilà un particulier qui a une riche barbe.
— Peuh! une barbe de civil... qu'est-ce que ça prouve?

— Mais vous en avez pour la vie.

— Je vais donc les chausser.

— Pas encore, il faut d'abord entrer au café du Châlet.

— Pourquoi faire?

— Prendre un verre de punch, afin de vous réchauffer l'estomac et vous donner du nerf, ce qui est indispensable pour bien se tenir sur ses patins.

Ils entrent au café, et le professeur se met à absorber deux verres de punch; le bourgeois paye, tout naturellement.

— Maintenant, bourgeois, il s'agit de commencer. Mais retenez bien que pour savoir patiner convenablement il ne faut pas avoir peur de tomber.

Le bourgeois met le pied, sans s'en douter, sur une glissade faite par des gamins, et il s'étale de tout son long.

LE PROFESSEUR. — Vous tenez à me montrer que vous n'avez pas peur de tomber, je ne vous demandais pas cela.

LE BOURGEOIS *se frottant les parties du corps qui ont porté.* — Mais je ne l'ai pas fait exprès.

— Excusez-moi, je pensais que vous vouliez me donner une preuve de votre sang-froid.

— Je me suis fait mal.

— Ce n'est rien. C'est la première chute qui coûte.

— Est-ce que j'en ferai beaucoup?

— Une quarantaine à la première leçon, une trentaine à la seconde, puis ça ira toujours en diminuant.

— Fichtre! les commencements sont durs.

— Comme dans tout. Ensuite j'ai une recommandation à vous faire.

— Laquelle?

— Si vous tombez dans un trou, ne perdez pas la tête. Attendez avec patience que l'on vienne vous chercher. Comptez sur le dévouement des sauveteurs qui pourront se trouver là, par hasard. Surtout quand ils plongeront, gardez-vous bien de les empoigner par la jambe. C'est en pareille circonstance que l'on doit montrer que l'on a du sang-froid.

— Il doit être en effet diantrement froid. Se trouver sous les glaçons!... Brrr!... je grelotte en y pensant.

— Mettez maintenant vos patins. Ah! j'oubliais de vous demander votre montre et votre portefeuille.

— Pourquoi faire?

— En cas de catastrophe il est bon de savoir le nom des gens qui périssent. Si je vous vois disparaître, je me permettrai de fouiller dans votre portefeuille pour connaître votre identité; puis je rapporterai votre montre à votre épouse ou à votre famille. On aime à posséder un souvenir des gens que l'on a aimés. Mettez vos patins.

— Non; merci, j'ai changé d'idée, je ne veux plus prendre de leçons.

— Je vois que vous n'avez pas l'amour sacré du patinage.

— C'est possible. Reprenez vos patins et vos cachets.

— Non.

— A moitié prix.

— Jamais : cela n'est pas dans mes habitudes. Ce que je vous ai vendu est bien à vous, gardez-le. En voilà un farceur! (Il s'éloigne et va offrir ses services à une autre personne.)

LE BOURGEOIS *comptant.* — Trois francs de punch... quinze francs de cachets, douze francs de patins. Fichtre!... j'ai eu bien tort de venir ici aujourd'hui!

Adrien Huart.

FANTASIAS.

Une coutume, qui ne nous paraît pas destinée à péricliter de longtemps, divise les pièces en actes et tableaux.

De même, l'époque de l'année que nous traversons pourrait se diviser en tant d'indigestions.

Première indigestion. — Noël et le réveillon. C'est le boud n qui fait mal à ces enfants!

Deuxième indigestion. — Le jour de l'an. Ce sont les bonbons qui entrent en scène.

Troisième indigestion. — Les Reis. O la galette de pâte ferme! je ne vous dis que ça, — sans oublier celle qui a la prétention d'être feuilletée comme ne le seront jamais les œuvres de Capefigue.

Quatrième indigestion. — Celle-là dédiée spécialement à la jeunesse.

. . . . . Chez les âmes bien nées,
La gastrit' n'attend pas le nombre des années!

La quatrième indigestion est connue sous le nom de Saint-Charlemagne, et se célèbre avec du cidre promu à la dignité de champagne.

Cinquième indigestion. — Le mardi gras. Oie aux marrons, amie du peuple, que de crimes commis en ton nom!

Sans compter les indigestions partielles des nuits de bal d'Opéra, et les indigestions austères que procureront, pour le bouquet final, la morue du carême et les œufs rouges, qu'un savant physiologiste a appelés *le ciment romain de l'estomac.*

Et l'on s'étonne que nous nous rabougrissions! et l'on fait des volumes pour se demander pourquoi nous avons inventé des maladies ignorées de nos aïeux.

Est-ce que ce serait un médecin qui a machiné l'almanach?

J'en écrirai à M. Flourens en son Académie des sciences.

***

Heureusement nous avons des émotions douces en guise de tisane.

Les journaux ont médité avec amour l'anecdote de 1858 connue dans le métier sous le nom de :

Le mariage au patin!

Une veuve jeune et belle qui se livre à cet exercice salutaire disparaît dans une crevasse.

Un soupirant, qui la suit depuis deux ans sans oser se déclarer, disparaît sur ses traces.

Sous l'eau il perd sa timidité et lui murmure : *Je vous aime.*

Puis il l'emporte sur la berge, où on lui prodigue les cordiaux

« Un mois après, à la mairie du dixième arrondissement, on célébrait l'union de ***. »

Etc., etc.

Ce n'est pas que ce soit amusant, mais ça tient de la place dans les chroniques.

Pourquoi se gêneraient-elles, ces pauvrettes?

***

Un duel récent.

Les personnages s'appelaient... ne m'en veuillez pas, mais je suis obligé de mettre X... et Y....

X... avait eu une altercation avec Y... et lui avait donné un soufflet.

Mais!...

On prend des témoins, comme de raison.

Ceux de Y..., se conformant à sa douce pensée qui est amie de la paix à outrance, vont trouver X....

— Voyons, est-ce qu'on ne pourrait pas arranger l'affaire?

— Quelle plaisanterie!

— Cependant...

— Cependant, j'ai donné un soufflet à Y... et je regrette de ne pas lui en avoir donné deux.

— Très-bien, du moment où vous manifestez des regrets, l'honneur est satisfait.

Et l'affaire en resta là.

***

Je pérore, tu dissertes, il bavarde.

Conjugaison en vogue, qui se propage avec une rapidité alarmante.

Il n'y aura bientôt plus un seul coin de Paris dans lequel les conférences n'aient pas installé un coin de tribune.

La littérature naturellement se met de la partie, non sans succès, lorsqu'il s'agit de maîtres tels que Deschanel, Paul Féval et autres.

Mais le désolant, c'est que les *écrivâtres* de ce jeune ordre vont vouloir se ruer à l'immortalité par cette brèche.

Dernièrement, Z..., un historien manqué, a réuni dans son quatrième au-dessus de l'entre-sol des intimes, et leur a fait une séance sur *l'ère des Sésostris comparée au siècle de Louis XIV*.

Comme on sortait de ce guet-apens, un journaliste pris au traquenard se pencha à l'oreille d'un de ses compagnons de martyre, et d'un ton convaincu :

— C'est un tour de force qu'il vient de faire là. Il nous a prouvé qu'il y avait quelque chose de plus ennuyeux que de le lire.

***

Un fameux four, ce fut la pièce... Cherchez dans vos souvenirs récents, et vous trouverez.

Cependant l'auteur, — un premier prix de vanité au conservatoire de l'impuissance, — s'en allait partout clabaudant victoire.

Une fanfare de crécelle!

Il rencontre en ces dispositions Paul de Saint-Victor :

— Eh! bonjour, cher maître; j'espère que vous serez bienveillant pour mon ouvrage.

— Ce sera difficile après la chute qui...

— Pourtant je vous assure que le directeur a fait hier encore une bonne soirée.

— Il y a donc eu relâche?

***

Grand émoi dans Landerneau.

On a supprimé certain diseur de bonne aventure très-connu au pays Bréda.

Il y a donc encore des gens qui croient aux cartes?

Après cela, Calino a peut-être raison, lui qui a ainsi formulé son opinion sur ce sujet :

— Moi, je ne crois pas qu'on puisse me prédire ce qui m'arrivera, mais je crois qu'il peut m'arriver ce qu'on m'a prédit.

***

Une innocente que la petite... Chose.

On disait devant elle hier :

— On répète *la Biche au bois* à la Porte-Saint-Martin.

— Si c'est encore des personnalités contre nous, j'enverrai Alfred siffler, fit-elle.

***

Une ville de province jouit en ce moment d'un joli spectacle.

Des *luttes de femmes*.

O temps! ô mœurs!

Autrefois le sexe charmant fascinait les hommes. Aujourd'hui, il veut les terrasser.

C'est pour le coup qu'il va avoir raison le vers legouvéen :

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La semaine théâtrale a été excellente pour les rois.

Henri IV s'est montré à l'Opéra-Comique au grand plaisir du public, et le bon roi Louis XIV n'a pas été moins heureux à l'Ambigu que son confrère du boulevard des Italiens.

A l'heure qu'il est, les deux rois se frottent les mains, ce qui, en style de théâtre, est signe d'argent. Le Louis XIV de MM. d'Ennery et Dugué est aussi historique que le roi galant de MM. Sardou et Gevaert. Il se présente ici une excellente occasion pour moi de faire valoir mon érudition; je pourrais me permettre une petite et même une longue excursion dans l'histoire de France, et vous démontrer que les deux rois qui viennent de paraître le même soir sur deux théâtres se permettent des fantaisies qui provoqueront l'indignation des historiens; mais, Dieu merci! je ne suis pas ici pour instruire les masses, et, par conséquent, j'ai beaucoup de chances d'être moins ennuyeux que bien de mes honorables confrères.

Le Capitaine Henriot de M. Sardou est un poëme dans lequel on trouve un peu de tout, comme dans une boîte de bonbons assortis; des amourettes, de la passion, de la gaieté, et même de la politique; de cette bonne politique d'opéra-comique qui n'a jamais troublé la paix de l'Europe et qui n'a aucune influence sur les cours de la Bourse.

La musique de M. Gevaert est charmante; sa nouvelle partition vaut bien *Quentin Durward*; j'y reviendrai la semaine prochaine. Le peu de place qui m'est réservé aujourd'hui ne me permet pas d'analyser toutes les beautés musicales de cet ouvrage étudié, cherché, et travaillé par un vrai artiste. Ce n'est pas en cinquante lignes qu'on peut juger une partition, comme un vaudeville du théâtre des Folies-Marigny. M. Gevaert a droit à plus d'égards, et je me contente de constater aujourd'hui le vrai succès du *Capitaine Henriot*, dont je m'occuperai plus longuement la semaine prochaine.

M. Couderc, qui a créé dans *Quentin Durward* un superbe Louis XI, n'a pas été moins superbe en Henri IV. Cet artiste exécute un double tour de force; il est parfait comédien dans un théâtre lyrique et excellent chanteur sans voix. M. Couderc a une position à part, c'est un *diseur*, un artiste qui détaille avec un art infini ses moindres couplets, et qui dit avec un grand sentiment les mélodies qu'il ne peut pas chanter. M. Achard, lui, a une voix charmante; s'il pouvait fusionner avec M. Couderc, s'il voulait lui donner le quart de sa voix en échange d'un peu d'art dramatique, nous aurions deux artistes d'opéra-comique qui ne laisseraient rien à désirer. Crosti a pris l'emploi des traîtres, et il est applaudi comme toujours.

Le même soir où l'historien Sardou nous montrait son *Capitaine Henriot*, MM. d'Ennery et Dugué ont fait à l'Ambigu une lecture en huit tableaux sur Louis XIV, Anne d'Autriche, le cardinal Mazarin et Marie Mancini. On connaît l'amour de cette nièce du cardinal pour le jeune roi. Il était donc impossible d'unir les deux amants à la fin du drame, à moins de refaire entièrement l'histoire de France, ce que M. de Chilly n'aurait d'ailleurs jamais permis!

Tel qu'il est, ce drame soi-disant historique est ma foi très-intéressant; c'est presque une comédie; très-mouvementée, très-attrayante, et dont le succès a grandi de tableau en tableau! C'est, du reste, très-bien joué par la troupe ordinaire et extraordinaire de l'Ambigu. M. Clément Just manque de souffle dans le rôle du cardinal Mazarin; M. Paul Deshayes a fait de très-grands et très-réels progrès dans son court séjour au Gymnase. Il y a pris un ton de comédie et une allure dégagée qui lui manquaient autrefois; il est très-sympathique, plein de verve, et se bat comme un enragé dans le duel le mieux réglé que j'aie vu au théâtre. Mademoiselle Paye est un des étonnements de ce temps, elle est aussi jeune que sa belle camarade Hauvoy, une gracieuse transfuge des théâtres de genre. Raynard devient un comique aimé du titi après avoir été un comédien aimé du théâtre des Variétés, où nous le reverrons un de ces jours.

J'aimerais mieux vous conter *Peau d'âne* que la Revue des Bouffes-Parisiens; ce genre de pièce ne se raconte d'ailleurs pas. C'est une salade de lazzis, de couplets, de mots drôles, de chœurs de sortie et de danses échevelées.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que la Revue de MM. Clairville, Siraudin et Blum fait énormement d'argent, qu'elle amuse beaucoup le public, et qu'elle restera longtemps sur l'affiche. Désiré et Léonce sont de la fête et font beaucoup rire; Arnal traverse la scène en disant un charmant rondeau; une foule de jolies femmes se promènent sur la scène. On voit de ravissants costumes et on entend de charmants airs fort bien chantés par mesdemoiselles Irma Marié, Tostée, et surtout par mademoiselle Géraldine Bodin, à qui revient une bonne part du succès.

Somme toute, c'est un spectacle fort divertissant, et quand vous l'aurez vu vous y enverrez vos parents et amis.

ALBERT WOLFF.

L'un des propriétaires : EUGENE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 472. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 14 Janvier 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

BALS MASQUÉS

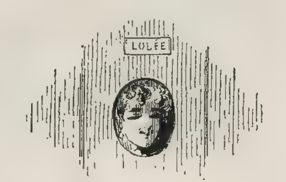
PAR

A. GRÉVIN.



LE DÉPART. 22326

— Cocher! à l'Opéra, et du leste!
— A l'heure?
— Pourquoi pas tout de suite au mois ou à l'année!



[redacted]La voilà arrivée. 22327

grocoa chere
je parasaz tu aure lede
devenir me voir nete deragespas
ces passegue je sere passe la nui
et deminause aupre dunami quetentrin
de sen retourne de lapontrine a dis
neuvan cete pov fille
surtou ne palpu a la concerge
cetenne movese movese femme monte
toudesuit tu trouvra cet lettre tou le paleasor
de ma porte je finr entembrassan que
ca tenren la place tou rouge
ta pauline pour lavi
pauline

a mosieu
jul bonassier
bouvarle du pruneugen
a paris senne
trepress

22825



22321

LE RETOUR.

— Quelle scie! mon imbécile qui n'a pas reçu ma lettre!... serine que je suis, j'ai oublié de l'affranchir.



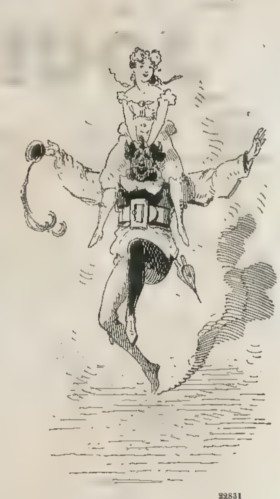
22829

— Tu ne me trouves pas un peu plate?
— Mais non... pour un homme.
— Tu sais, je veux bien me déguiser en homme, mais je ne tiens pas du tout à en avoir trop l'air.



22830

— Madame attend ces messieurs, c'est très-bien... mais, quels messieurs?
— Est-t'y naïf celui-là; est-ce qu'on peut savoir ces choses-là d'avance!



22831

On demande un vis-à-vis.



22832

— Je vous offre un souper et mon cœur.
— Je ne voudrais pas être trop indiscrète, je n'accepte que le souper.



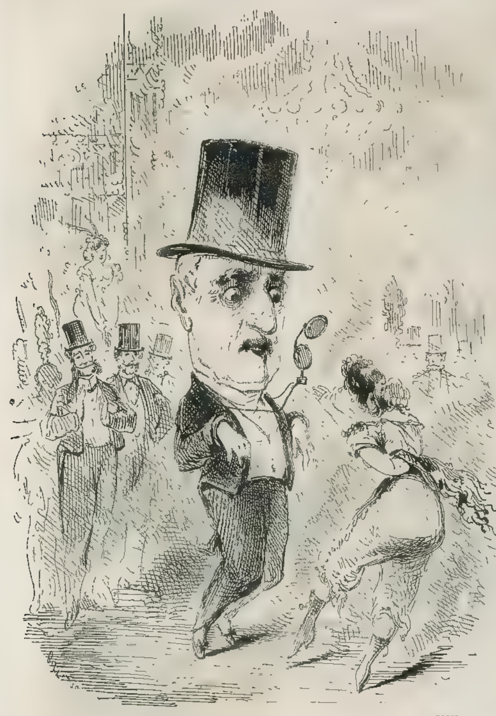
22834

— Tu sais, malgré que t'es t'en sauvage, je ne me génerais pas pour te dire tes vérités!
— Et moi les tiennes, donc!
L'HUISSIER. — Voyons, voyons, mesdames, toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.



22833

— Comment, tu ne me connais pas?
— Mais, non... je vous assure.
— Ah! par exemple, voilà qui est par trop drôle; moi qui ne vous connais pas non plus!



22835

Du plus grand des chicards, voilà ce qui nous reste!

— Ah! on aura du mal à le remplacer!
— Espérons, même qu'on ne le remplacera jamais!



22836

— Je vous dis que vous ne reconduirez pas madame!
— Je vous dis que je la reconduirai!
— Alors, nous la reconduirons tous les deux....

RENOUVELÉ DE SALOMON.

— Coupez-moi ça par le milieu du corps, et...... qu' ça finisse!...



22837

— Charmante enfant, vous n'avez personne?
— Qui ça, personne?
— Pas d'amoureux?
— Des amoureux! Ah bien oui! je ne sais même pas ce que c'est.



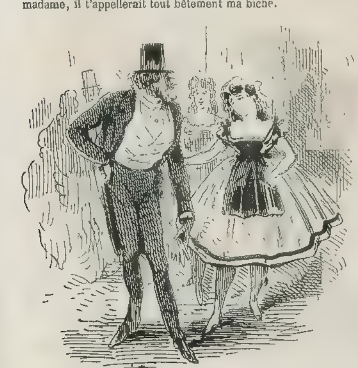
22838

PREMIER DOMINO. — Si vous me connaissez, dites-le?
SECOND DOMINO.— Laisse donc, s'il te connaissait, au lieu de t'appeler madame, il t'appellerait tout bêtement ma biche.



22839

— Plus qu' ça d' canon... est-il rayé?...



22840

— Ce pauv' mossieu! il aura bien sûr attrapé un chaud et froid.
— Pourquoi ça, mignonne?
— Dame! vous avez une fluxion de poitrine dans le dos.



22841

— Pardon, mossieu... c'est ma sœur!



22842

— Souper à trois francs?.....
....Oh! la, la! ous qu'est mon sabre?




22843
— En a-t-elle une de chance, c'te Ninie Fouyou, il n'y a qu'un monsieur un peu gentil dans le bal, crac, c'est pour elle!



22844
On désire se placer (en qualité de dame de compagnie) à une table bien servie, dans un bon restaurant.



22845
— On peut dire que j'rigole, v'là le cintième mouchoir dans le dos que j'trempe!

EN VISITE POUR LES ÉTRENNES.

(SOUVENIR DE LA SEMAINE DERNIÈRE.)

I.

— Ah çà!... Alfred, vas-tu en finir aujourd'hui?... il est dix heures passées.... et la pendule avance....

— J'ai fini, bichette. Je mets ma cravate.

— Mais voilà une heure que tu la mets, ta cravate.... Tu en mets donc plusieurs.... Tu verras que nous n'aurons pas le temps de faire toutes nos visites.... Dieu sait si nous en avons....

— Il est de fait que pour des gens qui ont des visites à faire, nous sommes des gens qui....

— C'est bon.... Assez de bavardage.... Tu es prêt?...

— Comme le jour de ma noce.

— Alors, en route. La voiture attend en bas depuis neuf heures...; et tâche de mettre tes deux gants!

II.

— Nous commençons par qui?...

— Mais par ma mère, monsieur. Par qui donc comptiez-vous commencer?

— Allons-y pour ta mère.... Tu as son cadeau?

— Oui, monsieur, il est là avec les autres, et il a fallu que ce soit moi qui pense à tout cela.... Vous, vous auriez tout oublié.... Mais mettez donc vos deux gants!

— Je les mets.... C'est que le froid pique et....

— Assez.... Nous voici arrivés chez ma mère.... Descendez et soyez convenable!

(Ce couple, que l'auteur n'a même pas pris soin de définir, attendu que le lecteur a avec raison reconnu les bons bourgeois parisiens, gravit l'escalier maternel et pénètre dans le salon. La mère, parée comme une fête du gouvernement et installée dans un vaste fauteuil, reçoit ses deux enfants avec un sourcil fortement froncé.)

— Ah! vous voilà, vous autres! Ce n'est pas malheureux. J'ai cru que vous ne viendriez plus.

— C'est la faute d'Alfred, parbleu!... Il lui faut des semaines pour mettre sa cravate.

— Oh! des semaines! Bichette, tu pénètres dans la prairie de l'exagération. Tu y broutes....

— Allons, c'est bien. Embrassez maman et faites-lui votre compliment.

— Belle maman, j'oserai, à l'occasion de la nouvelle année....

— Quoi?

— Mais vous la souhaiter bonne et heureuse.

— Merci.

— Eh bien! embrasse-la donc!

— C'est que mes gants viennent de craquer.

— Là! Je le disais bien. Vous tirez dessus comme si c'étaient des cosaques.

— Bichette, cette comparaison....

— Ah çà! allez-vous me laisser longtemps la tête penchée. Ça me fatigue à la fin!

— Voilà! voilà! et permettez-moi de vous offrir....

— Malheureux! tu te trompes. Tu lui donnes le cheval de bois du petit Beauperthuis.

— Tiens! c'est vrai.... Ah! elle est bonne, celle-là. Un cheval de bois à la belle-mère, c'est une bonne farce. Je la raconterai au café.

— Là, maintenant filons. Nous ne sommes pas venus ici pour y coucher.

— Filons! C'est égal, il n'y a que le jour de l'an pour rendre les femmes aimables. C'est la première fois que j'embrasse ta mère sans qu'elle m'appelle grand idiot.

— C'est qu'elle vous aura pris pour un autre. Cocher! en route!

— Et nous allons?...

— Chez les Beauperthuis, parbleu! puisque le cheval de bois vous gêne tant!

III.

— ..... Ah! c'est madame Dardouillet... avec monsieur Dardouillet. Entrez donc; il y a du monde au salon.

— Vraiment,...

— Si avant, monsieur et madame Dardouillet, j'osais vous la souhaiter bonne et heureuse.

— Osez, Françoise, osez.

— Eh bien, Alfred! qu'est-ce que vous faites donc? Vous embrassez Françoise!

— Puisqu'elle me la souhaite....

— Voulez-vous vous tenir et donner quarante sous à cette fille, et voilà tout. A-t-on jamais vu!

— J'obéis.... Françoise, je retire mon baiser, et je le remplace par cette pièce de deux francs; puisse-t-elle vous aider à trouver un bon mari.

— J'aime mieux ça, m'sieu.... Je vas vous annoncer maintenant.

(Françoise annonce le couple Dardouillet. Avant qu'il pénètre, madame Beauperthuis a le temps de dire à son fils et à sa société :)

— Ah! c'est les Dardouillet. Je parie qu'ils apportent deux oranges! Des gens qui dînent ici seize fois par semaine.

(Le couple fait son entrée. La tête de madame Beauperthuis prend soudainement une autre allure.)

— Comment, c'est vous!... Ah! ma foi, je ne comp-



22846
— J' deviens feignante.



22847
Élaborant un nouveau pas dans le silence du couloir.



22848
— Comme c'est amusant; des mauvais sujets qui se sont amusés à me déchirer ma guimpe..... si seulement j'étais un peu moins maigre.



22849
— Garçon, personne n'est venu demander le vicomte Léonidas de la Nénuffade?
— Non; mais je crois bien qu'il y a deux vilains messieurs, avec chacun un gourdin, qui l'attendent à la porte.

tais pas sûr vous aujourd'hui. Je sais que vous avez tant de visites.

— Oui, c'est vrai; mais vous venez toujours la première, vous le savez bien.

— Et puis c'est notre chemin; nous venons de chez maman belle-mère et....

— Silence, Alfred! et souhaitez à madame Beauperthuis ce que vous avez à lui souhaiter.

— Mais j'ai à la lui souhaiter bonne et heureuse.

— Eh bien! va pour bonne et heureuse; mais souhaitez-lui quelque chose.

— Belle dame, je....

— Monsieur Dardouillet, je....

— Et permettez-moi de joindre à ce chaste baiser ce modeste sac de marrons glacés.

— Ah! le ravissant sac. Comment, monsieur Dardouillet, vous faites encore de ces folies-là à votre âge.

— Ce ne sont pas des folies, madame, quand on dîne chez les gens aussi souvent que nous dînons chez vous.

— Et Toto, maintenant, Alfred; Toto qui vous regarde et qui croit que vous l'avez oublié.

— Lui, jamais. Toto viens ici. Qu'est-ce qu'on dit à son vieil ami Dardouillet?

— On y dit qu'il serait bien gentil de m'avoir apporté une comédie.

— Eh bien, mon ami, ce n'est justement pas ça.... et si ce cheval de bois ne sait point te plaire....

— Ah! le beau cheval!

— A la bonne heure! tu es content!

— Je crois bien; seulement, ça m'en fait douze...; mais ça m'est égal. Je les rechangerai avec Guguste pour une comédie; maman donnera du retour.

— Là, maintenant.... nous allons vous quitter.

— Déjà!

— Ah! vous savez que ces jours-là on ne flâne pas dans les maisons; nous avons encore dix-huit personnes à voir.

— Ah mon Dieu! tant de monde que ça.

— Oui, mais vous comprenez : nous ne donnons pas de cadeaux à toutes.

— Je m'explique cela. La fortune de Rothschild n'y suffirait pas.

— Au revoir donc, et bien des choses à Beauperthuis.

— Merci et encore merci.

Le couple s'éloigne. Une fois hors de vue, madame Beauperthuis reprend sa physionomie première, et :

— Des marrons glacés de chez l'épicier et un cheval de bois en carton : total, dix francs; et ça m'a mangé pour plus de deux cents francs de gigot. Quand je vous disais que les Dardouillet, c'étaient pas des gens à voir.

IV.

— Où allons-nous maintenant?

— Mais chez ta tante — et de là chez tes cousines.— C'est un peu à nous à recevoir des cadeaux, à cette heure, depuis ce matin que nous ne faisons qu'en donner.

— C'est juste; mais pourvu qu'ils ne me donnent pas des gants, comme l'année dernière.... Je ne peux décidément pas m'habituer à ce vêtement-là, moi.

— Cocher! rue de l'Arbre-Sec, et rapidement.... Nous n'avons pas l'intention de nous ruiner en frais de voiture. Ah! ce jour de l'an..., quelle horreur! On y laisse ses os.

— C'est pas pour les marrons glacés et le cheval de bois que tu dis cela.

— Si, monsieur. Tout cela est affreusement cher; et pour quatre mauvais dîners, sans compter les quarante sous à Françoise, le bracelet en cheveux à maman.... la voiture.... Tiens, vois-tu, je voudrais être Hottentote. Au moins dans ce pays-là on ne mange pas sa fortune tous les premier janvier en bêtises!

La voiture s'arrête devant la rue de l'Arbre-Sec. Le couple Dardouillet monte rendre d'autres visites, et nous les laisserons les rendre sans nous en occuper, attendu que celles-ci ou celles qui précèdent sont absolument semblables à celles de l'année passée ou à celles de l'an prochain.

N'est-ce pas votre avis?

Ernest Blum.

L'ARGENT.

Nous empruntons le chapitre suivant à l'amusant volume que vient de publier notre collaborateur Pierre Véron, sous le titre piquant de : Avez-vous besoin d'argent?

Noir et blanc, enfer et ciel, fange et limpidité, Montyon et Méphistophélès, ténèbres et lumière, corruption et régénération, gloire et honte, Montfaucon et Eden, — tout cela gravite, grouille, se confond autour de ce seul mot :

ARGENT!

De là les luttes, les tergiversations, les hésitations, les contradictions, de notre piètre espèce.

Vous devez 15 francs à votre épicier, à votre cordonnier, à votre n'importe quoi.

Il vient chez vous tous les matins, vous attend au coin des rues, vous apostrophe grossièrement.

— Escroc! intrigant! voleur!...

Et vous tremblez comme la feuille. Et vous rougissez de confusion.

Et le public de répéter :

— C'est égal!... Ce monsieur X..., ce n'est pas grand'chose de bon.

Au contraire, vous devez 80,000 francs, — haut la main, en viveur de *high life*.

A la bonne heure!

Changement à vue.

Au lieu de baisser le nez, vous redressez la tête; au lieu de ployer l'échine, vous cambrez le torse; au lieu de vous cacher, vous paradez.

Et le monde de se dire :

— Par là vertubleu!... Ce petit X... est un gaillard charmant, qui entend la vie, il faut voir... Et qui vous doit des sommes!... Il faudra que nous l'invitions à notre prochain bal. C'est un garçon si lancé...

Bien plus!

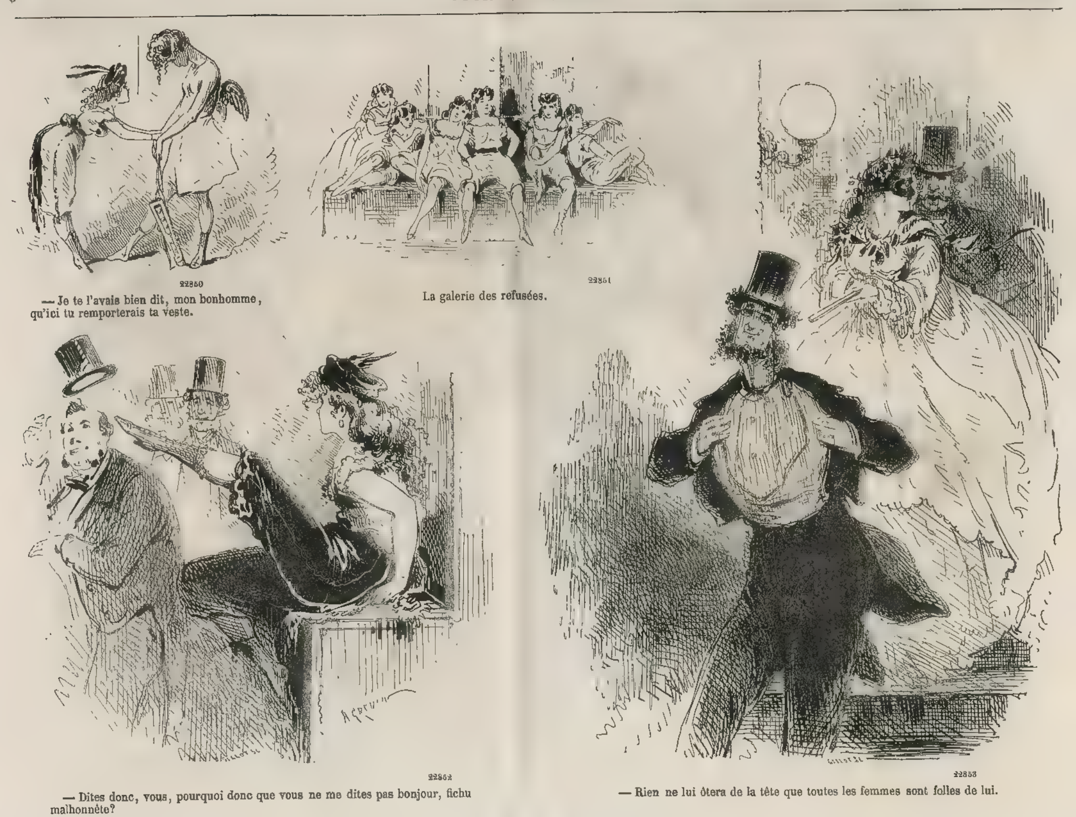
Les créanciers eux-mêmes ont une certaine vénération pour vous.

Ils ne vous parlent que chapeau bas. Ils saluent en vous l'argent qu'ils ont eu la bêtise de vous prêter.

De même au coin d'une rue, accostez humblement et avec de vraies larmes dans la voix un monsieur qui passe.

Et dites-lui :

— Monsieur.



22850 — Je te l'avais bien dit, mon bonhomme, qu'ici tu remporterais ta veste.

22851 La galerie des refusées.

22852 — Dites donc, vous, pourquoi donc que vous ne me dites pas bonjour, fichu malhonnête?

22853 — Rien ne lui ôtera de la tête que toutes les femmes sont folles de lui.

Je suis un honnête homme.

J'ai essayé de tous les moyens de gagner ma vie, — les moyens honteux exceptés.

Aujourd'hui je suis à bout de ressources. J'ai une femme qui pleure la faim, des enfants malades. Je suis désespéré, fou de douleur.

Pourtant il suffirait de bien peu de chose pour me tirer d'angoisse.

Avec vingt sous, j'aurais du pain...

Monsieur, ne me repoussez pas.

— Fainéant, répondra le monsieur neuf fois sur dix, allez-vous me laisser en repos ou j'appelle un sergent de ville.

Au contraire, — en plein boulevard, — le nez au vent, l'air arrogant, et d'un ton de charlatan en goguette, interpellez les badauds, en grimpant sur le premier tréteau venu et en vociférant à tue-tête :

— Passants, cuistres et imbéciles!

Je suis véreux, horriblement véreux.

J'ai tâté de tous les tripotages suspects.

Aujourd'hui, il me faut quelque chose de grandiose.

Je fonde une société en commandite au capital de deux millions.... de crétins.

Je ne réponds naturellement de rien.

Passez-moi vos billets de mille dont j'ai envie pour aller en Belgique vivre de vos rentes.

Immédiatement, la foule se ruera à l'assaut des actions, et le monsieur, qui refusait tout à l'heure les vingt sous, se fera inscrire pour deux mille écus.

Règle générale et fondamentale :

— Quand vous avez besoin d'argent, que ce soit de beaucoup d'argent.

Il n'en coûte pas plus.

Exemple :

1° LA BOURSE.

Grand bâtiment rectangulaire, situé rue Vivienne. Ne pas confondre avec le Vaudeville, — quoique dans les deux il soit également d'usage de perdre de l'argent.

Le bâtiment est grec.

Serait-ce lui qui a donné son nom aux joueurs de tables d'hôte?

Il est entouré d'une grille.

Est-ce pour préserver l'édifice ou pour préserver les passants contre les envies qu'ils peuvent avoir d'y entrer?

Il est surmonté de deux paratonnerres.

La belle précaution! La foudre est par-dessous.

Outre les deux paratonnerres, on y contemple avec curiosité deux girouettes.

Pourquoi deux?

C'est le seul et unique monument de Paris qui se prodigue ce luxe singulier.

Est-ce pour indiquer aux habitués que leur premier souci, comme leur premier talent, doit être de savoir de quel côté le vent souffle?

Dans ce grand bâtiment, sommairement décrit, il entre du monde de toute espèce.

Depuis M. de Rothschild et sa dynastie jusqu'aux rôdeurs déguenillés dont les costumes sont des poëmes, — traduits de Chodruc-Duclos.

Les malins vont y chercher les moyens d'éclabousser leur prochain.

Les imbéciles un prétexte pour se suicider.

Les gens de lettres des sujets de romans et de pièces.

Les philosophes des bouts de cigare.

Moi, je n'y suis jamais rien allé chercher du tout, — ce dont vous me permettrez de me féliciter.

Du dehors, j'ai seulement entendu une fois en passant des vociférations abominables.

J'ai couru prévenir un sergent de ville.

— Monsieur, lui ai-je dit, il y a à coup sûr là dedans des gens qu'on écorche tout vifs et qui poussent des cris lamentables.

— Monsieur, m'a-t-il répondu, vous vous trompez; ce ne sont pas ceux qu'on écorche qui crient ainsi..... au contraire.

Je n'ai pas compris le *au contraire* sur le moment.

Depuis lors, dans les mille neuf cent quatre-vingt-sept volumes qui ont été publiés sur le grand bâtiment, j'ai appris tout ce que je ne savais pas, mais ce que vous savez, à coup sûr, sur les mœurs et coutumes de la Bourse.

Quand un sujet est tombé dans le domaine public, la seule façon originale de le traiter, c'est de le passer sous silence.

Ne m'en demandez donc pas davantage.

2° LA BANQUE.

Autre grand bâtiment, dont je serais bien embarrassé de vous dire la forme, — par l'excellente raison qu'il n'en a aucune, ou plutôt qu'il les a toutes.

Un casse-tête chinois en pierres de taille.

En regardant cette construction si laide, dont le dedans est si appétissant, j'ai toujours supposé que c'était une gageure des architectes, qui avaient voulu rendre le contenant hideux, pour dégoûter du contenu.

Eh bien! franchement, — s'il n'ont pas réussi, — ce n'est pas faute d'avoir réalisé leur programme.

Intra-muros, la légende raconte qu'il y a des caves pleines de pièces d'or et de billets de banque de tous les crûs.

Chut! ne parlons pas de ces choses-là; cela ferait comprendre l'ivrognerie.

On voit en outre à l'intérieur de la Banque des cellules grillées comme les loges du Jardin des Plantes.

Seulement, là bête féroce est en deçà; c'est le public — qui dévorerait, si on le laissait faire, les écus, les caisses, — les employés peut-être!



22854

— On dit que jamais grand nez n'a gâté beau visage, mais ça gêne vraiment pour siffler un verre de vin.



22855

Nouvelles coiffures permettant à ces messieurs et à ces dames de pincer leur petit cancan en douceur, sans lever la jambe.

22856

— Me payes-tu ma voiture?
— Non.
— Zut, alors, je ne descends pas !

22857

Plus soif!

C'est dans la cour de la Banque qu'on voit rôder les physionomies les plus terribles que j'aie rencontrées de ma vie.

Écumeurs de pavé, chercheurs de hasards, batteurs d'estrade s'embusquant là pour guetter le portefeuille qui pourrait tomber de la poche du négociant dont on règle le bordereau.

Au besoin, il y a là des entrepreneurs qui se chargent de faire tomber le portefeuille, — s'il ne va pas tout seul.

J'oubliais...

Devant la porte de la Banque stationne une sentinelle. Elle gagne un sou par jour et veille sur des milliards. Toutes les fois que je l'aperçois, je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a des gens qui gagnent des milliards, mais à qui je ne m'en fierais pas pour veiller sur un sou.

J'oubliais encore :

La Banque est l'établissement où l'on tient le genre de papeterie qui a été, est et sera toujours le plus à la mode.

Je voudrais pouvoir vous dire que c'est là que je me fournis, mais la première règle dont l'écrivain doive se soucier, c'est le respect de la vraisemblance.

Pierre Véron.

LE TRIOMPHE DE M. FÉTIS.

Il faut avouer que M. Fétis a eu de la chance d'être nommé par Meyerbeer l'exécuteur testamentaire de *l'Africaine*.

Son nom est dans toutes les bouches, on parle de lui dans les cinq parties du monde.

Heureux homme et que son sort est digne d'envie. Meyerbeer a eu raison de ne pas faire représenter *l'Africaine* de son vivant, sans quoi M. Fétis ne serait pas ce qu'il est, c'est-à-dire le plus célèbre personnage du moment.

* * *

M. Fétis rencontre un de ses amis.

— Mon cher, lui dit ce dernier, venez donc dîner avec moi demain.

— Je regrette beaucoup de ne pouvoir accepter votre aimable invitation.

— Pourquoi?

— Je suis trop occupé en ce moment, vous ignorez donc que je monte *l'Africaine?*

L'auteur véritable ne s'exprimerait pas autrement, et si la mort du célèbre maëstro n'avait point fait tant de bruit, les passants qui entendraient ce lambeau de conversation croiraient qu'ils ont devant eux Meyerbeer.

* * *

La renommée de M. Fétis suivra une marche progressive.

Huit jours avant la première, quand une personne le rencontrera et lui dira :

— Eh bien, mon cher, les répétitions avancent-elles?

— Oui, nous espérons passer à la fin de la semaine.

— Vous seriez bien aimable de me donner un fauteuil d'orchestre pour voir *votre pièce*.

Votre pièce, vous l'entendez bien, ami lecteur.

Mais qu'on nous permette d'anticiper un peu sur les faits, et en agissant ainsi nous ne craignons pas de nous tromper. D'abord, nous devons avertir le public que nous avons interrogé une personne qui jouit d'une double vue.

C'est donc l'avenir que nous prédisons en ce moment.

L'Africaine a obtenu un immense succès.

Une multitude de gens accourent chez M. Fétis.

— Délicieux !

— Adorable !

— Merveilleux !

disent-ils en venant serrer la main du directeur du Conservatoire de Bruxelles.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir eu un grand succès.

— Je ne dois pas être le seul à en jouir, je dois le partager avec les artistes qui ont merveilleusement interprété cet ouvrage.

A force d'avoir lu et relu la partition, d'avoir distribué les rôles et assisté aux répétitions, d'avoir entendu ses amis lui parler de *sa* pièce, M. Fétis lui-même finit par croire que *l'Africaine* est de lui.

Après le défilé des amis et des courtisans, vient celui des machinistes et employés du théâtre.

Tous lui apportent des fleurs.

On lui pose sur la tête une couronne de laurier.

Les ouvreuses sèment des roses dans l'escalier.

Le régisseur prononce un discours.

M. Fétis pleure de joie.

Quelques jours après, on se cotise pour donner un banquet en son honneur.

Cette fois, c'est le baron Taylor qui prend la parole. Il prononce un petit *speech*, qui ne dure pas moins de trois quarts d'heure.

M. Fétis verse d'autres larmes de joie.

* * *

Cependant, comme tout meurt en ce monde, même les compositeurs immortels, M. Fétis quitte un jour cette terre.

Alors c'est un véritable deuil national. De nouveaux et nombreux discours sont prononcés au cimetière.

La Belgique organise une souscription pour élever un monument à celui qu'elle a eu le malheur de perdre.

Et dans un siècle on lira sur une colonne, haute comme celle de la place Vendôme, ces mots gravés en lettres d'or :

A M. Fétis,
auteur de *l'Africaine*.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Encore une illusion à passer à la colonne du *passif*. En Parisien naïf, j'avais placé celle-là à la caisse d'épargne pour mes vieux jours, et je m'étais dit :

— Quand les brumes de la capitale, les marécages du macadam et la cuisine des restaurants m'auront criblé de catarrhes, asthmes et gastralgies, une ressource suprême me restera.

J'irai passer l'hiver dans le Midi !....

Passer l'hiver dans le Midi n'est-il pas le rêve que la médecine fait miroiter devant les yeux de ses clients?

On s'était laissé conter depuis des siècles que décembre et janvier étaient pour ces contrées la saison exquise;

Que les orangers y produisaient alors de leur propre mouvement des salades d'oranges tout assaisonnées;

Que... que... que....

Farceurs de docteurs! Elle était bonne du temps que le télégraphe et les chemins de fer n'étaient pas inventés.

Mais à présent qu'on a des nouvelles directes et immédiates, il n'y a plus moyen de nous la faire à la canicule permanente.

Nous sommes renseignés comme les *dernières nouvelles* du *Constitutionnel*. On le sait par cœur, notre Midi.

Quinze pieds de neige, des voyageurs gelés jusqu'au-dessus du genou, et le reste à l'avenant!

Un gredin de neveu suffisamment éclairé a proféré cette parole cynique :

— Le Midi!... Maintenant que je sais ce que c'est, je vais y envoyer mon oncle!

***

Le spirituel chroniqueur du *Grand journal* a raconté dans son dernier et charmant courrier une mascarade académique dont le foyer de l'Opéra aurait été témoin il y a huit jours.

Trente-huit inconnus masqués y seraient venus, à l'ouverture du bal, ouvrir un scrutin.

Les trente-huit représentaient chacun un immortel, et, après quelques évolutions, auraient regagné la rue Le Peletier en proclamant Jules Janin titulaire d'un des fauteuils vacants.

Si cette coutume se propageait, quel renouveau pour les jours gras prochains!

Les travestissements périclitent depuis quelque temps. A quoi bon se dissimuler cette crise? L'ours classique, le Turc traditionnel, le Pierrot lui-même n'avaient plus que de rares sectaires.

Le tout parce qu'on manquait de prétextes suffisants pour se déterminer à endosser le pantalon de toile blanche ou une crinière à longs poils.

Mais la mascarade devenant une protestation littéraire, tout va changer de face.

Chacun sera trop heureux de faire à son candidat le sacrifice d'un faux nez.

On promènera à la suite du bœuf gras des oriflammes portant en lettres d'or :

Nommons M. de Loménie!
Tout pour Cuvillier-Fleury!
Buloz ou la mort!

Déjà il est question d'une cavalcade splendide en l'honneur de M. Autran.

Premier peloton : Deux douzaines de poëtes classiques portant le buste de Delille.

Second peloton : Trente cuisiniers symbolisant les splendeurs de la table du candidat, un des plus délicats amphitryons de la capitale.

Troisième peloton : Des canotiers et des canotières, allusion ingénieuse à son poëme de *la Mer*.

Quatrième peloton...

Mais je m'aperçois que je déflorerais une surprise qu'on nous ménage.

La suite au mardi gras prochain, et vivent les mascarades académiques!

***

N... est un de nos raseurs solennels.

Posant pour l'érudition, il récite par cœur dans les salons les fragments qu'il a appris et pris de çà, de là, chez les encyclopédistes.

Un ami a eu un mot heureux sur ce fâcheux pédant.

— On connaissait déjà, a-t-il dit, le *Dictionnaire de la conversation*, mais N... a inventé la conversation du dictionnaire.

***

Les peuples arriérés!

Il n'y a qu'eux pour donner de bons exemples.

A ce que racontent les journaux, il existe dans l'Hindoustan une coutume d'après laquelle, quand un procès tire en longueur, on empoigne les deux avocats, on les met chacun dans un trou, debout sur une jambe, et c'est celui qui a le premier des crampes qui perd sa cause.

En France, au lieu de lasser les avocats, ce sont les avocats qui...

Hindoustanisez-nous, s. v. p.!

***

X... a une spécialité!

Chacun a la sienne en ce monde, beaucoup de gens assurent même que c'est le meilleur moyen de faire fortune.

Mais il faut s'entendre.

La spécialité de X... n'est pas de celles qui paraissent faites pour le succès.

Elle consiste à collectionner les affronts que lui attire son insolence et qu'endure sa poltronnerie.

L'autre jour — dimanche dernier, parbleu! — X... était au café.

On jouait.

Une querelle éclate, provoquée par X..., qui prétend que son adversaire a marqué deux points de trop.

L'adversaire peu endurant se lève, et...

V'lan!

La plus belle paire de soufflets!

X..., qui s'était levé, se rassied comme si de rien n'était et va reprendre la partie.

Mais un des assistants l'interpellant :

— Mon cher, vous qui tenez à passer pour un homme du monde, vous avez tort. Les gens comme il faut ne reçoivent pas le dimanche.

PIERRE VÉRON.





L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 473. — 1855 | Prix du numéro : 35 centimes. | 21 Janvier 1865.

Rue du Croissant, 16. | *Rue du Croissant*, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOCRISSE PRUDHOMME ASINUS ET Cie

PAR STOP



22859

— Sont-ils bêtes, ces gens de province ! ils n'ont pas un seul animal dans leur jardin, et ils appellent cela un *ja'din des plantes !*



22860

— Sapristi ! j'ai oublié mon rendez-vous de ce matin !

— Dame ! j'y ai bien pensé, monsieur ; mais j'attendais que monsieur m'en parle pour le rappeler à monsieur...

JOCRISSIADES, — par STOP (suite).



— Votre canne au vestiaire!
— Mais je n'en ai pas.
— Ça ne me regarde pas .. je ne connais que ma consigne!
— Mais puisque je vous dis que je ne l'ai pas!
— Eh bien, allez la chercher!



— Enfin, madame, pourquoi ne bâtit-on pas des villes à la campagne? Au moins il y a de l'air et du soleil. Si Paris était seulement à Saint-Mandé, on s'arrangerait très-bien pour y passer l'été...



22863

— De qui est ce morceau?
— Ce doit être de *la Muette*... ou des *Huguenots*... enfin, on reconnaît bien du Rossini...



— Combien y a-t-il de sacrements?
— Monsieur, il n'y en a plus.
— Comment, il n'y en a plus?
— Non, monsieur, on a donné les derniers hier à ma tante Thomassin....

JOCRISSIADES, — par STOP (suite).



22865

— Ça... une machine de quinze chevaux! allons donc!... Parions que je la fais marcher avec les deux miens!...



22866

— Tiens! vous mettez des sabots!
— Oui, j'ai essayé des caoutchoucs... mais je ne m'entendais pas marcher... je me serais laissé écraser par les voitures...



22867

— Marie, allez mettre cette lettre à la poste.
— Mais, monsieur, elle n'a pas d'adresse.
— Parbleu! c'est une lettre confidentielle... vous comprenez que je ne veux pas qu'on sache à qui j'ai écrit...



22868

— Certainement, vous êtes plus gros que moi... proportionnellement... je suis maigre... pour un obèse, tandis que vous, vous êtes gras... pour un maigre!...

UN JEUNE HOMME QUI DÉSIRE SE MARIER.

Jules Grondard et Paul Dumoulin, deux camarades de collége, se rencontrent sur les boulevards.

— Comment! c'est toi, mon vieil ami, dit Grondard en serrant la main de Paul.

— Moi-même, en chair et en os.

— Il y a au moins trois ans que je n'ai eu le plaisir de me trouver avec toi. A cette époque-là tu n'étais pas heureux, tu cherchais une position sociale et honnête. Mais aujourd'hui tu es gros et gras, tu as donc fait ton chemin, mon gaillard?

— Je ne suis pas trop mécontent.

— Tu es employé dans une administration du gouvernement?

— Non.

— Dans le commerce?

— Non plus.

— Chez un banquier ou chez un agent de change?

— Pas davantage.

— Que fais-tu donc?

— Rien.

— Alors tu as hérité?

— J'ai dix-huit cents francs de rente comme avant.

— Ce n'est pas avec cette somme que l'on peut prendre du ventre.

— Non; mais comme je suis assez ingénieux, j'ai trouvé une recette.

— Laquelle?

— Je désire me marier.

— Et c'est cela qui te permet de vivre confortablement avec dix-huit cents francs de rente?

— Pas autre chose, mon ami.

— Tu veux plaisanter.

JOCRISSIADES, — par Stop (suite).



— Comme il y a des gens qui ont peu d'idée! On place ce banc en plein soleil, et il y a de l'ombre tout à côté!...



— Eh bien, moi, je n'éteins jamais ma lumière : je ne peux pas dormir quand je ne vois pas clair.



— Qu'est-ce que nous allons faire de toute cette terre-là?
— Eh bien, faites un grand trou, vous la mettrez dedans.
— Mais la terre qui sera sortie du trou?
— Parbleu! faites-le assez grand pour que tout y tienne!



— Oh! vois donc, mon petit frère! grand-papa qui a mis son pantalon à manches courtes!

— Je suis sérieux comme une lettre de change.

— Je demande le mot de l'énigme?

— Tu sais que dans notre siècle on est très à court de maris.

— C'est vrai; les jeunes gens ne veulent pas allumer le flambeau de l'hyménée, et comme les jeunes filles ne veulent pas coiffer sainte Catherine, elles tourmentent leurs parents pour avoir un époux. Je lisais encore hier aux annonces de la *Patrie* qu'un avocat matrimonial avait un choix de trois cents demoiselles.

— Ce qui te prouve que les maris font défaut.

— Mais alors, toi, que fais-tu donc?

— Je fais courir partout le bruit que je désire me marier. Alors, comme je suis un jeune homme précieux, on m'invite à des bals, à des soirées, à des dîners, ce qui est le plus agréable. Je suis le *rara avis*, autrement dit en français, l'oiseau rare que l'on poursuit.

— Pardon, voudrais-tu me donner quelques explications?

— Pas aujourd'hui, je suis trop pressé. On m'attend à dîner chez M. Dupassoir, qui, lui aussi, a une fille à marier. Tiens, il me vient une idée. Es-tu libre ce soir?

— Oui.

— Après le dîner il y a un bal; viens-y?

— Je ne connais pas M. Dupassoir.

— Je te présenterai à lui.

— J'accepte.

— A ce soir, dix heures.

⁂

Il y avait un grand dîner, en effet, chez M. Dupassoir, et ce repas était donné en l'honneur de M. Paul Dumoulin.

— J'espère, Virginie, dit M. Dupassoir à sa fille, j'espère qu'aujourd'hui tu ne loucheras pas comme dimanche dernier. Tu ne pourras jamais plaire à M. Dumoulin si tes yeux regardent en même temps les deux extrémités de la table.

— Ce n'est pas de ma faute.

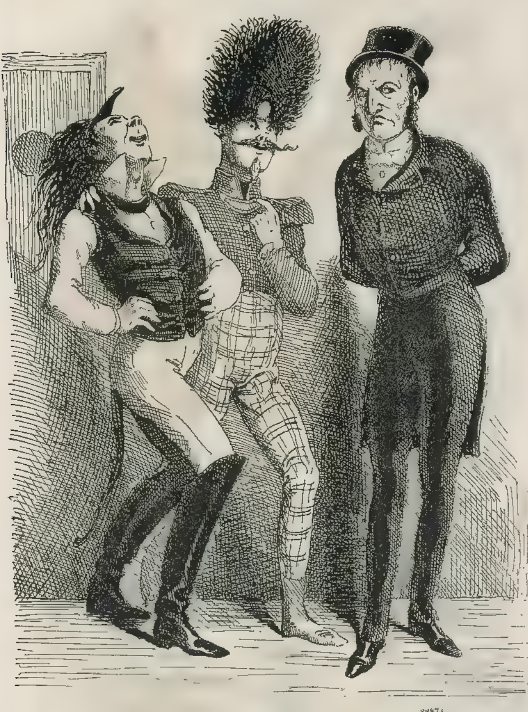
— Tâche de faire attention à toi; tu loucheras après ton mariage tant que tu voudras. Si tu manques encore ce prétendant, ma foi je renonce à te trouver un mari. Depuis cinq ans je te conduis dans le monde, je commence à trouver cela monotone. Je suis énervé de mettre trois fois par semaine une cravate blanche, et de voir danser le cotillon jusqu'à cinq heures du matin.

— Mais, papa, monsieur Paul m'aime. En effet, il faisait la cour à la fille de M. Deschamps, et il a rompu avec la famille le lendemain qu'il me vit pour la première fois.

— Tu as raison. Aussi les Deschamps nous en veulent-ils à mort; mais je m'en moque bien. Je m'explique parfaitement le changement qui s'est opéré en M. Paul, car tu es cent fois mieux que cette petite grue à laquelle il faisait la cour.

— Papa, tu oublies que c'était une de mes bonnes camarades de pension.

AU BAL DE L'OPÉRA, — croquis par DENOUE.



— Tiens, v'là Baudichon!... l'homme à la femme à Baudichon!...



— Ça vous embête peut-êt', dites, m'sieu, les traités de 1815?...

— Je n'en dis pas de mal.

Au même moment arriva M. Paul Dumoulin.

Comme cela va sans dire, il reçut le meilleur accueil.

On se mit à table.

Les plus beaux morceaux furent pour lui.

Les verres étaient toujours remplis des vieux vins que M. Dupassoir avait pris derrière les fagots.

Les bouteilles des grandes occasions.

***

A dix heures, Jules Grondard arriva. M. Dupassoir, qui avait été prévenu pendant le dîner, lui fit mille gracieusetés.

Paul prit son ami à part.

— Je viens encore de faire un dîner exquis.

— Tu es heureux, je ne pourrais pas en dire autant. Tu as donc l'intention d'épouser mademoiselle Dupassoir?

— Non.

— Cependant son père doit avoir une assez jolie fortune.

— Oui; mais au moment de signer le contrat, lorsqu'il apprendrait que je n'ai que dix-huit cents francs de rente, il serait capable de me jeter par la fenêtre.

— Il te croit donc riche?

— Il s'imagine que j'ai quinze mille livres de rente au moins.

— Combien y a-t-il de temps que tu connais cette famille-là?

— Deux mois; mais je vais bientôt battre en retraite.

— Pourquoi?

— Parce que je serais obligé de demander la main de la demoiselle.

— Quel prétexte prends-tu pour te retirer convenablement?

— Je trouve un défaut à la fille. Ensuite, tous les jours on croit aimer une personne, puis on s'aperçoit qu'on n'a pour elle aucun amour. Il va falloir que je me mette à la recherche d'une autre famille demandant un jeune homme qui désire se marier.

— Ce n'est pas difficile à trouver.

— Oh! non.

— On joue une valse, soyons gracieux; allons faire nos invitations.

***

Après la valse, une dame se mit à causer avec Paul.

— Il est donc bien décidé, lui dit-elle, que vous épousez mademoiselle Dupassoir?

— Rien n'est encore signé, madame Vaudoré.

— Ne trouvez-vous pas qu'elle change beaucoup à son désavantage?

— C'est vrai.

— Elle était bien mieux il y a six semaines. Mais voyez comme elle louche.

— Atrocement; c'est ce que je remarque depuis quelques jours.

— Ensuite vous admirez probablement ses cheveux?

— Qui sont fort beaux.

— Eh bien, ils ne sont pas à elle.

— Vous croyez?

— Je puis vous le garantir. Mademoiselle Dupassoir est une amie intime de ma fille, et l'été elles vont ensemble aux bains froids. Angèle m'a dit que mademoiselle Virginie ôtait toujours ses cheveux. Amour propre de mère mis à part, n'est-ce pas que mon Angèle est bien mieux?

— Sans contredit.

— Vous êtes bien aimable. A propos, je donne un grand bal mercredi, j'espère que vous me ferez l'honneur d'y assister.

— Avec le plus grand plaisir, madame.

Sur ces entrefaites arrive mademoiselle Angèle.

— Ma chère enfant, monsieur Paul Dumoulin a daigné accepter mon invitation.

— Monsieur, je vous en sais un gré infini.

On joue une redowa.

— Mademoiselle, voulez-vous m'accorder cette redowa? demande Paul.

— Oui, monsieur.

— Victoire! se dit en elle-même madame Vaudoré, j'ai enlevé M. Dumoulin à la famille Dupassoir. Je n'espérais pas une si magnifique réussite. Je suis contente de moi.

***

A quatre heures du matin, Jules Grondard et Paul Dumoulin rentrent bras dessus, bras dessous.

— Alors, mon cher Paul, tu passes la semaine prochaine à la famille Vaudoré.

— Oui; et j'espère que leur cuisinière sera aussi forte que celle des Dupassoir.

— Es-tu disposé à me rendre un service?

— Très-volontiers.

— Veux-tu avoir la bonté de faire courir le bruit que je désire me marier?

A. MARSY.

LE BUSTE DE MADAME.

Madame d'Ormoy, très-jolie et très-élégante Parisienne, a eu la fantaisie de se faire tailler en marbre et de réunir quelques amis pour assister à l'inauguration du *monument*.

On finit de dîner en attendant l'heure de la cérémonie.

LE MARCHÉ AUX CHIENS, — par G. Randon.



22876

— C'est tout ce qu'il y a de meilleur pour la garde, et surtout pour l'homme! il en a déjà mangé deux que je n'avais eu qu'à guigner de l'œil pour l'envoyer dessus.
— C'est fâcheux qu'il soit jaune, ma femme n'aime que les chiens blancs.



22875

— Ça n'a pas dix mois, et ça travaille déjà à la parole. Vous allez voir : Holà! Pyrame, mossieu a chaud!



22877

— Avec un camarade comme ça vous pouvez dormir sur vos deux oreilles! Pas un chat ne passerait dans la rue sans qu'il donne de la voix à faire trembler les vitres... pour vous avertir.



22878

— Tant qu'à la nourriture, il n'est pas porté sur sa bouche, comme il y en a; pourvu qu'en se levant il ait son petit café au lait; un brin de viande ou de poisson à dîner, et le soir quelque pâtisserie légère, il ne vous demandera jamais rien de plus, ce pauvre chéri!



22879

— Que les bêtes connaissent bien ceux qui les aiment! tenez, ce chérubin! on dirait qu'il devine que vous avez envie de l'acheter.

M. LEGRAND. — Je redemanderais de la compote de framboises.

MADAME D'ORMOY *au domestique*. — Vous en offrirez aussi à M. Percheron.

M. PERCHERON. — Merci, madame; je ne les aime plus depuis le jour où, par un mouvement inconsidéré, j'ai décidé un domestique à en vider un compotier tout entier dans le corsage de sa maîtresse.

M. LEGRAND. — Toujours adroit, ce cher Percheron.

M. PERCHERON. — Comme vous voyez.

MADAME D'ORMOY. — Et qu'a dit la dame?

M. PERCHERON. — Superbe d'indifférence et de bravoure! Elle a reçu mes framboises sans broncher. La seule observation qu'elle se soit permise a porté sur le compotier qui contenait moins de fruits qu'elle ne le croyait.

M. LEGRAND. — Elle en aurait voulu plein un saladier.

M. PERCHERON. — Probablement.

MISSONNIER (*l'auteur du buste*). — Si pareille chose m'était arrivée, j'en aurais fait une maladie.

M. PERCHERON. — On s'aguerrit à la longue : ce que j'ai cassé de chaises, de verres, et taché de robes est incalculable.

MADAME DU PRESSOIR. — Vous parlez de vos forfaits sans remords.

M. PERCHERON. — J'ai le courage de mes accidents.

MADAME DU PRESSOIR. — Ah! prenez garde! vous tenez mal votre bol!

M. PERCHERON. — Tiens, c'est vrai; mais il y a si longtemps que je n'en ai renversé un.

MADAME DU PRESSOIR. — Vous êtes effrayant. Je vous en prie, mettez-y toutes vos mains.

MADAME D'ORMOY *se levant de table*. — Monsieur Missonnier, donnez-moi le bras. Le moment est venu de montrer votre œuvre.

MISSONNIER. — Je vous avouerai que j'ai un peu peur, madame.

La société passe dans le salon. Le buste est placé sur un socle à pivot et splendidement éclairé.

LILI, *jeune personne de quatre ans, battant des mains*. — Oh maman! maman! maman toute blanche!

MADAME D'ORMOY. — Premier succès.

M. D'ORMOY (*signe particulier : toujours de l'avis du dernier qui parle.*) — Si Lili l'a reconnu, tout le monde le reconnaîtra.

MADAME D'ORMOY. — Voyons, monsieur Legrand, qu'en pensez-vous?

M. LEGRAND. — Ce marbre est tout simplement exquis.

MADAME DU PRESSOIR. — Oh! il est bien ressemblant.

M. PERCHERON. — Je n'aime pas les cheveux.

M. LEGRAND. — Ils sont adorables.

M. LECOUTURIER (*a été du* Caveau *sous Désaugiers.*) — On les dérangerait en soufflant dessus.

MADEMOISELLE EMMA (*sœur de madame d'Ormoy*). — Virginie, je ne sais pas si cette coiffure-là tiendrait au bal.

M. PERCHERON. — Je trouve quelque chose au nez, moi. (*Il avance la main.*)

MADAME D'ORMOY *avec terreur*. — N'y touchez pas! n'y touchez pas! vous le casseriez.

M. PERCHERON. — Cela m'étonnerait, je n'ai jamais détérioré de buste.

M. LEGRAND. — Le moment me semble venu.

LILI. — Maman, il est en sucre ton... ton... ton chose?

MADAME D'ORMOY. — Non, chère petite, ce buste est en marbre.

MISSONNIER. — Je vous en prie, ne craignez pas de faire vos observations.

M. PERCHERON. — Non... J'avais cru d'abord... Non... le nez est bien.

M. D'ORMOY. — Oui, oui, il est très-bien.

M. LEGRAND. — Je n'ai qu'un seul reproche à adresser à l'artiste.

MISSONNIER. — Voyons.

M. LEGRAND. — Vous avez fait madame trop sérieuse.

M. PERCHERON. — Je ne trouve pas, moi.

M. LEGRAND *à Missonnier*. — Vous permettez?... Je ne

LE MARCHÉ AUX CHIENS, — par G. RANDON (suite).



22880

— Marchandons, marchandons,... on y gagne toujours quelques puces.



22881

— Si ce n'est que ça, j'ai son frère à la maison qu'est comme un vrai lys... Mossieu n'a qu'à me donner son adresse, j'y porterai demain. (Le temps de sécher celui-là que j' vas te passer à la terre de pipe, mon bonhomme.)



22882

— Vous me dites que son père est un griffon, qu'est-ce qui me le prouve?
— Mossieu, il me semble que quand une dame vous donne sa parole!...



22883

— Du bichon à cent sous!!! on n'en fait pas, princesse.



— Le commerce!... ça devient du propre!

22884

— Pas de chance! v'là trois dimanches que je l'amène sans trouver marchand.
— Alors vous ferez bien de le conduire au marché aux oiseaux, vous pourrez le vendre comme rossignol.

perçois pas sur le marbre l'expression souriante du modèle.

M. D'ORMOY. — Il est certain qu'il ne rit pas.

M. PERCHERON. — Je n'aime pas les bustes qui rient, moi.

M. LEGRAND. — De plus.... Vous permettez?

MISSONNIER. — Oui, monsieur, certainement.

M. LEGRAND. — Madame est infiniment mieux que cela.

M. LECOUTURIER. — Il est certain que je ne retrouve pas les délicieuses fossettes de ses joues : ces deux nids où les amours semblent se jouer.

M. PERCHERON. — Gazez, monsieur Lecouturier, gazez; nous avons des dames.

M. LECOUTURIER. — Mais il me semble que je n'ai rien dit d'inconvenant.

M. PERCHERON. — Hum!... des amours qui jouent dans un nid,... Enfin!

M. LEGRAND. — De plus.... Vous permettez?... (*Missonnier ne répond pas.*) Les yeux du buste sont sans expression, tandis que ceux de madame d'Ormoy ressemblent à deux escarboucles.

M. LECOUTURIER. — L'hymen y allumerait ses torches.

M. PERCHERON. — Encore!... Ah! vous allez bien, vous.

M. LECOUTURIER. — Monsieur, j'ai dit : L'hymen.

M. LEGRAND. — Madame a l'air de faire des yeux blancs.

MADAME DU PRESSOIR. — Ils me font l'effet d'être morts.

M. PERCHERON. — C'est bon, le sculpteur les remplacera par des yeux en verre.

M. LEGRAND. — Il ne s'agit pas d'yeux en verre ici, mais tout simplement de ceux de madame. — De plus... mais j'abuse peut-être?...

MISSONNIER. — Non, monsieur, non.

M. LEGRAND. — De plus, le nez est trop gros.

M. LECOUTURIER. — Les narines ne palpitent pas comme celles de madame.

M. PERCHERON. — Ah! pour ça, c'est vrai : j'ai beau regarder celles du buste, elles ne bougent pas.

M. LECOUTURIER. — Vous feignez de ne pas me comprendre. Est-ce que le feu du désir ne peut pas animer le marbre comme la chair?

M. PERCHERON. — Lecouturier, si vous continuez, je me couvre et je lève la séance.

M. D'ORMOY. — Le fait est qu'il va trop loin.

M. PERCHERON. — Il croit toujours rédiger l'*Almanach des Grâces*.

M. LECOUTURIER. — Il suffit, je me tais.

M. LEGRAND. — Et la fossette du menton, où est-elle?

M. PERCHERON. — Je la vois, moi.

M. LEGRAND. — Alors je deviens aveugle, car je déclare...

MISSONNIER. — C'est que le menton est éclairé de face... Tenez, voyez!

M. LEGRAND. — Je ne lui trouve pas l'expression...

M. LECOUTURIER. — La mutinerie du modèle.

M. PERCHERON. — Lecouturier, j'ai l'œil sur vous.

M. LEGRAND. — J'arrive maintenant à un reproche plus grave : ce marbre est infiniment trop décolleté.

MADAME D'ORMOY. — En sculpture, c'est permis.

M. LECOUTURIER. — Personne ne s'en plaindra.

M. PERCHERON. — La chasteté du marbre ne ressemble pas à celle de Lecouturier : elle n'a jamais été mise en doute.

M. LECOUTURIER. — Mais laissez-moi donc tranquille, vous!

M. LEGRAND. — S'il m'était permis de donner un conseil, j'engagerais l'artiste à remonter le corsage.

M. D'ORMOY. — Est-ce possible, monsieur Missonnier?

MISSONNIER. — Hélas! non.

M. LEGRAND. — Vous ne pouvez pas le retoucher?

MISSONNIER. — Je pourrais le décolleter davantage, voilà tout.

MADAME D'ORMOY. — Il est très-bien. Tous les jours, au bal, on se décollète ainsi.

(*Missonnier fait tourner le buste sur son pivot.*)

M. LEGRAND *poussant un grand cri.* — Ah!... voyez donc.

M. PERCHERON. — Vous m'avez fait peur, vous; j'ai cru que je cassais quelque chose.

M. LEGRAND. — Voyez donc!... Éclairé comme cela, le buste ne ressemble plus du tout... mais du tout, du tout.

M. D'ORMOY. — C'est vrai... c'est ma foi vrai.

M. PERCHERON. — Moi, je le trouve frappant de ce côté-ci.

M. D'ORMOY. — Le fait est que... Oh! c'est ça.

M. LECOUTURIER. — Nous n'avions pas vu le dos... Ah! d'Ormoy, quel dos!

M. LEGRAND. — Véritablement, madame en montre trop.

MADAME D'ORMOY. — Vous savez, monsieur, qu'on n'est jamais trop décolletée du dos.

M. LECOUTURIER. — Jamais! Lorsque la *Contemporaine* se fit faire en pied par Canova...

M. PERCHERON. — Lecouturier, sortez!

M. LECOUTURIER. — Ah! vous êtes insupportable, vous!

M. LEGRAND. — Pour conclure : je dirai que malgré ses nombreuses imperfections, ce buste...

M. PERCHERON. — Est parfait.

MADEMOISELLE EMMA. — Et moi, je déciderai papa à faire faire le mien.

M. PERCHERON *à M. Legrand.* — Vous devriez écrire sur les arts, vous.

M. LEGRAND. — Mon cher ami, Gustave Planche me consultait.

M. PERCHERON. — Aussi il en est mort.

M. LECOUTURIER. — Moi, j'ai fait le compte rendu du Salon de 1827, en vers, dans *l'Écharpe d'Iris*, un journal très-lu à cette époque-là!

M. PERCHERON. — Et la Restauration ne s'en est pas relevée. — C'est fatigant de jouer au jury. (*Il se laisse tomber sur une chaise; un craquement se fait entendre.*) Aïe!... ne faites pas attention, c'est une chaise que je retouche.

M. LEGRAND. — Il n'y a que lui qu'il ne cassera jamais! Pot de fer, va!

M. PERCHERON. — Ah! je vieillis bien... autrefois je cassais des fauteuils!

LOUIS LEROY.

FANTASIAS.

Nous avions la pisciculture, nous avions l'horticulture, nous avions l'arboriculture, l'ostréiculture, la sylviculture; nous avions même la *gandiniculture*, pratiquée au quartier Breda.

Il paraît que ce n'était pas assez de oultures comme cela, et un inventeur vient d'imaginer la *puériculture*.

Que signifie au juste puériculture?

Est-ce l'art d'avoir beaucoup d'enfants comme dans les contes de fées, où de plus l'on vit heureux et longtemps?

Est-ce l'art d'élever les enfants des autres?

Une fois engagé dans cette voie, je ne découvre aucune raison pour qu'on s'arrête; car il n'y a pas que les mioches de trois à dix qui aient besoin d'être cultivés.

Je sollicite pour un avenir prochain :

La *domesticulture*, ou art de rendre les domestiques contents de leurs émoluments sans anse de panier.

La *portiériculture*, ou art de se faire tirer le cordon les soirs de pluie, sans passer une heure et quart devant le bouton de sonnette.

La *cochériculture*, ou art d'apprendre aux cochers parisiens la civilité puérile et honnête.

Quand cette première liste sera épuisée, nous passerons à une seconde.

***

Des géants que ces Anglais pour la réclame!

Un spéculateur qui a fondé là-bas un journal analogue à notre *Guide des chemins de fer*, s'est imaginé d'employer un système inédit pour annoncer sa feuille.

Il fait promener dans les rues de Londres une locomotive en bois quatre fois grande comme nature.

Il faut huit chevaux pour la traîner.

Naturellement, à l'aspect de cette machine, chacun s'arrête avec stupeur, regarde et voit... de chaque côté, des affiches colossales déclarant que le numéro du journal en question coûte un *penny*.

Naturellement, en ma qualité de Français, ce mode d'annonce m'avait paru combler la mesure.

On est si naïf à Paris!

Et j'en parlais hier avec une admiration non contenue à un Américain, croyant l'émerveiller.

Mais celui-ci, impassible :

— Ce n'est pas mal; seulement ce n'est pas complet.

— Pas complet! exclamai-je.

— Non.

— Qu'est-ce que vous voudriez donc de plus?

— Oh! une chose bien simple. Si un de mes compatriotes avait fait cela à New-York, il se serait arrangé pour que la locomotive éclatât de temps en temps!

***

A propos d'annonces incommensurables, il paraît que la disette d'époux, depuis les massacres de la guerre actuelle, est si grande aux États-Unis, que dans je ne sais plus quelle petite ville du Nord, un père aux abois a posé l'autre jour un écriteau à sa porte.

Cet écriteau portait :

DEUX DEMOISELLES A MARIER

Présentement, s'adresser.....

***

Toujours l'annonce.

Je glane celle-ci dans un journal départemental.

« Ce soir, au café-concert de la rue..... le premier début du *chanteur comique* SHAKSPEARIEN!

Depuis que j'ai lu ce rébus, je me perfore le cerveau d'hypothèses et de points d'interrogation.

Chanteur comique *shakspearien!*

Qu'est-ce que Shakspeare peut bien venir faire en cette affaire?

Je m'attends à voir demain dans les *Débats* :

« *Thérésa, la Cornélienne*, chantera ce soir, à neuf heures et demie, *la Gardeuse d'ours.* »

Épique! épique!

***

Il pleut des Donato.

Combien sont-ils?... Déjà cinq ou six.

Où est le vrai? Cela menace de devenir aussi difficile à reconnaître que les faux Smerdis.

Pourtant on me donne un renseignement. Au vrai Donato c'est la jambe droite qui manque. Ce qui fit que Calino le voyant danser à Londres, s'écria :

— Tiens! il est gaucher!

***

Dans un bureau.

Un employé arrive dans le cabinet du chef de division, l'air morne et la tête baissée :

— Monsieur...

LE CHEF DE DIVISION. — Que demandez-vous, monsieur Pirouflet?

— Monsieur, c'est pour vous prier de vouloir bien m'accorder un congé pour demain.

— Un congé, pourquoi?

L'EMPLOYÉ *tirant un billet de mort de sa poche.* — Monsieur, on enterre mon oncle Pirouflet, du Bas-Meudon.

LE CHEF DE DIVISION *bondissant.* — Pour le coup, c'est trop fort. Vous enterrez donc votre oncle toutes les semaines?

L'EMPLOYÉ *emporté par l'indignation.* — Par exemple, monsieur, *ce n'est que la seconde fois!*

***

Le Cirque exhibe en ce moment deux somnambules extralucides.

On les nomme Bonheur.

Je ne me refuse nullement à reconnaître que leurs exercices sont agréables.

Entre autres tours, l'un des Bonheur se fait bander les yeux et lit toutes les cartes que l'assistance lui présente.

C'était mardi.

On procédait à cette opération.

Un col-cassé de belle venue désirant prendre part à l'expérience, tire son portefeuille, y prend une carte et la donne au sujet, qui lit aussitôt couramment et à trop intelligible voix :

Schumaker, bottier.

(Si vous ne me payez pas, je saisis.)

Le gandin s'était trompé et avait donné la carte d'un de ses fournisseurs au lieu de la sienne!

PIERRE VÉRON.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 474. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 28 Janvier 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

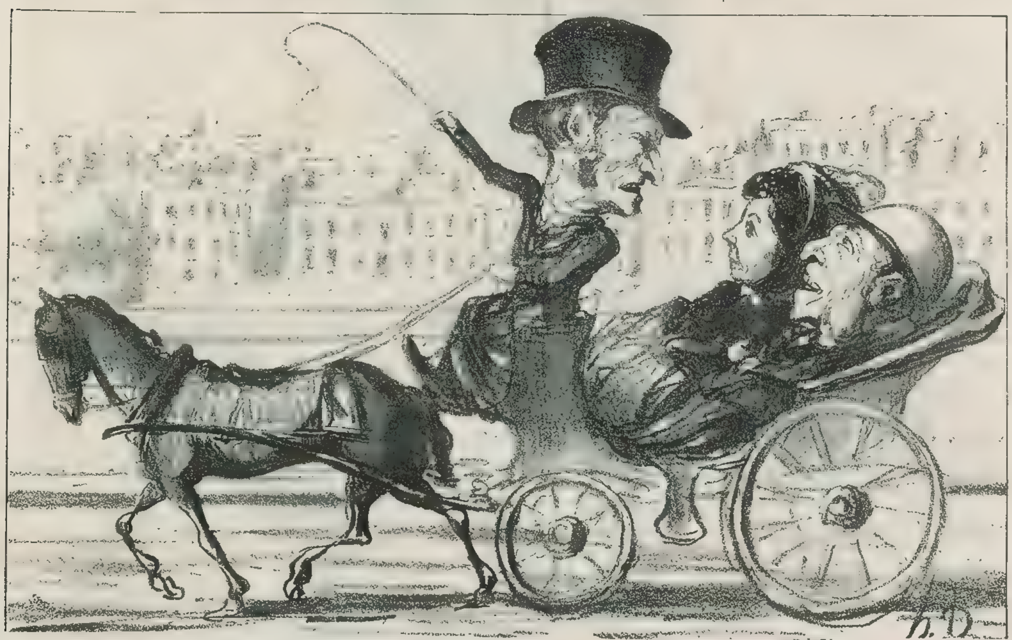
JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

CROQUIS PARISIENS, — par H. Daumier.



Les agréments d'une flânerie sur le boulevard Montmartre de trois heures à cinq heures.



Provinciaux bien convaincus qu'ils se procurent tous les charmes de l'existence parisienne.

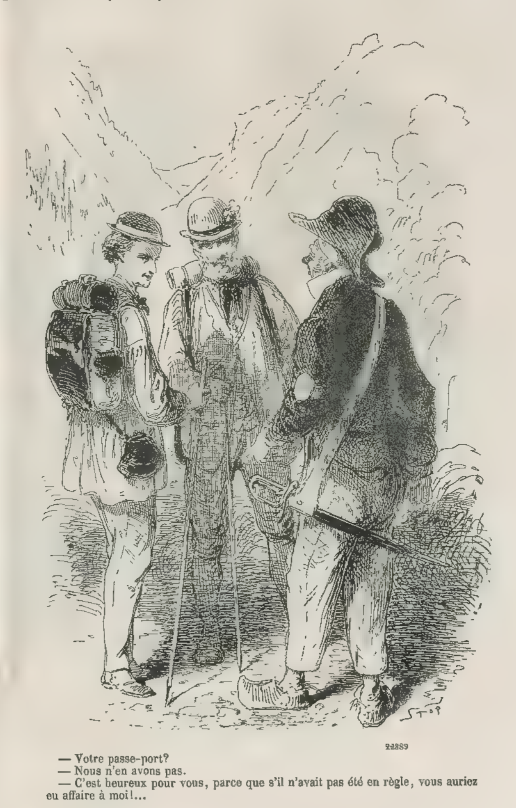

VUE
ET
PRISE DU LAC DU BOIS DE BOULOGNE!
PAR
LES PATINEURS

JOCRISSIADES, — par STOP (suite).



22888

— Eh bien, quelle heure est-il au cadran solaire?
— Ma foi, monsieur, je n'y connais rien... je l'apporte à monsieur pour que monsieur voie lui-même...



22889

— Votre passe-port?
— Nous n'en avons pas.
— C'est heureux pour vous, parce que s'il n'avait pas été en règle, vous auriez eu affaire à moi!...

22890

— J'ai joliment bien fait de ne pas épouser cette femme-là! Elle avait dix-huit ans..., moi trente-six, juste le double de son âge...; maintenant qu'elle a trente ans, j'en aurais soixante!...
— C'est pourtant vrai!...



22891

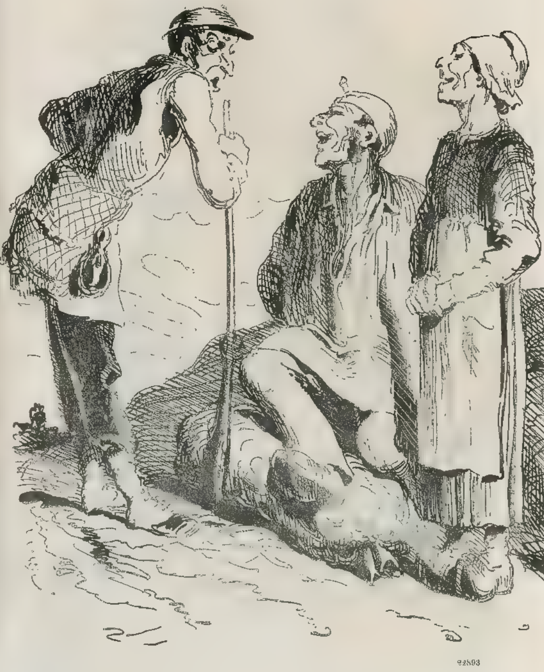
A ROME.

— C'est donc là ce fameux Colisée! Eh bien, ça ne sera pas mal quand ce sera fini.

CROQUIS DE CHASSE, — par Denoue.



— Voyons! moi j'ai tué un lièvre et une alouette; vous, vous n'avez rien tué; mais ça ne fait rien, nous avons dit que nous partagerions la chasse... tenez, voici l'alouette pour vous!



— Un joli sac de pommes de terre tout de même, bourgeois.. une supposi ion que vous nous donner.ez un petit coup de main pour le monter jusqu'au faîte de la butte, c'est moi qui vous en enseignerais ben un biau de lièvre!

LE MONSIEUR QUI A UN BON CARACTÈRE.

Je vous présente M. Alcindor Beaupertuis, un garçon qui a un excellent caractère.

Et pour vous prouver que cela n'est pas si agréable qu'on veut bien le croire, je vais vous narrer la vie du personnage en question.

***

On mit Alcindor au collége.

Dès les premiers jours ses camarades s'aperçurent qu'ils avaient affaire à un garçon fort calme, qui ne se fâcherait jamais et accepterait tout ce qu'on lui ferait.

Au collége, on est assez à la recherche d'amis de cette trempe.

On commence par lui faire mille farces d'un goût plus que douteux.

A chaque nouveau mauvais tour, Alcindor riait.

Il s'asseyait sur une épingle qu'un voisin spirituel avait placée la pointe en l'air sur le banc; — Alcindor riait.

On lui couvrait d'encre tous ses papiers; — il riait.

On lui mettait dans son lit de la poudre à gratter; — il riait.

Enfin il ne se fâchait jamais de rien.

Un jour un camarade compatissant prit Alcindor à part :

— Tu as bien tort de supporter toutes ces misères. A ta place, je me révolterais une bonne fois; je tomberais sur un de ces mauvais farceurs et je lui donnerais une bonne pile qui ferait réfléchir les autres.

— Mais non, j'aurais tort.

— Tu es incroyable, toi, tu ne te fâches jamais.

— J'ai un si bon caractère!

***

Alcindor sortit du collége et entra dans une grande administration.

Dans la pièce où il travaillait se trouvaient quatre employés.

Sur ces quatre jeunes gens, trois dormaient ou lisaient des romans; le quatrième travaillait depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

C'était Alcindor.

Un jour les trois autres collègues d'Alcindor tinrent conseil entre eux.

— Nous avons peut-être tort de lui donner toute la besogne à faire, dit le premier.

— En effet, son bureau est encombré de dossiers, et ce pauvre garçon est accablé de besogne; il finira un jour par porter plainte auprès du chef.

— Mais non, soyez tranquilles; Alcindor ne fera jamais une observation; il a un trop bon caractère.

***

Comme Alcindor connaissait beaucoup de monde, il allait presque tous les soirs dans de petites réunions de société.

Dès qu'il arrivait on le priait de se mettre au piano, parce que soi-disant il savait très-bien faire danser.

Quelquefois il restait au piano depuis neuf heures du soir jusqu'à quatre heures du matin.

Il ne dansait pas, il n'avait même pas le temps de prendre un verre de punch.

Souvent une dame le prenait pour un pianiste payé par le maître de la maison; elle s'approchait de lui et lui disait de venir chez elle pour tenir le piano à raison de quarante francs par bal.

Alcindor riait de cette méprise.

Par hasard une personne compatissante venait le remplacer au piano.

Alors la maîtresse de la maison courait après lui et, le prenant à part, lui disait :

— Mon cher monsieur Alcindor, ayez donc la bonté d'inviter ces demoiselles qui font tapisserie depuis le commencement de la soirée.

Et Alcindor faisait valser une *jeune fille* de trente-huit ans, ou po kait avec une masse informe pesant cent vingt-cinq kilos.

La maîtresse de la maison savait bien qu'il ne refusait pas de rendre ces services, car elle connaissait son bon caractère.

***

Alcindor était un soir au théâtre; en voulant regagner sa place il marche sur les pieds d'un monsieur.

Alcindor Beaupertuis, en homme bien élevé, s'empresse de s'excuser.

Le monsieur, qui probablement avait un mauvais caractère, s'emporte, lève la main et la laisse retomber sur la joue d'Alcindor.

Ce soufflet, car c'en était un, retentit dans toute la salle.

Deux amis d'Alcindor, qui avaient été témoins de cet esclandre, se mirent à sa disposition pour demander au monsieur réparation de cet outrage.

— Pour quel motif, dit Beaupertuis, irions-nous nous couper la gorge? Si je tuais cet homme je m'en repentirais toute ma vie, car c'est probab ement un honnête

CROQUIS DE CHASSE, — par DENOUE (suite)..



22894

— Tenez, monsieur le marquis, Guillaume s'est placé dans le petit chemin à la sortie du bois pour attendre le chevreuil; faudrait pas trop remuer par là dans le taillis, parce qu'il pourrait bien vous prendre pour une grosse bête!



22895

— Voyez donc comme c'est facile ce que vous avez à faire! vous n'avez qu'à attendre bien tranquillement les canards que nous allons vous envoyer... Si dans une heure, une heure et demie, vous ne voyez rien, vous pourrez venir alors nous rejoindre à la ferme du petit bois!

père de famille, qui est irascible et qui a un cor au pied; d'un autre côté, si je me faisais tuer, je ne m'en consolerais que difficilement.

— Alors, fit un de ses amis en haussant les épaules, tu ne te formalises pas de cette injure?

— Non, que veux-tu, je suis ainsi fait; j'ai un excellent caractère!

***

Plusieurs personnes empruntèrent à Alcindor de l'argent, qui ne lui fut jamais rendu.

Les chevaliers d'industrie et les intrigants commençaient à l'exploiter, parce qu'ils considéraient le bon caractère d'Alcindor Beaupertuis comme du crétinisme.

***

Alcindor se maria.

Il épousa une fille charmante qu'il aimait beaucoup.

Il reçut chez lui un jeune homme, un ami de la famille de sa femme.

Comme il lui avait été présenté comme un garçon fort honorable, il ne tarda pas à en faire son ami intime.

Chaque fois qu'il venait, il le gardait à dîner.

Il avait bien remarqué qu'il était très-gracieux avec son épouse, mais il n'attachait aucune importance à cette amabilité.

Alcindor aimait sa femme, il se croyait aimé, il n'était pas jaloux.

Mais il surprit une correspondance amoureuse qu'ils échangeaient entre eux.

Sa femme le traitait d'homme pusillanime.

***

La lecture de ces lettres produisit sur Alcindor comme une commotion électrique.

Il se rendit chez deux de ses amis, et les pria de l'assister dans un duel.

— Comment, tu te bats? s'écrièrent avec stupéfaction les deux amis.

— Certainement, et cela vous étonne?

— Nous pensions que tu avais un si bon caractère!

— Non, vous vous trompiez, j'ai un exécrable caractère au contraire.

— Tu as bien changé alors.

— C'est vrai, j'étais bon, mais je suis devenu mauvais. La bonté ne doit pas exister, car elle finit par être considérée comme de la bêtise. J'ai eu une réputation de lâche parce que j'ai toujours passé sur les méchancetés de mon prochain. On pouvait me faire quelques misères, me prendre ma maîtresse, abuser de ma patience, m'emprunter de l'argent pour ne pas me le rendre; mais ce que je ne souffrirai pas, c'est qu'on attaque mon honneur. Puisque dans notre siècle il faut être méchant pour être estimé et craint, je serai cruel, je serai un monstre, je serai un spadassin.

***

Le lendemain Beaupertuis eut une rencontre avec l'amant de sa femme, et le tua.

Depuis ce jour Alcindor a déjà eu cinq duels, et il se promet bien de ne pas en rester là.

A. MARSY.

SON ESCALIER.

ÉTUDE MORALE.

Ah! monsieur...

Si vous l'aviez connue alors!...

Ah! monsieur.... si vous l'aviez connue!...

Des yeux! une bouche! des dents!... J'en aurais perdu la tête.

Et jeune! jeune comme la jeunesse!

J'avais fait sa rencontre un jour, au Jardin d'acclimatation.

Elle donnait à manger à l'autruche des pains de seigle que l'animal vorace prenait dans sa main blanche, sans avoir l'air de s'apercevoir de cette blancheur.

Mais moi, moi, je m'en apercevais, mon Dieu!

Une femme qui alimente les animaux ne peut qu'être bonne, pensais-je à part moi.

Cet ange, je l'aime déjà!

Que voulez-vous! On ne se refait pas. J'étais inflammable alors comme si j'avais eu une boule pyrogène à la place de cœur.

Faut-il vous dire après cela que je la suivis, que je me cramponnai à ses pas, que je fis ainsi deux kilomètres, qu'enfin elle entra dans une maison, que j'y entrai sur ses pas, et que d'une voix tremblante, accompagnée d'un écu de cinq livres, je murmurai au concierge :

— Cette dame....

— Eh bien?

— Brune....

— Après?

— Elle demeure ici?

— Certainement, au cinquième, la porte en face!

***

Au cinquième, la porte en face!

Il ne m'avait jamais semblé entendre musique plus suave, euphonie plus caressante que celle de ces six mots....

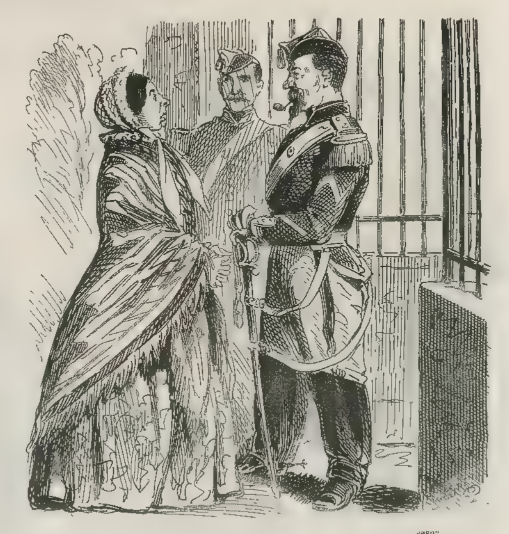
Mais je n'en finirais pas, monsieur, si je voulais vous narrer dans toutes ses phases cet amour qui... dont... que....

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22896

— Je m'assoirais bien un peu, mais les bancs sont occupés.
— Occupés!! le premier particulier qui refuse le bonheur de vous offrir sa place... c'est moi qui s'assois dessus... militairement!



22897

— Sabourin ne peut pas sortir, il est au clou pour viol...
— Pas possible!
— Pour viol de la tempérance dont il a méconnu les lois... avec circonstances aggravantes de nuit et de complicité.

Qu'il vous suffise de savoir qu'un mois après j'escaladais avec la légèreté de l'oiseau, oui, monsieur, de l'oiseau, ses cent cinq marches.

Cent cinq! Elles y étaient bien, puisque je les avais comptées.

Mais du diable si je l'aurais voulu croire! Un seul bond, et j'étais sur son palier, et j'entrais chaque jour frémissant, radieux, enivré.

Et quand, compatissante et douce, elle essayait de me dire avec sa voix flûtée :

— Alexandre, tu montes trop vite, tu te feras mal!

Je répondais indigné :

— Par exemple! Tu demeures haut! Allons donc! Est-ce que l'on compte les étages pour arriver au ciel!

Ce madrigal m'ayant paru réussi, je le plaçai une fois par semaine pendant trois mois.

***

Au bout des trois mois.... attention charmante!

Au bout des trois mois, comme j'arrivais à l'ordinaire, j'apprends qu'elle est déménagée.

Déménagée pour moi et sans me prévenir, pour m'en faire la surprise.

Déménagée afin de changer son cinquième contre un quatrième en se privant sur sa toilette.

Était-ce gentil?

Oui, ce l'était, ce l'était incontestablement.

Et pourtant....

L'homme est drôlement bâti, monsieur. Ce n'était plus qu'un quatrième, n'est-ce pas?

Eh bien, un jour, vers le cinquième mois, comme j'arrivais chez elle essoufflé et maussade, je m'écriai...

Je vous répète que l'homme est drôlement bâti....

Je m'écriai donc, monsieur :

— Dieu, ma chère, que tu demeures haut!...

***

Au bout d'un an, elle avait déménagé de nouveau.

La pauvre chère petite! Elle avait pris un troisième.

A cause de moi!... et en se privant encore sur sa toilette! Pauvre ange!

A cause de moi qui le savais et qui malgré cela...

Sapristi! que l'homme est donc drôlement bâti.

Ce n'était plus qu'au troisième, et je ne montais que lentement, en m'arrêtant à chaque étage, pour souffler, en prenant mon temps.

Si bien qu'un soir je lui dis, entre deux conversations :

— Dis donc, chérie?

— Mon Alexandre...

— Mon médecin m'a défendu de trop monter. Je ne viendrai plus que tous les deux jours.

***

La semaine suivante, elle était installée à un second.

M'aimait-elle! m'aimait-elle, monsieur!

***

Et le plus horrible, c'est qu'elle m'aime encore. Elle m'aime tellement qu'elle a pris un premier.

Aussi je n'y retourne plus.

Car si j'y retournais pour me plaindre, elle prendrait un rez-de-chaussée.

Et alors je ne saurais plus quoi dire!

Paul Girard.

FANTASIAS.

O néant de la gloire!

Vous vous rappelez le bâtonniste?

Vous vous le rappelez avec son pantalon uniformément mis ainsi que son gilet, — vraie tenue de soirée.

Vous vous le rappelez, jonglant avec ses cannes à pomme, se changeant en licorne, grâce à une pique placée sur son front pour recevoir les balles lancées à des hauteurs vertigineuses.

Vous vous le rappelez avec ses *dix-huit procédés* pour faire passer les gros sous dans sa poche.

Presque autant qu'à la Bourse!

Eh bien, eh bien, Radiet — on l'appelait ainsi — est à peine mort depuis un an, que notre inconstance a déjà sacré son successeur.

Comme je passais l'autre jour sur la place des Pyramides, un second bâtonniste émerveillait les badauds ingrats.

Ce faux Smerdis n'a du reste rien négligé pour faire illusion.

Il a un pantalon noir et un gilet aussi; il a la pique au front; il a les cannes; il a les *dix-huit procédés* pour empocher les deux sous. Il a même les bourgeois pour les lui fournir.

Or comme j'étais arrêté à le regarder et qu'il disait :

— Voyez, messieurs, avec quelle facilité j'encaisse l'argent qu'on me confie!

— Parbleu, gronda à côté de moi un monsieur bien mis, s'il n'y avait pas de conseils de surveillance...

Et il partit.

***

Sainte naïveté.

On causait hier au café *** du grrrand succès du Gymnase.

Un des serviteurs à tablier blanc qui ornent l'établissement écoutait.

— C'est crânement intéressant! disait l'un.

— Et écrit!

— Et mouvementé!

— Eh bien, franchement, je n'aurais pas cru qu'on pouvait faire quelque chose de pareil avec ce titre des *Vieux garçons*.

— Par exemple, intervint le serviteur à tablier blanc, monsieur ne sait pas alors tout ce qu'on voit dans notre métier!

***

Mystère et ténèbres!

Une dame qui ne dit pas son nom et qu'on n'a pas revue, parcourt les rues de Berlin en se rendant acquéreur de tous les enfants qu'on veut bien lui négocier.

La police berlinoise est violemment intriguée

Mais c'est à tort qu'un télégramme a insinué que cette mystérieuse *agente* était chargée par Émile de Girardin de lui recruter de petites Prussiennes pour figurer dans sa pièce de la rue de Richelieu. Il y a bien un rôle d'enfant dans cette œuvre colossale, mais il est écrit en français ou — à peu près, et déjà distribué.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



22898

— Basta! basta!... Zoé... la zalouzie elle fait du tort à vos charmes!...



22899

— Mossieu fume en dansant... merci!
— Mossieu connaît trop le respect qu'il doit à madame pour ne pas laisser sa pipe au râtelier.

* *

Ma parole d'honneur, à propos d'enfants, nos jeunes contemporains sont effrayants de précocité terrible.

Du temps où Gavarni les portraiturait, ce n'étaient que des agneaux à côté de ce qu'ils sont devenus.

Un exemple entre mille.

Madame de... est mère d'un mioche qu'elle a confié aux bons soins d'un précepteur à demeure.

L'autre jour, le précepteur donnait à son disciple la leçon quotidienne.

Le sujet en était l'histoire romaine.

Le précepteur expliquait au néophyte les us et coutumes de l'ancienne Rome, section de la toilette.

Il lui avait décrit la toge, le péplum, etc., etc.

— Maintenant, fait le maître, nous allons, mon ami, nous occuper de la *robe prétexte*.

— La robe prétexte, interrompt le moutard, parbleu, je sais bien ce que c'est. C'est la robe que maman est toujours censée aller essayer chez sa couturière, les fois qu'elle sort sans prévenir papa!...

* * *

Un roman qui fait du bruit, c'est la *Germinie Lacerteux* de MM de Goncourt.

Le talent des deux écrivains frères expliquerait à lui seul cette rumeur, si elle n'était justifiée en outre par le choix de l'héroïne adoptée par les auteurs.

Un cordon-bleu amoureux jusqu'au crime!

Quelqu'un a défini ainsi mademoiselle Germinie :

— C'est la cuisinière de *Madame Bovary*.

* * *

A... est le Calino de la poltronnerie.

On raconte de lui mille et une aventures plus grotesques les unes que les autres.

Et quand on n'en raconte pas, il a la candeur de se charger de ce soin lui-même.

A preuve le récit qu'il faisait un soir de cette semaine à des amis.

— Figurez-vous qu'hier je passais sur le trottoir. Un grand gaillard de cinq pieds six pouces, qui avait l'air d'un militaire, me bouscule. Je lui dis qu'il pourrait bien être plus poli. Il revient sur ses pas. Je répète ma phrase. Il me flanque un soufflet atroce.

— Eh bien?... interroge le chœur des auditeurs.

— Eh bien!... je me'n suis allé. Que voulez-vous! Quand on est en face d'un gaillard de cette taille et qu'on voit qu'on n'a rien à faire, *il faut bien en prendre son parti en brave!*

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

M. Victorien Sardou, qu'on accusait déjà de prostituer son beau talent à droite et à gauche, vient de répondre à ces accusations par une comédie de premier ordre, bien simple, bien faite et bien écrite; certes ce n'est pas un chef-d'œuvre irréprochable, mais c'est une belle chose. Cent qualités pour un défaut, trois heures d'émotion et de rire pour cinq minutes d'indifférence. Parfois, dans les pièces de M. Sardou, le spectateur se heurte contre de certaines brusqueries, contre des moyens qu'on peut appeler des ficelles, mais il n'a pas le temps de s'étonner, car aussitôt il arrive une scène puissante, émouvante, conduite avec cette supériorité que vous savez et qui transporte le public.

Ce que j'aime encore en M. Sardou, c'est qu'il est un véritable auteur dramatique et non un professeur déguisé en dramaturge. La morale de la pièce — celle qu'il faut se marier et avoir beaucoup d'enfants — découle tout naturellement de l'action; les acteurs ne font pas de longs et inutiles discours, les personnages sont bien vivants et ce qui se dit sur le théâtre est bien dit : M. Sardou n'est pas seulement un homme de théâtre, mais encore un lettré, et je crois qu'il est jaloux de devenir le premier des écrivains comme il est déjà le plus habile parmi les auteurs.

Le vieux garçon, tel que nous le montre M. Sardou, est l'homme d'un certain âge qui veut avoir toutes les joies du mariage sans en connaître les ennuis, qui cherche sa place et son plaisir au foyer des amis et porte le déshonneur dans les ménages, comme dit la *Gazette des Tribunaux*. On ne me demandera pas une analyse complète du *Vieux garçon* dans les quelques lignes dont je dispose dans ce journal; la principale figure de la comédie est Mortemer, un libertin sur le retour, sceptique, railleur, se jouant de tout, de l'honneur d'une épouse comme de la vertu d'une jeune fille; il ne se souvient jamais de la femme qu'il a aimée la veille, il ne pense qu'à celle qu'il doit aimer demain, le passé ne l'inquiète guère; il a jadis abandonné une femme qui allait être mère. Bah! c'est de l'histoire ancienne, n'en parlons plus.

Le hasard amène dans sa maison une jeune fille pure, que le libertin adore : voilà le vieux séducteur à l'œuvre, il fait raisonner à ses chastes oreilles des mots qu'Antoinette ne comprend pas, des allusions qu'elle ne saisit point; c'est la première fois que Mortemer rencontre un tel obstacle; habitué à dire à des femmes des choses qu'elles comprennent à demi-mot, il ne sait plus que dire à cette chère enfant, il hésite, il se trouble, et le séducteur conjure la jeune fille de s'éloigner de sa maison maudite.

Mais l'entrevue a été surprise par M. de Nantya, le fiancé d'Antoinette; il provoque Mortemer, le duel aura lieu le lendemain; c'est alors que le vieux garçon s'aperçoit pour la première fois des tristesses du célibat. Il va se battre, et nul ne s'inquiète de lui; s'il est blessé, on le rapportera chez lui où aucune affection ne l'attend, enfin il se battra; mais au moment d'aller sur le terrain, il découvre que son adversaire est son propre fils. Il refuse le duel; son fils l'insulte, il refuse encore!

C'est bien peu de chose, n'est-ce pas? Voilà bien des fois qu'un fils retrouve son père au théâtre; mais il faut voir avec quel talent, avec quel art et quelle autorité ces scènes sont conduites; allez, c'est vraiment très-beau, et le public s'est attendri et a pleuré.

Jamais M. Sardou n'a déployé autant de vigueur, de finesse et d'esprit. Ce que je viens de raconter n'est qu'un épisode — le principal — de la pièce très-compliquée et très-bien menée. Chacun des cinq actes contient une scène de cette valeur; c'est une comédie bourrée d'émotion et d'esprit. *Les Vieux Garçons* sont plus qu'un succès : cette comédie est un événement; elle est bien supérieure aux *Intimes* et aux *Ganaches* par le développement et par la forme.

Mais aussi quelle interprétation! Quand on croit que M. Montigny n'a plus de comédiens, il en a encore. Voici d'abord Lafont, l'excellent Lafont, qui n'a jamais

été plus brillant et plus sympathique; on l'a rappelé, on l'a applaudi pendant dix minutes, et ce n'était point assez. Lesueur fait un vieux garçon qui lance des cantatrices, un ancien viveur qui est en train de perdre les restes de ses forces et de sa mémoire. Comme c'est étudié, creusé, et quel fin comédien que ce Lesueur!

On connaît M. Pierre Berton; il a débuté au Gymnase, et c'est là qu'il a grandi. Sa nouvelle création marquera dans sa carrière et lui fait honneur.

Landrol est toujours l'excellent et consciencieux comédien; Nertann a trouvé là un commencement de rôle qu'il joue avec beaucoup de distinction.

Mademoiselle Delaporte est décidément une grande artiste. Le tout Paris qui l'a applaudie hier dans *les Curieuses* lui a fait une véritable ovation dans *les Vieux Garçons;* elle est d'une simplicité adorable dans le rôle d'Antoinette; j'ai beau chércher, je ne vois pas dans Paris une artiste qui eût pu jouer ce rôle avec autant de grâce et de talent, et c'est bien pour cela que M. Sardou a choisi mademoiselle Delaporte.

On n'a pas besoin de dire que Blanche Pierson et Céline Montaland sont deux jeunes femmes adorables; mais ce qu'il faut dire, c'est que l'une et l'autre sont d'agréables comédiennes.

Le même soir où le public a rappelé tous les interprètes des *Vieux Garçons*, et tandis que les spectateurs applaudissaient Sardou, qu'on avait traîné sur le théâtre, MM. d'Ennery et Dugué ont été moins heureux au théâtre du Châtelet; je n'ai pas assisté à la première représentation des *Mystères du vieux Paris*, mais je serais fort étonné que ce drame, dû à une collaboration heureuse à l'Ambigu, ne contînt pas quelques scènes remarquables.

J'irai voir cette pièce un de ces jours; en attendant, je constate, d'après la renommée, que les décors sont superbes et que les costumes sont éblouissants.

La littérature... à la semaine prochaine.

ALBERT WOLFF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 475. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 4 Février 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

CROQUIS MILITAIRES, — par G. RANDON.



22 60

— Voici la couche où vous pouvez désormais goûter les charmes du repos ; c'est un peu étroit, mais c'est ferme.



— Sais-tu seulement ce que c'est, toi, qu'un météore?
— C'est quelque chose que tu n'es pas fichu de m'apprendre.
— Ni toi non plus, en tout cas.
— Assez causé!... entre des braves il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron.... Allez vous aligner!



22902

— Quel malheur! il nous manque dix-sept sous...
— Garçon! vous allez envoyer une dépêche électrique aux parents de mossieu... qu'ils nous envoyent cent sous... *illico*... En attendant, servez-nous le café et du cognac... à mort!... le reste sera pour vous.



22903

— Y' m' font rire avec leur tisane!... vois-tu, Chabrasson, pour couper la fièvre il n'y a rien de tel qu'une topette de schnick!

AU MUSÉE DU LOUVRE, — par H. Daumier.



UN AMATEUR DU DIMANCHE.

— Ah! si j'avais tous ces vieux tableaux, comme je vendrais tous ces beaux cadres!...

LA FEMME D'UN HOMME DE GÉNIE.

La moitié d'un grand homme est un présent des cieux, lorsque cette moitié est douée d'un bon nombre de qualités aussi brillantes que solides; mais la note change quand par malheur la compagne du génie considère comme un devoir de se montrer désagréable, impertinente et le reste.

Exemple :

MADAME SPADA. — Mes salons me font l'effet d'être suffisamment remplis; le moment est venu de fermer ma porte. — Chanteaux, allez dire au concierge qu'il ne laisse plus monter personne.

CHANTEAUX. — Mais, chère madame, il est à peine dix heures.

MADAME SPADA. — Eh bien, puisque je mets tout le monde à la porte à minuit, il me semble qu'il n'est pas trop tôt pour commencer le concert.

CHANTEAUX. — Vos cartes d'invitation ne portaient pas l'injonction d'arriver avant dix heures sous peine de rester dehors.

MADAME SPADA. — Qu'importe! Je l'enjoins maintenant. Allez, Chanteaux.

M. DE MERLEVILLE. — Vous fermez donc les portes du paradis, madame!

MADAME SPADA. — Comme vous dites.

M. DE MERLEVILLE. — Est-ce que le grand homme serait souffrant ce soir?

MADAME SPADA. — Pourquoi cette question?

M. DE MERLEVILLE. — C'est qu'on ne le voit pas.

MADAME SPADA. — Il est dans le petit salon bleu.

M. DE MERLEVILLE. — Je cours me précipiter à ses pieds.

MADAME SPADA. — Inutile, vous ne pourriez pas entrer : il ne reçoit que ses amis.

M. DE MERLEVILLE *fortement interloqué*. — Ah!... ses amis!

Madame Spada parcourt ses salons en distribuant des coups de boutoirs un peu partout.

MADAME DE BRIQUEMONT. — Savez-vous que cette chère Cora est encore très-belle.

MADAME DE MONTANO. — Le voisinage du génie conserve... et le vinaigre aussi.

— Elle me paraît agacée ce soir.

— Pourquoi ce soir? elle est toujours ainsi.

— Elle lance des regards féroces sur tous ses invités.

— Cela nous promet quelques scènes divertissantes.

— Taisons-nous, le concert va commencer.

La Pasquinelli se lève et entame le grand air d'un opéra quelconque.

MADAME SPADA. — Attendez un instant, chère amie, je vois là des personnes qui causent... Eh bien, ça ne finira donc pas!... Madame!... oui, vous... en bleu... On commencera quand vous aurez fini.

La dame en bleu rougit et se cache sous son éventail.

MADAME SPADA *à la cantatrice*. — Allez, ma petite, et ne faites pas d'économies vocales, donnez-nous le grand jeu.

La Diva lance ses fusées au milieu d'un profond silence, silence bientôt interrompu par les éternuements d'un petit monsieur chauve.

MADAME SPADA *entre bas et haut*. — Est-ce qu'il ne va pas se calmer, celui-là?

LA PASQUINELLI. — Ah! ah! ah!... ah! ah!

LE PETIT MONSIEUR. — At... at... chi!...

LA PASQUINELLI. — Ah! ah!... ah!

LE PETIT MONSIEUR. — Atchi!!..

MADAME SPADA. — Cet accompagnement est déplorable.

Le petit monsieur essaie en vain d'arrêter le cours de ses éternuements, la nature souffrante est la plus forte.

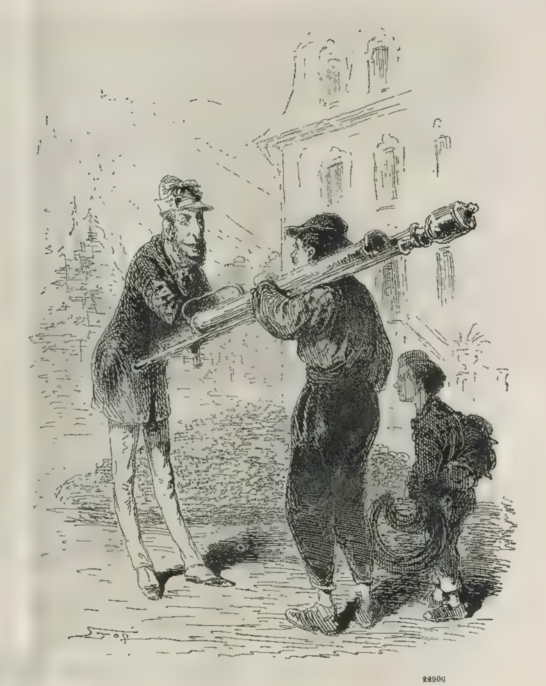
MADAME SPADA. — Mais, taisez-vous donc, vous!

JOCRISSIADES (suite), — par Stop.



22995

— Si ma femme n'était pas chez sa tante, je dirais : c'est elle! Mais on ne peut pas être dans deux endroits à la fois... à moins d'être petit oiseau...



22996

— Voici votre pompe, où est le puits pour la mettre?
— Ah çà, mon ami, est-ce que vous vous imaginez que si j'avais un puits pour prendre de l'eau, je vous aurais commandé une pompe!...

le petit monsieur. — Excusez-moi, madame, mais je suis prodigieusement enrhumé du cerveau.

madame spada. — Ça ne nous regarde pas, il fallait rester chez vous.

le petit monsieur. — Mais...

madame spada. — On ne vous a pas amené ici de force entre deux gendarmes.

le petit monsieur. — Mais... At... at... at...

madame spada. — Atchi! voyons, et que ça finisse.

Rires dans le salon.

madame spada. — Vous allez voir que je vais être forcée d'éternuer pour lui.

Hilarité générale. Le petit monsieur commence à rager.

la pasquinelli *poussant des notes très-aiguës.* — Si! si!... si!...

Nouvelle interruption amenée par l'enrhumé qui se mouche bruyamment.

madame spada. — C'est intolérable! odieux!

le petit monsieur. — Mais j'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que j'étais prodigieusement...

madame spada. — Belle nouvelle! nous l'entendons bien.

le petit monsieur. — Dès lors...

madame spada. — Et voilà maintenant que vous vous mettez à vous moucher.

le petit monsieur. — Conséquence naturelle d'un coryza.

madame spada. — Votre nez tient trop de place ici.

le petit monsieur. — J'étais loin de penser qu'une infirmité passagère dût être un motif d'ostracisme.

madame spada. —En voilà assez! (*A la chanteuse.*) Continuez, ma belle.

Les roulades reprennent leur cours et les notes s'égrènent derechef.

le petit monsieur *se mouchant résolument.* — Ma foi! tant pis!...

madame spada. — C'est une gageure.

le petit monsieur. — Non, madame, ce n'est qu'un besoin irrésistible.

madame spada. — Mais taisez-vous donc, vous, avec vos infirmités et vos besoins irrésistibles.

le petit monsieur. — Je crois m'être exprimé convena... at... at... blement.

madame spada. — On ne chantera plus à moins que monsieur ne me promette d'être sage.

le petit monsieur. — Je m'y... at!... at!... engage.

madame spada. — Comptez là-dessus et... Dieu vous bénisse!

Cette petite scène jette beaucoup de gaieté dans l'auditoire. La cantatrice est la première à en rire, bien que son grand air ait été tranché dans sa fleur.

un provincial *à M. de Merleville.* — Est-ce qu'il ne nous sera pas donné, monsieur, de voir le grand homme?

m. de merleville. — J'en ai peur.

— Je me suis laissé dire qu'il avait pour habitude de faire le tour des salons.

— Quand il n'a pas la goutte, oui.

— Où est-il maintenant?

— Dans le salon bleu.

—Je vais aller le contempler.

— Allez, mais tâchez que madame Spada ne vous voie pas.

Au moment d'entrer dans le sanctuaire, le pauvre provincial se trouve nez à nez avec la compagne de l'homme de génie, qui lui demande brusquement ce qu'il vient faire là.

le provincial. — Voir, admirer, m'incliner devant l'homme qui....

madame spada. — Mon cher monsieur, *l'homme qui* tient beaucoup à rester tranquille; veuillez débarrasser la porte.

une duchesse *à madame Spada.* — Je vous cherche depuis une heure pour vous serrer la main.

madame spada. — Je me disais aussi : La duchesse n'est guère polie ce soir.

la duchesse. — Ah! croyez....

madame spada. — Soyez tranquille, je crois fermement que ce n'est pas pour moi que vous venez ici.

la duchesse — Et pour qui donc?

madame spada. — Parbleu! pour Spada. Le jour où le Seigneur me l'enlèvera, je sais bien ce qui m'attend.

la duchesse. — Oh! ne parlez pas de cela; c'est horrible!

madame spada. — Il ne viendra plus un chat ici. Aussi je reçois mon monde en prévision de l'avenir.

la duchesse *à part.*— Cette femme est moins sotte que je ne le croyais.

Un petit chien vient se jeter dans les jupes de la maîtresse de la maison.

madame spada. — C'est toi, mon petit *Don Juan?*

le chien. — Ouap! ouap!

— T'amuses-tu ce soir?

— Ouap! ouap!

— Non? j'en étais sûre; c'est comme maîtresse; mais toi, tu n'es pas chargé de faire les honneurs du salon.

la duchesse *à part.*— C'est dommage, on y gagnerait.

madame spada *à son chien.* — Don Juan, viens avec moi demander à Bartolini de nous chanter quelque chose.

Le chien et sa maîtresse arrivent devant le grand chanteur.

madame spada. — Mon cher Bartolini, Don Juan a quelque chose à vous demander.

bartolini. — Une gimblette?

madame spada. — Non; l'air de *la Lucia.*

CROQUIS PARISIENS, — par H. Daumier.



Si la Patience était bannie du reste de la terre, on la retrouverait à Paris dans un bureau de station d'omnibus.

LE CHIEN. — Ouap! ouap!

BARTOLINI. — Je suis à ses ordres; trop heureux de lui être agréable.

L'artiste se met en devoir d'obtempérer au désir de Don Juan. Madame Spada cherche de l'œil le monsieur enrhumé et lui lance un regard sévère pour l'engager à surveiller son nez.

De temps en temps, pendant le cours du morceau, le successeur de Ducantal se précipite tête baissée dans son chapeau pour y étouffer ses éternuements, manœuvre qui agace singulièrement Don Juan.

MADAME SPADA. — Restez donc tranquille, vous; vous impatientez mon bichon.

LE PETIT MONSIEUR. — Monsieur votre chien voudra bien me pardonner, mais ce que j'en fais, c'est pour ne point interrompre le chanteur.

LE CHIEN. — Ouap! ouap!

MADAME SPADA. — Va garder le monsieur, mon amour, et s'il bouge, mords-le.

Don Juan se place en arrêt, presque dans les jambes du petit monsieur, et paraît avoir compris l'ordre de sa maîtresse. Tout à coup, au beau milieu d'un point d'orgue, un cri et un hurlement sont poussés en duo, et Don Juan, lancé d'un vigoureux coup de pied, décrit une parabole dans le salon et va tomber sur les genoux de sa maîtresse éplorée.

MADAME SPADA. — Le monstre! il a osé lever la main sur mon chien!

LE PETIT MONSIEUR. — Rassurez-vous, ce n'est que le pied. Cela lui apprendra à mordre des mollets qui ne lui ont rien fait.

MADAME SPADA. — Sortez! sortez! ou je vous dénonce à l'autorité!... Ah! quel coup!.... Tout ce monde-là t'ennuie, n'est-ce pas, mon bichon? C'est comme moi. Nous allons le renvoyer. — Chanteaux!... Où est Chanteaux?

CHANTEAUX. — Me voici, madame.

MADAME SPADA. — Faites éteindre les bougies.

CHANTEAUX. — Mais il n'est pas encore minuit.

MADAME SPADA. — Eh ben! si je veux me coucher de bonne heure, est-ce que je n'en ai pas le droit?

CHANTEAUX. — Cela paraîtra ridicule.

MADAME SPADA. — Ridicule! quand Don Juan a besoin de repos!... Chanteaux, vous considérerez l'invitation à dîner que je vous ai faite pour demain comme non avenue.

Louis Leroy.

LA COMÉDIE DANS LA SALLE.

UNE REPRÉSENTATION DES VIEUX GARÇONS.

La scène se passe aux fauteuils de balcon du théâtre du Gymnase.

Personnages :

M. Bornichon.
Madame Bornichon, trente-sept ans.
Mademoiselle Eugénie, dix-sept ans, produit du couple Bornichon.
A droite du susdit groupe un ancien beau, habillé avec beaucoup de recherche.
A gauche, un monsieur hargneux, ennemi de Sardou.

LE MONSIEUR CHAUVE *à M. Bornichon.* — Vous avez amené votre fille ici, monsieur!

M. BORNICHON. — Oui.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Vous avez eu grand tort.

M. BORNICHON. — Vous devez savoir que Victorien Sardou fait souvent des comédies fort scabreuses.

MADAME BORNICHON. — Vous m'effrayez!

LE MONSIEUR CHAUVE. — Madame est même bien jeune pour assister à de semblables spectacles.

M. BORNICHON. — A la première scène inconvenante je ferai monter ma femme avec sa fille dans une voiture, et elles retourneront se coucher.

EUGÉNIE. — Ça serait bien ennuyeux... moi qui aime tant le théâtre.

MADAME BORNICHON. — Attention, on frappe les trois coups, la pièce va commencer.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Nous allons bien voir si Sardou a encore copié cette pièce-là quelque part.

M. BORNICHON. — Je crois m'apercevoir, monsieur, que vous n'aimez pas cet auteur.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Je le déteste. Je trouve que c'est le pirate de la littérature, il s'approprie tout ce qu'il trouve.

MADAME BORNICHON. — Si vous ne l'aimez pas, pourquoi venez-vous voir jouer ses ouvrages?

LE MONSIEUR CHAUVE. — Parce que je tiens à compter tous les pillages qu'il fait; et je veux savoir jusqu'où ira son audace.

MADAME BORNICHON. — Silence! on lève le rideau.

APRÈS LE PREMIER ACTE.

MADAME BORNICHON. — Je trouve cette exposition charmante.

LE MONSIEUR CHAUVE. — C'est vieux.

M. BORNICHON. — Je ne suis pas de votre avis.

LE MONSIEUR CHAUVE. — On a représenté mille fois des messieurs qui s'introduisent dans un ménage pour avoir les bénéfices du mariage et non les ennuis.

CROQUIS PARISIENS, — par H. DAUMIER (suite).



— Voyons, voyons... pas tant d'empressement; vous avez le numéro cinquante-sept, et je n'appelle encore que le trois !...

L'ANCIEN BEAU *à part.* — Sardou a raison; moi, je ne me suis pas marié justement pour avoir cet avantage-là. Et j'ai même envie de cesser d'entretenir la petite Flora, qui est simple marcheuse à l'Opéra, pour faire la cour à une femme mariée, avec laquelle je ne dépenserai pas un centime. J'ai perdu beaucoup d'argent cette année aux courses, je crois que le moment est venu de faire des économies. Tiens, mais ma voisine n'est pas mal; elle a beau avoir une fille de seize ou dix-sept ans... Si la femme est bien, je trouve que le mari est ford laid. Cette charmante personne doit bien s'ennuyer avec cet individu qui joint probablement la laideur à la bêtise. Commençons l'attaque. (*A sa voisine.*) Madame, vous n'avez pas de programme, désirez-vous le mien?

MADAME BORNICHON. — Très-volontiers, monsieur, je vous remercie.

APRÈS LE DEUXIÈME ACTE.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Ne trouvez-vous pas que ce vieux garçon fait une déclaration inconvenante à cette dame?

M. BORNICHON. — Oui; me conseillez-vous de renvoyer ma femme et ma fille?

EUGÉNIE. — Ça m'intéresse; je veux rester.

M. BORNICHON. — Du moins l'auteur n'a pas copié cet acte.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Depuis la première ligne jusqu'à la dernière. J'ai une pièce tout à fait pareille dans ma bibliothèque.

M. BORNICHON. — C'est bizarre!

LE MONSIEUR CHAUVE *avec vivacité.* — Vous en doutez! c'est un démenti! alors donnez-moi votre carte, mossieu!

M. BORNICHON *très-effrayé.* — Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, et si je vous ai dit quelque chose de désagréable, je vous en fais mes excuses.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Mais je ne veux pas croiser le fer avec vous. Je vous demande votre adresse pour vous porter les auteurs que Sardou a pillés afin de faire ce deuxième acte. Je tiens à vous convaincre : voilà tout.

L'ANCIEN BEAU *à part.* — Je veux faire comme Lafont, et me lancer dans une déclaration. (*Bas à sa voisine.*) Allez-vous souvent au théâtre, madame?

MADAME BORNICHON. — Très-rarement; mon mari aime à se coucher de bonne heure.

L'ANCIEN BEAU. — Alors vous devez bien vous ennuyer. Mais si vous le voulez je pourrais vous donner pour demain une loge pour les Folies-Dramatiques.

M. BORNICHON *à part.* — Je trouve que ce monsieur parle beaucoup à ma femme. Je suis certain que c'est un vieux garçon. Méfions-nous. (*Haut.*) Léonie, tu es trop près de la porte, mets-toi au milieu de nous.

On change de place, et c'est la jeune fille qui se trouve près de l'ancien beau. Ce changement paraît le contrarier.

APRÈS LE TROISIÈME ACTE.

M. BORNICHON. — A-t-il encore copié?

LE MONSIEUR CHAUVE. — Parbleu! plus que jamais. Cette scène entre Lafont et la jeune fille se trouve mot pour mot dans une comédie faite par mon neveu.

M. BORNICHON. — Et qui a été représentée?

LE MONSIEUR CHAUVE. — Sur aucun théâtre, à cause des coteries des vieux auteurs qui ne veulent pas laisser arriver les jeunes.

M. BORNICHON. — Alors où Sardou a-t-il pu prendre connaissance de cette pièce.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Découragé de ne pas être joué, mon neveu a vendu sa comédie à la livre à un épicier. Sardou aura acheté quelque chose chez ce débitant de denrées coloniales qui aura enveloppé probablement des pruneaux ou du gruyère dans des feuillets de la comédie de mon neveu.

M. BORNICHON. — Vous croyez?

LE MONSIEUR CHAUVE. — J'en suis certain.

L'ANCIEN BEAU *à part.* — Je doute qu'une jeune fille soit aussi innocente que mademoiselle Delaporte et qu'elle ne comprenne pas les déclarations qu'on lui fait. Je vais m'en assurer. (*Il allonge sa jambe du côté de sa voisine.*)

MADEMOISELLE EUGÉNIE. — Oh! papa, monsieur qui me marche sur le pied!...

M. BORNICHON *à part.* — Cet homme a donc le diable au corps. (*Il prend la place de sa fille.*) J'espère que maintenant il se tiendra mieux.

L'ANCIEN BEAU *à part.* — C'est donc vrai. La jeune fille est si pure que cela. O ange descendu des cieux, tu n'avais pas besoin de t'éloigner de moi, car je n'aurais plus touché à un pli de ta robe. (*Il essuie une larme.*)

APRÈS LE QUATRIÈME ACTE.

M. BORNICHON. — Est-ce toujours copié?

LE MONSIEUR CHAUVE. — Évidemment.

MADAME BORNICHON. — Ce pauvre Lafont est-il assez malheureux d'être seul au monde, il va se battre en duel, et s'il est tué personne ne le regrettera.

L'ANCIEN BEAU *à part.* — Hélas! cet isolement, c'est le mien. Il y a un mois, je me suis trouvé dans une position analogue. Je ne me battais pas en duel, mais j'eus une forte indigestion la nuit, et personne ne s'occupa de moi; je fus obligé de me relever pour faire du thé moi-même... Tandis que si j'avais eu une épouse, elle se serait empressée de passer la nuit au chevet de mon lit. (*Il verse deux pleurs.*)

MADEMOISELLE EUGÉNIE. — Papa, regarde donc monsieur qui pleure.

M. BORNICHON *bas à sa famille.* — Il a sans doute quel-

LA FERMETURE DE LA CHASSE, — croquis par DENOUE.



22909

— Vous m'avez encore l'air d'être un drôle de farceur, vous!... vous prétendez que j'ai ramassé le lièvre que vous avez tué, et vous ne pouvez seulement pas me dire si c'est un mâle ou une femelle!



22910

— Eh non, que diable! je vous ai invité à chasser sur mes terres; je ne souffrirai pas que vous vous en alliez comme ça sans rien tuer... je sais où trouver infailliblement un vieux solitaire très-féroce qui ravage mes pommes de terre depuis quinze jours; je veux vous en faire les honneurs!

ques remords comme Lafont. (*A son voisin.*) Vous souffrez, monsieur?

L'ANCIEN BEAU. — Oui.

MADAME BORNICHON. — Voulez-vous un peu d'eau de mélisse?

L'ANCIEN BEAU. — Non, merci.

APRÈS LE CINQUIÈME ACTE.

M. BORNICHON. — Ce dernier acte, est-ce encore un plagiat?

LE MONSIEUR CHAUVE. — Révoltant! je vous le prouverai demain, car j'aurai l'honneur de me présenter chez vous avec toutes les pièces que Sardou a pillées.

L'ANCIEN BEAU. — Je n'y tiens plus. Je m'aperçois que l'existence que je mène est horrible. (*A M. Bornichon.*) Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille; j'ai vingt mille livres de rente.

M. BORNICHON. —Votre demande à brûle-paletot m'ahurit. Accordez-moi quelques heures de réflexion. J'irai dîner chez vous demain avec toute ma famille, et je vous donnerai une réponse au dessert. (*A part.*) Je l'accepte pour gendre s'il a du bon vin dans sa cave. J'irais prendre mes repas chez lui trois fois par semaine... plus le jeudi et le dimanche.

ADRIEN HUART.

LES PRENEURS D'OPIUM.

— Des brutes, monsieur, ces Chinois, des brutes! cent millions d'individus qui ne sauraient vivre sans se gorger d'opium.

— Eh! monsieur, qui est-ce qui ne prend pas sa petite dose d'opium dans la vie? Les uns consomment :

L'opium en feuilles.

J'ai un ami dans la bonneterie qu'on a surnommé, pour sa gaieté, le pinson de la flanelle.

On l'a vu au milieu des plus mauvais jours du chausson de laine, au plus fort de ces crises politiques qui mettent le gilet de tricot en péril, conserver sa joyeuseté et ses éclats de rire.

Il y a des jours, cependant, où il est triste comme ses bonnets de coton, et où, il l'avoue lui-même, rien ne peut lui faire surmonter sa mélancolie. Ce sont les jours de fête du concordat.

Ce jour-là son journal ne paraît pas; il a perdu le stimulant qui lui est nécessaire, il lui manque quelque chose, et ce quelque chose c'est tout. Vous-même, monsieur, n'êtes-vous point abonné à un journal?

— *Le Constitutionnel*, monsieur.

— Je vous le disais bien : preneur d'opium en feuilles.

L'opium à deux mains.

— Vous vous rappelez Hippolyte?

— Celui du récit de Théramène?

— Non, Hippolyte, la grande Hippolyte, mademoiselle Hippolyte Mars en un mot; depuis trente ans il lui fallait tous les soirs, pour s'endormir, une certaine dose d'opium, qu'elle prenait au Théâtre Français en applaudissements, si bien que lorsqu'il fallut enfin se sevrer de cette potion quotidienne, elle mourut.

Comédiens, tragédiens, chanteurs, danseurs, orateurs, gymnasiarques, acrobates.

On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tous ceux qui usent de l'opium à deux mains, et qui ont besoin des applaudissements pour vivre.

L'opium en cinq actes.

— Regardez notre ami Petitpois, direz-vous qu'il a les yeux bridés, celui-là? non, puisqu'ils brillent à fleur de tête.

Voyez-vous pendre sur son dos une queue tressée d'un mètre de long? non, car les rayons de Phébus se jouent sur son crâne d'ivoire.

Petitpois n'en est pas moins le plus enragé fumeur d'opium que je connaisse.

Celui-là prend l'opium en tragédie.

Toute la journée il reste enfermé dans son cabinet, corrigeant, raturant, augmentant le précieux manuscrit sans lequel il ne saurait vivre.

Les parfums de son œuvre opiacée lui montent au cerveau, il a des visions charmantes, il rêve qu'il est assis dans un bon fauteuil à l'Académie, que M. Ponsard l'appelle « mon cher collègue », et que M. Viennet ôte la couronne de son front pour la déposer sur ses tempes.

Laissons dormir ce mortel heureux, il ne se réveillera que trop tôt!

Dors, Petitpois, dors en paix, cher ami!

L'opium en martingales.

La scène se passe à Baden, à moins que vous ne préfériez que ce soit à Hombourg, à Ems, à Wiesbaden, à Spa, et même à Nauheim.

Le pays peut changer, mais c'est toujours le même preneur d'opium.

Depuis le moment où la salle de jeu s'est ouverte, il est là installé devant la table verte.

Les joueurs décavés s'en vont, d'autres joueurs leur succèdent; on entre, on sort, on rit, on cause autour de lui; il ne s'aperçoit de rien, il pique une carte avec une épingle.

La femme du grand maréchal du palais du prince de

LE MARCHÉ AUX CHIENS, — croquis par G. RANDON.



— Faignant, va ! ça laisserait deux chiens s'abîmer p'utôt que d'y donner un coup de main.

— Lâcher un *boule* pur pour trente francs!!!... j'aimerais mieux le manger...

Choucroutinguen daigne lui adresser la parole; au lieu de lui répondre, il pique.

La petite baronne de Follenbuche, qui est bien certainement cette année la lionne de la saison, essaye d'entamer une conversation avec lui; il pique encore.

L'illustre banquier Pipelnase lui parle! à celui-là il va sans doute répondre? non, il pique toujours.

Il est tout entier dans sa martingale, il la déguste, il la savoure; elle l'emporte dans le monde enchanté des visions. Il rêve que M. Blanc lui offre un million de sa découverte, M. Briguiboul deux millions; enfin il finit par la céder pour trois millions à la société des bains de Monaco.

A son réveil, notre preneur d'opium vous empruntera deux florins, et parlera de se brûler la cervelle; mais bientôt l'opium fera son effet, il rentrera dans l'extase et dans la martingale.

Cet opium-là ne se fume ni ne s'absorbe; il se porte.

L'opium en circulaires.

Et la politique, quel opium?

Le candidat vient d'écrire la lettre-circulaire suivante :

« Électeurs,

» Enfant du pays, j'ai toujours vécu au milieu de vous, et je connais vos besoins et vos aspirations.

» Qu'avez-vous? rien ; que demandez-vous? tout.

» C'est précisément cela que je m'engage à vous faire obtenir, si vous me faites l'honneur insigne de me choisir pour vous représenter.

» Votre dévoué concitoyen. »

A peine terminée, cette circulaire fait son effet. Le candidat se voit déjà nommé.

Laissez agir l'opium; l'infortuné n'apprendra que trop tôt le triomphe de son concurrent, mais loin de se décourager, il se livrera bientôt à l'opium d'une nouvelle candidature.

Réflexions.

Les Chinois ne connaissent qu'une sorte d'opium : l'opium de pavot.

Infiniment plus civilisées, les nations occidentales connaissent :

L'opium de l'amour,
L'opium de l'ambition,
L'opium du progrès,
L'opium du dévouement.

Je borne là mon énumération; elle suffit pour prouver quelle place le rêve tient dans notre vie.

Ainsi donc ne nous moquons pas tant des Chinois, et vive l'opium!

PAUL GIRARD.

FANTASIAS.

L'actualité du jour, c'est la mort.

Elle frappe avec une profusion de coups effrayante sur les notabilités de tout genre.

Jusqu'à ce brave Valentino, l'ancien chef d'orchestre et le fondateur de la salle qui porte encore aujourd'hui son nom.

Oubli des oublis! Tout n'est qu'oubli.

Pour la génération actuelle, Valentino semblait mort depuis de longues années. Et il n'avait que soixante-huit ans.

A un talent réel, Valentino unissait une modestie réelle.

Un jour un peintre, — il était alors chef d'orchestre, — lui proposait de lui faire son portrait.

— Mon portrait! à quoi bon, mon cher? Le public ne me connaît pas... je ne suis qu'un *homme de dos*.

Ce ne sont pas les contemporains qui feraient une pareille réponse, ceux qui, dès qu'ils ont composé un *caprice* pour piano, s'exhibent un buste aux vitrines de tous les magasins de musique!

***

A propos de la mortalité que nous signalions en commençant, on causait dans le café où va le petit X...

Vous savez bien, le petit X..., le roi des fruits secs, qui pose pour l'homme de génie!

— C'est effrayant, disait cet aztec de lettres, la mort maintenant ne s'attaque plus qu'aux hommes de talent.

— De quoi vous plaignez-vous?... observa un des assistants. Vous avez donc peur de vivre vieux?...

***

Une étoile à l'horizon.

C'est du Nord que nous vient la lumière de cet astre à son lever.

Il s'agit d'une danseuse qui fait en ce moment les délices de Bruxelles, mais que se disputent déjà trois villes. Berlin, Vienne et Londres veulent à toute force payer son dédit, qui est de trente mille francs, sans compter que Paris pourrait bien...

Mais chut! pas d'indiscrétions!

La lauréat a dix-huit ans à peine.

Jugez!

Quant à son talent, quelqu'un l'a défini avec justesse :

— C'est la Patti de la danse.

Retenez bien ce nom, — et vous m'en direz tôt ou tard des nouvelles.

***

La pièce à décors! La pièce à décors!

J'aurais presque envie de renouveler les imprécations de Camille contre ce fléau qui nous envahit.

Mais, réflexion faite, j'estime qu'une anecdote fera mieux votre affaire.

Voici :

On sortait l'autre soir de la représentation de.....

Regardez sur les affiches pour voir quelle œuvre répond à ce signalement-ci :

Mise en scène splendide.

Dialogue, intrigue et style, zéro.

Je rencontre un de mes amis donnant le bras à un vieux monsieur :

— Mon oncle, fait-il, que je te présente le spectateur le plus heureux de toute la salle.

— Ah! monsieur a été content de la pièce.

— Naturellement, il est sourd.

***

Passez-vous quelquefois à l'angle de la Chaussée-d'Antin.

Si oui, vous n'ignorez pas à quels périls s'expose le malheureux qui veut traverser la chaussée.

Si encore on ne s'exposait qu'à cela.

Mais non content de vous écraser, messieurs les cochers jugent à propos de vous apostropher peu parlementairement quand vous avez le malheur de trouver mauvais leurs procédés d'écrasement mutuel.

Hier encore, j'assistais sur le trottoir à une de ces quotidiennes débâcles.

Un gandin s'élance entre les fiacres et les omnibus, mais au même instant un remise est sur le point de le renverser.

— Maladroit, s'écrie le gandin furieux.

— C'est vrai que je suis maladroit, réplique l'automé-

don gracieux, car j'aurais dû rendre à ta famille le service de ne pas te manquer.

Hôtel de Rambouillet, qu'en penses-tu?

***

Déplorable insensibilité!

A force de lire dans les journaux des récits lamentables, nous nous blasons horriblement.

Témoin la scène suivante.

Dans un café.

Un monsieur lit le journal à mi-voix à un autre :

« Hier, rue ....., une fuite de gaz a amené une explosion qui a coûté la vie à deux passants. »

LE LECTEUR *s'interrompant.* — Eh bien, en voilà au moins dont on ne pourra pas dire qu'ils n'ont dû leur salut qu'à la fuite.

***

Y..., le pseudo-poëte, vient d'être appelé à je ne sais quel poste.

— Conçoit-on cela, déblaterait un envieux. Donner une place à un homme qui fait de si mauvais vers!!

— Justement, c'est pour qu'il n'ait plus le temps d'en faire.

***

Au bal de l'Opéra.

Deux dominos à la mine ingénue.

Ce sont toujours ceux-là qui ont des mines de ce genre.

Un gentleman s'approche et esquisse quelques roucoulements.

L'un des dominos aussitôt coupe court à ces madrigaux par un :

— Payes-tu des truffes?

— Comment! fait le jouvenceau suffoqué.

— Ah! dame, oui, mon petit; tu sais, en fait d'amours, je n'admets que les amours à la fourchette.

PIERRE VÉRON.

Il y a quelques jours, la belle salle d'armes de MM. Robert et Berrier, rue Saint-Marc, n° 14, réunissait l'élite des amateurs de Paris, et les assauts se sont prolongés jusqu'à deux heures du matin. Dimanche dernier, c'était le tour des maîtres. Nous avons vu peu de séances plus brillantes : Robert y a déployé ses qualités vraiment extraordinaires de pareur et d'attaqueur; à côté de lui, nous avons admiré Pons (neveu), Berrier et Minciague. Le fameux Bertrand, qui présidait à l'assaut, et que chacun s'empressait d'accepter pour juge, a souvent donné le signal des applaudissements. Après ces deux belles séances, il est difficile de ne pas reconnaître que la salle de Robert et de Berrier est la première de Paris, par le choix et le nombre des élèves, par le talent des deux professeurs, et par la confortable disposition du local. C'est un salon de bonne compagnie, où l'on s'exerce au plus élégant des arts gymnastiques.

A. BRÉMOND.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 476. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 11 Février 1865.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »



MON ALBUM, — croquis par A. Grévin (suite).



22913

MON ALBUM, — croquis par A. Grévin (suite).



MON ALBUM, — croquis par A. Grévin (suite).



LES EFFETS DE LA CRAVATE BLANCHE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA TENUE.

(*Nous entrons dans l'intérieur d'un bureau, salle n° 7.*)

PARADIS. — Est-ce bête d'écrire avec des plumes d'oie, il faut les tailler !

CONSTANT. — Qui t'empêche d'user des plumes de fer?

PARADIS. — Tout le monde s'en sert, les autres sont mieux portées.

CONSTANT. — Ah! si tu mets de la coquetterie dans les instruments qui servent à ton esclavage, il faut le dire.

LEROUX. — A propos de coquetterie, avez-vous remarqué la manie de Mirabelle d'être toujours en cravate blanche?

PARADIS. — C'est fièrement ridicule.

CONSTANT. — Tenue de soirée pour expédier des lettres, le niais!

LEROUX. — Vous savez, dans le monde, il se fait appeler de Mirabelle.

PARADIS. — Gandin, va!

(*Mirabelle entre dans le bureau et va se placer à la table la plus éloignée de la fenêtre; sa cravate blanche est éblouissante et son nœud supérieurement réussi.*)

CONSTANT. — Comme vous arrivez tard, vous!

MIRABELLE. — J'ai causé dans la cour avec Verdier du contentieux; le nouveau directeur visitera les bureaux aujourd'hui.

PARADIS. — Quelle scie! il va falloir poser l'employé modèle.

CONSTANT. — Pourvu qu'il ne cause pas; je ne sais rien d'ennuyeux comme de causer avec un nouveau chef.

LEROUX. — On devrait nous mettre des écriteaux à l'instar des animaux du Jardin des p'antes : « LEROUX, *employé de vingt-huit ans; donné à la ménagerie par un tuteur idiot.* »

PARADIS. — « PARADIS, *surnuméraire de l'Atlas, s'est offert de lui-même à l'administration; la faim constante de cet animal le rend dangereux pour ses gardiens.* »

(*On rit dans le bureau.*)

UN EMPLOYÉ *entr'ouvrant la porte.* — A vous! V'là la visite qui commence.

(*Un silence claustral s'établit dans la salle n° 7. On n'entend que le bruit des plumes courant sur le papier.*)

LE GARÇON DE BUREAU *annonçant.* — Monsieur le directeur général!

(*Ce haut fonctionnaire entre, suivi d'un nombreux état-major composé de chefs et de sous-chefs.*)

M. LE DIRECTEUR. — Ces messieurs me paraissent très-bien ici.

LE CHEF DE BUREAU. — En effet, le jour est fort beau.

UN CHEF DE DIVISION. — Et de plus ces messieurs ont vue sur le jardin du ministère.

UN SOUS-CHEF. — C'est très-bon pour les yeux.

(*Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les employés, le directeur se sent attiré invinciblement par la cravate blanche de Mirabelle.*)

LE DIRECTEUR. — Vous êtes depuis longtemps dans l'administration, monsieur?

MIRABELLE. — Depuis un an seulement, monsieur le directeur GÉNÉRAL.

LE CHEF. — Un excellent employé!

LE DIRECTEUR. — Je l'aurais parié. — Vous vous appelez, monsieur?

MIRABELLE. — Gaston de Mirabelle.

LE DIRECTEUR. — Deux beaux noms. J'aurai l'œil sur vous, monsieur de Mirabelle.

MIRABELLE. — Monsieur le directeur GÉNÉRAL, ma reconnaissance sera égale à mon zèle.

LE DIRECTEUR. — Je ne vois pas le sous-chef de ce bureau.

LE CHEF. — M. Dumont est assez souffrant.... On craint qu'il ne passe pas la nuit.

LE DIRECTEUR. — Ah! c'est contrariant. — Messieurs, je vous salue. Ne vous dérangez pas, le travail passe encore avant moi.

(*En sortant, le haut fonctionnaire adresse à Mirabelle un sourire charmant.*)

PARADIS. — Un beau nom.... Mirabelle? Qu'est-ce que le directeur aurait donc dit du mien?

CONSTANT. — Tu ne t'appelles pas M. de Paradis.

LEROUX *faisant une queue.* — .... Poissonnière.

PARADIS. — C'est égal, vous avez de la chance, vous, Mirabelle : quand une autorité nous visite, il n'y en a que pour vous.

MIRABELLE. — Ces gens-là ont du flair.

CONSTANT. — Autant que vous avez de modestie.

LEROUX. — Si le père Dumont claque, qui nous colloquera-t-on?

PARADIS. — Le commis principal du personnel.

CONSTANT. — Tant mieux, c'est un bon garçon.

LEROUX. — Bah! il fera sa poire comme les autres.

CONSTANT. — Non, les vieux sous-chefs sont moins tannants que les jeunes.

LE GARÇON DE BUREAU. — Le chef de bureau demande M. Mirabelle.

MIRABELLE. — Je me rends à ses ordres. (*Il sort.*)

PARADIS. — Qu'est-ce qu'ils vont machiner ensemble?

MON ALBUM, — croquis par A. Grévin (suite).



22916

CONSTANT. — Mirabelle va lui apprendre à faire le nœud de sa cravate.

LEROUX. — Il faut en convenir, ce fat a le chic pour les rosettes.

(*Au bout de quelques instants, Mirabelle revient le visage épanoui.*)

PARADIS. — Est-ce qu'on vous a fait des propositions pour la croix?

MIRABELLE. — Peut-être.

LEROUX. — Moi je voudrais être commandeur tout de suite, à cause du cordon rouge sur la cravate blanche.

(*Mirabelle se pose devant la glace et rend à son nœud sa fraîcheur et son enlevé primitifs.*)

PARADIS. — Il n'y a de vraiment distingué que la cravate noire.

MIRABELLE. — Pourquoi pas la rouge?

LEROUX. — Avez-vous remarqué le linge de cou du directeur? Ça ressemblait à une bavette.

CONSTANT. — Il est certain que son nœud était d'un primitif enfantin.

LE GARÇON DE BUREAU. — M. le chef de division prie M. Mirabelle de passer à son cabinet.

MIRABELLE. — Je vous suis. (*Il sort.*)

PARADIS. — Ah çà, c'est la grêle.

CONSTANT. — Le ministre finira par lui demander une audience.

LE GARÇON DE BUREAU. — Messieurs, l'enterrement sera pour demain dix heures.

LEROUX. — Quel enterrement?

LE GARÇON DE BUREAU. — Celui de M. Dumont : c'est fini d'à ce matin.

PARADIS. — Pauvre homme!... Il n'y a pas huit jours qu'il m'avait fichu encore un galop.

CONSTANT. — Son dernier galop.

LEROUX. — A qui le tour?

PARADIS. — Je vous l'ai dit : au grand Risbec du personnel.

CONSTANT. — Si on ne fait pas d'injustice.

LEROUX. — Et on en fera; vous pouvez y compter.

(*Quand Mirabelle rentre dans le bureau, ses collègues le trouvent grandi, tant il porte la tête haute.*)

PARADIS. — Mirabelle, vous savez la nouvelle?... Le père Dumont est mort.

MIRABELLE. — Une grande perte!... L'administration le remplacera difficilement.

LEROUX. — Risbec le vaudra bien.

MIRABELLE. — Peuh! (*Il va retoucher le nœud de sa cravate devant la glace.*)

CONSTANT. — Si je la tripotais tant que ça, je friperais joliment ma mousseline, moi.

(*Mirabelle sourit dédaigneusement.*)

LE GARÇON DE BUREAU. — M. le directeur général attend M. de Mirabelle dans son cabinet.

(*Étonnement général.*)

MIRABELLE *s'élançant vers la porte.* — J'y vole!

PARADIS. — Messeigneurs, ceci devient louche.

CONSTANT. — Est-ce que le *sous-chefalat*...

LEROUX. — J'en ai peur.

PARADIS. — Ce serait monstrueux!

CONSTANT. — Massacrant!

LEROUX. — A donner sa démission en masse.

PARADIS. — Alors il y a beaucoup de chance pour que cela soit.

LE CABINET DU DIRECTEUR.

L'HUISSIER *annonçant.* — M. de Mirabelle!

MIRABELLE. — Monsieur le directeur général m'a fait l'honneur de me demander, je me rends à ses ordres.

LE DIRECTEUR. — Monsieur, tous les rapports que vos chefs m'ont faits de vous sont excellents.

MIRABELLE. — Leur indulgence.....

— Les jeunes employés zélés sont rares.

— Malheureusement pour l'administration, monsieur le directeur général.

— Vous connaissez la perte douloureuse que nous venons de faire en la personne de M. Dumont?

— Hélas! je viens de l'apprendre à l'instant.

— Malheur irréparable! Cependant la France n'a jamais manqué d'hommes.

— Jamais! monsieur le directeur général.

— Il s'agit seulement de les trouver; et pour cela le coup d'œil exercé des chefs haut placés n'a jamais manqué à sa mission.

— C'est une justice que le monde entier est heureux de lui rendre.

— Et nous sommes heureux de la mériter... Monsieur de Mirabelle, je vous dirai franchement que j'ai été frappé tout à l'heure de votre tenue, tenue véritablement administrative.

— Que de bonté!

— Jeune homme, la tenue a toujours été l'apanage des grands administrateurs.

— Toujours! et vous en êtes, monsieur, un éclatant exemple.

— J'ai donc résolu de vous nommer à la place laissée vacante par le si regretté M. Dumont.

— Il serait possible?... Ah! monsieur... croyez... l'émotion...

— Remettez-vous, mon ami; cependant je comprends vos transports, je dirai même plus, j'y comptais.

— La reconnaissance me suffoque.

— Cela ne m'étonne en rien : tous les bons sentiments doivent vous être familiers.

— Ma vie entière vous sera consacrée, monsieur le directeur général.

MON ALBUM, — croquis par A. Grévin (suite).



22917

— Je l'espère... Maintenant, mon cher Gaston... je ne sais comment vous dire cela...

— J'aspire vos paroles.

— Vous devriez bien...

— Tout pour vous, mon bienfaiteur! Parlez.

— Vous allez trouver ma demande singulière.

— Impossible, je vous le jure!

— Eh bien, entre nous, mon cher Gaston... apprenez-moi donc à mettre ma cravate.

Louis Leroy.

LE CROQUEMITAINE DES MÉNAGES.

M. Dulaurier, rentier retiré au Marais avec son épouse, a payé le spectacle à sa femme pour sa fête. Ils sont allés voir le grand succès du Gymnase, *les Vieux garçons*.

Le lendemain, Dulaurier est sombre et rêveur, il se promène dans sa chambre et se tient le monologue suivant :

— La comédie que j'ai vue hier soir me donne bien à réfléchir. Elle me prouve net comme deux et deux font quatre que les vieux garçons sont très-dangereux en voulant avoir les avantages du mariage sans les ennuis.

Je suis marié, moi; je connais un vieux garçon, c'est mon ami Léopold Badinet qui vient dîner trois fois par semaine chez moi.

Profiterait-il des avantages dont parle M. Victorien Sardou!

Ma femme a cinquante ans, mais elle est bien conservée. Badinet en a cinquante-huit, mais il se tient encore très-droit; moi j'en ai soixante, et Badinet prétend que je les parais bien.

Quel intérêt a-t-il à afficher mes soixante ans?

Voudrait-il aux yeux de mon épouse faire ressortir ses avantages physiques?

Ensuite, pourquoi ne se marie-t-il pas?

Chaque fois que je lui parle mariage il me répond qu'il est très-heureux et qu'il n'a pas besoin de se créer des tracas.

Je ne lui connais pas de maîtresse; alors pourquoi ne manque-t-il jamais de mettre un corset? s'il n'a à plaire à personne il n'a pas besoin de se faire si beau.

Décidément, c'est bien là le vieux garçon peint par Sardou.

Il faut que je me débarrasse de ce faux ami.

J'ai envie de lui chercher chicane à propos d'une partie de dominos, nous nous battrons en duel, et je le tuerai.

Cependant rien ne me garantit cela. Badinet a été capitaine de la garde nationale : il sait donc manier le sabre.

Puis le public blâmerait deux amis qui croiseraient le fer à propos du double-six.

On ne croirait pas un mot du motif de cette rencontre.

Les cancans iraient leur petit bonhomme de chemin; et le déshonneur ne tarderait pas à planer sur ma maison.

Il faut éviter le scandale, et surtout éviter de me faire tuer en duel.

D'abord rien ne me dit que mon épouse soit déjà coupable.

Hier soir tout le temps de la représentation elle a été fort calme.

Mais il est vrai que les femmes puisent souvent leur force dans les épreuves qu'on veut leur faire subir.

Ce sexe faible sait dissimuler.

Néanmoins je me plais à croire qu'il n'y a rien eu. Mais ce qui n'est pas fait peut se faire, et je....

* * *

Le monologue de Dulaurier est interrompu par l'entrée de sa femme et l'arrivée de son ami Badinet, porteur d'un gros bouquet.

— Mon cher, dit ce dernier, j'ai été souffrant hier et je n'ai pu venir présenter mes hommages à madame Dulaurier. Chère madame, veuillez accepter ces fleurs.

Il se dispose à embrasser madame Dulaurier, mais le mari se place entre eux, et c'est lui qui reçoit le baiser.

— Quel farceur! s'écrie Badinet.

Dulaurier *à part.* — Oser embrasser ma femme devant moi, quelle audace! Décidément cet homme me fait l'effet de M. Lafont, et je dois me mettre sur mes gardes.

Dulaurier congédie sa moitié sous un prétexte quelconque.

Badinet. — Mon ami, vous avez la figure à l'envers aujourd'hui, que vous est-il donc arrivé?

— Un grand malheur.

— Ciel! que me dites-vous là!

— Je me suis lancé, à l'insu de ma femme, dans une grande entreprise qui n'a pas marché. Si je ne trouve pas d'ici à huit jours soixante mille francs, je suis complétement ruiné.

— Ah! bonté divine, que me racontez-vous là?

— Je compte sur vous pour me tirer de ce mauvais pas. (*A part.*) Le meilleur moyen de se débarrasser d'une personne est de lui emprunter de l'argent.

Badinet *à part.* — Soixante mille francs, il n'y va pas de main morte. (*Haut.*) Mon cher ami, je me ferai un véritable plaisir de vous avancer cette somme.

Dulaurier *à part.* — Bigre! comme il tient à ma

MON ALBUM, — croquis par A. Grévin (fin).



22918

femme! Décidément mon épouse est trop bien conservée.

BADINET. — Je me rends de ce pas chez mon notaire.

DULAURIER *à part.* — Un mari indélicat qui se moquerait de l'honneur de son nom profiterait de cette occasion pour réaliser un joli bénéfice. Il prendrait cet argent et le placerait à raison de 5 pour 100 pendant deux ou trois ans. Mais je ne suis pas de ces gens-là. Sardou a bien raison de représenter les vieux garçons comme d'infâmes gredins. Je cours prendre des leçons d'armes chez Robert. Je demanderai à ce professeur un coup mortel, je le payerai ce qu'il faudra, mais je veux qu'il soit mortel.

* * *

Le lendemain Dulaurier reçoit une lettre ainsi conçue :

« Mon cher ami,

» Le moment n'est pas propice pour vendre les actions que j'ai.

» Je voudrais pourtant bien vous venir en aide, mais cela m'est impossible.

» Dans quinze ou dix-huit mois je pourrai peut-être vous avancer la somme dont vous avez besoin.

» Croyez à tous mes regrets.

» Votre bien dévoué,

» Badinet. »

— J'en suis débarrassé! s'écria Dulaurier avec ivresse. Il tient encore plus à son argent qu'à ma femme!

* * *

En effet on n'entendit plus parler de Badinet.

— Ton ami est donc malade? demande madame Dulaurier. On ne le voit pas depuis quelque temps, lui qui venait dîner trois fois par semaine.

— Il est parti auprès d'une vieille tante qui est très-malade.

— Ma foi, je n'en suis pas fâchée : car il mangeait beaucoup trop.

* * *

Ce fut au tour de la cuisinière des rentiers à questionner M. Dulaurier.

— Monsieur, lui dit-elle, pourquoi ne voit-on plus M. Badinet?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— J'ai un secret à vous confier et vous pourriez me rendre service.

— Parlez; de quoi s'agit-il?

— J'ai cinquante-deux ans, monsieur, mais je n'ai pas toujours été cuisinière. Dans ma jeunesse je fus une femme galante. Je mangeais dans les meilleurs restaurants et je ruinais les hommes; j'ai eu entre autres pour amant un monsieur que me rappelle la physionomie de M. Badinet; seulement il ne portait pas ce nom-là. Vous qui le connaissez depuis longtemps vous pourriez peut-être me renseigner à ce sujet.

— En effet, il ne faisait de conquêtes que sous le nom de Dervilly.

— C'est bien le sien, c'est bien lui. De grâce, conduisez-moi où il habite.

— Très-volontiers; allons-y de suite, car cette aventure m'intéresse.

Ils arrivent chez Badinet, qui reste assez froid à cette reconnaissance.

— Que voulez-vous que j'y fasse? dit-il à la cuisinière.

— Vous m'avez rendue mère d'un enfant qui est venu au monde huit mois après le jour où vous m'avez quittée.

— Serait-il possible! s'écrie le vieux garçon.

— Absolument comme dans la pièce du Gymnase, dit Dulaurier.

— Oui, murmure la cuisinière.

— Vous l'avez donc vue?

— Certainement, et elle m'a fait verser bien de larmes.

— Où est mon enfant?

— Il est zouave, et M. Dulaurier l'a trouvé bien souvent dans ma cuisine.

— C'est un bel homme, ajoute Dulaurier.

— Je suis père, j'ai un fils, murmure en sanglotant Badinet.

— J'espère bien que vous allez nous faire une position

— Oui, je t'épouse, je tiens à réhabiliter mon passé.

— Il se marie, il n'est plus vieux garçon, donc je puis lui rouvrir mes portes, pense Dulaurier; j'en suis enchanté, car il me manquait pour faire ma partie de dominos. Mon ami, dit-il à Badinet, mon entreprise est maintenant en bon chemin, je n'ai plus besoin de soixante mille francs.

— Je vous en félicite.

— Françoise, dit Dulaurier à sa bonne, vous savez que ma femme reçoit le vendredi, nous comptons sur votre visite.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Acier partout!

Telle est la devise du moment.

Les élégantes s'en caparaçonnent des pieds à la tête :

Broderies au chapeau,

Pendants aux oreilles,

Broches au cou,
Croix — *idem*,
Boucle à la ceinture,
Garnitures à la robe,
Et boucles à la chaussure;
Voilà le détail d'une toilette à la mode de 1865.

Et pour comble, ne veut-on pas introduire l'acier dans la papeterie?

Un inventeur vient — lire les gazettes — de fabriquer du papier à lettres métallique qui n'a pas même l'épaisseur du papier ordinaire.

C'est égal, mon garçon, tu as oublié un détail qui empêchera ces dames d'adopter ton système pour leur correspondance.

Le papier d'acier, ça resterait.

Il n'en faut pas!

***

Rendez-moi mes hippophages — ou laissez-moi mourir.

Ainsi chantait la Nouvelle à la main sur un air connu.

Car on n'en entendait plus parler de ces adorés, et l'on se demandait avec angoisse s'ils avaient tous succombé aux suites du dernier banquet.

Il n'en était rien.

A peine de légères indigestions. Mais il n'y a pas de crampes d'estomac pour les braves.

Et, avec une ardeur nouvelle, ils sont, lundi, revenus à la charge, dans les salons du Grand-Hôtel.

Bien plus, ils étaient renforcés, les hippophages, d'un élément inattendu. Les membres de la Société protectrice des animaux se sont joints à la cérémonie.

A cette occasion, plusieurs journaux n'ont pas craint de manifester un étonnement naïf, en se demandant comment ces messieurs pouvaient prétendre protéger les animaux en les mangeant!

Hélas! quelle candeur!

Comme si nous ne voyions pas chaque jour la même chose se renouveler sous les formes les plus diverses.

Cet éditeur qui s'intéresse aux succès de ce jeune écrivain, — n'est-ce pas, lui aussi, un protecteur-consommateur?

— Vous voyez, mon ami, je ne recule devant rien pour vous lancer... Je risque mon argent pour vous faire connaître... Seulement, vous comprenez que je ne puis pas, dans ces conditions, vous payer votre copie; c'est déjà assez de faire les frais d'impression, de papier, de tirage, de...

Et le matois, se nourrissant de la substance du pauvre hère, empoche, sans le lui dire, les bénéfices les plus rondelets.

Le spéculateur chargé de la gérance de la grande affaire des *Gouttières en aluminium*, comme il protége les bons actionnaires! comme il les choie! comme il se dévoue!

(Voir tous ses rapports annuels.)

Seulement, un matin on apprendra que le gaillard a levé le pied, après avoir mangé la grenouille.

Protecteur-consommateur.

Et cette biche entre deux âges qui *protége* les petits jeunes gens inexpérimentés, quelle dévorante, bon Dieu!...

Et... et... et...

Oh! non, franchement, pour s'étonner de voir les protecteurs manger leurs protégés, il faut n'avoir jamais passé sur les boulevards ou la place de la Bourse.

***

Pendant que les amateurs du Grand-Hôtel s'adonnent aux gourmandises équestres, un jeune phénomène départemental se livre, au dire des journaux de la localité, à la consommation des cailloux.

C'est la friandise qu'il préfère.

On le rencontre sur les chemins, ramassant des pierres et les avalant.

Le journal local a la bonté d'ajouter que cette alimentation ne nuit nullement à sa santé.

Il est dans le meilleur état, *seulement à demi crétin* (*sic*).

Cher journal, j'aime ton *seulement* à la folie!

Ne te figure pas d'ailleurs que ton département ait le monopole de ce prodige.

Ici, à Paris, tous les jours, des citoyens consomment sans broncher les beefsteacks des restaurants à trente-deux sous, auprès desquels les cailloux sont des pains mollets.

Bien plus! supériorité incontestable! parmi ces citoyens, il y en a un certain nombre qui sont crétins tout à fait.

Enfoncée la décentralisation!

***

Nous n'en finirions pas avec les nourritures extraordinaires.

Les faits divers de la semaine nous ont fourni un troisième exemple des caprices que peuvent avoir les estomacs.

Cet exemple, c'est celui du serpent boa du Jardin zoologique de Londres, qui a avalé la couverture de laine du lit de son gardien.

Et les Anglais se figurent que nous leur laisserons cette suprématie!

Jamais!

Notre serpent boa du Jardin des plantes, à qui on a raconté l'acte de son collègue, a donné des signes non équivoques de dédain, et s'est montré prêt à digérer un sommier élastique.

Dieu protége la France!

***

Avis aux amateurs!
Les jeux Floraux pour 1865...
Eh bien, non, vous avez raison.
Cet article, je ne le ferai plus!

***

X... est un modèle de fatuité millionnaire.

En dépit de l'âge, il veut se cramponner à ses illusions, et ne connaît pas même les premiers éléments de l'art de vieillir.

Comme chacun sait sa manie, on la flatte.

Entre autres infirmités de la décadence, X... est depuis quelque temps atteint d'une surdité qui fait des progrès déplorables.

Mais il n'en convient pas, et personne n'ose avoir l'air de s'en apercevoir.

Aussi persiste-t-il à aller au théâtre comme si de rien n'était.

Seulement il disait hier à un de ses amis :

— C'est singulier, depuis quelque temps on ne joue plus que des pantomimes à Paris!

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Un bon ange, l'ange du million, veille sur nos théâtres de genre.

Les directeurs sont au comble de la joie, les caissiers se frottent les mains. Succès sur toute la ligne.

Après le théâtre des Variétés et le Gymnase, voici le Palais-Royal qui tient un immense succès avec *les Jocrisses de l'amour*, comédie de MM. Théodore Barrière et Lambert Thiboust.

Oui, j'ai bien dit comédie, car cet éclat de rire en trois actes est bel et bien une comédie remarquable.

Le titre indique suffisamment le sujet.

Les Jocrisses de MM. Barrière et Thiboust sont recrutés parmi les jeunes candidats des conseils judiciaires qui ont une dame au chien vert dans leur existence, et par les idiots vieillards qui croient à la vertu de la première demoiselle qui passe. Il faut les voir à l'œuvre, les abrutis de la fausse passion, pour comprendre ce que deux auteurs de talent ont pu faire d'une donnée si simple, mais si essentiellement parisienne.

Il faut voir cette vieille ganache d'oncle courir après ses neveux dans les boudoirs des femmes à la mode, il faut entendre le vieux Jocrisse parler à ses deux jeunes confrères et neveux des devoirs que leur impose la société, il faut voir cette comédie rebondir comme une balle élastique vers les hautes régions de la comédie après avoir touché les bas-fonds de l'épopée burlesque; tout cela est bien vivant et bien vrai, hardi, fin, spirituel, audacieux, impossible.

Il ne m'appartient pas de rechercher dans une pièce faite en collaboration la part de l'un et celle de l'autre; mais MM. Barrière et Thiboust sont deux personnalités trop tranchées pour qu'on ne reconnaisse pas leur manière : M. Barrière a sans doute apporté dans cette comédie son ironie, sa verve bilieuse et cette âpreté qui font le fond de son talent. M. Thiboust, lui, a jeté sur tout cela sa belle humeur, son esprit, sa fantaisie parisienne par excellence, et de cette collaboration de deux auteurs remarquables, il est résulté une des plus jolies pièces que j'aie vues au théâtre du Palais-Royal.

Le succès a été immense et très-mérité; le public a ri et applaudi; les hommes du métier ont été tout simplement émerveillés de tant de science de l'art dramatique et d'une si grande quantité de trouvailles dans la même pièce.

Il est utile d'ajouter que cette comédie est admirablement jouée par tout le monde : Geoffroy, Gil Perez, L'Héritier et Hyacinthe sont étourdissants; Elmire Paurelle est une charmante femme et une comédienne de talent; madame Thierret est la fantaisie grotesque, et la jeune Damain est fort gentille.

Et maintenant j'attends les témoins de MM. Barrière et Thiboust avec le calme d'un journaliste qui a fait son devoir et qui doit toute la vérité au public.

La semaine dernière, le théâtre du Palais-Royal a joué deux vaudevilles nouveaux.

Un clou dans la serrure est un amusant vaudeville qui sert de lever de rideau aux *Jocrisses de l'amour*.

L'autre pièce : *Le Procès Van Korn*, de MM. Adolphe Cholet et Henri Rochefort, a pleinement réussi; elle vient de disparaître de l'affiche, où il n'y a de place que pour les heureux auteurs des *Jocrisses*; mais le gentil petit acte n'est pas enterré pour cela; il se porte fort bien et nous reviendra un de ces jours. Tant mieux!

Je n'ai pas assisté à la petite fête de l'intelligence des Bouffes-Parisiens, mais je sais que *Jupiter et Léda* ont été applaudis et que Susanne Lagier a été traînée sur le théâtre par une douzaine de jeunes personnes, à peine vêtues. Je crois devoir me plaindre de la direction qui m'a supprimé mon fauteuil ce soir-là; il m'eût pourtant été agréable de voir Susanne Lagier triomphant de la sorte : cela ne se voit pas tous les jours sur un théâtre.

De Susanne Lagier à Thérésa il y a juste aussi loin que de l'Eldorado à l'Alcazar. La diva Patti du faubourg Poissonnière vient de lancer dans la circulation deux nouvelles chansons qui feront le tour de Paris, et qu'elle dit d'ailleurs avec beaucoup de verve et d'entrain. Puisque Thérésa va dans le monde, nous ne devons pas lui refuser une petite place dans nos articles. Ce journal n'a pas le droit de se montrer plus susceptible que les ducs et les comtes qui donnent l'hospitalité à la chanteuse populaire, qui, — ceci soit dit en passant, — écrit en ce moment ses *Mémoires* qui paraîtront au premier jour.

Que diable mademoiselle Thérésa peut-elle avoir à dire au public?

Nous le saurons bientôt.

Albert Wolff.

M. Henri Plon, imprimeur de l'Empereur, nous prie d'annoncer que le 1er volume de l'*Histoire de Jules César* paraîtra à la fin du mois, simultanément en deux formats : l'un in-4°, édition de l'Imprimerie impériale, au prix de 50 fr. le volume; l'autre grand in-8°, au prix de 10 fr. le volume. Toutes les informations qui ont pu être données par divers journaux relativement à des éditions d'un prix et d'un format différents sont inexactes.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 477. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 18 Février 1865.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois . . 5 fr.
6 mois . . 10 »
12 mois . . . 17 »

PARIS L'HIVER, — par H. DAUMIER.



UN JOUR DE VERGLAS. — L'ange du trottoir.



— Ah! mon ami, comme cette cheminée fume .. va donc te plaindre au propriétaire!
— Non, il profiterait de ça pour m'augmenter!...

MALADES ET MÉDECINS, — croquis par DARJOU.



22921

LE MÉDECIN DES DAMES.
Petits soins et discrétion.....



22922

— Eh bien, docteur, ce cher oncle, pensez-vous qu'il passe la nuit?
— Un peu de patience, jeune homme, je vous dirai cela demain.



22923

UNE PREMIÈRE CONSULTATION.
— Donnez-vous donc la peine d'entrer.



22924

A L'INFIRMERIE.
— Qu'est-ce qu'il a donc le sarurgien à dire que j'ai un Hippolyte dans le nez?

MALADES ET MÉDECINS, — croquis par DARJOU (suite).



L'OPINION DE LA GARDE-MALADE.

— L'homœopathie, en v'là une médecine qui ne me va guère ; pas de sangsues ni de cataplasme, pas le moindre bénéfice sur la graine de lin, en v'là une médecine!



L'OPINION D'UNE PETITE DAME.

— J'aime les homœopathes, moi ; ils vous traitent bien.

UN CAS DE SÉPARATION.

SAYNÈTE PHOTOGRAPHIQUE ET CONJUGALE.

Le feuilleton représente un salon ; madame Beaupinçon, assise dans un fauteuil, tient un ouvrage de tapisserie ; M. Beaupinçon sort d'une pièce masquée par un rideau ; il tient à la main ce que, en photographie, on appelle le plat aux clichés, sur lequel il fait passer et repasser une couche d'eau ; Jean, son domestique, le suit de l'œil pendant cette délicate opération. Un parfum de collodion se répand dans l'air.

SCÈNE Ire.

BEAUPINÇON. — Ma dernière épreuve était trop noire ; tâchons d'arriver cette fois.

JEAN. — Je crois que nous ne laissons pas assez nos épreuves à l'air.

BEAUPINÇON. — La lumière est meilleure ici que dans l'atelier ; je me sens en verve ce matin ; ces messieurs vont venir ; as-tu préparé les verres?

JEAN. — Trois petits, comme monsieur me les a demandés. Avant de les examiner, monsieur veut-il voir ses lettres?

BEAUPINÇON *lisant les lettres :*

« Cher ami,

» J'ai un rocher sur la joue ; remettons la séance après ma fluxion ; je ne suis pas bon à prendre en ce moment.

» Tout à toi,

» ARTHUR CHAUMONTEL. »

« Cher bon,

» Je suis obligé de partir pour la chasse ; mon oncle me déshériterait si je manquais à son invitation ; il n'a pas de gibier, mais il veut avoir des chasseurs.

» Nous poserons la semaine prochaine.

» Ton dévoué,

» GROSLICHARD. »

« Ma vieille,

» Pas de séance aujourd'hui ; je ne veux point figurer à l'exposition prochaine de photographie avec les joues creuses et les yeux cernés ; Turlurette m'a forcé à passer la nuit au bal ; à quarante ans, car nous avons quarante ans, mon vieux, une nuit sans sommeil, cela change considérablement la physionomie.

» A bientôt,

» OSCAR PETITPOIS. »

Tout me manque à la fois! les modèles deviennent difficiles! (*Il jette les yeux autour de lui ; son regard s'arrête sur sa femme.*) Elle est fort bien ainsi, thème simple et naturel, joli motif!

JEAN. (*Il se fait une visière avec la main.*) — Bel effet de lumière.

BEAUPINÇON. — Je me sens inspiré, vite l'instrument!

JEAN. (*Il n'a fait qu'ouvrir les rideaux et avancer le daguerréotype sur le devant de la scène.*) Monsieur opère lui-même?

BEAUPINÇON. — Croquons! croquons cette pose! (*Il s'enveloppe de la lustrine sacramentelle.*) Elle est admirable ainsi. (*Tapant du pied.*) Ah!

MADAME BEAUPINÇON *quittant sa tapisserie.* — Qu'avez-vous donc?

BEAUPINÇON. — Tu as bougé, bobonne, tu as bougé!

MADAME BEAUPINÇON. — Prétendriez-vous maintenant condamner la mère de famille à l'immobilité?

BEAUPINÇON. — Jean, un autre verre. Anastasie, tâche de te remettre en place comme tu étais ; il faudrait quelque chose pour appuyer ton bras gauche.

JEAN, *qui revient avec un nouveau verre.* — Trop nu! cela manque de draperies.

BEAUPINÇON. — En effet, les fonds manquent de transparence ; Jean, allez chercher le châle de madame ; non, son burnous ; je réussis admirablement les burnous.

MADAME BEAUPINÇON. — Jean, restez, je vous l'ordonne.

Elle se lève, belle de calme et d'indignation contenue, dans une pose qui rappelle la photographie de madame Ristori dans *Médée*, au moment où elle va ouvrir la bouche. On sonne ; sans se l'avouer à lui-même, Beaupinçon paraît enchanté de cette diversion.

SCÈNE II.

LES MÊMES. — MADAME DURAND.

MADAME DURAND *ouvrant la porte avec précaution.* — Es-tu seule?

MADAME BEAUPINÇON. — Entre donc ; qu'as-tu à rester ainsi à la porte?

MADAME DURAND *avançant la tête et jetant un coup d'œil soupçonneux dans le salon.* — Pas d'objectif à l'horizon, je me hasarde.

MADAME BEAUPINÇON. — Entreras-tu, enfin?

MADAME DURAND. (*Elle aperçoit M. Beaupinçon et le daguerréotype.*) Ciel! fuyons!

BEAUPINÇON. — C'est moi qui vous fais fuir, belle dame? je me retire.

MADAME DURAND. — Ah! monstre! avez-vous assez abusé de mon amitié pour votre femme?

BEAUPINÇON. — Moi!

MALADES ET MÉDECINS, — croquis par DARJOU (suite).



ENTRE DOCTEURS.
— Et vos malades, cher confrère?
— Très-bien, merci; et les vôtres, cher maître?
— Parfaitement, mon cher, parfaitement!



— Ah! docteur, je vous devrai la vie.....
— ..... Et pas mal de visites!.....

MADAME DURAND. — Et qui donc?
De face,
De profil,
De quart,
De trois quarts,
En cheveux,
En chapeau,
Debout,
Assise,

Combien de fois ne m'avez-vous point soumise au supplice de la pose? Malheur à ceux qui ont des amis tombés en photographie! Ils savent ce que leur coûte cette cruelle infirmité! Quant à moi, mon cher monsieur Beaupinçon, je crois avoir suffisamment payé ma dette à l'amitié; ne comptez plus que je m'expose à votre objectif; adieu, chère amie, je reviendrai quand ton mari ne sera plus là. (*Elle sort en riant.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* MADAME DURAND.

Madame Beaupinçon est encore plus Médée que tout à l'heure; elle a fait un pas de plus vers son mari, qui sent que quelque chose de grand et de terrible va se passer entre eux. Jean, fasciné par la grandeur de la scène, ne bouge pas de sa place.

MADAME BEAUPINÇON. — Vous l'avez entendue?

BEAUPINÇON. — Oui, bobonne, elle plaisante.

MADAME BEAUPINÇON. — Mais moi, monsieur, je ne plaisante pas. (*Faisant un nouveau pas.*) Vous souvient-il du jour où, languissante et émue, votre main prit ma main tremblante pour me conduire à....

BEAUPINÇON *qui se sent devenir lâche.* — Je m'en souviens, chérie, et je m'en souviendrai toute ma vie.

MADAME BEAUPINÇON. — Faites-moi grâce de vos belles phrases, et répondez tout simplement à mes questions. Depuis dix ans que la main du prêtre a béni notre union, avez-vous le moindre reproche à m'adresser?

BEAUPINÇON. — Pas le moindre.

MADAME BEAUPINÇON. — Me suis-je opposée à aucun de vos désirs?

BEAUPINÇON. — A aucun.

MADAME BEAUPINÇON. — Vous ai-je fait connaître les tortures de la jalousie?

BEAUPINÇON. — Jamais.

MADAME BEAUPINÇON. — En récompense de tout cela, que faites-vous? Ne m'interrompez pas, je vais vous le dire.

Vous éloignez de moi tous mes amis : Cécile, oui, Cécile elle-même, avec qui j'ai été élevée chez cette excellente madame Labadens, m'abandonne pour échapper à vos persécutions.

J'avais une femme de chambre qui connaissait toutes mes habitudes, et à laquelle je tenais comme à la prunelle de mes yeux. Ce matin elle m'a dit en pleurant : Madame, il faut que je vous quitte; et, comme je l'interrogeais sur ce brusque départ, elle a répondu à mes instances : Je ne puis passer ma vie à retenir ma respiration; bon pour une fois de poser; mais maintenant que mon cousin du troisième régiment de la garde a mon portrait, je trouve que monsieur est trop exigeant.

Il n'est pas jusqu'à notre cuisinière qui ne menace de nous quitter; c'est la troisième fois, dit-elle, que vous la faites poser en Normande, et elle en a, dit-elle, assez.

Bientôt vous me réduirez à épousseter moi-même mes meubles et à soigner mon pot-au-feu.

En attendant, vous tachez tous mes meubles.

Vous remplissez la maison d'odeurs nauséabondes.

Je ne puis faire un mouvement sans qu'aussitôt ce mouvement se transforme en pose.

Que suis-je pour vous? Une épouse? Non, un modèle.

Photographe pour photographe, j'aurais mieux aimé épouser Nadar ou Carjat : j'aurais pu monter en ballon avec le premier, et l'on dit que le second donne des soirées charmantes.

Mais une situation si contraire à ma dignité et au rôle de la femme dans la famille ne saurait se prolonger plus longtemps.

Vous avez pris trois ou quatre fois déjà l'engagement de renoncer à vos sévices photographiques, et jamais vous n'avez tenu cet engagement. Il ne me reste plus qu'à plaider en séparation de corps.

Je me suis donc adressée à un avocat : voici sa réponse :

« Madame,

» J'ai réfléchi toute la nuit à la question que vous m'avez posée : La photographie est-elle un cas de séparation?

» Après avoir compulsé tous les ouvrages de jurisprudence et les arrêts de la cour de cassation, je n'hésite pas à vous répondre : La photographie poussée à un certain degré peut être assimilée à un sévice grave.

» La question, du reste, est nouvelle, et n'a point encore été portée devant les tribunaux; il est d'un intérêt social de la faire résoudre, quand on songe à la perturbation que la photographie jette chaque jour davantage dans les familles.

» Agréez, madame, mes respectueuses salutations. »

Je ne vous montre pas la signature; qu'il vous suffise de savoir que c'est celle d'un des princes de l'éloquence française.

Vous m'avez entendue : si d'ici à vingt-quatre heures vous ne m'avez pas donné de sérieuses garanties pour l'avenir, vous recevrez une assignation, et je demanderai l'enquête. Adieu, monsieur. (*Elle sort.*)

LES PAYSANS, — par Baric.



— Ma foi! je crois ben que nous sommes perdus!
— Tiens! v'là précisément un écriteau... toi qui sais lire, regarde c' qu'y a dessus : ça va nous renseigner!



— J'cré ben que vout' remède y a fait p'us d' mal que d' bien! vous m'avez dit de li bassiner les yeux n'avec de quoi qu'y avait dans c'te bouteille : eh ben, j'ons été çarcher la bassinoire de la voisine; qué que vous vouliez que ça parusse dans c'te bassinoire! une petite bouteille comme ça!... et j' l'ai bassiné, bassiné!... mais ça n'y a point fait de bien!

SCÈNE IV.

BEAUPINÇON. — JEAN.

BEAUPINÇON. — Vingt-quatre heures! J'aurai le temps de l'adoucir d'ici là; je connais le chemin du cœur de mon Anastasie. (*A Jean.*) Sais-tu que tu es superbe dans cette attitude pensive et étonnée; attention! ne bougeons plus!

JEAN. — Vous voulez que je pose?

BEAUPINÇON. — Je commence.

JEAN. — Alors monsieur augmentera mes gages?

BEAUPINÇON. — Comment! tes gages!

JEAN. — J'ai déjà bien assez de servir à table; si monsieur veut qu'on frotte et qu'on ait de l'attitude pardessus le marché, je lui remets mes insignes! (*Il détache son tablier et sort fièrement après l'avoir remis à son maître.*)

SCÈNE V.

BEAUPINÇON *seul.*

Décidément, il n'y a plus moyen de faire de l'art! Je renonce à la photographie, et, pour avoir la paix dans mon ménage, je m'occuperai du croisement des lapins.

Paul Girard.

LETTRE D'UN VIEUX GARÇON A M. SARDOU.

Monsieur,

J'ai quarante-neuf ans et je ne suis pas encore marié, donc je puis être appelé un vieux garçon.

Aussi me suis-je empressé d'aller voir au Gymnase votre dernier ouvrage.

D'abord, parce que j'aime beaucoup me rendre compte des nouveautés qui font courir tout Paris; ensuite, parce que vous vous attaquez à une corporation à laquelle j'appartiens, et je vous écris pour protester en son nom.

Vous chantez les louanges du mariage et vous prétendez que lui seul rend un homme heureux.

Vous espérez convaincre l'espèce à laquelle vous vous adressez, car on m'a même dit que le directeur du Gymnase avait l'intention d'établir à l'entrée du théâtre, en face du vestiaire où l'on dépose les cannes et les parapluies, un bureau tenu par un employé de M. de Foy, entrepreneur de mariages. Les vieux garçons convaincus par votre œuvre s'adresseraient pendant l'entr'acte à ce commis préposé aux hyménées.

Ce bureau ne ferait pas ses frais, je vous le garantis.

Si j'avais votre talent, monsieur Sardou, je m'empresserais de répondre à votre comédie en en écrivant une intitulée *les Avantages du célibat*.

Mais ne pouvant lutter avec vous sur le même terrain, je me borne à vous adresser cette lettre.

Je ne suis pas marié et je m'en félicite, car je suis le plus heureux des hommes.

Voici ma vie et celle de tous mes semblables.

Je me lève le matin à onze heures, je fais ma toilette tranquillement, sans être importuné par des moutards que je ne manquerais pas d'avoir si j'étais marié. Ces petits diables seraient bruyants et se jetteraient dans mes jambes pendant que je me raserais. Tous les matins, grâce à eux, je me ferais une entaille à la joue.

Une fois habillé, je vais déjeuner et je lis les journaux.

Je me rends à mes affaires d'une heure à quatre.

A quatre heures, je fais un tour au Bois. Je dîne, puis je vais au spectacle ou en soirée.

Je rentre chez moi à deux heures du matin, et jamais personne ne me fait la moindre observation.

Quand on est marié, il y a des jours où votre femme a soit la migraine, soit ses nerfs.

Alors elle est d'une humeur insupportable. Il faut faire toutes ses volontés, ou bien elle casse tout.

Cette indisposition arrive souvent trois fois dans une semaine.

Avec une femme, il faut revenir à l'heure juste pour le dîner.

Si on est en retard de dix petites minutes, elle vous accable de malédictions en compagnie de la cuisinière, qui prétend que le dîner ne sera plus mangeable.

Pour éviter toute discussion, vous baissez timidement la tête et vous ne cherchez même pas à vous excuser.

Le soir, si vous rentrez passé minuit, c'est une bien autre scène!

Votre femme vous dit que vous êtes un coureur, que vous la trompez avec des cocottes, et cela quand vous êtes en retard pour avoir fait quelques parties de dominos avec un vieux camarade de collége.

Si vous dites la vérité, on ne vous croit pas; donc il vaut mieux se taire.

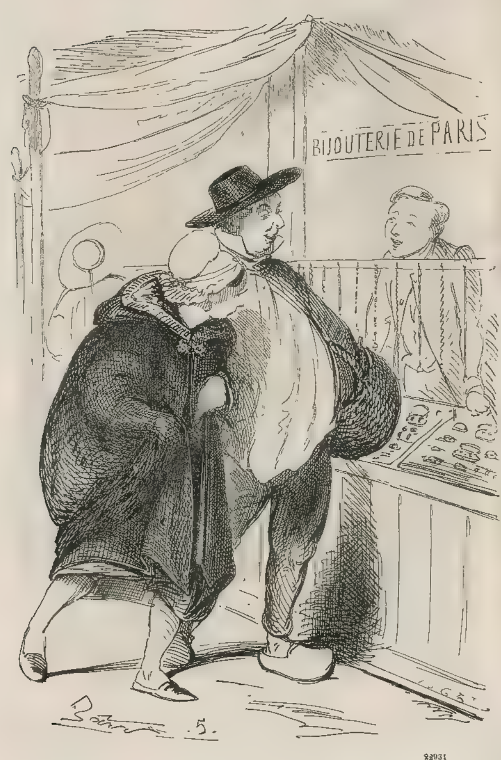
Nous arrivons maintenant à la question des bals.

Pendant l'hiver, parce que madame aime le monde, vous ne vous couchez jamais avant trois ou quatre heures du matin.

Vous essayez de dormir sur un canapé pendant que votre compagne danse avec un beau jeune homme blond qui lui dit des fadaises.

Pendant l'été le supplice continue. Il faut quitter Paris.

LES PAYSANS, — par Baric (suite).



22931

A LA FOIRE.

— Enchaînez-vous, les amoureux!...
— Houin! c'est point ici que j' viendrons pour nous enchaîner! ça coûte trop *char!*



22932

— Je n'ai pus pour deux liards de vie... ma femme est là pour te payer... laisse-moi mouri' tranquillement!
— Non pas! je veux être payé... et je ne te laisserai point mouri' que je n'aie reçu jusqu'au dernier liard!...

On vous demandera à aller en Suisse ou en Allemagne.

Comme c'est agréable de voyager avec une femme qui emporte avec elle une quinzaine de malles, sans compter les sacs de nuit!

Pour moi, une petite valise suffit. Je vais à droite, à gauche; je fais un long séjour dans une ville ou je ne m'y arrête que vingt-quatre heures, suivant que cela me plaît. Je ne demande conseil à personne : avec sa femme il n'en est pas ainsi; il faut faire toutes ses volontés.

Le Code dit que la femme doit suivre son mari, mais le Code devrait ajouter que le mari doit avant demander à sa femme où elle veut aller.

Il y a aussi un fardeau que j'oublie, c'est celui de la famille : la belle-mère, par exemple; inutile d'en faire ressortir les inconvénients, on a écrit assez de choses sur elle.

Je comprendrais le mariage si le divorce était permis.

En supprimant le divorce, on a augmenté le nombre des vieux garçons.

Voilà, monsieur Sardou, ce que j'étais bien aise de vous dire.

Je vous prie d'agréer, etc.

UN VIEUX GARÇON.

P. S. Au moment où je m'apprêtais à cacheter cette lettre, arrive chez moi un de mes bons camarades qui est marié depuis deux ans.

Il vient m'annoncer en pleurant que sa femme s'est sauvée la veille en Italie avec un de ses cousins.

Mariez-vous donc!

Pour copie conforme,

A. Brémond.

FANTASIAS.

J'ai ouvert ce matin treize journaux.

Dans les treize, j'ai trouvé un article bien senti sur les vertus, qualités et propriétés du *brôme de Schrader.*

C'est comme cela! il faut bien en prendre son parti.

Quand la presse sérieuse se met à se cramponner à un sujet, elle est joliment drôle.

Pour ma part, je déclare ignorer plus que jamais, après la lecture des treize tartines, le premier mot de cette palpitante question.

Tout ce que je sais, c'est qu'il s'agit d'une nouvelle plante fourragère destinée à détrôner celles qui avaient joui d'une vogue infiniment trop prolongée.

Déjà les esprits avancés ne disent plus en parlant des pièces de M. *** :

— C'est bête à manger du foin.

Mais bien :

— C'est bête à manger du brôme.

Donc, un nouvel aliment pour les bestiaux... et les polémiques!

***

Les Anglais continuent à la faire à la folle gaieté.

Une société au capital de plusieurs excentriques et de quelques millions se constitue en ce moment à Londres pour extraire un excellent gaz d'éclairage des corps des décédés.

Farceurs!

En voilà qui entendent la comptabilité, et qui savent s'arranger pour que rien ne se perde.

Sensibilité et chimie!

Par le nouveau procédé, on ne sera plus séparé de ses amis ou de ses parents.

On les brûlera sous forme d'illuminations.

Et au milieu d'un dîner, l'amphitryon s'interrompant dira à ses convives :

— Jolie lumière, n'est-ce pas?... c'est mon pauvre cher oncle... Je ne sais pas à quoi cela tient, mais il éclaire deux fois mieux que feu ma tante!...

***

Pour varier les plaisirs, à Paris, c'est un physicien prestidigitateur qui invite messieurs les amateurs à jouir d'un spectacle nouveau.

On a beaucoup parlé dernièrement de photographies reproduisant, après sa mort, l'intérieur de l'œil d'un bœuf, intérieur dans lequel on aurait vu parfaitement l'image du boucher qui l'avait abattu.

Au spectacle dont il s'agit, c'est l'œil d'un chien qu'on soumet à l'inspection du microscope.

Quel malheur qu'on ne puisse appliquer le système aux humains!

Quelle collection de garde-malades en train de fouiller dans les tiroirs des moribonds on trouverait dans les pupilles des célibataires!

***

Un des guet-apens les plus réussis dans lesquels on

CROQUIS, — par Denoue.



— Oh! monsieur Edgard, vous allez nous dire la moindre chose de ce que vous voudrez de vos *Soupirs et Consolations!*



— Pour porter des cravates comme ça... merci, faut en avoir des protections!...

puisse attirer ses lecteurs, c'est ordinairement de leur recommander un volume de vers.

Les vendettas corses ne relatent pas de cruautés plus réussies, d'embûches plus horribles que celle-là.

Pourtant il est des cas, — oh! mon Dieu, des cas bien rares, — dans lesquels le guet-apens se change en service rendu.

C'est lorsqu'il s'agit d'un poëte, et non pas d'un monsieur qui aligne des vers avec autant de prodigalité qu'on aligne des boulevards à Paris.

Tel est précisément le cas ci-présent.

M. Louis Ratisbonne est un poëte. Ses vers sont de la poésie.

Les *Figures jeunes* sont écrites dans cette gamme de sensibilité vraie qui a fait le succès des précédentes œuvres de l'auteur.

Les *Figures jeunes* auront un rare privilége que le talent seul possède.

Elles ne vieilliront pas.

***

On causait mariage.

C'était devant une très-spirituelle et très-caustique beauté... veuve.

Peu charitable pour son sexe et pour le nôtre, madame de B... soutenait que les trois quarts des maris ont pour patron Sganarelle, le célèbre.

Un vieux garçon de l'assistance, avec un désintéressement méritant, cherchait à protester.

— Enfin, madame, vous reconnaîtrez cependant qu'il existe des ménages très-heureux.

— Naturellement; mais qu'est-ce que cela prouve? A toute exception il y a une règle.

***

De la même à un autre.

L'autre soir, au bal de je ne sais quelle comtesse, se trouvait un de nos jeunes auteurs à succès.

Lequel auteur avait été happé au passage par une de ces agréables personnes qu'on appelle des tapisseries.

Celle-là, d'une laideur et d'un manque de distinction sans défauts, persécutait le jeune écrivain depuis un quart d'heure.

Il s'en délivra pourtant à la fin, et s'en fut, pour se remettre, saluer notre charmante veuve, qui, l'accueillant avec son sourire épinglé :

— Que vous demandait donc cette brave madame Y...?

— Des loges.

— A ouvrir?...

***

Sur quoi la conversation de continuer.

Passe une lionne pauvre, étincelante de diamants.

— Diable, voilà une toilette qui doit coûter cher.

— Peuh! c'est comme les impôts... C'est un peu payé par tout le monde.

Pierre Véron.

Les *Lettres et Pensées d'Hippolyte Flandrin*, précédées d'une Notice biographique et d'un Catalogue de ses œuvres, par le vicomte H. Delaborde, sont publiées par l'éditeur H. Plon, au moment même où vient de s'ouvrir une Exposition de l'œuvre du maître. Ce beau livre, enrichi d'un superbe portrait du peintre, gravé d'après lui-même, et de plusieurs fac-simile d'autographes, arrive donc tout à propos. — 1 vol. in-8°. Prix : 8 fr. *franco*.

Les Mariages d'aujourd'hui, par M. Philibert Audebrand, in-18. — Gerbe de nouvelles, comme on en écrivait vers 1840, lorsque tout écrivain s'attachait à condenser l'intérêt. Une idée originale, de la vivacité dans le récit, de l'esprit et du style, et on charmait un public beaucoup plus délicat que celui d'aujourd'hui. Avec *la Statue indienne*, ou *le Contrat brûlé*, ou *Comment on joue un fin renard*, un faiseur tant soit peu habile tiendrait au moins pendant trois mois le rez-de-chaussée d'un journal. Ces trois nouvelles font à peine le tiers du volume de M. Audebrand. G. Bell.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

300 MAGNIFIQUES GRAVURES
AVEC TEXTE ET LÉGENDES
L'Hiver, — la Vie comique, — l'Afrique, — l'Espagne, — la France, — l'Italie, — la Russie, — la Vie de garnison, — Autographes des Souverains, — la Vie anglaise, — la Chasse, — les Courses.

ALBUM

DU

GRAND JOURNAL

300 MAGNIFIQUES GRAVURES
PAR
Escourt, Cham, Couverchel, Decamps, Deroy, Durand-Brager, Godefroy-Durand, Gustave Doré, Gustave Janet, Lix, Marcelin, de Montaut, E. Morin, Riou, Rouargue, Thérond, Thorigny, Charles Yriarte.

KEEPSEAKE DE 150 PAGES, IMPRIMÉ AVEC LUXE SUR TRÈS-BEAU PAPIER

Vendu broché, en librairie, 40 francs, et donné cartonné, à titre de prime, pour 8 francs, pris dans les bureaux, à tout abonné du GRAND JOURNAL et envoyé *franco* dans les départements, par les Messageries, pou[r] 10 francs.

Il y [illegible] d'un an, quand le *Grand Journal* fut fondé, une page tout entière des jo[ur]naux politiques fut consacrée à la consultation que les hommes les plus émine[nts] de la presse contemporaine avaient bien voulu donner aux créateurs de ce[tte p]ublication originale. Le *Grand Journal*, en effet, a introduit en Franc[e le] format gigantesque des feuilles anglaises et américaines pour un prix qui paraît impossible; il contient 4,900 lignes, soit 156,700 lettres, sans une seule ligne d'annonces ou de réclames; les matières qu'il renferme sont aussi variées qu'intéressantes : **Chroniques, Voyages, Fantaisies, Actualités, Études sérieuses** sur les grandes administrations et les grandes entreprises d'intérêt général, **Courrier judiciaire, Causeries scientifiques, Revue des livres et des théâtres,** rien n'y manque; le feuilleton à lui seul contient la valeur de deux feuilletons d'un journal ordinaire! Ajoutons qu'une moralité scrupuleuse préside à la rédaction du *Grand Journal* et lui permet de pouvoir être lu par tous et partout. Enfin, il est imprimé avec le plus grand soin, sur papier très-blanc et en caractères très-lisibles. Tous ces éléments étaient faits pour conduire le *Grand Journal* au succès, et il a atteint un tirage d'autant plus important que, dès qu'un nouveau lecteur en a pris connaissance, il s'empresse de s'abonner; aussi ne s'agissait-il pour les Directeurs du *Grand Journal* que de le faire connaître, afin d'augmenter son tirage.

C'est à quoi ils sont arrivés en éditant la prime magnifique à laquelle ils ont donné le nom d'ALBUM du *Grand Journal*, et qui constitue assurément une des primes les plus complètes, les plus artistiques qu'aucun journal ait encore offertes à ses souscripteurs. L'idée en est aussi simple qu'ingénieuse : choisir, dans la quantité énorme de gravures qu'ont publiées les journaux illustrés depuis dix ans, celles dont l'actualité seule ne fait pas le mérite, les prendre très-bonnes et très-intéressantes naturellement, puisque l'on avait le choix, les classer par grandes séries, réunir six albums dans un. Pour donner une idée des frais de l'établissement de cet Album, qui, sans compter le papier et l'impression, aurait coûté plus de cent mille francs, si les confrères du *Grand Journal* ne s'étaient obligeamment prêtés à l'idée de ses Directeurs, qu'il nous suffise de dire que plusieurs bois reproduits de cet Album n'ont pas coûté moins de 1,000 francs de gravure. N'oublions pas de dire qu'une légende accompagne chacun de ces dessins et familiarise le lecteur avec la pensée ou les souvenirs de l'artiste.

Toutefois, comme une réclame est toujours suspecte aux yeux du public et que l'opinion de tous ne saurait l'être, voici celles de quelques hommes compétents qui appartiennent à la presse et aux arts :

Parmi les publications qui surgissent de toutes parts, il est juste d'accorder une attention particulière à l'*Album du Grand Journal*.

Cet Album est à lui seul un petit musée contenant 300 dessins d'un goût exquis et dus aux artistes le plus justement en renom. Ces dessins, en effet, sont signés Decamps, Gustave Doré, Janet, Morin, Yriarte, Durand-Brager, Cham, Marcelin, etc., etc.

La classification observée dans cet Album par M. de Villemessant, qui a présidé à sa publication, est claire et précise. En feuilletant ses planches, on sait où on va et où on est, avantage qu'on n'est pas toujours sûr de trouver dans ces recueils de dessins qui d'ordinaire confondent sans ordre l'histoire, la fable et la fantaisie.

(*Moniteur.*) GUSTAVE CLAUDIN.

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'homme d'esprit qui, pendant cinq ou six ans, a signé dans ce journal, d'un nom aimé du public, des chroniques charmantes : J'ai nommé Albéric Second, qui nous a quitté un beau matin pour fonder le plus grand des journaux parisiens.

En moins d'un an, M. Albéric Second a fait du *Grand Journal* une des feuilles les plus intéressantes de la presse parisienne. Aujourd'hui il fait à ses nombreux lecteurs une surprise bien agréable; il leur offre, à titre de prime, un splendide Album que j'ai là sur mon bureau, et que je ne me lasse pas de parcourir. Il y a de tout dans le volume : des paysages, des tableaux de genre, des scènes historiques, des dessins comiques, dus aux crayons de Cham, Doré, Marcelin, Yriarte, de Montaut et autres.

(*Univers illustré.*) ALBERT WOLF.

On vient de m'apporter un des premiers exemplaires de cet Album. Impossible de passer une heure plus agréable que celle que je viens d'employer à le feuilleter. Ce n'est pas un seul Album, c'est à proprement parler six Albums réunis ensemble et formant la plus curieuse et la plus magnifique des collections de ce genre. Au *Monde illustré*, on a demandé par centaines ses beaux grands dessins de cérémonies, de mœurs, de voyages; c'est un défilé des splendeurs officielles, de costumes étrangers et de mœurs de tous pays, qui va des Tuileries à Saint-James, du bois de Boulogne à la Perspective-Newski, du Prater de Vienne au Prado de Madrid. Au *Charivari*, on a demandé aussi par centaines ces désopilants bois de Cham, si naïfs et si fins, toujours saugrenus et toujours justes : c'est la note gaie dans ce concert de chefs-d'œuvre graves. A la *Vie parisienne* aussi on a fait quelques emprunts, mais ces dessins, je les connaissais, et pour cause, et ne m'y suis point arrêté; je dois cependant dire qu'ils ont gagné à ce tirage d'un luxe exceptionnel, sur papier carton satiné, avec grandes marges. Le tout choisi et disposé avec le goût bien connu de l'homme qui a eu le premier l'idée de cette collection, et avec la science pratique de celui qui l'a agencée, je veux parler de MM. de Villemessant et Charles Yriarte.

(*La Vie parisienne.*) MARCELIN

Selon l'expression de Nestor Roqueplan, nous savons *faire grand* quand nous voulons. Les Anglais et les Américains n'auront donc plus à se flatter d'être les seuls à fabriquer des journaux qui se puissent mesurer à la toise. — Paris a depuis près d'un an son *Grand Journal*, l'antipode du *Petit Journal* en tout et pour tout, et comme taille, et comme allure, et comme exécution matérielle. On n'a jamais vu ailleurs les choses s'exécuter plus largement que dans cette feuille gigantesque, dont le directeur, voulant donner une prime à ses abonnés, a composé un Album monstre de 300 dessins! Et quelle variété dans ces dessins! A côté des grandes pages de Gustave Doré, de Rouargue, de Janet, de Thérond, de Couverchel, de Bocourt, de Foulquier, on peut parcourir de l'œil les élégantes fantaisies de Marcelin, et les vignettes au bas desquelles Cham sait accoler de si amusantes légendes. La prime du *Grand Journal*, cotée 40 francs en librairie, ne coûte que 8 francs aux abonnés de M. de Villemessant. C'est avoir pour rien cet Album des albums.

(*Revue de Paris.*) H. DE LA MADELÈNE.

Nous venons de parcourir l'Album que le *Grand Journal* donne en prime à ses abonnés, ainsi qu'à ceux du *Figaro* et des autres publications de M. de Villemessant. Sans insister sur la beauté du papier et le soin apporté au tirage, ce qui est déjà pourtant une condition de succès souvent oubliée dans les publications de ce genre, la partie artistique de cet Album, dont quelques gravures ont coûté à l'origine un prix énorme, offre un intérêt tout à fait hors ligne. Une ingénieuse division par genres et par séries permet au lecteur de suivre sans fatigue les différentes scènes auxquelles le crayon des artistes le fait assister.

Après l'hiver, représenté par les plaisirs mondains, les élégances exquises, que connaissent et que reproduisent si bien Edmond Morin et Marcelin, voici venir la saison des voyages : le golfe de la Spezzia et les *posadas* espagnoles, le muezzin au sommet des minarets et les paysages neigeux de la Russie se déroulent sous les yeux du lecteur, et lui donnent tous les plaisirs du touriste en lui en épargnant les fatigues.

Préférez-vous la fantaisie? A côté de charges dues à la verve inépuisable de Cham, nous voyons défiler toute l'épopée héroï-comique de *la Vie de garnison* : le soldat de fortune, le saint-cyrien frais émoulu, le pioupiou, le cavalier et le tambour major, haut comme le clocher de Strasbourg. Citons aussi les scènes de haute vie, comprises sous ces deux rubriques : *la Vie anglaise* et *la Chasse et les Courses*. On suit le renard forcé dans la plaine, le cheval qui va vaincre à Epsom; l'on assiste aux royales réceptions de Windsor, et, quand on a fini de feuilleter ce livre, la tête pleine de souvenirs grandioses ou charmants, on n'a plus qu'un désir : celui de le rouvrir.

(*Le Temps.*) A. LE FRANÇOIS.

M. H. de Villemessant est incontestablement né sous une heureuse étoile. Non-seulement il a des idées, mais de ces idées il fait sortir des réalités bien vivantes.

Il a ressuscité le *Figaro*, qui, dans ce nouvel avatar, a fait oublier le premier *Figaro*.

Il a créé *l'Autographe*, et cette publication, sans précédent chez nous, s'est imposée dès le début aux sympathies de tous.

Il a fondé le *Grand Journal*, et le *Grand Journal*, faisant ce que la Fontaine déclarait impossible, a contenté tout le monde *et son pere*.

Enfin, M. de Villemessant a fait la gageure de prouver qu'on peut donner pour 8 francs ce qui revient à 40 francs; et cette gageure, qui bouleverse toute l'arithmétique du commerce, il l'a gagnée en éditant l'*Album du Grand Journal*.

(*France centrale.*) PAUL BEURTHERET.

Avoir des idées est bon, les avoir pratiques et vite réalisées est encore mieux. C'est ainsi qu'à un moment où le système des primes semblait avoir dit son dernier mot, comme luxe et comme originalité, M. de Villemessant a trouvé le moyen d'en offrir une d'un intérêt exceptionnel aux souscripteurs du *Grand Journal*, du *Figaro*, de *l'Autographe* et de la *Gazette des Abonnés*.

Il a choisi, dans les cinq mille dessins publiés depuis dix ans par *le Monde illustré*, *le Charivari* et *la Vie parisienne*, trois cents gravures aussi variées par le fond que par la forme, promenant le lecteur à travers les chasses, les courses, les voyages, tout ce qui constitue la vie élégante et pittoresque du dix-neuvième siècle, et il en a fait l'*Album du Grand Journal*, c'est-à-dire le plus original et le plus attrayant des albums.

(*La France.*) L. DUTAILLY.

Nous recevons à l'instant le magnifique Album que M. de Villemessant a offert en prime aux abonnés de ses divers journaux, et qu'il a intitulé *Album du Grand Journal*.

Sitôt reçu, sitôt feuilleté, et, quoique les bois en soient innombrables, nous n'avons pas pu le fermer avant de l'avoir parcouru de la première à la dernière page. L'*Album du Grand Journal* restera un des résumés les plus brillants des mille et une transformations de la vie parisienne. Les eaux, les courses, les bals, le théâtre, la Bourse et la campagne, y sont étudiés et présentés par Cham, Marcelin, Charles Yriarte, Edmond Morin, Gustave Janet, c'est-à-dire par tous ceux dont les principales publications illustrées se disputent la collaboration.

L'*Album du Grand Journal* serait, dans les conditions ordinaires, destiné à un très-grand succès, aussi la combinaison de bon marché exceptionnel auquel peut l'offrir le directeur du *Figaro*, de *l'Autographe* et du *Grand Journal* aux abonnés d'un de ces trois journaux, a-t-elle changé le succès en une vogue extraordinaire et dont il est difficile de prévoir la fin.

(*Charivari.*) HENRI ROCHEFORT.

LE **GRAND JOURNAL** PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Rédacteur en chef : **ALBÉRIC SECOND.** — Directeur : **H. DE VILLEMESSANT.** — Administrateur : **DOLLINGEN.**

Abonnements pour Paris : Un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; trois mois, 3 fr. — Départements : Un an, 14 fr.; six mois, 7 fr.; trois mois, 4 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires, ou en envoyant un mandat à l'ordre de M. H. DE VILLEMESSANT, aux bureaux du *Grand Journal*, du *Figaro* et de *l'Autographe*, rue Rossini, 3, à Paris.

Sous ce titre : **UN CRIME DE JEUNESSE**, le *GRAND JOURNAL* a commencé, dans le numéro du 5 février un roman inédit de M. le vicomte **PONSON DU TERRAIL.**

N° 478. — 1865. | Prix du numéro : 35 centimes. | 25 Février 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

LA CASSEROLOMANIE, — CROQUIS PAR CHAM.



La migraine se sentant fricassée à jamais.

LA CASSEROLOMANIE, — croquis par Cham (suite).



22936

TRAITEMENT PAR LES CASSEROLES.
— Votre fils est malade, il a la migraine.
— Il est à l'infirmerie?
— Non, madame, à la cuisine.



Le pharmacien se voyant enlever sa clientèle par le chaudronnier. 22937



A L'OPÉRA. 22938
Roland bravant non-seulement les Sarrasins, mais aussi la migraine, grâce à sa coiffure.



22939
— En contravention! la chasse est fermée, que fait ce lièvre dans cette casserole?
— Il avait la migraine!



22940
Le lapin finissant par croire que la casserole n'a rien de malsain en voyant l'homme se la mettre sur la tête.



22941
J'aime les fleurs et elles me donnent mal à la tête, mais je les supporte très-bien avec une casserole sur la tête.

LA CASSEROLOMANIE, — croquis par Cham (suite).



22942

— Monsieur s'en trouvera très-bien; j'y ai mis un peu de beurre pour que la tête de monsieur ne prenne pas au fond de la casserole.



CHEZ UN MEDECIN. 22943

— Comment, Mariette! plus une seule casserole dans votre cuisine?
— Madame, c'est monsieur qui les a toutes emportées pour aller soigner ses malades.



22944

— Voyons, garçon! nous avons demandé des truffes à la casserole?
— Faut que monsieur attende! il y a une dame avec la migraine qui a la casserole sur la tête.



22941

— Comment, madame! je vous croyais au lit avec la migraine?
— Mon ami, j'ai pensé que les instruments de cuivre me feraient peut-être du bien.

UN NOUVEAU JOURNAL.

A cette époque de l'année et surtout au moment du carnaval, le *high life* revient à la mode.

Pour les gens qui ignorent l'anglais, *high life* signifie courrier des bals et des soirées.

Or donc, il détrône en ce moment le bulletin politique, les faits divers et même le feuilleton.

Voile-toi la face, ô Ponson du Terrail!

Aussi nous sommes d'avis qu'il y aurait une fortune à gagner en créant un journal qui laisserait de côté les questions politiques, les empoisonnements, les assassinats, les tartines de romans de cape et d'épée, pour ne s'occuper que des fêtes et des réunions dansantes.

Cette feuille, qui ne froisserait aucune opinion, s'attirerait les sympathies de tout le monde.

Quinze jours après son apparition, elle aurait autant d'abonnés que le *Petit journal*.

LA CASSEROLOMANIE, — croquis par CHAM (suite).



22946

— Mon ami, j'ai ma névralgie! prêtez-moi votre casserole?

— Françoise, je vous ai défendu de recevoir des militaires dans votre cuisine!
— Il ne vient pas pour moi, il vient pour mes casseroles; il est sujet aux maux de tête.



22947

Le nouveau pas de la migraine.

— Qu'avez-vous à regarder monsieur?
— Monsieur avait la migraine, je lui ai mis une casserole sur la tête sans penser qu'il y avait des épinards dedans.

On ne se bornerait pas à parler des bals officiels et des soirées du faubourg Saint-Germain, on consacrerait dix lignes à toutes les réunions au-dessus de vingt personnes.

C'est par ce moyen que l'on aurait un grand nombre d'abonnés, car quelle est la personne qui n'est pas fière que l'on s'entretienne dans un journal de la petite fête qu'elle a organisée!

Quatre-vingt-dix-neuf individus sur cent reçoivent par amour-propre; donc la publicité donnée à leur soirée flatterait singulièrement leur ambition.

Connaissant la fatuité du genre humain, nous sommes certain du succès de cette feuille dont nous allons donner un spécimen, comme cela se fait toujours quand on veut fonder quelque chose.

Que l'Académie française nous excuse d'inventer des mots sans sa permission, mais nous appellerions ce journal

LE HIGH LIFEUR,

Écho des salons,

feuille quotidienne ne paraissant que pendant six mois de l'année.

NOUVELLES DU JOUR.

M. de Graindorge donnera la semaine prochaine un grand bal pour fêter l'anniversaire de la mort de sa femme.

Cela peut paraître étrange au premier abord, mais on n'en sera plus étonné quand on saura que feue madame de Graindorge avait un caractère acariâtre et un tempérament bilieux qui faisaient le malheur de M. de Graindorge, cet excellent homme doué d'une nature si joyeuse.

⁂

M. et madame Ducordon, les nouveaux concierges du n° 479 du boulevard Malesherbes, inaugureront leur entrée en fonctions par une grande soirée dansante.

Ils ont envoyé des invitations à une quarantaine de concierges du faubourg Saint-Germain.

Tout annonce que cette petite fête sera charmante.

M. Belloir a été chargé de l'ornement de la loge.

⁂

La comtesse de Beaumignon prévient ses invités qu'elle ne recevra les messieurs qu'en culotte courte. Cela fera hausser le prix du coton.

⁂

M. le baron de l'Arbresec donne ce soir un bal travesti. Nous connaissons déjà quelques costumes.

M. de Vaudoré sera costumé en *salsifis*.

Madame de Boivert en *perruche*.

Le marquis de Cornebœuf en *carpe*.

M. le vicomte de Vertpilé en *pincette*.

Nous ne commettrons pas d'autres indiscrétions.

FAITS DIVERS.

Deux jeunes gens se sont battus ce matin à l'épée, dans la forêt de Saint-Germain.

Cette rencontre a eu lieu à cause d'une discussion soulevée au bal de la baronne de K...

L'un voulait que l'on valsât le cotillon, l'autre demandait qu'on le polkât.

Il en est résulté des propos assez vifs; et les cartes furent échangées. Mais les sottises furent dites à voix si basse et les cartes échangées si adroitement que personne dans le bal ne s'aperçut de rien.

L'arme choisie était le pistolet.

Les adversaires tirèrent au commandement.

Personne ne fut touché, à l'exception d'un faisan qui regardait cette rencontre, perché sur les branches d'un arbre.

Ce curieux tomba roide mort pour ne plus se relever.

Un garde, attiré par le bruit des armes à feu, accourut en toute hâte sur le lieu du combat.

Il s'empressa de dresser procès-verbal, parce qu'on avait tué un faisan après la fermeture de la chasse.

Nous promettons à nos lecteurs de les tenir au courant de cette affaire qui promet d'être curieuse.

LA CASSEROLOMANIE, — croquis par CHAM (fin).



Les pompiers sujets aux migraines faisant étamer l'intérieur de leurs casques en cuivre.

— Mais, Françoise, il y a des cheveux plein votre casserole.
— Ça n'est rien, monsieur; j'ai eu la migraine, je me la suis mise un instant sur la tête avant de m'en servir.



UNE FORTE CUISINIÈRE.
— Du moment que monsieur s'est mis la tête là dedans, je pense que c'est pour aller sur le feu?



Nouvelle tenue dans les hôpitaux.

— Un monsieur nous écrit pour nous dire que depuis le commencement de l'hiver, sa femme lui a dépensé dix mille francs en toilettes de bal; juste la moitié du revenu qu'elle lui a apporté en dot.

Nous ne pouvons faire à ce malheureux mari que nos compliments de condoléance.

— La soirée que madame Moutonnet a donnée hier dans son nouvel appartement qu'elle occupe au Marais a été charmante.

Mademoiselle Angèle Moutonnet a joué un morceau de piano qui a soulevé les applaudissements de toute l'assemblée.

M. Théobalde Dugardin a joué un solo de violon qui a été aussi fort applaudi.

Nous espérons que ce jeune homme se fera entendre bientôt dans un concert.

Un si beau talent ne doit pas rester ignoré.

***

Au dernier bal masqué du comte de C..., M. le baron de K... a eu un mot splendide.

Madame de M..., dont tout le monde a entendu parler des exploits un peu folichons, avait un costume de *cascade*.

— Cette femme n'est pas costumée, a-t-il dit au comte de C...

— Si fait, et je trouve même son costume charmant.

— Elle peut le porter toujours.

— Pourquoi?

— Elle fait tant de *cascades* à son mari.

Cette fine repartie a été déclarée à l'unanimité le mot de la soirée.

Mais on ne l'a pas dit à M. de M...

***

Le bal donné par M. Perrichon, concierge, rue Saint-Honoré, a été fort animé.

L'orchestre, composé de quatre musiciens, était dirigé par M. Beauminet, triangle distingué et cousin de M. Perrichon.

M. et madame Perrichon avec leur grâce habituelle ont fait le plus charmant accueil à leurs nombreux invités qui conserveront longtemps le souvenir de cette bonne soirée.

Les danses se sont prolongées jusqu'à cinq heures du matin.

***

Définitivement, il est fâcheux que dans les soirées les servants portent la même toilette que les invités.

Cela peut occasionner des confusions regrettables, voici une nouvelle aventure qui le prouve encore une fois.

Avant hier au bal que donnait M. Cassegrain, riche commerçant, un jeune homme qui avait pris un verre de punch sur un plateau que venait de lui présenter un servant, le remit vide entre les mains d'un monsieur qui passait, pensant s'adresser à un autre domestique.

Ce monsieur trouva cette manière d'agir fort sans gêne.

Le jeune homme alors s'apercevant de son erreur se confondit en excuses.

L'affaire n'eut pas de suite; mais il est bon d'éviter de pareils quiproquo.

LES JOUEURS DE BILLARD, — par H. Daumier.



Un effet rétrograde.

Il y a quelques jours au bal que donnait madame de V..., on s'est aperçu qu'un monsieur qui était installé à une table de lansquenet faisait sauter la carte, ce qui expliquait les sommes assez rondelettes qu'il avait gagnées.

Cette petite indélicatesse a jeté un froid.

Madame de V... s'est promis de ne plus inviter ce monsieur.

*
* *

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Villerville-les-Pruneaux. — Le bal que le maire de l'endroit a donné hier à ses administrés a été plein de gaieté.

On remarquait à cette fête le percepteur des contributions et toute sa famille.

Le médecin cantonal.

Le capitaine des pompiers en grand uniforme.

Et un grand nombre d'autres personnages de distinction.

M. Cocardeau, l'adjoint, a conduit le cotillon.

*
* *

Carpentras. — Les trois cents glaces expédiées par M. Pistache, glacier à Paris, pour le bal que donnait M. Duroflé, rentier, sont arrivées en bon état.

*
* *

Perpignan. — Huit heures du matin. — On sort du bal de M. Vernouillet. Jamais fête n'a été plus gaie.

Au souper, le jeune Gustave Vernouillet a mangé trop de pâté de foie gras et a eu une indigestion. Mais on pense que cette indisposition sera de courte durée.

Pour copie conforme du numéro....., spécimen du *High Lifeur*.

Adrien Huart.

LE JARDIN DES PLANTES.

Le *Journal amusant* est comme Molière, il reprend son bien partout où il le trouve. Nous reproduisons, d'après le *Petit journal*, l'article suivant, un des plus spirituels de M. Auguste Villemot, qui en a tant écrit de spirituels.

Personnages : M. et madame Prudhomme, leur fils Isidore.

Isidore. — Papa, pourquoi appelle-t-on cela le Jardin des plantes?

Prudhomme. — Mon fils, parce qu'on y voit des animaux.

Isidore. — Quelle est donc cette grosse bête, papa?

Prudhomme. — Mon fils, c'est un éléphant.

Isidore. — Il est laid.

Prudhomme. — Tout le monde n'est pas de ton avis. Dans l'Inde l'éléphant est dieu.

Isidore. — Ah! que c'est drôle!

Prudhomme. — Mon fils, avant 89, les peuples se sont égarés à la recherche d'une religion. Les Égyptiens adoraient un crocodile; une partie de l'Inde, un bœuf; quelques peuplades adorent encore un serpent. Je ne te parle pas des Grecs et des Romains, dont la religion n'était qu'une suite de polissonneries. — La candeur de ton âge ne te permettrait pas de comprendre ces inconvenances.

Isidore. — Papa, pourquoi donc que l'éléphant a deux dents mal rangées?

Prudhomme. — Mon enfant, ce sont *ses défenses.*

Isidore. — A quoi que ça sert?

Prudhomme. — Mais d'abord, mon enfant, à le défendre contre ses agresseurs; puis on en fait des couteaux à papier, des éventails et des lorgnettes. C'est ainsi, mon cher enfant, que tout s'enchaîne dans la nature et que la Providence a pourvu aux besoins de l'industrie.

Madame Prudhomme. — Joseph, est-ce intelligent, l'éléphant?

Prudhomme. — Très-intelligent, ma bonne amie : dans l'antiquité, on les employait à la guerre; de nos jours, j'ai vu un éléphant jouer la comédie au Cirque-Olympique; il délivrait son maître prisonnier et assurait son bonheur en le mariant à une jeune princesse.

Madame Prudhomme. — Tu as vu cela?

Prudhomme. — Comme je te vois.

Madame Prudhomme. — Et qu'est-il devenu, cet éléphant?

Prudhomme. — Mélingue en a été jaloux, et il a été forcé d'aller cabotiner en province.

Madame Prudhomme. — Allons au Palais des singes, cela amusera Isidore.

Isidore. — Oh! papa, vois-tu ce grand singe? Comme il rassemble à mon parrain!

Prudhomme. — C'est vrai, mon enfant; la nature a de ces jeux bizarres... Mais il ne faut pas le dire; ton parrain serait vexé.

Isidore. — Eh bien! pourquoi est-ce qu'il ressemble au singe, na?

Prudhomme. — C'est un malheur; il ne le fait pas exprès.

Isidore. — Papa, qu'est-ce que c'est que les singes?

Prudhomme. — Grosse question, mon enfant. Beaucoup de philosophes inclinent à penser que le singe est un homme dégénéré. D'autres croient, au contraire, que c'est le commencement d'une race qui se perfectionnera

Isidore. — Est-ce que mon parrain a été singe?

Prudhomme. — Mais non, mon ami. Quand on est singe, c'est pour la vie. La nature n'admet pas de ces transformations, que l'on ne voit que dans les féeries de la Porte-Saint-Martin.

Isidore. — Papa! vois-tu celui-là qui se balance et se laisse tomber de toute sa hauteur? Est-ce que les singes sont payés pour faire des tours de force?

Prudhomme. — Non, mon enfant, les animaux ne connaissent pas cette soif de l'or qui fait que des hommes se disloquent pour amuser leurs semblables.

Isidore. — Papa, je voudrais voir les bêtes féroces ..

LES JOUEURS DE BILLARD, — par H. DAUMIER (suite).



Les merveilles de la gymnastique, ou le Léotard du billard.

PRUDHOMME. — Allons-y. Mais d'abord achetons une brioche pour régaler l'ours.

***

ISIDORE. — C'est-il cela, l'ours?

PRUDHOMME. — Non, mon ami; celui-là qui a un paletot à longs poils, c'est le gardien; — l'ours, c'est celui que tu vois, là-bas, étendu sur le dos.

ISIDORE. — C'est-il celui-là que ma bonne dit qu'il a mangé un invalide?

PRUDHOMME. — Non, mon ami : l'ours qui a mangé un invalide est empaillé depuis longtemps...

ISIDORE. Et l'invalide?

PRUDHOMME. — Mon enfant, on n'a retrouvé que ses souliers et sa casquette, qui sont déposés au musée d'histoire naturelle...

ISIDORE. — Pourquoi donc que l'ours est dans une fosse?

PRUDHOMME. — Mon ami, parce qu'on a reconnu l'impossibilité de l'admettre dans la société. C'est un animal sur lequel la civilisation et le progrès n'ont aucune prise. On a essayé de le charmer, par exemple, par la musique. Eh bien, dès qu'on joue devant lui une ouverture, fût-elle sublime, l'ours se met à grogner pour témoigner que ça l'embête. Alors le gouvernement a dit : Puisque tu ne peux vivre avec personne, tu seras seul. Jette-lui ta brioche, et allons voir les lions, tigres, panthères.

MADAME PRUDHOMME. — Joseph, allons-nous-en, j'ai peur.

PRUDHOMME. — Peur de quoi? Faible femme! n'es-tu pas avec moi, et ne vois-tu pas que je suis en uniforme? Dans la douzième légion, on n'a pas peur.

ISIDORE. — Papa, qu'est-ce qu'il dit donc, le lion?

PRUDHOMME. — Il ne dit rien, mon ami, il rugit.

ISIDORE. Pourquoi qu'il rugit?

PRUDHOMME. — C'est son secret.

ISIDORE. — Est-il méchant, le lion?

PRUDHOMME. — Non, mon enfant; mais, c'est le roi des animaux; il est fier, et il ne faudrait pas lui flanquer des giffles...

ISIDORE. — Si on lui flanquait des giffles, il vous mangerait?

PRUDHOMME. — C'est probable. D'autre part, le lion est reconnaissant et généreux. L'histoire nous a conservé l'anecdote d'un esclave fugitif nommé Androclès, qui avait fait la connaissance d'un lion estropié et l'avait soigné comme une sœur de charité. Plus tard, Androclès, ayant été pris, fut conduit dans l'arène pour être livré aux bêtes, comme c'était l'usage à cette époque. Voilà que le lion le reconnaît, et, au lieu de le manger, le lèche comme un caniche.

MADAME PRUDHOMME. — Est-ce bien authentique cela?

PRUDHOMME. — Dame! ma bonne amie, je n'y étais pas; mais l'histoire le raconte. Il y a aussi l'aventure d'une femme de Florence à qui un lion avait volé son enfant. La femme courut au-devant du lion et lui tint un discours si pathétique que le lion lui rendit l'enfant. Ça, par exemple, c'est positif : on en a fait une gravure.

MADAME PRUDHOMME. — Ce n'est pas tout à fait une raison. Je vois tous les jours des gravures qui représentent des choses invraisemblables. Par exemple Jupiter en cygne.

PRUDHOMME. — On te parle histoire, tu réponds mythologie. — On ferme les cages, allons-nous-en...

AUGUSTE VILLEMOT.

FANTASIAS.

Jours de voluptés insensés, vous voilà revenus.

Dans les rues grince le cornet à bouquin; un ours crotté et deux pierrots en loques agitent dans le macadam les grelots de la folie.

Jours de voluptés insensés, vous voilà revenus.

Et avec vous le cortége du bœuf gras, cette poésie antique!

Pauvres dieux! Henri Heine nous envoyait en exil, mais la boucherie parisienne est encore plus cruelle pour nous.

Elle nous promène grelottant sur ses véhicules de carton-pâte.

Je me rappelle encore le mot impitoyablement réaliste d'une biche qui regardait, l'an dernier, le cortége qui venait d'entrer chez un grand personnage.

On venait de descendre de son char le petit bambin traditionnel.

— Qu'est-ce que c'est que ce môme-là? fit un des assistants.

— Comment! riposta la biche, vous ne reconnaissez pas que c'est l'Amour?

— A quoi?

— Puisqu'il va demander de l'argent!

***

Cette année, un incident a passionné le concours de Poissy.

Deux rivaux étaient en présence!

Deux éleveurs différents venus sur le marché avec des produits terrifiants.

C'est le nouveau qui a vaincu l'ancien.

On assure qu'un librettiste songe à faire de ce drame intime un libretto d'opéra.

Quelque chose dans le genre de *Roméo et Juliette*.

***

Une chose pourtant vient étendre un crêpe de tristesse sur les fêtes carnavalesques de 1865, et les populations se consternent à vue d'œil depuis qu'a paru dans les journaux un alinéa fatal.

Que disait-il donc, ce perfide!

Que... attendez que je prenne mon élan.

Que M. Richard Wagner arrive à Paris, où il revient se fixer.

Vous comprenez! vous entendez! vous suivez la déduction logique!

M. Wagner fixé à Paris, cela veut dire la possibilité d'un second *Tanhaüser*.

Et l'on voudrait que cela ne jetât pas un froid!

Ah! si!

***

Heureux chroniqueurs!

La mode travaille sans cesse à nous fabriquer de nouveaux sujets.

Il était, par exemple, dans notre répertoire un morceau qui commençait furieusement à s'user.

Depuis Eugène Guinot, qui en avait été l'inventeur breveté, il avait tant, tant servi!

C'était le mariage de la comtesse jeune et belle, la comtesse de Y... ou de X... avec un conducteur d'omnibus qu'elle rencontrait par hasard un jour où son équipage s'était brisé, et où elle avait été obligée de regagner son hôtel dans la voiture du menu monde.

D'autres fois, le conducteur d'omnibus était remplacé par un commis de magasin; d'autres fois encore, par un garçon de café; mais après avoir passé en revue la plus grande partie des conditions sociales, on commençait à désespérer, quand le caprice de la vogue est venu rajeunir la situation.

Vous allez revoir l'histoire de la comtesse de X...

Seulement celui qu'elle épousera sera... un égoutier du grand collecteur.

Je vois cela d'ici.

— Une singulière aventure a signalé la dernière visite faite au Paris souterrain. On sait qu'en effet c'est aujourd'hui une fureur chez nos élégantes que ces promenades à plusieurs pieds au-dessous du sol.

Donc la caravane composée de notabilités de tout genre s'était mise en marche.

Parmi les belles curieuses, figurait la charmante comtesse de Y.., veuve autant convoitée pour ses attraits que pour sa fortune.

Le wagon dans lequel se trouvait la comtesse était remorqué par un grand jeune homme pâle, mélancolique et dont l'excessive distinction se révélait en dépit des longues bottes avec lesquelles il marchait intrépidement dans l'eau épaisse qui lui montait à la cheville.

La comtesse malgré elle avait remarqué cet étrange et saisissant personnage dont les allures étaient si peu en rapport avec . . . .

Leurs yeux s'étaient rencontrés et . . . .

. . . .

Hier, à Saint-Thomas d'Aquin, une longue file d'équipages armoriés amenait les invités qui se pressaient pour venir assister à un mariage pompeux.

C'était la belle comtesse de Y... qui épousait le modeste égouttier dans lequel elle avait reconnu le fils naturel d'un de nos grands personnages!....

Et voilàlà!

***

A... passe à tort ou à raison pour n'être pas un foudre de guerre.

Ce qui n'empêche pas A... de porter bravement à sa boutonnière civile je ne sais quel ruban de je ne sais quel ordre exotique raccolé je ne sais où.

Ledit ruban ressemblant le plus qu'il peut à la légion d'honneur.

— Tiens! faisait une dame à la dernière soirée du ministère de... M. A... est donc décoré!

— Oui, madame, objecta un des voisins de la dame, mais remarquez que sa décoration n'est pas rouge.

— C'est vrai, elle n'a pas été au feu.

***

La petite Banban, — un nom d'amitié qu'on a prodigué à cette intéressante cocotte — est un de nos estomacs les plus réussis.

Trois soupers ne l'effrayent pas dans la même nuit.

Or voici comme elle procède.

Elle soupe vers une heure avec un Anglais, puis donne rendez-vous pour trois heures à un Russe, et pour cinq à un Brésilien qu'elle vient successivement querir.

Le tout sous l'horloge.

Aussi disait-elle naïvement à une confrère :

— Moi, l'horloge de l'Opéra, c'est mon garde-manger!

Belle âme, va!

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

On demandait un jour à M. d'Ennery :

— Avez-vous un procédé pour faire du drame?

— Oui.

— Lequel?

— Mon dieu! rien n'est plus simple : il faut tâcher d'émouvoir ou d'amuser le spectateur. Voilà tout.

On voit en effet que le procédé est excessivement simple; le tout est de savoir l'appliquer avec bonheur.

Or, de la génération contemporaine, bien peu d'auteurs cherchent l'intérêt et la gaieté; ils font du théâtre une conférence et transforment les comédiens en lecteurs.

L'un vient prononcer un discours sur la politique, l'autre parle de la religion, un troisième s'occupe des questions sociales, et le quatrième donne de douces leçons au gouvernement; autant de personnages d'une comédie, autant de professeurs insupportables et prétentieux qui ennuient le public au lieu de le distraire.

M. Octave Feuillet lui-même, le charmant écrivain, le puissant dramaturge qui nous a donné *Dalila*, n'a pas su résister à la tentation de dire son petit mot sur les affaires publiques, sur l'état des esprits en Bretagne, et sur les rapports entre les mécaniciens du jour et la noblesse d'autrefois. Lui aussi a voulu mettre en action les immortels principes de 89, qu'on rencontre dans la plupart des comédies.

La mécanique contemporaine est évidemment digne d'intérêt; elle est arrivée à une perfection qui étonne; elle a transformé l'industrie et permet aux marchands de confection de donner un habillement complet à trente francs. C'est excessivement beau, mais peu fait pour inspirer à un poëte une tragédie en cinq actes.

Étant donné une mécanique comme sujet de pièce, il faut nécessairement lui opposer une famille légitimiste qui fait peu de cas d'un mécanicien amoureux. M. Octave Feuil et l'a bien compris et a exploité la situation avec un rare bonheur; d'un côté des mécaniques qui marchent, et de l'autre côté des légitimistes qui n'avancent pas; le mécanicien, qui est un enfant du siècle, représente le progrès auquel la *Belle au bois dormant* ne l'intéresse que médiocrement. C'est, on le voit, l'éternelle lutte entre la mécanique contemporaine et l'ancien système; on ne peut pas nier que les Bretons ne soient divisés en deux camps : le peuple est pour les machines à coudre, c'est-à-dire pour le progrès, et la noblesse préfère les vêtements cousus par la main d'un ouvrier.

On comprendra facilement qu'une union entre deux jeunes gens qui confessent des principes diamétralement opposés est difficile; cependant, à la fin de la pièce, le mécanicien triomphe, et la noble demoiselle reconnaît enfin les immortels principes de 89.

Il était temps.

Malgré mes très-grandes et très-réelles sympathies pour le beau talent de M. Octave Feuillet, il m'a été impossible de m'intéresser à sa comédie vague, confuse et prétentieuse. L'auteur de *Dalila* et du *Jeune homme pauvre* vit loin de Paris, en Bretagne : au lieu d'étudier le monde parisien, il contemple l'océan; or la mer est dangereuse; elle pousse à la rêverie et à la mélancolie; sur les bords de l'océan on oublie bien vite la société parisienne — ne pas confondre avec les Nantais — et l'on se crée un petit monde à part, un monde à la mode de Bretagne; puis un jour on fait une comédie comme *la Belle au bois dormant*, comédie qui peut avoir beaucoup de charmes quand on la lit sur le galet, mais qu'on trouve fort ennuyeuse au théâtre.

On avait beaucoup compté sur cette pièce pour rendre la vie au théâtre du Vaudeville. Ce malheureux théâtre est une sorte de château de la Belle au bois dormant; partout le silence et la mort; les escaliers sont déserts, et les acteurs n'ont pas changé de position depuis le dernier succès. Félix est adossé contre le mur avec la baguette de Desgenais à la main; Jeanne Essler a conservé l'attitude rêveuse qu'elle avait quand le sommeil l'a surprise; les autres dorment également, et même la concierge est immobile dans sa loge. Il est temps qu'un prince charmant de la société des auteurs dramatiques passe par là avec une comédie bien vivante et réveille tout le monde.

On ne peut pas dire que le même silence règne au théâtre du Châtelet, où les quarante chiens de *la Jeunesse du roi Henri* viennent de rentrer avec un vacarme épouvantable.

Condamnés au repos depuis le mois d'août, les chiens de M. Hostein ont profité des loisirs que leur laissait la direction pour prendre des leçons de déclamation chez les professeurs les plus recherchés de la capitale; il est de notre devoir de constater les grands progrès qu'ils ont faits depuis l'année dernière. On peut dire d'eux qu'ils sont des comédiens soucieux de leur art, à qui les encouragements du *Journal amusant* ne manqueront pas dans la brillante carrière qu'ils sont destinés à parcourir.

ALBERT WOLFF.

La *Société de quatuor et quintetti*, transférée cette année à la salle Pleyel, donnera sa quatrième séance le samedi 25 février 1865. Une des plus célèbres compositions de Spohr, le huitième concerto de violon, sera exécutée par Jules Wilaume, premier prix du Conservatoire et premier violon à l'Académie impériale de musique.

Le *Journal de la Régence* (1715-1723), par Jean Buvat, écrivain de la Bibliothèque du roi, publié avec autorisation de S. Exc. le ministre de l'instruction publique, accompagné d'une Introduction, de notes et d'un Index alphabétique, par Em. Campardon, archiviste aux Archives de l'Empire, renferme les plus curieux détails sur cette époque si intéressante de notre histoire. Les bruits de Paris y sont recueillis au jour le jour; rien de ce qui se passa pendant ces sept années n'y est oublié. On voit les diverses péripéties du système de Law. Les émotions causées par Cartouche et sa bande y sont exprimées d'une façon saisissante. Enfin Buvat, qui représente l'esprit de la bourgeoisie de son temps, y a dépeint avec une grande naïveté toutes les gloires et toutes les misères des premières années du règne de Louis XV. — Deux beaux volumes in-8°. Prix : 16 fr. H. Plon, éditeur.

M. Desbarrolles prévient les nombreuses personnes qui lui demandent son livre, qu'étant rentré, par une décision de la première chambre, en possession de ses clichés, la cinquième édition des *Mystères de la main*, dont l'*Almanach prophétique* a publié des extraits, est sous presse, et paraîtra dans le courant du mois de mars.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 479. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 4 Mars 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

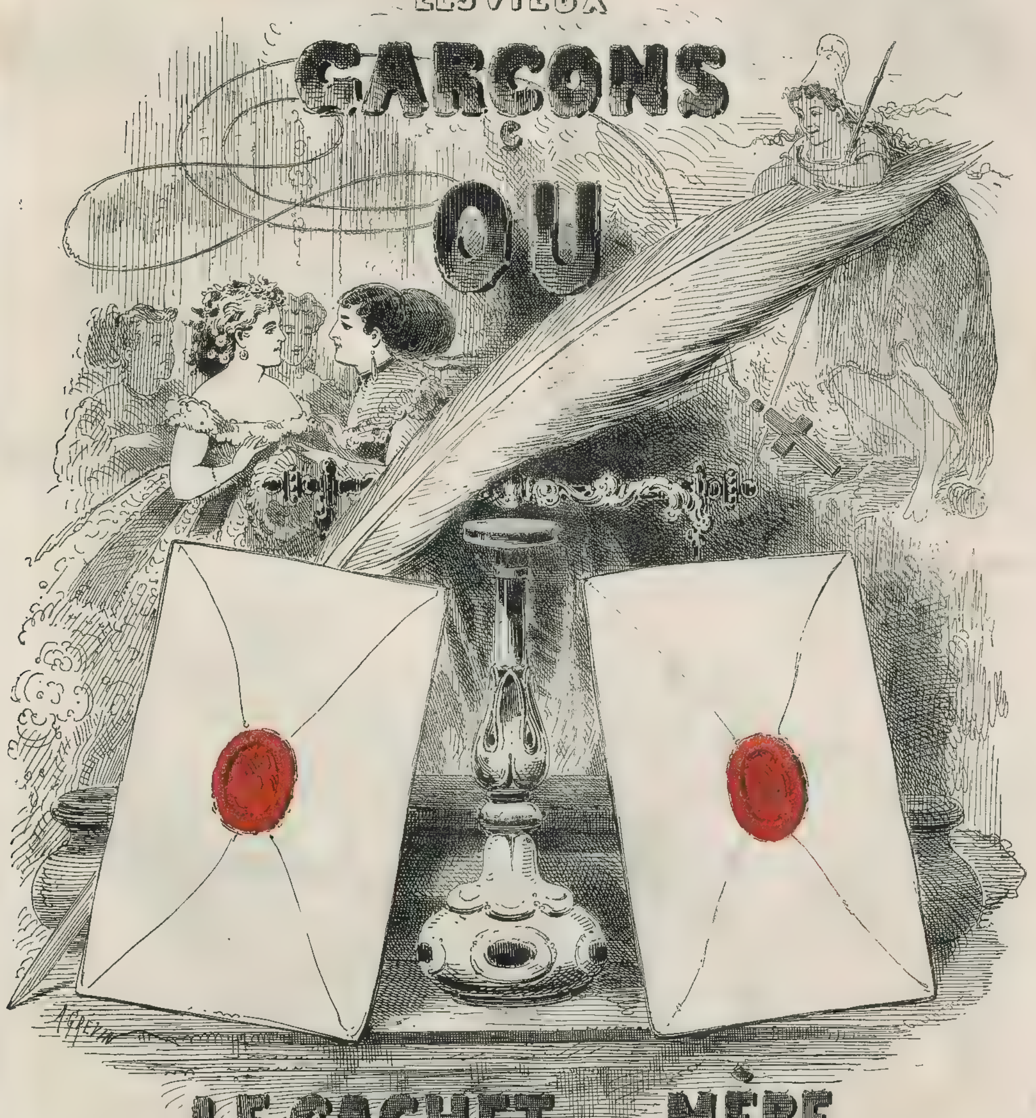
ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

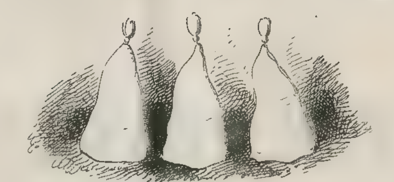
TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

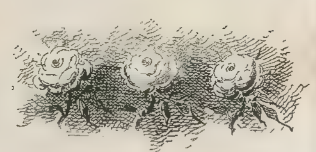








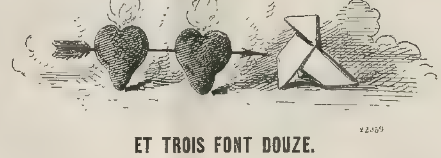




TROIS FOIS TROIS FONT NEUF,



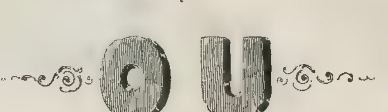

PINGUI, PINGO, POPO LA GUENAGO!



ET TROIS FONT DOUZE.



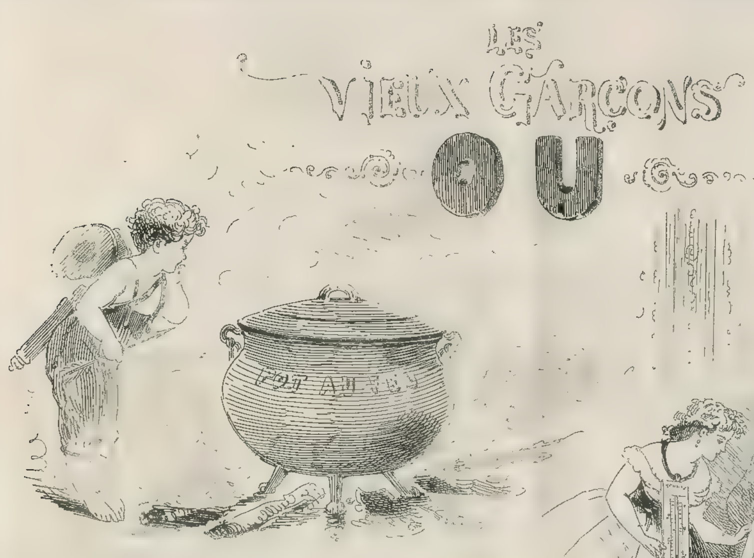
LE CHAPEAU DE MONTJOIE?





LES POURQUOI DE LA JEUNE ANTOINETTE.

LES VIEUX GARÇONS OU



2 962

CE QUI SE PASSE DANS L'AME DES CÉLIBATAIRES QUAND VIENT LE MOIS D'OCTOBRE,



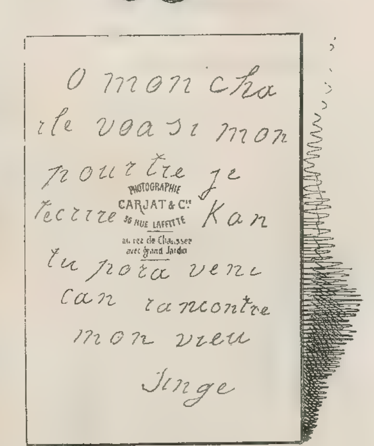
OU L'ART D'ÊTRE HEUREUX EN MÉNAGE,

OU



LE CORROMPU MORTEMER ET LE CANDIDE NANTYA, PÈRE ET FILS SANS LE SAVOIR.

OU



22963

L'AUTOGRAPHE DE CLAUDINE TRRROUILLON.





L'HONNÊTE CLAVIÈRES QUI ROUGIT PRESQUE ENCORE, **OU** TOUT EST DANS L'ŒIL CHEZ VAUCOURTOIS, **OU** QU'IMPORTE D'ÊTRE... DUBOURG, DU MOMENT QU'ON N'EN SAIT RIEN?

LES ESCALIERS CIRÉS.

— Quel charmant garçon que ce Fleuriot!

— Excellent.

— Et sa femme?

— Adorable!

Ces quatre répliques sont échangées entre deux jeunes littérateurs, MM. Pivert et Blandin, sur le palier d'un cinquième étage.

— La maison est bien tenue, dit Pivert en jetant un coup d'œil approbateur sur les marbres, les stucs, les bois riches et les dorures visibles de l'escalier.

— C'est princier.

— Une chambre mansardée dans cette maison ne doit pas se louer moins de sept mille francs.

— Par exemple, ils ont retiré le tapis.

— L'ancien commençait à se fatiguer. Vois donc avec quel soin l'escalier est ciré, un miroir! On se ferait la barbe en se regardant dans une marche.

— Je n'aime pas ça, moi, réplique Blandin.

— Tu préfères ton échelle de meunier?

— Oui.

— La nostalgie de la crotte!

— Fais attention, tu as failli glisser. Prends la rampe.

— Allons donc, j'ai le pied marin!

En arrivant au premier étage, Pivert fait un écart, perd l'équilibre, pique une tête sur les marches et roule jusqu'en bas de l'escalier.

Blandin se précipite à son secours.

— Es-tu blessé? s'écrie-t-il avec des pleurs dans le verbe.

— Sacrrr!... hurle le malheureux Pivert.

— As-tu quelque chose de luxé?

— Sacrrr!...

— Oui, oui.

— Sacrrr!... mon nez?... Ai-je encore mon nez?

— Oui, console-toi... Ta chute l'a même notablement augmenté.

— Et j'ai un rendez-vous ce soir avec une femme du monde. Sacrrr!...

— C'est fâcheux.

L'exaspération de Pivert va grandissant.

— Les crétins! les mollusques! sont-ils assez bêtes avec leurs escaliers cirés! Ils devraient y incruster des lames de rasoir, des *torpilles*, des machines infernales, ils seraient encore plus dangereux!

— Je t'ai prévenu tout à l'heure.

— Mais c'est-à-dire que je vais mettre la préfecture de police en demeure de prendre un arrêté, deux arrêtés, autant d'arrêtés qu'il y a d'étages dans chaque maison!... J'ai une bosse au front, n'est-ce pas?

— Tu en as deux grosses et une petite.

— Sacrrr!... animaux!... brigands!... recéleurs d'immeubles, va!

Attiré par le bruit, le sous-propriétaire, nommé autrefois portier, se présente calme et digne aux deux jeunes gens :

— Qu'y a-t-il, messieurs? ne pourriez-vous aller vous colleter plus loin?

— Que dit ce drôle? hurle Pivert.

— Je vous dis, monsieur, d'aller vitupérer ailleurs.

— Mais, vieux geôlier de locataires!...

— Vous m'insultez!

— Parbleu!

— Sortez de mon escalier ou je vais querir la force armée.

— Ah! je te conseille d'en parler, de ton escalier! Mais regarde donc mon nez, gros malheureux!

— Il a souffert, je le reconnais.

— Et à qui le doit-il?

— Je l'ignore.

— A ta cire, à tes brosses, à tous tes polissoirs de malheur!

— Vos discours m'étonnent sans m'éclairer.

— Pourquoi cires-tu ces marches?

— Pour obéir aux devoirs de la propreté et au respect de mes engagements contractés avec le propriétaire.



PEUT-ON RÉPONDRE : TOUT A L'HEURE, QUAND BLANCHE PIERSON VOUS DIT : TOUT DE SUITE!

— Vous avez donc juré tous les deux d'estropier les gens qui entrent chez vous?

— Monsieur, l'état de votre nez et les quatre bosses que vous avez au front...

— Quatre, Blandin?

— Quatre, Pivert.

Le portier continue.

— ... me rendent indulgent. Vous pouvez vous retirer sans l'aide du sergent de ville.

— Merci, portier généreux; je me souviendrai de cette clémence auguste.

— Mon nom n'a rien de commun avec celui d'Auguste.

— Je le regrette, mais ce sera pour une autre fois.

C'est sur cette phrase vide de sens que Pivert s'éloigne du lieu témoin de sa chute.

Maintenant, usant du privilége laissé au romancier (une formule toute neuve qui n'a jamais servi), nous allons vieillir le lecteur de six semaines.

Le portier de l'immeuble précité cause dans son salon-loge avec sa compagne fidèle.

— Je suis sûr que ces attentats proviennent de l'homme au nez.

— Le gredin!

— Il y a un mois, lors du premier délit, on eût dit qu'on avait renversé un tombereau de sable dans mon escalier; la grêle, quoi!

— Pauvre escalier!

— Le second, il y a quinze jours, c'était un panier de cendre répandue à profusion tout le long de mes cinq étages.

— Il y en avait partout.

— Enfin, hier, c'était comme si qu'il avait neigé sur mes marches; elles étaient recouvertes de poudre de blanc d'Espagne passée au tamis de soie.

— Et ça tient comme la gale.

— Le propriétaire est furieux.

— Il y a de quoi. On sonne, tire le cordon.

Deux hommes filent rapidement devant la loge, mais ils ont été reconnus par le portier.

— Attention! c'est lui. Je me sens menacer de quelque nouvelle avanie. Ouvrons l'œil.

Le concierge ne s'est pas trompé : Pivert et Blandin ont gravi rapidement les cinq étages, et, après avoir sonné à la porte de Fleuriot, qu'ils savent ne pas trouver chez lui, ils préparent sur le palier du quatrième une nouvelle attaque au droit qu'a tout propriétaire de faire casser les reins aux gens qui se risquent sur les marches glissantes de son escalier.

— Je commence, dit Pivert en tirant une vessie pleine d'eau de sa poche droite.

— Et moi je continue, ajoute Blandin.

En un instant quatre vessies sont vidées dans l'escalier qui joue immédiatement à la cataracte de façon à faire illusion à l'œil le plus prévenu. L'eau descend quatre à quatre et arrive jusqu'au portier placé en sentinelle au rez-de-chaussée.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça? fait-il en voyant les progrès de l'inondation.

— Cours! lui dit sa femme, monte! gravis! et surtout pas de grâce!...

Arrivé au second, le concierge s'arrête surpris en voyant les deux jeunes gens descendre l'escalier à cheval sur la rampe.

— Que signifient ces danses de corde? leur demande-t-il plein d'un juste courroux.

— Cela signifie, réplique Pivert, que votre escalier est impraticable par suite de la rupture d'un réservoir.

— Il n'y a de réservoirs ici que ceux que vous apportez, entendez-vous!

— Réservoir vous-même! fouillez-nous!

— Mais cette eau, cette eau n'est pas venue toute seule?

— Votre toiture est en si mauvais état : il neigeait hier, il pleut aujourd'hui, voilà tout.

— Messieurs, je porterai plainte à toutes les autorités.

— Tu ne feras que suivre notre exemple, riposte Pivert avec fierté. Il y a longtemps que je t'ai dénoncé!

— Vous m'avez?...



LES REMORDS DE REBECCA,



OU UNE SEMAINE SANS MERCREDI.

— Complétement, et je suis sur le point d'obtenir ton extradition.

— Mais je ne vous ai rien fait, moi!

— Et mon nez, misérable! à qui doit-il la perte de son plus joli méplat? Dis, à qui la doit-il?

— On cire les escaliers partout.

— Et partout on est imbécile! Que dirais-tu si j'ornais de piquants acérés le gland de ton cordon?

— Que penserais-tu, ajoute Blondin, si je rembourrais ton fauteuil avec des alènes de bottier?

— Mais, mais...

— Tu vas nous jurer sur ta tête de renoncer à ces pratiques odieuses.

— Quelles pratiques?

— Si, par impossible, tu recommençais à frotter ta montagne russe, nous ferions sauter ta loge infernalement!

— Infer...

— Na-le-ment! Et maintenant, quittons ce débris d'un autre âge, et qu'il puisse éponger ses marches dans le silence de l'escalier.

Les deux amis s'éloignent à grands pas, laissant le concierge sous l'empire d'une émotion indescriptible.

— Blandin, dit Pivert, il faut continuer notre œuvre.

— Tu veux *défrotter, décirer* tous les escaliers de notre connaissance.

— Je le veux. Je fonde une croisade contre cet usage barbare; je serai le saint Bernard de la chose : Dieu le volt! Dieu le volt!

— Il est certain que nous rendrions un grand service à la société.

— Voilà trop longtemps qu'ils estropient le monde sous prétexte de propreté. Je répandrai sur les degrés de leurs temples les produits chimiques les plus poissants! Les femmes y laisseront leurs souliers, mais au moins elles ne tomberont plus.

— Nous nous ferons arrêter.

— Je l'espère bien! cela nous fournira l'occasion de confesser notre foi. — Monsieur le commissaire, ceux qui ont passé la nuit au poste vous saluent!

En rentrant chez lui, Pivert est happé au passage par son Pipelet.

— Grande nouvelle, monsieur Pivert!

— Le propriétaire me diminue?

— Mieux que cela.

— Il me donne quittance des cinq termes que je lui dois?

— Non, il s'agit d'une chose d'administration.

— Voyons votre chose!

— Chaque locataire sera tenu de cirer ou de faire cirer à ses frais l'escalier qui mène à l'étage occupé par son appartement.

Pivert jette sur le fonctionnaire un regard de mort.

— Eh bien... quoi?... murmure ce dernier.

— Va dire à ton maître que j'accède à son vœu : je passerai mon étage au cirage à l'œuf; libre à lui de mettre mes bottes en couleur!

Louis Leroy.

LE BON GENRE DU JOUR.

A cette époque de l'année vous ne savez pas quelle est la grande mode, je vous le donne en cent à deviner?

Vous jetez votre langue au bœuf gras, n'est-ce pas?

Eh bien, c'est d'avoir l'*air éreinté*.

Un jeune homme pâle, les traits tirés, les yeux enfoncés dans l'orbite, et qui se traîne avec peine, est un jeune homme lancé.

Pourquoi?... parce qu'il passe pour aller beaucoup dans le monde.

Hier, nous en aperçûmes deux qui se rencontrèrent sur les boulevards.

Ils essayèrent de se donner une poignée de mains, mais ils n'en eurent pas la force.

— Depuis huit jours, dit l'un, je ne me suis pas couché une seule fois.

— Ni moi, répondit l'autre.

— Si bien que je suis rompu.

— J'ai les os brisés.

— Je me suis fait frictionner ce matin pendant deux heures par mon concierge.

— C'est comme moi; le malheureux a frotté si fort qu'il a manqué d'avoir une attaque d'apoplexie.

— Allez-vous ce soir chez la vicomtesse de B...?

— Certainement. Et vous?

— Je ne manquerai pas cette petite fête, sans cela je serais déshonoré.

— Quand on est en carnaval, c'est pour s'amuser.

— Vous amusez-vous?

— Pas énormément, mais je tiens à me montrer dans le monde, parce que ça me pose.

— C'est comme moi.

— A propos, si ce soir vous conduisez le cotillon, passez la figure du tabouret, parce que si j'ai le malheur de me mettre à genoux, il me sera totalement impossible de me relever.

— J'en serais tout aussi incapable que vous.

Ils se quittent et s'éloignent à pas lents.

Telle est la jeunesse d'aujourd'hui.

Si on soufflait un peu fort sur un gandin, il tomberait comme un pantin.

Mais nous le répétons, pour ces messieurs c'est un honneur d'être ainsi défaits.

Anatole Dugrattoir, un jeune cocodès que nous avons l'honneur de vous présenter, fait partie de cette spirituelle catégorie.

Il est au comble de la joie quand il reçoit une carte



ENFIN! MORTEMER VA DONC POUVOIR DINER EN FAMILLE! **ET** MERCI, SARDOU!

d'invitation pour aller à un bal; il la place chez lui en évidence de façon que tout le monde puisse la voir.

S'il ne craignait pas d'être trop ridicule, il la porterait à son chapeau, comme les *sportsmen* portent leur carte d'entrée au pesage.

Mais ce qui fait le malheur d'Anatole, c'est de ne pas recevoir une grande quantité d'invitations; cependant il a trouvé un moyen d'augmenter sa collection.

Il va trouver un de ses amis, jeune homme fort lancé. Avec sa permission il fouille dans ses papiers et en retire plusieurs lettres d'invitation.

— Mon cher, lui dit-il, tu serais bien aimable de me donner tout cela.

— Mais qu'en feras-tu? ce sont des morceaux de carton sans valeur.

— Au lieu de collectionner des timbres-poste, je collectionne des invitations. Chacun sa manie.

— Ça ne fait de mal à personne. Emporte donc tout ce que tu voudras.

Dugrattoir est au comble de la joie. Seulement une fois rentré chez lui, sur l'invitation, il substitue son nom à celui de son ami.

La loi ne punit pas cette petite fraude.

Il est heureux de montrer à toutes ses connaissances que *monsieur le marquis et madame la marquise de Trois-Étoiles*, ou *monsieur le baron et madame la baronne de Quatre-Points, le prient de leur faire l'honneur de venir passer chez eux la soirée du*, etc., etc.

Mais Anatole ne se borne pas à cette exhibition de carton.

Tous les soirs il met un habit noir et une cravate blanche.

— Ne m'attendez pas, dit-il avec fierté à sa concierge, je vais dans le monde et je ne rentrerai que fort tard dans la nuit.

Alors toute la maison sait que les salons s'arrachent M. Anatole Dugrattoir.

Lui ne se borne pas à cette sortie. S'il rencontre une personne de sa connaissance, il la prie de l'accompagner jusqu'à la demeure de M. X... ou de M. Z... chez qui il y a un grand bal.

Il sait, en effet, que M. X... ou M. Z... reçoit ce soir-là.

Arrivé devant la maison, il serre la main de celui qui l'accompagne et qui lui souhaite de bien s'amuser.

Anatole monte quelques marches de l'escalier, puis les descend et sort, bien persuadé que la personne qui est venue avec lui est déjà loin.

Alors il se promène une grande partie de la nuit dans les rues de Paris, puis quand le jour commence à poindre il rentre chez lui se coucher.

Le lendemain, dans la journée, Anatole feint un grand éreintement. Il est, en effet, un peu fatigué de sa promenade nocturne.

— Monsieur Dugrattoir, lui dit sa femme de ménage, vous vous abîmez la santé, vous allez trop dans le monde. Reposez-vous cette nuit.

— Non, je ne le puis, je suis invité ce soir chez la comtesse de K..., et on m'a prié de conduire le cotillon. Vous me préparerez encore une cravate blanche.

Soyez bien persuadé, ami lecteur, que les Anatole Dugrattoir sont très-nombreux dans cette bonne ville de Paris.

A. Brémond.

FANTASIAS.

Ne nous plaignons pas.

Le carnaval a fait généreusement les choses en l'honneur de la presse.

Quatre bœufs gras portant des noms de journaux! C'est à coup sûr là un genre de succès littéraire auquel le passé n'avait point songé.

Probablement les sympathies de la boucherie contribuent à déterminer des amateurs à fonder sans cesse des publications nouvelles.

Il vient d'en paraître une encore :

Le *Journal des cochers*.

De quoi y parle-t-on? La question du pourboire doit y être élevée à la hauteur d'un premier Paris.

— Le *Journal des cochers!* s'est écrié un amateur d'à peu près; les *compteurs* se suivent et ne se ressemblent pas!

***

Nous allons bien!

Avez-vous lu l'entrefilet suivant, qui a paru dans tous les journaux :

« Une entreprise anglaise fait construire en ce moment, sur l'emplacement de Sodome et Gomorrhe, dans la Palestine, une grande usine pour extraire le *brôme* contenu dans les eaux du lac dit la mer Morte. »

Rien de plus.

Pas une réflexion, — comme s'il s'agissait de la chose du monde la plus naturelle.

O traditions! ô poésie! voilà maintenant ce qu'on a fait de vous!

Une usine pour exploiter le feu du ciel!

Il en est résulté du *brôme*, et vous comprenez bien que le brôme n'est pas fait pour être perdu.

Demain les plaies d'Égypte recommenceraient qu'il se fonderait une société au capital de plusieurs millions pour utiliser les pluies de sauterelles comme engrais; les eaux changées en sang, comme nouveau genre d'hydrothérapie, etc.

Ce que c'est que d'être forts!

*
* *

La chimie, du reste, se fourre partout.

La mode est aux soirées scientifiques.

Dans maint salon, au lieu des romances traditionnelles ou de la comédie de société, on fait maintenant des expériences savantes.

Chez M. Perdonnet, l'éminent directeur de l'École centrale, ces réunions ont une vogue immense et méritée.

Incessamment, quand deux jeunes personnes dialogueront sur la soirée de la veille, on entendra ce qui suit :

— S'est-on bien amusé chez la comtesse?

— Beaucoup. On a fait des expériences charmantes sur le sulfure de potassium.

*
* *

Nadar *for ever*.

Il va se remettre en campagne avec plus de résolution que jamais, et sa société fonctionne avec régularité.

— La société du *Plus lourd que l'air*, disait à ce propos un fantaisiste, mais ce doit être la société des faiseurs de paroles de romances!

*
* *

La cuisine ne connaît plus d'obstacles.

On mange du cheval.

On mange des ailerons de requin, des nids d'hirondelle, de l'hippopotame au gratin, du rhinocéros à la mode!

— La belle affaire! s'est écriée l'autre jour la petite X..., qui passe pour avoir ruiné un spéculateur connu..., j'ai bien mangé de l'usurier, moi!

*
* *

Une des collègues de la petite X..., célèbre par ses principes accommodants, a adopté avec fureur la coiffure du jour.

Elle ne sort plus qu'avec un poignard dans la chevelure.

— C'est peut-être pour se donner des idées de résistance, a dit un sceptique.

*
* *

Un spirituel journaliste s'était permis tout dernièrement une critique acidulée contre une jeune grue d'un petit théâtre, célèbre pour son sans-gêne en matière de sentiment.

Le lendemain, un monsieur se présente chez le journaliste.

— Monsieur, c'est bien vous qui avez écrit cet article?

— Moi-même.

— Il ne me convient pas que l'on raille mademoiselle Chose.

— A quel titre donc?

— Monsieur, je suis son protecteur, et je viens vous demander une réparation...

— Locative?

*
* *

Ce bon, ce cher, cet excellent Calino!

Aimons-le bien, choyons-le bien. Il est si plein d'attentions pour nous.

Jamais il ne laisse chômer la nouvelle à la main, jamais il ne laisse s'épuiser les provisions du chroniqueur.

Toujours là pour les renouveler, il n'attend pas même qu'on l'appelle.

Ce bon Calino!

A propos, j'oubliais de vous dire qu'il vient encore de changer de profession.

C'est sa manière à cet homme!

Il s'est établi marchand de lingerie.

Avant-hier, une cliente entre dans sa boutique et lui commande, en donnant son adresse, une douzaine de mouchoirs brodés à son chiffre.

Le soir même, la cliente recevait la lettre suivante :

« Madame,

» Veuillez m'excuser, mais j'ai oublié vos initales. Je vous serais donc obligé de me les envoyer par la poste.

» Agréez.... »

Et sur la lettre, Calino avait écrit sans broncher :

MADAME JULIETTE DURAND.

PIERRE VÉRON.

LES MÉMOIRES DE THÉRÉSA

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME.

Nous avons enfin ces fameux *Mémoires* dont on a tant parlé depuis deux mois.

Les voilà! nous pouvons satisfaire notre curiosité qui a été excitée par les demi-indiscrétions de la presse.

Enfin nous savons donc ce qu'elle a été cette Thérésa qui fait courir tout Paris et la banlieue avec une simple chanson. Nous connaissons sa vie passée, ses luttes, ses déboires, ses misères; nous l'avons suivie dans les tables d'hôte d'artistes et dans les cafés où l'on soupe pour vingt sous; nous avons pénétré dans les coins les plus ignorés de l'existence des comédiens ambulants et de la bohème artistique.

Trois cents pages d'histoire privée, de souvenirs, d'anecdotes, d'esquisses, de tableaux de mœurs et de révélations, le tout est écrit avec une grande vivacité, beaucoup d'entrain, de bonne humeur et même d'esprit. Oui, il y a même de l'esprit dans ce volume, de ce bon esprit parisien qui raille, griffe et amuse; on dirait que ce livre a été écrit sur le coin d'une table après un somptueux souper chez Brébant. On a reproché à mademoiselle Thérésa de mêler de l'absinthe à ses chansons, elle vient de prendre sa revanche en mêlant du champagne à ses souvenirs.

Certes, je ne veux pas dire par là que les *Mémoires de Thérésa* font un de ces volumes qui marquent dans la littérature d'un peuple, que la célèbre chanteuse traite les questions les plus élevées et donne des leçons aux gouvernements; je ne prétendrai pas non plus que les lettrés conserveront ce volume entre les *Mémoires de Saint-Simon* et les œuvres de M. de Lamartine. D'ailleurs je ne pense pas que mademoiselle Thérésa ait cette prétention, quoiqu'on ait fait courir le bruit qu'elle songe à se présenter aux prochaines élections de l'Académie. Mais son livre est vif et amusant; on le lit sans fatigue d'un bout à l'autre, on sourit souvent, on est quelquefois ému, il y a de l'intérêt partout. Que faut-il de plus à un ouvrage qui est signé du nom d'une artiste qui doit sa vogue à *Rien n'est sacré pour un sapeur?*

Les *Mémoires de Thérésa* s'enlèvent chez les libraires comme les petits pains chez le boulanger. Sur les boulevards, on voit passer les Parisiens ornés de ce volume à la mode; on en parle au théâtre et à la ville, et plusieurs soirées ont été contremandées parce que les maîtresses de maison ont voulu lire le livre au coin du feu.

Où la vogue s'arrêtera-t-elle?

Nul ne le sait, car lorsque l'engouement du public parisien l'intéresse à une entreprise quelconque, elle peut prétendre à tout.

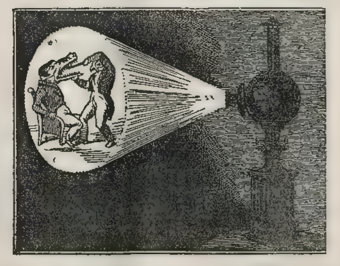
On vendra autant de volumes de Thérésa qu'on a vendu de brioches à un sou chez le pâtissier de la rue de la Lune.

C'est tout dire.

PAUL GIRARD.

M. Henri Plon, imprimeur de l'Empereur, nous prie de donner avis que le premier volume de l'*Histoire de Jules César* ne paraîtra que dans les premiers jours de la semaine prochaine, l'atlas des cartes en couleurs qui accompagnent ce volume n'étant pas encore prêt.







L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 480. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 11 Mars 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

LES JOUEURS DE BILLARD, — par H. Daumier.



La première leçon.



Un monsieur très-fort jouant pour la galerie.

LES JOUEURS DE BILLARD, — par H. DAUMIER (suite).



[illegible]



Deux amateurs de la banlieue.

MES MENUS.

Brillat-Savarin l'a dit : La fin du carnaval est propice aux réflexions gastronomiques. Le mercredi des Cendres, fais ton examen d'estomac et récapitule tes menus.

Mais, avant tout, qu'il me soit permis de poser cette question :

OU EN EST LA CUISINE FRANÇAISE !

Ne vous y trompez pas. Sous une apparence de vigueur et de santé, la cuisine française se meurt, la cuisine française est morte.

Elle succombe sous deux maladies : l'éclectisme et le romantisme.

Autrefois, les règles qui présidaient à la confection

LES JOUEURS DE BILLARD, — par H. Daumier (suite).



Ces dames de la brasserie.

d'un repas étaient les mêmes que celles que l'on suivait dans la composition d'une tragédie.

Vatel était le Racine de la cuisine, de même que Racine était le Vatel de la poésie.

Le seul inconvénient de cette façon de comprendre l'art culinaire, c'est que les convives trouvaient quelquefois dans les sauces des songes et des récits au milieu des champignons et des truffes; mais le grand siècle aimait trop la littérature pour s'en plaindre, lui qui se contentait, au lieu de faisans, de cailles et de dindons, de manger les contes de madame Scarron à la broche.

L'autre soir, chez Brébant, j'ai voulu faire servir à une Pierrette quelques nouvelles à la main en guise de crevettes et une chronique de Paris à la place d'un perdreau truffé; cette jeune personne m'a planté là pour se réfugier dans un cabinet voisin occupé par deux Anglais : ni mes larmes ni mes supplications n'ont pu l'en faire sortir.

ON DEMANDE DES INVENTEURS.

Une grande preuve de la décadence de la cuisine française, c'est l'absence de créations nouvelles.

Il en est de la cuisine comme du théâtre, on reprend les anciens plats, on n'en fait plus de nouveaux.

M. Véron lui-même s'est retiré de la scène : depuis deux ans il n'a pas même inventé un potage.

On parle d'Alexandre Dumas, mais Alexandre Dumas n'est qu'un cuisinier et non un gastronome. Vous pouvez réussir admirablement tel ou tel plat sans pour cela avoir le droit de figurer le moins du monde parmi les gastrosophes distingués de votre époque.

Mais trêve de réflexions générales, il est temps de passer en revue, menu par menu, la saison gastronomique qui vient de s'écouler.

MENU DE CHEVAL.

J'avais bien envie de ne pas assister au banquet des hippophages, c'est vieux, c'est usé, c'est absurde. Qui est-ce qui n'a pas mangé du cheval une fois dans sa vie ?

J'ai fini pourtant par me laisser aller.

On m'avait parlé d'un certain plat de côtelettes de cheval à la purée d'ananas, et j'ai voulu savoir ce que c'était.

Faible! faible!

Quant au cheval, c'est toujours du cheval. La seule façon de l'apprêter, selon moi, serait de le couper en grillades, de le jeter sur un feu vif et de le manger saupoudré de poudre à canon, avec ce titre : Filet de cheval à la Bérézina.

Toute autre manière de manger le cheval est fade.

Je doute que les hippophages parviennent l'année prochaine à organiser leur banquet.

Le cheval a dit son dernier mot.

MENU DE VOLAILLES.

Le banquet des volailles ne me semble pas non plus destiné à un bien grand avenir.

Poulardes rôties.

Poulardes en sauce blanche.

Poulardes au pot.

C'est toujours la même poularde en définitive, qu'elle soit de Bresse ou qu'elle soit de Normandie.

Quelques-uns des membres du comité de dégustation prétendaient parfaitement reconnaître à leur goût les poulardes issues des poules scandinaves et celles qui proviennent des basses-cours des anciens rois Burgundes, mais comme ils ont pris un râble de léporide pour un filet de veau, vous me permettrez de douter de leur science.

Vous me demanderez : Qu'est-ce qu'un léporide?

C'est le produit non incestueux de la hase et du lapin, car le mariage a été célébré par-devant le président de la Société d'acclimatation et ses adjoints, et les enfants qui en sont issus ont été adoptés par elle.

— Quel est le goût du léporide?

— Il n'a pas de goût.

— Sa chair se rapproche-t-elle de celle du lapin ou de celle du lièvre?

— Elle se confond avec celle du veau.

— Quel avantage a donc le léporide sur le lièvre et sur le lapin?

— Aucun.

Ce produit n'en fait pas moins un grand honneur à la Société d'acclimatation; le premier acclimatateur qui l'a obtenu a été récompensé par une médaille d'or de première classe.

Après le banquet des volailles, quelques personnes ont essayé d'organiser un banquet où l'on ne mangerait que du léporisme; mais la souscription a été bien vite close, faute de souscripteurs.

Le panléporisme n'est point parvenu à se fonder.

MENU DE CHIEN.

Quant à ce banquet-là, j'étais bien résolu à n'y point aller. Du chien! Qui est-ce qui peut manger du chien?

Eh! mon Dieu! m'a répondu un des organisateurs du banquet, les Chinois, qui sont certainement le peuple le plus sage de l'univers.

Les Chinois ont des boucheries de chien, ils mangent des gigots, des côtelettes, des biftecks de chien.

Le haricot de chien aux navets ou aux pommes de terre est un des meilleurs plats qui figurent dans la *Cuisinière bourgeoise* de Pékin.

Ce raisonnement n'aurait pas suffi à me convaincre, si je ne m'étais dit que je ferais un grand effet en écrivant à la comtesse :

« Chère comtesse,

» Impossible d'accepter votre aimable invitation pour demain, je me dois tout entier au chien.

» Potage de chien.

» Chien mariné.

» Escalope de chien.

» Pâté de chien.

LES JOUEURS DE BILLARD, — par H. Daumier (suite).



Une partie de queues de billard.

» Tel est, ou à peu près, mon menu de demain.

» Je compte vous remercier bientôt, chère comtesse, et vous faire savoir ce qu'il faut penser du chien au point de vue de l'alimentation publique et privée.

» En attendant, souffrez que je me jette à vos pieds.

» Paul Girard. »

Toujours original! dira la comtesse; et le soir, à dîner, je serai l'unique objet de la conversation.

— Nous devions avoir ce soir Paul Girard, le célèbre Paul Girard, mais il ne viendra pas; savez-vous pourquoi?

— Quelque première représentation, sans doute?

— Précisément.

— Quelle pièce donne-t-on ce soir?

— Un banquet de chien, banquet en cinq services.

Et la comtesse lira mon billet; bien sûr, Clocheton, mon jaloux et atrabilaire confrère, Clocheton en fera une maladie, si, comme c'est probable, il a reçu une invitation. Et quelques jours après, quel effet je ferai en entrant dans le salon, et comme tout le monde va m'entourer pour me demander des nouvelles de mon escalope de chien!

Hélas! quand je me suis présenté, c'est à peine si la comtesse a daigné me rendre mon salut et m'honorer d'un petit mouvement de tête; tous les assistants étaient suspendus aux lèvres de Clocheton, qui racontait comment le gouvernement venait d'interdire à Thérésa de chanter son répertoire.

On s'étonnait de cette interdiction, et quelques personnes allaient jusqu'à la qualifier de tyrannique.

Mon effet était manqué, et je m'étais donné une indigestion. On ne me rattrapera plus à manger du chien.

MENU CHINOIS.

Vous le connaissez de temps immémorial :
Nids d'hirondelle à la nankinite.
Ailerons de requin frits.
Olothuries à la mandarine.
Viscères d'esturgeon à la tartare.
Rondelles de bambou en salade.
Olothuries au balichao.

Depuis que la Chine est décidément ouverte et que nous vivons en si bonnes relations avec le souverain de ce pays fantastique, un voyage dans l'Empire Céleste n'effraye plus personne, et l'on est à chaque instant exposé à recevoir des billets dans le genre de celui-ci :

« Très-cher,

» J'arrive de Pékin ce matin, venez donc demain dîner chez moi sans façon, nous ferons un peu de couleur locale.

» Ci-joint le menu du festin.

» Votre dévoué,

» Gaudissart. »

A la lettre est joint le menu que je viens de citer.

CONFESSION.

Et dire que j'ai déjà plus de vingt fois passé l'habit noir et mis la cravate blanche pour manger des rondelles de bambou!

Sous prétexte de cuisine chinoise, bientôt les maîtres de maison finiront par nous faire manger leurs cannes découpées en petits morceaux.

Mon examen d'estomac est fini; il n'est pas un seul de tous ces menus que je ne déplore profondément au point de vue de la décadence de la cuisine française; dans l'état où elle se trouve, les gens prudents renoncent au dîner en ville, et ceux qui se piquent de réunir de temps en temps quelques personnes à leur table, en seront réduits à adresser leurs invitations aux autruches du Jardin des plantes, seules capables de digérer le fer et les olothuries.

Paul Girard.

LE LIBRAIRE EN PLEIN VENT.

Une longue file de caisses remplies de bouquins, devant lesquelles se promène un fruit sec de la librairie.

LE LIBRAIRE. — Bon! voilà encore le temps qui se couvre; il va falloir fermer mes caisses. Quel chien de métier! C'est la troisième averse d'aujourd'hui; je passe ma vie à montrer et à cacher mes livres.

UN VIEUX MONSIEUR. — Combien ces *Lettres persanes?*

— Vous le voyez bien.... elles sont dans la case des dix sous.

— Merci.

— Il manque un volume à ce *Molière*, le quatrième.

— S'il était complet, il vaudrait le double.

Deux collégiens vont s'installer devant une caisse qui ne contient pas précisément des livres classiques :

— Oh! Jules.... regarde donc.

— Est-ce joli?

— Le marchand nous voit-il?

— Non, il cause avec un vieux.

— Tiens, la *Vie de Cartouche*.... J'ai toujours eu envie de lire la vie de Cartouche.

— Je l'ai lue, moi; c'est assez intéressant; mais j'aime mieux *Monbars l'exterminateur*, ou *les Boucaniers de l'île de la Tortue*.

— On se bat?

— Tout le temps.

— Dis donc.

— Hein?

— Je ne *le* trouve pas.

— Il doit l'avoir pourtant.

— Tiens.... non.... c'est la *Morale en action*.

L'étalagiste arrive à pas de loup derrière les deux adolescents.

LE LIBRAIRE. — Ces messieurs désirent quelque chose?

JULES. — Oui....

— Un roman de Paul de Kock?

— Non.... celui de....

LES PAYSANS, — par BARIC.



— Eh bien! qu'est-ce vous dites de celui-là?
— C'est du chenu! si j'en avions s'ment tro' quatre pièces de comme ça, j' sortirions pus de la cave!



— Combien qu' t'as payé ça, fiston?
— Cent écus, p'pa.
— Qué malheur que tu sois entré dans not' famille!

— De qui?... Vous l'appelez?....

— *Faublas.*

Le collégien est devenu rouge jusqu'aux oreilles en révélant le but condamnable de ses recherches.

LE LIBRAIRE. — J'ai vendu le dernier il y a une heure. Si vous voulez repasser demain, vous aurez le choix.

JULES. — C'est ça, nous repasserons.

Les écoliers, sous le coup de cette tentative criminelle non suivie d'effet, s'éloignent avec empressement.

LE LIBRAIRE. — J'en étais sûr, voilà la pluie. (*Il ferme ses caisses en jurant.*) Ce grain-là va durer longtemps.... Si j'allais m'abriter chez le marchand de vin? Ah! bah! c'est ce que j'ai à faire de mieux.

Une demi-heure se passe, et la pluie ayant cessé, l'étalagiste revient donner de l'air à sa marchandise.

LE VIEUX MONSIEUR. — Combien ces *Pensées de Pascal?*

LE LIBRAIRE. — Soixante-quinze.

— Mais, hier, vous me les avez faites dix sous.

— Il y a eu de la hausse depuis hier.

— Vous vous serez plutôt trompé de case?

— Je ne me trompe jamais.

— Je vous envie alors.

— C'est comme ça.

Une jeune blanchisseuse de fin s'approche du libraire avec un air déluré.

LE LIBRAIRE. — Vous désirez quelque chose, mademoiselle?

LA BLANCHISSEUSE. — Oui.... Je veux.... Comment diable ça s'appelle-t-il?

— Les *Lettres d'Héloïse et d'Abélard?*

— Ah! vous avez ça?

— Et pas cher.

— Ça sera pour une autre fois. Aujourd'hui il me faudrait.... Vous savez bien?...

— Ma foi, non.... Ah! *La clef des songes?*

— Non. C'est.... pour les amantes.

— Pour les amantes?

— Eh! oui, vous savez bien?

— *Le secrétaire des amants?*

— Juste.

— Voilà, avec gravure.

— Combien?

— Douze sous; c'est donné.

— Ah! dites donc.... le livre sert aussi pour les femmes.

— Pour les femmes, pour les hommes, pour tout le monde, quoi!

— Alors, on n'a qu'à copier?

— Tout simplement.

— Mais pour les noms?

— Vous mettez Pierre si vous écrivez à Pierre, ou Paul si c'est...

— C'est que j'écris à un nom difficile.

— Vous l'appelez?

— Hyacinthe.

— C'est-y celui du Palais-Royal?

— Il y en a un au Palais-Royal?

— Oui, un acteur superbe.

— Non, le mien est dans les chevaux.

— Ça ne fait rien, l'orthographe est la même pour les deux; vous trouverez ça dans l'almanach.

La blanchisseuse parcourt le volume.

— Tiens, qu'est-ce que ça veut dire, ça?

— Quoi?

— Votre *secrétaire* recommande aux amants de se servir de papier à emblème.

— On n'y manque jamais dans la haute.

— Emblème... Et puis après?

— Eh! ben, après... emblème.

— J'entends bien, mais qu'est-ce que ça signifie?

— Ah! vous ne savez pas?... Voilà : deux pigeons qui se frottent le bec, emblème; une colombe messagère emportant une lettre à son cou, emblème; une levrette, emblème de la fidélité; deux cœurs traversés d'une flèche, emb.....

— J'y suis. En vendez-vous, du papier à emblème?

— Non; mais vous trouverez ça chez tous les papetiers.

— Bien obligé; je me sauve.

— Vous ne vous arrangez pas d'*Héloïse et Abélard?* fameuses lettres! En changeant le nom d'Abélard...

— Nous verrons ça une autre fois; faut que j'achète encore du papier à levrette.

La jeune ouvrière traverse le macadam sur l'aile des Amours, c'est-à-dire sans se crotter, et se perd dans les profondeurs d'une rue.

LE VIEUX MONSIEUR *apportant un volume au marchand.* — Combien ces *Maximes* de La Rochefoucauld?

LE LIBRAIRE. — Un franc. (*Il reprend le livre des mains de son client et va le remettre dans sa case.*)

LE VIEUX MONSIEUR. — Comme tout augmente.

UN SOLDAT. — Que vous n'auriez pas sans doute une *École de peloton* bon marché?

SCÈNES DU MONDE PARISIEN, — par Ch. Vernier.



— Pour la dernière séance, vous seriez bien gentil, mon cher, de faire quelques changements à la coiffure.



— Si madame venait...
— Ne crains rien; je lui ai acheté des sonnettes pour boucles d'oreilles, nous l'entendrons venir.

le vieux monsieur *montrant le libraire.* — Voilà le libraire, monsieur.

le soldat. — Si c'était un effet de votre chose, que j'envierais une *École de peloton.*

le libraire. — Avec le bataillon?

— Que ça ne peut pas faire de mal.

— Voilà votre affaire.

— Pour lors, elle est du temps des Romains?

— Du temps des Romains?

— Oui, que je serais bien aise de prendre connaissance de la manière dont ces peuples ils entendaient le maniement des armes.

— Vous voulez ça én latin?

— En latin?.. ça m'est égal, pourvu que je comprenne.

— Alors il sera plus prudent de prendre cette théorie-là qui est en français.

— Mais qu'il n'y a aucune espèce de Romains là-dedans.

— Ecoutez, êtes-vous versé dans les langues mortes?

— Si je suis versé...

— Dans les langues mortes?

— S'il vous plaît... langues mortes?

— Ça se dit des langues qu'on ne parle plus.

— Si on ne les parle plus, que je vous trouve singulier de vouloir que je les parle.

— Remarquez que je ne l'exige pas, je dis seulement...

— Il suffit. Pour lors vous n'avez pas?...

— La charge en douze temps des Romains, non. Voyez ailleurs.

— Je m'en y rends de ce pas.

Le troupier s'éloigne majestueusement.

le libraire *lorgnant le ciel du coin de l'œil.* — Tout ce qu'on veut qu'il va encore pleuvoir. Cristi!

le vieux monsieur *lui apportant dans ses bras un* Lesage *complet.* — Combien ça?

le libraire. — Je vous le dirai quand vous aurez remis les douze volumes à leur place.

le vieux monsieur *obéissant docilement.* — Ils y sont. Combien?

— Cent francs le volume.

— L'édition est donc bien belle?

— C'est une édition de famille; exemplaire unique.

— De famille... unique?

— Oui; il s'est perpétué chez les Lesage de père en fils. Je le tiens du célèbre pâtissier.

— Très-curieux, très-curieux.

le libraire *à part.* — Vieux daim, va!

Un jeune voyou fouille avec curiosité dans la boîte à quatre sous.

le libraire. — Qu'est-ce que monsieur désire?

le gamin. — *L'Art de mettre sa cravate en société.*

— C'est-y pour vous?

— Non, c'est pour ma sœur, n'est-ce pas?

— C'est que vous m'en paraissez dénué.

— J'en mets pas parce que je ne sais pas en mettre.

— Vous avez donc un grand bal?

— Quand on vous dit qu'Malvina m'a défendu de la fréquenter tant que je n'aurais pas de cravate.

— Ah! ah! nous sommes amoureux?

— Oh! ça y est. Pincé en grand. Ousqu'il est votre *Art?*

— Là, dans la case à douze.

— A douze?

— Oui; prix fixe.

— Satané chien! j' n'ai qu' neuf sous.

— Bah! prenez tout de même; je m'intéresse à vos amours.

— Merci. Ah! c'est Malvina qui va être épatée! C'est toujours la cravate rouge qui se porte, pas vrai?

— Toujours.

— V'là vos quarante-cinq. A vous revoir.

Le futur d'Orsay se plonge immédiatement dans la lecture du code de la mode en 1827.

le libraire. — Ça ne pouvait pas manquer... toujours la pluie! (*Il referme ses boîtes.*)

le vieux monsieur. — Comment! vous fermez encore?

— Eh ben, et la pluie.

— Auparavant, dites-moi le prix de ces *Caractères?*

— Dix louis, parce que vous êtes une pratique.

— Dix louis!... et l'on dit que les livres se vendent mal! Ah! je voudrais savoir aussi...

le libraire *se sauvant chez le marchand de vin.* — Impossible, il est vendu.

Louis Leroy.

LA THÉRÉSAMANIE.

La vogue pour la chanteuse de l'Alcazar dure plus longtemps que toutes celles qui ont existé dans ces dernières années.

En effet, on ne parle plus des tables tournantes, des timbres-poste, de Rigolboche, de Léotard, de l'écuyer quadrumane, etc., etc.

Tout cela s'est évanoui.

Thérésa seule reste sur la brèche; mais je crois que cet engouement que l'on a pour elle, loin de diminuer, ne fait qu'augmenter, grâce sans doute à la publication de ses *Mémoires.*

C'est une fureur, c'est une folie.

Elle fait des ravages effroyables.

Voyez plutôt.

chez des bourgeois.

Madame Dubourdois est enceinte de huit mois.

M. Dubourdois est heureux de penser qu'il sera bientôt papa, aussi prend-il grand soin de celle qui doit lui donner un rejeton.

A trois heures du matin, madame Dubourdois se dresse sur son séant.

— Mon ami, dit-elle à son mari, conduis-moi à l'Alcazar pour entendre chanter Thérésa : *Rien n'est sacré pour un sapeur.*

— Mais, ma chère enfant, nous y avons été quatre fois cette semaine et nous sommes aujourd'hui vendredi.

— Je veux y retourner de suite.

— Pas maintenant, il est trois heures du matin. Dors.

— Je ne le puis, je vais me lever, m'habiller et attendre l'heure de l'ouverture de l'Alcazar.

Un mois après, madame Dubourdois met au monde un enfant qui a, dessiné sur la poitrine, un sapeur buvant à même une bouteille!

***

au faubourg saint-germain.

m. de verteuil. — Ma chère amie, nous pouvons envoyer nos invitations pour le concert que nous donnerons dans quinze jours.

SCÈNES DU MONDE PARISIEN, — LES TABLEAUX VIVANTS, — par Ch. Vernier.





22979

— Mon cher ami, je n'éprouve pas la moindre contrariété à vous voir figurer près de ma femme.



22980

— Dis donc, j'en ai assez de ton Eurydice; reprends-la, et que ça finisse.

MADAME DE VERTEUIL. — Quels artistes aurons-nous?

— Les principaux de Paris, comme toujours.

— En effet, il ne faut pas reculer devant la dépense, car nos invités sont difficiles. Mademoiselle Patti viendra-t-elle?

— Non, elle est obligée de partir pour l'étranger.

— Comme c'est fâcheux!

— Je l'ai remplacée.

— Cela me semble difficile.

— Thérésa viendra chanter à sa place.

***

LES FANATIQUES.

La scène se passe à l'Alcazar.

Quatre messieurs sont installés devant une table et dévorent Thérésa des yeux pendant qu'elle chante.

Ils lui font une ovation après chaque refrain.

A une table à côté se trouve un bon bourgeois qui se livre à des bâillements réitérés.

Après la chansonnette de Thérésa, les quatre messieurs qui, de temps en temps, ont lancé des regards courroucés à leur voisin, plient quatre morceaux de papier après y avoir écrit quelques mots dessus, puis les jettent dans un chapeau, et chacun y plonge la main.

Cette petite scène a intrigué légèrement le bourgeois.

— C'est moi, s'écrie l'un des quatre avec ivresse.

Alors il se lève et va droit à l'inoffensif voisin.

— Monsieur, lui dit-il, nous avons tiré au sort pour savoir celui qui aura l'avantage de vous couper la gorge, c'est moi que le hasard a favorisé. Veuillez donc me donner votre carte.

— Mais que vous ai-je donc fait? demande le bourgeois ahuri.

— Pendant que mademoiselle Thérésa chantait vous n'avez pas applaudi, de plus vous avez bâillé, ce qui est on ne peut plus grossier. Votre carte! et faites votre testament, car demain vous mourrez.

Le malheureux bourgeois, pour arrêter court cette discussion, se sauve à toutes jambes; et en se glissant dans la foule, il parvient à échapper à ses agresseurs.

***

A CHARENTON.

Un fiacre s'arrête devant la maison de santé, une femme en descend et va trouver le directeur.

— Monsieur, lui dit-elle, je vous amène mon mari qui a perdu la raison, je ne puis plus le garder avec moi.

— Quel genre de folie a-t-il?

— Les hommes de l'art appellent cela la *thérésamanie*.

— Encore une victime! s'écrie tristement le directeur en levant les yeux au ciel.

— Ce cas n'est donc pas rare?

— C'est-à-dire que je n'ai plus de place pour loger tous ceux qui sont atteints de cette folie.

— Vous ne pouvez recevoir mon mari?

— Je n'ai pas le plus petit coin pour le caser.

— Que vais-je en faire?

— Je vais prendre votre nom en note; attendez une vacance.

— Mais d'ici là?

— Gardez votre fiacre à l'heure.

A. Brémond.

FANTASIAS.

Le vaudeville et le roman nous auraient-ils induits en erreur?

Cela m'étonnerait de la part de deux aussi doctes personnages.

A en croire leur dire, les cousins n'auraient été placés sur terre que pour adorer leurs cousines.

Les cousines que pour chérir leurs cousins.

Si ces deux autorités ne vous semblaient pas suffisantes, on pourrait encore invoquer la romance qui fait du cousinage appliqué au sentiment un usage si répété.

Bref, on était autorisé à penser que ce degré de parenté n'avait été institué par le Créateur que pour perpétuer le culte un peu délaissé de l'Amour.

Demandez plutôt aux maris, qui même ne la trouvaient pas toujours drôle.

Eh bien, qu'ils se rassurent, les maris.

La science est pour eux.

En ce moment, une enquête est ouverte par l'Académie de médecine uniquement pour constater l'influence désastreuse qu'ont sur la dégénérescence de l'espèce humaine les alliances entre consanguins.

Quel précieux argument pour sauver les têtes menacées de *sganarellisme!*

— Madame, dira l'époux en danger à son épouse, je vous défends de recevoir votre cousin. Lisez le rapport de l'Académie!

Mais que va devenir le vaudeville? que va devenir le roman? que va devenir la romance?

***

Les portiers!

Le martyrologe des Parisiens leur doit chaque semaine un article supplémentaire.

Un habitant d'un quartier élégant reçoit hier la visite de son chevalier du cordon.

— Pardon, monsieur.

— Qu'y a-t-il?

— J'aurais une petite observation à vous faire. Comme vous êtes nouvellement emménagé et que vous n'êtes pas encore au courant des habitudes de la maison...

— Eh bien?

— Eh bien, je suis obligé de vous prévenir que, si cela continue, nous serons obligé de vous donner congé.

— Me donner...

— Oui, monsieur. Nous voici en carême, et vous n'avez pas encore donné un seul bal. Cela déconsidère notre immeuble d'avoir des locataires qui ne reçoivent pas!...

***

Un accident imprévu a jeté l'autre jour la perturbation dans la petite ville de ***.

Ce n'est pas sans raison, vous l'allez voir, que j'emploie cette formule renouvelée de tous les faits divers, passés, présents et futurs.

L'accident était bien un accident. L'imprévu était bien imprévu. La perturbation était bien de la perturbation. Et il y avait de quoi.

Voici ce qui était arrivé.

Au moment de la mise en pages du journal de la localité, plusieurs paquets d'annonces avaient glissé des mains de l'ouvrier imprimeur, qui, pressé par le temps, les avait mélangés en les reconstituant.

D'où il était résulté des amalgames qui avaient ahuri le public.

On lisait, en effet, à la quatrième page, des mentions comme celles-ci :

AVIS AUX SPÉCULATEURS.

*La maison *** continue à avoir de magnifiques partis de* 50,000 à 500,000 *francs.*

A VENDRE.

« M. X, notre célèbre écrivain. Prix fort, 3 francs. »

D'une des causes de nos crises financières.

Mademoiselle X, modiste, rue....

Et ainsi de suite.

Heureusement on a tiré en hâte une seconde édition, qui a rétabli les choses dans leur ordre naturel.

***

Une explication.

— C'est curieux! Pourquoi diable Chose et sa femme font-ils si mauvais ménage? Elle est pourtant charmante, sa femme.

— Oui, mais c'est la politique qui les divise.

— Bah?

— Positivement. Monsieur est pour le suffrage restreint, et madame pour le suffrage universel.

***

X... a pour la tragédie la même aversion que les chats pour l'eau froide.

Chaque fois qu'il en a le temps, il se donne le plaisir d'aller siffler les tirades consacrées.

Il a même une clef spécialement affectée à cet emploi, une clef énorme, imposante, terrifiante.

Il l'a baptisée.... Comment?.... *La clef des songes.*

***

Porterons-nous la culotte de satin blanc? ne la porterons-nous pas?

Cette question menace de soulever des polémiques acharnées.

Plusieurs journaux, en annonçant l'apparition de la culotte de satin blanc dans quelques-uns des bals de la saison, ont applaudi à outrance et traité du haut en bas ce pauvre pantalon noir, qui ne méritait pas cette indignité.

— Le pantalon noir, a dit un sage, c'est l'égalité à vingt francs le mètre.

Ce mot résume tout.

La culotte blanche a vécu.

***

Une querelle est engagée dans un cercle.

— Monsieur...

— Monsieur!

— Vous oubliez à qui vous parlez.

— Au contraire.

— Apprenez que je descends d'une famille qui...

— Vous descendez même quatre à quatre.

— Mes ancêtres, du temps de saint Louis, se sont croisés...

— Les bras!

***

Ils sont revenus.

Et les cœurs ont recommencé à battre.

Ils sont revenus.

Et l'Amour leur a souri du haut des cieux.

Ils sont revenus.

Et les autres corps sont dans le marasme.

Ils sont revenus.

Et les philosophes ont déjà remarqué les ravages qu'ils ont exercés.

L'un d'eux le constatait hier :

— En passant aux Tuileries, disait-il, il m'a semblé que toutes les bonnes d'enfants avaient l'air rêveur.

— Parbleu, fut-il répondu, c'est le retour des turcos qui leur donne des idées noires.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

On a dit avec raison que Mozart, dans *la Flûte enchantée*, a touché à tous les genres de son art; il n'y a pas d'opéra aussi compliqué que celui-ci. Est-ce un grand opéra, un opéra-comique, une bouffonnerie? Mozart a voulu faire une salade de musique comme on fait ailleurs une salade de légumes. Un peu pour tous les goûts; on n'a qu'à choisir.

D'autres vous conteront les souffrances du grand maëstro, sa misère, sa maladie, sa mort; ils vous rapporteront encore que le célèbre quintette a été trouvé dans une tabagie, et que Mozart travaillait généralement entre deux carambolages.

Tout ceci n'est pas du domaine du *Journal amusant*, qui n'a point la mission d'éclairer les masses et qui doit se contenter de donner en passant le bilan de nos théâtres.

Donc *la Flûte enchantée* est un immense succès pour tout le monde. Les belles soirées des *Noces de Figaro* sont revenues pour le Théâtre-Lyrique; en voilà pour trois mois jusqu'à la fermeture. En été, Mozart ne se soucie pas d'être joué; il est un peu comme M. d'Ennery, qui, lui aussi, abandonne l'été à ses jeunes confrères.

On ne me demandera pas de détailler le livret de *la Flûte;* on a voulu conserver la partition intacte; donc il a fallu suivre pas à pas l'incroyable folie de l'Allemand Schickaneder, directeur-auteur de l'Opéra de Vienne. On ne peut se faire une idée de l'absurdité de ce libretto; on dirait parfois qu'il a été sténographié dans une cour de Charenton, à l'heure de la récréation. Mais, en revanche, quelle musique!

Les deux premiers actes sont une suite de chefs-d'œuvre de premier ordre. Depuis l'ouverture jusqu'à la moitié de l'opéra, ç'a été un succès d'enthousiasme, de délire. On a fait bisser le quintette du cadenas, le duo de madame Carvalho et de M. Troy; on aurait voulu faire bisser tout. A partir du troisième acte, nous entrons dans le domaine du grand opéra; les chœurs de prêtres suivent les chansons de Papageno; après les suaves mélodies de Pamina viennent les graves airs de Sarastro; le public de la première représentation a été un peu dérouté par ce brusque changement, et il n'a peut-être pas apprécié toute la majesté que le génie de Mozart a développée dans la seconde partie de son œuvre. On a le grand tort de traîner les premières représentations au delà de minuit; on se fatigue, on n'écoute plus. Les uns partent avant la fin du spectacle pour prendre le dernier omnibus, les autres courent après une voiture; Mozart s'efface, et les cochers de la Compagnie impériale prennent sa place dans l'attention du spectateur.

La distribution de *la Flûte enchantée* est digne de l'œuvre et parfaite; madame Carvalho a chanté Pamina avec le goût et l'art que vous savez; mademoiselle Nilsson, en reine de la nuit, a exécuté les merveilles gymnastiques de la musique. Dans l'air de la colère, Mozart fait faire à la voix humaine des doubles sauts périlleux qui vous donnent le frisson; Michot est parfait en Tamino; M. Dupassio a une voix superbe; le moindre rôle est fort bien chanté; enfin l'ensemble ne laisse rien à désirer. J'ai gardé pour la fin M. Troy, un chanteur admirable, qui pendant quatre ans a cherché à l'Opéra-Comique un grand succès qu'il a fini par trouver au Théâtre-Lyrique.

M. Carvalho est un homme intelligent et actif, qui mérite toutes nos sympathies; je sais bien qu'on va encore lui reprocher de ne pas assez jouer les jeunes musiciens; on se figure généralement qu'un théâtre est comme un bureau d'omnibus, où le premier venu a le premier numéro. On a dit que le gouvernement a donné une subvention de cent mille francs à M. Carvalho pour qu'il jouât les jeunes gens; je pense, moi, qu'un directeur qui popularise en France Mozart, Weber et Verdi, mérite tous les encouragements et toutes les subventions.

Je ne chercherai même pas de transition pour passer de Mozart aux trois jeunes auteurs qui ont fait jouer aux Folies-Dramatiques un vaudeville en trois actes, *les Cabotins*, qui a été singulièrement malmené le premier soir. On me dit que la pièce, débarrassée de quelques longueurs, s'est relevée depuis et marche maintenant de la façon la plus satisfaisante. Tant mieux!

A l'heure où nous mettons sous presse, l'Ambigu donne la première représentation des *Deux Diane*, de M. Paul Meurice. On a lu la lettre de Dumas qui, après quinze années de succès, a rendu le fameux roman à son véritable auteur. M. Meurice a donné aux théâtres du boulevard de grandes pièces qui sont restées au répertoire, et tout porte à croire que les *Deux Diane* continueront au théâtre la vogue du célèbre roman.

Dans huit jours, j'aurai à vous parler de ce drame, ainsi que du *Saphir*, trois actes de maître Félicien David à l'Opéra-Comique.

ALBERT WOLFF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 481. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 18 Mars 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :

3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

REVUE SCIENTIFIQUE, SPIRITE ET MAGNÉTIQUE,

par BERTALL.



— Attention! voilà la table qui tourne! tous les esprits sont là!!!! qu'est-ce que nous allons leur demander!
— J'ai envie de demander à Montesquieu s'il ne préfère pas *la Belle Hélène* aux *Jocrisses de l'amour*.
— Demande tout ce que tu voudras; moi, je vais leur demander s'il ne pleuvra pas dimanche.

REVUE SCIENTIFIQUE, SPIRITE ET MAGNÉTIQUE, — par Bertall (suite).



22982

ABOLITION DE LA DOULEUR. — EFFET MAGNÉTIQUE.

— Que ressentez-vous?
— Je suis très-bien; il me semble qu'on me coule une demi-livre de beurre dans le dos.



22983

RECETTE POUR FAIRE PARLER, TOURNER ET ENLEVER LES TABLES.

Ne pas laisser voir la ficelle.



22984

M. d'Ennery, désireux de frapper les esprits, convoque quelques-uns de ses plus honorables prédécesseurs, afin d'obtenir quelques bibelots dramatiques pour remplacer ceux qui ont vieilli sur ses étagères. — *La Croix de ma mère, la Guitare de ma sœur, l'Épée du colonel, l'Epaulette du général*, etc., etc.



22985

— Vous savez prédire l'avenir, vendez-moi la cote de la bourse de l'année prochaine à pareil jour, je vous l'achète un million!



22986 MADEMOISELLE B..., PREMIÈRE VUE.

22987 MADEMOISELLE B..., SECONDE VUE.

Ce qui prouve que la faculté de seconde vue a ses avantages et ses inconvénients.



22988

— Je viens de faire une petite poésie pour *Thérésa*, qui doit la chanter à *l'Alcazar*, je ne serais pas fâché de connaître là-dessus l'opinion de Fénelon.

REVUE SCIENTIFIQUE, SPIRITE ET MAGNÉTIQUE, — par Bertall (suite).



Avantage de la double vue. 22989

Effet de double vue, intervention des esprits frappeurs. 22990

HISTOIRE D'UNE LETTRE.

Verba volant, scripta manent.
N'écrivez jamais aux femmes.
(Traduction d'un amoureux.)

I.

M. Félix de B... est amoureux d'une jeune actrice.

Depuis un mois, il va tous les soirs la voir jouer et lui jette des bouquets.

Après s'être bien fait remarquer d'elle, il se décide à lui écrire.

Il se met à son bureau et compose une épître brûlante qui n'a pas moins de trois pages et demie.

Comme on le voit, ce n'est pas une flamme qu'il lui dépeint, mais un incendie.

La déclaration est placée dans un joli bouquet acheté chez le premier fleuriste de Paris.

Le soir à dix heures le bouquet est lancé avec la lettre.

Hélas!

Pourquoi cet hélas?

On le saura plus tard.

II.

Une fois rentrée au foyer des artistes, Léonie, — c'est le nom de la belle, — Léonie s'empresse de décacheter la lettre et de la lire à toutes ses bonnes petites camarades afin de les faire enrager.

Règle générale: une femme est toujours bien aise de prouver aux autres qu'on lui fait la cour.

Plus on lui envoie de déclarations, plus cela la pose.

Cinq minutes après, toutes ces dames et tous ces messieurs savent que M. Félix de B... fait la cour à mademoiselle Léonie.

Si M. Félix de B... aime la discrétion, il ne sera pas servi à souhait.

III.

Léonie monte en voiture avec le gros baron qui l'honore de sa protection et qui vient la chercher tous les soirs dans son coupé.

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai très envie d'une fort jolie paire de chevaux : vous seriez bien aimable de me les donner.

— Combien coûtent-ils?

— Dix mille francs.

— Sapristi! comme vous y allez!

— Si vous me refusez ce que je vous demande, quelqu'un sera plus gracieux que vous.

— Ce quelqu'un vous fait donc la cour?

— Certainement; est-ce que cela vous étonne?

— Non pas.

— Tenez, voici la lettre que j'ai reçue ce soir dans un bouquet. Elle est signée Félix de B...; ce nom ne doit pas vous être inconnu.

— Ce jeune homme appartient à une très-grande famille.

— Il est fort riche, n'est-ce pas?

— Oui.

— Il ne regarderait donc pas à m'offrir l'attelage dont j'ai envie?

— Non, certes.

— Si vous refusez de me le donner, je répondrai à la déclaration que m'a envoyée M. de B...

— Demain vous aurez votre attelage.

— Je savais bien que nous finirions par nous entendre.

IV.

Une fois que Léonie a reçu ses chevaux, elle remercie le baron sans lui donner ses huit jours et permet au jeune Félix de B... de l'aimer.

A chacun son tour.

Seulement cette charmante comédienne avait su tirer profit de la lettre.

V.

On se fatigue de tout en ce monde, même des femmes qui vous ruinent et se moquent de vous.

Félix de B... voulut renoncer à la vie de garçon et devenir un homme sérieux en épousant la fille d'un grand personnage.

Il désire rompre et surtout rentrer en possession de la brûlante déclaration qu'il avait écrite à Léonie, c'était la seule lettre que celle-ci possédât de lui. Mais une est déjà trop, surtout quand elle est de trois pages et demie et serrée.

Il se rend chez sa maîtresse et lui montre un fort joli bracelet.

— Léonie, vous voyez ce bracelet.

— Oh! qu'il est ravissant!

— Je vous le donne si vous me rendez la lettre que je vous ai écrite pour vous faire part de mon amour.

— Je sais que vous vous mariez, mon cher; mais n'ayez aucune crainte, je n'irai pas la montrer à votre belle-mère ni à votre fiancée.

— Néanmoins, j'aimerais à l'avoir.

— Je ne puis vous la donner.

— Que voulez-vous en faire? demande avec anxiété le jeune homme.

— Rien.

— Pourquoi la gardez-vous?

— Je ne la garde pas, elle est brûlée.

— Vous me le jurez?

— Parbleu!... Moi, je n'aime pas à garder les lettres que l'on m'écrit.

— Vous avez bien raison.

— Néanmoins, est-ce que vous allez remporter ce bracelet?

— Non, le voici.

— Merci, mon cher ami. Quand on se quitte en bons termes, on doit toujours donner un cadeau de rupture.

REVUE SCIENTIFIQUE, SPIRITE ET MAGNÉTIQUE, — par BERTALL (fin).



2209. L'ombre de Dumolart, invoquée par une jeune bonne, emprunte pour lui répondre la plume de madame de Sévigné.



2210. — Mon cher spirite, vous ne me paraissez pas très-calé ; à votre place, puisque vous voyez l'avenir, je prendrais de temps en temps le billet qui gagne un lot de cent ou cent cinquante mille francs.

VI.

Léonie a quarante-huit ans : elle est femme de ménage. — C'est la conséquence des vicissitudes des choses humaines.

Un soir qu'elle est en famille, c'est-à-dire qu'elle a ses cinq neveux à dîner, au dessert elle ouvre un tiroir et en retire plusieurs paquets de lettres.

— Ma tante, qu'est-ce que cela? demandent en chœur les neveux.

— Mes enfants, ce sont des déclarations que m'ont écrites les hommes. Ah! c'est que j'ai été aimée quand j'étais jeune.

— Sapristi, mais il y a là au moins quatre livres de papier.

— Il y a là, mes enfants, des écritures de personnes qui ont aujourd'hui de bien belles positions. Je ne vous en citerai qu'un, par exemple M. Félix de B....

— Comment! ce grand personnage vous a fait la cour?

— Oui; quand il était jeune. Il voulait même, à l'époque de son mariage, que je lui rendisse cette lettre. Je lui ai dit que je l'avais brûlée.

— Pourquoi?

— Parce que, quand on a mon âge, on aime à relire ces déclarations; cela distrait et flatte votre amour-propre.

Voilà donc ce qu'il m'écrivait lorsque j'avais vingt-deux ans.

Et Léonie se met à lire à ses neveux la lettre de M. Félix de B..., une des plus grandes notabilités de l'époque.

VII.

Léonie, connue plutôt sous le nom de femme Camuset, meurt.

Un de ses neveux vient recueillir l'héritage, qui se compose d'un lit, d'une table et d'une commode. Il retrouve dans le tiroir de ce meuble les *poulets* adressés à sa tante quand elle était jeune et belle.

— J'ai envie de vendre ce papier à la livre, se dit-il; quand l'héritage n'est pas grand, il faut savoir tirer parti de tout. Mais j'y pense, ma tante m'a dit que dans cette liasse de lettres il s'en trouvait une de M. Félix de B.... C'est un autographe, et on y attache une grande importance; il y a des maniaques qui adorent collectionner de ces bêtises-là.

Il court chez un marchand d'autographes.

— Combien me donnez-vous de ça? demande-t-il.

Le marchand regarde la lettre.

— C'est un autographe de Félix de B..., dit-il. Je vous en donne trois francs.

— S'il m'en offre trois francs, pense l'héritier, c'est que ça vaut plus. J'en veux cinq francs, ajoute-t-il, car c'est l'autographe d'un défunt, ça lui donne encore plus de valeur.

— Allons-y pour cinq francs.

— Ma foi, se dit le neveu de Léonie en se frottant les mains, j'ai bien fait de ne pas vendre ce papier à la livre.

VIII.

Quelques années après, un amateur d'autographes arrive chez le marchand.

— J'ai lu dans un de vos catalogues que vous aviez un autographe de Félix de B....

— Oui.

— Combien le vendez-vous?

— Soixante francs.

— Bigre, c'est cher!

— Je ne veux pas le céder à plus bas prix. Je vous le laisse à soixante francs parce que vous êtes une pratique. Dans tout Paris il n'y a que moi qui possède un autographe aussi curieux de Félix de B....

— Je l'achète.

IX.

Au commencement du vingtième siècle, on lit dans un journal :

« Il paraîtra prochainement un ouvrage très-intéressant sur Félix de B..., une des plus grandes figures du siècle dernier.

« En tête du livre, il y aura un portrait de Félix de B..., d'après une des meilleures photographies de l'époque.

« Puis, ce qui donnera un attrait tout particulier à cet ouvrage, un autographe du grand homme. C'est une déclaration qu'il adressa à une nommée Léonie, qui avait eu une certaine célébrité non pour son talent, mais pour sa beauté. »

X.

Vous voyez qu'une lettre peut aller loin.

CONCLUSION.

Si vous avez une communication à faire à une femme, allez lui parler ou envoyez-lui une dépêche télégraphique.

A. MARSY.

LA COMMISSION A COMMENCÉ SES TRAVAUX.

L'EMPRUNT CONTINU, société fondée par les premiers débiteurs de l'époque, a nommé une commission pour élucider la question des devoirs du créancier envers le débiteur. Les commissaires, tous gens graves, vont s'assembler dans le salon affecté à leurs délibérations.

LE VICOMTE DE RAMPO. — Il est deux heures bien passées, et nous sommes loin d'être au complet. Je ne comprends pas qu'on accepte une mission quand on se préoccupe si peu du soin de la remplir.

M. DE CHICANEGO. — Nous pouvons toujours commencer. Où en étions-nous restés?

M. DE RAMPO. — Au paragraphe 1er du projet : « Des droits de l'homme qui emprunte. »

M. DE CHICANEGO. — Cette thèse prête à de grands développements oratoires.

LE PRÉSIDENT. — Voulez-vous prendre la parole

LES PAYSANS, — par Baric.



22993

Le perroquet. — As-tu déjeuné, Jacquot?...
Le paysan Jacquot. — Comment que vous savez mon nom?
Le perroquet. — As-tu déjeuné?... ouui'... et de quoi?... de bon gigot rrrôti....
Le paysan. — Ma fine! c'est vrai tout d' même!... faites excuse, mossieu, mais j' vous avions pris pour un oiseau!



22994

— Une pipe de tabac, s'i' vous plaît, not' bourgeois?
— Volontiers.
— Mais c'est que je n'ons point de pipe..., à c't' heure...; vous m'baillerez ben la vôtre..., pas vrai?

M. de Chicanego. — Merci, je me réserve pour répondre à l'opposition.

Le président. — Et vous, cher vicomte?

M. de Rampo. — Volontiers, je commence... Messieurs... messieurs... (*A M. de Chicanego.*) Que regardez-vous donc là?

M. de Chicanego. — Une photographie de Théréza.

— Après vous, s'il vous plaît.

— La voici.

— On comprend en voyant cette femme... Au fait, non, on ne comprend pas.

— L'avez-vous entendue chanter?

— Oui, chez la marquise de Santa-Flor.

— Elle en a donc positivement?

— De quoi?

— Du *Chien*, du *Allez donc!* du *Pif-paf!*

— Mais oui.

Le président. — A propos, savez-vous ce qu'on prépare chez la princesse Pantalone?

M. de Rampo. — Un grand bal masqué.

Le président. — Oui, mais il y aura un intermède qui sera très-goûté. On a installé dans la grande galerie de l'hôtel les deux plus jolis trapèzes du monde.

M. de Rampo. — Pour y faire travailler les dames!

Le président. — Non; Léotard, Léotard lui-même.

M. de Chicanego. — Pas possible!

Le président. — Je vous l'affirme.

M. de Rampo. — Ce sera charmant.

M. Jacob. — La petite comtesse Berlinska a eu vent de la chose, et elle a résolu d'offrir mieux que ça à ses invités.

M. de Rampo. — Une répétition de l'*Africaine?*

M. Jacob. — Allons donc! elle a traité avec un dompteur qui devra transporter ses cages dans la serre de l'hôtel, et vous voyez d'ici l'effet monstre que produiront les lions et les tigres au milieu de cette végétation tropicale. Les hurlements des fauves se mêleront aux emportements de l'orchestre. Le cotillon sera dansé et rugi à la fois.

M. de Rampo. — En voilà une idée!

M. Jacob. — La comtesse trouve qu'elle laisse encore quelque chose à désirer.

Le président. — Je la trouve pourtant très-complète.

M. Jacob — Non, les cages la chiffonnent. Elle préférerait voir flâner les animaux en liberté.

Le président. — Flâner, flâner...

M. Jacob — Elle assure qu'ils pourraient vaguer sans danger sérieux parmi ses invités.

Le président. — Et que dit le dompteur?

M. Jacob. — Le dompteur est moins affirmatif.

Le président. — Je le crois. (*A M. de Rampo.*) Mon cher vicomte, n'aviez-vous pas demandé la parole sur le premier paragraphe?

M. de Rampo. — Mais j'ai dit tout ce que j'avais à dire.

Le président. — Ah! très-bien. — Quelqu'un veut-il répondre à l'orateur?

M. de Chicanego. — Un mot seulement. Messieurs... Monsieur le président, je m'explique difficilement l'absence du verre d'eau traditionnel.

M. de Rampo. — L'orateur est dans le vrai; j'ai été forcé de brusquer ma péroraison faute d'un adoucissant pour mes bronches.

Le président. — Messieurs, on va faire droit à votre réclamation. (*Il sonne à l'huissier.*) Tout ce qu'il faut pour boire. — Continuez, monsieur de Chicanego.

M. de Chicanego. — Je ne veux point abuser de l'attention de la commission, je comprends son impatience d'en finir. Qu'il me soit permis cependant... Monsieur le président, j'ai le soleil dans l'œil.

Le président. — On va baisser les jalousies.

M. de Chicanego. — Dans l'état de la question, un seul mot doit suffire : qui dit créancier dit débiteur....

M. Jacob. — Pardon, ce n'est pas la même chose.

M. de Chicanego *reprenant avec force.* — ...Dit débiteur! Est-ce qu'ils ne se complètent pas l'un l'autre? Supprimez le créancier, que devient le débiteur? et si vous anéantissez le débiteur, où prendrez-vous le créancier alors? Je dis donc... Monsieur le président, j'ai toujours le soleil dans l'œil.

Le président. — Ces jalousies sont toutes détraquées.

M. de Chicanego. — Je voterai pour le paragraphe purement et simplement. Toute modification, tout amendement sera repoussé par moi.

Le président. — Est-ce que quelqu'un avait proposé un amendement?

M. Jacob. — Non, personne.

M. de Chicanego. — Pourtant il m'avait semblé.... Enfin, s'il y en a un, je le repousse.

Le président. — C'est entendu.

M. de Rampo. — L'honorable préopinant n'a détruit en rien mon argumentation.

Le président. — Laquelle?

M. de Rampo. — La mienne donc.

Le président. — La commission appréciera. Continuons.

M. de Rampo. — Je ferai remarquer à M. le Président qu'il serait bon, utile, nécessaire, avant d'entendre un nouveau discours, de faire apporter un verre blanc. (*Vive approbation.*)

Le président. — Mais M. de Chicanego ne s'est pas servi du sien.

LES PAYSANS, — par Baric (suite).




22995

— Hé! dis donc, gars! n'en v'là un capitaine qui a fait une rude prise! il a *pris la mer*!
— La mère de qui?
— La mer, quoi donc! la mer marine, ous que vont les vaisseaux.
— Pas possible?
— Lis p'utôt!



22996

— Est-ce que vous allez manger cela, père Jung?
— *Iooo!*
— Mais il y a plus de crapauds que de grenouilles!
— Tant pire pour eusse! pourquoi qu'i's affre tes ficures de crenuilles?

M. DE RAMPO. — Qu'importe? A la Chambre, on apporte un verre nouveau à chaque nouvel orateur.

LE PRÉSIDENT. — Mon Dieu, pour un mot, est-il si nécessaire de se rafraîchir?

M. DE RAMPO. — C'est une question de convenances.

LE PRÉSIDENT. — Monsieur le vicomte, je crois n'y avoir jamais manqué.

M. DE RAMPO. — La résistance de M. le Président m'étonne au dernier point, et je ne comprends rien à son mauvais vouloir.

LE PRÉSIDENT. — Il n'y a de ma part aucun mauvais vouloir; et cette expression ne me paraissant pas commissionnaire, parlementaire, veux-je dire, je rappelle M. de Rampo à l'ordre.

M. DE RAMPO. — Je proteste!

LE PRÉSIDENT. — Avec inscription au procès-verbal. (*Il sonne. A l'huissier.*) Apportez douze verres et trois carafes. Maintenant je mets aux voix le premier paragraphe. Que ceux qui sont d'avis....

M. BERLINGER *entrant le cigare à la bouche.* — En voilà des piocheurs!

M. DE RAMPO. — D'où venez-vous, vous?

M. BERLINGER. — En droite ligne de la Courtille

M. DE CHICANEGO. — Dans quel but y fûtes-vous?

M. BERLINGER. — Ah! voilà.... Vous savez que la princesse Pantalone m'a demandé de lui trouver pour son bal de la mi-carême quelque chose de piquant.

M. DE CHICANEGO. — Léotard?

M. BERLINGER. — Ah! ben, oui! Il n'en faut plus du Léotard; j'ai mieux que ça. Voici : je viens de courir tous les *Desnoyers* de la Courtille, et j'ai fait afficher dans leurs établissements un avis ainsi conçu : « Tout masque, mâle ou femelle, qui se rendra en sortant du bal, le matin, chez la princesse Pantalone, recevra une gratification en rapport avec son état d'ivresse et le décousu de son costume. » Hein?

M. DE RAMPO. — Superbe! Une descente de Courtille s'effectuant au milieu du plus grand monde.

M. DE CHICANEGO. — J'avoue que c'est fort, prodigieusement fort!

M. DE RAMPO. — Et la princesse consent?

M. BERLINGER. — Si elle consent!... Elle a failli se trouver mal de bonheur en apprenant la chose.

LE PRÉSIDENT. — Dites donc, votre descente sera joliment mêlée!

M. BERLINGER. — C'est ce qui en fera le charme.

M. DE RAMPO. — Malheureusement vos masques seront à pied?

M. BERLINGER. — A pied, à cheval, en voiture. Les fiacres défileront dans la cour couverte; ils entreront par une porte et sortiront par l'autre. Je viens de commander un sac de farine et douze paniers d'œufs les moins frais possible. Rien n'y manquera.

LE PRÉSIDENT. — Et vous croyez que vous trouverez des femmes pour ce bal-là?

M. BERLINGER. — Par milliers! la princesse est déjà assiégée de demandes. Tout Paris, le vrai, le beau, le seul, se battra à coups d'œufs pourris avec mes chicards!

M. DE RAMPO. — Délicieux!

LE PRÉSIDENT. — Je rêve pour cette fête un costume d'égouttier du meilleur goût. — A propos, la séance est-elle levée?

M. JACOB. — Il y a longtemps.

M. BERLINGER. — Où en êtes-vous du projet?

LE PRÉSIDENT. — On a pioché le paragraphe 1er.

M. BERLINGER. — Il est voté!

LE PRÉSIDENT. — Comme vous y allez, vous! Notre mandat est sérieux, il ne s'agit pas d'escamoter les difficultés. Messieurs, voici l'ordre du jour de la prochaine séance : « Continuation de la discussion sur le paragraphe 1er. » Je ferai envoyer aux journaux un résumé des débats de la séance d'aujourd'hui.

M. DE RAMPO. — Je tiens à ce que mon discours soit reproduit *in extenso*.

LE PRÉSIDENT. — Il le sera. Décidément, me conseillez-vous un costume d'égouttier?

Tous les journaux du soir : « La commission nommée par les actionnaires de *l'Emprunt continu* poursuit le cours de ses travaux. »

Louis Leroy.

LE NOUVEAU DÉLUGE.

Depuis le 1er janvier il a plu tous les jours et toutes les nuits.

Lors du premier déluge il n'est pas tombé tant de pluie. Si nous n'avions pas le grand égout collecteur, nous serions noyés à l'heure qu'il est.

Aussi les populations commencent-elles à s'alarmer, et une foule nombreuse fait queue chaque jour à la porte de l'Observatoire pour demander aux astronomes le motif de cette inondation.

Pour connaître la cause de ces averses continuelles, ce n'est pas à l'Observatoire qu'il faut aller; il est nécessaire de monter un peu plus haut et de grimper jusque

DANS L'OLYMPE.

JUPITER. — Mercure, apporte-moi le *Figaro-Programme*.

MERCURE. — Il vient d'arriver, le voici.

JUPITER *lisant.* — « Aujourd'hui quatre-vingtième représentation de la *Belle Hélène*. Le théâtre fait toujours le

CROQUIS PARISIENS, — par Ch. Vernier.



22997

UN PARISIEN QUI A DES BOTTES.
Nouvelle mode qui n'est pas appréciée également par tout le monde.

22998

UNE VISITE CHEZ UN RÉALISTE.
Le réaliste s'inspire directement de la nature.

---

maximum des recettes, et chaque soir on refuse plus de deux cents personnes. » Enfer et damnation!

MERCURE. — Qu'avez-vous donc, maître?

JUPITER. — Appelle les dieux et les déesses; j'ai besoin d'être entouré de tous les miens pour me consulter.

(*Les dieux demandés arrivent.*)

MARS. — De quoi s'agit-il donc?

JUPITER. — Il faut nous organiser en conseil de famille.

VÉNUS. — Pourquoi faire?

JUPITER. — Pour nous venger des humains. Le succès prodigieux de la *Belle Hélène* prouve que nous sommes complétement démonétisés sur terre. Les dieux sont devenus les jocrisses de ces impudents Parisiens.

LES DIEUX *en chœur*. — Infamie!

JUPITER. — Depuis cinq ans on ne fait que des pièces sur nous, et la vogue de ce genre scandaleux ne va qu'en augmentant. A l'heure qu'il est, je suis mis en couplets dans deux théâtres : aux Variétés et aux Bouffes Parisiens.

MINERVE. — Intentez un procès aux directeurs.

JUPITER. — Ils s'en moqueront.

VÉNUS. — Que voulez-vous faire?

JUPITER. — Je le cherche et vous le demande.

MINERVE. — Anéantissons Paris.

MARS. — Ça m'ennuiera.

MINERVE. — Pourquoi?

MARS. — Parce que les Parisiens consomment en été une certaine quantité de ma bière; et, en détruisant Paris, vous me ferez faire faillite.

JUPITER. — Tu parles comme un brasseur, et non comme un dieu.

MARS. — Les idées mercantiles ont pénétré jusque dans l'Olympe.

JUPITER. — C'est ce qui déconsidère les divinités.

MARS. — J'ai une autre proposition à vous faire.

JUPITER. — Allez-y.

MARS. — Je vous engage à punir, non pas tous les hommes, mais un seul.

JUPITER. — Lequel?

MARS. — Offenbach, l'auteur de toutes ces inconvenances.

VÉNUS. — Il fait pourtant de la musique bien drôle.

JUPITER *avec sévérité*. — Vous avez donc été aux Variétés, madame?

VÉNUS. — Oui, mon ami, je dois te l'avouer; j'ai loué une avant-scène. Mais tu n'as rien à craindre, j'étais avec Minerve.

MERCURE *à part*. — Elle l'a emmenée comme repoussoir.

JUPITER. — Tu as eu grand tort.

VÉNUS. — Cela t'ennuie, parce que j'ai entendu parler des farces que tu as faites avec Léda; mais je les connaissais déjà.

MARS. — Suivez-vous le conseil que je vous ai donné?

JUPITER. — Non, car Offenbach seul n'est pas coupable. Il a des admirateurs, c'est ce qui l'engage à continuer dans cette fâcheuse voie. Quand on pense que la *Belle Hélène* fait encore le maximum des recettes! Je ne l'invente pas, c'est le *Figaro-Programme* qui le dit. Je suis décidé à pulvériser mes ennemis. Mercure, apporte-moi mon tonnerre.

MERCURE. — Voilà, maître.

JUPITER. — Non; j'aime mieux un autre genre de mort qui prolongera l'agonie des Parisiens.

MARS. — Enlevons-leur la partition de l'*Africaine;* ils en mourront tous de chagrin.

JUPITER. — Offenbach les consolerait en leur promettant un pendant à la *Belle Hélène*. Je veux les noyer. D'abord ils auront de l'eau jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, enfin par-dessus la tête.

VÉNUS. — C'est cruel.

JUPITER. — Ils ne m'épargnent pas, pourquoi aurais-je pitié d'eux? Mercure, dis à la Pluie d'ouvrir ses robinets, et de ne les fermer que quand je lui en donnerai l'ordre.

MARS. — De grâce, épargnez les humains.

VÉNUS. — Sois moins méchant, mon ami.

JUPITER. — Je consens à diminuer mon déluge.

MARS. — Quel bonheur!

JUPITER. — Je veux seulement qu'il y ait deux mètres d'eau au-dessus des bureaux de location du théâtre des Variétés; de cette façon les Parisiens n'iront plus voir la *Belle Hélène*.

VÉNUS. — Cependant....

JUPITER. — J'ai dit.

CONCLUSION.

Voilà pourquoi la pluie ne cesse de tomber.

A. Brémond.

FANTASIAS.

L'abominable ironie!

Ce matin, en ouvrant les journaux, j'ai trouvé l'annonce qui suit, en lettres de cinq centimètres :

EXPOSITION GÉNÉRALE DES NOUVEAUTÉS DU PRINTEMPS.

Ça, le printemps!

Ce conservatoire de grippes! ce parc à giboulées! cette pépinière de coryzas!

Ça, le printemps!

Quand le nez rougeoie sous les caresses d'une bise plus aigre qu'une voix de café-concert; quand le ciel est plus gris que la poésie de M. Latour — de Saint-Ybars pour la vie!

Ça, le printemps, quand. . . . . .

Pardon, ici j'éprouve le besoin irrésistible d'ouvrir une parenthèse pour aérer ma phrase.

Ouvrons.

***

Vous vous êtes probablement déjà fait, sur les vingt lignes qui précèdent, une seule et même réflexion.

A savoir, que la rengaîne sur les averses printanières et les jeux du thermomètre et du hasard était tombée dans le domaine public du crétinisme de lettres.

Et vous avez eu raison. Cet avis, je le partage en tout enthousiasme.

Aussi ce que j'en ai fait — je tiens à me réhabiliter — n'est qu'un acte de dévouement à la Décius. Je saute à pieds joints dans le gouffre de la banalité pour sauver mes concitoyens.

Car j'ai fait une remarque.

Toutes les fois que dans un article on écrit le jeudi qu'il pleut à verse, on est sûr d'avance que le samedi, quand ledit article paraîtra, il fera un soleil superbe.

Voilà comment notre climat encourage la littérature. Mécène, va!

Donc, en invectivant aujourd'hui le printemps, je vous prépare pour demain une série de jours étincelants, tièdes, enchanteurs.

Et je ferme la parenthèse.

***

Toujours à propos du nommé Printemps, le membre du règne végétal connu sous le nom d'*arbre du 20 mars*

se dispose à laisser protester son feuillage, si le soleil ne se décide pas à lui envoyer ses huissiers.

Ce fait a semé la consternation dans le quartier des Tuileries.

De distance en distance, aux coins des rues, on aperçoit des groupes au milieu desquels pérore un rentier en redingote noisette, lequel s'écrie invariablement :

— Voilà quarante ans, monsieur, que je le suis, et jamais il n'avait manqué à ses devoirs!...

On signale plusieurs suicides de ces Vatels du bourgeon.

***

Mais semons les heureuses nouvelles pour faire oublier les mauvaises.

Wagner triomphe.

Le *Tanhäuser* est applaudi avec fureur aux concerts Pasdeloup.

— Comment! le même *Tanhäuser* qui... que...?

— Le même.

— Il n'y a rien d[illegible]é?

— Que nous.

— Mais c'est absur[illegible]

— Vous l'avez dit.

Rien n'est sacré... pour un public parisien.

On reprendrait demain le *Château de Pontalec* que cela serait capable d'avoir cent représentations et de mener tout droit M. d'Ennery à l'Institut.

***

Ils tirent au sort les conscrits de 1865.

Parmi eux un jeune imprimeur du *Constitutionnel*.

L'autre jour, il revient de cette triste cérémonie.

M. Boniface, toujours paterne, va à lui :

— Eh bien, mon ami, vous paraissez content...

— J'ai amené le *quatre*.

— Comment! Et malgré cela, vous semblez rire...

— Que voulez-vous, monsieur, depuis que je travaille ici, j'ai eu le temps de m'habituer aux mauvais numéros.

***

Échos du Vésuve.

Voilà qui varierait au moins un peu le perpétuel *Échos de Paris.*

Point vous n'ignorez, — car les lecteurs du *Journal amusant* sont pour le moins aussi bien renseignés que Gustave Claudin en personne, — point vous n'ignorez que ce vaurien de volcan est encore en état de récidive.

Une éruption intime.

Déjà de toutes parts les curieux affluent, surtout les Anglais!

L'un d'eux arrive l'autre jour, flanqué d'une moitié qui réalisait l'idéal de la laideur et était dans ce qu'on appelle la fleur de la décrépitude.

Avant de se rendre au volcan, il s'informe avec détail :

— Alors il n'y a pas de danger?

— Non, milord, quand on regarde de loin.

— Et quand on s'approche?

— Ah! dame! alors on s'expose à des accidents.

— Merci, très-bien... Oh! yes (*puis tout bas*) : Perfecty wery well... Ma femme qui a la vue bassel...

***

Un pleur à la grisette.

Il y a beau temps qu'elle n'est plus, mais il restait encore sa monnaie, sous la forme des petites ouvrières qui gaspillaient leurs vingt ans sous les berceaux de l'Élysée Montmartre.

Celles-là aussi sont trépassées.

Un philosophe gémissait hier en ces termes sur cette décadence.

— Impossible de trouver un bonnet content de son sort... Elles font toutes des chapeaux en Espagne!...

***

Je passais devant l'Ambigu vers neuf heures du soir.

Un couple passait aussi, — qui sortait de dîner.

— Tiens! *les Deux Diane*, exclama la femme; mène-moi donc voir ça.

— Pas aujourd'hui, ma chère. A cette heure-ci il n'en reste plus qu'une.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

On dit depuis longtemps que M. de Chilly est un bien heureux homme; il serait peut-être temps d'ajouter que le directeur de l'Ambigu est un des plus intelligents administrateurs de Paris depuis qu'il est à la tête de cette scène, si malheureuse autrefois. M. de Chilly a déployé une activité extraordinaire. On sait comment il a relevé en peu de mois un théâtre complétement discrédité dans l'opinion publique, et comment il a lutté contre son terrible voisin de la Porte-Saint-Martin qui exhibait les mille et une splendeurs des contes de fées. Le directeur de l'Ambigu, lui, s'est dit avec raison qu'un simple drame bien fait et passablement écrit suffirait au public des boulevards, et qu'il était inutile et imprudent de lui donner pour quarante sous une mise en scène que l'Opéra vend à raison de quinze francs.

Aussi qu'est-il arrivé?

Tandis que plusieurs scènes parisiennes, vouées aux fées et aux trucs, se jetaient dans les bras de la compagnie nantaise qui les protége d'un bras fort, armé de deux millions, M. de Chilly a conservé son indépendance, il est tout bonnement en train de faire sa fortune; nul ne lui envie ses succès : au contraire, chacun est content d'applaudir à tant d'efforts couronnés de tant de succès.

Le nouveau drame de M. Paul Meurice consolidera encore l'excellente position de M. de Chilly, car *les Deux Diane* ont grandement réussi et feront énormément d'argent.

On me pardonnera sans doute de ne pas raconter la pièce, car tous nos lecteurs ont lu l'intéressant roman qu'Alexandre Dumas vient de restituer à son véritable aut ur, et tous ceux qui ont lu le livre voudront revoir le fameux Martin Guerre, le roi Henri II, Diane de Poitiers et Diane de France; ils retrouveront au théâtre l'émotion de la lecture, et applaudiront le dramaturge comme ils ont applaudi le romancier. Ce grand diable de Mélingue est vraiment un homme extraordinaire. On va au théâtre avec le parti pris de rire de ses grands gestes et de ses grands coups d'épée, et il s'impose à votre sympathie. Avec tous ses défauts et toutes ses exagérations, M. Mélingue est encore le comédien le plus artiste que nous ayons; il vous enlève une salle rien que par un de ces mouvements brusques dont il abuse quelquefois, mais qui, somme toute, n'appartiennent qu'à lui. M. Mélingue est, après tout, une individualité qui apporte à chaque création son tempérament et son talent. Dans le rôle de Martin Guerre, il a ému et charmé le spectateur; dans quelques scènes, il a déployé l'énergie que vous savez et forcé le public de l'applaudir bruyamment. Il est de tous les actes et de toutes les scènes, et porte presque à lui seul le poids des huit tableaux dont se compose le drame nouveau. M. Clément Just joue le roi avec beaucoup de mesure et souvent avec bonheur. Mademoiselle Manvoy est tout à fait charmante. Un tout jeune acteur du théâtre de l'Ambigu, M. Régnier, a eu bien du succès dans le rôle du vicomte de Montgommery, succès bien mérité d'ailleurs, et je pense tout simplement que cet artiste deviendra un de ces jours le meilleur jeune premier de nos théâtres de drame; si je me trompe, tant pis pour lui. Les autres rôles de la pièce sont insignifiants ou les acteurs insuffisants. L'interprétation ne brille pas par un ensemble hors ligne; quelques jolis décors et le tournoi de la fête n'ont pas gâté le plaisir que nous éprouvions à entendre un dialogue bien mieux pensé et infiniment mieux écrit que celui des plus grands succès du boulevard. Il est inutile d'ajouter que M. Paul Meurice est un lettré, un esprit délicat; sa réputation est faite depuis longtemps, et ce n'est pas moi qui songerai à la détruire.

Tandis que M. Paul Meurice triomphait à l'Ambigu, on donnait à l'Opéra-Comique la première représentation du *Saphir* de Félicien David. Le succès a été tempéré, malgré les très-grandes et très-nombreuses beautés que renferme la nouvelle partition de l'auteur de *Lallah Rouck*. J'avais l'intention d'assister à la deuxième représentation du *Saphir*, mais une indisposition m'en a empêché.

Je ne puis donc que répéter ce qu'on m'a dit, à savoir, que *le Saphir* contient plusieurs morceaux de premier ordre, et que l'œuvre de M. Félicien David, dégagée maintenant de quelques longueurs, fera de belles soirées au théâtre de l'Opéra-Comique.

L'un des heureux directeurs du théâtre des Variétés, un esprit fin et délicat, M. Jules Noriac, vient de publier un livre charmant dont le titre est *Journal d'un flâneur*, et qui est rempli du meilleur et plus pur esprit parisien.

Nous n'avons pas besoin de recommander ce volume à nos lecteurs; M. Noriac est un de ces écrivains aimés dont le nom seul est une garantie de succès.

ALBERT WOLFF.

L'*Histoire de Jules César*, si impatiemment attendue dans le monde entier, vient de paraître chez M. Henri Plon, 8, rue Garancière. Le premier volume, format grand in-8° jésus, se vend 10 francs. Il est envoyé *franco*, dans toutes les localités desservies par les Messageries, aux personnes qui en adressent la valeur en un mandat de poste à l'éditeur. Un Atlas de belles cartes, du prix de 5 francs, utile complément de l'ouvrage, est publié en même temps, et il est expédié aussi *franco* avec le volume aux personnes qui adressent un mandat de poste de 15 francs pour les deux.

La Vie à la campagne, revue illustrée des plaisirs et des travaux de la campagne. Ce magnifique journal, qui paraît deux fois par mois, se recommande par de charmantes illustrations gravées sur bois imprimées dans le texte, et de très-jolies gravures fines tirées à part. Il s'occupe dans ses causeries, rédigées par nos écrivains le plus en vogue, de tout ce qui intéresse *la vie élégante*, et se trouve par conséquent le complément parfait des *Modes parisiennes*, journal du grand monde, dont la mode absorbe naturellement la plus grande partie.

L'abonnement à *la Vie à la campagne* coûte 25 fr. par an chez M. PHILIPON, rue Bergère, 20. Par faveur aux abonnées des *Modes*, le prix pour l'étranger n'est que de 30 fr.

Un numéro d'essai sera envoyé *franco* contre 75 c. de timbres-poste.

Tous les morceaux et la partition française, piano et chant, de *la Flûte enchantée* de Mozart, traduction de MM. Nuitter et Beaumont, la seule édition conforme à l'interprétation du Théâtre-Lyrique par mesdames Carvalho, Nilsson, Ugalde, MM. Michot, Troy, Depassio, viennent de paraître au *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne, ainsi que les transcriptions et arrangements pour piano de MM. Thalberg, Mathias, Krüger, Paul Bernard, Neustedt, Hess, Battmann, Valiquet, Stulz et Strauss. Paraîtront successivement : 1° l'ouverture et la partition piano-solo et à quatre mains de *la Flûte enchantée*, transcrites par G. Mathias d'après l'orchestre; 2° les transcriptions et morceaux pour piano et pour orgue.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 482. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 25 Mars 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

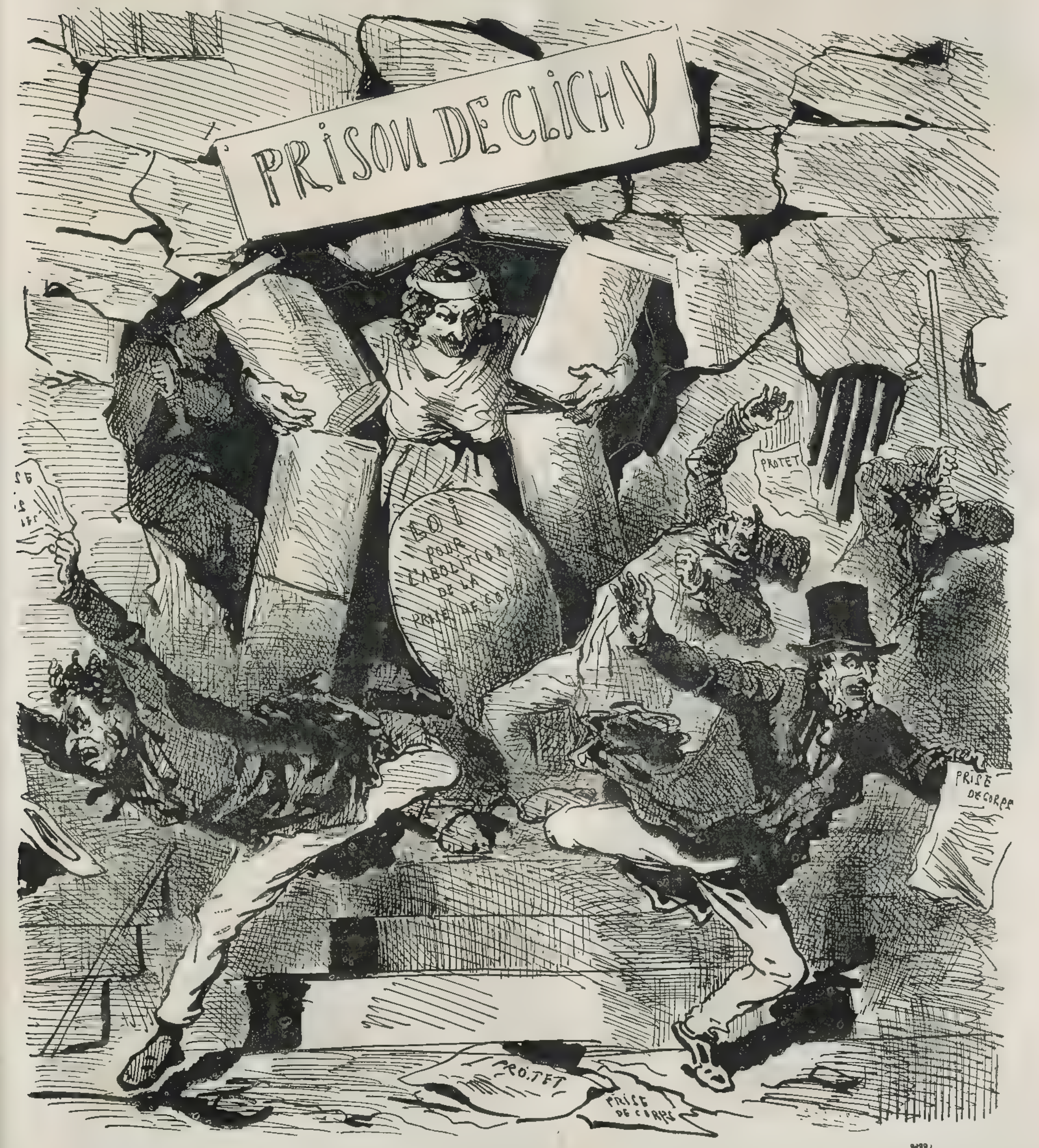
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

CLICHY SE MEURT! CLICHY EST MORT! — croquis par CHAM.



LA DÉFAITE DES PHILISTINS.

CLICHY SE MEURT! CLICHY EST MORT! — croquis par CHAM (suite).



23000

— Ils avaient éclairé Clichy avec leurs chandelles, c'était superbe!
— Je crois bien! des gaillards accoutumés à brûler la chandelle par les deux bouts.



23001

— Voici votre note.
— Trop tard, mon cher, Clichy va fermer.



23002

— Vous ne m'avez pas payé la chandelle avec laquelle vous avez illuminé.
— Mais, imbécile! je n'aurais pas illuminé si j'avais cru que vous pouviez venir m'ennuyer pour une dette.



23003

Nouvelle destination de l'ex-prison de Clichy.



23004

— Mon cher monsieur, puisque je ne puis plus vous faire garder la prison, je vais tâcher au moins de vous faire garder la chambre.



23005

Arpin et le terrible Savoyard se faisant une mauvaise affaire, la prise de corps étant abolie.

CLICHY SE MEURT! CLICHY EST MORT! — croquis par Cham (suite).



23006

— Toi qui autrefois te mettais si bien!
— Oui! je n'avais pas le sou! mais aujourd'hui la nouvelle loi m'a fermé mon crédit chez le tailleur et le chapelier!



23007

— Mon bon monsieur Abraham!
— Je ne prête plus d'argent!
— Mais avec la nouvelle loi, à quoi prêteriez-vous?
— Je prêterais à rire.



23008

— Sortez! vous êtes libre!
— On n'a pas le droit de m'exproprier ainsi! je demande une forte indemnité pour m'en aller.



23009

— Comment, vous créancier, vous n'allez pas prendre maintenant la place de votre débiteur?
— Mais non, monsieur!
— Sapristi! mais la loi ne sera donc pas complète!

AVANT D'ENVOYER AU SALON.

(UN ATELIER DE PEINTRE.)

LEPRINCE. — Si j'ai moins de cinquante visiteurs aujourd'hui, mon exposition préventive est ratée. *(On frappe.)* Entrez.

Monsieur et madame de Grandjambe sont introduits.

MADAME DE GRANDJAMBE. — Nous ne sommes pas indiscrets, monsieur Leprince?

LEPRINCE. — C'est-à-dire, madame, que je vous sais un gré infini de vous être rendue à mon invitation.

M. DE GRANDJAMBE. — Comme c'est grand chez vous... Ce doit être difficile à chauffer?

LEPRINCE. — Mais non, pas trop.

MADAME DE GRANDJAMBE. — Je ne pourrais pas vivre dans un endroit où le jour est si vif, moi.

M. DE GRANDJAMBE. — Il faut cela, ma chère, il le faut.

MADAME DE GRANDJAMBE. — Savez-vous que vous êtes très-bien meublé!

LEPRINCE. — Oh!

MADAME DE GRANDJAMBE. — Ces vieilles tapisseries sont superbes.

M. DE GRANDJAMBE. — Je trouve que ça attriste un appartement.

MADAME DE GRANDJAMBE. — Combien envoyez-vous de tableaux au salon?

LEPRINCE. — Deux.

— Deux seulement?

— Vous savez que le nombre est limité... J'enverrai ce portrait et ce....

— Edouard Dubufe exposera-t-il?

— Je le suppose, madame.

— Il a beaucoup de talent, n'est-ce pas?

— Beaucoup.

CLICHY SE MEURT! CLICHY EST MORT! — croquis par Cham (suite).



23010

— Ah! madame! la nouvelle loi m'enlève mon pain en me faisant perdre ma position!
— Pauvre jeune homme! que faisiez-vous?
— Je faisais des dettes!



23011

— Mon ami, pourquoi avoir l'air si triste depuis l'abolition de la contrainte par corps? tu n'as cependant pas de débiteurs.
— Non, mais si j'avais l'air gai, on croirait que j'ai des dettes.



23012

— Ah! saperlote! on va me mettre à la porte! c'est pas gai, les loyers qui sont hors de prix dans ce moment-ci.



23013

— Ah! monsieur! on n'est pas resté cinq ans dans une maison sans qu'il soit toujours un peu pénible de la quitter. Laissez-moi payer cette dette à mes sentiments : c'est la seule que j'aurai soldée.

— C'est dommage qu'il prenne si cher.

M. DE GRANDJAMBE. — Il profite de la vogue, il a raison.

MADAME DE GRANDJAMBE. — Ainsi vous envoyez deux portraits?

LEPRINCE. — Un seul… celui-ci et….

MADAME DE GRANDJAMBE. — Savez-vous que je suis une connaisseuse? J'ai eu deux fois le prix de dessin au couvent.

M. DE GRANDJAMBE. — Figurez-vous, mon cher ami, que madame a voulu faire mon portrait aux hachures dans les premiers temps de notre mariage, et qu'elle n'a jamais pu y arriver.

MADAME DE GRANDJAMBE. — Vous posiez si mal!

M. DE GRANDJAMBE. — C'était la faute du peintre… Il me regardait avec de si beaux yeux!

MADAME DE GRANDJAMBE. — Taisez-vous donc. — Monsieur Leprince, irez-vous au bal costumé de madame de Veules?

LEPRINCE. — Oui, madame.

— Comment serez-vous costumé?

— En croque-mort.

— Ah! quelle horreur!

M. DE GRANDJAMBE. — C'est une idée, certainement, mais c'est une idée… drôle.

MADAME DE GRANDJAMBE. — Je ne la trouve pas drôle du tout, moi. C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

LEPRINCE. — J'ajoute que je serai en croque-mort de Cythère.

M. DE GRANDJAMBE. — Ah diable! c'est bien différent.

MADAME DE GRANDJAMBE. — Mais ça peut être très-joli alors. On m'a conseillé de me mettre en *Aurore*. Vous savez, une étoile au front, et tout enveloppée de gaze rose tendre.

LEPRINCE. — Vous serez ravissante ainsi.

M. DE GRANDJAMBE. — Est-ce que cette grande horloge va bien, mon cher ami?

CLICHY SE MEURT! CLICHY EST MORT! — croquis par CHAM (fin).



23014

— Ne vous désolez pas, mon pauvre créancier, je vais vous expliquer la nouvelle loi; veuillez me prêter un peu d'attention.
— Allez au diable! je ne vous prêterai plus rien: j'aime autant vous le donner tout de suite.



23015

LES REGRETS D'UN GARDE DU COMMERCE.
— Jouissons de notre reste!... Hélas! bientôt nous n'aurons plus voiture!



23016

— Jadis, tu allais passer six mois tous les ans à la campagne?
— Oui, mon cher; mais malheureusement on démolit une propriété que j'avais par là, ça fait que je ne puis plus y aller.

LEPRINCE. — Très-bien.

M. DE GRANDJAMBE. — Partons vite alors; le sermon sera commencé.

MADAME DE GRANDJAMBE. — Adieu, monsieur Leprince. Vous aurez un vrai succès au salon, je vous le prédis.

L'artiste reconduit les époux.

LEPRINCE *seul*. — Eh bien, si ceux-là parlent de mes tableaux avec connaissance de cause, ils y mettront de la bonne volonté.

M. BONTEMPS. — J'entre sans frapper. Vous allez bien, mon cher ami?

LEPRINCE. — Parfaitement, et vous?

— Ah! ah!... le portrait d'une jolie femme.

— Madame de Corneval.

— Oui, oui, je la reconnais.... Et puis un sujet tiré de... de...

— De Walter Scott : *Les Puritains*.

— C'est bien cela... c'est bien cela... c'est bien... A propos, je ne vous ai pas dit que j'ai fait une trouvaille, un bijou, une perle de la plus belle eau, un Rembrandt que j'ai payé onze francs à un brocanteur de Brie-Comte-Robert? Mais un vrai, entendez-vous, un authentique, un pur-sang.

— Je n'en doute pas.

— Onze francs. C'est pour rien.

— Évidemment.

— Ça me fait un pendant tout trouvé pour mon Léonard de Vinci que j'ai découvert chez un vitrier de Versailles. Car, voyez-vous, moi, je n'aime que la vieille peinture.

— Je regrette de vous avoir dérangé alors.

— Oh! ça ne fait rien. Mon Dieu, vos tableaux vieilliront comme les autres, et je les verrai avec plaisir...

— Dans deux ou trois siècles?

— Farceur, va! Mais, que voulez-vous! c'est plus fort que moi, la couleur fraîche, les tons propres me font horreur. C'est si beau, si imposant, ces toiles noires où l'on ne voit rien tout d'abord, et qui, cependant, finissent par ouvrir leurs ténèbres peu à peu pour se laisser entrevoir discrètement à l'amateur passionné! Si vous saviez que de jouissances on éprouve lorsque, armé d'une loupe, on cherche à deviner ce que le peintre a voulu faire! Tenez, j'ai chez moi un *Van Brown*... Vous connaissez Van Brown?

— Non.

— Un fameux maître qui me devra un jour sa résurrection. Ce *Van Brown* représente... je ne sais quoi; il m'a été impossible jusqu'ici de percer son obscurité; cependant je crois bien que l'objet rond placé au premier plan est une pomme de terre.

— De quelle époque est votre Van Brown?

— Du dix-septième siècle.

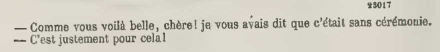
— Alors ce n'est pas une pomme de terre, puisque ce légume n'a été introduit en Europe...

— Sapristi! vous m'éclairez... Mais c'est qu'il a raison, tout à fait raison. Il est impossible que ce soit une... Qu'est-ce que ça peut bien être?... Ah! j'y suis!... C'est un oignon! un véritable oignon admirablement peint? Adieu, cher ami, je cours constater l'identité de mon

SCÈNES BOURGEOISES, — par CHARLES VERNIER.



23017



— Comme vous voilà belle, chère! je vous avais dit que c'était sans cérémonie.
— C'est justement pour cela!



23018

— Dieu! qu' t'es bête, pour une fille de ton âge! je l'invite pour toi, et tu te le laisses souffler par mademoiselle Blanche! Tiens, si je ne me retenais pas...

---

oignon. Vrai, vous m'avez rendu là un véritable service. Un oignon! qui l'aurait cru?

Et le vieux fou se sauve en répétant à satiété : — Un oignon! un oignon!

LEPRINCE. — On m'a jeté un sort : il est dit que tous ceux qui viendront ici ne regarderont pas mes tableaux... Entrez!

MADAME BOURGEOIS. — Nous sommes venus en famille, monsieur Leprince; toute la maisonnée : le père, la mère et l'enfant.

LEPRINCE. — Tant mieux, madame.

MADAME BOURGEOIS *tombant en extase devant le portrait.* — Ah!... oh!... ah! ah! que c'est beau!

LEPRINCE *dans son for intérieur.* — Au moins celle-là regarde.

MADAME BOURGEOIS. — Ah!... c'est un chef-d'œuvre!... rare... unique... Cette femme va me parler... elle me parle!

M. BOURGEOIS. — Calme-toi, ma bonne; tu vas te faire mal.

BIBI BOURGEOIS. — Pas vrai, m'man, elle ne parle pas, la dame?

MADAME BOURGEOIS. — Et ces yeux!... cette bouche!... ce nez!... il respire... je vois les narines se dilater!

BIBI. — M'man, est-ce qu'elle se mouche, la dame?

MADAME BOURGEOIS. — Ah! monsieur Leprince, vous vous êtes élevé bien haut dans cette œuvre!... Cet autre tableau représente une *Saint-Barthélemy?*

LEPRINCE. — Une scène des *Puritains* de Walter Scott.

MADAME BOURGEOIS. — Je disais bien... du fanatisme... aussi beau que le portrait... plus beau encore peut-être!... Quel talent! mon Dieu! quel talent!

BIBI. — M'man... m'man!... P'pa... p'pa!

M. BOURGEOIS. — Quoi?

BIBI. — C'est-y qui sont morts ceux qui sont par terre?

M. BOURGEOIS. — Oui.

MADAME BOURGEOIS *émue.* — Ce spectacle est navrant... il arrache des larmes... (*Elle s'essuie les yeux.*) Ah! les malheureux!... ils oublient qu'ils sont frères!

M. BOURGEOIS. — Voyons, Clarisse, c'est bête de se faire du mal pour des choses qui ne sont pas arrivées.

MADAME BOURGEOIS. — Qui ne sont pas arrivées!... qui ne sont pas arrivées!... Mais, monsieur, est-ce que vous avez la prétention de biffer les guerres de religion d'un trait de plume?

M. BOURGEOIS. — Je te parle de ce tableau.

MADAME BOURGEOIS. — Ce tableau est plus poignant pour moi que la réalité! — Monsieur Leprince, vous êtes un grand homme, je ne vous dis que ça.

LEPRINCE. — Oh! madame...

MADAME BOURGEOIS. — Vous l'êtes. Adieu, grand homme. (*A son fils.*) Petite bête, qui fourrez vos doigts dans la couleur et après dans votre nez. Allons, marchez devant. — Monsieur Leprince, je ne m'en dédis pas, vous l'êtes!

Un confrère de l'artiste succède à la bourgeoise enthousiaste.

LE CONFRÈRE. — Tiens, tu n'as pas encore envoyé!

LEPRINCE. — Non; le dernier jour seulement.

— Un portrait de femme.

— Comme tu vois.

— Plus, une scène de Walter Scott.

— Qu'en dis-tu?

— Le roman écossais est bien démodé.

— Qu'importe?

— Tu sais, ça n'attire plus.

— Et le portrait?

— Il ne doit pas être ressemblant.

— Tu ne connais pas le modèle.

— Oh! ces choses-là se sentent... Tu as sacrifié tout à la couleur?

— Pourtant il me semble que la forme...

— Va voir les *Flandrin*... Tes yeux ne sont pas ensemble.

— Ah! par exemple!..

— Ils y sont si tu veux... seulement il y en a un bleu et un noir.

— Celui-ci est dans l'ombre.

— Il est positivement noir. Leprince, veux-tu que je te dise la vérité?

— Je t'en prie.

— Tu ne te fâcheras pas?

— Mais non, va donc.

— Eh! bien, mon pauvre ami, tu n'es pas en progrès.

— Tu me dis ça tous les ans.

— C'est que je ne suis pas de ceux qui changent d'opinion, moi. Si tu m'en croyais...

— Voyons, quoi?

— Bah! tu prendras peut-être mal le conseil.

— Accouche donc!

— Eh bien, tu n'enverrais pas ça au salon.

LOUIS LEROY.

LA MODE DU JOUR.

César, s'il est au courant de tout ce qui se passe sur terre, doit être bien content, car l'on s'occupe assez de lui en ce moment.

SCÈNES BOURGEOISES, — par Charles Vernier (suite).



23019

— Eh bien, et votre violon;... vous êtes bon encore; pus souvent que j'inviterais mon commis seulement pour ses beaux yeux!



23020

— Ce brave Pitois, il est fort laid... mais ça amuse les enfants, et c'est moins cher que la lanterne magique.

Tout le monde veut parler de Jules César.

Hier, nous rencontrons un poëte à la tête ornée d'une longue chevelure.

— Mon cher, nous dit-il, je suis très-content, j'ai quelque chose sur le chantier.

— Ce ne sont pas les manuscrits qui doivent vous faire défaut, mais les éditeurs. Jusqu'à ce jour, tous vous ont fermé la porte au nez.

— Hélas! oui. Mais on va publier ce que je fais.

— Quoi donc?

— Je flatte le goût du public, qui est, comme vous le savez, au César.

— Oui.

— Je termine en ce moment une histoire de cet illustre Romain.

— Vous arriverez bien en retard après les autres.

— Mon ouvrage ne sera pas en simple prose, mais en vers. Jugez quel attrait il aura!

— On se l'arrachera.

— C'est mon avis.

— Je rentre en toute hâte pour faire la table de mon volume.

— En vers aussi?

— Parbleu! tout rimera, depuis le nom de l'auteur jusqu'à celui de l'imprimeur.

Mais ce sont les éditeurs surtout qu'il faut plaindre. On les harcèle depuis le matin jusqu'au soir.

— Monsieur, vient lui dire M. X..., voulez-vous faire votre fortune?

— De quoi s'agit-il?

— En publiant un livre sur César.

— Mais il en pleut.

— Le mien sera fort intéressant, grâce à des découvertes que j'ai faites.

— Lesquelles?

— J'habite au pied des buttes Montmartre, et, en creusant dans mon jardin pour y planter des arbres, j'ai trouvé de nombreuses armes ayant appartenu à Jules César.

— Qu'en savez-vous?

— J'ai consulté un archéologue qui m'a garanti sur la tête de sa femme l'authenticité de ces précieuses antiquités. Donc, les Romains se sont battus sur les buttes Montmartre. Mais pourquoi leur général a-t-il caché ces armes à cet endroit-là? Voilà ce que je veux éclaircir dans l'ouvrage que je viens vous prier de publier.

L'éditeur congédie M. X..., et donne l'ordre à ses commis d'évincer tous ces gêneurs.

Arrive un écrivain qui, celui-là, a ses entrées. De même qu'un auteur qui a une pièce jouée dans un théâtre va s'assurer de la recette de chaque soir, l'écrivain vient s'informer si l'on a vendu quelques exemplaires de son ouvrage.

— Mon cher ami, dit-il à l'éditeur, je vous propose de faire sur César...

— Comment, lui aussi; mais ils sont donc tous enragés! s'écrie le malheureux éditeur avec désespoir.

— Laissez-moi donc m'expliquer, je vous prie.

— Je rassemble tout mon calme pour vous écouter.

— Mon dernier roman que vous avez mis en vente n'a pas beaucoup d'acheteurs.

— Non; et je crois bien que les exemplaires resteront tous en magasin.

— Je vais en faire tirer une nouvelle édition.

— Vous avez perdu la tête, n'est-ce pas?

— Permettez-moi d'achever. La scène de mon roman qui se passe de nos jours sera transportée à Rome du temps de César. Mon héros sera César en personne. Et mon livre, qui a pour titre *les Amours d'un fils de famille*, s'intitulera *les Amours de Jules César*. Le public s'arrachera mon roman, qui n'avait qu'un tort, celui d'être trop moderne.

Ami lecteur, ne croyez pas que nous exagérons. En ce moment on est en train de *romainiser* tout.

Les dramaturges ne tarderont pas à écrire de grandes pièces militaires sur Jules César.

Nous en attendons une au théâtre du Châtelet.

Les tailleurs vont faire des redingotes à la *Jules César*, et ces nouveaux vêtements figureront à Longchamps prochain.

Nous avons le poulet à la Marengo, le filet Chateaubriand, le potage Condé, nous aurons bientôt *l'entrecôte à la Jules César*.

Vous verrez que Jules César finira par être presque aussi célèbre que Timothée Trimm.

A. Marsy.

FANTASIAS.

J'ai bien envie de m'adresser à une Académie quelconque pour avoir l'explication d'un fait anormal qui échappe à toutes mes investigations.

Il ne se passe point de semaine sans qu'on lise dans les journaux :

« La Société d'acclimatation, qui rend à notre pays des services si éminents, vient encore d'enrichir la France d'une nouvelle découverte.

» Elle a commencé à recevoir les premiers échantillons

d'une espèce inconnue de ver à soie qui se reproduit avec une merveilleuse fécondité.

» On le nomme *bombyx cocotifera*, et il se nourrit exclusivement de feuilles d'artichaut.... »

L'artichaut, bien entendu, varie.

D'autres fois ce sont des feuilles de chêne, d'orme, de noyer; le dernier inventé — il ne date que de cette semaine — se nourrit de feuilles de marronnier.

Mais n'importe.

Le point ténébreux est celui-ci :

Pourquoi, puisqu'on multiplie les vers à soie avec cette prodigieuse facilité, le prix de la soie continue-t-il à augmenter dans des proportions déplorables?

Après cela, on prétend que ces petits animaux, depuis quelque temps, se mettent à chaque instant en grève, sous prétexte que ça les écœure de travailler pour un tas de ci-devant piqueuses de bottines travesties en pêches à quinze sous.

S'il en est ainsi, je retire mon amendement et je rends aux bombyx toutes mes sympathies.

***

L'annonce semblait se ranger.

O beaux jours du père Aymès, qu'étiez-vous devenus? Ère glorieuse du puff, étais-tu donc passée sans retour?

Seule la *moutarde blanche* restait sur la brèche avec ses certificats. Mais le reste... mou! flasque! sans conviction! sans originalité!

Pas seulement une réclame en vers depuis cinq ans!

Pourtant, — merci, Seigneur! — la poésie n'était pas complétement morte!

J'en ai retrouvé un spécimen avant-hier. Les grandes traditions seraient-elles sur le point de renaître? C'est un pharmacien qui a l'honneur de les ressusciter dans le morceau suivant :

> La pastille B***, dont l'auteur poétique
> Aime à chanter en vers la vertu balsamique,
> Depuis longtemps se tait. La presse en vain gémit;
> La réclame ou l'annonce et l'invite et sourit.
> Elle a voulu se taire; et, pour asseoir son règne,
> Elle dit que *bon vin n'a pas besoin d'enseigne.*
> Mais un coup de tam-tam, résonnant à propos,
> Peut pousser l'enrhumé jusqu'au seuil du dépôt.
> Qu'il se hâte et qu'il frappe à chaque pharmacie
> Qui peut facilement être toujours munie,
> Et sa grippe et sa toux, en un tour de cadran,
> Auront cédé le pas à mon *Baume au safran.*

C'est assez suave pour une reprise.

***

Ohé! les p'tits agneaux! c'est la mi-carême!...

Le petit X..., gandin gandinettant, était allé au bal de l'Opéra jeudi.

Il avait emporté avec lui la provision d'illusions de ses vingt ans trois quarts.

Apercevant un domino vacant, il s'enflamme sans autre préambule, oubliant que ce jour met en circulation tous les bateaux à lessive de la capitale.

Le dialogue s'engage.

Le petit X... est d'abord langoureux, puis brûlant, puis incandescent, et à un moment donné tombe à genoux devant sa belle en cherchant à l'enlacer.

Mais elle, impassible et superbe, a pris la main du petit X... étendue vers elle.

O bonheur! c'est un *oui*, cela!

Pauvre petit X...! Elle a pris sa main, a regardé de près sa manchette, que le désordonné de sa déclaration a fait déborder, et d'un ton convaincu :

— Faut-il qu'y ait des gâte-métier qui blanchissent aussi mal que ça!

***

La scène chez un peintre qui n'est pas seulement de la secte de... Galimard.

Un inconnu descend d'équipage à sa porte.

Tais-toi, mon cœur!

L'inconnu monte!

Frappe!!

Entre!!!

— C'est bien ici monsieur B...?

— Oui, monsieur, fait avec empressement l'artiste.

— De passage à Paris, j'ai l'intention...

— Permettez que je vous débarrasse de votre chapeau.

— Merci... inutile... j'ai l'intention de faire faire mon portrait, et l'on m'a parlé de vous.

— Monsieur!... monsieur!!...

— Comme pouvant me donner l'adresse de votre confrère M..., votre ami, par qui je désire le faire exécuter!...

B... est en train d'en perpétrer une jaunisse.

***

A une première.

Les petits camarades sont toujours là.

Aussi l'auteur n'avait-il eu garde d'envoyer un fauteuil à son Pylade, le blond ***.

La pièce commence.

Une chute auprès de laquelle celle du Niagara n'est qu'une plaisanterie.

A la fin pourtant, on veut proclamer l'auteur.

Bordée de sifflets enragés, parmi lesquels se distingue entre tous le solo de clef exécuté par Pylade.

L'auteur, qui se dissimulait dans une baignoire, a tout vu, et à la sortie :

— Comment! c'est toi! toi qui me siffles ainsi!

— Par dévouement.

— Hein!

— Sans doute. Je ne voulais pas qu'on entendît ton nom!...

***

Un mot qui a double à-propos.

On sortait de la première de *Lantara*, où Déjazet venait d'obtenir un triomphe.

Et l'on causait :

— Prodigieux!

— Incroyable!

— Surprenant!

— Déjazet, intervint un appréciateur, c'est *l'arbre du 20 septembre*. Elle verdit à l'heure où les autres ont perdu leurs feuilles.

PIERRE VÉRON.

L'exposition de l'œuvre d'Hippolyte Flandrin, qui sera ouverte jusqu'à la fin du mois au palais des Beaux-Arts, donne un intérêt d'actualité à sa *Correspondance*, réunie par le vicomte Delaborde, que publie l'éditeur Henri Plon en un magnifique volume in-8°, enrichi de portrait et de fac-simile. Cet ouvrage, qui contient une très-intéressante notice biographique sur le maître et un *Catalogue complet de son œuvre*, est adressé *franco* aux personnes qui envoient un mandat de poste de 8 fr. à l'éditeur.

J. ROTHSCHILD, éditeur, 43, rue Saint-André des Arts. Envoi *franco* contre mandat.

LE BROME DE SCHRADER. Développement du mémoire lu à la Société d'agriculture, le 2 février 1864, par M. *Alphonse Lavallée*. Deuxième édition, augmentée de nouveaux renseignements sur la culture de cette nouvelle plante fourragère. 1 vol. in-8°, avec deux planches dessinées par A. Riocreux. Prix : 1 fr. 50; coloriées, 2 fr.

LES PLANTES A FEUILLAGE COLORÉ. Album des espèces les plus remarquables pour la décoration des salons, serres, etc., par MM. *Lowe* et *Howard*; traduit de l'anglais, avec une Introduction de M. *Charles Naudin*, membre de l'Institut. 1 vol. in-8°, avec 60 gravures coloriées et 47 gravures sur bois. Prix : 25 fr.; relié, 30 fr.

PETITS PARCS ET JARDINS, guide pratique du jardinier paysagiste. Album de 24 plans coloriés, sur la composition et l'ornementation des jardins d'agrément à l'usage des amateurs, propriétaires, jardiniers, par *R. Siebeck*, directeur des parcs impériaux à Vienne, accompagnés d'un texte très-détaillé. 1 vol. in-folio. Prix : 25 fr.

QUE SAINT HUBERT VOUS GARDE! Album du chasseur, illustré de photographies d'après les dessins de C. F. Deiker; légende par M. *A. de La Rue*, inspecteur des forêts de la couronne. 1 vol. in-4° oblong, 80 fr.; relié, 85 fr.

Le catalogue illustré des publications sur l'*Agriculture*, le *Jardinage*, la *Chasse*, est envoyé *gratis* sur demande.

STEEPLE-CHASES DE VINCENNES. Deuxième jour. Dimanche 26 mars.

Prix de la Ferme.	3,000 fr.
Prix du Donjon (gentlemen riders).	6,000 fr.
Prix de l'administration des haras (1re catégorie).	5,000 fr.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 483. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 1er Avril 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »



23021



23022

NOUS SOMMES LES BALAYEURS ET LES BOUEURS.

Nos lourds tombereaux, surchargés de débris informes, suintent et débordent : nous enlevons les immondices de la rue, et nous les jetons sur les passants; plus d'une fois d'un lion nous avons fait un tigre : nous sommes les balayeurs et les boueurs!



23023

NOUS SOMMES LES CHARBONNIERS ET LES FORTS.

Regardez-nous passer : nous sommes les rois de la rue; nous marchons, dans notre force, les épaules élargies, sûrs qu'on nous fera place, car nous sommes blancs, nous sommes noirs, quelquefois même nous sommes gris : nous sommes les charbonniers et les forts!

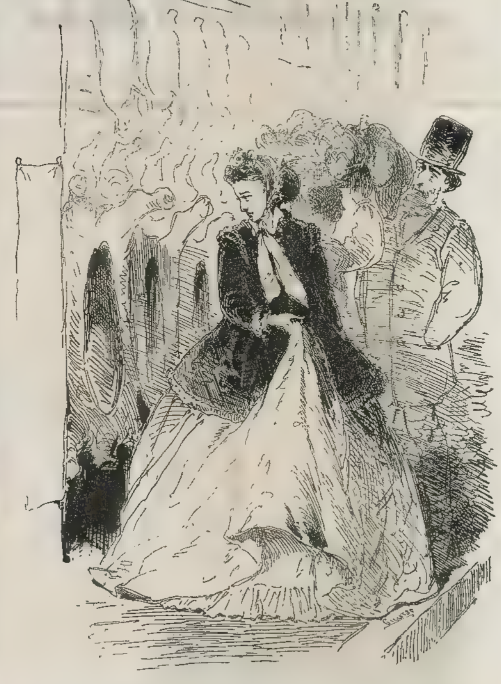
PETITE ÉTUDE SUR LA PROPRETÉ DE PARIS, — par Stop (suite).



23024

NOUS SOMMES LES RATS.

La nuit est sereine, le ciel clair : la jeune femme veut rentrer à pied. Elle marche, légère, appuyée au bras familier. Sous ses pas, de petites ombres noires bondissent et fuient, — elle pousse un cri. — Elle a senti sur ses pieds mignons le contact froid de nos petites pattes humides : nous sommes les rats!



23025

NOUS SOMMES LES BOUCHERS.

Nous enjolivons nos boutiques de girandoles pantelantes, et nous étalons des trophées d'animaux éventrés. Notre hideuse marchandise déborde sur le trottoir et effleure les fraîches toilettes des femmes : nous sommes les bouchers!



2·0·

NOUS SOMMES LES BOUTIQUIERS.

Le trottoir est à nous : nous y installons nos échelles, nous y faisons notre ménage. Les rinçures de nos magasins y débordent, et nous y lançons des cascades d'eau sale. Tant pis pour les indiscrets qui y passent! nous sommes les boutiquiers!



2..27

NOUS SOMMES LES TERRASSIERS.

Nous éventrons les rues, et nous mettons à nu leurs entrailles monstrueuses. Nous entassons des Pélions de terre humide sur des Ossas de pavés arrachés; et sur les ponts légers qui traversent nos tranchées profondes, nous voyons passer les jambes des petites dames : nous sommes les terrassiers!

PETITE ÉTUDE SUR LA PROPRETÉ DE PARIS, — par Stop (suite).



NOUS SOMMES LES GACHEUX DU MACADAM. 23018

Armés de longs balais, de larges râteaux et de brosses gigantesques, nous écrémons la voie fangeuse. Les manches de nos outils décrivent de gigantesques paraboles, et nous préparons le long des trottoirs des chausse-trappes de boue où se plongent les pieds imprudents : nous sommes les gâcheux du macadam!

UNE LOTERIE DE CHARITÉ.

En se mettant à table pour dîner, madame Bâtonnet a annoncé à ses convives qu'elle leur avait préparé une surprise, surprise qu'ils connaîtraient dans la soirée.

M. RUFFIN. — Cette communication m'intrigue singulièrement.

M. GRANJAC. — Moi de même.

M. RUFFIN. — Venant de madame Bâtonnet, il est certain que cette surprise ne peut que nous être infiniment agréable.

M. JAMBIER. — Étonnamment agréable.

M. RUFFIN. — C'est égal, je suis intrigué.

MADAME BATONNET. — Je le reconnais bien là, ce curieux de M. Ruffin!

MADAME BERGERAC. — Et ça parle des femmes!

M. JAMBIER. — Vous attendez du monde ce soir, madame Bâtonnet?

MADAME BATONNET. — Oui, pour ma surprise.

M. RUFFIN. — Qu'est-ce que ça peut donc être?

MADAME BATONNET. — Vous la connaîtrez toujours assez tôt.

— Pourtant si elle doit nous plaire?

— Ça dépend.

— Ah! ça dépend?

— Oui, mais je connais assez votre cœur, monsieur Ruffin, pour être sûre de votre précieux concours.

— Mon cœur... mon précieux concours... Diable!

— Vous verrez, vous verrez.

M. RUFFIN *poussant un cri.* — Ah! j'y suis!

MADAME BATONNET. — Voyons, dites?

— Vous allez nous faire faire de la charpie.

— Comment, de la charpie?

— Oui, comme à l'époque de la guerre d'Italie; vous souvenez-vous?

— Mais nous ne sommes en guerre avec personne.

— Et l'Algérie, le Mexique?

— Ça ne compte pas, ça. Enfin, vous verrez bien.

Le dîner s'achève, et la société passe au salon pour prendre le café. Des objets, cachés par un journal, sont placés sur un guéridon.

M. Ruffin tourne autour de la table avec une impatience de lion dévorant.

M. RUFFIN *bas à M. Jambier.* — Voilà la surprise.

M. JAMBIER. — Évidemment.

— Un baba pour prendre le thé.

— Oh! tant de solennité pour un gâteau!

— C'est vrai. Vous ne trouvez rien, vous?

— Une tombola dont madame Bâtonnet nous fait la galanterie.

— C'est ça, bien sûr! Idée charmante, qui ne m'étonne pas de la part de cette adorable femme.

Les invités de madame Bâtonnet sont arrivés, et le moment est venu de faire jouer la surprise.

MADAME BATONNET. — Chers amis et chères amies, je sais que ce n'est jamais en vain que l'on fait appel à vos sentiments de charité. Votre bienfaisance m'est tellement connue que je n'ai pas craint de la soumettre à une nouvelle épreuve.

M. RUFFIN *à part.* — Sapristi!... dans quel guêpier me suis-je fourré!

MADAME BATONNET. — Un père de famille autrefois dans l'aisance, aujourd'hui portier de cette maison, vient d'être frappé d'un coup terrible; son fils aîné s'est vu refuser l'entrée de l'école faute d'un pantalon convenable pour continuer ses études.

M. RUFFIN. — Comment, il n'a pas de pantalon?

MADAME BATONNET. — Il en a un, mais l'endroit sur lequel on s'assied manque absolument.

M. RUFFIN. — Que la mère y mette un fond.

MADAME BATONNET. — Ah! monsieur Ruffin, vous êtes cruel!... Un fond!... mais l'étoffe qui reste est tellement mauvaise qu'on ne ferait jamais que de la bouillie pour les chats. — En cette occurrence, j'ai donc pensé à vous, chers amis et chères amies, et j'ai résolu de vous frapper d'un léger impôt pour subvenir aux frais d'un costume dont la nécessité se fait si vivement sentir.

M. RUFFIN *à M. Jambier.* — Allez donc! on se pose en dame de charité, et c'est nous qui allons payer.

M. JAMBIER. — Voilà l'inconvénient quand on va dans le monde; c'est comme pour les billets de concert.

M. RUFFIN. — Je n'en prends jamais, moi!

M. JAMBIER. — On est bien forcé quelquefois.

MADAME BATONNET *continuant son speech.* — J'ai donc imaginé de mettre en loterie trois objets brodés et confectionnés par mes mains. Les voici!

La maîtresse de la maison enlève le journal; une paire de pantoufles non montées et un bonnet grec apparaissent aux regards peu émerveillés de l'assemblée.

M. RUFFIN. — Pardon, madame Bâtonnet, mais vous avez annoncé trois objets, et je n'en vois que deux.

M. JAMBIER. — C'est vrai, il n'y en a que deux.

MADAME BATONNET. — Faites excuse, il y en a trois.

M. RUFFIN. — Deux.

PETITE ÉTUDE SUR LA PROPRETÉ DE PARIS, — par STOP (suite).



NOUS SOMMES LES COCHERS.

Tyrans familiers et goguenards, du haut de nos siéges élevés nous méprisons la foule. Nous rasons le trottoir d'une roue insolente, et faisons jaillir sur le piéton timide la fange impure du ruisseau : nous sommes les cochers!

MADAME BATONNET. — Trois : un bonnet et deux pantoufles; comptez.

M. RUFFIN. — Les pantoufles ne comptent que pour un.

MADAME BATONNET. — La paire y est.

M. RUFFIN. — Encore si elles étaient montées!

MADAME BATONNET *ironiquement*. — En or, n'est-ce pas, avec un semis de perles fines?

M. RUFFIN. — Il n'est pas question de perles fines.

MADAME BATONNET. — Du reste, monsieur Ruffin, vous n'êtes pas forcé de prendre des billets.

M. RUFFIN. — Oh! ce que j'en dis...

MADAME BATONNET *prenant une longue liste et plusieurs gros paquets de billets*. — Je commence. Les billets sont à vingt sous.

M. RUFFIN. — Et il y en a?

MADAME BATONNET. — Cinq cents.

(*De nombreux coups d'œil sont échangés entre les invités.*)

M. RUFFIN *à M. Jambier*. — Elle veut donc que le fils de son portier soit mieux mis que le prince de Galles?

M. JAMBIER. — C'est insensé!

M. RUFFIN. — Voilà des fonds de culotte qui nous coûteront bigrement cher!

MADAME BATONNET. — Monsieur Granjac, est-ce vous qui m'étrennez?

M. GRANDJAC, *faux empressement*. — Mais certainement, belle dame.

MADAME BATONNET. — Combien m'en prenez-vous?

M. GRANJAC. — Mais... mais... un.

MADAME BATONNET. — Ah!... un?

M. GRANJAC. — Mon Dieu, oui.

MADAME BATONNET. — Choisissez.

M. GRANDJAC. — Je prends le 499

MADAME BATONNET. — Vous êtes inscrit. — Monsieur Ruffin, à votre tour.

M. JAMBIER. — Il vient de sortir pour un instant.

MADAME BATONNET. — Et vous, monsieur Jambier?

M. JAMBIER. — Je ferai autant que M. Granjac.

MADAME BATONNET *entre haut et bas*. — Il serait difficile de faire moins.

UNE GROSSE DAME. — Moi, j'en prends trois; je veux qu'il ait des fonds de culotte, ce petit.

MADAME BATONNET. — Madame Duval, vous êtes un noble cœur

M. RUFFIN *passant sa tête dans le salon*. — Je propose de mettre les billets à dix sous!... ça reviendra au même.

MADAME BATONNET. — Ils sont à un franc, ils resteront à un franc. — En voulez-vous, monsieur Ruffin?

M. JAMBIER. — Il est encore sorti.

MADAME BATONNET. — Oh! il ne m'échappera pas.

MADAME BERGERAC. — On peut se mettre à deux pour prendre un billet?

MADAME BATONNET *avec amertume*. — A douze, à quinze, à cent!

MADAME BERGERAC. — J'en prends un de compte à demi avec madame Colin.

MADAME BATONNET. — Veuillez me passer votre franc?

MADAME BERGERAC. — Voici ma part : cinquante centimes.

MADAME BATONNET. — Et vous, madame Colin?

MADAME COLIN. — Je n'ai pas de monnaie, chère madame.

MADAME BATONNET. — Que votre associée paye pour vous alors.

(*Madame Bergerac s'exécute en rechignant.*)

M. RUFFIN *reparaissant*. — Fait-on une remise à ceux qui s'engagent sur l'honneur à ne pas prendre les pantoufles?

MADAME BATONNET. — Non, monsieur; ici c'est à prix fixe. — Voyons, monsieur Ruffin, quels sont les numéros que vous choisissez?

M. JAMBIER. — Il est encore sorti.

(*La distribution continue, et madame Bâtonnet arrive péniblement à placer vingt-neuf billets.*)

M. JAMBIER. — Eh bien, on peut avoir une culotte avec ça.

MADAME BATONNET. — Permettez... il y a vingt-neuf billets de pris et je n'ai devant moi que vingt-six francs cinquante... Il n'y a pas à dire, tout ça ne fait que vingt-six cinquante; il manque donc dix sous.

TOUT LE MONDE A LA FOIS. — J'ai payé, j'ai payé!

MADAME BATONNET. — On ne suppose pas, j'espère, que j'ai mis de l'argent dans ma poche?

M. JAMBIER. — O madame! quelle horrible insinuation!

MADAME COLIN. — Monsieur Ruffin a-t-il payé?

MADAME BATONNET. — Pas encore, puisqu'il n'a pas pris de billet.

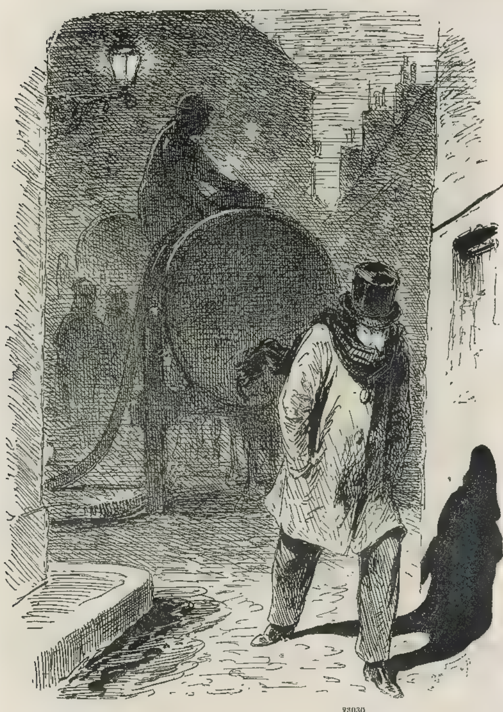
M. JAMBIER. — Voilà cinq centimes que je viens de ramasser.

MADAME BATONNET. — Restent quarante-neuf sous dont je suis frustrée; enfin, il faut savoir braver les conséquences d'une bonne action : je supporterai la perte.

M. JAMBIER. — Ça vous portera bonheur.

M. RUFFIN *se décidant à reparaître*. — Je vous demanderai, madame, le numéro 3; nombre impair aimé des dieux.

PETITE ÉTUDE SUR LA PROPRETÉ DE PARIS, — par STOP (suite).



23030

NOUS SOMMES LES TRAVAILLEURS DE NUIT.

On voit se dessiner dans l'ombre l'énorme silhouette de nos voitures, et nos tuyaux pareils à des boas repus : nous sommes ceux qui portent le bonheur! Le passant attardé s'éloigne et presse le pas..... et nous, sommes-nous donc sur des roses? Nous sommes les travailleurs de nuit!



23031

NOUS SOMMES LES MAÇONS.

Nous démolissons le vieux Paris pour en faire un tout neuf, et nous remplaçons les masures par des palais : que nous importent les masures?

Nous, poursuivant notre carrière,
Versons des torrents de poussière
Sur nos obscurs blasphémateurs.

Nous sommes les maçons!

MADAME BATONNET. — Il est pris. Choisissez-en un autre.

— Ah! c'est contrariant. Le 17 alors?

— Pris aussi.

— Vous voyez bien, il m'est impossible de souscrire à votre acte de bienfaisance.

— Par exemple! mais vous avez le choix dans plus de trois cents soixante-dix numéros.

— Enfin, vous n'avez pas le 3 ni le 17; je tenais à ceux-là, moi. Pourquoi les avez-vous donnés à d'autres personnes?

— Me les avez-vous demandés?

— Je vous les demande maintenant, le 3 et le 17.

LA GROSSE DAME, *que Ruffin croyait partie.* — Ah! ben, elle est forte, celle-là! Mais vous savez bien que je les ai ces numéros-là, monsieur Ruffin, puisque vous m'avez priée de vous dire ceux que j'ai pris.

M. RUFFIN *saisi la main dans le sac.* — Mais... mais...

MADAME BATONNET. — Il suffit, monsieur Ruffin, j'ai tout compris. (*Avec onction.*) Chers amis et chères amies, j'étais bien sûre en m'adressant à votre cœur de n'avoir point affaire à un ingrat. (*Sévèrement.*) Si quelques personnes ont démérité, (*tendrement*) d'autres au contraire m'ont rendu ma tâche bien douce, bien facile, bien... et je ne l'oublierai qu'avec ma vie. Grâce à vous, chers amis et chères amies, le jeune Boissonnet ne fera plus frémir la nature en allant s'asseoir sur les bancs de l'école des frères... Ainsi soit-il!

LOUIS LEROY.

QUAND ON A LA GRIPPE.

(A-PROPOS EN PLUSIEURS ÉTERNUMENTS.)

Aaatchi!... aaatchi!...

Voilà la vingtième fois que j'éternue depuis un quart d'heure.

Définitivement je suis pincé; j'ai la grippe, et une bonne encore!

Ma tête est lourde; je sens que j'ai la fièvre.

Je vais être obligé de garder la chambre pendant plusieurs jours, quelle scie!

Aaatchi, aaatchi!...

***

— Madame Chaffaroux, il est inutile que vous fassiez mon lit, je vais m'y remettre; vous pouvez redescendre dans votre loge.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Théodule?

— Vous ne voyez pas que j'ai la grippe, et une grippe atroce?

— Ça ne m'étonne pas.

— Pourquoi?

— Vous vous amusez trop cet hiver, vous vous couchez à des heures impossibles, vous avez tort.

— Mais qu'est-ce que cela vous fait?

— Si je me permets ces observations, c'est pour votre bien.

— Je vous prie de vous taire. Je ne me suis pas marié parce que je ne voulais pas avoir sur mon dos une femme qui me fasse des observations depuis le matin jusqu'au soir.

— Mais, monsieur Théodule...

— Il suffit. Je vous défends de vous représenter désormais devant moi. Je prendrai une femme de ménage qui fera mon appartement sans me parler.

Aaatchi! maudite grippe!

***

Tiens, le propriétaire!... viendrait-il me réclamer les deux termes que je lui dois?

— Monsieur Théodule, j'ai entendu dire que vous désiriez des réparations, et je suis monté pour cela avec mon architecte.

— Le papier est sale.

— J'en ferai mettre un autre.

— La cheminée fume.

— On la réparera. Les persiennes ne sont pas solides, à ce qu'il paraît.

— Elles battent continuellement contre la fenêtre.

— Voyons ça.

— Je me plais à croire que vous n'allez pas l'ouvrir.

— Il faut que l'architecte s'assure par lui-même de l'état des choses.

— Il reviendra un autre jour.

— Il n'est pas à notre disposition.

— C'est un tort.

— Et comme nous sommes ici en ce moment...

— Ah çà, vous êtes donc fou?

— Pourquoi?

— Vous ouvrez la fenêtre par un vent pareil!

PETITE ÉTUDE SUR LA PROPRETÉ DE PARIS, — par STOP (fin).



NOUS SOMMES LES HOMMES.

Nous enlaidissons la ville de nos costumes hideux et de nos tournures grotesques. Nous étalant, le cigare à la bouche, sur l'asphalte souillé, nous lançons au visage des femmes une fumée âcre et nauséabonde. Nous sommes laids, malpropres, mal élevés, sans gêne et sans pudeur : nous sommes les hommes!



NOUS SOMMES LES FEMMES.

Bleu d'azur et noir de fumée, carmin et blanc de perle, vermillon et poudre de riz, notre beauté dépend d'un souffle : nos bras blancs laissent aux habits de nos danseurs des traces farineuses, et la lèvre audacieuse qui oserait effleurer nos joues s'imprégnerait de craie et de rouge végétal. Nous sommes les femmes!

— C'est l'affaire d'un instant.

— Mais j'ai une grippe épouvantable; vous voulez donc que j'attrape une fluxion de poitrine!

— Serrez-vous dans votre robe de chambre et rapprochez-vous du feu.

— La pièce va se refroidir.

— Non.

— Ah çà, voulez-vous bien me laisser tranquille chez moi, je vous trouve étrange de venir ainsi me déranger quand je suis indisposé.

— Permettez...

— Je ne permets rien. Fichez-moi la paix.

— Monsieur Théodule, vous le prenez sur un ton....

— On n'a pas idée de cela! aaatchi! aaatchi... bon voilà que j'éternue plus qu'avant.

Maudit propriétaire! maudite grippe!

***

Qui vient encore me déranger?

— C'est moi, ta petite Léontine.

— A cette heure?

— Tu sais bien que c'est aujourd'hui la fête de la patronne et que je suis libre.

— C'est vrai.

— Il est convenu que nous dînerons ensemble au restaurant, et qu'ensuite nous irons au théâtre.

— Tu peux te vanter de bien tomber!

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Mais j'ai pincé une grippe épouvantable qui va me forcer à garder la chambre.

— Ça ne sera rien.

— Mon pouls bat une multitude de pulsations à la minute.

— Il ne faut pas t'écouter.

— Je voudrais bien te voir à ma place!

— Alors nous ne dînerons pas au restaurant, nous n'irons pas au spectacle?

— Non.

— Oh! comme c'est fâcheux!

— C'est bien plus fâcheux pour moi qui suis malade.

— Cependant en te couvrant bien tu pourrais sortir.

— Pour me mettre au tombeau, n'est-ce pas?

— Il ne m'arrive pas souvent d'être libre comme aujourd'hui.

— Tu ne penses qu'à t'amuser.

— Non, mais...

— Tu sacrifierais tout pour une partie de plaisir.

— Peux-tu dire cela?

— Tu n'es qu'une égoïste.

— Et toi un méchant de maltraiter ainsi ta petite Léontine. Tiens, vois, je pleure.

— Ça ne m'étonne pas. Les femmes n'ont que les larmes pour arguments.

— Adieu! vilain monstre! Je ne te reverrai plus jamais. Adieu.

Bonsoir!

Je suis assez énervé par la grippe, sans avoir besoin qu'une femme vienne encore me faire des scènes.

Oh! non, il n'en faut pas, et je... aaatchi!.. aaatchi!...

Allez donc au restaurant et au spectacle avec une infirmité pareille!

Vraiment, les femmes ne doutent de rien.

***

— Monsieur Théodule y est-il?

— Non, il est sorti.

— Farceur! vous voilà étendu sur votre fauteuil. Mais comme vous avez laissé la clef sur votre porte, on peut venir vous surprendre.

— Ah! c'est vous, mon cher Dubrancard (encore un raseur qui, quand il est chez quelqu'un, fait des séances de trois ou quatre heures), qui peut me procurer le plaisir de votre visite?

— Je viens vous parler au sujet de cette place que vous sollicitiez.

— Oh!... eh bien!...

— Le directeur, qui est mon ami intime, m'a promis de vous nommer

— Tant mieux! et combien gagnerai-je?

— Dix-huit cents francs pour commencer.

— Que ça?

— C'est déjà très-joli : il ne faut pas être trop ambitieux, mon cher ami.

— Cependant je n'ai pas envie de mourir de faim.

— Vous aurez la bonté de me rendre une réponse d'ici à quelques jours, afin de savoir si le directeur pourra disposer de cette place en faveur d'un autre.

***

Enfin, il est parti, et je n'en suis pas fâché.

On n'a jamais vu bavard pareil à celui-là.

Il m'agace déjà quand je me porte bien, à plus forte raison lorsque je suis malade comme aujourd'hui.

Aaatchi!... je n'en puis plus.

***

HUIT JOURS APRÈS.

Je vais mieux, ma grippe est passée.

Mais il paraît que j'ai été bien désagréable durant toute cette semaine, et il m'arrive de fâcheuses aventures.

Ma concierge, furieuse d'avoir été congédiée par moi, ne me monte plus mes lettres. Je suis forcé de descendre les chercher.

Léontine ne revient plus. Je la connais, elle est rancunière, et ne me pardonnera jamais les reproches que je lui ai faits.

C'était pourtant une charmante enfant, comme on en rencontre peu.

Quelles sont ces lettres?

Que vois-je!... mon propriétaire qui m'invite à lui payer le plus tôt possible les deux termes que je lui dois.

Il me menace de faire saisir mon mobilier.

SCÈNES BOURGEOISES, — par CHARLES VERNIER.



23034

— Tu vas me faire le plaisir d'inviter une de ces demoiselles, ou je te tire les oreilles.



23035

— Je suis bien fâché d'avoir invité les voisins du cinquième pour faire nombre.

Et lui qui me proposait de réparer mon appartement !

Hélas! tout s'explique; je me rappelle l'avoir mis à la porte, et il se venge.

C'est tout naturel.

Voici une autre lettre.

« Mon cher monsieur,

» J'ai bien vu que la place que je vous proposais ne vous convenait pas; aussi ai-je dit à mon ami le directeur de la donner à une autre personne qui la sollicitait depuis fort longtemps.

» Excusez-moi si je ne me mets plus à votre disposition, mais vous êtes trop difficile. »

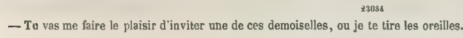
Ciel! qu'ai-je fait?

Mais j'aurais été enchanté de gagner dix-huit cents francs.

C'est à la grippe que je dois tous les malheurs qui m'arrivent en ce moment.

Que le diable emporte cette maudite infirmité!

A. BRÉMOND.



FANTASIAS.

Puisque protester est inutile, il faut souffrir et se taire sans murmurer.

Souffrir ce temps ridicule, immonde, idiot, qui n'a pas même le courage de son ineptie et cherche, l'hypocrite, à nous donner le change sur ses vilenies par quelques rayons d'un soleil blafard.

Un soleil de l'école de M. Ingres!

Mais les doléances sont inutiles. C'est un parti pris de la part de la saison.

Probablement nos péchés ont courroucé les éléments, qui traduisent de cette façon leur opinion sur la mode des cheveux roux, l'hippophagie, le thérésisme et les mémoires des biches internationales.

Inclinons-nous. N'avons-nous pas mérité le châtiment qui nous frappe?

Inclinons-nous — et tâchons d'oublier avec les excentricités d'en bas les giboulées d'en haut.

Voici d'abord le recueil annuel des anecdotes relatives à la conscription.

Invariablement les mêmes, ces anecdotes.

D'abord l'histoire du jeune homme qui est né un vingt-neuf, dont le père est mort à vingt-neuf ans, qui amène le numéro vingt-neuf — et qui figure depuis au moins vingt-neuf années dans les faits qui ont bien à tort la prétention d'être divers.

Ensuite....

***

Je me rallie à votre amendement.

Cette nomenclature est intolérable. Passons à..... Alexandre Dumas.

On n'en a jamais, jamais fini avec cette excentricité colossale. Du moins on ne peut pas lui reprocher de manquer d'imprévu, comme les histoires de conscription.

Dumas vient par exemple d'inventer un nouveau système de conférences, qu'il a trouvé assez réussi pour vouloir l'importer tout de suite en Belgique.

Il annonce par exemple sur les affiches un parallèle entre Napoléon et César!

Puis en montant en chaire :

— Messieurs,

Pour aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous ne nous occuperons pas de César.

Mais comme César était un lion de courage, je vais vous parler de mon regretté ami Jules Gérard et de la façon dont il se livrait à la chasse dans les montagnes africaines... (*Historique*).

Comprenez-vous tout ce que cette méthode nous réserve de surprises, si tout le monde se met à en adopter l'usage?

Vous passez, citoyen naïf, dans une rue.

Vous lisez sur une affiche :

CE SOIR, CONFÉRENCE DE M. PEIGNACIER

SUR LA MUSIQUE DE VERDI.

— Bon, voilà mon affaire, pensez-vous en votre qualité de mélomane.

A l'heure dite, vous vous transportez donc dans le local indiqué.

L'illustre Peignacier, l'homme à la conférence, arrive et d'un ton convaincu :

« Messieurs,

» A ne rien vous cacher, les questions musicales me sont complétement étrangères.

» J'ai consacré ma vie entière à l'étude de l'ornithologie. Si donc j'ai eu recours à une annonce illusoire, c'était pour rassembler autour de moi un auditoire qui ne se serait certes pas dérangé pour ma science de prédilection.

» Toutefois, messieurs, je ne sortirai pas complétement du sujet que j'avais indiqué.

» En effet, messieurs, Verdi, notre immortel composi-

teur, plane comme l'aigle, et ses détracteurs ne sont que des serins.

« A propos d'aigles et de serins, je vais donc avoir l'honneur de traiter du chapitre de Buffon sur les oiseaux de proie et les canaris... »

Vive Dumas!

Comme c'est lui!

Il était le seul capable d'inventer celle-là.

***

Vous parlerai-je de l'Académie en mal d'élections?

Non.

C'est laid, et c'est triste. Mais, grâce au procédé Dumas, je saute sur une transition toute faite.

L'Académie est entêtée dans ses idées. L'entêtement est l'apanage du mulet.

Donc, je vais vous entretenir du mulet *Rigolo*, dit *l'Immontable*, qui va éclipser Léotard, le singe, et tous les phénomènes passés ou présents.

Les petites dames affluaient à la première.

L'une d'elles a formulé un avis plein de philosophie à ce sujet.

— Merci, une bête qui ne veut pas se laisser mener. Je ne laisserai pas Alfred venir voir ça, c'est d'un trop mauvais exemple.

***

Vous avez lu dans les feuilles l'histoire de ce malheureux qui en a fini avec la vie dans des circonstances si bizarres.

Il entre dans un restaurant à trente-deux sous.

Il dîne.

Puis il s'empoisonne.

— A quoi bon, a dit Cham, puisque c'était déjà fait?

***

Calino débiteur.

Il venait de recevoir la visite de son tailleur qu'il avait congédié vertement.

Un sien ami, qui était présent, s'étonnait de la vivacité de ses procédés.

— Lui dois-tu beaucoup?

— Mille francs...

— Diable!

— Laisse donc, ces gaillards-là volent tant, que même quand on ne les paye pas ils gagnent encore moitié sur ce qu'ils ont fourni!

***

Une lecture attrayante.

Les Drames du mariage, de Benjamin Gastineau.

Les œuvres précédentes de l'auteur suffisent à recommander celle-là, très-observée et très-émouvante.

***

Madame *** n'est pas comme le printemps de 1865, qui se plaît à se faire prendre pour un hiver.

Elle voudrait, elle, tout au contraire, pouvoir faire partager par les autres les illusions printanières qu'elle a conservées sur son compte.

Elle a la témérité de la coquetterie.

A tel point qu'elle provoque ceux-là mêmes qui ne lui chercheraient pas chicane.

— Voyons, disait-elle hier au journaliste B... en minaudant. Voyons...

— Qu'est-ce, chère madame?

— Quel âge me donnez-vous?

— Si je vous en donnais un, vous n'en voudriez pas.

Pierre Véron.

L'*Histoire de Jules César*, dont le troisième tirage était impatiemment attendu, vient de paraître chez M. Henri Plon, 8, rue Garancière. Le premier volume, format grand in-8° jésus, se vend 10 fr. Il est envoyé *franco*, dans toutes les localités desservies par les Messageries, aux personnes qui en adressent la valeur en un mandat de poste à l'éditeur. Un Atlas de belles cartes, du prix de 5 fr., utile complément de l'ouvrage, est publié en même temps, et il est expédié aussi *franco* avec le volume aux personnes qui adressent un mandat de poste de 15 francs pour les deux.

Sous ce titre : *Les Plantes à feuillage coloré*, la librairie Rothschild met en vente un des plus beaux livres de la saison. Cet ouvrage comprend dans son ensemble la description de 60 magnifiques gravures coloriées sur ces belles plantes à feuilles panachées et colorées, fort à la mode depuis quelques années pour la décoration des jardins, serres et appartements. Une Introduction de M. Ch. Naudin, membre de l'Institut, ajoute au charme du livre une garantie de science et d'exactitude incontestable. Enfin, imprimé avec luxe et soigneusement broché, il a sa place marquée dans tout salon comme dans toute galerie d'amateur des beaux ouvrages d'horticulture. (*Voir aux annonces* pour ouvrages *de Chasse*, *— de Jardinage*, *— Brome de Schrader*.)

La Librairie centrale vient de publier un volume dont le succès est assuré. Sous ce titre, Le Pavé de Paris, notre collaborateur Pierre Véron continue la suite de ses **piquantes** études prises sur le vif du monde parisien. C'est une vogue qui va toujours croissant. *Le Pavé de Paris* aura au moins autant d'éditions que *Maison Amour*, *Avez-vous besoin d'argent?* et les autres œuvres du même auteur. — Nous y reviendrons prochainement.

STEEPLE-CHASES DE VINCENNES. Troisième jour. Dimanche 2 avril.

Prix de Saint-Maurice (prix à réclamer)	3,000 fr.
Prix de la Marne	5,000 fr.
Prix des Tribunes (jockeys français)	4,000 fr.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 484. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 8 Avril 1865.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

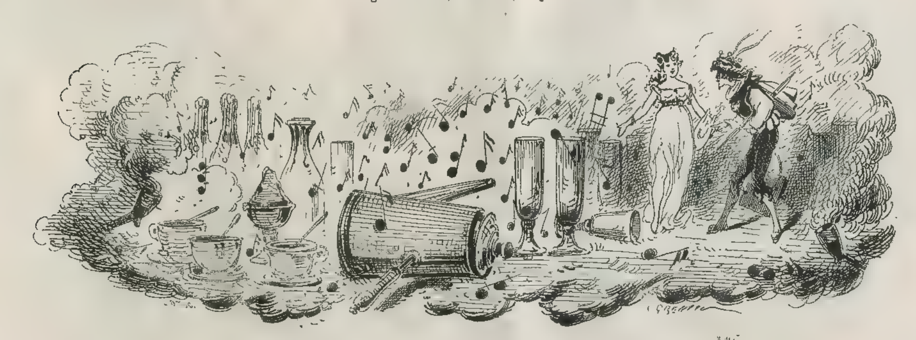
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

CAFÉS-CONCERTS PAR GRÉVIN

INVOCATION A LA MUSE.

— Aglaé! tu sais, ma biche, inspire-moi



RÉPONSE DE LA MUSE (*air très-connu*).

Tu l'as voulu, t'en plains pas;
Tir lan, tir lan, tir lan laire;
Tu l'as voulu, t'en plains pas,
Tir'-toi d' là comme tu pourras.

CAFÉS-CONCERTS, — par A. Grévin (suite).

UN PEU DE MÉTÉOROLOGIE.

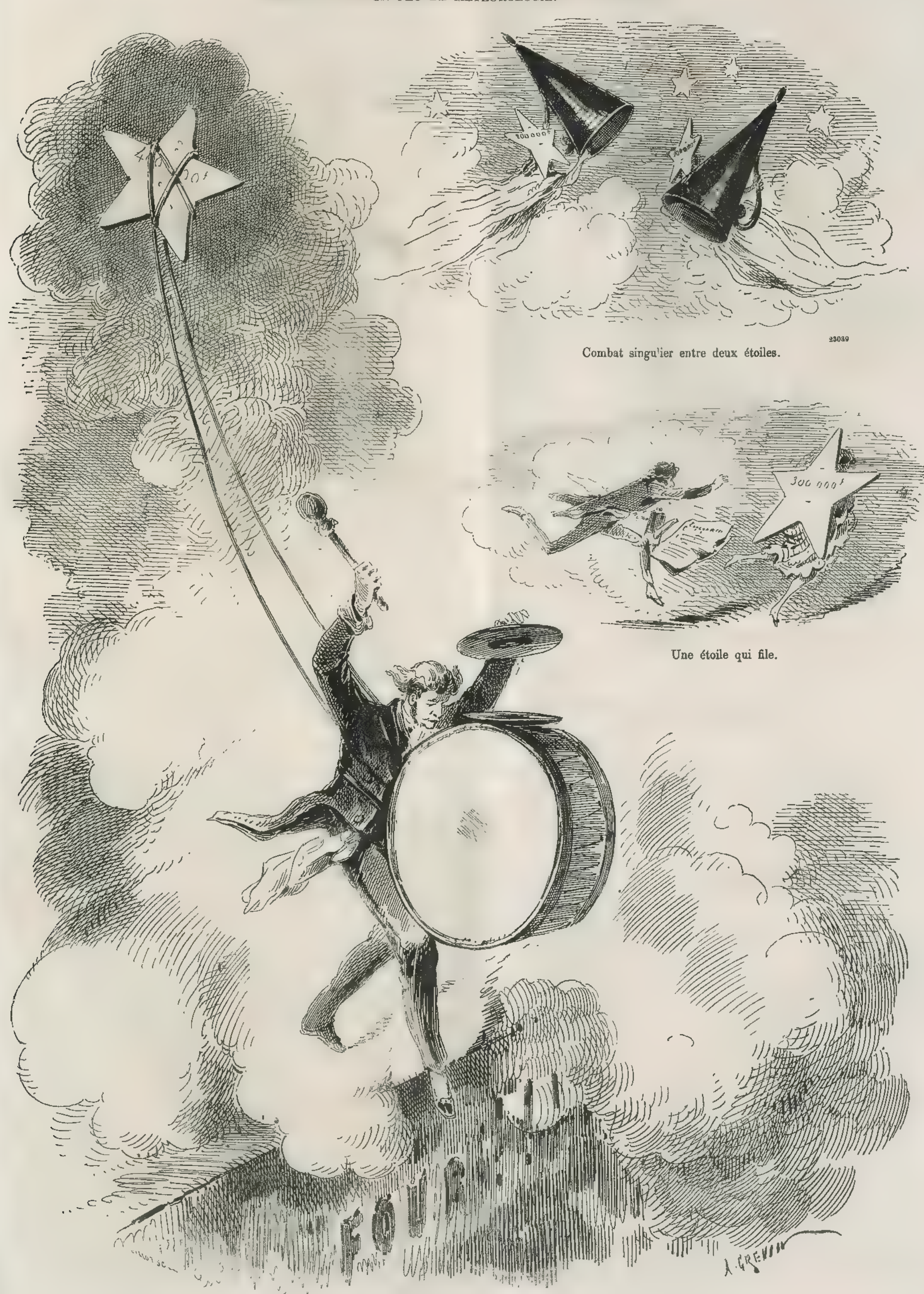


Les autres étoiles, simplement dites, ne sont que des corps plus ou moins célestes qui tournent invariablement autour de l'étoile fixe, dont elles reçoivent la chaleur et la lumière. Elles sont sans doute fort hospitalières, puisque... ce vieux dicton : *Loger a la belle étoile.*

OU PARIS EN MIL HUIT CENT SOIXANTE-SIX

CAFÉS-CONCERTS, — par A. Grévin (suite).

UN PEU DE MÉTÉOROLOGIE.



Combat singulier entre deux étoiles.

Une étoile qui file.

PRÉDICTION MÉTÉOROLOGIQUE POUR 1865.

Un cafetier chantant s'attachera une nouvelle étoile dans l'espoir fallacieux de s'en faire plusieurs millions de revenu.

CAFÉS-CONCERTS, — par A. Grevin (suite).



quâijamavoi rotour de ceteta ble
dessieurdelon dai zebeni ce
dai zenterpeneur de bati ce
quaicai comun bou quai defleur

23040

Le refrain de la toquade en vogue, d'après un manuscrit trouvé en 1835 dans la poche d'une vieille veste.



23041

(La scène se passe dans le cabinet directorial d'un cafetier chantant.)

— Vous venez pour que je vous engage... D'abord êtes-vous *drôle?*... qu'est-ce qui vous parle de votre talent? je vous demande si vous êtes *drôle!* Ici, faut qu'on soit *drôle*... Tenez, c' monsieur-là à côté, qui chante *le P'tit ébéniste* avec son crevé dans le dos, il n'a pas grand talent, mais il est *drôle*. Moi, qui vous parle, je suis *drôle*.

LE JOUR DES AUGMENTATIONS.

BAUCHÉ *entrant dans le bureau des pensions.* — Eh bien, messieurs, vous savez?

PATRON. — Non, quoi?

— Il n'y aura pas d'augmentations cette année.

— C'est impossible!

— C'est comme ça.

— Encore une année de perdue!

JAMBARD *entrant furieux.* — Quelle baraque que cette boutique-là!

PATRON. — Si j'étais sûr qu'ils ne l'acceptent pas, comme je leur flanquerais ma démission!

BAUCHÉ. — C'est naïf ce que vous dites là.

PATRON. — Écoutez donc, je tiens à ma place.

BAUCHÉ. — Alors on ne fait pas le fendant.

PATRON. — Je ne fais pas le fendant.

BAUCHÉ. — Si, vous le faites.

JAMBARD. — Oh! je ne serai content que lorsque j'aurai lavé la tête au sous-chef.

BINET. — Attendez donc, vous n'êtes sûrs de rien.

BAUCHÉ. — Après tout, je m'en moque; je ne suis à deux mille quatre cents que depuis deux ans.

PATRON. — Ça me fait ma sixième année à deux mille cent, moi. Aura-t-on des gratifications au moins?

BAUCHÉ. — Non.

JAMBARD. — Si.

BAUCHÉ. — Je vous dis que non.

JAMBARD. — Et moi je vous dis que si.

PATRON. — Enfin, s'il y en a, ce sera une consolation.

JAMBARD. — Par exemple, elles sont misérables, honteuses, insultantes.

PATRON. — Bah!... insultantes?

JAMBARD. — Oui, par leur médiocrité : les favorisés auront cent francs, les autres quatre-vingts et même soixante.

BAUCHÉ. — S'ils ont le toupet de m'en donner une de moins de cent cinquante francs, je brûle le mandat.

PATRON. — A quoi cela vous avancera-t-il?

BAUCHÉ. — A sauvegarder ma dignité.

Mondragon entre en chantonnant.

JAMBARD. — Vous êtes gai, vous?

MONDRAGON. — Et je suis dans mon droit : Messieurs, je vous présente un commis de première classe.

PATRON. — Pas possible!

MONDRAGON. — Comme j'ai l'honneur.

JAMBARD. — Vous êtes augmenté?

MONDRAGON. — A trois mille.

PATRON. — Mais il y a donc des augmentations?

BAUCHÉ. — Vous ne voyez pas qu'il vous fait poser.

MONDRAGON. — Après ça, vous savez, vous êtes libres de ne pas me croire.

BINET. — Voyons, sérieusement?

MONDRAGON. — Mettons que je plaisante.

PATRON. — Mondragon... vraiment?

MONDRAGON. — Bauché a raison, je badine agréablement.

BINET. — C'est insupportable, on ne peut rien savoir.

PATRON. — Mon petit Mondragon, ce n'est pas pour moi, c'est pour ma famille.

MONDRAGON. — Eh bien, oui, il y a des augmentations, et beaucoup encore.

PATRON *jetant en l'air les menus objets qui ornent son bureau.* — Tra la la, tra la la, la la laire!

En entrant dans la salle, M. Monin, le chef, reçoit sur la tête la poudrière de Patron.

M. MONIN. — Que signifie cette conduite, messieurs? Est-ce ainsi que vous travaillez aujourd'hui?

JAMBARD. — Je vais vous dire, monsieur, c'est qu'on parlait des augmentations.

M. MONIN. — L'administration ne vous paye pas, messieurs, pour parler des augmentations.

BAUCHÉ. — Dame, ça nous intéresse.

M. MONIN. — Je vous engage à ne vous intéresser à ces sortes de choses qu'après cinq heures. Et puis, que signifie ce rassemblement? Êtes-vous ici à vos places, messieurs Jambard, Bauché et Mondragon? veuillez vous retirer dans le plus bref délai.

Les trois employés s'esquivent immédiatement.

M. MONIN. — Monsieur Patron, vous allez faire de suite sept copies de cette lettre.

PATRON. — Oh! monsieur, il est quatre heures.

M. MONIN. — Il n'y a pas d'heure qui tienne, le service de l'État l'exige. Vous m'apporterez ce travail aussitôt qu'il sera fini. *(Il sort.)*

PATRON. — Quel cauchemar! me voilà ici jusqu'à six heures.

Jambard, Bauché et Mondragon rentrent dans la salle.

JAMBARD. — A-t-il dit quelque chose?

PATRON. — Ah bien, oui!... une lettre à copier sept fois.

MONDRAGON. — Ah! si j'étais ministre, il ne durerait pas longtemps, le Monin! Est-ce ennuyeux d'être sur le gril comme ça!

CAFÉS-CONCERTS, — par A. GRÉVIN (suite).



23142

Celui-là, avant, il n'était pas *drôle*... Depuis qu'il s'est mis à chanter *Petits oiseaux*, *Petite fleur*, il est excessivement *drôle*.



23044

Un conseil à une *diva* que son cafetier chantant n'aura pas trouvée suffisamment *drôle*.

PATRON. — Mais vous savez votre affaire, vous?

MONDRAGON. — Allons donc! une charge.

BAUCHÉ. — J'en étais sûr.

MONDRAGON. — Ça n'empêche pas que je leur campe ma démission s'ils me refusent mes trois mille.

Le garçon de bureau entre dans la salle avec un paquet de lettres et de mandats à la main. A sa vue, l'émotion des employés est portée à son comble.

PATRON *balbutiant.* — François... Fran... François... est-ce que... est-ce qu'il y a là dedans quelque chose pour moi?

FRANÇOIS. — Dame, oui; j'ai vu votre nom sur une lettre... voilà.

PATRON. — Ah!... ah!... mes enfants... je suis à deux mille quatre!

Un silence glacial accueille cette nouvelle.

BINET. — Et moi, François?

FRANÇOIS. — Voilà, monsieur Binet.

BINET. — Une gratification seulement... Deux cents francs. Tiens, ça se prend tout de même.

MONDRAGON. — François... vous avez sans doute...

FRANÇOIS. — Rien pour vous, monsieur Mondragon.

MONDRAGON. — Quelle baraque!... quelle... quelle... (*L'employé s'arrête, ne trouvant plus d'expression pour peindre sa contrariété.*)

JAMBARD *essayant de poser la froideur.* — François, si vous avez quelque chose pour moi, ne vous pressez pas de me le remettre; je sais attendre, moi.

FRANÇOIS. — Mais oui, j'ai quelque chose pour vous.

JAMBARD *perdant son empire sur lui-même.* — Donnez donc vite, grand flandrin!

FRANÇOIS. — Tiens, et vous dites que vous n'êtes pas pressé. (*Il feuillette ses papiers.*) Non... ce n'est pas pour vous, ça... ça non plus... ça... non plus... pas davantage... pas encore... Ah! c'est singulier... je croyais bien... Non, non... monsieur Jambard, il n'y a rien pour vous.

JAMBARD *qui a souffert mille morts pendant cette recherche.* — Ah! les... rien du tout!... et ils veulent du zèle! ah! on leur en donnera pour leur argent!

François se dispose à sortir.

BAUCHÉ. — Eh bien, et moi, et moi?

FRANÇOIS. — Rien non plus.

BAUCHÉ. — Vous êtes sûr...

FRANÇOIS. — Ah! si... mâtin! une gratification, et jolie encore!

BAUCHÉ *fondant sur le mandat.* — Ah!

PATRON. — Combien?

BAUCHÉ *hors de lui.* — Soixante francs!

Mondragon et Jambard rient aux éclats.

BINET. — Je préfère la mienne.

PATRON. — Pauvre Bauché... c'est ridicule ça.

BAUCHÉ. — Dites que c'est honteux.

JAMBARD. — A la place de Bauché, je n'accepterais pas.

BAUCHÉ. — Ah! si vous croyez que je vais salir mes mains de leurs douze pièces de cent sous!

PATRON. — Qu'est-ce que vous allez faire?

BAUCHÉ. — Renvoyer le mandat.

BINET. — Ne faites pas ça.

JAMBARD et MONDRAGON. — Si, si! faites-le!

PATRON. — Ce serait nuire à votre avancement.

BAUCHÉ. — Soit!... j'allumerai mon cigare avec ce chiffon de papier.

JAMBARD. — Tout de suite, hein?

BAUCHÉ. — Oui, tout de suite.

PATRON. — Ce serait bête, Bauché; réfléchissez un peu.

BAUCHÉ. — C'est tout réfléchi, allez! (*Il sort en criant dans le corridor*) : Ah! quelle honte!

JAMBARD. — Je parie qu'il acceptera.

PATRON. — Ah! par exemple!

A LA CAISSE.

LE GARÇON DE CAISSE. — Vous savez bien que la caisse ferme à trois heures, monsieur Bauché.

BAUCHÉ *furieux.* — Ils ne peuvent même pas payer à présentation... quelle boutique!

LOUIS LEROY.

LES ÉCUYERS DE RIGOLO.

Rigolo, le fameux mulet du Cirque-Napoléon, continue à faire fureur tous les soirs.

Vous verrez qu'avant peu ce célèbre animal écrira, lui aussi, ses Mémoires que le public parisien s'arrachera.

Tout le monde veut essayer de monter cette bête indomptable : aussi chaque soir, il se passe au Cirque-Napoléon des scènes amusantes qui méritent d'être narrées.

* * *

AUX TROISIÈMES GALERIES DU CIRQUE.

BAPTISTE. — Dis donc, Guguste, est-ce que c'est vrai que tu t'es fait inscrire pour monter Rigolo?

GUGUSTE. — Certainement, pisqu'y a cent francs à gagner. Si j'ai la récompense promise, quelle noce, mes amis! je ne vous dis que ça.

— Tu régaleras?

— J'emmènerai, dimanche prochain, tout l'atelier à la Villette, et c'est moi qui payerai les indigestions.

— Tu t'y engages, ben sûr?

— Crois à ma parole, pisque j'te la donne d'honneur.

— J'te crois, mais qué malheur qu'on ne puisse se donner qu'une indigestion!

CAFÉS-CONCERTS, — par A. Grévin (suite).



SIMPLE RAPPROCHEMENT ENTRE LA SIRÈNE ANTIQUE ET LA SIRÈNE MODERNE.

— C'est mon tour ; j'descends dans l'arène.

— Veux-tu que j'te communique une recette pour ne pas tomber?

— Laquelle?

— Cramponne-toi aux oreilles.

— J'en ai une meilleure.

— Peut-on la connaître?

— J'viens d'me mettre d'la glue plein mon fond de culotte. J'suis ben certain d'ne pas être détaché de Rigolo.

— Sapristi! t'es un malin, toi.

Guguste saute sur Rigolo, le mulet donne une forte ruade qui lance le cavalier au milieu de l'arène, mais le pantalon mis en lambeaux reste collé sur le dos de Rigolo.

Guguste se trouve dans un costume très-primitif. Il se sauve en toute hâte dans l'écurie.

***

PITOU *à un cuirassier*. — Ainsi donc, que vous prétendez comme ça pouvoir dompter cet animal?

LE CUIRASSIER. — Parbleu! que j'ai dompté des femmes naturablement plus entêtées que ce mulet, nonobstant.

— Permettez-moi de vous dire que le sexe faible n'a jamais été compris dans la catégorie dont à laquelle ap partient *Rigolo*.

— Pour te convaincre, je vais descendre monter le susdit; car que ça n'est pas pour autre que je t'ai mené-z-ici. Tu sais que je t'ai parié-z-un litre de petit blanc?

— Le pari tient toujours, et que je n'ai pas peur; car que si Rigolo était montable le directeur de ce cirque ne risquerait pas de perdre chaque soir-z-un billet de cent francs. Que présentement je suis si certain du fait que je doublerais volontiers le pari.

— Vas-y pour un autre litre.

— C'est accepté!

— Mais de rouge celui-là : il faut varier les couleurs.

— On doit faire les trois tours de l'arène.

— Je connais les conditions.

Le grand cuirassier descend au milieu de l'arène.

Il enjambe Rigolo, mais sa haute taille lui permet de marcher sans toucher à l'échine du mulet.

UN ÉCUYER. — Ce n'est pas de jeu ce que vous faites là.

LE CUIRASSIER. — Que je permets présentement à l'âne de faire les trois tours de l'arène.

— Mais vous n'êtes pas à cheval dessus. Du moment que vous marchez en même temps que votre monture qui ne vous sent pas, elle ne peut vous désarçonner.

— Que tout cela-z-à mon avis c'est de la chicane, mais que néanmoins je veux bien, nonobstant, me conformer au règlement, à la seule fin de vous prouver manifestement que je puis monter cette bête-z-inférieure à mes talents équestres.

Il s'assied sur le mulet qui commence à ruer et à vouloir se dérober sous son cavalier; alors celui-ci empoigne sa monture sous le ventre tout en restant à cheval sur elle et la force à faire les trois tours du manége à la grande joie et aux nombreux applaudissements de l'assemblée.

Très-fier de sa victoire, il remonte trouver Pitou.

LE CUIRASSIER. — Mon petit, que tu as perdu ton pari et que tu vas me payer simultanément les deux litres, car j'ai besoin de me réconforter.

PITOU. — Vous croyez donc avoir gagné?

— N'ai-je pas fait les trois tours de manége?

— Mais tout le monde proteste contre cette victoire, et on ne vous donne pas les cent francs.

— Alors que c'est-z-une injustice et que j'en refererai-z-à mon colonel.

***

Un monsieur à la longue chevelure demande à essayer à son tour.

L'ÉCUYER. — Vous savez qu'il ne s'agit pas d'escamoter les difficultés comme le militaire.

LE MONSIEUR. — Soyez tranquille, mes jambes ne sont pas assez longues pour cela, et mes forces ne me permettraient pas de soulever le mulet.

— Alors! vous pouvez monter.

— Un moment, monsieur l'écuyer; je prétends dompter cet animal entêté, mais par un truc à moi.

— Sans violer les règlements?

— Parbleu!

— Et vous ne lui cacherez pas la vue.

— J'ai lu l'affiche.

— Faites donc comme bon vous semblera.

— Ayez la bonté de tenir le mulet par le bridon.

Le monsieur à la longue chevelure tire de sa poche un volumineux manuscrit.

— Avant de commencer, monsieur l'écuyer, je vous engage à me donner les cent francs.

— Pourquoi?

— Parce que *Rigolo* est dompté, j'en ferai ce que bon me semblera.

— Nous verrons cela, mais dépêchez-vous, car nous n'avons pas de temps à perdre.

— Voici la chose en deux mots. Je suis poëte et je tiens dans ma main une des nombreuses tragédies que j'ai composées. Chaque fois que j'en ai fait la lecture j'ai chloroformisé mon auditoire. Pendant que vous tiendrez *Rigolo* je lui lirai une scène ou deux de cet ouvrage; il ne tardera pas à se ressentir de l'effet soporifique. Alors je pourrai monter cet animal qui fera les trois tours du manége en véritable somnambule.

CAFÉS-CONCERTS, — par A. Grévin (fin).



23045

— Monsieur serait bien aimable de jeter ces bouquets à la chanteuse..... Oh! ne craignez rien, ils sont payés.



23046

Le salut, soignons le salut!
Le salut doit être gracieux, mais lent et... bonne fille.
Que de diva ne doivent leurs succès, leurs bouquets et même leur salut qu'à leur salut!

— Essayez.

Rigolo conserve tout son sang-froid, et quand le poëte veut le monter il joue à la balle élastique avec l'auteur tragique.

Celui-ci se relève un tant soit peu endommagé, et il vient embrasser l'animal.

— Noble bête, dit-il, tu es plus intelligente que les hommes; toi seul, tu ne t'es pas endormie à la lecture de ma tragédie, donc tu as compris les beautés de ma versification. Ah! pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas mulets?

***

Un bourgeois se présente avec sa femme et sa fille.

LE BOURGEOIS *à l'écuyer*. — Voulez-vous permettre à ma famille de rester avec moi?

L'ÉCUYER. — Quelle nécessité y a-t-il?

LE BOURGEOIS. — Elle m'est indispensable.

L'ÉCUYER. — Vous voulez probablement qu'elle vous porte secours si, comme il est hors de doute, Rigolo vous fait faire une chute?

LE BOURGEOIS. — Vous avez deviné juste. Pour ne pas vous prendre en traître, je vous préviens que votre mulet est dompté.

L'ÉCUYER. — Je le souhaite pour vous.

LE BOURGEOIS *aux siens*. — N'oubliez pas la manœuvre.

LA FILLE. — Papa, j'ai peur.

LE BOURGEOIS. — Irais-tu reculer au moment de l'épreuve? Songe à la récompense que tu recevras.

LA FILLE. — Sur les cent francs, tu m'en as promis cinquante pour acheter un chapeau.

— Du courage, mon enfant, tu pourras rendre le nom de ton père illustre, car tous les journaux parleront de moi si je dompte Rigolo par mon procédé.

La mère et la fille se mettent de chaque côté de l'âne.

Le public est très-intrigué de savoir ce qui va se passer. On fait un profond silence.

A un signal du bourgeois, les deux femmes se précipitent sur les oreilles de Rigolo et les mordent fortement. Le mulet, ainsi surpris, ne peut se permettre de mauvaises farces, et son cavalier le conduit comme bon lui semble.

Grande rumeur dans tout le Cirque.

Les écuyers interviennent en prétendant qu'on n'a pas le droit de détériorer Rigolo.

Ils arrachent du mulet ces terribles sangsues.

La mère a mordu avec tant de force qu'une de ses dents reste après l'oreille du quadrupède.

L'administration du Cirque refuse tout naturellement de donner à cet étrange dompteur la récompense promise, mais elle lui rend la dent de sa femme.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Fuit Rigolo. Rigolo n'est plus.

Je parle au moral. Au point de vue de la gloire abstraite.

Et voilà certes qui fait honneur à notre époque!

On l'avait représentée comme incapable de se passionner. Allons donc! quelle calomnie!.. Il est vrai qu'il faut s'entendre.

Qu'un maître du pinceau produise une œuvre magistrale, qu'un maître de la plume engendre un livre par ligne, qu'un maître du ciseau fasse penser le marbre, bagatelles que tout cela!

Le badaud vient, regarde d'un air indifférent, et c'est tout.

Mais qu'il s'agisse d'un acrobate quelconque, d'un phénomène ou d'une bête curieuse, va te promener! La frénésie s'en mêle. Les ardeurs se réveillent. La passion reparaît.

Récapitulez les noms qui ont fait battre le cœur du Parisien depuis quelques années, et vous aurez contre le matérialisme de l'époque la plus désolante des dépositions.

Crockett,... une réduction Colas des belluaires de la décadence.

Rigolboche, une épilepsie chorégraphique.

Léotard, un maillot fort en gymnastique.

Le singe quadrumane, une contrefaçon grimaçante.

Et enfin Rigolo! Un héros à longues oreilles. Rigolo qui avait fini par soulever de telles controverses qu'on se jetait des petits bancs à la tête.

Il aurait fallu pour aller au Cirque endosser une cuirasse et se coiffer d'un casque, si cela eût continué.

Autres temps, autres luttes.

Jadis c'était pour un chef-d'œuvre tel que *Hernani* ou *Ruy-Blas* que le parterre en venait aux mains.

Aujourd'hui c'est pour un dérivé de l'âne. Mesurez la distance.

***

Et pourtant la poésie poursuit sa carrière, versant des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs.

Les académies de province, et notamment l'académie des Jeux Floraux, continuent à primer les versificateurs d'alentour.

C'est un employé des contributions indirectes qui a obtenu la plus belle des fleurs de Clémence Isaure.

Hier, on m'a glissé dans la main un prospectus rimé en l'honneur de l'*huile de pétrole*.

De temps en temps, les théâtres subventionnés jouent une comédie dite de mœurs, dans laquelle un notaire

entre en scène avec l'huissier de l'endroit en lui disant :

Ah! bonjour, cher ami, comment va la santé?
Moi, je ne suis pas bien! je viens d'être alité;
J'avais un rhume affreux... quelle saison fatale!
J'ai mangé pour dix francs de pâte pectorale
De Regnauld......

Vous voyez bien que la poésie n'est pas morte!

Encore ai-je omis dans mon énumération les *Délilliades* de M. Autran!

Jugez un peu.

* * *

Le Wauxhall est démoli. Les bals s'en vont. Avant vingt ans le verbe *danser* ne sera plus français, excepté pour l'anse du panier et les écus des protecteurs de ces dames.

Ce Wauxhall, il avait du bon.

On y retrouvait encore un fond de bouteille de naïveté!

La population féminine n'y connaissait pas les exigences du huit-ressorts, et il était permis à l'homme simple en ses goûts d'y rencontrer par-ci par-là quelque Jenny les ouvrières au cœur content de peu.

Temoin le dialogue que j'y entendis un jour, — le seul, ma foi, où je risquai une exploration en ces parages.

Deux petites brunettes chuchotaient dans un coin pendant qu'un monsieur était allé leur acheter des oranges au comptoir du café.

— Ma chère, disait la brunette numéro un au numéro deux, c'est un homme joliment comme il faut, *il m'a payé une omelette soufflée!*

Et il y avait dans ce cri une telle conviction!...

Voilà uniquement pourquoi j'ai accordé un pleur au Wauxhall.

* * *

C'est dans cet établissement qu'avait pris ses quartiers d'hiver une renommée évanouie.

Pilodo!

Qui ça, Pilodo?... O néant de la célébrité! Encore un sur qui on faisait des vers en 1845.

Et l'orchestre, bravo!
Est dirigé par monsieur Pilodo!

C'est du Nadaud, cela.

Pilodo! les avant-dernières lunettes bleues de la gloire. Les dernières sont, quant à présent, celles de M. Émile Ollivier.

* * *

Ils ont reparu aux étalages de messieurs les confiseurs, les œufs de Pâques de Damoclès.

On n'avait pourtant pas crié *bis* aux étrennes, à ce que j'imagine.

Mais tous les prétextes sont bons pour ces choses-là. Tant et si bien que maintenant, va te promener. C'est une mode passée dans le sang que celle de l'œuf pascal.

J'aimais mieux l'agneau.

— Tu sais, a dit la petite B... à celui pour qui son cœur soupire, n'oublie pas que dans les œufs je n'aime que le jaune.

Elle fait ce mot-là tous les ans, — dont le coût est de vingt-cinq louis pour celui qui l'entend.

Merci : comme ça donnerait envie d'être sourd!

* * *

Dumas n'est plus un homme.

C'est le mouvement perpétuel.

A propos de ses pérégrinations à travers le monde, on a retrouvé une vieille définition de l'infini :

— Une éloquence dont le centre n'est nulle part et dont les conséquences sont partout.

* * *

En province.

Un artiste se présente chez un directeur.

— Monsieur, je suis au théâtre depuis dix ans. Marseille, Bordeaux, Lyon, etc. Partout j'ai joué. Nulle part je n'ai été sifflé une seule fois. Voulez-vous m'engager comme baryton?

— Voyons ce que vous savez faire. Chantez-moi *la Favorite*...

Tout ton amour...

— Bien, monsieur.

Et le virtuose entame.

O mauvais! cacophonie! horreur!

— Vous, mon cher monsieur, vous m'avez trompé. Il est impossible que vous n'ayez pas été chuté dans toutes les villes importantes que vous m'énumériez tout à l'heure.

— Pardon; mais jusqu'ici je n'avais rempli que des rôles muets!...

* * *

Historique.

Dans le château d'un seigneur campagnard.

Le seigneur campagnard exhibe avec orgueil son parc au visiteur.

— N'est-ce pas que c'est joli?

— Charmant.

— Et le petit labyrinthe au fond, près du potager, qu'en dites-vous?

— Très-gentil.

— N'est-ce pas?... c'est une bonne idée que j'ai eue d'utiliser ainsi le tertre d'un ancien tombeau de famille...

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

M. Marc Fournier, le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, a publié autrefois un manifeste dans lequel il déclarait vouloir faire de sa scène le Théâtre-Français et l'Opéra du peuple.

La première partie du programme était assez difficile à exécuter, et l'illustre Molière lui-même, qui a paru au boulevard avec la liberté des théâtres, n'a pu parvenir à transformer la scène du drame populaire en une scène littéraire. Molière, il faut l'avouer, n'a pas fait d'argent au boulevard; et bien des années s'écouleront encore avant que Jean Poquelin éclipse maîtres d'Ennery et Anicet Bourgeois. Quand *Tartuffe* a paru sur l'affiche de la Porte-Saint-Martin, les lettrés se sont généralement frotté les mains avec beaucoup plus de satisfaction que le caissier du théâtre. Or, du moment que le caissier ne se livre pas à cet exercice, un auteur est impossible au boulevard; et puisque Molière n'a pas suffi à la tâche que M. Marc Fournier lui avait imposée, je ne vois guère parmi les auteurs contemporains un écrivain qui oserait entreprendre d'amuser le titi par des pièces bien pensées et bien écrites, et de faire de la Porte-Saint-Martin l'Odéon du boulevard.

Aussi M. Marc Fournier, qui a été un écrivain distingué, a-t-il dû, malgré lui, renoncer à ramener son théâtre aux beaux jours d'autrefois, et s'est-il contenté de donner à son public la nourriture littéraire qu'il demandait : des coups d'épée, des coups de poignard, du poison, de l'adultère et des enfants volés. On a beau servir à ce singulier public les mets les plus délicats, soyez convaincu qu'il préférera éternellement les pommes de terre frites et le bœuf à l'huile. Mais si le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin n'a pas pu faire concurrence au Théâtre-Français, il est depuis longtemps un terrible rival de l'Opéra pour la mise en scène. Chaque grande pièce que M. Fournier a montée depuis six ou sept ans a été une nouvelle surprise. Le ballet de la Porte-Saint-Martin est toujours aussi merveilleux et souvent beaucoup plus original que celui de l'Opéra, et, pour que l'illusion fût complète, M. Marc Fournier a pris à l'Académie impériale de musique une des plus vaillantes danseuses, madame Zina Mérante. Autour de ces ballets, qui forment la *great attraction* de *la Biche au bois*, viennent se grouper les jolies femmes et les comiques aimés qui interprètent la charmante féerie des frères Cogniard, qui recommence une carrière qu'on comptera par centaines de représentations, et dont nous recauserons à la fin de l'été quand on aura deux ou trois fois renouvelé les merveilleux décors et les adorables costumes.

Tandis que la grâce règne au théâtre de la Porte-Saint-Martin et que la Gaîté se prépare à nous donner un vigoureux drame de MM. Théodore Barrière et Victor Séjour, la troisième scène de la compagnie nantaise, celle que l'administration appelle le théâtre du Châtelet, et que le peuple désigne toujours sous son vrai nom de théâtre du Cirque, est revenu au drame militaire. Le canon tonne, le tambour-major se dandine, les masses s'ébranlent, et au milieu de la fumée apparaît Bonaparte — Taillade — et conduit l'armée française à la victoire; c'est toujours la même pièce, ce sont toujours les mêmes soldats et les mêmes chevaux, mais le succès reste aussi le même tant qu'on parle à un public français de la gloire française.

Je voudrais encore pouvoir constater un succès au quatrième théâtre de la compagnie, au Vaudeville, la plus intéressante des quatre scènes nantaises. Mais avec la meilleure volonté du monde ce n'est pas possible, et le *Jean qui rit* ne déride pas le directeur qui ne manque pourtant pas d'envie de rire un brin.

Je n'étais pas à Paris le soir de la première représentation de *Madame Aubert* que l'Odéon a jouée avec un grand succès, sans quoi je me serais empressé d'applaudir M. Édouard Plouvier, le poëte, le dramaturge, le courageux lutteur, l'intéressant écrivain que vous savez. Aujourd'hui j'arriverai un peu tard pour vous conter les péripéties de son drame émouvant. Mais M. Plouvier ne se repose pas longtemps, et il nous donnera bientôt l'occasion de parler de lui, car le théâtre Beaumarchais, qui a maintenant une direction intelligente, monte un grand drame dû à la collaboration des auteurs de *l'Ange de minuit* et de *l'Outrage*. Il sera curieux de voir le nom d'un auteur en même temps sur l'affiche de l'Odéon et sur celle du théâtre Beaumarchais. Cela fait honneur à la petite scène et ne déshonore point le deuxième théâtre français; car il n'y a pas de petit théâtre, il n'y a que de petits écrivains.

La femme la plus heureuse de ce temps est sans contredit mademoiselle Thérésa de l'Alcazar; rien ne manque plus à sa gloire; elle charme le peuple et amuse le grand monde. Ses *Mémoires* sont à la huitième édition, et les auteurs la mettent au théâtre. On dit même que l'illustre gardeuse d'ours doit prochainement débuter aux Bouffes-Parisiens, et consolider aussi sa réputation contre laquelle on lutte à droite et à gauche... mais sans succès.

Voilà le bilan dramatique de la dernière quinzaine; les théâtres de genre continuent à faire des recettes formidables avec des succès qui ne faiblissent pas. Mademoiselle Tautin a pris aux Variétés la succession de mademoiselle Schneider, et si elle ne fait pas oublier l'artiste qui a succombé sous le lourd fardeau de ce rôle écrasant, elle continue du moins son commerce avec beaucoup de bonheur.

ALBERT WOLFF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 485. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 15 Avril 1865.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . 10 » 12 mois. . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. 17 »

LES JOUEURS DE BILLARD, — par H. DAUMIER.



De jeunes amateurs.



Auverg ıats jouant pour l'honneur et pour la *conchommachion*.

LES JOUEURS DE BILLARD, — par H. DAUMIER (suite).



UNE DISCUSSION INTERMINABLE. — Et ils ne songent pas que les frais de billard courent toujours.



La partie de quilles, simple histoire de tuer le temps à la campagne un jour de pluie.

ON NE FUME PAS DANS LES BUREAUX.

(UN BUREAU QUELCONQUE.)

PIVERT *entre-bâillant la porte.* — Avez-vous fini le journal?

MERCIER. — Non; pas encore.

PIVERT. — Dépêchez-vous donc; vous le gardez toute la journée.

MERCIER. — Tiens, vous êtes bon, vous! Il faut bien lire la discussion de l'adresse.

PIVERT *entrant dans la salle.* — Mâtin! comme ça sent le tabac chez vous; l'eau en vient à la bouche.

PIQUENOT. — Je vous vois venir, vous.... Est-ce que vous ne pouvez pas fumer dans votre salle?

PIVERT. — Pour être pincé par Muller tout de suite! Son cabinet est à côté du nôtre.

SOUVENIRS DE LA FOIRE AUX PAINS D'ÉPICE, — par René.



23051

— Si à la pension l'on n'était pas si avare, c'est des couronnes comme celles-ci que l'on devrait nous donner.



23052

— Faut-il pas vous faire aussi votre portrait en pain d'épice pour vos deux sous!



23053

— Comment, je gagne, et il faut que je paye?
— Puisque je vous donne du pain d'épice...
— Mais vous ne me le donnez pas, puisque je le paye.



23054

Un jeune anthropophage.

PIQUENOT. — C'est ennuyeux, notre bureau sert de tabagie à toute l'administration; chacun chez soi.

PIVERT. — Ah! Piquenot, c'est cette doctrine-là qui a perdu Louis-Philippe. Une pipe, hein?... Une pipe seulement?

MERCIER. — Tiens, je vais en fumer une aussi, moi.

LONGUET *entrant le cigare à la bouche.* — Je vous y prends, messieurs! vous fumez encore.

MERCIER. — Vous m'avez fait peur, vous : tout à fait la voix de Muller.

LONGUET. — Quelle brute que cet animal-là!

PIVERT. — Il a juré qu'il nous empêcherait de fumer.

LONGUET. — Allons donc! Vous savez, François m'a assuré qu'il fumait dans son cabinet. Ah! si je pouvais le pincer!

PIQUENOT. — Il s'enferme pour se livrer à ces pratiques frauduleuses.

LONGUET. — Je le sais, mais j'ai déjà détraqué sa serrure, et j'ai l'œil sur lui.

Ces messieurs s'installent autour du poêle et travaillent consciencieusement à culotter leurs pipes.

LONGUET. — Qu'est-ce qui va au bal du chef de division?... Personne ici.

MERCIER. — Personne. Il nous trouve de trop petites gens pour ça.

LONGUET. — Moi, j'ai reçu une invitation.

On néglige de féliciter Longuet.

PIVERT. — Monsieur Longe a oublié qu'il est entré ici garçon de bureau.

LONGUET. — Pardon! surnuméraire, mais jamais garçon de bureau.

PIVERT. — Je sais ce que je dis : garçon de bureau.

LONGUET. — Pourquoi pas homme de peine?

MERCIER. — On me l'a affirmé, à moi.

PIVERT. — Et s'il a fait son chemin, c'est par les femmes.

MERCIER. — Par *sa* femme.

PIQUENOT. — Vous allez bien, vous, sur le compte des chefs!

SOUVENIRS DE LA FOIRE AUX PAINS D'ÉPICE, — par René (suite).



IL A GAGNÉ LE GROS LOT. 23055

Un consommateur qui n'a pas payé sa consommation. 23056

— Du pain d'épice, c'est bon pour les mioches!... 23057

— Qui veut gagner le sapeur?... c'est vous, mademoiselle, en voilà un qui ne boira pas votre bouillon et qui n'lichera pas les bouteilles. 23058

PIVERT. — Si vous croyez qu'ils se gênent sur le nôtre!

PIQUENOT. — C'est pas une raison.

PIVERT. — Moi je soutiens que Longe est de basse extraction.

LONGUET. — Il appartient à une excellente famille.

MERCIER. — Son père était porteur d'eau de l'administration; c'est même ce qui a servi au fils.

LONGUET. — M. Longe vaut cent fois Muller! Comparez les abatis de ces deux messieurs, et vous verrez à quel point ceux de Muller l'emportent en vulgarité; or, chacun sait que les extrémités indiquent ordinairement le plus ou moins de bassesse des individus.

PIVERT. — Il est certain que Muller a des battoirs et des pattes impossibles. Je m'étonne que les sergents de ville le laissent circuler dans les rues sans l'inquiéter.

LONGUET. — Il a beaucoup de Dumollard dans le bas de la figure.

PIVERT. — Et dans le haut aussi.

MERCIER. — Ah! messieurs, qu'est-ce que Dumollard vous a fait?

Rire général, auquel ne s'associe pas M. Muller, qui est entré en sourdine depuis quelque temps et que le paravent cache à tous les yeux.

LONGUET. — Dites donc, les oreilles doivent lui tinter à ce cher homme.

M. MULLER *effrayant de calme*. — Non, messieurs, elles ne me tintent pas.

Mouvement d'effroi chez tous les employés, qui cachent à l'envi pipes et cigares.

M. MULLER *reprenant*. — Non, messieurs, elles ne me tintent pas! Mais, en revanche, mes organes olfactifs sont singulièrement blessés de l'odeur infecte que vous exhalez. (*Voix tonnante.*) Est-ce ainsi, messieurs, que vous respectez les ordres de vos chefs? Quoi! on affichera en vain dans tous les corridors la défense de fumer, et vous la foulerez aux pieds avec le cynisme le plus audacieux! Répondez, répondez, vous dis-je!

LONGUET. — Mon Dieu, monsieur.... c'est sans le vouloir.

M. MULLER *avec une ironie profonde*. — Sans le vouloir! sans le vouloir!! Ah! monsieur Longuet, pour un homme à qui l'on s'accorde à reconnaître quelque esprit, vous m'étonnez, vous m'étonnez véritablement beaucoup.

— Est-ce un si grand crime de fumer une cigarette?

— Mais l'ordre, monsieur, l'ordre!

— Ah! oui, l'ordre....

— N'est-ce donc rien? Rapport sera fait de cette conduite inqualifiable!

PIVERT. — Parce que vous nous en voulez.

MERCIER. — Oui, vous nous en voulez.

PIQUENOT. — C'est injuste.

LONGUET. — Nous ne vous avons jamais rien fait.

M. MULLER. — Monsieur Longuet voudrait-il être assez bon pour m'expliquer le sens du vocable « abatis », je lui en serais très-reconnaissant.

Longuet pâlit en entendant cette demande.

M. MULLER. — J'attends, monsieur, j'attends.

LONGUET. — Abatis... abatis... ce sont des pattes et des cous de volaille que l'on fricasse avec des navets. (*Rires étouffés.*) Quelquefois on met un abatis dans le

CROQUIS DU JOUR, — par A. Darjou.



23059

— Qu'est-ce que tu as, mon petit homme, t'as l'air tout bête?...
— Ne m'en parle pas : je sors d'un concert spirituel.



23060

DANS LE MONDE. — Comme c'est amusant! avec votre nouvelle mode de gilets décolletés, il me faut des devants de chemises de cinq cents francs, et encore je ne dissimule pas mon ventre.

pot-au-feu; le bouillon s'en trouve ordinairement fort amélioré.

M. MULLER. — Et que signifie alors l'application de ce mot faite aux extrémités de M. Longe... et... aux miennes.

LONGUET. — Ça se dit quelquefois... dans le monde.

M. MULLER. — Vous vous moquez, monsieur; c'est bien. J'aurai soin aussi de transmettre à notre honorable chef de division les propos de bas étage que vous avez tenus sur son origine et sur la manière qu'il a employée pour parvenir. Il ne pourra que vous en témoigner une profonde reconnaissance.

LONGUET *furieux*. — C'est dégoûtant d'écouter aux portes, c'est dégoûtant!

M. MULLER. — Monsieur!...

LONGUET. — C'est dégoûtant! je le répète.

M. MULLER. — Si vos propos étaient ce qu'ils doivent être, vous n'auriez pas à en rougir lorsqu'ils vous sont rappelés.

LONGUET. — Ce n'est pas une raison pour écouter aux portes!

M. MULLER. — Il suffit... plus un mot!... Je sais ce qui me reste à faire. Avant peu vous aurez de mes nouvelles, messieurs.

Le sous-chef sort avec une dignité vraiment remarquable.

PIQUENOT. — Mâtin! nous sommes joliment pincés!

MERCIER. — Quel jésuite!

PIVERT. — Gare aux gratifications!

PIQUENOT. — Longe sera furieux.

LONGUET. — Oh! je me vengerai!

DANS LE CABINET DE M. MULLER.

M. MULLER. — Les drôles! les polissons!... s'exprimer ainsi sur mon compte.... Oser comparer mes pieds à ceux de ce Longe!... Oh! ils me payeront cela!... (*Il va à la porte.*) Bête de porte! je ne sais pas ce qui lui a pris, elle ne ferme plus à double tour maintenant. Je suis vraiment fort agité.... Ces malheureux!... Si j'en fumais une petite?... (*Il ouvre son tiroir et exhume une pipe allemande d'un format monstre.*) Il n'y a pas de danger qu'ils viennent me déranger; ils doivent être terrorisés. (*Il bourre sa pipe avec soin.*) Ah! ça va être bon.... Il me semble qu'on a parlé dans le corridor.... Non, c'est le vent qui fait battre ma porte.... Allons, bon! je n'ai plus d'allumettes, et mon feu est éteint; est-ce contrariant! Ah! si... en voilà une. (*L'allumette ne prend pas.*) Ah! que c'est bête de n'avoir pas pensé à en acheter ce matin! Il n'y a pas à dire, il n'y a pas moyen de fumer.

A ce moment le bruit d'une petite détonation se fait entendre derrière lui. Il se retourne effrayé et reste confondu devant Longuet, qui lui présente une allumette-bougie enflammée.

M. MULLER. — Monsieur....

LONGUET. — Vous savez, entre fumeurs, ça se fait : je vous donne du feu aujourd'hui, vous m'en donnerez demain.

M. MULLER. — Comment!... vous supposez....

LONGUET. — Elle est superbe votre pipe! On m'avait bien dit que vous étiez très-fort sur le culottage, mais ce que je vois dépasse ce qui s'est fait de mieux en ce genre. Vous n'allumez pas?

M. MULLER.— Monsieur, ces plaisanteries déplacées....

LONGUET. — Si celles-là ne sont pas en situation, je veux être pendu! Comment, monsieur Muller, on affichera en vain dans tous les corridors la défense de fumer, et vous la foulerez aux pieds avec ce cynisme audacieux! Ah! monsieur Muller, vous m'étonnez!

M. MULLER *perdant la tramontane*. — Enfin... je suis sous-chef....

LONGUET. — Raison de plus pour donner l'exemple, monsieur Muller!

M. MULLER. — Laissez-moi, je vous prie, laissez-moi.

On entend des rires étouffés à la porte.

M. MULLER. — Qu'est-ce que cela?

LONGUET. — Mes honorables collègues et moi, monsieur, nous nous sommes disputé l'honneur de mettre au net votre rapport contre nous, et c'est pour vous présenter notre requête que nous sommes venus vous chercher dans votre cabinet.

M. MULLER. — C'est une trahison!

LONGUET. — Nous supposions qu'il était permis d'écouter aux portes.

M. MULLER. — Vous vous vengez, monsieur, c'est bien; mais laissez-moi.

LONGUET. — J'obéis, monsieur, je me retire, plein d'une douleur que le temps ne pourra qu'accroître, car je n'oublierai jamais, non, jamais! l'énorme pipe que vous tenez en ce moment à la main. (*Il sort en riant.*)

DANS LE CORRIDOR.

PIQUENOT. — En voilà une bonne!

PIVERT. — Messieurs, allons faire notre rapport à qui de droit.

MERCIER. — Avait-il un nez! En faisait-il un!

LONGUET. — C'est le plus beau spectacle qu'il m'ait été donné de contempler depuis la prise de la Bastille.

PIVERT. — Allons-en fumer une.

MERCIER. — Deux!

PIQUENOT. — Trois!

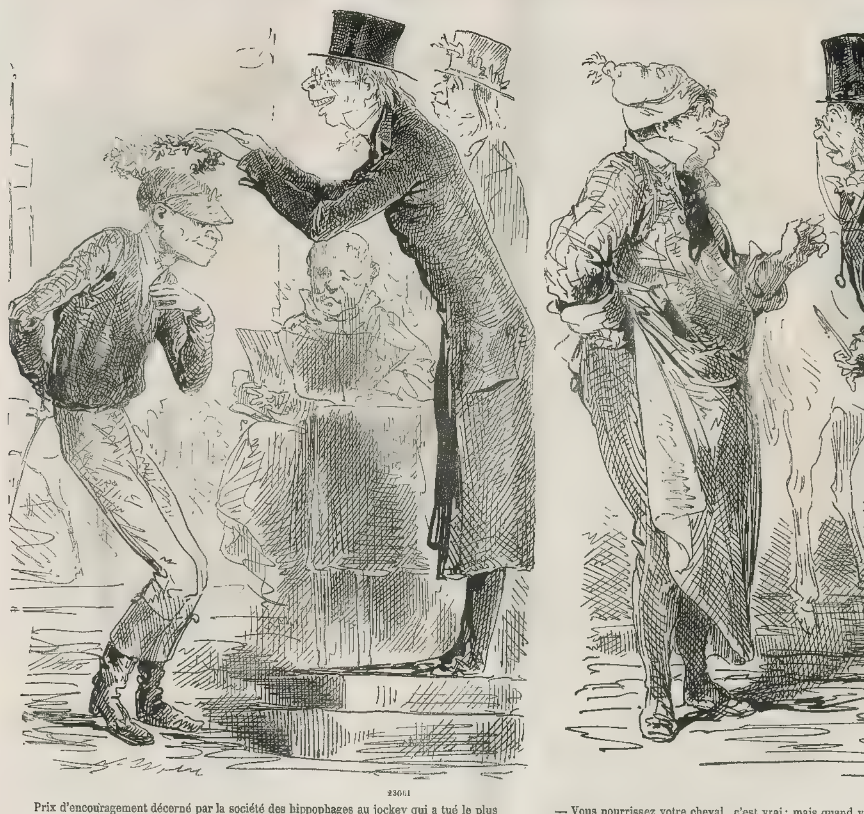
LONGUET. — Quatre!

MERCIER.— Et qu'il vienne éteindre notre feu, s'il l'ose!

LONGUET. — Un instant, il manque quelque chose à cet écriteau.

L'employé ajoute après ces mots : « Il est défendu de

CROQUIS DU JOUR, — par A. Darjou (suite).



23061
Prix d'encouragement décerné par la société des hippophages au jockey qui a tué le plus de chevaux.

— Vous nourrissez votre cheval, c'est vrai; mais quand vous voudrez, c'est votre cheval qui vous nourrira.

fumer dans les bureaux », et surtout dans le cabinet du sous-chef!

Louis Leroy.

FANTASIAS.

Rigolo a reparu, mais sans la prime de cent francs, qui était le plus beau jour de la vie des amateurs qui essayaient de le monter.

M. Prévost-Paradol, surnommé l'*académicien du* 20 *mars*, vu la précocité de sa canonisation, a supplanté Jules Janin, qui avait pour lui la sympathie des lettres.

Voilà à peu près tout ce qu'il y a de curieux en la bonne ville de Paris.

Cette élection de M. Paradol, dont on a beaucoup parlé et dont on parle encore, a inspiré une foule de commentaires.

Les quatrains se sont même mis de la partie.

En voici un qui nous a paru répondre au sentiment général de désapprobation causé par la concurrence faite imprudemment à son doyen par le jeune publiciste.

Je ne sais pas si c'est M. Viennet qui en est l'auteur :

Il avait bien raison, ce Mathieu (de la Drôme),
L'ordre de nos saisons est, hélas! tout en l'air;
Et même à l'Institut, déplorable symptôme,
Printemps-Paradol passe avant Janin-Hiver.

***

Hier jeudi, j'ai trouvé sur le trottoir de la rue Royale un brouillon de lettre que j'ai eu l'indiscrétion de parcourir.

Il s'exprimait ainsi :

« Paris, 13 avril.

» Mon cher ami,

» Tu me demandes du fond de ta province des nouvelles des modes parisiennes et de la fameuse promenade de Longchamps, à laquelle on croit encore, à ce qu'il paraît, dans ton département.

» Je m'empresse de te satisfaire en te transmettant le résumé de mes impressions.

» La mode continue à vouloir que pendant ces trois journées les honnêtes femmes de bourgeois se rangent à pied sur deux lignes tout le long de la grande avenue pour regarder passer les huit-ressorts des cocottes.

» Est-ce pour s'en dégoûter? Est-ce pour soupirer en aparté?

» Si j'avais voulu écouter les propositions du comte ***, au lieu d'épouser mon employé de mari, j'en aurais aussi des huit-ressorts, moi!

» Je livre l'alternative à ta sagace appréciation.

» Une mode encore très en vogue, c'est pour les gandins de se faire ruiner par les drôlesses d'alentour.

» Clichy luit jusqu'à nouvel ordre pour tout le monde.

» J'ai aperçu au rond-point un équipage singulier. Il avait la forme d'un pot-au-feu. J'ignore si c'est le modèle qu'on se propose d'adopter pour 1865.

» La chose n'aurait rien en soi de plus ridicule que les cheveux roux et les chiens lilas.

» Pourtant, je dois t'ajouter qu'on m'a affirmé que le carrosse en question était une réclame roulante d'un marchand d'oignons brûlés. Ne te hâte donc pas trop de te faire construire une victoria sur ce modèle.

» Les...... »

(Ici la lettre était déchirée en coin, et je n'en ai pu déchiffrer davantage.)

***

Sont-ils spirituels, ces grands formats!

Toujours le mot pour rire! toujours la gaudriole!

Une femme met le feu à sa robe l'autre jour, et meurt dans d'horribles souffrances.

Vous croyez peut-être que le fait-divers va prendre un tour décent.

Ah! ouitche!

Et sa vieille réputation de farceur à soutenir!

Il s'empresse donc de terminer ainsi la relation de cet événement.

« Par une coïncidence *véritablement drôle*, la victime de l'accident s'appelait *madame Brûlée*. »

Véritablement drôle!

Vous les entendez.

Et vous ne vous tordez pas d'hilarité!... C'est évidemment vous qui manquez de sens, — puisque c'est véritablement drôle!...

***

Je suis, du reste, un peu de votre avis.

Je préfère la quatrième page à la troisième.

LES PAYSANS, — par Baric.



— Quand m' payerez-vous? Si vous ne m' donnez pas un à-compte le premier du mois, vous aurez affaire à moi.
— Ah ben! vous me faites de la peine! Moi qui, si j' saurais qu'une puce vous chagrine, j'la tuerais, quand j' devrais prendre un fusil, force que j' vous aime!

— C'est bien ici que demeure monsieur Freslon?
— Il vient d' partir pour la foire!... mais en allant après lui, vous l' y trouverez, ben sûr!
— C'est que je ne le connais pas...
— Oh! vous l' reconnaîtrez ben! il est tout seul!!

Car voici ce que j'y ai trouvé textuellement dans *le Temps* :

« Mardi, le 4 avril, a eu lieu le cours de M. Laboulaye, auquel assistait l'Élite des Champs-Élysées. »

Rien de plus.

Réclame et mystère.

Quel cours? quelle élite? quels Champs-Élysées?

Sont-ce les gens des chevaux de bois et les marchands de pain d'épice qui ont acclamé l'orateur?

Sont-ce les ombres du séjour mythologique qui se sont dérangées?

L'élite des Champs-Élysées!...

Impossible de comprendre; je donne ma langue à l'exposition des chiens.

***

Ceci est plus clair :

TRENTE ET QUARANTE.

« On demande un associé avec dix mille francs pour une combinaison sortie victorieuse d'une épreuve sur un million de coups de banque. »

Ces combinaisons-là, quand on joue avec des haricots, ça réussit toujours.

Mais dès qu'on substitue des louis à ce farineux, patatra! rien ne va plus.

***

On sortait du sermon.

Le prédicateur avait fulminé avec une haute éloquence contre la coquetterie féminine.

Il y avait eu attendrissement général.

Madame de X... notamment, venue au sermon avec son mari, avait semblé pénétrée.

A la sortie de l'office, on passe devant un magasin de nouveautés à l'étalage duquel pendait une des nouvelles crinolines d'argent, dont le coût est de deux cents francs,

— Ah! mon ami! exclame madame de X...

— Qu'y a-t-il? fait le mari.

— Achète-la-moi.

— Comment!... c'est ainsi que tu profites de l'oraison que nous venons d'entendre?...

— Dame! mon ami, si tout le monde se convertissait, sur quoi voudrais-tu qu'on prêchât l'année prochaine?

***

On causait des femmes au sujet du théâtre de ***.

Propos des artistes, s'entend.

— Il y a des locutions saugrenues, disait un journaliste de l'assistance... Pourquoi, par exemple, dit-on toujours *une femme entre deux âges*?

Qu'est-ce que cela signifie?

— C'est pourtant aussi simple que logique, riposta la petite A... Cela signifie une femme qui vit entre l'âge qu'elle a et celui qu'elle se donne.

Pierre Véron.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire au 1er mai sont instamment priés de ne pas attendre au dernier jour pour le renouveler, afin d'éviter des retards dans l'envoi du journal.— Le mode d'abonnement le plus simple est d'adresser au caissier du *Journal amusant*, 16, rue du Croissant, un mandat sur la poste, ou même pour cinq francs de *timbres-poste* si l'abonnement n'est fait que pour trois mois.

Dans le prochain numéro du *Journal amusant* nous publierons :

LA FLUTE ENCHANTÉE, par MOZART, avec variations brillantes par BERTALL.

CHRONIQUE THÉATRALE.

L'administration du Théâtre-Français, qui tient ses portes hermétiquement fermées pendant l'hiver, a voulu renouveler l'air moisi et a ouvert ses fenêtres aux premiers rayons de soleil. Deux jeunes auteurs, messieurs Alphonse Daudet et Ernest Manuel, ont profité de cette heureuse circonstance pour s'introduire dans la maison et pour faire jouer une petite comédie en un acte, *l'Œillet blanc*, qui a réussi.

Le héros de la pièce est un jeune marquis qui ne connaît la vie que par ouï-dire, et qui se figure que la plus grande preuve de tendresse qu'une femme aimée puisse donner est d'envoyer son amant chercher une fleur en Normandie, quand cet amant est émigré et risque de se faire casser la tête par le premier conventionnel venu. Cela se passait pourtant ainsi autrefois, à une époque qu'on est convenu d'appeler l'âge d'or de l'amour, et l'on a vu plus d'un jeune niais exposer sa vie pour une femme qui l'aimait juste assez pour le faire tuer. De notre temps les mariages ne se font plus ainsi, et c'est bien heureux; si jamais une femme me demandait d'aller lui cueillir une fleur dans un abîme au péril de ma vie, je commencerais par jeter la demoiselle dans le gouffre, et après je me garderais bien de chercher la fleur; mais le jeune marquis de messieurs Daudel et Manuel a encore toutes les illusions du jeune âge; aussi, au lieu d'aller souper au cabaret et de rapporter ensuite un œillet acheté chez la fleuriste du coin, il traverse la mer, escalade les murs du château de Saint-Waast et pénètre dans le jardin, où poussent l'œillet blanc ainsi qu'un conventionnel; et, tandis que le marquis cueille la fleur, le citoyen Vidal fait mine de vouloir cueillir l'émigré. Tout s'arrange pourtant, grâce à l'intervention de la fille

du conventionnel, et le téméraire jeune homme peut retourner en Angleterre avec l'œillet demandé. Le rideau tombe et la pièce est finie. Les deux auteurs auraient pourtant pu ajouter un deuxième acte à leur comédie sans faire de grands frais d'imagination, car ce second acte se trouve dans une ballade de Schiller que tout le monde connaît, et qui est intitulée *le Gant*. Vous verrez que *le Gant* et *l'Œillet blanc* ne font qu'un; dans le poëme de Schiller, un jeune gentilhomme est amoureux fou d'une noble demoiselle.

— Qu'exigez-vous de moi pour croire à mon amour? demande-t-il.

Ce à quoi la demoiselle répond avec une bonhomie adorable :

— Je vais jeter mon gant dans cette fosse aux lions. Allez le chercher, et je vous épouse.

— Très-bien! dit le jeune homme.

Et d'un bond il s'élance par-dessus la balustrade dans la fosse.

Un combat atroce s'engage entre les lions et l'amoureux; mais le gentilhomme est vainqueur : il tue les bêtes féroces, ramasse le gant et... le jette au visage de la femme qu'il méprise.

C'est ainsi que devait finir *l'Œillet blanc* : retour du marquis... étonnement de la comtesse... et puis v'lan! le dénoûment à la Schiller. C'est brutal, mais vigoureux. Je sais bien que les âmes délicates n'aiment pas qu'on brutalise les femmes au théâtre, et que ce genre d'exercice n'entre généralement pas dans l'éducation d'un jeune émigré; et cependant que peut-on répondre à une comtesse assez sotte pour vous envoyer chercher un œillet à travers les balles ennemies?

La seule réponse possible est celle de Schaunard dans *la Vie de Bohême* :

— Mademoiselle, dans un instant vous allez avoir un entretien avec bambou!

La canicule, qui nous est arrivée sans crier gare! a également hâté l'éclosion d'une petite opérette de messieurs Émile Abraham et Adrien Marx. La pièce se passe sur la colonne de juillet, où vient se réfugier un jeune débiteur qui est pourchassé par un féroce créancier. Par un de ces hasards dont messieurs Abraham et Marx ont seuls le secret, une Anglaise passe sur la colonne — on a remarqué que c'est la promenade favorite des Anglaises — et épouse le jeune homme; par un autre hasard non moins grand, on trouve un notaire, et la pièce finit par un mariage. Le tout est assez lestement troussé et fera de l'effet quand les acteurs sauront leur rôle.

ALBERT WOLFF.

LE PAVÉ DE PARIS.

UN VOLUME, PAR PIERRE VÉRON.

Comme à l'époque où nous vivons tout le monde écrit ses mémoires, nous devions bien penser que *le Pavé de Paris* publierait les siens.

Quel est celui qui peut se vanter d'avoir vu autant de choses que lui?

Depuis longtemps il existe; il est vrai que le macadam a essayé de lui faire la guerre, mais il n'en est pas moins puissant pour cela.

Il a assisté à bien des révolutions; il y a pris quelquefois part. On peut même dire qu'il n'y a pas de vraies révolutions sans lui.

Mais rassurez-vous, ledit *Pavé* ne s'amuse pas à vous raconter ses campagnes comme un vieux médaillé de Sainte-Hélène.

Ne trouvant pas la politique assez gaie, il a eu le soin de la mettre de côté.

Il a cherché uniquement à amuser ses lecteurs, et il a réussi on ne peut mieux. Il est vrai de dire que son secrétaire l'a bien aidé un peu.

Le Pavé de Paris, tout en raillant les choses, pousse de temps en temps de petites pointes de philosophie : *Castigat ridendo mores*, comme disait le rideau d'un théâtre qui avait fait ses humanités.

Comme il voit tout, il parle un peu de tout :

De messieurs les cochers;

De l'attroupement;

Des galeries de l'Odéon;

De la sortie du Château des fleurs;

De la nuit d'un chiffonnier.

Et de mille autres choses.

On trouve même qu'il n'en a pas encore dit assez, tant il amuse en racontant les scènes dont il a été le témoin muet.

Quel fin et habile observateur!

Mais il n'épargne pas son monde, ce farceur de pavé!

Je suis certain que quand vous aurez lu ce qu'il écrit, vous n'oserez plus marcher sur lui, et encore moins vous arrêter pour causer, comme vous avez l'habitude de le faire.

Vous aurez peur de l'indiscret que vous foulez aux pieds.

N'ayez aucune crainte; il pourra vous critiquer, mais il ne vous couvrira pas de boue, comme son ennemi le macadam ne manquerait pas de le faire s'il écrivait ses mémoires.

Nous avons parlé du secrétaire du *Pavé de Paris*. Disons qu'il s'appelle Pierre Véron, et ajoutons que dans ce livre il a jeté à tort et à travers sa verve et son esprit.

Il a eu raison, ses lecteurs ne le blâmeront pas de ce gaspillage : quand on est riche, on peut dépenser sans compter.

A. BRÉMOND.

Un de nos écrivains les plus aimés du public, et dont les ouvrages ont le rare mérite de pouvoir être lus en famille, M. Alfred de Bréhat, vient de publier deux nouveaux romans. Le premier : *les Chemins de la vie*, à la librairie Hetzel-Lacroix; le second, *Un mariage d'inclination*, à la librairie Faure.

Ces deux ouvrages se rapportent à la vie contemporaine; leurs héros sont des gens du monde, et les incidents dramatiques qui les concernent se passent pour la plupart au milieu des salons. L'action des *Chemins de la vie* se déroule principalement à Paris. Celle du *Mariage d'inclination* se dénoue en province. Dans les deux ouvrages on trouve beaucoup d'observation, un style élégant et des scènes tantôt gaies, tantôt touchantes, qui excitent tour à tour le rire ou les larmes.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 486. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 22 Avril 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

LA FLUTE ENCHANTÉE, PAR MOZART,

AVEC VARIATIONS BRILLANTES PAR BERTALL.



GRAND SUCCÈS.

Duo de flûte et de caisse, — le plus ravissant morceau de la pièce, — d'après l'opinion du directeur du Théâtre-Lyrique.

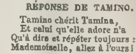
LA FLUTE ENCHANTEE, par MOZART, avec variations brillantes par BERTALL (suite).



La reine de la nuit déclare dans un air adorable sa flamme à Tamino, qui lui répond par ces beaux vers :

Tamino chérit Tamina,
Et celui qu'elle chérit n'a
Qu'à vous dire d'un ton bien aigre :
Madame, vous êtes trop maigre !

Trois jeunes et jolies fées, — du bal Mabille, — déclarent à leur tour à Tamino qu'elles l'adorent, et l'invitent à souper à la Maison d'or de l'endroit.



RÉPONSE DE TAMINO.

Tamino chérit Tamina,
Et celui qu'elle adore n'a
Qu'à dire et répéter toujours :
Mademoiselle, allez à l'ours !



23066

En reconnaissance de cette belle réponse, les jeunes fées lui envoient, à lui et à son domestique, une flûte et une sonnette enchantées.

Trois petits commissionnaires médaillés, qu'on revoit toutes les cinq minutes dans la pièce, lui apportent les précieux bibelots, en chœur, comme les commissionnaires du *Serpent à plumes.*



23067

PAPAGENO ET MAMANGENA.

Qu'il est doux de s'aimer en musique! surtout quand c'est de la musique comme ce'a.



23068

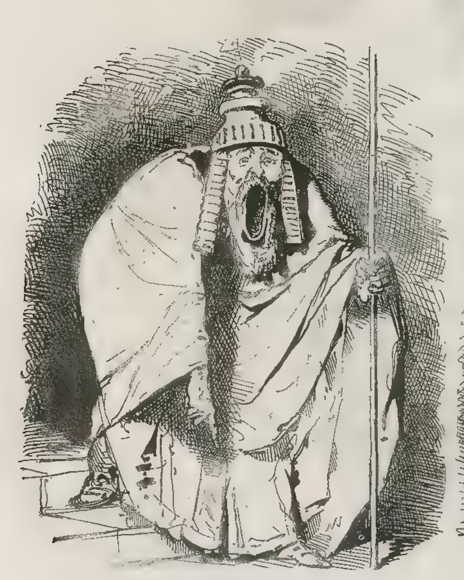
DIFFICILE ÉPREUVE.

Tamino résiste en pensant à Tamina et à *Berthelier,* dans son beau morceau du *P'tit ébéniste.*

Que j'aime à voir autour de cette table
Des cou urières, des modistes,
Des jupons très-courts en batiste,
Que c'est comme uu bouquet de fleurs.

EN CHŒUR.

Que c'est comme un bouquet de fleurs



LE GRAND PRÊTRE CABAISSETRO

descend dans le souterrain au troisième au-dessous de l'entre-sol.



23069

SUBLIME IMPRÉCATION DE LA REINE DE LA NUIT A LA BELLE TAMINA.

Non, non, ma biche,
Sur ma foi,
Je ne veux pas que l'on se fiche
De moi.

Tu n'atteindras pas à ton but;
C'est moi, c'est moi qui te dis zut,
Ut... ut.. ut. . ut...

LA FLUTE ENCHANTEE, par MOZART, avec variations brillantes par BERTALL (suite).



PREMIER EFFET DU POUVOIR DE LA SONNETTE ENCHANTÉE.
Le traître Monostatos, son amour et son bonnet à poil sont battus et mis en fuite.

LA FEMME POLTRONNE.

Sollicité par sa moitié, Dubourdois s'est décidé à aller dîner à la campagne.

Mais avant de consentir, il a fait subir un interrogatoire à sa femme.

— Cornélie, vous me promettez d'être gentille?

— Oscar, je te le jure.

— Tu n'auras peur de rien?

— De rien.

— Tu te laisseras voler, écraser, dépouiller sans pousser une plainte, sans murmurer, sans avoir même la chair de poule?

— Bête, va!

— C'est que tu comprends, ta poltronnerie dépassant les bornes de la plus insigne lâcheté, je ne serais pas curieux de m'exposer à tes petites scènes ordinaires.

— Je serai ferme comme un roc!

— Bravo!

Les époux Dubourdois demeurent avenue de Latour-Maubourg, voie de grande communication dont les trottoirs sont larges comme des rues.

Avant de mettre le pied dehors, Cornélie jette un regard prudent à droite et à gauche afin de s'assurer qu'aucune bande armée ne la guette pour la ravir à l'amour de son époux.

— Ah! chéri, comme il fait du vent aujourd'hui!

— Tiens, je ne m'en apercevais pas.

— Ne longeons pas les maisons comme cela, veux-tu?

— Pourquoi?

— A cause des cheminées et des ardoises.

— Soit, marchons près de la chaussée.

A la hauteur de la rue de l'Université, madame Dubourdois pâlit, tremble et refuse d'avancer.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend?

— Ah! mon ami, tu ne vois pas?

— Non.

— Comment! en face de nous, ce cheval qui vient.

— Bête superbe!

— Mais il se cabre.

— C'est pour jouer; cet animal est gai.

— On dirait qu'il vient sur nous. Retournons, Oscar, je t'en prie, retournons.

— Allons, bon! voilà que ça commence.

Le cheval ayant fait une légère cabriole, madame Dubourdois en profite pour quitter le bras de son mari et se sauver dans une boutique de marchand de vin.

Oscar peste, jure et se refuse à poursuivre Cornélie chez le débitant de petit bleu.

Quand l'animal fougueux a disparu, madame Dubourdois, de très-mauvaise humeur, revient à son époux.

— Me laisser seule dans cette boutique, quelle inconvenance!

— De quoi aurais-je eu l'air chez ce marchand de vin?

— J'y étais bien, moi.

— Malheureusement, car M. et madame Delahaye viennent de t'y voir en passant, et ils ont éclaté de rire.

— Que m'importe l'opinion des sots?

— Ils auront cru que tu étais là pour te rafraîchir — charmante plaisanterie et d'un goût parfait.

On se dirige vers le pont des Invalides en continuant de se quereller. Tout à coup madame Dubourdois se serre contre son mari.

— Quoi encore? dit celui-ci.

— Tu ne remarques pas ce chien qui nous suit avec tant d'instance?

— Eh bien, il est gentil, ce chien.

— Il n'est pas muselé, et s'il était...

— Quoi?

— Enragé!

— En effet, sa langue n'est point pendante, il n'écume pas, sa queue est en trompette et il tient la tête haute... tous les caractères de la rage la plus avancée.

— Il serait vrai?

— Eh! non, bête; tu vois bien que je me moque de toi.

— Pourquoi est-il toujours de mon côté?

— Tu lui plais probablement.

Cornélie pousse un grand cri et se sauve éperdue; frayeur bien excusable devant une agacerie du toutou qui voudrait jouer avec la poltronne.

Comprenant la plaisanterie, le chien court à côté de la jeune femme en lui mordillant sa robe et en jappant joyeusement.

Le mari met fin à cette horrible situation en chassant le pauvre griffon à coups de canne.

— Et de deux! dit Oscar en reprenant le bras de sa moitié palpitante.

— Mais quand je te dis qu'il mordait ma robe.

— Pourvu que celle-ci ne te le rende pas, qu'est-ce que ça te fait?

Madame Dubourdois dédaigne de répondre à ce lazzi et marche avec dignité sans regarder devant elle.

Un maçon ivre, décrivant de nombreux zigzags, est sur le point de la heurter, mais son mari repousse l'ivrogne, et lui sauve un contact désagréable.

La brute se fâche et vient chercher querelle à Oscar, qui se prépare à le bien recevoir. O honte! madame Dubourdois donne tort à son époux et fait pour lui des excuses au maçon triomphant.

Oscar est furieux.

— Cornélie, ce n'est plus de la poltronnerie, ça, c'est de la lâcheté!

— Fallait-il vous laisser colleter avec ce rustre?

LA FLUTE ENCHANTEE, par MOZART, avec variations brillantes par BERTALL (suite).



LE PAS DES SONNETTES.

— Ne pouvais-tu au moins te dispenser de lui donner raison?

— C'était pour le calmer.

— Mais tu m'exaspères, moi! Comment! je te protége, je te défends, ainsi que je l'ai juré au pied des autels, et tu te mets avec l'ennemi contre moi! Tiens, c'est vil ce que tu as fait là!

— Vous êtes d'une susceptibilité si ridicule!

— C'est bon, une autre fois je te laisserai bousculer à ton aise.

— L'ingrat! il ne voit pas que j'ai fait cela par intérêt pour lui!

— Ma chère, tu voudrais te poser en Sabine séparant les combattants, mais je ne donne pas dans cette prétention historique.

La discussion continue jusqu'à l'avenue des Champs-Élysées, qu'il s'agit de traverser pour gagner la gare de la rue Saint-Lazare; mais ce n'est pas une petite affaire; les voitures se croisent incessamment, et l'idée de se trouver au milieu d'elles terrifie madame Dubourdois.

— Ah! mon ami, ah!...

— Tu te trouves mal.

— Non, mais.... vois donc! Comment faire pour traverser?

— Rien de plus facile : tu vas me donner le bras et suivre l'impulsion que je te donnerai. Allons, du courage!

Cornélie s'accroche en désespérée à son mari; celui-ci veut profiter d'une embellie et s'élancer.... Au premier pas, la poltronne l'a quitté lâchement et laissé seul au milieu des voitures.

Oscar revient à sa femme.

— Maladroite! Tu n'avais qu'à marcher tranquillement à côté de moi, et nous serions passés à présent.

— J'ai perdu la tête.

— Voyons, nous ne pouvons rester là éternellement. Une fois, deux fois, veux-tu traverser?

— Oui, je le veux.

— Prends mon bras alors et ferme les yeux. Je jure de te mettre de l'autre côté sans accroc.

La victime obéissante suit de point en point les ordres de son mari, mais jusqu'au milieu de l'avenue seulement; là, elle ouvre les yeux, et son effroi est si grand de se voir au milieu des voitures, qu'elle trahit une seconde fois et repasse effarée sur la rive gauche. De son côté, le mari a atteint la rive droite.

Nouveau sujet de frayeur : Oscar, pour la rejoindre, devra traverser de nouveau la redoutable avenue; cependant cette entreprise s'accomplit glorieusement.

— Bête! s'écrie Dubourdois, puisque tu étais au milieu de la chaussée, il ne t'en coûtait pas davantage de passer de l'autre côté.

— Mon ami, j'ai perdu la tête.

— Ah! toujours le même refrain!

— Remontons du côté de la barrière de l'Étoile; il y aura peut-être moins de voitures.

— J'en doute; mais enfin remontons.

Plus l'on va et plus la foule est grande. Cornélie a le vertige à l'idée de se plonger dans ce double courant de voitures.

— Attention! crie Oscar, voilà un trou!

Bien avant que Cornélie se soit décidée à s'y faufiler, le trou est rebouché sur six rangs de profondeur.

— Mon ami, si nous redescendions du côté du Rond-Point, l'embarras serait peut-être moins grand.

— Redescendons, dit Oscar avec un soupir.

Au Rond-Point même encombrement; pour traverser il faudrait un sang-froid que n'a jamais possédé madame Dubourdois.

— Mon ami, si nous remontions du côté de l'Étoile, peut-être que....

— Mais nous ne pouvons pas faire ce métier-là éternellement.

— Essayons encore une fois.

— Ah! j'ai une idée, s'écrie Oscar, nous allons prendre une voiture.

Cette idée, très-simple au premier abord, est cependant, le dimanche, d'une exécution assez difficile; on ne sait pourquoi les cochers de remise mettent un amour-propre singulier à ne pas charger; c'est à croire qu'ils ne conduisent que pour se promener.

Forcé de trouver une autre combinaison, Oscar s'arrête à la seule qui pourra décider sa timide épouse à sauter le pas. Se plaçant derrière elle, il pousse tout à coup un grand cri suivi de ces paroles effrayantes : Sauvons-nous, nous sommes poursuivis.

— Et par qui, bon Dieu? murmure Cornélie déjà à moitié morte de peur.

— Un taureau furieux qui renverse tout sur son passage.

Madame Dubourdois n'en demande pas davantage; elle suit l'impulsion donnée par son mari et traverse la chaussée avec une rapidité et une énergie dignes des plus grands éloges. Elle passe sous le nez des chevaux sans leur dire gare! et plus d'un équipage est forcé de s'arrêter pour la laisser filer.

— Et le taureau? où est le taureau? demande-t-elle à son mari, après avoir, tout essoufflée, jeté l'ancre derrière le cirque.

— Il continue ses ravages de l'autre côté de la chaussée, répond Oscar.

— Ah! que j'ai eu peur!

— Oui, mais, tu vois, une peur chasse l'autre.

— Tu ris.... C'était donc une plaisanterie; ah! si je l'avais su!

— Ne le regrette pas, tu as dévoré l'espace. Pour repasser, ce soir, je trouverai autre chose : une panthère échappée du cirque, par exemple.

LA FLUTE ENCHANTEE, par MOZART, avec variations brillantes par BERTALL (suite).



23072

Le traître Monostatos dévoile tout à coup son amour et son bonnet à poil à la belle Tamina.



23073

Papageno, forcé maintenant de chanter son duo avec madame Faure-Lefèvre, se demande s'il ne devrait pas se servir de sa sonnette pour faire revenir madame Ugalde.



TERRIBLES ÉPREUVES DE TAMINO ET PAPAGENO.

Ils se font faire leur photographie par Nadar dans le grand égout collecteur de Memphis. — Ne bougeons plus! ne parlons plus!...

23074



Le traître Monostatos est forcé de rentrer en lui-même, et dans les profondeurs de son bonnet à poil.

— Est-ce qu'ils en ont là dedans? demande Cornélie déjà inquiète.

— Pas encore, mais ils en auront ce soir.

Louis Leroy.

LA CONFÉRENCE DE BELAMY.

Depuis quelques jours, Léopold Belamy, jeune homme vivant de ses rentes, paraît très-préoccupé.

Il parle peu, ne mange pas, et a un sommeil agité.

Un matin, après s'être promené de long en large dans sa chambre comme le tigre du Jardin des plantes dans sa cage, il s'arrête brusquement et se tient le monologue suivant :

— C'est décidé, je veux, moi aussi, faire une conférence. Et pourquoi ne parlerais-je pas en public comme MM. X. Y. Z.? Je suis aussi éloquent que ces messieurs.

Quand on a enterré M. Ducormier, un vieil ami de ma famille, c'est moi qui ai rédigé et prononcé le discours funèbre.

Tout le monde était ému et m'a félicité. Des personnes qui s'y connaissent m'ont affirmé que j'avais de grandes dispositions oratoires.

Alea jacta est; — traduction libre : moi aussi je vais faire ma conférence.

***

Afin de mieux mûrir son projet, il va se promener sur les boulevards et il rencontre un de ses amis.

— Mon cher, lui dit-il, j'ai une grande nouvelle à t'apprendre.

— Comme tu es ému! S'agirait-il d'un malheur?

— Rassure-toi. Je me dispose tout simplement à faire une conférence.

— Tu es donc pincé par la manie du jour?

— Je crois que ça me fera grand bien.

— Pour ta santé?

— Non, pour mon mariage. J'adore mademoiselle Blazinet, mais son père fait des difficultés pour me donner sa main, parce qu'il prétend que je n'ai pas de position.

— Ce que tu veux faire n'est pas un état. M. Blazinet ne voudra pas pour gendre un *conférencier*. Est-ce un métier franchement?

— Non; mais je sais que M. Blazinet est gonflé d'orgueil: si je réussis et si on parle de moi, il voudra absolument me donner la main de sa fille. Après ma conférence, il est capable de nous conduire chez M. le maire.

— Sur quoi parleras-tu?

— Voilà ce qui m'a embarrassé.

— Ce n'est pas tout que de vouloir faire une conférence, il faut aussi trouver un sujet.

— Comme nous sommes au printemps, j'avais envie de parler sur les hannetons.

— Ce cours d'histoire naturelle ne plaira pas beaucoup.

— C'est ce que j'ai pensé : aussi parlerai-je de Vercingétorix.

— Qu'as-tu à dire sur cet homme?

LA FLUTE ENCHANTEE, par MOZART, avec variations brillantes par BERTALL (fin).



23075
Tamino, qui a vu *Orphée aux enfers* aux Bouffes-Parisiens, vient aux sons de la flûte enlever son Eurydice pour la conduire à l'autel. — Les danseuses et les diables égyptiens restent jobards.



23076
Papageno et Mamangeno sont enfin réunis.



23077
La reine de la nuit, désolée, se change en poupée, et se pend à un clou.



23078
De même que la flûte, tout le monde est enchanté — de Mozart, des acteurs, du directeur.

23079
Quant à M. Carvalho, il est encore plus enchanté que les autres; M. Mozart a promis qu'il ne viendrait pas toucher ses droits d'auteur.

— Je consulterai l'histoire. Tu me promets d'assister à ma conférence?

— Mais certainement; et mes bravos te couperont souvent la parole.

— Merci.

***

Belamy s'occupe aussitôt d'organiser cette solennité littéraire.

Il se rend aux bureaux d'un journal.

— Monsieur, dit-il au rédacteur en chef, voulez-vous avoir la bonté d'insérer cette réclame, qui doit apprendre à vos nombreux lecteurs que je fais lundi prochain une conférence sur Vercingétorix?

— Veuillez passer à la caisse.

— L'insertion n'est donc pas gratuite?

— Non; car s'il fallait annoncer toutes les conférences, les quatre pages n'y suffiraient pas. Ça vous coûtera deux francs la ligne aux dernières colonnes du journal, et cinq francs au milieu des faits divers.

— Je ne regarde pas au prix, car je veux faire parler de moi.

A la fin de la journée Belamy a déjà payé cinq cents francs d'annonces.

***

Il s'occupe ensuite des affiches.

Il en fait coller sur toutes les murailles de la capitale.

Les lettres de son nom ont plus de soixante centimètres de hauteur.

On les voit à une portée de fusil.

Il s'arrête vingt fois par jour en contemplation devant ces affiches.

— Dumas sera furieux, se dit-il, car je vais être aussi connu que lui. Je lui fais une concurrence écrasante. Justement il parle lundi prochain, je vais lui enlever une forte partie de sa recette.

Je trouve que les lettres ne sont pas encore assez grosses. J'aurais dû faire mettre aussi mon portrait.

La prochaine fois je soignerai encore mieux la réclame; car savoir battre de la grosse caisse, tout est là.

Voici une famille entière arrêtée devant mon affiche.

Elle la lit : pourvu qu'elle retienne mon nom!

***

Léopold va rendre visite à M. Blazinet.

— Mon cher, demande celui-ci, quel est donc ce Belamy qui fait une conférence?

— C'est celui que vous avez devant vous.

— Serait-il possible!

— Je veux devenir célèbre.

— Vous avez raison d'avoir de l'ambition.

— Je vous apporte des places, vous viendrez m'entendre?

— Avec plaisir. Pourrai-je emmener ma fille?

— Certainement.

— Vous ne direz pas de choses inconvenantes?

— Je parlerai de la vie de Vercingétorix.

— Qu'a-t-il fait?

— La guerre à César.

— Était-ce un homme de bonnes mœurs?

— Sans nul doute.

— Je vous demande tout cela, parce que, quand on a une fille, il faut prendre des précautions. A propos, venez dîner avec nous demain, mon cher Belamy.

Léopold partit enchanté; jamais M. Blazinet n'avait été si gracieux.

La conférence produisait son effet.

***

Léopold Belamy avait écrit à un oncle habitant Orléans pour le prier de venir l'entendre parler.

L'oncle arriva avec toute sa famille, quatre jours avant la conférence.

Il débarqua chez son neveu.

— Comme nous ne voulons pas aller loger à l'hôtel, dit-il, nous venons te demander l'hospitalité.

— Vous avez eu raison, répondit Léopold en faisant la grimace.

Et il changea son petit appartement en caserne. Il mit des matelas partout; car il s'agissait d'héberger toute cette famille, composée de neuf personnes.

Il commença à se repentir de l'avoir fait venir.

***

Le grand jour arriva.

Léopold s'était donné tant de mal pour apprendre par cœur cette étude historique, qu'il en avait maigri de sept livres en huit jours.

La conférence devait commencer à huit heures, et à huit heures et demie on n'apercevait pas un chat dans la salle.

Il avait envoyé une quarantaine d'invitations; dans la journée trente-cinq personnes s'étaient déjà excusées de ne pouvoir venir.

Très-inquiet, il se tenait à l'entrée de la salle, près du bureau de location.

Une famille anglaise se présenta.

Le cœur de Léopold battit la charge.

Cette famille allait former le noyau d'un nombreux auditoire.

— Pardon, mossieu, dit l'Anglais, mais ce était ici que l'on exhibait Alexandre Dumas?

LES TURCOS A PARIS, — croquis par G. Randon.



AU JARDIN DES PLANTES.

— Dans ton Afrique, les çameaux ils n'ont qu'une bosse; çez nous ils en ont deuss... et même troiss, quand nous voulons; ce qui te prouve que la France elle possède tous les zenres de supérieurité, militaires zet autres.



— Ce lion était le plus terrible des lions, pas moyen de l'aborder; eh bien, on n'a eu qu'à lui faire une simple opération, et le voilà doux comme un agneau, incapable de dire à une puce plus haut que son nom.

— Non, ici c'est M. Léopold Belamy, qui fait une conférence sur Vercingétorix.

— Aoh! yès, fort bien; je me étais trompé d'endroit, exciousez-môa.

Et toute la famille anglaise partit.

Léopold suffoquait.

***

A neuf heures il y avait en tout une quinzaine de personnes; M. Blazinet avec sa fille et les parents arrivés d'Orléans, enfin deux ou trois amis intimes de l'orateur.

— Pour quel motif n'a-t-il pas fait cette conférence chez lui? demanda M. Blazinet à sa demoiselle.

— Je l'ignore, papa.

— Nous aurions pu tenir facilement dans sa chambre à coucher et ça lui aurait évité des frais.

Belamy commença à parler sur le général gaulois.

Au bout de dix minutes, l'oncle se mit à ronfler si fort qu'il coupait la parole à son neveu.

Il invita sa tante à donner un coup de coude à son mari.

Elle s'exécuta; mais le dormeur éveillé en sursaut poussa un cri aigu qui attira l'attention d'un sergent de ville placé à l'entrée de la salle pour faire observer le silence.

L'agent voulut le forcer à sortir parce qu'il troublait la conférence.

L'oncle protesta. Léopold s'empressa d'intervenir; mais le sergent de ville, ne connaissant que sa consigne, expulsa celui qu'il considérait comme un cabaleur.

Cet incident jeta le trouble. Tout le monde sortit.

***

— Ma fille, que penses-tu de cette soirée? dit M. Blazinet.

— Nous aurions pu nous ennuyer horriblement si nous étions restés.

— Mais nous avons trouvé fort heureusement un joint pour nous retirer.

— Est-il assommant ce M. Belamy!

— Et lui qui voudrait t'épouser.

— Je n'en veux pas.

— Sois tranquille, ma fille, je ne te le donnerai pas. Si ce garçon-là devenait mon gendre, il serait capable de réunir trois fois par semaine toute la famille pour faire des conférences.

***

DERNIÈRES NOUVELLES. — Le lendemain de sa conférence, Belamy s'est mis au lit. Il a une jaunisse qui fait l'admiration des médecins.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Nous en connaissions de bien des couleurs.

Le Journal des bottiers, le Journal des timbres-poste, le Journal des cuisiniers, le Journal des pompes funèbres.

Mais nous ignorions celui-là.

Il s'intitule *le Journal du Ciel.*

Je n'ai fait que l'apercevoir à la vitrine d'un libraire, mais je me figure déjà tout le charme qu'on doit trouver à sa lecture.

En guise de premier-Paris, un *premier Jupiter.*

Plus loin, une polémique sur le moyen de nettoyer les taches du soleil.

Un bulletin de lune à la place d'un bulletin de Bourse.

Et les faits divers donc :

« Hier, entre six et sept, un astéroïde s'est précipité du haut du firmament.

» On ignore absolument ce qu'il est devenu.

» Une rencontre a eu lieu entre deux planètes ce matin.

» Les détails nous manquent, etc., etc. »

Le Journal du Ciel est spécialement recommandé aux gens que les émotions violentes de la politique impressionnent trop énergiquement.

***

Il est vrai d'ajouter qu'on ne doit pas y rencontrer des canards aussi suaves que ceux dont la terre nous régale.

Par exemple, celui du voleur qui a chloroformé une dame pour lui dérober son ratelier monté sur pivôts en or!

Il arrive d'Amérique, ce petit dernier.

On le devinerait à sa pureté de lignes.

Vous représentez-vous les filous vous abordant en vous disant :

— Pardon, madame, voudriez-vous me faire le plaisir de respirer trois minutes cette petite fiole? C'est simplement pour vous débarrasser de votre fausse natte.

Et la dame respirant!

Il n'y a qu'un moyen de ne pas laisser l'Amérique triompher en perfectionnant son histoire.

Ce serait de mettre les *choloroformistes* aux prises avec l'invalide à nez d'argent.

Il respirerait sans rien sentir et mènerait le voleur au poste, au moment où il croirait en être venu à ses fins!

La littérature se corse dans notre beau pays.

***

Et l'annonce aussi!

A la porte d'un charbonnier du quartier Saint-Germain, non loin de la rue de Seine, j'ai vu hier exposé un sac de charbon.

Puis, dessus, cet écriteau :

HALTE LA!
REGARDEZ BIEN!!
LE COMPTE Y EST!!!

Ceci est historique.

J'ai l'adresse.

Que vont dire les collègues de l'Auvergnat ingénieux?

***

Ce jour-là j'étais du reste en veine de découvertes.

En continuant à flâner, je m'acheminai vers les quais.

Là, j'ai, dans la case à trois sous, trouvé un petit volume broché en parchemin et datant de 1682.

Et j'y ai lu ce titre :

« Deux lettres à l'Académie française pour l'interroger sur le véritable sens du mot *rabougry* (sic) ».

Je répète que je copie fidèlement.

Ainsi, en 1682, on la questionnait déjà sur le sens de ce mot-là, ce qui prouvait qu'on la savait en état de répondre.

Que serait-ce donc à présent?

On dirait une actualité.

LES TURCOS A PARIS, — croquis par G. Randon (suite).



— Nous appelons ça une *cocotte;* autrement dire, une particulière qui s'amuse à faire tourner les *daims* en bourriques.



— Quand il n'y aurait que la question des liquides, tels que vin, bière, cognac et autres, prohibés par votre Coran, ça suffirait pour démontrer l'inférieurité de votre religion, rapport à la mienne.

***

De l'Académie à un académicien, la transition est toute faite.

J'en profiterai pour vous offrir trois lignes de Lamartine.

Lignes inédites — et vraiment charmantes.

Elles étaient adressées à un poëte qui lui avait adressé une traduction d'un drame de Shakspeare.

« Traduire la poésie de Shakspeare en vers français, écrivait Lamartine, c'est vouloir mouler du granit dans de la porcelaine. »

On n'en trouve pas tous les matins, de ces mots-là!

M. Valery Vernier, lui, a eu le bon esprit de ne pas traduire.

Il a fait une œuvre originale.

Son volume de vers : les *Filles de minuit* donnent un démenti à la règle générale d'indifférence qui accueille les poésies à couverture rose tendre ou abricot.

Les *Filles de minuit* justifient leur titre et au delà.

Quand on a commencé à les lire, on est capable de veiller jusqu'à deux heures du matin.

***

Mais il faudrait essayer de rire un peu, — ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude.

X... est un jocrisse de l'amour.

A l'instar de Geoffroy, dans la tant philosophique pièce du Palais-Royal, il s'imagine avoir été le Vincent de Paul d'une honnête ouvrière, qui a probablement, elle aussi, trouvé *qu'il ressemblait à sa mère.*

X... n'en dort plus!

— Un ange! répète-t-il à tout venant... un ange!

On sait le reste de la litanie.

L'autre soir, entre amis, il avait recommencé l'antienne.

Un de ses interlocuteurs essayait de lui dessiller les paupières.

— Voyons, ton ouvrière est une...

— Tais-toi!

— Laisse donc.

— Tais-toi, te dis-je. Son amour est pur comme une idylle... Pauvre enfant!... seule, sans ressources, c'était une victime qu'allait dévorer le minotaure parisien...

— Oh! oh!... quel lyrisme!

— Mais je suis venu, et ma tendresse a été le pont qui l'a aidée à franchir l'abîme.

— Connu!... un pont payant!...

***

C'était à *la Biche au bois.*

Vous savez les splendeurs séductrices de cette féerie prodige.

On nous a notamment célébré sur tous les tons le ballet dans lequel les danseuses, couvertes de simples écailles, se livrent à un pas d'aquarium des plus fascinants.

On en était justement arrivé à ce solennel moment.

Et comme ces dames de la danse lançaient des œillades incandescentes aux binocles de l'orchestre qui ne les perdaient pas de vue un instant :

— Tiens, murmura le peintre B... à son voisin de stalle, le monde retourné!... les poissons qui pêchent!...

Pierre Véron.

Un concert sera donné le jeudi 27 avril, à huit heures du soir, dans les salons de MM. Pleyel, Wolff et Cie, rue Rochechouart, 20, par le célèbre guitariste espagnol Huerta. Outre le bénéficiaire, qui exécutera ses morceaux les plus remarquables, on entendra, pour la partie instrumentale, M. Lebrun et mademoiselle M. Rouget de Lisle; et, pour la partie vocale, MM. Anthiome, E. Fauvre et mademoiselle de la Pommeraye.

Tous les amateurs de bonne musique voudront donner à Huerta une marque de sympathie en se joignant aux amis dévoués et aux artistes qui l'ont aidé à organiser ce concert avant son départ.

On se procure des billets chez MM. Pleyel, Wolff et Cie, rue Rochechouart, 20, et chez tous les principaux marchands de musique.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 487. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 29 Avril 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

CROQUIS DU JOUR, — par Darjou.



23084

MODES DU PRINTEMPS.

— Tiens, c'te dame qui s'est assise sur une partie de macarons !



23085

— Que vois-je, mon bouillon passé aux Turcos !...
— Ah çà, vous êtes-vous figuré, sapeur, que votre succès était éternel?... Chacun son tour, mon brave !...



23086

— Ah! mon Dieu, qu'a donc ce monsieur? on dirait qu'il a voulu monter Rigolo.
— Tu ne vois pas que c'est un membre du jury de l'Exposition qui vient de juger les cinq mille tableaux envoyés cette année!
— Pauvre cher homme !...



23087

— Voilà une lettre pour votre peintre du cinquième.
— Ah! Seigneur! montez-la vous-même, ça n'aurait qu'à être sa lettre de refus de l'Exposition...

CROQUIS DU JOUR, — par DARJOU (suite).



— Malédiction ! des habits d'homme chez ma fille !
— Rassurez-vous, mon père, ces habits d'homme sont les miens...



DERNIÈRE MODE.

Les bottes font bien ; mais, sapristi, il ne faudrait pas voir les jambes.



COURSES DE PRINTEMPS.

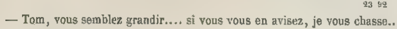
Ce que ces messieurs appellent faire un tour de biches.



— Quelle idée, chère belle, d'aller visiter les égouts?
— Mon cher, cette promenade est tout à fait à la mode aujourd'hui; et puis n'est-ce pas pour vous l'occasion d'utiliser vos bottes...

CROQUIS DU JOUR, — par DARJOU (suite).





— Tom, vous semblez grandir.... si vous vous en avisez, je vous chasse...



— Ah! cher docteur, je voudrais voyager cet été; ordonnez donc à mon mari les eaux de Bade.

LES BOURGEOIS AUX COURSES.

La tribu des Beaugency, doublée de celle des Renard, est établie sur le turf.

RENARD, *un mètre et très-peu de centimètres au-dessus du champ de course.* — Sont-ils partis?

BEAUGENCY. — Mais non, pas encore. (*Il regarde à sa montre.*) Une heure de retard seulement; il n'y a rien à dire.

RENARD. — Et vous dites qu'ils vont faire deux fois le tour de tout ça?

BEAUGENCY. — Si vous voulez bien le permettre. Du temps de lord Seymour, on l'aurait fait quatre fois.

MADAME RENARD. — Son premier valet de chambre se fournissait chez nous; un homme charmant.

AMÉLIE RENARD. — Maman, regarde donc ces dames... Sont-elles élégantes!

MADAME RENARD. — Amélie, détournez vos regards; je vous défends de vous appesantir sur ces créatures.

AMÉLIE. — Pourquoi ça, maman?

MADAME RENARD. — Je vais vous le dire, n'est-ce pas?

BEAUGENCY. — Mais vous vous trompez, madame Renard; ce sont des dames très-bien; c'est chez moi qu'elles achètent leurs laines.

MADAME RENARD. — Pas possible.

BEAUGENCY. — Je vous l'affirme. La blonde s'appelle la comtesse de Pallemont, et la brune est une marquise.

MADAME RENARD. — C'est pas l'embarras; aujourd'hui le bon genre, c'est d'en avoir un mauvais.

RENARD. — Clarisse, si je louais une chaise?

MADAME RENARD. — Je vous le défends! Pour qu'il arrive un malheur; il ne manquerait plus que ça.

RENARD. — Mais, bonne amie, c'est que je ne verrai rien.

MADAME RENARD. — Pourvu que vous connaissiez le nom de celui qui gagnera, que vous importe le reste!

RENARD. — Mais le reste, bonne amie, c'est le plus important. Quand on va aux courses, c'est pour voir courir.

MADAME RENARD. — En voilà assez. — Amélie, ne regardez pas à droite; il y a là un malotru qui vous lorgne.

BEAUGENCY *criant.* — En voilà un! en voilà un!

RENARD. — Un quoi?

BEAUGENCY. — Un cheval donc!

RENARD. — C'est contrariant, je ne vois rien.

BEAUGENCY. — Deux!.. trois... quatre, cinq, tout le tremblement!

RENARD — Ils sont beaucoup?

BEAUGENCY. — Neuf!... C'est égal, du temps de lord Seymour, je parie qu'ils auraient été au moins quinze.

Un nouveau venu, monsieur Blavet, marchand grainetier, s'approche de la société Beaugency-Renard.

BLAVET. — Tiens, les Beaugency! tiens, les Renard! Bonjour, tout le monde. Que diable venez-vous faire par ici, vous autres?

BEAUGENCY — Il faisait si beau, vous savez....

BLAVET. — Sac à avoine! Mes compliments, madame Renard : votre fille embellit à vue d'œil.

Ce compliment de Blavet fait rougir Amélie. Le grainetier est riche, et, s'il voulait courir après mademoiselle Renard, il est probable qu'il l'attraperait.

BEAUGENCY. — Enlevé! les voilà partis!

BLAVET. — Je parie pour *Chinois.*

BEAUGENCY. — Où prenez-vous *Chinois?*

BLAVET. — La casaque citron.

BEAUGENCY. — Mais il est tout à fait derrière les autres.

BLAVET. — Ça ne fait rien, je parie tout de même.

BEAUGENCY. — Cent sous si vous voulez?

BLAVET. — Tenus.

RENARD. — Les voyez-vous toujours?

BEAUGENCY. — Oui... là-bas, là-bas.... Diable! *Chinois* se rapproche.

BLAVET. — Votre affaire est dans le sac, allez.

BEAUGENCY. — Je regrette d'avoir parié.

RENARD. — Moi, si je voyais quelque chose, j'aimerais assez à parier.

MADAME RENARD. — Il ne vous suffit plus d'aller au café, n'est-ce pas?

BEAUGENCY. — Ils vont repasser, attention!

Les chevaux passent devant les tribunes avec une rapidité foudroyante.

AMÉLIE. — C'est ennuyeux, on n'a pas le temps de les voir. Ils devraient aller moins vite.

BEAUGENCY. — Du temps de lord Seymour ils allaient encore plus vite.

BLAVET. — Tiens, tiens!...

RENARD. — Vous voyez quelque chose?

BLAVET. — *Chinois* n'est plus devant.

BEAUGENCY. — Je fais dix francs; ça y est-il?

BLAVET. — Vous êtes bon, vous.... Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui, cet animal-là? Il ne va pas du tout.

MADAME RENARD. — Et c'est un bon?

BLAVET. — Le meilleur des neuf.

RENARD. — Pourquoi n'est-il pas le premier alors?

BLAVET. — Est-ce qu'on sait! Au grand prix de cent mille francs, ce n'est jamais celui sur qui l'on compte qui gagne la course.

RENARD. — Je me suis laissé dire que les plus malins se mettaient dedans comme les autres.

BEAUGENCY. — Ah! mon Dieu!... ils ne sont plus que huit.... *Chinois* a disparu. Quelle chance!...

De grands cris annoncent l'arrivée des coureurs. *Sac-à-vin* est en tête.... *Sac-à-vin* a gagné. Quant au pauvre *Chinois*, il arrive en boitant de deux ou trois jambes au moins.

RENARD. — Ah çà, Beaugency, où sont donc vos trois garçons? Aussitôt arrivés ici ils ont disparu.

BEAUGENCY. — Oh! les gaillards!... Je ne suis pas embarrassé d'eux. Je les ai dressés à ne rien craindre.

MADAME RENARD. — Et s'ils se perdaient?

BEAUGENCY. — Ça ne serait pas la première fois; mais

CROQUIS, — par Petit.



LA RENTRÉE AU COLLÉGE APRÈS LES VACANCES DE PAQUES.

les scélérats ont du flair, et je les ai toujours vus revenir à l'heure de la soupe.

AMÉLIE. — Maman, j'ai bien faim; veux-tu m'acheter un gâteau?

MADAME RENARD. — Ma fille, il n'y a que les demoiselles de mauvaise vie qui mangent en plein air.

RENARD. — Pourtant si cette enfant a faim...

MADAME RENARD. — Libre à elle, mais elle attendra pour se nourrir que nous soyons rentrés à la maison.

BLAVET. — Bah! bah! c'est moi qui régale : babas et limonade gazeuse à discrétion!

Cette offre est à peine faite, que les trois fils Beaugency reparaissent tout à coup.

BEAUGENCY. — Quand je vous le disais.... On va manger, et les voilà revenus. D'où sortez-vous, mauvais sujets?

FIRMIN. — Papa, j'ai caressé *Sac-à-vin*.

VICTOR. — Et moi aussi.

EUGÈNE. — Et moi aussi.

FIRMIN. — C'est moi qu'a commencé, papa.

MADAME RENARD. — Quelle imprudence! Ces animaux sont si chatouilleux. Vous tolérez cela, monsieur Beaugency?

BEAUGENCY. — Bah! il faut que les hommes connaissent un peu de tout.

MADAME RENARD. — Même les coups de pied de chevaux?

BEAUGENCY. — Voyez-vous, du temps de lord Seymour, j'étais toujours fourré sous ses chevaux, et il ne m'est jamais rien arrivé. Reprenons nos places, ça va recommencer.

FIRMIN. — Oui, papa. (*Il se sauve immédiatement avec ses deux frères.*)

BEAUGENCY. — Allez, allez, mes gaillards.

La deuxième course a lieu, ne présentant ni plus ni moins d'intérêt que la première.

MADAME RENARD. — Tiens, c'est donc encore *Sac-à-vin* qui a gagné?

BLAVET. — Pas du tout, c'est *Gâteux*.

MADAME RENARD. — Mais puisque c'est le même jockey?

M. RENARD. — Ce n'est pas une raison pour que ce soit le même cheval.

MADAME RENARD. — Eh bien, voulez-vous que je vous dise? Vos courses, c'est toujours la même chose; qui en voit une les voit toutes. J'aime mieux m'asseoir aux Champs-Élysées; ce qu'on y contemple est plus varié.

BLAVET. — Madame Renard, vous ne marchez pas avec le siècle.

BEAUGENCY. — Pour s'intéresser à ces choses-là, il faut avoir été élevé comme moi *sous* les chevaux de lord Seymour.

RENARD. — Mon Dieu, si je voyais, moi, ça m'intéresserait peut-être autant que vous.

AMÉLIE. — Oh! maman, regarde donc.... Une dame qui verse du champagne dans le chapeau du monsieur qui cause à la portière.

MADAME RENARD. — Détournez vos yeux, mademoiselle; ce spectacle est malséant.

Amélie obéit, mais au bout d'un moment elle part d'un grand éclat de rire.

MADAME RENARD. — A qui en avez-vous, mademoiselle?

AMÉLIE. — Vois-tu là, maman... dans la calèche... ces deux messieurs qui ont mis les chapeaux des dames.

BLAVET. — Et réciproquement. Entre nous, je crois toute la calèche un peu paf.

MADAME RENARD. — Amélie, je vous prie de regarder ailleurs.

AMÉLIE. — Mais, maman, tu m'as défendu de regarder à droite, et maintenant c'est à gauche.

MADAME RENARD. — L'espace est libre devant vous, il me semble.

Il est très-libre en effet, car cette fois Amélie ouvre de grands yeux étonnés en voyant une jeune personne du plus vilain monde jeter à la foule qui entoure sa voiture les restes d'un lunch qu'elle a fait en compagnie de trois cocodès rayés; les pâtés, les carcasses de volaille, les fruits glacés, tout y passe.

AMÉLIE. — Oh! maman, maman!

MADAME RENARD. — Quoi, ma fille?

AMÉLIE. — Voilà maintenant qu'elle jette les chapeaux et les paletots de ces messieurs.

MADAME RENARD. — Quel scandale! — Amélie, je vous ordonne de regarder ailleurs.

AMÉLIE. — De quel côté, maman?

MADAME RENARD. — Est-ce que je le sais, mademoiselle! Tout ce qui nous entoure provoque ma rougeur et excite mon indignation. Messieurs, partons. J'en ai assez de vos courses de la décadence!

Le clan se dirige vers l'embarcadère. Au moment de monter en wagon, madame Renard s'aperçoit que les petits Beaugency n'ont pas rejoint le drapeau.

MADAME RENARD. — Et vos fils, monsieur Beaugency, que sont-ils devenus, les malheureux?

LES PAYSANS, — par Baric.



23095

— Voyons, chante-nous queuque chose?
- Je chante comme un lièvre!
— Mais tu n' cours pas si ben, non p'us!

23096

— Qu'est-ce que vous avez donc à pleurer, Gertrude?
— Hélà! monsieu! j' me suis coupé le doigt!
— Sapristi! mettez-le tout de suite en écharpe!
— Monsieu! j'ai eu ben p'us d' mal que ça à la jambe, et je ne me la suis pas, pour cela, mise en écharpe!...

BEAUGENCY. — Soyez donc tranquille, les gaillards sont habitués à se perdre; oh! je leur donne une éducation pratique, moi; je ne regrette qu'une chose, c'est qu'ils n'aient pas connu lord Seymour.

Louis Leroy.

LA FOLIE DE L'ACIER.

Quand le sexe faible se met à avoir de l'engouement pour une chose, c'est terrible.

Une femme qui en aurait pour un mari serait capable de le tuer afin que celui-ci n'appartînt pas à d'autres qu'à elle.

Mais il est rare qu'une femme aime à ce point celui qu'elle a épousé.

Heureusement pour le mari.

Les dames ont en ce moment une passion insensée pour l'acier.

Mon ami Gratinet en est au désespoir.

Car cet ami que je vous présente est marié depuis quelques mois seulement; il regrette bien de ne pas avoir attendu que la passion pour l'acier fût passée, avant de prendre femme.

Vous riez, et vous avez tort. Gratinet est une véritable victime de la folie du jour.

Nous allons vous narrer ses malheurs, et si, après, vous ne le plaignez pas comme je le plains, c'est que vous n'avez pas de cœur.

***

— Mon ami, dit un matin Eugénie Gratinet à son mari, je trouve que l'acier est une parure fort jolie.

— Tu as déjà une ceinture de ce métal; en veux-tu une autre?

— Non, mais j'ai envie d'une paire de boucles d'oreilles, d'un collier et d'un bracelet en acier.

— Mais lorsque nous nous sommes mariés je t'ai donné tout cela en or; c'est bien plus riche.

— C'est possible, mais ce n'est plus à la mode. La mode, je dois te dire, est une déesse très-capricieuse et il faut se conformer à toutes ses volontés, sinon, aux yeux du monde on a l'air ridicule. Par exemple, si elle voulait que l'on sortît en robe de jaconas et en bonnet, demain toutes les femmes s'habilleraient ainsi

— Pourquoi ne pas adopter cette toilette? les maris ne s'en plaindront pas, je te le jure.

— Tu détournes la question en ce moment: je veux ma parure en acier.

— Tu l'auras.

— Mon ami, je viens de m'acheter un chapeau; veux-tu me permettre de l'essayer devant toi?

— Si tu y tiens.

— Vois: comme c'est joli.

— Tu vas sortir avec ça?

— Certainement.

— Mais il n'y a pas un centimètre d'étoffe, je ne vois absolument que de l'acier.

— C'est ce qui en fait le charme.

— Ce chapeau coûte-t-il moins cher?

— Le triple des autres.

— Voilà un fameux avantage pour nous autres maris. Mais je croyais que l'acier n'avait pas de valeur?

— En effet; mais c'est la mode du jour qui fait monter les prix. Les fabricants ne peuvent suffire à toutes les commandes. Ainsi tu ne trouves pas cela joli?

— Non.

— Décidément les hommes n'ont pas de goût. S'il fallait se fier à eux on s'habillerait en dépit du bon sens.

— Alors pourquoi leur demander leur opinion?

***

— Eugénie?

— Mon ami?

— Tu fais donc des collections d'armures maintenant? Pendant que tu étais sortie, un commissionnaire de l'hôtel Drouot a apporté ces trois cottes de mailles.

— J'ai fait cet achat à une vente qu'il y avait hier à l'hôtel des commissaires-priseurs.

— Où placerons-nous tous ces bibelots?

— Je les donnerai à ma couturière.

— En voilà une idée!

— Elle m'en fera une robe. Les cottes de mailles vont maintenant remplacer les volants; cela sera charmant.

— Tu veux plaisanter?

— Je parle très-sérieusement.

— Et tu crois que je te sortirai, mise ainsi?

— Laisse-moi tranquille, tu es bien enchanté de profiter de ce prétexte pour ne pas m'emmener.

— Eugénie, j'ai une garde demain; où est mon uniforme d'officier.

— A la même place.

LES PAYSANS, — par Baric (suite).



— Allons! ben l' bonjour! madame et la compagnie...
— Mais vous ne vous en allez pas? vous dînerez avec nous, maître Colas?
— Oh! vous êtes ben honnête!..... c'est pas que j'ons grand' faim..... j'avons déjà dîné... après c' temps-là, je r'commencerons ben, tout d' même!



— Y a-t-il encore loin d'ici au château de la Renardière?
— Vous pouvez ben n'n avoir pour une petite heure...
— Les chemins sont-ils beaux?
— Vous avez c'ti-là qui vous y mène dret; vous n'aurez pas de boue p'us que jusqu'à la cheville!
— Avec mon cabriolet?
— Ah! oui, avec vout' cabriolet... pas ce que sans vout' cabriolet vous en aureriez p'us haut que jusqu' la cheville.

— J'ai trouvé mon sabre. Mais je ne vois pas mon nouveau fourreau en acier.

— Ah! sapristi!..

— Tu parais troublée...

— Non, mon ami...

— Tu me l'as pris... qu'en as-tu fait?

— Rien, je te le jure.

— Il est inutile de dissimuler plus longtemps.

— Eh bien, je l'ai pris et j'en ai fait échange chez mon marchand d'aciers contre une garniture de boutons.

Gratinet enrage, mais il se contente de se ronger la moustache.

***

— Eugénie, les boutons de ma redingote étaient usés, en as-tu mis d'autres?

— Oui.

— Que vois-je?.. des boutons en acier!.. à mon gilet aussi!

— Je veux que tu sois à la mode du jour.

***

Gratinet, sous un prétexte quelconque, fait monter sa femme dans un fiacre et la conduit à Charenton.

— Monsieur, dit-il au directeur de cet établissement, je vous amène mon épouse.

— Quel genre de folie a-t-elle?

— Elle a la folie de l'acier.

— Comment! encore!

— Ce n'est donc pas un cas rare?

— Chaque jour on m'amène plus de vingt femmes qui ont la tête dérangée par cette passion.

— Pensez-vous pouvoir sauver cette malheureuse?

— Nous essayerons, en lui donnant beaucoup de douches.

— En acier? murmura madame Gratinet poursuivie par son idée fixe.

A. Brémond.

FANTASIAS.

O héros! ô héroïnes!...

Vous êtes-vous demandé jamais ce que le temps présent ferait de tous les grands héros qui ont été immortalisés par les écrivains?

Othello passerait en cour d'assises, défendu par maître Lachaud qui arracherait des larmes à l'auditoire, et son procès, qui aurait fait monter de quarante mille le tirage du *Petit Journal*, fournirait un numéro de plus à la collection des causes célèbres.

Le Cid entrerait à Saint-Cyr et aurait un rapide avancement; après quoi on le mettrait dans le cadre de réserve et il épouserait en province une veuve qui lui ferait d'excellentes confitures et soignerait ses rhumatismes.

Virginie — pas celle de Latour Saint-Ybars, celle de Bernardin de Saint-Pierre — se laisserait parfaitement sauver dans le naufrage que vous savez, épouserait Paul et plaiderait peut-être en séparation de corps après quelques ans de ménage; ledit Paul la délaisserait pour pensionner une dame de Mabille.

Don Juan exercerait d'innocents ravages aux bals de la bicherie; après quoi, ayant jeté sa gourme, il se ferait agronome ou élèverait, après un bon conjungo, des bestiaux primés au concours de Poissy.

Guillaume Tell....

Oh! Guillaume Tell, c'est précisément lui qui m'inspire les précédentes réflexions, Guillaume Tell, fort de la réussite de son tour d'adresse, recevrait les plus brillantes propositions de l'Hippodrome, qui placerait son nom en vedette à côté de celui du fameux Blondin.

Le Suisse illustre chanté par Rossini étant trépassé, c'est à un imitateur que l'on s'est adressé, et il paraît que nous allons voir au théâtre de monsieur Arnault un débutant qui enlèvera, sans la moindre émotion, une pomme sur la tête d'un enfant avec une flèche lancée à toute volée.

O héros! ô héroïnes!

***

Une réflexion encore.

Dans ces genres de spectacles, il me semble qu'il se commet toujours une criante injustice.

On inscrit en lettres de plusieurs centimètres le nom de celui qui enlève la pomme, par exemple.

Mais celui qui prête sa tête n'a-t-il pas des droits cent fois plus sérieux à l'admiration? Eh bien, c'est à peine si l'on s'en préoccupe! Révoltante partialité!

Quand, à l'Académie, un immortel lit un discours

LES TURCOS A PARIS, — croquis par G. RANDON.



23091

— La littérature française ne t'étant pas familière, je vais te traduire les nouvelles de l'Algérie en langue *sabir*... ça me sera même plus facile.



23 60

— Mais puisque je veux le payer, le marcanti, j'ai bien le droit...
— Non, non; un troupier n'a jamais le droit de se déshonorer en buvant du coco.

ou un rapport d'une interminable longueur, on s'étonne hautement du courage qu'il lui a fallu pour commettre ce factum.

Et le public qui l'a écouté donc!

Toujours deux poids et deux mesures!

***

J'ai trouvé dans un prospectus qui m'a été glissé dans la main un renseignement que je dédie aux belles, tout comme si j'étais M. Viennet en personne.

Le prospectus parlait d'un établissement de marchands de cheveux qui faisait appel aux sympathies. Et entre autres titres à la préférence du public, il citait celui-ci :

« Les cheveux de notre maison ne doivent pas être confondus avec ceux qu'on rencontre journellement dans le commerce et qu'on appelle *cheveux chiffonniers*, parce qu'ils proviennent de résidus trouvés partout, même à la borne!!! »

Vous voilà prévenues, mesdames.

Arrangez-vous, et puisse votre bonne étoile vous préserver des *cheveux chiffonniers!*

***

La petite B..., quelle grue!

C'est elle qui disait l'autre jour au sujet du théâtre de...

— Oui, mes enfants, je quitte les planches à la fin du mois. C'est mon *chant du Cid!*

***

A propos de théâtre, on me communique une aimable affiche de province.

L'économie est décidément une vertu départementale.

On lésine à X... même sur les adjectifs. L'affiche communiquée est conçue ainsi :

Ce soir. . . . . avril 1865.

1° L'ŒILLET BLANC, COMÉDIE EN 1 ACTE.

2° LA DAME IDEM, OPÉRA-COMIQUE EN 3 ACTES.

***

On causait d'un petit journaliste qui a plus de prétention que de talent et vise à la haute politique, qui n'est vraiment pas de sa taille.

Un de ses amis le prônait chaudement.

— Y..., disait-il, c'est un pamphlétaire de premier talent, un Paul-Louis Courier....

— De Paris, insinua quelqu'un.

***

Que n'invente-t-on pas?

Un fabricant ingénieux vient de lancer dans le commerce des *gants d'oreilles* (*sic*).

Il s'agit d'une enveloppe de caoutchouc dont on se recouvre les oreilles pour les préserver du froid, de l'eau, *et cætera*.

— Ça se portera beaucoup dans les soirées où on lit des vers, a dit un penseur.

***

M... trompe sa femme.

Cela ne vous étonne pas. Moi non plus. Mais M... a la faiblesse de s'imaginer que ses fredaines jouissent du plus rigoureux incognito.

Il entretient en ce moment certaine petite dame en vogue, que nous nommerons, si cela peut vous être agréable, la Flora, comme dans la pièce de M. Édouard Plouvier.

Ces biches de grand ton ont une telle renommée que l'on s'occupe parfois d'elles jusque dans les salons.

Ce qui advint précisément l'autre soir que la femme de M. avait réception.

Le nom de la Flora fut prononcé.

Là-dessus chœur de dénigrements.

— Une créature insatiable!

— Qui a ruiné déjà plus de trente imbéciles.

— Et qui en est, dit-on, à son treizième.

M... écoutait en comprimant à peine son impatience, qui était légitime d'un côté et ne l'était pas de l'autre.

Le dialogue reprit.

— Il paraît que rien n'est assez riche pour elle.

— Qu'elle a cent caprices par jour.

— On parle entre autres d'une extravagance. Un cachemire de dix mille francs qu'elle s'est fait payer par...

— Ce n'est pas vrai. Il n'en a coûté que cinq mille, j'ai la facture, exclama M..., oubliant tout à fait qu'il était devant son épouse.

***

On parlait devant Théophile Gautier d'un littérateur qui s'est composé un bagage singulier en empruntant un sujet de pièce ici, une nouvelle à la main là, une intrigue de roman ailleurs.

— Z..., résuma Gautier avec son calme olympique, c'est le fils de *nos* œuvres!

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Oui, *l'Africaine* est un chef-d'œuvre, et jamais le génie de Meyerbeer n'a été plus puissant. Ce n'était donc pas un conte; cet opéra, dont ma nourrice m'a dit l'histoire avec la légende du *Chat botté*, cet opéra existe et il est magnifique. Le poëme est insuffisant, le ténor Naudin n'est pas à la hauteur de son rôle, le vaisseau n'est pas étonnant, mais la partition est superbe, écrasante! Jamais Meyerbeer n'a écrit une page plus belle que la séance du Conseil du premier acte, qui est assurément le dernier mot de la musique dramatique. On ne me demandera pas de concentrer en cent lignes mon enthousiasme et mon admiration. La place me manque pour vous parler de l'opéra; parlons des entr'actes chez Tortoni.

PREMIER ENTR'ACTE. — *L'Africaine*, qui débute par un récitatif suivi d'une romance admirablement dite par mademoiselle Battu, contient au premier acte la fameuse séance du Conseil, aussi large et aussi grande que la bénédiction du poignard des *Huguenots*. Le public est généralement émerveillé; on s'attend à entendre le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

DEUXIÈME ENTR'ACTE. — Après la tempête du premier acte, voici le calme qui revient dans la partition. La grande impression qui est restée de l'acte précédent nous empêche d'apprécier toutes les beautés de l'acte de la prison, qui finit par un septuor superbe. On a beaucoup applaudi Faure, mademoiselle Sax et Belval. M. Naudin laisse énormément à désirer. On attend avec impatience le troisième acte.

TROISIÈME ENTR'ACTE. — Le fameux vaisseau n'est pas si fameux qu'on veut bien le dire; mais tel qu'il est, il est encore très-beau. Un chœur de matelots et une prière ont fait le plus grand effet; Faure a été superbe dans un magnifique passage de vingt mesures, quand il commande le mouvement du vaisseau. La ballade de Faure, le duo entre Vasco et son rival, l'invasion des sauvages, toute la seconde partie du troisième acte a été accueillie avec une froideur marquée. M. Naudin est de moins en moins à la hauteur de sa mission.

QUATRIÈME ENTR'ACTE. — Le duo du quatrième acte des *Huguenots* a enfin son pendant. Rien ne saurait donner une idée du charme, de la grâce, de l'élévation de cet admirable duo; la salle tout entière s'est levée pour redemander mademoiselle Sax ainsi que M. Naudin, qui s'est complétement réhabilité; il a dit son duo avec beaucoup de [illegible]ment; d'ailleurs le contraire eût été impossible, car le chanteur est porté par la phrase, il n'a qu'à se laisser aller au gré de la mélodie; tout ce quatrième acte est d'ailleurs une merveille. M. Obin a fait une courte apparition dans le rôle du grand prêtre et a chanté avec sa science ordinaire. Faure a été étonnant.

Il était deux heures quand on a commencé le dernier acte, qui se compose de deux tableaux reliés par une page étourdissante de l'orchestre.

RÉSULTAT GÉNÉRAL. — *L'Africaine* n'est assurément pas une œuvre complète comme *Robert* et *les Huguenots;* les beautés sont moins concentrées, mais elles sont partout, et il y a dans cet opéra plus de génie qu'il n'en faudrait pour faire la gloire d'une douzaine de grands musiciens. Certes, si le grand maître eût été là pour surveiller les répétitions, il eût modifié bien des choses, lui qui ciselait ses œuvres jusqu'au jour de la première représentation; il eût probablement refait le finale du troisième acte et coupé quelques petits morceaux du quatrième; il eût surtout transmis à M. Naudin le souffle et la flamme qui lui manquent.

Mais il est incontestable que cette superbe partition prendra une des meilleures places dans l'œuvre de l'illustre maître qui a élevé la musique dramatique à une hauteur que nul n'a atteinte avant lui, et qu'on ne dépassera jamais. Le livret manque de tout intérêt; on a de la peine à y retrouver l'auteur des *Huguenots* et de *la Juive*, à qui le drame musical doit ses plus émouvantes scènes.

Quelques jours avant la répétition générale de *l'Africaine*, le Théâtre-Lyrique avait donné le *Macbeth* de Verdi, qui est une œuvre de jeunesse refaite en partie, mais sans bonheur; ce n'est pas là le Verdi que nous connaissons, le seul Italien qui de nos jours tienne compte de la situation au théâtre. Le Verdi du *Macbeth* est un Italien ordinaire, qui fait chanter des airs de danse à ses sorcières, et qui fait assassiner Banco par des misérables qui chantent une polka. Sauf deux ou trois morceaux, cet opéra m'a semblé ennuyeux, et le public a été de mon avis. L'excellente exécution n'a pu sauver cette partition terne; elle s'en retournera en Italie, et nous nous contenterons de garder pour nous *le Trouvère, la Traviata* et *Rigoletto*.

ALBERT WOLFF.

Le savant auteur du *Guide* qui est aujourd'hui entre les mains de tout baigneur, M. Constantin James, vient de publier un nouvel ouvrage qui a pour titre : *Toilette d'une Romaine et cosmétique d'une Parisienne*. Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première traite des artifices auxquels la matrone de l'ancienne Rome avait recours pour entretenir et mettre en relief sa beauté; la seconde passe en revue les divers cosmétiques que nos élégantes empruntent dans le même but à l'art si perfectionné du parfumeur. Malheureusement, parmi ces produits, bon nombre renferment des poisons véritables, et c'est à les faire bien connaître que l'auteur s'attache tout spécialement, voulant, comme il le dit lui-même, que son œuvre soit d'une utilité pratique et journalière. Ajoutons qu'il y a pleinement réussi. Tour à tour homme du monde, chimiste ou médecin, il a su admirablement approprier son style à son sujet, et de questions futiles en apparence faire sortir de précieux enseignements.

La partition piano solo de *LA FLUTE ENCHANTÉE*, soigneusement et fidèlement transcrite, d'après l'orchestre et le chant, par GEORGES MATHIAS, vient de paraître au *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne. C'est une véritable œuvre d'art que cette remarquable partition. Les pianistes y trouveront non-seulement la partition complète et correcte du chef-d'œuvre de MOZART, mais aussi les plus précieuses indications d'orchestre et de chant. Cet important travail fait d'autant plus d'honneur à notre excellent professeur du Conservatoire, M. GEORGES MATHIAS, que les éditions allemandes et italiennes de *LA FLUTE ENCHANTÉE*, publiées jusqu'ici, sont aussi incomplètes qu'incorrectes au double point de vue de la réduction et de la gravure.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire au 1er mai sont instamment priés de ne pas attendre au dernier jour pour le renouveler, afin d'éviter des retards dans l'envoi du journal. — Le mode d'abonnement le plus simple est d'adresser au caissier du *Journal amusant*, 16, rue du Croissant, un mandat sur la poste, ou même pour cinq francs de *timbres-poste* si l'abonnement n'est fait que pour trois mois.

Il nous reste encore un petit nombre d'exemplaires du *Journal amusant*, **ANNÉE 1864**, que nos abonnés nouveaux peuvent se procurer en nous adressant un mandat de 17 francs. — Toutes les années précédentes sont *complétement épuisées*.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 488. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 6 Mai 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

SUR LE TURF, CROQUIS GALOPÉS PAR CHAM.



ENTRAINEMENT DES ENTRAINEURS !

SUR LE TURF, CROQUIS GALOPÉS PAR CHAM (suite).



— Ne faites pas attention, bourgeois! pour aller aux courses, j'attèle toujours le cheval le plus gai de l'écurie. Des grelots, ça n'irait pas sur un cheval triste.



23102

LE GRAND GENRE.

Les maîtres en dehors et les domestiques en dedans.



23103

— C'est drôle! chaque fois que je viens ici, ce cheval me reconnaît.



23104

Inconvénient d'avoir un cheval de course qui a le respect du mur mitoyen.



23105

— Chère dame, la semaine prochaine nous vous offrirons des courses plates.
— Tiens! eh bien, si cela ne vous fait rien, je préfère de la vaisselle plate.



23106

— Vous ne pouvez prendre part à cette course, n'étant pas militaire.
— Je vous en supplie, priez-les d'attendre! je vais aller m'engager.

SUR LE TURF, CROQUIS GALOPÉS PAR CHAM (suite).



23107

CHEVAL DE COURSE AU REPOS.
— Excusez! si c'est comme ça qu'il se repose, faut croire qu'il a une chambre à coucher qui est de longueur.



23108

— Qu'est-ce que tu fais donc, Jules?
— Je me cache! j'aperçois là-bas mon correspondant.



23109

— Baptiste! pourquoi donc que tu fais le signe de la croix?
— Imbécile, tu vois donc pas que ce monsieur va prêcher.



23110

LA NOUVELLE MÉCANIQUE POUR LES POULES.
— Maman! allons là-bas! nous gagnerons peut-être à la loterie au pain d'épice.

LA VEILLE DE L'OUVERTURE DU SALON.

A l'heure où ce travail important paraîtra dans notre organe, plus illustre encore qu'illustré, les portes de l'Exposition seront déjà ouvertes depuis quelques jours; la curiosité sera satisfaite en partie, et le Salon de 1865 aura cessé d'être une énigme pour le monde des artistes.

Il n'en était pas de même dimanche dernier, et les gardiens avaient fort à faire pour repousser les tentatives de certains curieux toujours avides d'entrer dans la salle et de voir le spectacle avant tout le monde.

Deux jeunes gens, MM. Barbu et Chavert, le premier aqua-fortiste, et le second lithographe, s'étaient promis de pénétrer dans le temple en dépit de la sévérité des ordres.

— Chavert, avait dit Barbu, je grille de voir le Salon.

— Barbu, avait répondu Chavert, j'en brûle.

— Comment faire?

— Je l'ignore.

— Le portier nous a déjà repoussés sept fois avec perte, mais on pourrait peut-être...

— Se faire mettre à la porte une huitième fois? Est-ce cela que tu veux dire?

— Pas précisément.

Barbu laissa tomber son beau front pensif dans ses mains frémissantes, et se mit en devoir d'éperonner la folle du logis.

Sa méditation fut de courte durée.

— Chavert, s'écria-t-il, j'ai trouvé!

— Bravo! confie-moi le résultat de tes recherches, que je partage tes transports le plus vite possible.

— En vertu de son pouvoir discrétionnaire, l'administration, sévère mais juste, a permis le vernissage des toiles; allons vernir les nôtres.

— Comment! tu veux vernir ton eau-forte et ma lithographie?

— Erreur! je veux seulement me saisir de ce prétexte pour franchir les portes. Comprends-tu?

— J'ai compris.

Munis de brosses à vernir, dites *queues de morue*, d'une dimension extravagante, et d'assiettes ressemblant à des plats, ces deux messieurs se présentèrent à la porte du palais des Champs-Élysées.

— On n'entre pas! cria le cerbère.

— Voici nos cartes, monsieur.

— C'est pour demain.

— Mais nous venons vernir.

— Ah! vous venez... C'est différent, montez.

Ce fut avec une noble fierté que nos artistes gravirent les degrés de l'escalier.

Sur le palier, la même consigne leur fut opposée, la même réponse la fit lever.

Cependant un gardien grincheux et méfiant se mit à suivre les rapins, épiant d'un œil inquisiteur leurs pas et démarches.

— Ces messieurs sont venus pour vernir?

— Sans doute.

SUR LE TURF, CROQUIS GALOPÉS PAR CHAM (suite).



23111

— Dites donc, est-ce que vous n'aurez pas bientôt fini de monter et de descendre sur votre selle? c'est pas la peine que je vous en achète une si vous ne pouvez pas rester dessus!



23112

— Oui, madame, c'est moi qui suis l'entraîneur de monsieur le vicomte!
— Allons donc! sa famille dit partout que c'est moi qui l'entraîne.



23113

— Tu le connais? il a l'air très-bien!
— Je l'ai cru comme toi! mais il perd joliment quand il ôte ses bottes!

— Alors que ces messieurs veuillent bien se mettre à la besogne.

— Vous nous laisserez bien jeter un coup d'œil sur les tableaux?

— Impossible, j'ai mes ordres.

— Il suffit; nous nous rendons à la lettre B.

Là, ils se mirent à regarder, à commenter les œuvres de leurs confrères avec une sévérité très-naturellement jouée.

De la salle B ils passèrent à la salle C, et ainsi de suite pour les autres lettres de l'alphabet.

Mais la justice administrative veillait sur eux.

— Messieurs, leur dit le gardien, vous n'êtes plus dans la salle B, et j'ai constaté que vous n'avez rien verni du tout.

— Pardonnez-nous, gardien, fit Barbu, mon paysage reluit à cette heure comme un panneau de voiture.

— Je vous l'accorde; mais puisque vous avez fini, veuillez vous retirer.

— Eh bien, et mon portrait d'homme, dit Chavert; croyez-vous que je ne sois pas désireux de le débarbouiller?

— Dans quelle salle est-il?

— Au C.

— C'est par ici; veuillez vous y rendre.

Ressemblant à deux malfaiteurs conduits de brigade en brigade, Barbu et Chavert se traînaient lentement à travers les salles.

— C'est vexant, dit le premier, nous partirons sans avoir vu le Courbet.

— Et sans l'avoir éreinté? C'est impossible. Laisse faire, j'ai mon idée. Mon Dieu, faites seulement qu'il y ait un portrait d'homme à côté de celui de Proudhon!

— Malédiction! Voici l'œuvre du maître peintre, et elle n'est confinée que par l'image d'une femme grassouillette.

— Qu'importe? Est-elle vernie, la femme grassouillette?

— Non.

— Allons-y alors. Cette surprise sera agréable au peintre; il croira à une galanterie de l'administration.

— Nous y voici. — Dragon des Hespérides, ceci vous représente mon produit, dit Chavert au gardien.

— Mais vous m'aviez annoncé un portrait d'homme, répliqua l'employé.

— D'homme?

— Parfaitement.

— Vous faites erreur; il n'a jamais été question que de femme entre nous.

— Enfin, peu importe, ajouta le gardien après avoir lu le nom du peintre sur la toile; monsieur Chapuzot, vous pouvez vernir votre portrait.

— Bien obligé.

— Mais je ne vous perds pas de vue, je ne vous dis que ça.

Tout en déballant son plat à vernir, Chavert dévisageait, ainsi que Barbu, le portrait *touchant* et *original* exécuté en *trente-six jours* par le Galimard d'Ornans.

— Mâtin! quelle note! dit Chavert.

— Comment trouves-tu ça?

— Heu! heu!

« Au moment où nous écrivons ces lignes, n'ayant point encore vu le *portrait de Proudhon*, on comprendra que nous prêtions à nos personnages un langage circonspect; notre probité ridicule ne nous permettant d'éreinter une œuvre qu'après l'avoir examinée. »

(*Note de la Rédaction.*)

SUR LE TURF, CROQUIS GALOPÉS PAR CHAM (fin).



— Monsieur, les grelots se payent à part ; plus qu'il fait chaud, plus que ça doit être cher, puisqu'on a bien plus de peine à greloter.

23114

— Mais qu'est-ce que tu portes donc ainsi autour du cou ?
— C'est ma femme qui a voulu que je mette des grelots pour la conduire aux courses. Nous sommes venus à pied !



23115

— Tu as loué ce cheval ! pourquoi que tu n'es pas dessus ?
— C'est pas à moi qu'il faut demander ça ! c'est à lui ! il ne veut pas ! et pourtant j'ai payé !



23116

— Charmante dame, voulez-vous souper avec moi ?
— Merci ! tu vas être mis ce soir au pain sec.

— Méfie-toi, dit Barbu à Chavert, le gardien se rapproche. Vernis ta femme grasse, l'heure a sonné.

— Elle est très-mauvaise, cette femme.

— Elle est surtout très-embue.

— Raison de plus pour la faire reluire.

Chavert versa le vernis à flots dans son assiette, et, armé de sa *queue de morue*, se mit en devoir de brillanter le portrait signé Chapuzot.

Cette opération se faisait tout en regardant le Courbet. Tout à coup Barbu poussa un grand cri.

— A qui diable en as-tu ? lui demanda Chavert.

— Malheureux ! regarde, contemple ton ouvrage.

La femme grassouillette, fraîchement peinte, n'avait pu résister aux frottements, et tous les *noirs* s'en allaient à l'envi l'un de l'autre.

La malheureuse semblait pleurer du bitume et de la terre de Cassel.

— Sapristi ! s'écria Chavert, en voilà du dégât !

— Il y a un œil de coulé entièrement.

— Bête de peinture ! elle n'était pas sèche.

— Filons, il n'est que temps.

Il était déjà trop tard, car le spectre de Chapuzot, du vrai, du seul, de l'unique Chapuzot, se dressait derrière eux, menaçant et vengeur.

— De quel droit, monstres, vous êtes-vous permis de toucher à ce portrait ?

— Que vous importe ? répliqua fièrement Chavert.

— Comment ! que m'importe ?... Mais ce portrait de madame Berlin est de moi !

— Vous seriez monsieur Chapuzot ?

— Lui-même.

— Désolé, cher monsieur, mais je me suis trompé de cadre et j'ai verni madame Berlin par erreur ; il n'y a pas de mal à cela.

— Il n'y a pas de mal ! Il n'y a pas de.... Mais elle

CROQUIS PARISIENS, — par Stop.



23117

— As-tu enfin exposé quelque chose cette année, paresseux?
— Parbleu!
— Alors nous verrons cela?
— Oui : il est noir, avec les pattes jaunes.
— Comment... ton tableau?
— Mais non, mon chien!

23118

A *L'AFRICAINE*.

— Il est très-beau, leur vaisseau; mais ce n'est pas ce pavillon-là qu'ils auraient dû y mettre.
— Lequel donc?
— Mais, dame! le pavillon... de Saxe.

est borgne à cette heure, madame Berlin, et sa bouche a perdu une lèvre sur deux.

— Il lui en restera toujours assez, croyez-moi.

— Cela crie vengeance!

Ici le gardien, ne comprenant rien à ce colloque, crut de son devoir d'intervenir.

— Voyons, dit-il au nouvel arrivant, laissez monsieur Chapuzot vernir son portrait tranquillement.

— Son portrait?

— Oui, son portrait.

— Mais cette œuvre est mienne, et ce barbare vient de la détruire par un vernissage prématuré.

— Pas possible?

— Regardez!

Après un rapide examen, l'employé dit à son tour :

— Cette femme est borgne... borgne nouvellement.

— Et bientôt aveugle! gémit Chapuzot : voilà l'œil droit qui commence aussi à couler!

— M'expliquerez-vous ceci, messieurs? fit le gardien.

— Mon Dieu, rien de plus simple : nous nous sommes trompés de tableau, et j'ai pris celui de monsieur pour le mien.

— Où est-il, le vôtre?

— Ah!... le mien?

— Oui.... Répondez.

— Dame... il est aux lithographies.

— Vous avez exposé une lithographie, et vous vous permettez de vous présenter ici pour vernir? Quelle audace!

— Mais mon ami, le célèbre Barbu....

— Qu'a-t-il exposé, votre célèbre ami?

— Une eau-forte.

— De plus fort en plus fort! Messieurs, vous allez sortir immédiatement.

— Je m'y oppose, s'écria Chapuzot; j'ai droit à des dommages-intérêts.

— Il suffit, monsieur, dit Barbu avec dignité; notre adresse est au livret, et vous pouvez, si bon vous semble, nous traîner devant les tribunaux.

— Mais, entre artistes, ce ne sera pas gentil du tout.

— Bon! hurla Chapuzot, voilà le nez qui s'en va maintenant.

— En effet, dit le gardien, le nez de cette dame se détériore à vue d'œil.... sans compter les cheveux.

— Les cheveux aussi! Ah! malheur! Ceux-là étaient si beaux!

— Mon Dieu, dit Barbu, vous savez, aujourd'hui toutes les femmes en portent de faux; il n'y aura donc rien de plus facile que de lui en poser d'autres.

— Sortez, messieurs, sortez! fit sévèrement le gardien; votre conduite est de la dernière inconvenance.

Les deux amis ne se le firent pas dire deux fois, et le chemin de la porte ne leur parut pas difficile à trouver.

Avant de sortir, Barbu arrêta Chavert.

— Écoute, lui dit-il..., Chapuzot continue d'exhaler sa douleur.

En effet, on entendait au loin une voix qui disait :

— Ce n'est pas encore fini.... Voilà l'oreille qui s'en mêle, l'oreille coule aussi!

— Qu'y faire? fit doucement Chavert; je lui offrirais bien de mêler mes larmes aux siennes, mais il refuserait, l'ingrat!

— Allons prendre une choppe, dit Barbu; nous n'avons pas perdu notre matinée. Il sera toujours temps demain d'aller pleurer sur les ruines de madame Berlin.

Louis Leroy.

MÉMOIRES D'UN CHEVAL DE COURSES.

Avant-propos.

Je ne suis qu'une bête, mais néanmoins je me crois autorisé à écrire mes mémoires.

Si j'avais la parole, au lieu de publier un livre, je ferais une conférence; mais comme je suis privé de ce don qui ennuie bien des gens, — et notamment ceux qui sont rasés par les bavards, — je me sers de la plume.

J'ai vu, j'ai observé, j'ai écrit, et je commence par

Ma naissance.

Il paraît que je suis le rejeton de deux excellents chevaux de courses.

Ma mère mourut quelque temps après m'avoir mis au monde. Quant à mon père, je ne le vis jamais.

A peine né, j'étais donc orphelin.

Mon maître, vrai gentleman, prit le plus grand soin de moi.

Il m'installa dans une magnifique écurie, et mit deux grooms à ma disposition.

Je ne m'expliquais pas tant de prévenances.

Un moment, je crus appartenir à un membre de la Société protectrice des animaux.

Mais, hélas! je me trompais étrangement.

CROQUIS PARISIENS, — par Stop (suite).



23119
Les chapeaux de l'année prochaine.



23120
Voilà une mode que devraient adopter certaines petites dames.

Souvent mon maître venait me voir avec des amis.

— Je fonde les plus grandes espérances sur cet animal, disait-il; si un jour il devient aussi célèbre que ses père et mère, il me fera gagner bien de l'argent.

Voilà comment j'appris que j'étais de naissance illustre.

Mes débuts.

Au bout de trois ans, on me mena dans une vaste prairie, et on me fit sauter des haies, des rivières, des murs et des banquettes irlandaises.

Je trouvai cet exercice étrange pour moi, dont on avait pris le plus grand soin.

Un jour, je courus avec plusieurs de mes semblables, et je les dépassai tous.

Mon maître fut ivre de joie; il me sauta au cou et m'embrassa à plusieurs reprises, il me serra si fort qu'il manqua même de m'étouffer.

J'eus très-peur.

Je crus qu'il était devenu fou.

A l'écurie, je ne tardai pas à apprendre que j'étais un cheval de courses, et qu'à partir de ce jour j'avais gagné non pas seulement un prix de cinq mille francs, mais aussi la confiance des sportsmen.

Je ne savais pas ce qui m'attendait, sans quoi je me serais empressé de me casser la tête contre la muraille.

Je passe favori.

Je puis bien dire que mon maître fut le plus satisfait des mortels.

Il me donna un troisième domestique.

Il prétendait que mon écurie n'était pas assez belle pour moi.

Un peu plus il m'aurait fait dîner à sa table entre lui et sa femme.

Je crois qu'il en eut envie, mais cette dernière s'y opposa formellement; je vis bien qu'elle ne m'aimait pas, je vous dirai plus tard pour quel motif.

Un peintre, pas un photographe, je vous prie de le croire, fut appelé pour reproduire mes traits.

Une fois mon portrait terminé, on le plaça dans le salon pour faire pendant au portrait de madame, encore une chose qui ne devait pas contribuer à m'attirer ses sympathies.

Cependant, tout amour-propre mis de côté, je trouve qu'un cheval vaut bien une femme.

Ce sexe est prétentieux et ne veut pas de comparaison.

Mon ennemie.

Ce qui irritait l'épouse du sportsman, c'est qu'elle était négligée pour moi.

Chaque matin, son mari s'empressait de me rendre visite.

Il restait quelquefois près de deux heures avec moi.

Dans la journée il venait encore me contempler au lieu de sortir avec sa femme.

Un jour que celui-ci était en ma société, sa moitié lui fit dire qu'elle désirait lui parler.

— Qu'elle vienne ici, répondit-il tranquillement.

Elle vint : mais ce fut une jolie petite scène de ménage dans mon écurie.

— Vous aimez donc plus votre cheval que moi, lui dit-elle, vous êtes depuis le matin jusqu'au soir avec lui, et vous ne me consacrez jamais un moment.

— Ma bonne amie, répondit avec flegme le mari, ce cheval me rapporte cent mille francs par an; et vous, vous m'en coûtez vingt-cinq mille.

Cette réponse électrisa la dame, qui sortit de l'écurie en me lançant un regard terrible

Je compris que j'avais une ennemie redoutable appartenant à un sexe à qui la nature a donné la ruse pour se venger.

Une tentative de meurtre.

Je ne tardai pas à éprouver les effets de ce ressentiment.

Elle profita de l'absence du maître pour venir me trouver avec une de ses amies.

— Voyez-vous, ma chère, dit-elle en me désignant, c'est cet animal-là qui m'enlève toutes les sympathies de mon mari. Pour lui, il me délaisse.

— Mais c'est une infamie! s'écria l'amie.

— Aussi suis-je décidée à me venger... je vais l'empoisonner.

Et elle jeta une grande quantité d'arsenic dans un seau d'eau placé près de mon râtelier.

Puis elle partit, en faisant entendre un ricanement méphistophélique qui me donna le frisson.

Quand elle fut éloignée, je lançai un vigoureux coup de sabot dans le seau, qui roula loin de moi...

Croyez-vous qu'avec une pareille donnée, on ne pourrait pas faire un drame palpitant d'intérêt pour la Gaîté?

Ah! si je connaissais M. d'Ennery!

Mademoiselle Coralie.

Mon maître avait une maîtresse.

En toute autre circonstance j'aurais trouvé cela indélicat, mais j'étais heureux qu'il trompât sa femme.

Il me présente à cette célébrité du demi-monde.

— Coralie, lui dit-il, je t'engage à bien aimer cette bête.

— Pourquoi?

— Parce que, si aujourd'hui elle me gagne le prix, elle me rapportera plus de cent mille francs. J'ai fait des paris assez considérables, comme tu le vois...

— Et que me donneras-tu?

— La rivière en diamants dont tu as envie.

— Elle coûte cinquante mille francs.

— Je le sais.

— Quel bonheur!

La biche me caressa.

— Charmante petite bête, me dit-elle, tu as entendu la promesse que vient de me faire ton maître. Je place donc tout mon espoir en toi. Si tu gagnes le prix, tu verras que tu n'as pas affaire à une ingrate.

Je courus, et je vainquis tous mes rivaux.

Mon retour au pesage fut un véritable triomphe.

La maîtresse de mon maître m'embrassa. Je voulus lui rendre sa politesse, et lui léchai la figure.

Deux heures après, je fus pris de coliques atroces.

J'avais avalé tout le maquillage de la cocotte.

A force de soins, on parvint à m'arracher à la mort.

Mon maître fut bien inquiet!

Et moi donc!

Le lendemain, Coralie reçut les cinquante mille francs de celui qui refusa à sa femme un bibelot de cinq cents francs.

Mais je n'en étais pas fâché, car je me rappelais la scène de l'écurie.

La bêtise des hommes.

Je ne sais pas pourquoi l'on dit d'un homme dénué de bon sens qu'il est une bête.

L'espèce animale est bien plus intelligente que l'espèce humaine.

Figurez-vous que mon maître, qui avait tout pour être heureux, cinquante mille livres de rente, la jeunesse, la

santé et deux femmes, voulut courir dans un steeple-chase.

Au saut d'un mur, nous roulâmes l'un sur l'autre, et lui eut un bras cassé.

Tout cela pour faire du genre. Quand j'y pense, j'en ris encore.

L'indélicatesse du genre humain.

Il est vrai de dire qu'il ne faut pas trop compter sur les jockeys.

Je me rappellerai toujours l'entretien que mon jockey eut au milieu d'une course avec un concurrent.

— Veux-tu me laisser gagner la course? dit celui-ci.

— Combien me donnes-tu?

— Trois mille francs.

— Mon cheval a beaucoup plus de fond que le tien.

— Je le sais, et c'est bien pour cela que je te fais ces propositions.

— Je veux cinq mille, pas un centime de moins.

— C'est entendu.

Mon jockey me retint, et je ne pus arriver que second.

Fiez-vous donc à l'honnêteté des gens!

Conseils aux jeunes chevaux.

J'ai fait plusieurs milliers de lieues. Mon maître m'envoyait partout où il y avait des courses.

Comme c'est agréable, quand on n'aime pas les voyages!

Aujourd'hui je ne vaux plus rien, je suis usé, et classé dans la catégorie des rosses.

Je suis un des nombreux résultats de l'amélioration de la race chevaline.

Jeunes chevaux qui lirez ces mémoires que j'ai écrits pour vous, ne désirez jamais arriver aux honneurs.

Que ma vie soit un exemple pour vous.

Quand vous commencerez à grandir, ne montrez aucune bonne disposition, car les hommes ne manqueraient pas d'en tirer profit.

Quand on n'est bon à rien, on ne vous fait rien faire, alors on est heureux et tranquille.

Pour copie :

A. Brémond.

FANTASIAS.

L'événement du jour, c'est le succès de *Monsieur Trois-Étoiles*.

Quelles étoiles? quel monsieur?

Lisez l'affiche du Théâtre-Français, et elle vous répondra; — ou plutôt c'est pour ne pas vous répondre qu'elle a arboré cet incognito mystérieux. S'agit-il donc d'un four?

Au contraire : d'un grrrand succès!

Et l'on a annoncé pendant des mois que *le Supplice d'une femme* était de M. Émile de Girardin.

Que signifie donc cet accès de modestie tardif?

Est-ce Galatée fuyant vers les saules, après avoir eu soin au préalable de se laisser voir?

Ces *Trois-Étoiles* énigmatiques sont le sujet de toutes les conversations, et nul ne peut parvenir à les interpréter convenablement.

— Conçoit-on cela? disait un bon confrère, signer tant de mauvais articles, et ne pas signer une bonne pièce!...

***

Pourtant il est une explication d'après laquelle il paraîtrait..., on prétend..., on assure....

Bref, toutes les fois qu'on adresserait un compliment à M. de Girardin relativement à son drame, ce serait Alexandre Dumas fils qui saluerait en signe de remercîment.

***

Le Salon!... le Salon!... le Salon!...

La foule a commencé à se ruer à l'assaut des kilomètres de toile peinte qui sont offerts à son admiration.

J'ai retrouvé là, le jour de l'ouverture, tous les types vingt fois décrits et d'une inamovible ressemblance.

Entre autres, la bonne famille bourgeoise venue en corps adorer le portrait de madame, peinte par un *ami de la maison.*

Et chacun de dire son mot : le mari, la bonne; — jusqu'à l'enfant terrible que j'ai entendu s'exclamer :

— Dis donc, maman, pourquoi qu'il ne t'a pas fait rire sur ton portrait, le monsieur?... Tu n'avais pourtant pas l'air si sévère que ça quand tu posais et qu'il t'embrassait les mains...

***

Au jury de l'exposition... des chiens.

Un exposant se présente, accompagné d'un quadrupède.

Les jurés examinent...

— Eh bien, mais, fait l'un d'eux après avoir considéré l'animal sous toutes ses faces, il n'a rien d'extraordinaire, votre chien.

— Pardon, monsieur.

— Quoi donc?

— Il est enragé!

(Tableau.)

***

Il fallait un instrument de cuivre, ce fut un mirliton qui l'obtint.

C'est à peu près le résumé fidèle et concis de l'impression générale à propos de Naudin de Gama, dans *l'Africaine.*

Et les critiques de ne pas signer, pour juger sans indulgence tout l'ensemble de l'ouvrage.

— Quel triste sujet de poëme! disait-on dans un groupe, à la seconde.

— D'une monotonie...

— Amours d'Afrique, décors d'Afrique, figurants d'Afrique, ballet d'Afrique...

— Evidemment cela ne pouvait intéresser *qu'une partie du monde.*

***

Et le vaisseau!

On nous a empêchés de dormir avec cet engin pendant des mois entiers. On publiait des bulletins de la santé du vaisseau, comme s'il se fût agi d'un personnage de distinction.

— Il a un point sensible dans le côté.

— Il a marché avec toutes les apparences de la vigueur.

— Il s'est couché en pleine répétition.

La kyrielle des commentaires n'en finissait pas, ma parole.

Total : une vue du boulevard de Sébastopol (rive gauche) au moment où l'on y admirait une file de maisons éventrées.

Absolument une démolition.

Le peintre X... a dessiné la chose avec son pittoresque accoutumé.

— En voyant ce vaisseau-là, a-t-il dit, on cherche instinctivement l'invalide qui doit le garder!

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Samedi dernier, quand le public du Théâtre-Français a demandé l'auteur du *Supplice d'une femme,* l'excellent Regnier est venu dire :

— Messieurs, l'auteur de la pièce que nous avons eu l'honneur de jouer devant vous désire garder l'anonyme.

Il est vrai que depuis un an tous les journaux de France ont annoncé que le drame est de M. Émile de Girardin, qu'il a été refait par M. Alexandre Dumas fils, et que M. Regnier, du Théâtre-Français, n'est pas tout à fait étranger à cet événement.

Ces journaux étaient-ils bien ou mal renseignés, peu m'importe! Puisque l'auteur n'a pas voulu se nommer, laissons courir tous les bruits sans les affirmer et sans les démentir.

Toujours est-il que le drame intime a eu un très-grand, un immense succès, et que la soirée de samedi dernier compte parmi les meilleures de la Comédie française, et que tout Paris ira pleurer un brin dans la maison de Molière.

Le sujet du drame ne brille pourtant pas par une originalité bien étonnante; c'est l'éternelle histoire du ménage à trois; les principales figures de la pièce sont le mari, la femme et l'amant. Vous voyez que l'auteur n'a pas dû chercher beaucoup pour les trouver, et cependant le drame est émouvant, intéressant, empoignant au possible.

Et maintenant si vous me demandez comment, avec un sujet aussi connu, on peut avoir un immense succès, je vous répondrai ceci :

— La pièce du Théâtre-Français n'a aucun des défauts du théâtre contemporain, où l'action a fait place au raisonnement, et où la situation a été tirée par ces détails. Dans les comédies de notre temps, on cause beaucoup, on bavarde encore plus, on discute, on raisonne, on fait des conférences, mais on s'occupe fort peu de l'action. Les personnages se groupent le plus souvent autour d'une action nulle, sans intérêt, entrent, sortent, font de l'esprit, cherchent à moraliser le public par des tirades ennuyeuses, et ne s'occupent de la pièce que dans leurs moments perdus.

L'auteur du *Supplice d'une femme* a procédé tout autrement. Il n'y a pas un mot inutile dans ces trois actes qui durent une heure et demie; depuis la première scène jusqu'à la dernière, l'action marche rapidement, les situations les plus émouvantes se suivent à grande vitesse; pas une tirade superflue, pas un mot inutile.

Les personnages ne causent pas, ils agissent avec une crânerie et une brutalité qu'on ne voit plus souvent au théâtre, et qui a charmé et électrisé le public. C'est bien là l'œuvre d'un journaliste, habitué de sacrifier les phrases inutiles pour arriver sans détour au coup de poing qui frappe le lecteur, et qui n'a que cette seule et unique pensée d'arriver le plus vite possible au dénoûment de sa pensée. Le drame est d'ailleurs merveilleusement joué par Regnier, Lafontaine et mademoiselle Favart.

Avec les larmes qu'on versera au Théâtre-Français d'ici à la fin de la saison, on pourrait aisément arroser la rue Richelieu pendant tout l'été.

Le *Monsieur de Saint-Bertrand* du théâtre du Vaudeville a, lui aussi, des prétentions à la crânerie et à l'audace, mais il n'est au fond qu'impudent. Sa position dans la société moderne est bien nette, c'est le chevalier Degrieux sans passion, sans amour et sans excuses, une sorte d'escroc du sentiment, qui accepte volontiers les petits et même les grands cadeaux qui entretiennent l'amitié entre les femmes et certains drôles que nous coudoyons à chaque instant dans la vie; ce sont des êtres méprisables qu'il faut laisser pourrir dans leur coin. Ces honnêtes gens et le public honnête n'ont rien à gagner à faire leur connaissance. Aussi, malgré le très-réel talent que M. Feydeau a déployé dans quelques scènes, le public s'est détourné avec dégoût de ce personnage inepte. Le grand succès de la soirée a été pour madame Doche, qui, après une longue tournée en province et à l'étranger, est revenue avec tout son talent; c'est pour elle le pendant de son succès de *la Dame aux camélias.* Delannoy et Parade sont de parfaits comédiens, et mademoiselle Cellier est charmante.

Dieu seul sait quel avenir est réservé à ce beau théâtre du Vaudeville qui semble condamné à n'encaisser que des fractions de billets de mille francs. C'est vraiment regrettable, car la scène de la place de la Bourse mérite tout notre intérêt, et la troupe du Vaudeville est une des meilleures de Paris. Le directeur, M. Harmant, est un homme de bonne volonté, qui ne demande qu'à faire ses preuves dans un théâtre littéraire; il faut avouer qu'il est bien mal servi par les circonstances.

Il y a bien encore un vaudeville par-ci par-là, mais j'aime mieux consacrer les quelques lignes qui me restent à l'adorable livre que vient de publier Jules Noriac. La tâche est facile; plus d'une fois j'ai eu l'occasion de dire au lecteur tout le bien que je pense de cet écrivain de talent. Dans tout volume de M. Noriac on trouve la fantaisie, le sentiment, la grâce, l'esprit, l'humour, qui ont placé le romancier au premier rang. Ce que j'ai dit pour les ouvrages précédents, je n'ai qu'à le répéter pour *Mademoiselle Poucet,* qui est le grand succès de la librairie du jour.

Albert Wolff.

L'un des propriétaires : EUGENE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 489. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 13 Mai 1865.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par CH. PHILIPON, fondateur du Charivari, de la Caricature, des Modes Parisiennes, de la Toilette de Paris, etc.

ON S'ABONNE AU BUREAU DU JOURNAL Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur Paris est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

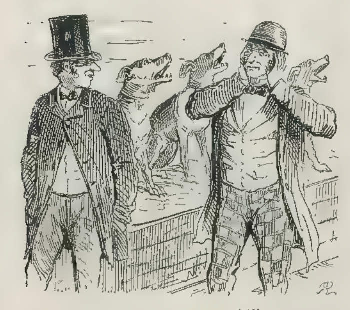
TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

L'EXPOSITION DES CHIENS, — croquis par G. Randon.



23121

— Pour ces gens-là, nous posons pour l'exposition de l'espèce canine, c'est possible; mais, en revanche, nous pouvons nous flatter d'assister à la plus cocasse exhibition de l'espèce humaine qu'oncques ne vîmes ni ne reverrons jamais!



23122

— J'avais payé pour voir, mais non pour entendre des virtuoses de cette force-là.
— C'est une surprise agréable qui n'est pas sur le programme, mais qui n'en a que plus de prix pour les oreilles délicates.



23123

— Quand on pense que quinze cents convives de cette famille-là font ici, tous les jours, leurs deux repas à gueule que veux-tu, ça donne une fière idée de l'avenir de l'hippophagie.



23124

— Le temps doit bien te durer pendant cette huitaine...
— Mais non, je t'assure; d'abord, pendant le jour, nous avons le défilé des visiteurs, un spectacle à pouffer de rire; le soir, la brise nous apporte du concert voisin l'écho des chansons de Thérésa; et enfin, la nuit, nous nous amusons à une petite chasse aux puces qui ne nous laisse guère le temps de nous ennuyer.

L'EXPOSITION DES CHIENS, — croquis par G. Randon (suite).



23125

— Entendez-vous, là-bas, les meutes qui grondent au bout de la galerie, y venez-vous?
— Je n'en ai jamais voulu voir qu'une, dans le temps à la porte Saint-Denis, et je me suis bien juré que ce serait la première et la dernière.



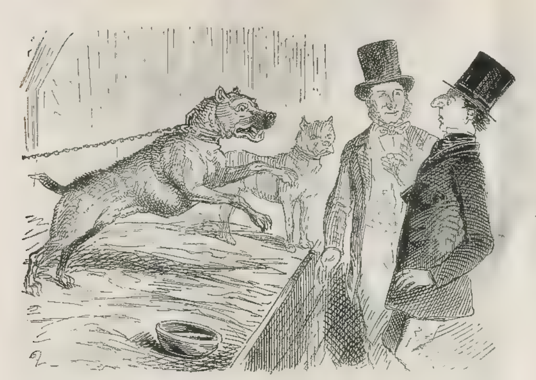
23126

— Ah! cher monsieur, laissez-moi vous embrasser... vous me rappelez un maître, un ami que je pleure tous les jours... vous lui ressemblez d'une manière effrayante.



23127

— Il se peut que ç'ait été une levrette, mais il y a longtemps...
— Mon Dieu, messieurs, vous savez qu'il en est des bêtes comme des personnes; l'embonpoint les vieillit toujours un peu... C'est comme moi, parce que je ne porte pas de corset, on me donne toujours beaucoup plus que mon âge.



23128

— C'est à moi; si mossieu avait envie de l'acheter...



23129

— C'est assez rigolo, mais il y a trop de puces à la clef.



23130



23131

MENUS PROPOS.

— Moi, pourvu que le jury soit juste, je suis bien sûr de mon affaire.
— Et moi, donc! j'ai donné cent sous à une somnambule qui m'a garanti le premier prix.
— Faudrait que les jurys soient des dieux pour ne pas se tromper; malheureusement ce n'est que des hommes.
— Et les hommes, ça ne vaut pas cher.

— On dirait qu'ils le font exprès.
— Si je savais que ce soit à notre intention, j'irais m'en plaindre à l'administration.

L'EXPOSITION DES CHIENS, — croquis par G. Randon (fin).



23132

— Quel bonheur que *Toto* aille à l'Exposition! ça fait que maman ne pense plus à nous débarbouiller.
— N. à nous peigner, quel bonheur!



23133

— Le bouillon de cheval est excellent; je n'y ai pas encore touché, si tu veux en goûter....



23134

— Je ne vous cacherai pas que *Lolotte* est encore... très...-innocente, et je désirerais que vous me garantissiez qu'elle sera seule dans son compartiment.



23135

— Je crains que votre bouillon ne soit un peu échauffant pour Bichette; ayez donc l'obligeance d'y mettre ce jarret de veau, je serai plus tranquille.



23136

— Voyez comme ces chiens se régalent du bouillon et de la viande de cheval, et convenez qu'en fait d'alimentation les animaux qui n'ont pas nos sots préjugés sont bien plus avancés que nous.



23137

— Je vous la confie... c'est tout ce que ma femme a de plus cher au monde.



23138

— Du moment où vous m'assurez que je pourrai la remmener chaque soir, c'est très-bien; autrement j'eus-e cru être l'organe de Lodoïska en vous déclarant qu'elle eût préféré renoncer au prix de beauté, plutôt que de passer une seule nuit hors du toit de son maître.



23139

— Votre levrette est ravissante; vous avez eu tort de ne pas la mettre à l'Exposition.
— Vous ne connaissez pas Florine... un cœur d'or, mais fière et vindicative comme personne; elle ne m'eût jamais pardonné de l'avoir fait monter sur les planches.

UNE COLLABORATION LABORIEUSE.

PETITE COMÉDIE DE CIRCONSTANCE.

Le régisseur Amable entre dans le cabinet de son directeur en s'arrachant les cheveux par poignées.

M. Brisant est touché de l'expression douloureuse des traits de son subordonné, et s'informe avec intérêt de la cause de ce désespoir.

— Ah çà, à qui diable en avez-vous, Amable?

— Ah! monsieur Brisant!... ah! monsieur Brisant!...

— Complétez votre pensée, mon ami.

— La répétition vient de finir, et jamais, non, jamais je n'ai vu de pièce aussi ridicule que le *Paradis d'un homme!*

— A qui le dites-vous, mon cher!

— Notre four sera complet, immense, infini!

— Je le crains.

— Alors pourquoi avez-vous reçu ça?

— Je vous trouve charmant, vous! Est-ce que Dubuisson n'est pas un homme important, un homme avec qui l'on doit compter?

— Vous verrez comme le public comptera avec lui! Il faut absolument faire retaper la pièce; et quand je dis retaper, je suis bien indulgent, tout est à refaire!

L'huissier annonce M. Dubuisson.

— Ah! cher ami, vous arrivez bien, lui dit M. Brisant, nous parlions de votre œuvre.

— En bien? demande négligemment Dubuisson.

— Nécessairement... cependant le besoin de certaines retouches se fait impérieusement sentir.

— Des retouches... à quel acte?

— Un peu partout.

— Eh bien, faites retoucher; mon Dieu, je ne m'y oppose pas. Je ne suis auteur dramatique qu'à mes moments perdus, moi.

— Merci. Nous allons atteler à la pièce de Joseph Lebas le Samson dramatique de l'époque, et dans huit jours, vous ne reconnaîtrez plus le *Paradis d'un homme.*

— Diable! diable! je m'y oppose; je tiens à reconnaître mon drame, moi. Si vous l'avez reçu, c'est que vous l'avez trouvé bien.

— Non, ce n'est pas pour ça....

— Vous m'étonnez.

— Mais n'importe. La question, c'est que vous ne soyez pas sifflé outrageusement; ce qui ne peut manquer d'arriver si votre *Paradis* n'est pas fortement remanié.

La perspective d'une émeute dramatique finit par décider Dubuisson à passer la main à un confrère, et, peu de temps après, il est convié à une répétition pour juger des changements opérés dans sa petite machine.

DUBUISSON. — Comment! comment! l'amoureux ne s'appelle plus maintenant Almanzor?

LEBAS. — Ce nom sentait bien son troubadour, mon ami.

DUBUISSON. — Troubadour?... Vous plaisantez.

LE DIRECTEUR. — Oui, il était trop dessus de pendule.

DUBUISSON. — Dessus de pendule, Almanzor?

LEBAS. — Avec ce nom-là, on ne peut se présenter devant le public qu'avec une tunique abricot à crevés de satin blanc, une écharpe montant jusqu'au menton, et une épée dorée à poignée ornée de trèfles.

DUBUISSON. — Sur mon honneur, vous êtes en démence tous! Almanzor!... Mais connaissez-vous seulement l'origine de ce beau nom?

LE DIRECTEUR. — Cela importe peu.

DUBUISSON. — Pardon. Almanzor vient d'Al-Mansour,

LES PAYSANS, — par Baric.



23140

— Bonjou', m'n oncle... j'viens voir si vous voulez ben m' prêter cinquante écus...
— C'est dommage que je n' peux pas t' refuser... Allons! tiens... voilà cinquante écus... prenons-en chacun la moitié... nous ferons tous deux une bonne affaire! nous y gagnerons chacun vingt-cinq écus.



23141

— Sav'-vous, mait' Jargnoux? quand mon garçon revindra de l'armée, faudra l' marier avec vout' fille?
— Oh! il est trop jeune! ma fille a vingt-quatre ans!
— Il est trop jeune à c't' heure, mais quand qu'i' r'vindra de l'armée?

nom arabe qui veut dire *vainqueur;* or, je vous le demande, quel plus beau nom puis-je donner au Lovelace de la pièce?

LEBAS. — Tout ce que vous voudrez, mais Almanzor est bête.

DUBUISSON *blémissant.* — Ce n'est pas lui qui est bête, c'est....

LE DIRECTEUR. — Voyons, voyons, messieurs. Après tout, un nom est de peu d'importance.

DUBUISSON. — Je ne suis pas de votre avis. En entendant prononcer celui-là, les femmes sauront tout de suite à qui elles ont affaire.

LEBAS. — Et les hommes riront.

DUBUISSON. — Les sots seulement.

LE DIRECTEUR. — Vous y tenez donc bien, mon cher Dubuisson?

DUBUISSON. — Énormément.

LE DIRECTEUR. — Alors je demanderai à Lebas de vouloir bien céder.

LEBAS. — Consultez le comédien, vous verrez.

DUBUISSON *à l'amoureux.* — Mon cher monsieur, est-ce que le nom d'Almanzor aurait le malheur de vous déplaire?

L'AMOUREUX. — Pas du tout. Je le trouve, au contraire, sonore et très-distingué.

DUBUISSON — Vous voyez bien.

LEBAS. — Parbleu! celui-là ne rêve que bottes molles et collant gris. *Malek-Adel* lui ferait encore plus de plaisir.

DUBUISSON. — Il ne s'agit pas ici de Malek-Adel, que l'on prononce *Mélik* en arabe, et qui signifie *roi* en turc, mais bien d'Al....

LE DIRECTEUR. — C'est entendu, Almanzor reste.

LEBAS. — C'est bon, j'aurai soin de le faire dire le moins possible.

La répétition continue.

DUBUISSON *interrompant.* — Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est que tout ça que vous me débitez?

LEBAS. — C'est un changement que j'ai introduit dans la scène de l'aveu.

DUBUISSON. — Mais c'est absurde! Comment! j'avais trouvé un mot simple, un mot éloquent, un cri du cœur, et vous le remplacez par une scène filée d'une longueur insupportable!

LE DIRECTEUR. — Elle est même très-jolie cette scène.

DUBUISSON. — Elle ne vaudra jamais un mot saisissant. Voici la situation, n'est-ce pas : le mari apprend au milieu d'un bal que sa femme le trompe depuis huit ans; une pensée horrible traverse alors son cerveau comme une flèche barbelée. — Mais alors, s'écrie-t-il, ma fille serait donc?... — D'Almanzor!... lui répond l'épouse coupable en se courbant sous la malédiction conjugale. C'est tout simplement sublime de simplicité. Il y aura là un effet de terreur inouï!

LEBAS. — Vous voulez dire de grotesque achevé.

DUBUISSON. — De grotesque?

LEBAS. — Et l'on fera baisser la toile.

DUBUISSON. — Sur le « d'Almanzor!... »

LEBAS. — Oui, sur le « d'Almanzor! » J'ai ri comme un fou en l'entendant.

DUBUISSON. — Ah! vous avez ri?

LEBAS. — A me tordre.

DUBUISSON. — Cela me suffit. Vous voudrez bien, monsieur, reprendre toutes vos corrections et ne plus attenter à la virginité de mon œuvre.

LE DIRECTEUR. — Ah! mais non! ah! mais non! Je ne l'entends plus ainsi. Je trouve, moi, les additions et les retranchements de Lebas choses excellentes, et je tiens à ce que tout cela reste.

DUBUISSON. — Savez-vous ce que vous faites, vous?... Vous déshonorez *le Paradis d'un homme.*

LE DIRECTEUR. — Je ne sais pas si je le déshonore, mais je suis certain que je lui sauve la vie.

DUBUISSON. — A partir d'aujourd'hui, je me lave les mains de tout ce qui arrivera.

LEBAS. — Ah! c'est comme cela? On veut vous nettoyer, vous rendre présentable, et vous vous regimbez?... N'en parlons plus! Je donne ma démission de dégraisseur.

LE DIRECTEUR. — Ah! mon cher Lebas, vous ne trahirez pas?

LEBAS. — Je trahirai.

LE DIRECTEUR. — Ce serait exposer notre théâtre à un four complet.

LEBAS. — Je m'en lave les mains!

LE DIRECTEUR. — Je vous en supplie, Dubuisson, intercédez auprès de Lebas.

DUBUISSON. — Me laissera-t-on mon magnifique mot?

LEBAS. — Non!

LE DIRECTEUR. — Voyons, Dubuisson!

DUBUISSON. — Jamais!

LE DIRECTEUR. — Alors, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen, mon petit Lebas...

LEBAS. — Je consens à appeler monsieur Almanzor; voilà tout ce que je peux faire pour lui.

DUBUISSON. — Je ne vous ai jamais demandé, monsieur, de me donner ce nom.

LEBAS. — J'en ai toujours été surpris.

LE DIRECTEUR. — Mais il n'y a plus de pièce alors!

LEBAS. — Pardon, il reste celle de monsieur.

CROQUIS PARISIENS, — par Stop.



23142

— La toilette Empire vous va bien, à vous; mais aux femmes qui, comme moi, ont besoin d'être un peu... étoffées...
— Bah! la guerre d'Amérique va finir...



23143

— Cette dame devrait bien mettre des manches!
— Mais, madame, elle en a des manches... à balai!

UNE VOIX *derrière un portant.* — Elle est propre, celle-là!

DUBUISSON. — Plaît-il?

LE DIRECTEUR. — Rien, rien; c'est un machiniste qui donne un ordre. Ainsi, c'est entendu, Lebas continue sa collaboration?

LEBAS. — Si monsieur m'en prie instamment.

LE DIRECTEUR. — Mon cher Dubuisson, je vous assure que tout ce que l'on fait est pour votre bien.

PLUSIEURS VOIX DE COMÉDIENS. — Oui, oui.

DUBUISSON. — Je cède; mais je me réserve d'étonner le monde littéraire par mes actes.

LE DIRECTEUR. — C'est ça, étonnez-le.

LA VOIX *derrière son portant.* — Ça ne sera pas la première fois.

EN SORTANT DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Dubuisson est reconduit en triomphe par de nombreux amis jusqu'à sa voiture.

PREMIER AMI. — Ah! cher Dubuisson, que c'est beau! que c'est grand! que c'est noble!

SECOND AMI. — Mais pourquoi, cher ami, vous êtes-vous refusé à laisser proclamer votre nom?

DUBUISSON. — Messieurs, cette pièce, dont le succès aurait été dix fois plus grand si certaines personnes ne s'étaient pas permis d'ajouter des choses absurdes, cette pièce ne mérite plus l'honneur d'être signée de moi.

PREMIER AMI. — Vous ne la signerez pas sur la brochure?

DUBUISSON. — Si.

PREMIER AMI. — A la bonne heure!

DUBUISSON. — Mais la pièce qui paraîtra sous mon nom sera complétement expurgée des absurdités dont on l'a souillée.

PREMIER AMI. — Ah! vous...

DUBUISSON. — Je publierai mon premier manuscrit purement et simplement.

SECOND AMI. — Vous ôterez alors ce nom ridicule pour un jeune premier, que l'on vous a imposé, bien certainement.

DUBUISSON. — Quel nom ridicule?

SECOND AMI. — Celui d'Almanzor.

DUBUISSON. — Certainement que je l'ôterai; rien ne pourra m'en empêcher! car devant la conduite de certaines gens avec moi, je ne saurais trop protester. (*S'animant.*) C'est plus qu'un droit, messieurs, c'est un devoir! Oui, oui, protestation! protestation!!

Louis Leroy.

TOUJOURS A PROPOS DE LA PIÈCE DU THÉATRE-FRANÇAIS.

Cette semaine vous ne pouvez pas vous imaginer le nombre considérable de lettres que nous avons reçues.

L'exposition des tableaux, celle des chiens, les courses, les toilettes des femmes, sont étrangères à cette innombrable correspondance.

On nous a écrit au sujet du *Supplice d'une femme*, la nouvelle comédie du Théâtre-Français qui obtient tant de succès et que personne ne veut signer.

Nous publions les lettres que nous avons reçues afin de dispenser d'autres personnes de nous écrire si elles avaient des observations analogues à nous adresser, comme cela est très-probable.

« Monsieur le rédacteur,

» Vous qui devez être au courant de tout ce qui se passe dans Paris, veuillez éclaircir un mystère qui depuis douze jours me torture l'esprit.

» La nouvelle comédie du Théâtre-Français est-elle, oui ou non, de M. Émile de Girardin?

» Si elle est de lui, pourquoi ne la signe-t-il pas?

» Si elle n'est pas de lui, pourquoi a-t-on annoncé dans tous les journaux que le rédacteur en chef de la *Presse* faisait répéter en ce moment dans la maison de Molière une pièce en trois actes, intitulée le *Supplice d'une femme?*

» Je ne peux souffrir ce qui n'est pas clair. Aussi je tiens essentiellement à être renseigné.

» Vous seul pouvez me faire connaître la vérité.

» Je vous donne quarante-huit heures pour me dévoiler ce mystère.

» Si vous refusez, je jure sur la tête de ma femme chérie que je ne renouvellerai plus mon abonnement, et cependant depuis dix ans je suis un de vos plus assidus lecteurs.

» Je veux connaître le nom de l'auteur du *Supplice d'une femme.*

» J'ai dit.

» Recevez, monsieur, etc.

» Balandard, *rentier.* »

Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'écrire immédiatement la lettre suivante :

« Monsieur,

» Comme tout le monde s'occupe en ce moment du nouveau succès du Théâtre-Français, je crois intéressant

CROQUIS PARISIENS, — par Stop (suite).



23144

— Maladroit, vous m'avez jeté de la bavaroise sur mon habit!
— Aussi, qu'est-ce que vous venez faire sur notre trottoir?



23145

— Oui, chère belle, j'ai grand besoin de me reposer à la campagne : nous jouerons la comédie... puis j'irai un peu à Trouville... peut-être aussi à Bade, l'automne aux Pyrénées; puis nous reviendrons à la campagne, où nous danserons un peu en attendant l'hiver.
— Voilà, mon cher ami!
— Ne viendrez-vous pas vous reposer un peu avec nous?

pour vos lecteurs de faire connaître le nom de l'auteur ou plutôt des auteurs.

» Derrière les trois étoiles qui se pavanent sur l'affiche, se cachent bien des personnes.

» Je suis allé aux renseignements, et je me fais fort de connaître l'exacte vérité.

» On n'a nommé personne, parce qu'il y avait trop de collaborateurs.

» Il eût été ridicule que l'auteur rappelé par les applaudissements du public lût sur un papier une kyrielle de noms, comme dans un théâtre populaire après une grande pièce à spectacle ou une féerie en vingt-cinq tableaux.

» Ne pouvant nommer trop de monde, on a trouvé plus simple de recourir à l'incognito.

» C'est plus vite fait, et cela intrigue le public, ce qui n'est pas un mal.

» Mais il nous est permis, à nous qui n'appartenons pas au théâtre, de faire connaître les auteurs du *Supplice d'une femme*.

» Les voici donc; mais pour qu'il n'y ait pas d'erreur, nous les numéroterons :

» 1° Émile de Girardin, qui a eu l'idée de la pièce;
» 2° Alexandre Dumas fils, qui a arrangé l'intrigue;
» 3° Alexandre Dumas père, qui a donné des conseils à son fils;
» 4° Adolphe Dennery, qui s'est occupé des entrées;
» 5° Théodore Barrière, qui a soigné les sorties;
» 6° Regnier, qui a fait des coupures;
» 7° Anicet Bourgeois, qui a trouvé le dénoûment;
» 8° Édouard Thierry, qui a fait changer des phrases;
» 9° Got, qui s'est occupé de la mise en scène;
» 10° Le régisseur, qui a fait des observations;
» 11° Le souffleur, qui a... soufflé.

» Vous voyez bien, Monsieur le rédacteur, qu'il était impossible de nommer tout le monde, et les trois étoiles ont été bien utiles en cette occasion.

» Si j'apprends qu'il y a eu d'autres collaborateurs, je vous les ferai connaître.

» Agréez, monsieur, etc.

» Vernouillet.

» *P. S.* — Au moment de fermer cette lettre, on vient m'annoncer que *le Supplice d'une femme* a été tiré d'un roman anglais. »

⁂

Autre correspondance :

« Monsieur,

» Depuis bientôt trois ans, je travaille pour le théâtre; mais, hélas! je n'ai même pas pu me faire recevoir un vaudeville à la salle Saint-Pierre.

» Chaque fois que je me présente devant un directeur, il me répond : — Je ne puis rien vous jouer, vous n'êtes pas connu.

» Comme *le Supplice d'une femme*, qui a obtenu un très-grand succès, n'est signé par personne, je supplie l'auteur qui se cache de me laisser mettre mon nom à sa place sur l'affiche. Je ne demande pas à toucher les droits d'auteur.

» De cette manière on me connaîtra, et je serai joué dans les autres théâtres.

» Veuillez agréer, etc

» Ducloux,
» *Auteur dramatique surnuméraire.* »

Et plus bas :

A. Marsy.

FANTASIAS.

Le Salon! toujours le Salon!...

Il est peu de passe-temps plus agréables que de stationner dans les groupes formés devant les tableaux à effet, — et d'écouter les commentaires auxquels ils donnent lieu.

Tantôt c'est une bêtise qu'on entend, tantôt un trait spirituel.

Au hasard de la fourchette!

Vous plaît-il que nous entreprenions de concert cette excursion?... Ne craignez rien; je n'abuserai pas.

Dès que vous manifesterez la moindre fatigue, nous nous arrêterons.

Et d'abord quel est cet attroupement?

C'est le public idolâtre qui s'écrase pour contempler les *Ambassadeurs siamois* de M. Gérôme.

Un plat ventre général, — y compris le talent du peintre, qui baisse crânement.

Passons bien vite.

On tombe en pâmoison de gaieté devant une *Olympia* de M. Manet.

— La Muse de la jaunisse, dit un passant.

Il a trouvé la définition, ce passant-là.

⁂

Sur le carnet d'un amateur, je trouve le quatrain suivant.

Il est six fois vrai.

Quel est cet Océan ganache,
Astiqué, papottant, verni?
Marine vanille et pistache
Du glacier Gudin-Tortoni!

⁂

Et la grande désolation du Salon!

Le tableau qui atteste chez Courbet un artiste éteint après tant d'éclat, une navrante abdication.

Proudhon en famille. Devant de cheminée.

Le même amateur a formulé dans un autre quatrain son opinion sur cette toile affligeante.

CROQUIS PARISIENS, — par Stop (suite).



23146

— Un serin sur ton chapeau! et que dit de cela M. Coquardeau?
— Mon mari? il est très-flatté.



23147

— *L'Africaine*, mon cher, inouï!... Des décors, des costumes, des ballets!... épatant!
— Ah! et la musique?
— La musique?... Eh bien, c'est très-gentil, très-gentil!

Pourquoi ne lui redonnerions-nous pas la parole?

La caricature est jalouse
De ce portrait prosaïsé,
C'est Proudhon qui porte la blouse,
Mais c'est Courbet qui s'est blousé!

***

Et le *Paradis terrestre!*

Celui-là est encore une désopilation sur toute la ligne.

Je crois qu'on ne pourrait, en y mettant tout le temps qu'on voudrait, arriver à surpasser cet idéal de la réjouissance.

Un troisième quatrain ne me paraît pas superflu pour célébrer cette toile monumentale où nos premiers parents ont été défigurés avec un art si remarquable.

Rassurez-vous, c'est le dernier pour aujourd'hui. Une autre fois, si vous y tenez, nous y reviendrons.

Ça, l'épouse du premier homme!
On ne peut l'en complimenter.
Si son Ève tient une pomme,
C'est qu'on a dû la lui jeter.

***

Avant de dire adieu pour aujourd'hui aux beaux-arts, transcrivons le fragment de lettre suivant trouvé dans les Champs-Élysées par une âme consciencieuse qui s'est empressée d'en faire la déposition.

C'est un fragment écrit par un des chiens exposés, non loin des chefs-d'œuvre de la peinture, à un de ses parents.

« De ma niche, 13 mai 1867.

» Mon vieux Médor,

» Je me morfonds ici que c'est une bénédiction.

» Heureusement, dans deux jours, n, i, ni, tout va être fini.

» Figure-toi qu'hier je m'ennuyais tant que j'ai rompu ma laisse, et que me mettant à courir à tort et à travers, je me suis faufilé dans le Palais de l'industrie, proche voisin de notre chenil monumental.

» C'est là que sont exposés les tableaux et les statues des artistes à deux pattes.

» Mon cher, je voudrais que tu aies vu ça... et ils osent prétendre, les hommes, qu'ils sont plus intelligents que nous!...

» Mais au moins nous profitons de ce que nous n'avons pas la raison pour être raisonnables, et ne pas perdre notre temps à..... »

Quelqu'un avait déchiré le coin de la lettre pour allumer son cigare.

Mais cela suffit, pas vrai?

***

Un mot entendu à l'exposition des chiens, devant le toutou de mademoiselle ***, célébrité du monde interlope.

Ledit toutou se prélasse sur un moelleux coussin, amoureusement rembourré et tapissé de satin.

Passent des visiteurs.

— Par exemple! fait l'un.

— Quoi donc?

— Regarde... en voilà un qui a de la chance!

— Voilà les contradictions de la vie, mon cher; sa maîtresse met les chiens sur la soie et les hommes sur la paille!...

***

Clémence Isaure, sois heureuse.

Les jeux Floraux ont réuni cette année plusieurs centaines d'amateurs.

Il y a eu jusqu'à des poëmes épiques!

Au secours!

***

A propos de vers, connaissez-vous le poëte X...?

Dans sa littérature, un sylphe, une créature éthérée.

Dans la vie courante, un petit gredin qui ne cherche qu'à mordre ses amis.

Ce que voyant, Baudelaire l'a surnommé le *serpent à sonnets*.

***

Pour la clôture, l'histoire d'un bon quiproquo.

O télégraphe! voilà de tes coups.

Que ceci nous apprenne, gens distraits, à ne pas....

Pour la suite du sermon, adressez-vous à vous-mêmes.

Voici l'anecdote.

M. Y... est un de nos forts courtiers en farines, comme on dit sur le carreau de la halle aux blés.

Ce qui n'empêche pas d'avoir un cœur, comme de raison, et de sentir, à un moment donné, que le célibat est pesant.

Le moment est venu.

M. Y... a entamé des pourparlers d'union avec une demoiselle d'Angoulême. Des lettres ont été échangées entre le courtier célibataire et le père de sa future.

La dot a été débattue et est à la veille d'être payée.

Pendant ce temps, M. Y..., en bon commerçant, n'interrompt pas ses affaires.

Hier il avait donc à répondre à la fois aux offres d'un farinier départemental et au beau-papa d'Angoulême.

Il porte à cet effet deux dépêches au télégraphe.

Mais, ô désolation! il se trompe d'adresse.

Le lendemain, le farinier recevait ce télégramme :

« Mettez dix mille de plus. »

Et le beau-papa celui-ci :

« Votre marchandise est avariée, je n'en veux pas! »

Par le courrier suivant sont arrivés dix mille sacs de froment et la rupture du mariage projeté!

Naturellement.

***

Ils vont bien les parfumeurs!

L'un d'eux vient d'inventer un parfum qu'il qualifie de *Larmes de l'Amour*.

Prix : *trois francs* le flacon.

— Quand Bichette pleure, ça me coûte plus cher que ça! a murmuré en lisant l'affiche le gros et candide protecteur d'une cocotte à nerfs.

Pierre Véron.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.



Pompeta — Mancini — d'Albret — Gitane — Fioretti

Mantelets nouveaux pour le printemps de 1865, dessin extrait des *MODES PARISIENNES, journal de la bonne compagnie,* publié chez E. PHILIPON, 20, rue Bergère.

L'abonnement de trois mois : 7 fr. pour toute la France.

Un numéro d'essai, 50 centimes en timbres-poste.

N° 490. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 20 Mai 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »



23148

— Venez voir, venez voir, Messieurs et Mesdames!

Venez voir la *zeune*, la belle, la superbe, l'incomparable Africaine avec son *farouce* Africain, tels qu'ils ont été présentés à Lisbonne en 1498, par M. Gasco de Vama, et représentés à Paris, le 28 avril 1865, par M. Faure et mademoiselle Sasse. — Tournez le feuillet, et vous y verrez l'histoire et les aventures extraordinaires de ces deux infortunées créatures, que l'on a surnommées à *zuste* titre les victimes de l'Amour. — Tous les tableaux de l'intérieur, ainsi que celui ci-dessus, ils ont été composés et dessinés par M. A. Grévin. — Moi-même, qui vous parle, z'ai été composé et dessiné par M. A. Grévin; même, *bagasse!* qu'il m'a fait tenir ma baguette de la main gauce.

Tournez, tournez, tournez le feuillet!

L'AFRICAINE, — par A. Grévin (suite).



Une! — deux!! — et trois!!!

Attention!!! Messieurs et Mesdames, ze commence.

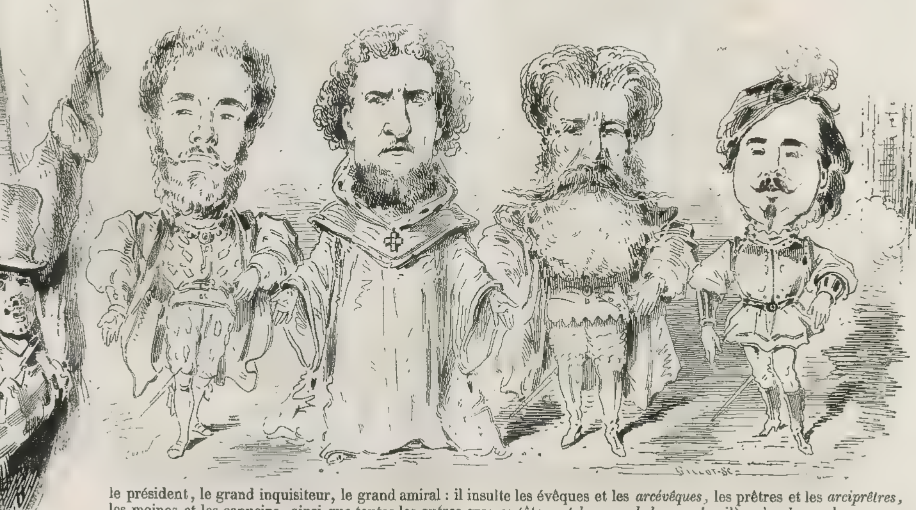
— Voici dans tout son *cic,* de côté, de face et de non *face,* le célèbre navigateur M. Gasco de Vama. Il présente à la haute çambre du roi de Portugal mademoiselle *Nelusca* ainsi que M. *Sélico,* deux infortunées créatures qu'il a *acétées* en Afrique après son *naufraze* au cap des Tempêtes; et que, moi, z'ai eu l'honneur de vous présenter avant lui à l'entête de ce *zournal.*

— Haute çambre, qu'il dit, prête-moi un petit navire, et *ze* me *çarge* d'aller arborer le drapeau *tricolore* dans l'île de ce couple *sauvaze*

Dont les traits et le *langaze,*
Les vêtements, le teint cuivré,
Ils décèlent un peuple ignoré!

— Tron de l'air! mon bon, que lui répond la haute *çambre,* mais ton couple *sauvaze* il parle le français comme père et mère!

Là-dessus Gasco il se rebiffe, et dans un morceau plein d'une *zénéreuze* indignation, il insulte



le président, le grand inquisiteur, le grand amiral : il insulte les évêques et les *arcévêques,* les prêtres et les *arciprêtres,* les moines et les capucins, ainsi que toutes les autres grosses têtes; et *bagasse de bagasse!* voilà qu'on le condamne aux travaux forcés à perpétuité!

23149

L'AFRICAINE, — par A. Grévin (suite).



Ce tableau il vous les représente les travaux forcés à perpétuité : Gasco, il dort comme un bienheureux. La *zeune* esclave africaine, amoureuse de son maître, lui *çante* la *çanson* du sommeil pendant que Sélico, son noir compagnon, qui n'a pour Gasco de Vama que des entrailles de Papavoine, le poignard de la *zalousie* dans sa main, il se demande s'il ne serait pas *urzent* de lui faire passer le goût de la *boulanzerie.* Nelusca réveille aussitôt le bel endormi, et le sauve ainsi des fureurs du *farouce* Africain; puis, sur une carte *zéographique* qui se trouve *accrocée* derrière elle, elle lui montre, musicalement parlant, le *çemin* de Lisbonne aux grandes Indes. Tout à coup c'est mademoiselle Battu, la fiancée de Gasco, qui entre : « Je vous apporte votre liberté ! » s'écrie-t-elle.



Gasco va zoiyeusement lui en témoigner sa reconnaissance; mais lorsqu'il apprend que sa *çère* fiancée n'a obtenu cette liberté qu'au prix de sa couronne de demoiselle, Gasco, il se retourne anéanti et consterné !

L'AFRICAINE, — par A. Grévin (suite).

— Ici, Messieurs et Mesdames, souffrez que *ze* m'arrête et que *ze* n'abuse pas plus longtemps de votre crédulité; d'abord, parce que *ze* craindrais de vous *facér,* ensuite, parce que ça ne m'amuse guère. — Eh bien! non, Messieurs et Mesdames, non! *L'Africaine,* elle n'est ni un phénomène vivant, ni une bête curieuse; pas même une femme *sauvaze,* pas même une *manzeuze* de tabac! — *L'Africaine,* c'est un *céf-d'œuvre!!!* — C'est l'opéra, le fameux opéra de M. Meyerbeer, que tout un *çacun* il peut aller voir et entendre à l'Académie impériale de musique de Paris! — *Ze* ne vous raconterai pas *qu'on* quoi Gasco de Vama, après qu'il a été sauvé trois fois par la *zeune* et belle Nelusca, il finit par se sauver lui-même; *qu'on* quoi, après qu'il l'eut épousée devant Brahma, il abandonne cette princesse infortunée, qui se décide à venir *cércér* la finition de ses tourments d'amour sous *l'ombraze* homicide et malfaisant du noir mancenillier. — Une larme, s'il vous plaît, Messieurs et Mesdames, à la mémoire de ces deux malheureuses et intéressantes victimes de ce diable de petit Cupidon!!! — *Ze* vais donc, tout bonnement, essayer de vous tracer les *soses* les plus remarquables qui se trouvent dans les trois derniers actes de ce *céf-d'œuvre.* — *Ze tacérai* de vous la rendre aussi claire, aussi instructive et aussi intéressante que possible; enfin, par une modeste appréciation de la musique des divers maîtres.

Ici, Messieurs et Mesdames, souffrez que *ze* vous salue!



23151

LES TABLEAUX DU SALON EN FAMILLE.

Le public est parti, et aussitôt toiles et statues en profitent pour se dégourdir un peu.

LA BELLE OLYMPIA (*de M. Manet*). — Ventre de biche! ai-je été assez honnie, moquée, vilipendée aujourd'hui!

LE PROUDHON (*de M. Courbet*). — Plains-toi donc, on te regarde, tandis que moi....

OLYMPIA. — Mais c'est pour m'insulter! Il n'est pas jusqu'à mon pauvre chat qui ne soit attaqué du matin au soir.

PROUDHON. — Soyons juste, ton chat n'est ni beau ni propre; tu as tort de le laisser piétiner sur ton lit avec ces pattes-là; il a marché dans quelque chose, bien sûr.

OLYMPIA. — Marcher? Allons donc! Est-ce qu'il est construit pour ça.

PROUDHON. — C'est vrai, vous êtes bien mal bâtis tous les deux.

OLYMPIA. — Si tu te crois agréable, toi, tu te mets joliment ta poussière dans l'œil.

PROUDHON. — Courbet a rempli son devoir envers moi.

OLYMPIA. — Qu'est-ce qu'il t'aurait donc fait s'il avait eu l'intention de te manquer de respect?

PROUDHON. — Tu me trouves laid, hein?

OLYMPIA. — Pis que cela, tu es ennuyeux à mourir.

PROUDHON. — Tu es si folichonne, toi!

LA MORT (*de M. Moreau*). Mon premier est....

OLYMPIA. — Ah! la voilà encore avec ses charades! Assez, ma petite.

LA MORT. — Mon second est....

PROUDHON. — Mais puisqu'il n'y a pas de mot à tes énigmes, tu ferais mieux de te taire.

LA MORT. — Qu'importe que mes rébus n'aient pas de mot? Cela n'empêche pas les niais de le chercher.

JASON (*de M. Moreau*). — On m'a volé ma toison, où est ma toison? Je veux ma toison!

PROUDHON. — Va la demander à Moreau.

JASON. — Il me l'a refusée; c'est absurde! A-t-on jamais vu un Jason sans sa toison?

PROUDHON. — Parles-en à Médée.

JASON. — Elle, Médée? Quelle farce! Elle ressemble à une Agnès peu avancée pour son âge.

SAINT SÉBASTIEN (*de M. Ribot*). — Ah! mon Dieu! que c'est donc contrariant! voilà encore mon noir qui coule!

PROUDHON. — Il vous en reste cependant une jolie dose.

SAINT SÉBASTIEN. — Non, je sens qu'il s'en va; je voudrais me redonner un œil de noir de fumée.

OLYMPIA. — Moi, je suis très-blanche.

SAINT SÉBASTIEN *sévèrement.* — Veuillez vous taire quand je parle, caricature idiote!

OLYMPIA. — Qu'est-ce que c'est? des manières? Est-ce que tu crois que Ribera se prononce Ribot en français?

SAINT SÉBASTIEN. — Silence, créature burlesque!... Où donc ai-je fourré ma poudre de charbon?

On entend un rugissement.

M. MEISSONNIER (*de M. Meissonnier fils*). — Voilà encore le *lion* de Caïn qui grogne; impossible de travailler ici.

OLYMPIA. — Oh! quelle pose! comme si l'on travaillait avec des bottes à éperons!

M. MEISSONNIER. — Si j'aime les bottes, moi.... Est-ce que je n'ai pas le droit d'en porter?

PROUDHON. — Quand vous serez membre de l'Institut, vous pourrez vous donner ces airs d'écuyer; mais il faut attendre pour cela.

M. MEISSONNIER *furieux.* — Quand je serai membre de l'Institut, dites-vous? Quand je serai!... Mais, par mes éperons! vous ignorez donc que je le suis? Vous n'avez donc pas lu la lettre à mon adresse, dans le bas du tableau de mon fils?

PROUDHON *toujours taquin.* — La bonne plaisanterie! Picot ne vous aurait jamais admis dans son sein.

M. MEISSONNIER. — Mes bottes me pardonnent! ce démagogue est gris de toutes les manières.

OLYMPIA. — Ah! il a des bottes, bottes, bottes, il a des bottes, M. Meissonnier.

JASON. — Comme Bastien.

LA MORT. — Mon troisième est....

Le plancher de la galerie craque sous les pas d'une statue gigantesque.

OLYMPIA. — Ah! mon Dieu! tout tremble ici!

VERCINGÉTORIX (*de M. Millet.*) — Ce parquet me semble bien léger, mes enfants.

OLYMPIA. — C'est le monsieur en cuivre qu'on doit ériger dans la patrie des chaudronniers.

VERCINGÉTORIX. — Moi-même. Je voudrais bien m'asseoir un moment.

M. MEISSONNIER. — Faites donc attention! il y a un homme devant vous.

Vercingétorix se baisse, cueille M. Meissonnier comme une fleur et le regarde curieusement.

VERCINGÉTORIX. — Il a raison.... c'est un homme.... Passez-moi donc une loupe, s'il vous plaît.

M. MEISSONNIER. — Pourquoi faire?

VERCINGÉTORIX. — Pour étudier ce que vous avez aux jambes.

M. MEISSONNIER *très-crin.* — Mais ce sont des bottes, pardieu!

VERCINGÉTORIX *partant d'un éclat de rire cuivré.* — Par

L'AFRICAINE, — par A. Grévin (suite).



ACTE III.

22152

— Voici le fameux navire, beaucoup mieux connu sous le nom de *Vaisseau de l'Africaine*, après avoir fait le plus zoli fiasco du monde sur les rocérs du cap de Bonne-Espérance. Il représente en ce moment, grâce à un inzénieux sanzement à vue, un cancan orazeux. Clodoche et Cie, au bal masqué de l'Opéra de Paris.

mes moustaches! le nain dit vrai.... Et des bottes à éperons, encore!

M. MEISSONNIER. — Il faut ça pour dessiner.... Ne riez donc pas si fort; vous allez me laisser tomber.

Vercingétorix repose avec soin M. Meissonnier sur le sol.

OLYMPIA. — Quel rire de casserole vous avez, vous!

VERCINGÉTORIX *lorgnant Olympia.* — Tiens, qu'est-ce que c'est que ça?

OLYMPIA *vexée.* — Ça, malhonnête! c'est une jolie femme obtenue par le procédé Manet.

VERCINGÉTORIX. — Alors je demande que ce procédé-là se perde le plus tôt possible.

LA MORT. — Mon quatrième est....

PROUDHON. — Est-elle ennuyeuse, cette Mort, avec ses devinettes!

Le chanteur florentin de M. Paul Dubois (médaille d'honneur) passe dans les salons.

M. MEISSONNIER *se vengeant de Vercingétorix.* — Il est petit aussi celui-là, et cependant il est charmant.

VERCINGÉTORIX *riant comme le bourdon de Notre-Dame.* — Pourquoi?... parce qu'il n'a pas de bottes.

M. MEISSONNIER. — Est-il ridicule avec mes bottes, ce moule à pâtisserie!

VERCINGÉTORIX. — Au prochain Salon, mon petit ami, j'espère bien que l'on vous exposera dessinant à quatre chevaux.

M. MEISSONNIER. — Cet homme au repoussé est repoussant de grossièreté.

VERCINGÉTORIX. — Du temps d'Alesia, nous aurions appelé ça un calembour.

LA MORT. — Mon cinquième est.....

PROUDHON. — Va, va, ma fille.

OLYMPIA *cherchant à lier conversation avec le chanteur florentin.* — Hum! hum!... Il fait bien chaud aujourd'hui..., n'est-ce pas, monsieur?

LE CHANTEUR FLORENTIN. — Pardon, mais... à *quoi* ai-je l'honneur de parler?

OLYMPIA *souriant.* — Vous voulez dire à qui, jeune homme?

LE CHANTEUR. — C'est que vraiment... je suis fort embarrassé.... Qui êtes-vous?

OLYMPIA. — Une adorable créature, une femme.

LE CHANTEUR *reculant d'effroi.* — Ciel!... il serait possible?...

OLYMPIA. — Sans doute.

LE CHANTEUR. — Mais... est-ce que toutes les femmes vous ressemblent, mademoiselle?

OLYMPIA *minaudant.* — Dame... oui..., en moins bien cependant.

LE CHANTEUR *tombant anéanti.* — Ah! malheureux que je suis! Moi qui croyais pouvoir les aimer!

OLYMPIA. — Eh ben, en voilà encore un de poli!

PROUDHON. — Sotte! tu n'auras donc jamais fini de t'illusionner?

OLYMPIA. — Je te conseille de parler! Tu es joli, toi!

PROUDHON. — Possible, mais j'ai été fait en trente-six jours.

A ce moment des personnages se détachent du second tableau de M. Manet : *Le Christ insulté par des serruriers.*

PREMIER SERRURIER. — Manet est-il ici?

DEUXIÈME SERRURIER. — Montrez-nous-le, montreznous-le!

TROISIÈME SERRURIER. — J'ai soif de son sang!

PROUDHON. — Comment, vous voudriez attenter aux jours de votre auteur?

OLYMPIA. — J'en suis, moi, si on le massacre.

PREMIER SERRURIER. — C'est à lui que je dois d'être abreuvé d'amertume.

DEUXIÈME SERRURIER. — Le public m'accable de quolibets.

TROISIÈME SERRURIER. — Je n'ai jamais porté de lunettes, pourquoi m'en a-t-il mis?

PROUDHON. — Oh! sur un œil seulement.

CHŒUR DE SERRURIERS. — Vengeance! vengeance!

PROUDHON. — Vous voulez la tête de Manet?

PREMIER SERRURIER. — Au moins!

PROUDHON. — Soyez raisonnables, je ne puis vous en offrir qu'une.

DEUXIÈME SERRURIER. — Acceptons, en attendant mieux.

PROUDHON. — Alors suivez-moi en silence.

PREMIER SERRURIER. — Surtout de la prudence.

DEUXIÈME SERRURIER. — Ayons de la méfiance.

TROISIÈME SERRURIER. — Sur ses pas marchons tous.

Proudhon conduit les modèles devant le *Toast* de M. Fantin-Latour.

PROUDHON. — Le voyez-vous là?

PREMIER SERRURIER. — Il a le verre en main?

DEUXIÈME SERRURIER *chantant.* —

Nous le voyons, le verre en main;
Nous le voyons, le verre en main.

PROUDHON. — Chut! n'éveillez pas son attention par vos hurlements rhythmés, et souvenez-vous qu'on ne frappe les grands artistes qu'à la tête!

L'attaque du Manet commence immédiatement.

PREMIER SERRURIER *lançant un projectile quelconque.* — A toi, auteur de ma laideur!

PROUDHON *jugeant les coups.* — Le boulet a dévié : vous avez seulement crevé un œil à M. Braguemont.

DEUXIÈME SERRURIER. — Paf!

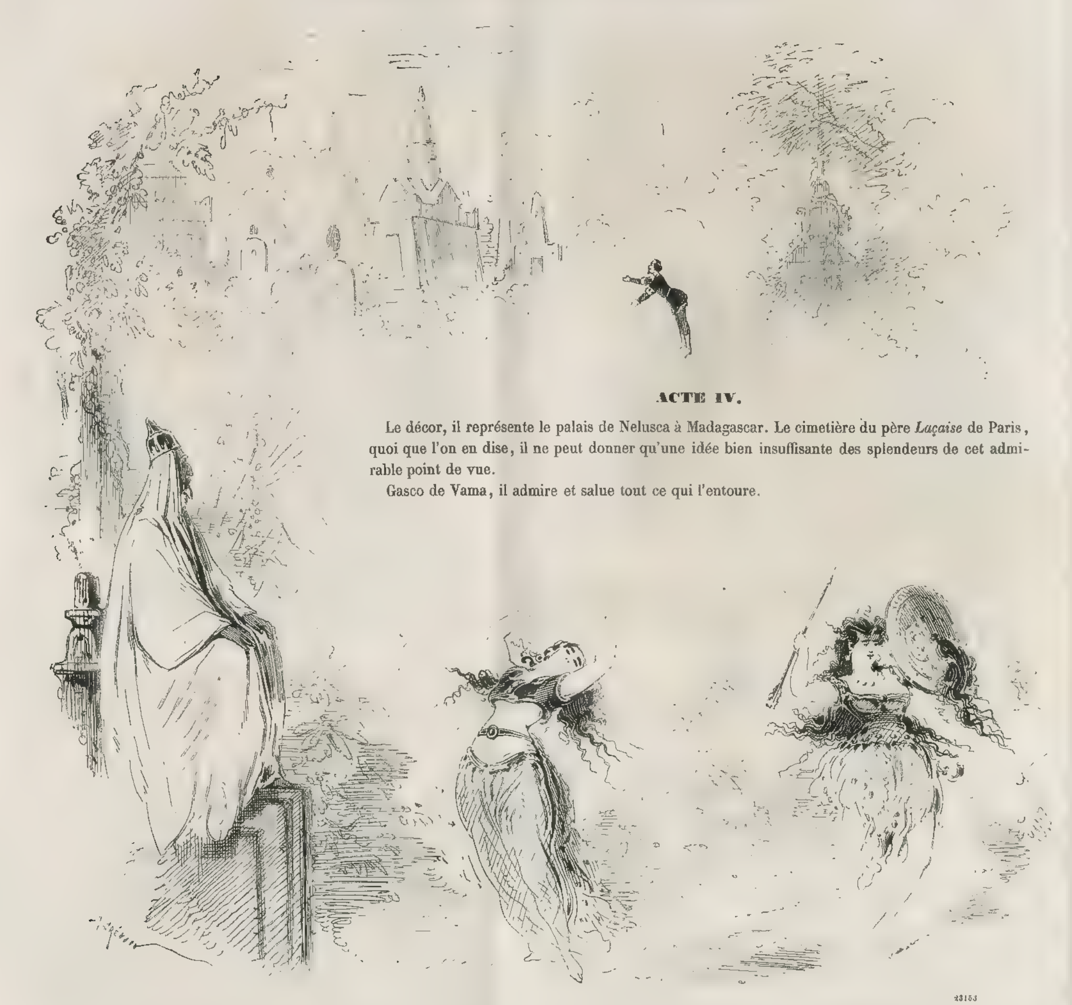
PROUDHON. — Rien de fait : c'est M. Whistler qui a reçu l'atout.

TROISIÈME SERRURIER *faisant feu à son tour.* — Pour mes lunettes!

PROUDHON. — A côté : le nez seul de M. Fantin a souffert.

OLYMPIA. — Ah! les maladroits! Faites place, prolétaires! (*Elle envoie son chat noir à toute volée dans la toile.*) Au chat! au chat!

L'AFRICAINE, — par A. Grévin (suite).



ACTE IV.

Le décor, il représente le palais de Nelusca à Madagascar. Le cimetière du père *Laçaise* de Paris, quoi que l'on en dise, il ne peut donner qu'une idée bien insuffisante des splendeurs de cet admirable point de vue.

Gasco de Vama, il admire et salue tout ce qui l'entoure.

23153

Pendant que M. Obin, le grand prêtre de Brahma, il s'apprête bien silencieusement à fêter le retour de sa *zeune* souveraine par des *rézouissances* civiles et militaires.
— Admirez, *ze* vous prie, Mesdames et Messieurs, la pudeur *inzénieuse* de la *zeune* bayadère au milieu de ce tableau. Malgré l'*ésiguité* de son *corsaze*, évidemment trop petit, et du peu de longueur de sa *zupe*, évidemment trop courte, cette *çarmante* enfant, elle a trouvé le moyen de ne laisser voir ni ses *blances* épaules, pas plus que le bas de ses *zolies* petites *zambes*.

Un grand déchirement a lieu dans le *Toast*.

PROUDHON *riant aux éclats*. — Elle n'a détruit que la *Vérité*. De la part d'un produit réaliste, c'est bien triste, ma fille.

PREMIER SERRURIER. — Il est donc indestructible?

DEUXIÈME SERRURIER. — Voyez, il continue de sourire en nous regardant.

TROISIÈME SERRURIER. — Qu'il me complète au moins ma paire de lunettes.

OLYMPIA. — Oh! comme mon chat a griffé la *Vérité!*

PROUDHON. — Parbleu! ils sont si mal ensemble!

VERCINGÉTORIX. — A vous! à vous! voilà une ronde de gardiens.

OLYMPIA. — Rentrons dans nos cadres; on n'a pas encore fini de rire à nos dépens.

LA MORT *se remettant à cheval sur sa grande épée.* — Mon sixième est....

M. MEISSONNIER *à part, en se posant dans l'atelier de son fils.* — Et moi, je vais écrire à Charles pour qu'il vienne me retirer mes bottes.

Louis Leroy.

FANTASIAS.

... Et s'étant frotté les yeux, M. Prudhomme, bourgeois de Paris, appela sa domestique :

— Justine!..

— Monsieur!..

— Le chapelier a-t-il apporté le chapeau que je lui avais commandé!

— Non, monsieur.

— Comment, non?

— Monsieur ne sait donc pas que les chapeliers sont en grève?

— Je ne peux cependant pas me passer de coiffure... Donnez-moi mon pantalon, mon gilet et ma redingote, que j'aille chez ce...

— Impossible, monsieur.

— Comment, impossible?

— J'ai porté les habits de monsieur chez le tailleur pour qu'il leur donne un coup de fer, et les tailleurs sont en grève aussi depuis ce matin. De sorte que...

— N'importe. Donnez-moi mes vieux habits d'hiver... En prenant une voiture, personne ne me verra.

— Impossible, monsieur.

— Plaît-il?

— Je dis : impossible, vu que les cochers et les maréchaux ferrants sont en grève comme les autres.

— Sac à papier!.. Justine!

L'AFRICAINE, — par A. Grévin (fin).



ACTE V.

C'EST LE NOIR MANCENILLIER,

Autrement dit l'arbre à céniles, *ainsi nommé parce que son* feuillaze *il est litteralement infesté de ce vilain petit quadrupède.*

— Si *zamais* vous allez à Madagascar, ne vous endormez zamais sous l'*ombraze* du mancenillier avec votre *boucé* ouverte; une seule *cénille* que, par malheur, elle vous tomberait dedans, elle serait suffisante pour vous donner la mort. Heureusement pour les habitants de cette île, que ce *danzereux* arbrisseau il ne croît que dans les déserts de l'Amérique méridionale!

Néanmoins, c'est le zenre de suicide que çoisit la malheureuse Nelusca, vu qu'à cette epoque le çarbon il n'était pas encore inventé.



Maintenant, un petit mot de la musique de *l'Africaine.*

— Si vous le permettez, ze ne vous parlerai que de la ritournelle du deuxieme tableau du cinquième acte. — Voulez-vous vous en faire une *zuste* idée de la ritournelle du deuxième tableau du cinquième acte? — *Coucéz*-vous d'abord bien *çaudement;* puis, tout à coup réveillez-vous en sursaut, et priez votre cuisinière de vous promener lentement sous les narines un ou deux ou trois petits oignons *fraîcément* pelurés, pendant qu'une autre main amie elle vous secouera tout doucement dans le dos entre cuir et *cémise* une *brance* de mancenillier, et bagasse de bagasse, vous m'en donnerez des nouvelles.

— Mais, me direz-vous, c'est très-bien pour les petits oignons, ça se trouve partout; mais où trouver un mancenillier?

— Dame! moi, ze ne sais pas; il y en a un à l'Opéra de Paris, allez-en demander une petite brance... Ah! il y en a bien aussi un autre petit au Zardin des plantes de Paris; malheureusement, celui-là, je crois que c'est un mancenillier sans cénilles.

— Monsieur!

— Il faut alors que ce soit vous qui fassiez la commission et alliez chez le chapelier lui dire.

— Impossible, monsieur.

— Saperlotte!..

— Monsieur, les bonnes se mettent en grève à midi.

— Bonté divine!...

M. Prudhomme retombe sur l'oreiller et sanglote.

***

Il est rouvert le Mabille de ces dames! Il fonctionne maintenant sans la moindre interruption.

Et les gandins ont recommencé leurs évolutions en rond dans ce cirque de la galanterie française.

Les cocottes ont recommencé aussi à y enrichir le dictionnaire philosophique d'une foule de phrases imagées.

Elles étaient deux qui dialoguaient à l'ombre d'un des palmiers de zinc qui représentent l'orientalisme dans l'établissement.

— Tu vois bien ce petit blond.

— Rouge?

— Oui.

— Qui fume?

— Oui.

— Eh bien?

— C'est un baron.

— As-tu fini.. Un baron!... Il n'a pas de montre!..

***

« M...

« Le *Journal amusant* a l'honneur de vous faire part de la douloureuse perte qui vient de frapper la gaieté française.

« Rigolo est décidément mis en interdit. Il aura probablement quitté la France à l'heure où vous lirez ces lignes.

« Priez pour lui! »

***

Je traversais les Tuileries.

Deux gamins se querellaient pour une bille égarée.

— Je te dis que tu me l'as prise.

— Pas vrai!

— Je te dis que si.

— Pas vrai!

— Puisque je t'ai vu la fourrer dans ta poche.. Tu vas me la rendre.

— Non.

— De quoi non?.. Est-ce que tu te figures que tu me feras comme ton papa à ses actionnaires?

***

Naïveté de l'âge d'or!

C'est dans le même jardin que j'entendis une autre contestation de même nature entre deux adolescentes de six ou sept ans.

— Imbécile! disait l'une.

— Imbécile, toi-même... Fiche-moi la paix!

Un monsieur qui passait crut devoir intervenir, et d'un ton paterne :

— Ma petite amie, c'est très-vilain, on ne parle pas ainsi. Où avez-vous appris ces mots-là?

— Monsieur, c'est maman qui le dit tous les jours à papa!..

***

Le corps de ballet de l'Opéra n'a jamais passé pour un corps savant. Ce n'est pas un reproche que je lui adresse, c'est une pure et simple constatation que je me permets.

Constatation à laquelle j'ajouterai que ces demoiselles de la danse paraissent tenir à justifier plus que jamais leur réputation.

L'autre soir, avant le divertissement si peu divertissant de *l'Africaine,* on s'entretenait dans les coulisses

Le sujet de la conversation était la salle future que M. Garnier édifie en paraissant se conformer trop scrupu-

leusement au précepte de Boileau qui conseille de se hâter lentement.

— Il paraît que ce sera tout de même chic, fit une de ces dames.

— Très-chic, ma chère. L'auteur est allé faire un voyage en Italie rien que pour étudier l'aménagement des principaux théâtres.

— Alors ça n'est plus étonnant. Il se sera inspiré des *Loges de Raphaël* dont on parle tant.

***

Une recommandation.

Un artiste consciencieux et audacieux vient de risquer une honorable tentative.

Il publie un album qui reproduit avec une fidélité scrupuleuse les principaux objets d'art que contient le palais de l'Industrie.

Nous souhaitons à M. Boetzel tout le succès qu'il mérite.

***

Nous n'avons plus à en souhaiter autant à l'*Autographe au Salon*.

Cette publication, qui a fait un si brillant et si rapide chemin, continue à justifier sa vogue; ses croquis et ses textes sont d'un égal intérêt.

Dont acte.

***

C'est l'orage
Qui fait rage,
C'est l'orage...

M. Clairville continuerait sur ce ton un rondeau pendant quinze jours et demi.

Le fait est que son rondeau serait une actualité des plus actuelles.

Les journaux n'ont été remplis, pendant la semaine entière, que du récit des catastrophes, sinistres et désolations dont l'électricité s'est rendue coupable.

Le petit B..., un amour de cocodès qui a tous les cynismes, s'écriait l'autre jour en lisant ces récits navrants :

— Dire que je n'ai qu'un oncle et qu'il a eu la déplorable idée de faire poser un paratonnerre sur sa maison!..

***

Dans un de ces restaurants de banlieue qui sont les Cartouche de la cuisine.

Un monsieur et une dame en sont au quart d'heure de l'addition.

— Comment, garçon, 55 francs!..

— Oui, monsieur.

— Mais votre poisson n'était pas même frais.

— Le site l'est tellement!

— Votre poulet était dur.

— On voit la rivière d'ici.

— Les asperges étaient gâtées.

— Monsieur ne prend pas garde qu'il a dîné dans un charmant pavillon rustique.

— C'est possible, garçon, mais chez vous le pavillon couvre trop la marchandise.

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

M. de Chilly est un bien heureux directeur. Tandis que la compagnie nantaise s'écroule autour de lui, il reste debout et son théâtre prospère.

Voici *la Voleuse d'enfants*, un grand drame populaire, qui montre les bas-fonds de la société anglaise : des femmes qui vendent des enfants aux saltimbanques, des pick-pocket, des voleurs de toute espèce, des ivrognes et des chevaliers d'industrie; c'est à peine s'il reste dans ce plan compliqué de la place pour y glisser — tout discrètement bien entendu — un honnête homme.

Le sujet de *la Voleuse d'enfants* est tout entier dans le titre : Sarah Waters, qui fait profession de fournir des enfants des deux sexes à sa nombreuse clientèle, Sarah se trompe un soir et vend sa propre fille. Ceci se passe au premier tableau, et la pièce en a huit; du reste, une bonne mère n'a pas trop de sept tableaux pour retrouver son enfant. MM. Grangé et Lambert Thiboust, deux auteurs de beaucoup de talent, auraient même pu ajouter un neuvième et dixième tableau sans fatiguer le public, qui suivait avec beaucoup d'intérêt les pérégrinations de la mère dans les caves de Saint-Gilles et dans les salons de Londres; car madame Marie Laurent, *la voleuse*, est vraiment superbe, et c'est à elle que revient le grand succès de la première représentation; jamais cette grande comédienne n'a été plus originale, plus puissante; elle a été trois ou quatre fois acclamée par la salle tout entière dans le tableau des caves de Saint-Gilles, où, sous le costume d'une mendiante anglaise ivre de gin, elle vient retrouver sa fille, une blonde enfant qui est représentée par mademoiselle Defodon.

Maintenant, malgré le très-réel succès du drame, faut-il féliciter les auteurs? Je ne le pense pas. Je fais trop de cas de l'esprit de Lambert Thiboust pour l'applaudir à propos de *la Voleuse d'enfants*. Le drame est émouvant, il est bien charpenté, il est intéressant..., tout ce que vous voudrez, mais il n'est pas à la hauteur du talent des auteurs. M. Lambert Thiboust est jeune encore, plein de gaieté et d'imagination; dans les théâtres de vaudeville, cet auteur vraiment parisien n'a pas de rival. Quand il voudra prendre la peine de chercher un sujet plus neuf et d'écrire un drame avec sa meilleure plume, il nous donnera un ouvrage beaucoup plus original et pour le moins aussi intéressant que le drame qu'il a fait en société avec M. Grangé à l'Ambigu.

M. Raynard a été fort amusant dans le rôle d'un pick-pocket qui est le propre neveu d'un agent de police.

La direction du Châtelet a compris que, pour lutter contre la collection de voleurs de l'Ambigu, il lui fallait au moins un brigand dont la célébrité ne laisse rien à désirer, et elle a bien choisi son homme. Rien qu'en voyant le nom de *Mandrin* sur une affiche de spectacle, on boutonne sa redingote pour cacher sa montre, et l'on achète un revolver pour rentrer chez soi la nuit.

Cette reprise fera aller le commerce des armuriers et des marchands de chaînes de sûreté. Elle fera aussi encaisser quelques recettes à ce théâtre, qui sait sauver une pièce médiocre par des ballets excellents. On a, je crois, ajouté plusieurs scènes, et notamment un combat de brigands dans cette grande pièce d'été, car il paraît que les combats de brigands sont fort rafraîchissants, autrement je ne saurais m'expliquer l'importance que la direction donne sur l'affiche à ce genre de divertissement. M. Hostein, qui avait affaire à un assassin de première qualité, a bien fait les choses; rien ne manque pour perpétuer le souvenir d'un filou qui est cher aux populations. Le dénoûment de *Mandrin* n'est pas le même que celui de *la Voleuse d'enfants*. Tandis que Sarah Waters, qui a vendu un certain nombre d'enfants des deux sexes, retrouve sa fille, quitte son commerce et se repose au sein de la famille, Mandrin trouve le juste châtiment de ses crimes. Au théâtre du Châtelet, le héros de la pièce subit le supplice de la roue, et à l'Ambigu, l'héroïne du drame touche vers minuit une récompense honnête. On voit bien que M. Grangé est contre la peine de mort.

Il me semble inutile d'insister sur la reprise du *Pré aux Clercs* à l'Opéra-Comique. Quand ce chef-d'œuvre reparaît sur l'affiche, les recettes sont assurées pendant une cinquantaine de représentations. J'aime mieux consacrer les quelques lignes qui me restent à un charmant petit acte que MM. Labiche et Delacour viennent de donner au théâtre du Palais-Royal, et qui a pour titre *Premier prix de piano*. Ce sont les doubles tribulations d'un brave bourgeois qui cherche à la fois le moyen de se débarrasser de sa fille et de conserver son appartement. Or, il doit vider les lieux le jour où il plairait au propriétaire de se marier, et voilà notre bourgeois qui court de maison en maison calomnier tous les prétendus qui s'appellent Madoulay comme le propriétaire. C'est ainsi qu'il a déjà fait manquer trois mariages à un jeune Madoulay qu'il ne connaît pas du tout et qui vient s'installer chez Dégodin pour se venger de son ennemi inconnu. Tout finit par des explications suivies d'un mariage et des applaudissements.

Dégodin et Madoulay sont joués par Geoffroy et Gil Pérès, c'est-à-dire par deux des meilleurs comédiens de la troupe si remarquable du Palais-Royal, qui compte dans ses rangs Brasseur, L'Héritier, Lassouche, mademoiselle Honorine et madame Thierret.

Il y a aussi une nouvelle pièce au théâtre national de Bobino : tout ce que je puis en dire, c'est que mademoiselle Brache est charmante.

Albert Wolff.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 491. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 27 Mai 1865.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

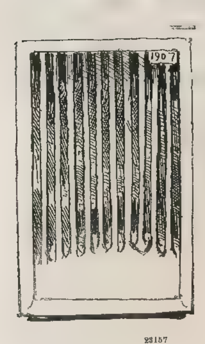
PROMENADE AU SALON DE 1865, — par BERTALL.

§ I.



Heureuse tendance de la peinture et des arts : ils prennent de plus en plus le caractère industriel et commercial qui leur avait trop malheureusement fait défaut jusqu'alors.

PROMENADE AU SALON DE 1865, — par BERTALL (suite).



23157

Allumettes garnies de soufre vert
par SAINT FRANÇOIS.



23158

MANETTE, ou LA FEMME DE L'*ÉBÉNISTE*, par MANET.

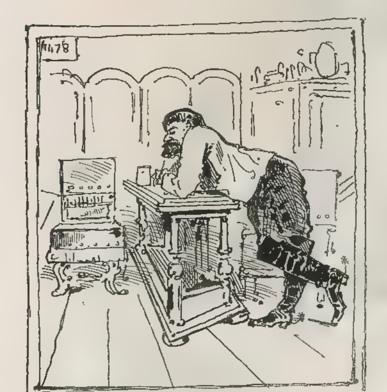
Que c'est comme un bouquet de fleurs.
(*Air connu.*)

Ce tableau de M. Manet est le bouquet de l'Exposition. — M. Courbet est distancé de toute la longueur du célèbre chat noir. — Le moment choisi par le grand coloriste est celui où cette dame va prendre un bain qui nous semble impérieusement réclamé.



23159

Allumettes garnies de soufre jaune
par le même SAINT FRANÇOIS.



23160

LES BOTTES DE MEISSONNIER PÈRE, par son fils.

TABLEAU D'HISTOIRE.

M. Meissonnier fils a représenté son père avec une taille de six pieds, ce qui paraît le botter à merveille!



23161

— J'ai beau mettre le nez dessus, il m'est impossible de rien comprendre à la peinture de M. Corot.

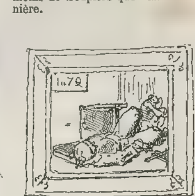
23163

— Décidément, voilà ces pékins d'artistes qui baissent; il y a moitié moins de troupiers que l'année dernière.



23162

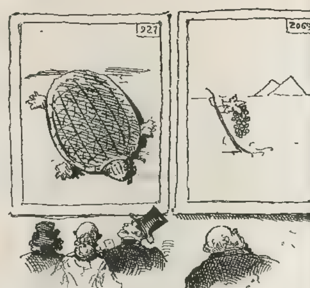
— Ces faïences de M. Bouquet sont magnifiques, mais le Livret a beau dire que c'est cuit, il me semble que c'est un peu cru.

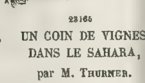


23164

LES SUITES DU JEU,
par MEISSONNIER.

Pour montrer comme le jeu offre une déplorable perspective.





23165

LA TORTUE A TROIS PATTES,
par M. GONAZ.

UN COIN DE VIGNES
DANS LE SAHARA,
par M. THURNER.



23166

LE BAIN DE PIEDS, par M. MANET.

Quatre employés du grand égout collecteur se proposent de faire prendre un bain de pieds à un vieux chiffonnier de leurs amis qui n'en avait jamais pris. — Étonnement du chiffonnier.



23167

JUDITH ET HOLOPHERNE, par Mme COLLART.

Suivant cette dame, dont le talent est remarquable, Holopherne aurait mis la plus grande réserve dans ses relations avec Judith, qui semble sortir des mains de son coiffeur.



23168

LA FIANCÉE DE LA MÈRE MOREAU,
rébus entomologique et archaïque, par MOREAU.

PROMENADE AU SALON DE 1865, — par Bertall (suite).



23169

PROFIL PERDU.

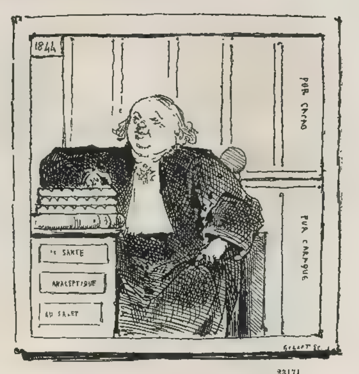
S'il est retrouvé, le rapporter à M. Robillard, l'auteur du portrait.



23170

ÇA MORD, par M. Heilbuth,

ou les plaisirs de la pêche dans une église où il a beaucoup plu.



23171

M. DEVINCK LA MAIN SUR SES TABLETTES,

peint par Robert Fleury sur un fond chocolat.

C'est une très-heureuse idée du peintre d'avoir su rappeler ainsi dans ce tableau ces chocolats si variés de forme et de goût, et si précieux pour la santé publique, qui ont mis dans toutes les bouches le nom de M. Devinck.



23172

LE TEMPS SUR LES RUINES, par M. Robert.

Tout est cassé, brisé, détruit par l'œuvre du Temps. Le Temps, n'ayant plus rien à faire autour de lui, s'est escrimé sur sa propre personne : sa tête n'est pas sur ses épaules, ses jambes sont cassées, ses bras ne s'attachent pas, le dessin lui-même n'existe plus. Belle idée poétiquement rendue.



23173

BRUNEHAUT, par M. Tomacheski.

Brunehaut fait un petit tour au bois dans un panier de nouvelle forme, très-bien; mais pourquoi porte-elle un bonnet à poil bleu?

UN DRAME DANS UN TUYAU.

Il s'est passé dernièrement des faits assez intéressants dans un endroit où d'ordinaire il ne passe que de l'eau.

Nous voulons parler des gros tuyaux rangés le long du Luxembourg, qui sont appelés à déverser dans Paris les ondes pures de la Dhuys et autres sources. Le diamètre de ces formidables engins hydrauliques est insensé; les enfants du quartier s'y promènent sans baisser la tête.

Or, par une soirée du mois de mai, deux étudiants, frais arrivés de leur arrondissement, après quelques libations exagérées, se trouvèrent surpris rue de l'Est par une ondée si intense, qu'ils ne trouvèrent rien de mieux pour se mettre à l'abri que de se réfugier dans un des tuyaux en question.

— On est très-bien ici, dit Chaumont à Picard; je voudrais y passer ma vie entre l'amour et la folie.

— Un tuyau et son cœur, merci!

— Entends-tu comme ça tombe?

— A seaux!

— Mais nous ne sommes pas seuls ici; le bout de notre tuyau est habité.

— Que nous importe?

— Tu es charmant, toi! On pourrait faire une mauvaise rencontre dans ce tube.

Et Chaumont poussa un *qui vive?* retentissant. Pour toute réponse, un grognement se fit entendre.

— Diable! dit l'étudiant, l'ennemi se fâche. Picard, si nous changions de tuyau?

— Jamais! je suis bien dans celui-ci, j'y reste.

— C'est qu'on n'y voit pas clair du tout. Ah! mon Dieu! voilà l'autre bout occupé aussi; toute retraite nous est coupée.

En effet, deux masses noires se tenaient aux extrémités du tuyau et semblaient menacer les locataires du milieu.

— Nous sommes cernés, dit Chaumont; comment faire?

Des aboiements se firent entendre, et presque aussitôt deux chiens de forte taille fondirent l'un sur l'autre et se livrèrent un combat sérieux sur le corps des deux jeunes gens.

— A bas! à bas! criait Picard.

— A la porte! à la porte! hurlait Chaumont, qui se croyait probablement au parterre de Bobino.

Enfin le chien du Sud fut vaincu; il prit la fuite, poursuivi les crocs dans les reins par son ennemi du Nord.

— Sapristi! j'ai eu peur, dit Chaumont. Sortons d'ici, on n'y est pas en sûreté.

Mais le tonnerre faisait rage, la pluie tombait en cascades, la rue de l'Est ressemblait à un fleuve, et Picard refusa de mettre le nez dehors.

— Va-t'en si tu veux, abandonne-moi lâchement dans ce souterrain; je reste, moi.

— Le fait est que ça tombe joliment. Encore si j'étais sûr que ces tuyaux soient mauvais conducteurs de la foudre!

— Je te l'affirme. Ils sont passés au bitume, et tout le monde sait que le bitume est le paratonnerre par excellence.

— Tu me l'affirmes?

— Que ce cylindre m'écrase en s'aplatissant si je trahis la vérité! Nous n'avons qu'une chose à faire ici : allumer un cigare et attendre la fin de l'orage.

Cette proposition, combattue mollement par Chaumont, finit par triompher, et les deux amis, assis tête-bêche, entamèrent chacun un londrès bien sec.

— Nous sommes entre deux airs, dit l'un.

— J'aime mieux ça que d'être entre deux eaux, répondit l'autre.

— Pourvu que les chiens ne reviennent pas!

— Nous leur jetterons des allumettes embrasées à la figure.

— J'ai bien mal à la tête, Picard.

PROMENADE AU SALON DE 1865. — par BERTALL (suite).



23174
ESSAYEZ VOS FORCES, MESSIEURS, par M. MATEJKO.



23.75
UN DÉJEUNER MAIGRE.
Le hareng sort de la toile.



23176
UN ŒUF CONTENANT UN JOLI PETIT POULET,
par HÉBERT.



2317
LE JEU DE LOTO,
quine par M. CHAPLIN.
— Voir du Chaplin après du Courbet, c'est délicieux. Il me semble que je sors de chez un tripier pour entrer chez mon confiseur.



23178
ENTRÉE DE GÊNES,
peinture à l'eau de savon mousseux, par M. GUDIN.
M. Gudin, homme de beaucoup de talent et d'esprit, sait à merveille se servir de ce savon Demarson, B. A. G. D. G. Nous ne saurions trop en recommander l'usage pour des tableaux dans le genre de celui-ci, où quelque peu de mousse ne peut pas faire de mal.

— Il me semble à moi que notre tuyau tourne, tourne!... Bête de vin blanc!

— La trouves-tu jolie, Clarisse?

— Charmante. Je regrette seulement qu'elle n'ait pas été élevée par madame de Maintenon; elle manque de tenue pour son âge.

— Dis-moi, Picard, j'ai la tête plus haut que les pieds, n'est-ce pas?

— Non, ce sont tes pieds qui sont plus haut que ta tête.

— Ça me soulage... On dormirait ici.

— Ne me parle pas de ça... le bâillement m'en vient à la bouche... aâh!

— Aâh!..

Bercés par la pluie, les étudiants se laissèrent aller insensiblement au sommeil, et bientôt les rêves les plus étranges vinrent folâtrer dans leur cervelet.

Chaumont se voyait transformé en cartouche, bourré dans un revolver, et fort tourmenté à l'idée du dégât qui se ferait en lui lorsque arriverait son tour d'être tiré.

— Ce n'est pas une position que j'ai là, se disait-il; je vais être brûlé et déchiré en une infinité de petits morceaux; non, franchement, ce n'est pas là une position.

De son côté, Picard venait de réaliser le rêve de M. Thomé, en perçant un gigantesque tunnel sous la Manche, unissant ainsi la France et l'Angleterre; le Pas-de-Calais était supprimé!

Un fête internationale avait lieu, fête dont l'illustre ingénieur Picard était le lion; honneur bien mérité et qui fut porté au comble, car, au moment de prendre place au banquet de deux cent mille couverts qui se donnait dans le tunnel, la reine d'Angleterre saisit la main de l'homme de génie et le conduisit elle-même jusqu'au trône où il devait s'asseoir pendant la cérémonie.

Tout porte à croire que la gloire de Picard ne s'en serait pas tenue là, si le bruit d'une lourde voiture ne fût venu l'arracher à ce songe véritablement grandiose.

Il se frotta les yeux en murmurant : — Ah! madame, ah! Majesté, c'est trop, je vous jure que c'est infiniment trop. Que je vous donne la main, c'est bien; mais que ce soit vous qui me guidiez ainsi jusqu'à mon trône, parole, ça ne s'est jamais fait.... Voilà qui est singulier.... les girandoles de gaz ont été éteintes dans mon tunnel..... ah! que j'ai mal aux reins! Où diable suis-je donc ici?

Un coup de pied qu'il reçut dans les côtes vint encore ajouter à l'anxiété dans laquelle il était plongé, et, peu d'instants après, un grand cri se fit entendre à côté de lui, suivi de ces paroles : — En joue, feu!.... Paf! je suis parti!... Aïe! aïe!...

C'était Chaumont qui venait d'être tiré par le propriétaire du revolver dont il faisait partie en qualité de cartouche.

Après les *où suis-je?* les *que veut dire ceci?* Picard s'écria. — Plus de doute, j'ai été enterré vivant!

Et Chaumont d'ajouter : — Moi aussi; mais de plus je suis aveugle.

— Est-ce toi, Chaumont?

— Moi-même, Picard.

— Ainsi, mon pauvre vieux, on nous a enterrés côte à côte. Je parierais que ce sont les ingénieurs anglais qui ont fait le coup!

— Les ingénieurs anglais?

— Dame! à moins que ce ne soit la reine?... mais je repousse cette idée de toute la puissance de mon âme!

— Moi, ce qui m'arrive est tout simple : on est cartouche ou on ne l'est pas.

— Plaît-il?

— Du moment que j'ai été brûlé.

— Tu as été brûlé?

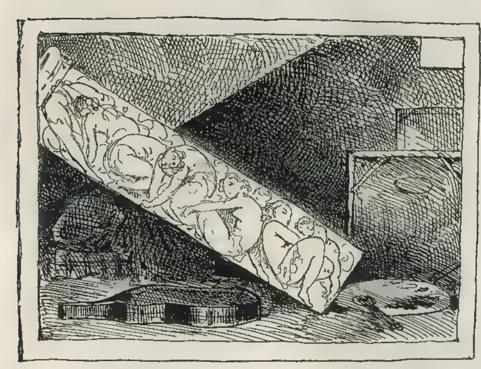
— J'ai même fait assez de bruit en éclatant; ça m'en a réveillé.

— Ta, ta, ta! dit Picard, nous sommes fous; je me reconnais.

— Tu te reconnais?

— Parfaitement.

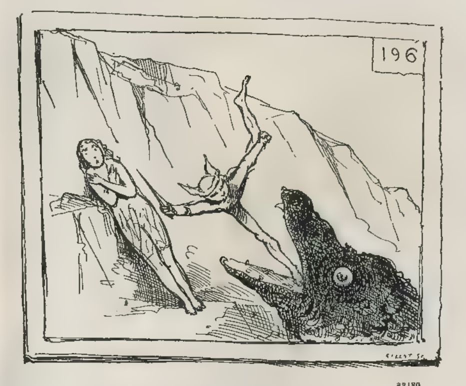
PROMENADE AU SALON DE 1865, — par Bertall (suite).



23179

1510. — BOCAL DE FEMMES ET D'AMOURS A L'EAU-DE-VIE, CONSERVÉ DANS UNE MANSARDE,

par M. Michaud.



23180

ANDROMÈDE ET PERSÉE, par M. Bin.

Un monstre en carton voulant avaler Andromède qui reste pétrifiée, le brave Persée se met en travers pour l'empêcher d'accomplir ce coupable projet.
Ce tableau remarquable a valu à M. Persée et à M. Bin, son auteur, une médaille de sauvetage. Bravo, monsieur Bin!



23181

M. Littolf, un compositeur qui sait mener beaucoup de choses de front.



23 82

UNE DOUZAINE D'HUITRES,

par M. Caron.

Le peintre, qui sans doute est peu fortuné, n'en a pu mettre que sept. Tout devient si cher!



23183

— Madame demande si le fameux portrait peint par M. Cabanel est fait avec de la ouate ou bien avec du coton.
— Dans l'un et l'autre cas, ça ne l'empêche pas d'être un portrait fort remarquable.

— Où sommes-nous, au Père-la-Chaise ou au Mont-Parnasse?

— Nous sommes toujours dans notre tuyau.

— Notre tuyau!

— Tu ne te le rappelles plus? En sortant de chez Bullier, il pleuvait à torrents et nous nous sommes introduits ici; même que des chiens...

— Des chiens? j'y suis! Mais, sapristi! avant de m'endormir je voyais de la lumière aux deux bouts, tandis que maintenant...

— C'est ma foi vrai... obscurité complète.

— Ah! mon pauvre Picard, nous sommes perdus!

— Perdus?... comment ça?

— On aura posé le tuyau pendant que nous dormions, et d'un moment à l'autre il faut nous attendre à être noyés par l'arrivée de la colonne d'eau.

— Mille tonnerres! cette perspective manque de profondeur!

— De profondeur? je ne trouve pas, moi.

— Je veux dire de gaieté.

— Il est impossible d'en manquer davantage.

— Ami, n'attendons pas l'invasion de la Dhuys; sauvons-nous à quatre pattes.

— De quel côté?

— N'importe! suis-moi, je marche en éclaireur.

Picard arriva assez facilement au bout de son tuyau, mais là il fut arrêté par un obstacle qui le força à rebrousser chemin. En touchant barre de l'autre côté, il se cogna le nez derechef contre un objet qui lui parut devoir être un amas de lianes entrelacées.

— Comment! dit-il, notre tuyau serait déjà bouché? ça ne ferait pas l'éloge de la propreté de la Dhuys.

— Tu supposes donc que les eaux sont déjà venues? demanda Chaumont.

— Eh! non! je suis bête. Voyons, il faut essayer de détruire l'obstacle qui nous arrête en chemin.

— Garde-t'en bien, imprudent! s'écria Chaumont.

— Et pourquoi cela?

— Ce tampon est peut-être mis là pour empêcher l'invasion des eaux.

— Je vais éclairer la scène avec une allumette chimique; nous jugerons mieux la situation.

L'étudiant constata, autant que la lumière insuffisante de l'allumette le lui permit, que le *barrage* était en osier, bourré de chiffons, de vieux papiers, d'affiches arrachées et même d'os à la moelle parfaitement vidés. Puis l'allumette lui brûlant les doigts, il la jeta loin de lui.

— Allons, bon! fit Chaumont avec désespoir, tu as mis le feu au tampon. Nous allons être brûlés et noyés après!

— Il faut espérer que l'eau éteindra le feu, répondit philosophiquement Picard.

— Voilà la fumée maintenant; nous allons périr étouffés.

La flamme gagnait, gagnait toujours, lorsqu'on entendit un juron formidable éclater derrière le tampon.

— Sacrrr!... mon mannequin qui brûle! J'aurai croché des artifices sans le savoir.

C'était un chiffonnier; deux chiffonniers même! car les deux bouts du tuyau avaient servi de retraite à deux de ces industriels.

Celui du côté feu crut entendre des sons inarticulés partant du tuyau; étonné, il tira à lui les restes enflammés du mannequin et resta confondu en voyant deux hommes les suivre immédiatement.

— Sac à papier! s'écria-t-il, est-ce que je les aurais crochetés et fourrés dans ma hotte, ceux-là, sans m'en apercevoir?

— Homme généreux, lui dit Picard, chiffonnier d'élite, sans vous nous périssions misérablement dans ce gros intestin de bronze; soyez béni!

— Mais j'y pense, fit l'homme au crochet, c'est vous qui avez mis le feu à mon mannequin?

— Sans le vouloir, mon brave, sans le vouloir.

— Oh! y n'y a pas! vous me le payerez, ou je vous refourre dans le tuyau.

Cette menace devait produire de l'effet; elle en produisit, et les deux amis durent s'exécuter avant de quitter le chiffonnier d'élite.

— C'est égal, dit Picard en rentrant à l'hôtel, je n'ai pas percé un tunnel sous la Manche, c'est vrai, mais j'ai toujours percé un mannequin.

Louis Leroy.

LE CHATIMENT DE DUCORMIER.

J'ai l'honneur de vous présenter M. Anatole Ducormier.

PROMENADE AU SALON DE 1865, — par Bertall (suite).



23184

— Regardez-moi donc un peu ce pied-là!...

Bon portrait, par M. Gigoux.



23185

UNE INDIGESTION DE ROLAND, par M. Mercier.

Roland a mangé ses ennemis; il ne reste plus donc qu'un gigot, et le bras de Sarrasin gisant dans le plat d'argent qui figure au premier plan. Il a attaqué trop vigoureusement les rochers du fond en nougat de Marseille; appuyé sur les débris d'une roche en nougat de Montélimart, il attend la mort, fruit de son intempérance. Cette belle et sobre peinture me remet en tête la belle partition de *Roland à Roncevaux*.



23186

LE NOBLE JEU DE BILBOQUET, par M. Marzocchi de Belluci.



23187

SPORT : LA COURSE AU SANGLIER, par Nicolas Moreau.

Marcassin, monté par Milord, arrive bon premier d'une demi-longueur; Miss, montée par Tom, est seconde; Black est distancé.

Taille ordinaire,
Yeux noirs,
Cheveux blonds,
Agé de vingt-huit ans,
A été vacciné.

Après ces renseignements succints, mais précis, vous ne pouvez manquer de reconnaître Ducormier, si vous le rencontrez sur les boulevards.

J'engage vivement tous les maris à prendre avec soin en note le signalement de mon ami, car c'est un garçon bien redoutable pour tout homme uni à une jolie femme.

Il faut toujours se méfier des jeunes gens de vingt-huit ans qui ont des cheveux blonds, des yeux noirs, et qui furent vaccinés.

Anatole est surtout le plus redoutable de son espèce, parce qu'il a juré de se faire aimer de toutes les femmes mariées, et, ce qu'il y a de désolant, c'est que Ducormier a toujours réussi.

Scélérat d'Anatole!

Pauvres maris!

* * *

Il y a quelques jours, je vais voir cet émule de don Juan.

— Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau? lui demandai-je.

— Je suis heureux comme un roi.

— Tu as gagné de l'argent à la Bourse?

— Il s'agit bien de cela! L'argent sur cette terre n'est pas ce qui fait le bonheur.

— Qu'as-tu donc?

— Je suis amoureux fou.

— Ah! j'y suis.

— Cela m'étonne, car je n'ai encore parlé à personne de cet amour.

— N'est-il pas question en ce moment de ta voisine, une femme mariée, à laquelle tu faisais une cour assidue il y a une quinzaine de jours?

— Je ne pense plus à celle-là.

— Qu'est-elle devenue?

— Son mari s'est aperçu de nos intrigues, et il a emmené sa femme en Afrique.

— Oh! la malheureuse!

— Je ne me suis pas mis à sa poursuite. Mais j'ai une autre affaire en train, et qui marche parfaitement.

— Conte-moi cela.

— Il y a quelques jours, je me suis trouvé au théâtre à côté d'un monsieur et d'une dame, l'homme et la femme. Le mari est atroce, la femme adorable. Bon! me dis-je, voilà mon affaire. Je fis connaissance avec ce couple mal assorti, et à la fin du spectacle nous étions les meilleurs amis du monde. Depuis huit jours, je vais prendre le thé chez eux; je suis devenu leur intime. La femme ne paraît pas repousser mes avances.

— Mais ta conduite est on ne peut plus immorale. Il y a bien assez de femmes à Paris sans encore aller jeter le trouble dans les ménages honnêtes.

— Est-ce que tu vas me faire des remontrances? me dit Ducormier avec roideur.

— Non, c'est une simple observation.

— J'ai juré de n'aimer que des femmes mariées, et je tiendrai mon serment.

— Tu mériterais bien d'être puni.

— Que peut-il m'arriver? Je me battrai en duel avec le mari, voilà tout. Je n'ai pas peur de recevoir un coup d'épée.

— Je n'approuve pas ta façon d'agir, et si tu voulais m'écouter....

— Encore de la morale!

— Non, je me tais, car je vois avec peine que tu ne suivrais pas mes conseils.

— Cela serait à craindre. Mais je ne te retiens pas plus longtemps, parce que je vais dîner chez ma bien-aimée.

— Elle t'a invité?

— Pas elle, mais le mari, répond Anatole en riant. Sont-ils assez bonasses ces gens-là, hein?

— Oui.

— Eh bien, ils sont tous comme cela.

* * *

Anatole arriva chez M. Ledoux; ainsi s'appelait le mari de sa nouvelle conquête.

M. Ledoux n'était pas encore revenu de son bureau, mais madame était là. Ducormier n'en demandait pas davantage.

Ils se trouvèrent tête à tête, le moment était donc propice pour lancer une déclaration.

— Madame, s'écria Ducormier en se précipitant aux genoux de sa belle, madame, je vous aime. Je vous ai écrit plusieurs lettres dans lesquelles je vous faisais part des sentiments que j'éprouve pour vous. Vous ne m'avez jamais répondu; je conçois votre silence, parce que vous n'avez pas voulu vous compromettre. Mais maintenant rien ne vous empêche de me dire de vive voix que vous n'êtes pas restée insensible à mon amour.

— Monsieur, murmure madame Ledoux en rougissant, je suis mariée.

— Je le sais.

— Mes devoirs d'honnête femme.... que dirait le monde?...

— Le monde vous excusera, la laideur de votre mari vous servira de circonstance atténuante.

— Si je le trompais, il me serait impossible de le regarder en face sans rougir.

— Je vous propose de vous enlever.

— Ou m'emmèneriez-vous?

— Dans une île déserte. Ce soir à minuit un fiacre stationnera devant votre porte, et cette voiture nous transportera dans l'île en question. Puis-je compter sur vous?

— Oui, murmura madame Ledoux en se cachant la figure dans son mouchoir pour cacher la rougeur de son front.

— Merci, répondit Anatole avec joie.

M. Ledoux revint de son bureau. On se mit à table et on mangea comme de coutume.

Pendant le repas, la conversation tomba sur les femmes qui trompent leurs maris.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



23188

— Pourquoi ce que votre cirage ne reluit pas pluss que cela ?
— Je l'ignore, sergent, n'étant pas moi qui l'ai-t-acheté.
— Eh bien! si vous l'ignorez, retournez l'apprendre, et ne vous représentez pas avec de la chaussure dont l'éclat me nécessite de nouvelles observations.



23189

— Il n'y a pas de planète qui tienne; tu m'as promis de me montrer Vénus, c'est Vénus que je veux voir, ou je te démolis, toi et ta seringue à rallonges.

— Si ma femme m'était infidèle, dit M. Ledoux, je sais bien ce que je ferais.

— Que feriez-vous? demanda le séducteur, qui n'était pas fâché d'être mis au courant de ce qu'il lui arriverait.

— J'ai mon idée et je ne veux la dire à personne.

Sa femme frémit.

— Mais du reste, ajouta-t-il, je ne dois pas songer à la vengeance, puisque mon épouse m'est très-attachée.

***

A minuit une voiture attendait devant une maison.

Cette voiture était celle qui devait emporter madame Ledoux.

L'épouse coupable accourut enveloppée dans un large tartan.

Elle monta dans le fiacre où se trouvait le fortuné Anatole, dit le bourreau des maris.

— Bourgeois, où faut-il vous conduire? demanda l'automédon.

— A Batignolles, répondit Ducormier.

— Eh quoi! fit madame Ledoux avec étonnement, est-ce là l'île déserte vers laquelle nous devons nous enfuir?

— La mer est trop mauvaise pour entreprendre en ce moment un long voyage.

***

Quelques jours après cet enlèvement je rencontrai Anatole.

— Eh bien, quoi de nouveau? lui demandai-je.

— Rien; je suis toujours heureux.

— Tu n'as pas de nouvelles du mari?

— Non.

— Il ignore sans doute où vous demeurez?

— C'est probable.

— Mais il doit avoir commencé ses recherches?

— Je le pense.

— Veux-tu me permettre une question?

— Ne te gêne pas.

— Est-ce que tu es décidé à aimer toujours cette femme, toi l'être le plus inconstant des cinq parties du monde?

— Oh! non... j'espère que son mari finira par découvrir notre retraite, au besoin même je lui écrirai une lettre anonyme pour lui dire où nous sommes. Alors je ferai comprendre à Léonie, — c'est son petit nom, — je lui ferai comprendre, dis-je, que nous avons agi à la légère et que son devoir d'honnête femme est de retourner auprès de son mari, auquel elle a juré fidélité devant M. le maire. Elle se jettera aux genoux de son époux, qui lui pardonnera.

— Et tu recommenceras tes fredaines ailleurs?

— Mon Dieu, oui.

***

En rentrant chez lui Anatole trouva une lettre; elle était de M. Ledoux.

— Tiens, il a donc découvert notre domicile? Et il s'empressa de lire.

« Mon cher monsieur,

» J'excuse votre conduite et celle de ma femme. Vous avez éprouvé l'un pour l'autre une violente passion, et l'amour excuse bien des choses.

» Ne redoutez pas ma vengeance. L'idée que j'ai toujours eue, si ma femme me trompait, je vais la mettre à exécution. J'adore les voyages, et j'ai toujours eu envie de faire le tour du monde. Petite promenade que je n'aurais pu me permettre avec ma femme; on dépense tant d'argent dans les hôtels!

» Vous voyez donc que vous m'avez rendu un vrai service en m'enlevant mon épouse.

» Si je viens à mourir, je vous enverrai une lettre de faire part, afin que vous puissiez épouser ma veuve.

» Encore une fois, merci.

» Votre bien dévoué,

» Ledoux.

» *P.-S.* — Je vous laisse mes meubles.

» Vous pouvez aller loger dans mon appartement, le terme est payé.

» Vous trouverez la clef de la cave dans la cuisine, derrière la boîte à sel.

» L.... »

Anatole demeura pétrifié.

Il commença à se repentir d'avoir enlevé la femme de son ami.

***

Hier j'ai rencontré mon ami Anatole; il y avait trois ans que je ne l'avais pas vu. Je l'ai trouvé bien changé.

— Qu'y a-t-il de neuf? lui demandai-je.

— Rien.

— Vous êtes toujours avec la femme de M. Ledoux?

— Hélas! oui, elle ne veut pas me quitter. Ah! je me promets bien de ne plus enlever de femmes mariées. Puisse mon histoire servir d'exemple aux étourdis de mon espèce!

A. Marsy.

FANTASIAS.

L'Hippodrome est de plus en plus grand. C'est à croire que son directeur ne s'appelle pas Arnault, mais Nicolet.

Pour le moment, il exhibe une chasse à la panthère.

Si cet exercice peut être bon à quelque chose, — ce dont je ne me porte pas garant, — ce serait à faire frémir les assistants. De la terreur seule inspirée aux âmes naïves pourrait naître l'intérêt.

Mais que fait l'Hippodrome?

Sur son affiche il inscrit cet avis au public, chef-d'œuvre de maladresse :

APRÈS LA CHASSE

M. Faimali le dompteur fera travailler les panthères comme des clowns.

Ce qui revient à dire :

— Bons spectateurs, cœurs tendres et crédules, soyez bien prévenus qu'on veut surprendre votre sensibilité et qu'il n'y a pas dans tout ce que vous verrez le moindre danger couru.

La preuve, c'est que nos panthères rendraient des points à Munito pour la douceur angélique du caractère.

De vrais caniches savants.

Qu'on se le dise!!!........

Ainsi s'exprime l'Hippodrome. Comme si Robert-Houdin mettait sur ses programmes :

Le coffre de cristal. — Nota. — Après le tour, on montrera au spectateur par où passe le fil électrique à l'aide duquel on surprend sa candeur.

Grâce pour nos illusions! Il nous en reste si peu!

Pas plus que de cheveux sur la tête de mademoiselle......

Pardon, j'allais être indiscret!

⁂

Après les affiches de l'Hippodrome, une des plus réjouissantes récréations que puisse se procurer un homme civilisé, c'est la lecture des chroniques départementales adressées aux journaux de théâtre.

Il y a là des trésors de style et de conviction, enfouis déplorablement.

Cette semaine encore, j'ai trouvé une merveille du genre.

C'est une co[illegible]dance de Pézénas ou d'ailleurs qui débutait [illegible]ur :

« [illegible]s depuis ma dernière lettre!

« M.[illegible]emplacé M. Gorinet dans l'emploi des grandes utilités... »

Oh! oui, la voix émue, répétons-le en chœur :

« Que d'événements depuis sa dernière lettre! »

⁂

Ceci est une coquille.

Elle a son charme.

On lisait dans les faits divers d'un grand journal :

« On vient d'instituer, par ordre du gouvernement, des *courses d'externes* au lycée de.... »

Des courses d'externes! qui aurait prévu jamais qu'on pousserait la sportsmanie jusqu'à ces extrêmes limites?

Faire exécuter à la jeunesse française les exercices de Vermouth ou de Deliane!

Ce n'est qu'à la réflexion qu'on finissait par s'apercevoir qu'on avait voulu mettre des *bourses* et non des *courses*.

Dame! on voit de si drôles de choses aujourd'hui!

⁂

Nadar n'a qu'à se dépêcher.

La vapeur est en train de lui préparer ici-bas une concurrence formidable.

Plus de rails! Indépendance pour tous!

Déjà à Nantes, un omnibus à vapeur fonctionne à la satisfaction générale, et il est question d'établir le même système sur la route de Paris à Versailles.

Les temps ne sont pas loin où la victoria, le landau et la calèche trépasseront.

On ira au Bois sur son *tender*.

Et quand la biche sonnera le mécanicien à sa livrée pour lui dire :

— Ma locomotive est-elle prête?

Le mécanicien répondra avec un salut :

— Madame, chauffé!..

⁂

C'était dimanche dernier, à l'Exposition.

Deux troupiers qui paraissaient peu au courant des règles de l'esthétique flânaient dans les galeries.

Ils arrivent dans une salle où plusieurs tableaux de bataille sont réunis.

Et le premier poussant le coude au second d'un air capable :

— Vois-moi plutôt.

— Vois-moi quoi?

— Ces peintres! quels feignants!.. Il faut que ça soit nous qui leur trouvions des sujets!

⁂

Toujours Dumas fils et Girardin!

Les arguments pleuvent.

Les anecdotes aussi.

Fournissons notre contingent.

La scène chez le célèbre Émile.

M. de Girardin — c'est après dîner — cause avec des amis.

Le Supplice d'une femme est nécessairement le sujet de la conversation. De quoi pourrait-on s'occuper quand on a l'honneur d'être le triomphateur malgré soi?

M. de Girardin, à qui, par politesse, ses amis ont cru devoir attribuer une délicatesse, le succès des Français, proteste en homme indigné :

— Non, parbleu! cent fois non!... Je n'y suis pour rien.

— Pourtant...

— Je vous répète que non.

— Voyons, mon cher....

— Cette pièce n'est pas ma pièce; il n'y a rien de commun entre elle et moi; et plutôt que de....

En ce moment, M. de Girardin s'interrompt tout à coup, consulte sa montre, tousse, et d'un ton inquiet s'adressant à son domestique :

— Joseph, est-ce qu'on n'a pas encore apporté ce soir le bulletin de recettes des Français?...

PIERRE VÉRON.

Tous les gens de goût ont rendu hommage à *l'Autographe au Salon*, si heureusement commencé l'an dernier par MM. de Villemessant et Bourdin, et continué en 1865. Ce remarquable album périodique rend accessibles à tous les œuvres admises au Salon. Cette deuxième série, au lieu de 32 pages, en comptera 100; c'est dire qu'elle sera plus complète que la première, et que la plupart des peintres de valeur auront illustré ce livre d'or de l'art contemporain. Les éditeurs de *l'Autographe au Salon*, ne voulant pas d'ailleurs s'astreindre uniquement à la reproduction des œuvres exposées cette année, donneront aussi des dessins inédits d'une grande valeur.

Aide-toi, le ciel t'aidera. Cette vérité pratique a été mise en lumière d'une façon fort intéressante par M. Smiles. Son ouvrage, *Self help*, renferme la biographie de tous ces hommes industrieux qui, partis des derniers rangs, ont su s'élever eux-mêmes par la seule force que donnent le mérite et un travail persévérant. Cet excellent livre est publié par l'éditeur Henri Plon, en un très-joli volume in-18. Prix : 4 fr., *franco*.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 492. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 3 Juin 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER
selon les droits de poste.

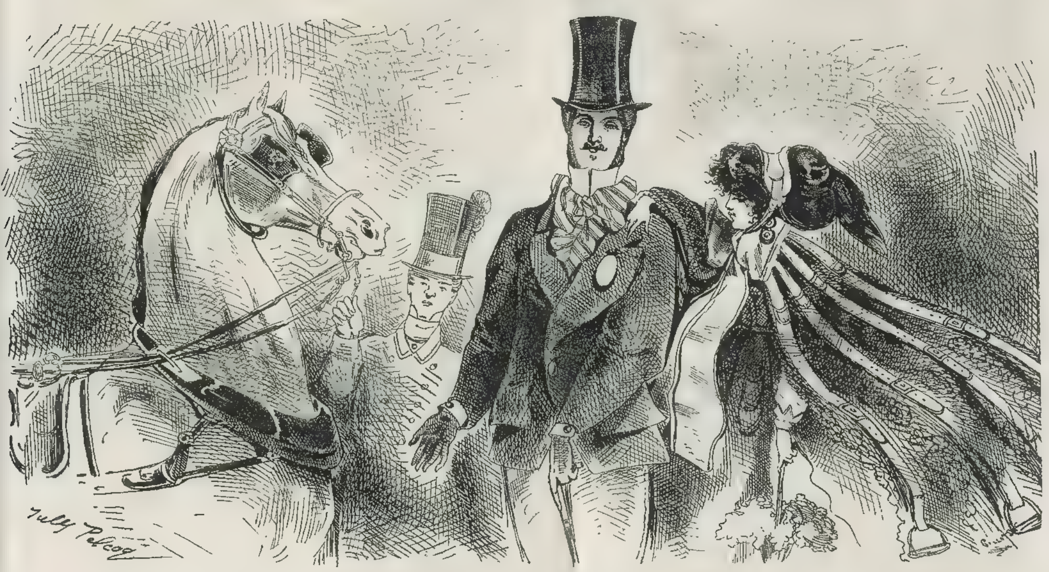
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, Londres. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mertesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

A PROPOS DES COURSES, — croquis par JULES PELCOQ.



Entre les deux son cœur balance; tous deux sont si bien harnachés.



BONNET DE POLICE A LA HOUSSARDE ET LAMPION..... EN PAILLE
Genre régence et genre caserne. Allons! ça promet.



CENTAURE ET SA COMPAGNE.
Cols partout; voiles dehors.

A PROPOS DES COURSES, — croquis par Jules Pelcoq (suite).



UNE FEMME CUIRASSÉE.
Frontal d'acier. — Ceinture plastron à lames d'acier tombantes. — Robe à enceinte continue avec citadelle et bastions à clous.

23193

Les Espagnoles portent un stylet à la jarretière, mystère quelquefois *piquant*, dit-on. Nos Parisiennes arborent carrément un glaive dans les cheveux. Mais rassurez-vous; elles ne pourraient le tirer sans démolir l'échafaudage de leurs fausses nattes.



Un souvenir avec brides du chapeau de Juliette Beau dans *Daphnis et Chloé*. Le reste de la toilette n'a pas tout le collant que ce souvenir mythologique peut faire désirer.

23194

— Aux courses, maintenant? Il est trop tard; c'est à peine si nous avons le temps d'aller et revenir....
— Revenir!... tout est là, ma chère. On ne va aux courses que pour en revenir!

A PROPOS DES COURSES, — croquis par Jules Pelcoq (suite).



LA DESCENTE DE LA COURTILLE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

L'HOMME AUX CAILLOUX.

(*S'il y avait une scène, elle se passerait aux environs de la rue du Havre.*)

BÉCHU (*bachelier ès ruisseau.*) — Hé! Pigeon, viens-tu? V'là l'homme qui casse les cailloux avec son poing.

PIGEON. — Nous avons le temps; il en a toujours pour trois heures à s'mettre en train.

M. PINÇARD. — Est-il vrai, mon ami, que ce pauvre homme ait assez de puissance musculaire pour....

BÉCHU. — Pauvre homme!... si vous étiez asseulement aussi riche que lui, je n'vous plaindrais pas.

M. PINÇARD. — Vous croyez?

BÉCHU. — Quand on vous le dit.

M. PINÇARD. — Je n'en disconviens pas au point de vue de la position, mais je me demande ou plutôt je vous demande si l'épiderme de ce malheureux est assez résistant pour affronter les plus durs silex.

PIGEON. — Quand on vous le dit.

M. PINÇARD. — Ah! je serais vraiment curieux....

BÉCHU. — Aujourd'hui c'est l'Ascension, il ne fera pas droguer son public.

(*L'artiste en plein vent prépare son établissement : un pavé sur lequel est placé un gros caillou; à côté, d'autres galets qu'on casserait difficilement sous la dent.*)

L'HOMME (*voix manquant de charme.*) — Ça ne s'est jamais vu, mais ça va se voir.

M. PINÇARD *à Béchu.* — Pourquoi dit-il que ça ne s'est jamais vu?

BÉCHU. — Parce que c'est vrai.

M. PINÇARD. — Vous n'avez pas encore joui de ce spectacle, mon ami?

BÉCHU. — Pas encore.

M. PINÇARD. — Mais alors, c'est peut-être un leurre?

BÉCHU. — Un quoi?

M. PINÇARD. — Une déception?

PIGEON. — Quand on vous le dit.

BÉCHU. — Tout le monde sait qu'il en casse; ç'a été dans les journaux.

M. PINÇARD. — Ah! du moment....

L'HOMME, *en entortillant d'une loque son poing droit.* — Si j'avais reçu de l'éducation, j'travaillerais dans les cirques; mais, dans mon temps, les personnes les plus suifées n'apprenaient pas à lire.

M. PINÇARD. — Triste vérité! La noblesse française a considéré longtemps l'ignorance comme le plus saint des devoirs.

BÉCHU. — J'sais lire, moi.

M. PINÇARD. — Je vous en fais mon sincère compliment, mon ami.

BÉCHU. — J'ai appris sur les affiches de spectacle.

M. PINÇARD. — Tous les moyens sont bons à qui réussit; j'entends les moyens non réprouvés par la loi.

BÉCHU. — C'est donc défendu de lire les affiches?

M. PINÇARD. — Dieu me garde de le donner à entendre!

MADEMOISELLE PINCETTE *à son Charles.* — Oh! dis donc, Charles, l'homme qui casse des pierres. Nous allons le regarder

CHARLES. — Et nous manquerons le train.

MADEMOISELLE PINCETTE. — Pourvu que nous soyons à Asnières pour dîner.

CHARLES. — Je te dis qu'il ne cassera rien du tout. Je me suis arrêté souvent, et il n'en finit jamais.

M. PINÇARD *à part.* — Encore ce doute.

L'HOMME *en retirant sa loque.* — Si j'avais reçu de l'éducation, je n'serais pas exposé aux tempéries des saisons.

PIGEON. — Ça, c'est vrai.

M. PINÇARD. — Pourquoi retire-t-il son linge?

BÉCHU. — Pour amuser le tapis; pendant c'temps-là le monde s'amasse.

M. PINÇARD. — C'est une espèce de charlatanisme.

L'HOMME. — Si quelqu'un veut prendre ma place, j'y donne tout l'or que j'ai sur moi. (*Rires intelligents dans le cercle.*)

A PROPOS DES COURSES, — croquis par Jules Pelcoq (suite).



Peut-être moins beau que le postillon de Lonjumeau, mais à coup sûr aussi couru.



MAIL COACH-JARDINIÈRE.

Comme dans le baptême du petit ébéniste :

Que c'est comme un bouquet de fleurs
Qui brille de mille couleurs.

M. PINÇARD. — Ces natures vulgaires ont quelquefois des reparties étonnantes.

PIGEON. — Faut pas être bête dans son état.

L'HOMME. — Pour lors, chaque métier nourrit son homme; j'attends un effet de messieurs les amateurs.

M. PINÇARD. — Quel effet, mon ami?

BÉCHU. — D'la douille, quoi!

M. PINÇARD. — Ah! de la....

MADEMOISELLE PINCETTE. — Charles, jette-lui deux sous, il commencera peut-être.

CHARLES. — Voilà.

BÉCHU à *M. Pinçard.* — Faites-y quéque chose aussi, vous; ça l'encouragera.

M. PINÇARD. — Volontiers, tout travail mérite salaire.

(*Les sous pleuvent discrètement.*)

L'HOMME *remettant sa loque.* — J'ai connu des orages où ça tombait plus dru. (*Légers rires d'approbation.*) Enfin, n'importe. J'vas donc prendre c'te caillasse-là et la brésiller comme verre.

M. PINÇARD. — Ce sera véritablement fort curieux.

LE JEUNE MIMI. — Oh! papa, tu sais, nous allons voir.

LE PÈRE. — Nous le verrons en revenant de chez ta tante.

LE JEUNE MIMI. — Non, tout de suite.

LE PÈRE. — Je vous dis, Mimi, que nous avons le temps de faire notre visite.

LE JEUNE MIMI. — Et pis l'homme aura tout cassé.

LE PÈRE. — Il n'aura rien cassé du tout.

M. PINÇARD. — Toujours ce doute!

LE JEUNE MIMI. — J' t'en prie, p'pa.

LE PÈRE. — Je vous dis, monsieur, qu'il sera encore temps dans une heure. Allons, venez.

(*L'enfant proteste en se fourrant les poings dans les yeux.*)

CHARLES. — Tu vois bien qu'il n'en finit pas, Pincette; allons-nous-en.

MADEMOISELLE PINCETTE. — Oh! tu n'es jamais curieux, toi.

L'HOMME *retirant sa loque.* — Et quand j'aurai écrabouillé ça, qu'est plus dur que de l'acier trempé, vous vous direz que si j'avais reçu de l'éducation....

UN OUVRIER. — T'aurais cassé tes cailloux sur les genoux des têtes couronnées. (*Murmures et rires dans la foule.*)

L'HOMME. — Quand on parle sans savoir, c'est comme si qu'on ne parlait pas.

M. PINÇARD. — Ceci est très-juste.

L'OUVRIER. — Commence donc!...

L'HOMME *faisant la sourde oreille.* — Jamais on n'a fait plus fort que moi!

L'OUVRIER. — Mais fais-le, mais fais-le!

L'HOMME *remettant sa loque.* — Même dans les cirques, jamais! Qu'on me confie un diamant... et je l'avale!

A PROPOS DES COURSES, — croquis par Jules Pelcoq (suite).



UN PAQUET D'ACCESSOIRES. 23198



DE LA GRAINE DE COCODÈS. 23199

Le cheval fondu et la belle cavalière devaient suffire à leurs aspirations. Eh bien, non! ce sont les émotions du turf qu'il faut à de pareils gaillards.





Explication du miracle de la multiplication des postillons aux courses... Simple question de vestiaire. 23200

CHARLES. — Allons-nous-en, Pincette; nous manquerons encore l'autre train.

MADEMOISELLE PINCETTE. — C'est ennuyeux, avec toi on ne peut rien voir.

CHARLES. — Mais puisqu'il ne fait rien.

MADEMOISELLE PINCETTE. — Si, si, il a remis son mouchoir.

(*Le saltimbanque prend le caillou de sa main gauche et s'apprête à le frapper de sa main droite. Cris d'admiration dans la foule.*)

BÉCHU. — Mâtin! est-ce fort!

PIGEON. — Rangez-vous donc, vous, vous m'empêchez de voir.

M. PINÇARD. — C'est singulier, il ne se décide pas.

(*En effet, l'artiste a levé son poing plusieurs fois de suite sans le laisser tomber sur la pierre.*)

L'OUVRIER. — Accouche donc!... Veux-tu que j'aille chercher la sage-femme?

M. PINÇARD. — Ces railleries le décideront peut-être à se mettre au travail.

L'HOMME *retirant sa loque.* — Chaque métier nourrit son homme; j'attends un effet de messieurs les amateurs.

L'OUVRIER. — Veux-tu cent francs? Ou préfères-tu que j'aille chercher un merlin chez le marchand de vin?

M. PINÇARD. — Les jambes commencent à me rentrer dans l'abdomen.

BÉCHU. — Dans quoi?

M. PINÇARD. — Si vous le préférez : dans les régions lombaires.

BÉCHU. — Oui, j'aime mieux ça.

PIGEON. — Dans quoi qu'il a dit, Béchu?

BÉCHU. — Dans la légion Lambert.

CHARLES. — Pincette, si tu t'obstines, je te plante là.

MADEMOISELLE PINCETTE. — C'est bon, on s'en va.

(*La désertion des deux jeunes gens provoque celle d'un bon nombre de curieux désappointés.*)

M. PINÇARD. — La foule se dissémine.

BÉCHU. — Y a des gens sans patience.

PIGEON. — J'commence à en avoir assez aussi, moi.

BÉCHU. — Quand on te dit qu'il en a cassé.

PIGEON. — Devant toi?

BÉCHU. — C'est Chose qui me l'a dit.

M. PINÇARD. — Et êtes-vous sûr de la véracité de... Chose?

BÉCHU. — Oui, il a fait sa première communion.

M. PINÇARD. — Je le croirais volontiers alors.

L'OUVRIER. — Voyons, c'est-y pour aujourd'hui, dis-le?

(*L'homme remet sa loque et la retire plusieurs fois de suite.*)

BÉCHU. — Ah! ah! ça chauffe.

M. PINÇARD. — Croyez-vous?

BÉCHU. — Dame, ça se voit.

L'OUVRIER. — Tiens, vois-tu, tu n'es qu'un faignant!

M. PINÇARD. — Je me sens porté à le croire.

L'OUVRIER. — Bonjour chez toi, tu m'as fait assez poser.

(*Il ne reste plus autour du saltimbanque que M. Pinçard et les deux gamins.*)

M. PINÇARD. — Ma foi, Je vais suivre la foule. (*Il se retire à pas lents.*)

BÉCHU. — J'claquerais plutôt là, moi.

(*Le saltimbanque retire définitivement sa loque pour bourrer sa pipe.*)

BÉCHU. — C'est qu'il n'était pas en train aujourd'hui.

LE JEUNE MIMI *revenant de chez sa tante.* — Oh! papa, l'homme a fini.

BÉCHU. — Et c'était fièrement beau! J'm'en lèche encore les pouces.

Louis Leroy.

A PROPOS DES COURSES, — croquis par Jules Pelcoq (suite).



UNE FEMME AUX PETITS OISEAUX.

COIFFURE A LA TITUS.
—Eh quoi! sacrifier une opulente chevelure? Non, non, ôter les fausses nattes, tout simplement.

UNE FEMME EN BRAS DE CHEMISE.
— Comme le valet de chambre que je n'ai pas... le plumeau derrière la tête au lieu de le porter sous le bras.



« Quelle différence y a-t-il entre la sabretache des hussards et la nouvelle aumônière de ces dames? »
Question à poser au concours des trois rois assemblés aux Variétés dans *la Belle Hélène*.

UNE RÉVOLTE.

Une centaine de dames sont assemblées dans un vaste salon prêté par une d'elles pour la réunion.

Une tribune est placée au milieu de cette pièce.

Sur cette tribune il y a un verre, une carafe et une sonnette, enfin tout ce qu'il faut pour parler.

Une dame monte à la tribune et demande le silence, qui se fait aussitôt.

LA PRÉSIDENTE. — Mes chères amies, inutile de vous dire que nous sommes ici pour une chose de la plus haute importance. Je vais en quelques mots résumer la situation. Depuis six mois il se fait à Paris des ventes magnifiques de tableaux et de curiosités, produisant chacune des sommes folles. Tous ces objets sont achetés par qui?... Par nos maris, qui ont la passion des tableaux et des bibelots anciens.

Les centaines de mille francs, que dis-je?... les millions que rapportent ces ventes, sortent de la poche de ceux qui nous ont prises pour femmes, et au détriment de qui cela se fait-il? De nous autres, leurs légitimes épouses!

TOUTES. — Oui, oui, c'est vrai.

LA PRÉSIDENTE. — C'est pour faire cesser une pareille infamie que nous nous sommes réunies ici, chez moi, en l'absence de mon mari, qui, j'en suis certaine, est allé dans nos propriétés afin de vendre une partie de nos terres pour acheter encore quelque tableau à la prochaine vente.

PREMIÈRE DAME. — Vous n'êtes pas plus à plaindre que moi. Figurez-vous que mon mari s'est trouvé subitement gêné par les dépenses qu'il a faites à la vente Pourtalès, et il congédie tous nos domestiques. Nous avions un cuisinier, une femme de chambre, un cocher et deux grooms; aujourd'hui je n'ai plus qu'une bonne, à laquelle je donne trente-cinq francs par mois et pas de vin.

LA PRÉSIDENTE. — Votre mari a vendu vos voitures et vos chevaux?

PREMIÈRE DAME. — Oui.

UNE VOIX. — Il vous les rendra dans quelques mois, lorsqu'il aura équilibré ses recettes et ses dépenses.

PREMIÈRE DAME. — Dans quelques mois il fera de nouvelles folies à une autre vente. Alors je serai peut-être obligée de faire la cuisine moi-même.

DEUXIÈME DAME. — Mais je suis soumise aux mêmes privations que vous, moi, c'est même pire.

PREMIÈRE DAME. — Ce n'est pas probable.

DEUXIÈME DAME. — Tous les jours, au dîner, nous mangeons une soupe aux choux, un hareng et un plat de pommes de terre. Vous devez bien comprendre que l'on est obligé de se priver sur la nourriture, quand on a un mari qui achète des tableaux de cent mille francs. Au dessert, il m'emmène dans sa galerie et me montre la toile dont il a fait acquisition. Comme cela doit me faire un bon estomac!

TROISIÈME DAME. — A la dernière grande vente, mon mari m'a emmenée avec lui. Il voulut absolument posséder un objet d'art qu'un autre monsieur lui disputait. Après avoir jeté sur la table tous les billets de banque qu'il possédait, il a donné sa montre, son épingle de cravate, puis il m'a pris tous les bijoux que j'avais sur moi. En voulant pousser les enchères, il avait perdu la raison. Le commissaire-priseur eut beaucoup de mal à lui faire comprendre qu'on ne pouvait payer en valeurs, mais en espèces. Comme l'objet fut adjugé au concurrent, mon mari rentra furieux chez lui, et je fus forcée de ne pas le perdre un instant de vue, afin de l'empêcher de se brûler la cervelle.

QUATRIÈME DAME. — Moi, mon mari....

LA PRÉSIDENTE. — Pardon, en ce moment vous narrez les griefs que vous avez contre vos époux; mais vous ne donnez aucun remède pour combattre le mal, et nous ne sommes ici que pour cela, permettez-moi de vous le rappeler.

CINQUIÈME DAME. — Interdisons nos maris.

LA PRÉSIDENTE. — En avons-nous le droit?

LA FEMME D'UN NOTAIRE. — Non, j'ai étudié le Code, et je sais qu'en pareil cas l'interdiction est chose fort difficile à obtenir.

LA PRÉSIDENTE. — C'est fâcheux.

PLUSIEURS DAMES *pleurant*. — Alors que devenir?

LA PRÉSIDENTE. — Il ne s'agit pas de se désoler ainsi. Vous savez pourtant bien que notre espèce est rusée et qu'elle sait toujours se tirer d'embarras.

SIXIÈME DAME. — J'ai une idée.

LA PRÉSIDENTE. — Exposez-la.

SIXIÈME DAME. — Empêchons les hommes de nous ruiner en les ruinant d'abord.

PLUSIEURS VOIX. — Et comment cela?

SIXIÈME DAME. — Ce n'est pas difficile. Dépensons beaucoup d'argent en toilette. Nos chers époux seront bien obligés de payer ce que nous devrons à nos couturières, modistes, lingères, bijoutiers, etc., etc.

TOUTES. — Bravo!... bravo!

LA PRÉSIDENTE. — Cette motion est adoptée à l'unanimité.

SIXIÈME DAME. — En dépensant tout pour nous, nos maris ne courront plus les ventes.

LA PRÉSIDENTE. — Je propose de voter quelque chose à la spirituelle préopinante.

TOUTES. — Oui, oui.

PLUSIEURS VOIX. — Votons-lui un chignon d'honneur.

LA DAME *froissée*. — Je vous prie de croire que je n'en ai pas besoin.

LA PRÉSIDENTE. — Nous n'en doutons pas. Mais vous le placerez sous un globe sur la table de votre salon.

(*La séance est levée.*)

A. Marsy.

FANTASIAS.

Toutes! elles y passeront toutes!

Du moins cette débâcle est-elle à craindre, si l'exemple donné par plusieurs demoiselles de lettres est imité par les autres.

Et pourquoi ne le serait-il pas?

On aime à s'afficher, et c'est là un des meilleurs moyens d'arriver à ce résultat que de lancer son petit in-octavo.

LES PAYSANS, — par Baric.



23203

— J' viens core voir si vous voulez enfin m' payer c'te p'tite dette que vous m' devez depuis cinq ans?

— Je n' vous dois ren! c'est vous qui s' trompe.

— Comment, c'est moi qui s' trompe! v'là core l' licou que vous m' devez!

— J' n'ai pas coutume de rester si longtemps sans payer!... je n' vous dois ren! n' m'en parlez p'us!...

— Fallait donc l' dire tout d' suite, au moins! ça m'aurait épargné de venir plus de deux cents fois pour c'te mauvaise dette-là!

— Ah! ça, c'est vrai! Eh ben, ça sera pour une aut'e fois!



23204

— Tiens, c'est toi, gas Pierre? comme te v'là mouillé!

- Ah! c'est ren! n'y a que le dehors!

— Entre donc un p'tit! qu'ou t' mouille au moins l' dedans à c' t'heure! ça te séchera!

On assure déjà que deux douzaines de demi-mondaines vont publier leurs mémoires. Ceux qu'elles ont oublié de payer à leurs fournisseurs seraient plus édifiants peut-être.

Le mal serait moins grand toutefois s'il ne s'attaquait pas au monde dramatique.

Elles donnaient déjà si peu de temps à *leur art*, les petites dames du théâtre! que sera-ce si maintenant, outre le Moulin-Rouge, les soupers, le Bois et le reste, il leur faut dans les entr'actes cultiver les belles-lettres?

L'autre soir — voyez où s'étend l'épidémie — au foyer d'une scène de catégorie dernière, l'ingénue, qui brille par une éducation admirablement négligée, manifestait elle-même l'intention de céder à l'entraînement.

— Puisque c'est la mode, fit-elle bravement, je vais moi aussi me mettre à écrire.

Ces mots sont accueillis par un éclat de rire d'un scepticisme écrasant.

— Certainement, reprend la jeune personne sans se déconcerter une seconde... Vous riez?... Mais j'ai commencé... Oui, j'ai commencé. J'ai pris hier ma première leçon d'écriture.

***

Une question importante.

L'exécution des morceaux de *l'Africaine* serait interdite dans tous les concerts et lieux publics.

Pourquoi?

Est-ce un droit?

Si c'en est un, n'y a-t-il pas abus évident à le revendiquer?

Est-ce soigner la gloire de Meyerbeer que de la mettre ainsi sous le boisseau du privilége?

***

M. A..., auteur dramatique, faisait jouer, il y a quelques années de cela, une pièce dont le principal personnage est un gaillard criblé de dettes et réduit sans cesse aux plus fantastiques expédients pour éconduire ses créanciers.

M. A..., qui, malgré un débraillé complet d'existence, s'offre le luxe d'un domestique, avait donné à Joseph un billet pour la *première*.

Le lendemain il interroge celui-ci sur l'effet que lui a produit le spectacle.

— Ah! monsieur! comme c'est nature!... L'individu qui ne paye jamais personne... et qui... La bonne farce!... Tout le temps je pensais à monsieur!

***

Jolis canards!

C'est la saison. Jamais ils ne sont plus appétissants qu'au retour des beaux jours.

Nous avons, rien que dans la présente semaine, été gratifiés :

Primo, de l'histoire du monsieur de quatre-vingt-onze ans qui a épousé une demoiselle de vingt-deux.

Secundo, de la prise d'un cachalot au Havre, cachalot dans l'estomac duquel on a trouvé :

Deux douzaines d'huîtres (on a oublié de dire si c'était avec les fourchettes, le gros poivre et le citron);

Un poëme épique (de M. Latour Saint-Ybars peut-être);

Une crinoline;

Deux cache-peignes;

Trois soles;

Et deux scènes du vrai manuscrit du *Supplice d'une femme* (celui sans retouches).

L'autopsie a prouvé que c'était cette dernière absorption qui avait causé la mort de l'intéressant cétacé!

Fallait pas qu'y aille!

***

Grand succès de Dumas père au Théâtre-Parisien.

Mais Dumas ne s'en tient pas là.

Il veut une salle à lui tout seul.

Bagatelle d'un million.

Comment le conquérir? Par une souscription nationale.

Dumas bénit d'avance les actionnaires.

Pourvu que les actionnaires en fassent autant pour Dumas, — dans quelque temps!...

***

Le grand écrivain prend d'ailleurs des allures d'une pureté antique!...

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



— Votre fusil n'est jamais clair; quand vous achetez des substances, vous devriez bien les choisir meilleures.
— Dame! major, je ne suis pas dedans.
— C'est ce qui vous trompe : vous y êtes pour deux jours de clou... ça vous apprendra à mieux choisir votre tripoli et vos expressions.



— Avec tout ça, je ne sais pas ce qu'est devenu l'argent de mon décompte.
— Fouille-toi, Brivet, je ne l'ai pas mangé;... faut qu'i' se retrouve.

Il pince la corde populaire! mais il la pince avec un talent...

— Dumas, a dit un définisseur, c'est maintenant le Lafayette de la littérature.

***

C'était il y a quelques années.

A la reddition de comptes du gérant d'une des sociétés fantastiques qui avait alors fait éclore la manie de la spéculation.

Au moment où ledit gérant venait de se rendre tous les hommages possibles et de constater :

Sa capacité,
Sa moralité,
Sa probité,
Son infatigabilité,
Sa subtilité, etc.

A ce moment, dis-je, un des membres de la réunion se lève, et prenant la parole :

— Pardon, messieurs.

(*Murmures.*)

— Pardon, j'aurais une question à poser à notre estimable gérant.

— Parlez, fait celui-ci imperturbable.

— Est-il vrai qu'en 18... il ait été pendant deux ans en prison?...

Chacun tourna les yeux pour voir le résultat produit par ce choc.

Rien. X... est aussi majestueux que jamais, et d'une voix suave :

— En prison?... Oui, messieurs, j'y ai été; et puisqu'on me fait violence, à la prochaine séance je produirai les excellentes notes que j'y ai eues, et que je vous cachais par modestie...

Pierre Véron.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 493. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 10 Juin 1865.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

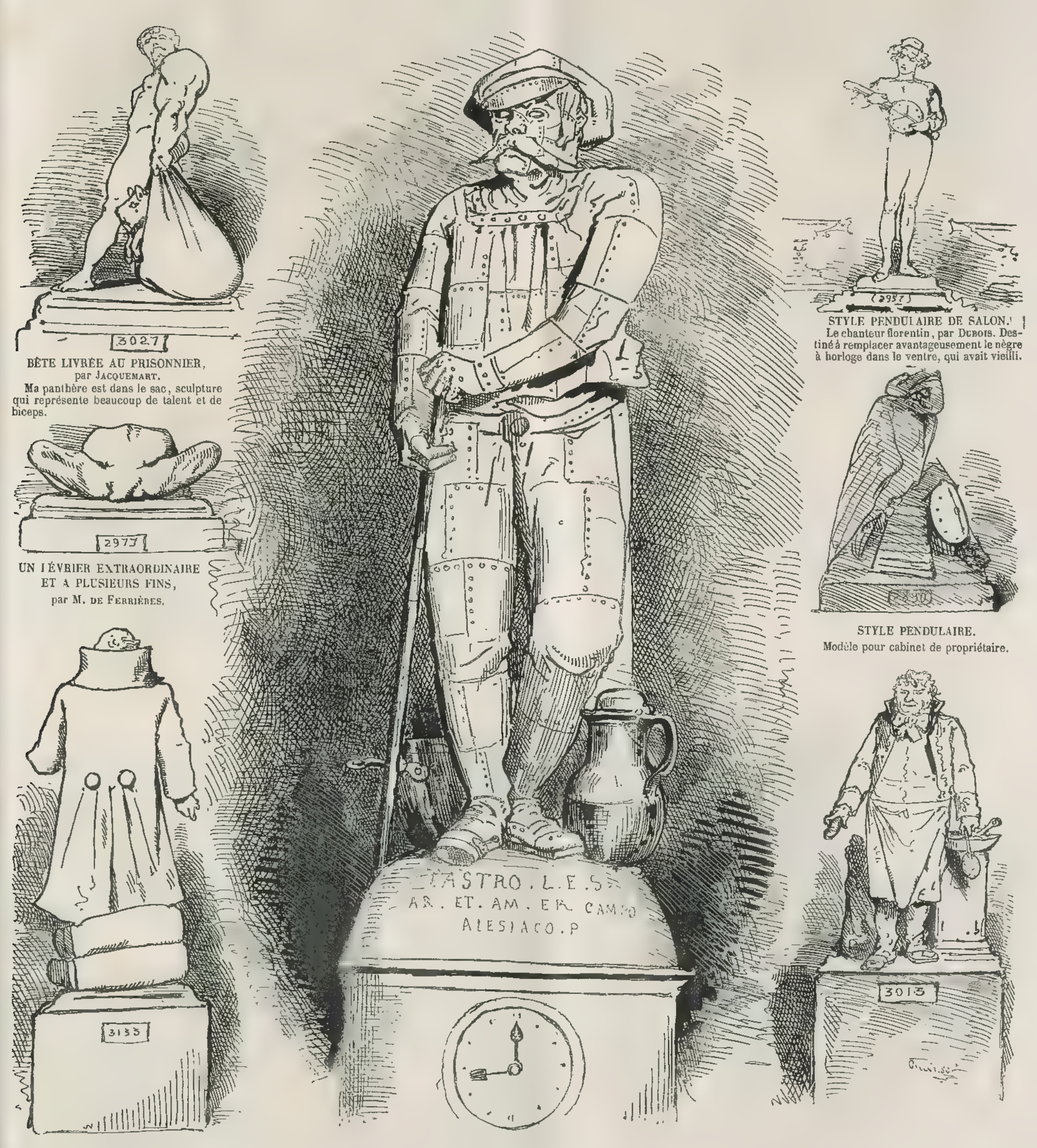
JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PROMENADE AU SALON DE 1865, — par BERTALL.

§ II (*suite et fin*).



BÊTE LIVRÉE AU PRISONNIER, par JACQUEMART.
Ma panthère est dans le sac, sculpture qui représente beaucoup de talent et de biceps.

UN LÉVRIER EXTRAORDINAIRE ET A PLUSIEURS FINS, par M. DE FERRIÈRES.

STYLE PENDULAIRE DE SALON.
Le chanteur florentin, par DUBOIS. Destiné à remplacer avantageusement le nègre à horloge dans le ventre, qui avait vieilli.

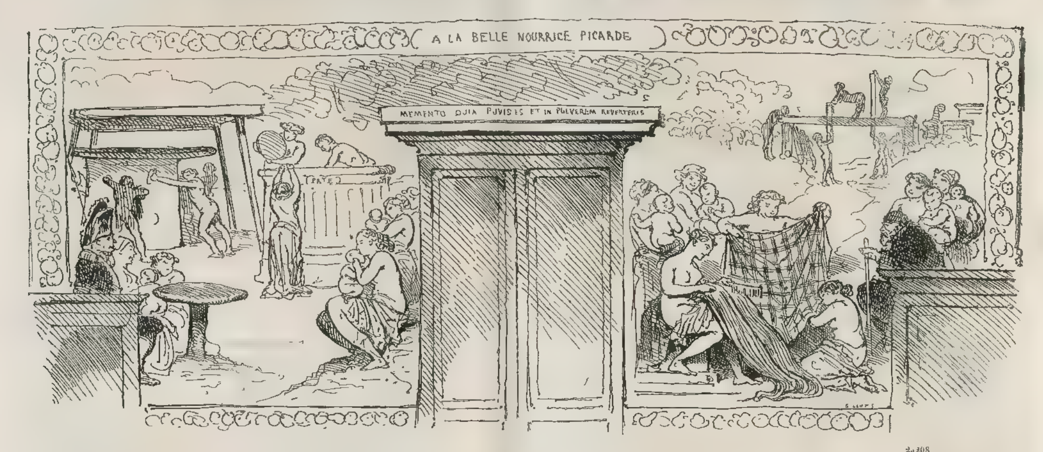
STYLE PENDULAIRE.
Modèle pour cabinet de propriétaire.

A RICHARD LENOIR,
inventeur de la redingote à la propriétaire.

STYLE PENDULAIRE MONUMENTAL.
V.E.R. Saint-Gétorix, patron des rétameurs.

A PARMENTIER,
inventeur de la pomme de terre frite et de la pomme de terre en robe de chambre.

PROMENADE AU SALON DE 1865, — par Bertall (suite).



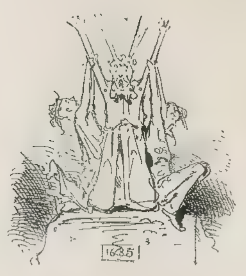
23208

M. Puvis de Chavannes a rendu ainsi un magnifique hommage à la Picardie. Sa peinture est exécutée à l'aide de cette charmante poussière, apanage ordinaire des routes picardes. Tous les produits de la généreuse province figurent dans la composition. Manufactures de chapeaux, pâtés et suisses d'Amiens, champignons de couche, et nourrices luxuriantes.

De l'autre côté, l'industrie des faux cheveux et fausses nattes, les mouchoirs de Chollet, encore les nourrices; puis dans le fond, sous les ordres de Berthelier :

Les scieurs de long, les ébénistes,
Que c'est comme un bouquet de fleurs.

Honneur à M. Puvis de Chavannes et à la Picardie.



23209

L'INVENTION DU TÉLÉGRAPHE, par M. Perrodin.



23210

LA PREMIÈRE FAUSSE NATTE, par Varnier.



23211

MASANIELLO, ou la chaîne et la montre pour 25 sous.

23212

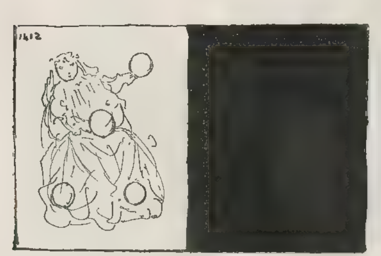
LES PORTRAITS DE FEMMES.

— Enfin, madame, si vous voulez que votre robe soit belle, prenez Dubufe.

— Si vous voulez être jolie, prenez Landelle.

— Si vous voulez être charmante, prenez Vidal.

— Et si vous ne craignez pas la ressemblance, vous avez la photographie, adressez-vous à mon ami Bertall, 45 *bis*, rue de la Madeleine.



23213

L'ÉVOCATION, par Madarash, dédiée aux joueurs de domino.




23214

SAINT SÉBASTIEN, par M. Ribot, *peint au cirage Jacquand.*



23215

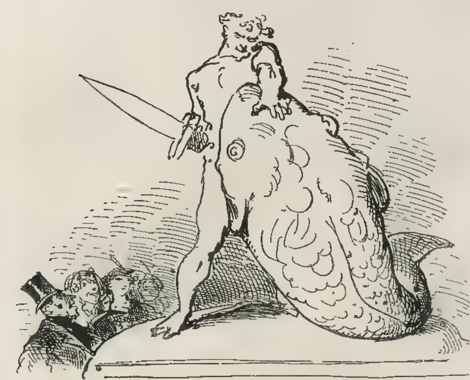
LES SIAMOIS, par Gérome.
Quand les canes vont aux champs,
La première passe devant, etc.



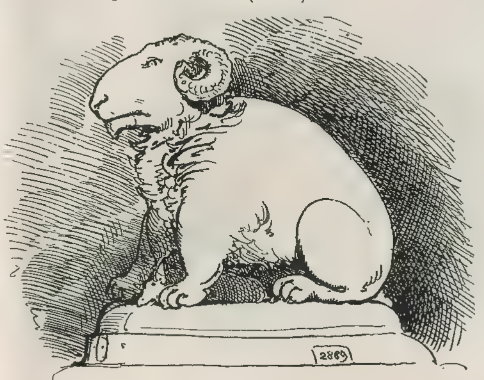
23216

ENTRE LE VICE ET LA VERTU.
Un homme entre deux parenthèses.

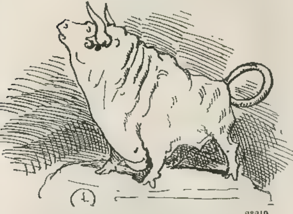
PROMENADE AU SALON DE 1865, — par Bertall (suite).



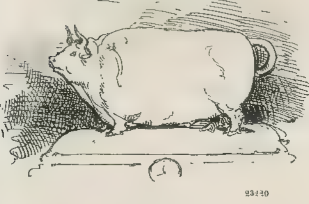
23217
CHASSEUR LUTTANT COURAGEUSEMENT CONTRE LA VORACITÉ D'UNE CARPE DE GROSSE ESPÈCE, par Dieudonné.



23218
LION DU SAHARA EN BEURRE DE BREBIS, par Caïn.



23219
BŒUF VIEUX STYLE, par Bonheur.



23220
BŒUF NOUVEAU STYLE, par Bonheur, commandé par M. Duval.



23221
LE SAMSON A LA BELLE JAMBE, par Blanchard.



23222
LE MARÉCHAL SERURIER, par M. Doublemard.
Coup de patte en passant à la vieille artillerie.
Style perruque.



LE BÉBÉ. 23223
— Ne crains pas de troubler son sommeil, tu vois bien qu'il est en carton.



23224
— Quels sont les meilleurs morceaux de l'Exposition?



23225
DIANE LACHÉE PAR L'AMOUR et par Baudry.
Une jeune biche, escortée de son bichon, teinture violette, repousse les attaques d'un gandin trop jeune qui venait papillonner autour d'elle; peinture en lanterne vénitienne pour boudoir.



23226
Style pendulaire agricole.
LE SOLDAT LABOUREUR, par Capellaro.
(O fortunatos nimium horam si bene norint agricolas!)

PROMENADE AU SALON DE 1865, — par BERTALL (suite).



23227

LE PARADIS TERRESTRE, par DERVAUX.
Un franc vingt-cinq centimes, avec la boîte.



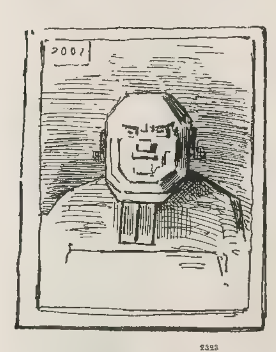
23228

— C'est plus fort que moi, un pauvre petit oignon abandonné! ça me tire les larmes des yeux!...



23229

LES FANEUSES, de BRETON.
Toujours le même tableau de Breton, mais meilleur. Quel dommage qu'on ne lui ait pas donné la grande médaille cette année, peut-être nous aurait il fait un autre tableau pour l'année prochaine.



2323

LA QUADRATURE DU CERCLE APPLIQUÉE AUX ECCLÉSIASTIQUES,
par M. SOYER.



23231

LA VERTU AU BRAS LONG, — VERTU TRIOMPHANTE, par VAN LÉRIUS.
L'auteur a su montrer habilement comment le lâche suborneur avait perdu la tête. Il reçoit encore un coup de poignard par-dessus le marché. C'est ainsi qu'on lui rend la monnaie de sa pièce; c'est bien fait.



23232

MÉDÉE ET JASON, POT A TABAC EN IVOIRE JAUNE, par MOREAU.
Oiseaux, insectes du seizième siècle, et bibelots d'étagère.



23233

LE SPHINX, par M. TELLIER.
— Mon bon ami, vous ne bougerez pas d'ici avant d'avoir deviné les deux rébus exposés cette année par M. Moreau.



23234

UN VAN CHANDELLES.
Depuis vingt ans, M. Van Chandelles a toujours exposé les mêmes tableaux. Cette année il n'a pas exposé; aurait-il vendu son fonds à M. Krug?...



23235

VÉNUS PLEURANT SUR LE CORPS D'ADONIS,
par M. MULLER.
Adonis ayant séjourné trois semaines dans l'eau, Vénus seule, si l'on en croit le peintre, pouvait le reconnaître. Quant à elle, la douleur la rend méconnaissable. Belle idée rendue avec une suave poésie.

UN ENTRETIEN D'ALEXANDRE DUMAS.

Cette petite causerie intime entre le grand romancier et un millier de personnes a lieu à son théâtre.

Un long brouhaha suivi d'applaudissements annonce l'arrivée de l'*Homme des foules*.

UN GAMIN LITTÉRAIRE. — Bonjour, monsieur Dumas! bonjour, monsieur Dumas!

DUMAS. — Bonjour, mon ami. (*Bravos enthousiastes.*)

Mis en goût par la politesse du célèbre écrivain, un trop grand nombre d'apprentis lui envoient des *bonjours* intéressés. L'*Homme des foules* leur flanque une demi-douzaine de baisers sur le pouce, et tout est dit.

DUMAS. — Avant de commencer, veuillez me dire, mesdames du grand confortable, si vous m'entendez suffisamment?

UNE DAME. — Admirablement, monsieur Dumas.

DUMAS. — En est-il de même des personnes du petit confortable?

UN ÉBÉNISTE. — Tout à fait, monsieur Dumas.

DUMAS. — Très-bien! (*Élevant la voix.*) Et vous, mes frères, mes enfants..., mon bon, mon brave, mon excellent peuple..., (*Des bravos interrompent.*) mon faible organe arrive-t-il jusqu'à toi?

LE GAMIN LITTÉRAIRE. — Je voudrais bien voir qu'il n'y arrivât pas!

UN RUSTAN, INCONNU DU GRAND HOMME. — Il vibre dans nos cœurs, être adoré!

LE CHŒUR. — Voui! Voui!! Voui!!!

DUMAS *se laissant aller malgré lui à l'émotion.* — Ménagez-moi, je vous en prie.

LE RUSTAN. — Si nous vous aimons trop, monsieur Dumas, il ne faut pas nous en vouloir.

PROMENADE AU SALON DE 1865, — par BERTALL (suite).



23236

LUTTE DE JACOB, DIT LE REMPART DE NIMES, AVEC L'ANGE ARPIN, DIT LE TERRIBLE SAVOYAAD.



23237

AH! QUE J'AI MAL AU CŒUR! par M. LAURENS.

On nous assure que cet infortuné est accusé d'avoir avalé le chat de M. Manet, dont la queue lui sort par le sommet de la tête. Il est facile alors de comprendre toutes ses souffrances.



23238

UN OMNIBUS, par ARCHENAUT.

Il commence à faire nuit, et le conducteur négligent n'a pas même allumé sa lanterne.



23239

DEUX JEUNES FILLES SE PROMENANT DANS UN AQUARIUM, par TISSOT.

Le succès obtenu par l'aquarium de l'année dernière a décidé M. Tissot à établir un modèle d'aquarium plus petit, et par conséquent plus à la portée des fortunes médiocres.



23240

CANARDS ET LAPINS DOMESTIQUES.



23241

UNE SERVANTE DE FERME, par mademoiselle COLLARD.

Nous ne saurions trop applaudir à cette resplendissante peinture. Il est impossible de rendre avec plus de vérité cette crasse épaisse, noble indice du travail, qui tapisse les rouges nodosités des pieds et des mains de la servante. Les vêtements, trempés dans le purin, sont saisissants de couleur et d'aspect. Le fumier, les bouses, le crottin, les cochons, tout cela parle avec puissance le magnifique langage de la nature.

Est-ce donc là l'œuvre d'une demoiselle? Vraiment! c'est à ne pas le croire!

LE GAMIN LITTÉRAIRE. — Non, ce n'est pas de notre faute; nous sommes pincés, quoi!

DUMAS. — Mesdames, messieurs, laissez-moi vous nommer mes enfants! Le voulez-vous?

LE CHŒUR. — Aaaah!

DUMAS. — Merci!... Mes enfants, nous allons, si vous le voulez bien, nous entretenir un peu d'*Antony*. Ce sujet, dont j'ai peut-être abusé... (*Non! non!*) peut avoir encore cependant quelque intérêt.

L'ÉBÉNISTE. — Il en est fait mention dans vos *Mémoires*.

LE GAMIN LITTÉRAIRE. — Ça ne fait rien! Ce qui est bon à lire est bon à dire.

LE RUSTAN. — Ceux qui ne seront pas contents n'auront qu'à me le confier en sortant.

L'ÉBÉNISTE. — Je n'ai pas dit que ça m'emb.... que ça me serait désagréable à entendre.

LE RUSTAN. — Il ne manquerait plus que ça!

LE GAMIN LITTÉRAIRE. — A la porte! à la porte!...

L'*Homme des foules* calme l'ébullition de son peuple et protége l'ébéniste contre un commencement d'assassinat.

DUMAS. — Lorsque *Antony* fut mis en répétition, je ne vous cacherai pas, mes enfants, que j'eus à le défendre contre le mauvais vouloir de certains artistes de la Comédie française.

LE GAMIN LITTÉRAIRE. — Les serins!

LE RUSTAN *rugissant*. — Onh!

DUMAS. — Mademoiselle Mars, entre autres....

LE GAMIN LITTÉRAIRE. — Elle se fera siffler, celle-là!

DUMAS. — Mademoiselle Mars me harcelait constamment.

LE GAMIN LITTÉRAIRE. — Monsieur Dumas, voulez-vous que nous y allions?

DUMAS. — Où, mon ami?

LE GAMIN LITTÉRAIRE. — Siffler mademoiselle Mars!

(*Légers rires aux grands confortables.*)

DUMAS. — Hélas! mon enfant, la grande artiste n'est plus de ce monde! L'étoile a cessé de briller au ciel de l'art!... (*Une dame placée près du professeur lui passe un mouchoir.*) La duchesse de Guise, mademoiselle de Belle-Isle, doña Sol, où êtes-vous à cette heure?... Sur des hauteurs sereines où vous causez sans doute avec Talma de moi et de Hugo!...

LE GAMIN. — Ah! c'est différent. N'en parlons plus.

DUMAS. — Je vous disais donc que mon frère Hugo avait eu souvent à souffrir des caprices de la grande comédienne pendant les répétitions de *Hernani*.

L'ÉBÉNISTE. — Pardon, monsieur Dumas, il s'agissait de vous et d'*Antony*.

LE GAMIN LITTÉRAIRE. — A porte!... à porte!...

LE RUSTAN. — Qu'on me passe l'interrupteur, je m'assoirai dessus.

DUMAS. — Mes enfants, je vous remercie du précieux concours que vous me donnez, mais il est inutile. Je suis pour la liberté, moi, et le droit de me contredire m'a toujours paru sacré, incommutable!

LE GAMIN LITTÉRAIRE *à son voisin*. — Inco...: quoi?

LE VOISIN. — Mutable.

LE GAMIN. — Ah! bon.

DUMAS. — Maintenant, que mon honorable interrupteur me permette de le lui dire, le charme d'une causerie consiste principalement dans la variété, et si j'ai parlé de Hugo au lieu de moi, il me semble que vous n'avez pas perdu au change.

Cet accès de modestie est salué par un tonnerre d'applaudissements. La dame placée près de Dumas lui passe un éventail.

PROMENADE AU SALON DE 1865, — par Bertall (suite).



LE CHASSEUR, par M. Viry.
Première pièce, un faisan.



LE CHASSEUR, par M. Viry.
Seconde pièce, un enfant.



LA DÉESSE DE LA BOUCHERIE, par Shutzenberger.
Commandé par la caisse de Poissy.



PERSÉE ET ANDROMÈDE, GRANDE TOILE A SUCCÈS, par Duveau.
Le monstre vert, dont l'aspect est vraiment assez humain, déclare avec un geste suppliant qu'il ne le fera plus. Mais Persée, inflexible, charge Andromède sur un petit cheval breton qui fait le service de correspondance avec l'omnibus américain. Au fond, la rue de Rivoli et l'omnibus. On lui fait signe d'attendre un voyageur. — Six metres sur quatre! voilà de la grande peinture!...



— Je suis furieuse! vous voyez bien ce paquet de coton déteint. Eh bien, l'auteur fait courir le bruit que c'est le portrait de la charmante madame B***.
— Quelle calomnie!

dumas *s'éventant fortement.* — Merci... merci!... Assez, mes amis, assez!...

le rustan. — Jamais assez!

dumas. — Je vous disais donc que Casimir Delavigne....

l'ébéniste *à part.* — Bon!

dumas. — ... Un homme remarquable, bien qu'il n'eût pas mon envergure, et encore moins celle de Victor, Casimir, dis-je, dut son principal succès à l'élément bourgeois, au juste milieu littéraire qui essayait, mais en vain, de réagir contre notre 89 romantique; car, vous le savez, mes enfants, la chute des trois unités équivaut, dans son genre, à la prise de la Bastille.

le gamin littéraire *fredonnant.* — *Mourir pour la patrie, mourir....*

le rustan. — Silence!

dumas. — Un jour que je causais avec le général de nos révolutions littéraires....

une dame. — Soyez assez bon, monsieur Dumas, pour nous dire le nom de ce général.

dumas *simplement.* — Garibaldi, madame. (*Trombe d'applaudissements.*) Le général me dit en souriant que sa campagne de Sicile lui paraissait un jeu d'enfant, comparée aux premières représentations de Victor et de moi

le gamin littéraire. — Oh! j'aurais-t-y voulu être au monde quand on jouait tout ça!

le rustan. — J'y étais, moi!

le gamin. — Chançard, va!

dumas. — Console-toi, mon ami, tu as été à la première des *Gardes forestiers.*

le gamin. — Un peu, et je m'en vante encore!

dumas. — Nous en étions restés, je crois, aux propositions que je pris sur moi d'adresser à François II, peu de jours avant sa fuite de Naples.

l'ébéniste. — Vous parliez d'un Casimir.

dumas. — Casimir?... Ah! oui, Casimir Delavigne. Il fut comme moi, messieurs, l'ami d'un roi que je ne nommerai jamais qu'avec respect, car il est mort dans l'exil.

le gamin littéraire. — C'est-y Henri V?

l'ébéniste. — Est-il tannant, ce moucheron-là! Y en a que pour lui.

le gamin. — Pisque c'est pour mon instruction que M. Dumas cause.

dumas. — J'avais donc bien raison de vous dire dans ma dernière séance : Tout passe, la puissance et les puissants!

l'ébéniste. — Vous n'avez pas parlé de ça, monsieur Dumas; vous nous avez donné des recettes de cuisine.

dumas. — J'y reviendrai, mes amis; car, au pain de l'âme que je vous fournis depuis quarante ans, je veux encore ajouter quelques conseils capables d'améliorer le côté matériel de votre vie laborieuse. Je ne serai content que lorsque chaque Français pourra, chaque dimanche, ajouter au pot-au-feu traditionnel les tomates farcies à l'Alexandre Dumas! . Dans mon prochain entretien, je parlerai de mon voyage au Caucase, de mon séjour à la cour de Russie, et de la meilleure manière de manger les pommes de terre en robe de chambre. — A bientôt, mes enfants!

Le départ de l'*Homme des foules* est salué par des applaudissements tels, qu'ils font croire au chemin de fer du coin que deux trains se sont rencontrés.

Louis Leroy.

LES TRANSFORMATIONS DE L'HABIT.

Sur les épaules de qui suis-je? Mais je ne me trompe pas, je me trouve sur les épaules d'un collégien.

Son père m'a commandé pour que son fils puisse aller dans le monde pendant les vacances.

Avoir un habit est le rêve de tous les collégiens.

Aussi est-il fier de me porter. Depuis deux heures que je suis entre les mains de mon propriétaire, il m'a déjà essayé six fois.

Il m'a mis avec pantalon noir, pantalon gris, gilet blanc, cravate longue, cravate blanche, etc.; etc.;

Il ne cesse de s'admirer devant la glace.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



2 247

— Mon colonel, je réclame que la ration elle m'est insuffisante, vu que le major dit que j'ai le ver salutaire.
— Tu as le ver *salutaire*, et tu as le toupet de venir te plaindre !!! tu mériterais que je te fiche dedans, pour t'apprendre à me faire des réclamations mal fondées.



2124.

— Cristi ! sergent, que la fumée de ma soupe sent bonne !
— Silence, conscrit! quand vous aurez connu la fumée de la gloire, vous aurez le droit de manifester votre opinion sur celle de la soupe.

Bien qu'il n'ait aucune visite de cérémonie à faire, il supplie sa mère de le laisser sortir avec son habit.

On lui accorde cette permission.

Il se promène sur les boulevards et s'imagine que tout le monde le regarde.

Cela pourrait bien être, car je plisse horriblement dans le dos.

Les parents ont recommandé au tailleur de me faire très-large, parce que leur fils grossit.

Le collégien aperçoit une jeune biche qu'il a remarquée depuis quelque temps.

— C'est Maria, murmure-t-il en tressaillant, je puis lui parler, elle ne me repoussera pas, puisque j'ai un habit.

Il passe devant la donzelle pour se faire voir, celle-ci se met à rire aux éclats.

Le don Juan en herbe se demande ce qui peut occasionner cette hilarité.

Il s'arrête devant une glace et remarque qu'à l'extrémité de mon pan droit l'adresse du tailleur est restée cousue.

Très-vexé de cette mésaventure, il rentre chez lui en toute hâte.

* * *

Je sors de chez un des premiers tailleurs de la capitale.

On m'a placé sur une chaise, et mon maître n'a même pas jeté un regard sur moi.

On voit bien qu'il n'en est pas à son premier habit.

Il s'habille et m'endosse. Je vais probablement aller au théâtre.

Il est bien tard, car dix heures viennent de sonner.

Nous nous rendons au bal.

Malédiction !

Vous croyez sans doute que je n'aime pas le monde? Je l'adore au contraire, mais je ne peux pas souffrir les soirées.

Le bal est la mort des habits.

Mon maître, qui est d'une taille assez volumineuse, danse. Il transpire et me saccage.

Puis, vers trois heures du matin, il soupe. En mangeant il me couvre de taches.

Mais il n'y a pas que lui qui me détériore. Ce sont les femmes que je redoute le plus.

Le sexe faible, à quelque catégorie de la société qu'il appartienne, a la manie de se maquiller.

L'usage de la poudre de riz, du rouge, du blanc et du noir est connu par les jeunes filles honnêtes, comme par les dames du quartier Breda.

Elles se maquillent non-seulement la figure et le cou, mais même les bras.

La chaleur fait fondre tous ces mélanges. Alors, si elles s'appuient sur l'épaule de leur cavalier, comme elles en ont l'habitude, je suis couvert de poudre de riz, de pâte d'amandes et d'autres composés qui me mettent dans un piteux état.

Le lendemain on passe des heures entières à me dégraisser avec de la benzine; et pendant deux ou trois jours j'empeste les personnes qui m'approchent.

Souvent je fais des vœux pour être né sans pans et servir de veste à un garçon de café.

* * *

Aujourd'hui mon maître m'a décroché de très-grand matin.

Qu'avait-il donc à faire?

Il mit des gants noirs et une cravate blanche.

Nous nous rendîmes à un enterrement; mon maître venait de perdre son oncle, qui lui laissait trente mille livres de rente.

Je regardai la physionomie de l'héritier. Le brave garçon ne paraissait pas fort triste.

De temps en temps il essayait de faire la grimace, sans doute pour prouver son chagrin.

Arrivé à l'église, il tira son mouchoir et s'essuya les yeux à diverses reprises. Cette fois je vis de grosses larmes tomber de ses paupières.

C'est un noble cœur, pensai-je; son oncle lui laisse une fort belle fortune et il le pleure. Que de jeunes gens qui...

Il remit son mouchoir dans ma poche, je sentis une forte odeur d'oignon.

Je m'aperçus que cette odeur partait du mouchoir, qui contenait trois gros oignons coupés en quatre. Mon maître en s'essuyant les yeux *s'était fait des larmes*, pour prouver à l'assistance qu'il était un bon neveu.

O espèce humaine, comme tu joues bien la comédie !

* * *

Trois semaines après, j'étais brossé avec le plus grand soin : mon maître se mariait.

Ayant trente mille livres de rente, il avait trouvé facilement une riche héritière qui lui en apportait soixante mille.

Mais voyez comme en moins d'un mois j'avais servi à différentes choses!

On m'avait mis pour aller au bal.

On m'avait mis pour suivre un enterrement.

On me mettait maintenant pour aller à la noce.

J'étais tantôt un vêtement de fête, tantôt un vêtement de deuil.

Bizarrerie de la mode !

* * *

— « Par-devant maître Piélevé, notaire à Paris, nous déclarons que... »

En ai-je entendu de ces déclarations! Vous devinez qui je suis, n'est-ce pas?

Je suis un habit de notaire, parbleu !

Mon métier n'est pas très-gai. Je passe ma vie à régler des contrats de mariage, des actes de vente, des testaments.

J'assiste à d'étranges études de mœurs.

Tantôt c'est un contrat de mariage que le jeune homme déchire parce que le futur beau-père refuse de donner trente mille francs qu'il avait cependant promis d'ajouter à la dot de sa fille.

Tantôt c'est un moribond qui nous appelle pour faire un codicille afin de léguer toute sa fortune à sa cuisinière, histoire de jouer une bonne petite farce à sa famille.

Enfin je vois des choses bien curieuses; mais l'espèce humaine m'attriste.

* * *

— Monsieur, vous ne pouvez pas entrer.

— C'est au sujet d'une pétition que j'ai adressée à Son Excellence.

— Repassez un autre jour, nous n'avons pas le temps de vous entendre.

— De grâce!....

Et le solliciteur se jette à nos pieds et couvre de baisers mes pans.

Je suis l'habit d'un huissier, qui, après le ministre, est le plus grand personnage dans le ministère.

Non-seulement on se découvre devant nous, mais

même on se traîne à nos pieds comme vous venez de le voir.

Je ne changerais pas ma position contre celle d'un habit de banquier.

*
* *

— Si mon bourgeois est content, qu'il n'oublie pas de me donner un petit pourboire.

Hélas! voilà ce que moi, pauvre proscrit, j'entends dire toute la journée.

C'est moi qui envie le sort de tous mes semblables.

Vous me demandez qui je couvre?

Un croque-mort!

A. Marsy.

FANTASIAS.

On demande des chefs-d'œuvre...

Pour les jouer?

Non. Pour les mutiler.

C'est notre manière à nous d'adorer la musique. Que les jeunes compositeurs qui se plaignent de leur sort regardent un peu ce qui arrive à leurs anciens.

Un individu de quelque notoriété composa jadis une partition de quelque mérite. L'individu se nommait Rossini. La partition s'intitulait *Guillaume Tell*.

En a-t-on fait à la douzaine depuis, des *Guillaume Tell!* Je me suis laissé dire qu'il n'y en avait qu'un seul, et que l'Opéra désespérait de lui donner un pendant, — même avec *l'Africaine*.

Il semblerait donc, au premier abord, que *Guillaume Tell* dût être entouré de vénération!

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!

A l'origine, cette œuvre sublime fut méconnue, puis découpée en lever de rideau!

Il y a quelques années, on la rétablit en son entier, non sans stigmatiser avec indignation la conduite des directions précédentes, qui avaient agi comme des sapeurs, pour qui rien n'est sacré.

Sur la foi de cette vertueuse colère, le public se croyait à jamais à l'abri de ces profanations maladroites.

Mais le ballet a commandé.

Ah! vous avez des droits superbes, monsieur le ballet. Et voici que — pour servir de hors-d'œuvre aux mollets de mesdemoiselles, — on a repris *Guillaume* haché et tronqué.

Le génie servant de concierge à l'entrechat!

Qu'en doivent penser les étrangers qui assistent aux représentations de notre première scène lyrique? Que si elle est la première et agit ainsi, on demande ce que feront les autres.

Êtes-vous bien sûrs, dites-moi, que ce ne soit pas à cause de ces maladresses et de ces irrévérences que Rossini est muet?

Triste! triste!

*
* *

Pendant que je suis en train de signaler quelques abus, je crois de mon devoir de protester contre l'abus que les cirques citadins ou forains font des enfants.

Toutes les fois que je vois un de ces petits êtres se disloquer ou faire craquer ses frêles os dans l'intérêt de la recette, je pense aux parents qui envisagent la famille à ce point de vue.

Et je me rappelle un dialogue que j'entendis un matin derrière une baraque de la fête de Saint-Cloud.

Deux mégères du banquisme causaient à cœur ouvert de leurs petites affaires, sans se douter qu'un indiscret se permettait de surprendre leurs secrets.

— Non, voyez-vous, faisait l'une, ma fille me désole.

— Vraiment?

— Oui, me désole, c'est le mot. Mon garçon va bien, lui, très-bien; mais elle... c'est mon désespoir. Une enfant pour l'éducation de laquelle on n'a rien négligé, on peut le dire.

— Quoi donc qu'elle a? Est-ce qu'elle est menteuse?

— Eh! non.

— Voleuse?

— Eh! non.

— Gourmande, malhonnête?...

— Pas tout ça, mon Dieu!... mais *croireriez-vous* qu'elle va sur seize ans et qu'elle ne sait pas encore mettre ses jambes derrière sa tête!...

*
* *

Dialogue.

— Dis donc... tu sais?

— Quoi?

— Girardin.

— Après?

— Il vient de faire la pièce qu'il annonçait dans sa préface.

— *Les Deux sœurs?*

— Oui; et il l'a portée au Vaudeville, où ce sera joué à la représentation gratuite du 15 août.

— Il tient à ce que le public en ait pour son argent...

*
* *

Un lunatique que ce X..., l'humoristique pianiste.

Dernièrement il avait joué devant je ne sais quelle petite cour allemande.

Le lendemain on croit devoir lui envoyer — c'est dans les mœurs là-bas — une croix quelconque, accompagnée d'une lettre souriante du chambellan du petit prince germain.

X... qui a sur ce sujet des idées arrêtées, renvoyait la décoration un quart d'heure après, avec une réponse pour le bon chambellan; réponse qui commençait ainsi :

« Monsieur,

» N'ayant *d'ordres* à recevoir de personne, je vous prie, etc..... »

*
* *

Non, elle n'est pas morte, la divine Poésie.

Un correspondant anonyme a daigné m'envoyer cette semaine un exemplaire d'une satire de son cru.

La satire, signée B..., est une imitation de certain morceau de Boileau intitulé :

« *Les embarras de Paris.* »

Seulement, au lieu de Paris, et sans souci de l'annexion, M. B... a flagellé... les Batignolles, dont il décrit les désagréments avec une *furia francese* — qui ne l'est pas toujours, française.

Cet éclatant accès de rimes se termine par une imprécation contre les Batignolles, qui finit sur ces deux vers que j'ai voulu sauver pour la postérité :

Et vide d'habitants, en proie à tous les maux,
Puissions pour ce pays n'être plus que *Monceaux!*

M. B.... a affranchi cet envoi.

Avoir dix centimes et en faire de pareils usages!

Je comprends la peine de mort!

*
* *

A Mabille.

— Regarde cette brune.

— Pas mal.

— Comment, pas mal?

— Certainement.

— Vandale!... Tu ne dégustes donc pas cette taille?...

— Complétée par la crinoline.

— Ces cheveux....

— A soixante francs le mètre.

— Ce teint....

— Garanti sur facture.... On reprend les flacons pour cinquante centimes.

— Ces yeux....

— Prolongés, comme la rue de Rivoli, à l'aide du khol bienfaisant.

— Ces dents....

— Prononciation parfaite..., mastication assurée.

— Laisse donc..., tu as beau dire, elle est adorable.

— Affaire de goût.

— Vois un peu! quel éclat! quel entrain! quel feu!

— D'artifices!

Pierre Véron.

La cinquième édition des *Mystères de la main*, par Ad. Desbarrolles, vient de paraître, revue, corrigée et augmentée d'une feuille entière. L'auteur a supprimé de son livre, et remplacé par des observations nouvelles, toute tradition qui ne lui a pas paru suffisamment prouvée par l'expérience de cinq années, et il a enrichi son volume de curieuses recherches physiologiques tendant à expliquer par des causes naturelles les surprenantes divinations de la chiromancie.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 494. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 17 Juin 1865.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

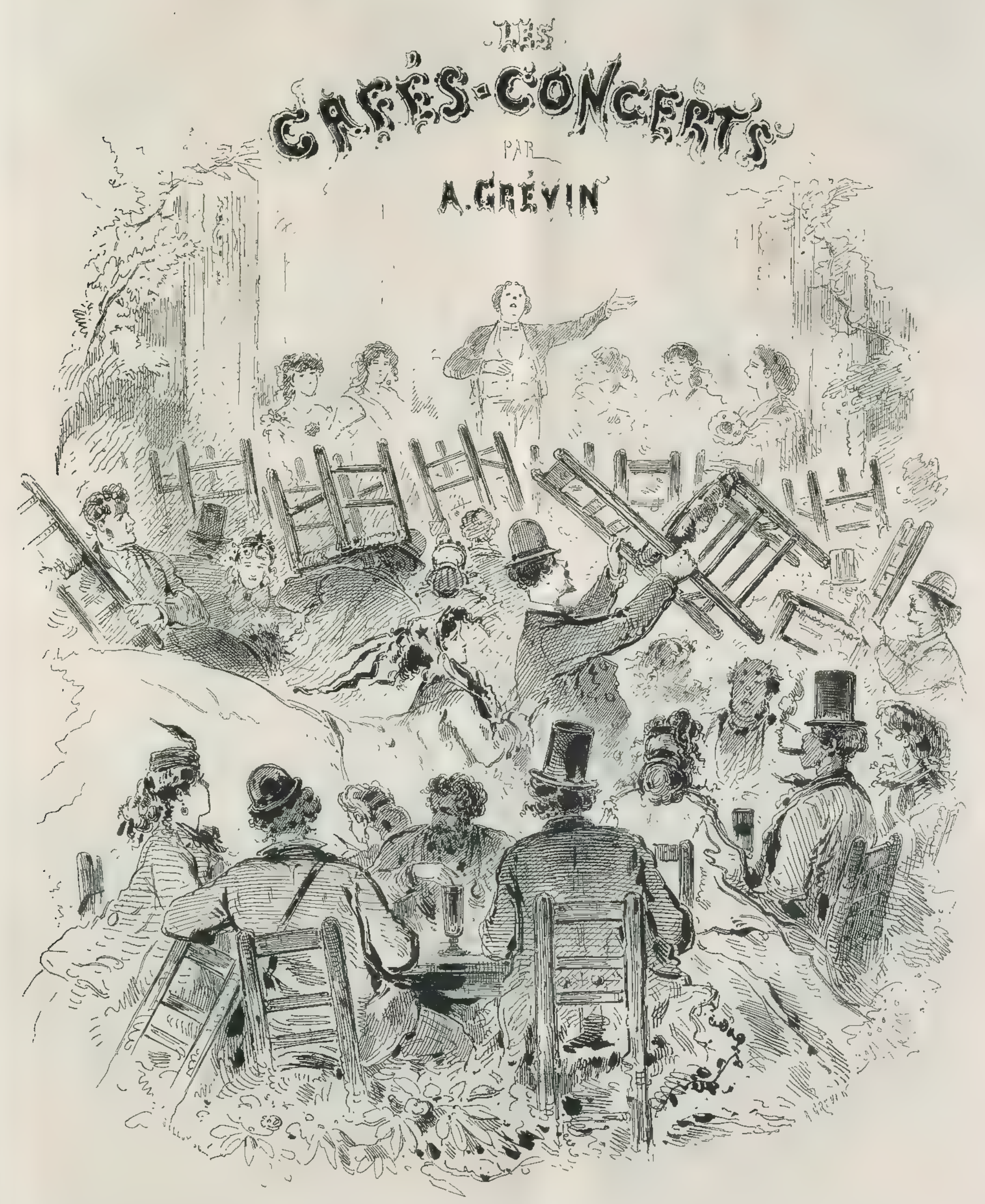
JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.



ASPECT GÉNÉRAL D'UN CAFÉ-CONCERT D'ÉTÉ QUELQUES MINUTES AVANT L'APPARITION DE L'ARTISTE EN VOGUE.

23249

LES CAFÉS-CONCERTS D'ÉTÉ, — par A. Grévin (suite).



23250

— Pas d' place, he! là-bas?
— Si! encore une petite.
— Baoum! alors, eul'vez l' bœuf! non, passez, monsieur (j' voulais dire).



23251

— Des chaises? Tenez, v'là notre dernière; et vous voyez, elle est gardée.



23252

— Je supplierai monsieur de vouloir bien laisser ce jeune homme à terre; ayant l'ouïe un peu dure, pour que j'entende la musique, il faut que je la voie.

LES CAFÉS-CONCERTS D'ÉTÉ, — par A. Grévin (suite).



LES CHEVALIERS DU POURBOIRE A L'ENTRÉE D'UN CAFÉ CONCERT QUI N'A PAS D'*ETOILE*.



— Dou you speach English?
— Plaît-il?
— Dou you speach English?
— Je ne comprends pas bien ce que vous voulez me dire, mais je m'en doute; c'est des bêtises, n'est-ce pas?



Des cigares de maître!



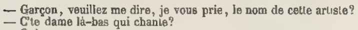
— Garçon, combien c' que c'est?
— Deux chopes, quarante-huit sous.
— Qua-ran-te huit sous!!! j' vas vous en donner six, et n' disez rien, ça serait comme si vous chantiez.



— Monsieur oublie le petit pourboire du garçon.
— Vous avez soif?... Tenez, mon ami, buvez ma chope.

LES CAFÉS-CONCERTS D'ÉTÉ, — par A. GRÉVIN (suite).





— Garçon, veuillez me dire, je vous prie, le nom de cette artiste?
— C'te dame là-bas qui chante?
— Oui.
— Oh! j' m'occupe pas d' ça!



— Vous n' savez pas, monsieur, j' vas vous m'ner à Mabille voir danser Filandreux.

(*Guide de l'Étranger dans Paris.*)

L'ÉMEUTE AU CAFÉ-CHANTANT.

M. DUBOULOT *consultant le tarif des consommations.* — Sac à papier! ils vont bien ici. C'est quatre fois plus cher qu'ailleurs.

MADAME DUBOULOT. — Dame, ils ont Miranda

M. DUBOULOT. — Oh! c'est égal, c'est indécent.

LE NEVEU, *dix-neuf ans, élevé à Pont-Levoy.* — Que chante cette dame, mon oncle?

M. DUBOULOT. — Je ne sais pas, mais c'est très-fort.

Une société de commis de magasin et de demoiselles sans profession prend place près de la famille Duboulot.

OSCAR. — Où est Bianca! On m'a pris Bianca!

BOUCHON. — Mais non; elle allume son cigare à celui d'un monsieur placé derrière nous.

OSCAR. — C'est différent, me voilà rassuré.

LE GARÇON. — Que faut-il servir à ces messieurs?

MADEMOISELLE FLIPOTE. — Des glaces.

BOUCHON. — Aux truffes, n'est-ce pas? Ma chère, vous êtes de la dernière intempérance. Garçon, une canette.

LE GARÇON. — Trois canettes?

BOUCHON. — Une seule pour commencer.

LE GARÇON. — Monsieur, vous êtes six, vous devez commencer par trois; vous continuerez après comme vous l'entendrez.

OSCAR. — C'est bon, apportez-en trois.

HAQUET, *chef de rayon et philosophe.* — Ces gens-là ont raison de spéculer sur notre imbécillité; pourquoi venons-nous ici?

OSCAR. — Mon cher, Miranda a du talent.

BOUCHON. — Énormément.

HAQUET. — En quoi consiste-t-il? Je n'ai jamais pu le découvrir.

MADEMOISELLE FLIPOTE. — D'abord elle prononce admirablement.

HAQUET. — Moi aussi je prononce bien, très-bien même, et le patron ne me donne pas deux cents francs par jour pour ça.

MADEMOISELLE AMBROISINE. — Qu'il est bête, ce Haquet! Est-ce que vous chantez, vous?

HAQUET. — Donnez-moi deux cents francs, et je chanterai.

MADEMOISELLE FLIPOTE. — Ça serait du propre! Le malheureux ne sait pas que sa voix fausse a retardé notre union de six semaines.

HAQUET. — Hélas! pourquoi n'ai-je pas chanté plus faux encore!

MADEMOISELLE FLIPOTE. — Toujours gracieux.

OSCAR. — Haquet ne tient pas compte de la méthode de Miranda.

HAQUET. — Oui, elle n'a qu'un trait, mais elle l'exécute à ravir.

BOUCHON. — Supérieurement!

HAQUET. — Il tient à la fois de la tyrolienne, du hoquet et de la mélodie du rince-bouche, doublée d'un peu de ventriloquie.

OSCAR. — Mais où donc est Bianca?

BOUCHON. — Puisqu'on te dit qu'elle allume son cigare. Ah! ah! voilà le prince Gonzalve de Cordoue qui vient entendre la diva.

M. DUBOULOT. — Seriez-vous assez bon, monsieur, pour me le désigner?

BOUCHON. — Là... à droite... Un beau brun.

M. DUBOULOT. — Il est seul?

BOUCHON. — Non; la princesse est avec lui. Attendez donc... Est-ce la princesse?

HAQUET. — Je ne l'affirmerais pas, moi; celle-ci a l'air très-distingué.

BOUCHON. — Le beau monde arrive : voici le marquis de la Vera-Cruz, le baron des Adrets, la comtesse de la Solfatare avec madame Cavalcanti; tout ce qu'il y a de mieux.

LE NEVEU *à son oncle.* — C'est extrêmement bien composé.

M. DUBOULOT. — La meilleure société.

HAQUET. — Tout à fait. Il n'y a que moi qui ne suis pas titré ici.

M. DUBOULOT. — Cet honneur me fait défaut aussi, monsieur.

HAQUET *poliment.* — On ne le dirait jamais, monsieur.

OSCAR. — Bianca n'arrive toujours pas.

BOUCHON. — Ne sois pas inquiet, je la vois... elle jase avec un monsieur.

On continue de causer sans écouter le fretin des chanteuses; on réserve son attention pour la célèbre Miranda. Enfin le moment de l'entendre est venu, mais elle ne vient pas, elle, ce qui commence à inquiéter les amateurs.

OSCAR. — Ah çà, est-ce qu'on se moque de nous? Encore le comique!

BOUCHON. — Et Miranda ne paraît pas.

HAQUET. — Garçon!

LE GARÇON. — Voilà, voilà!... que faut-il servir à monsieur?

HAQUET. — Miranda tout de suite, ou je redemande mon argent.

LE GARÇON. — Ah! c'est que... on croit... voilà, voilà! (*Il s'éloigne*).

VOIX NOMBREUSES. — Miranda! Miranda!!

LES CAFÉS-CONCERTS D'ÉTÉ, — par A. GRÉVIN (fin).



23260

— Garçon, je ne vous avais pas demandé de hanneton dans mon bock.
— Oh! ça doit être un retardataire.
— Eh bien, que faites-vous là?
— Dame, je l'ôte à monsieur; j' pense bien que monsieur n'a pas l'intention de le boire.



23261

— Y a p'us d' place?
— Tu sais bien, galopin, que pour toi il y en a partout et toujours; mais surtout soyons convenable.

M. DUBOULOT. — Si cette demoiselle ne paraissait pas, je m'en consolerais difficilement.

MADAME DUBOULOT. — Nous avons sept francs de consommation.

LE NEVEU. — Le bruit augmente... si nous partions, mon oncle?

M. DUBOULOT. — Sans avoir vu Miranda! Jamais!

OSCAR. — C'est dégoûtant! Pourquoi ne vient-elle pas?

HAQUET. — Je m'en félicite, ce commencement d'émeute est très-réjouissant.

Les cris redoublent. Le comique s'avance et fait trois saluts au public.

LE BARON DES ADRETS. — Allez-vous-en, vous! vous n'avez déjà que trop chanté.

OSCAR. — Oui, oui! Miranda! Miranda!!

LE COMIQUE. — Mesdames... messieurs...

LE MARQUIS DE LA VERA-CRUZ. — Tiens, c'est Miranda déguisée en homme!

MADAME CAVALCANTI. — Quelle balançoire! Elle n'est pas si bien que ça.

LE COMIQUE. — Messieurs, notre camarade mademoiselle Miranda, s'étant trouvée...

OSCAR. — Ça ne fait rien! Qu'elle vienne tout de même! Elle n'en chantera que mieux!

HAQUET. — Mais tu ne sais pas de quoi il s'agit.

LE COMIQUE. — S'étant trouvée subitement indisposée... (*vociférations*), réclame toute votre indulgence.

La fin de cette annonce calme immédiatement le public.

LE BARON DES ADRETS. — C'était bien la peine de nous faire peur. Sa voix est infiniment plus agréable quand elle est enrouée.

Le comique, comprenant l'erreur dans laquelle il a plongé son public, reste toujours à la troisième position du régisseur qui a quelque chose à dire.

LE COMIQUE. — ... réclame toute votre indulgence, car elle ne pourra pas se rendre au *théâtre*, ce soir.

Ici, la scène tourne au tragique. Le public, déçu dans sa plus chère espérance, essaye de se calmer en se livrant à un tapage abominable.

OSCAR. — C'est ignoble! ignoble!! gnoble!!!

BOUCHON. — Qu'on rende l'argent!

LE NEVEU. — Mon oncle, allons-nous-en.

M. DUBOULOT. — Non! je suis venu pour voir Miranda, je verrai Miranda!

MADAME DUBOULOT. — Mais si elle est malade...

OSCAR. — Des farces! D'ailleurs, elle n'en a pas le droit.

LE PUBLIC. — Non, non!

Les chopes, les demi-tasses et les petits verres commencent à s'entre-choquer d'une façon alarmante pour le matériel de l'établissement.

Les garçons courent d'un air effaré comme autant de mouches du coche.

MADEMOISELLE FLIPOTE. — C'est très-drôle, très-drôle.

MADEMOISELLE AMBROISINE. — C'est plus amusant que le *Sapeur*.

OSCAR. — Bianca!... Bianca!... viens donc!

BOUCHON. — Puisqu'on te dit qu'elle allume son cigare.

On monte sur les chaises et l'on renverse les tables.

LE NEVEU. — Mon oncle, ça finira mal, retirons-nous.

OSCAR. — J'en suis déjà à ma quatrième chaise de cassée!

HAQUET. — On fait beaucoup de consommation ce soir.

Le vacarme allant crescendo, l'autorité se décide à intervenir. Elle tâche vainement de faire comprendre au public que Miranda n'est point à l'abri des refroidissements, et qu'il n'y a pas lieu de demander sa tête parce qu'elle a le cerveau pris.

OSCAR *criant*. — Mais si Miranda ne chante pas, la canette ne vaut plus que six sous!

HAQUET. — Oscar, tu tombes dans la réaction.

OSCAR. — Les autres chanteuses doivent faire baisser la bière. C'est ignoble! gnoble!! gnoble!!! (*Il se précipite en furieux sur les verreries des Duboulot et les abîme avec soin.*)

LE GARÇON *accourant*. — Je vous y prends, vous autres, en pleine casse.

M. DUBOULOT. — Devant ce gaz qui m'éclaire, je vous jure! ..

LE GARÇON. — Au poste, au poste!

LE NEVEU. — Mais ce n'est pas moi, ce sont ces messieurs.

MADAME DUBOULOT. — Mon neveu est incapable...

LE GARÇON. — Dans son état, je ne dis pas; mais il est fort sur les carafes cassées.

Il faut une victime! Duboulot neveu est dénoncé et chargé de chaînes moralement. On cueille quelques délinquants à droite et à gauche, ce qui ne laisse pas que de rasséréner les esprits et de verser un baume consolateur sur les plaies de ceux qui restent.

HAQUET. — Encore une manifestation d'avortée!

DUBOULOT *à Oscar*. — C'est vous, monsieur, qui avez jeté moralement mon neveu dans les fers en vous livrant sur nos carafons de groseille à des excès de tout genre.

OSCAR. — Comment, monsieur, vous supposeriez...

MADAME DUBOULOT. — Nous ne vous avons peut-être pas vu?

OSCAR. — Mirage trompeur, madame. Si je ne respecte pas ma famille, j'ai toujours respecté la propriété.

HAQUET. — Propos oiseux. Monsieur et madame, allez réclamer votre neveu, et il vous sera rendu, n'en doutez pas.

M. DUBOULOT *avec amertume*. — Et l'on dit que cet endroit chantant est bien composé!

MADAME DUBOULOT. — Merci! (*Le mari et la femme s'éloignent.*)

OSCAR. — Maintenant que c'est fini, je vous déclare que je suis sérieusement inquiet de Bianca.

BIANCA *surgissant comme le spectre de Banquo*. — Mais je suis là, mon chéri.

OSCAR. — Ce cigare a été bien long à allumer, mademoiselle!

BIANCA. — J'ai causé un peu avec un monsieur très-laid.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



— Q'est-ce que c'est que ce troubadour-là qui se permet de prendre du ventre avant le commandement!... veillez un peu, major, à me faire dégraisser l'ordinaire de ce gaillard-là.



— Pour arrêter l'hémorrhagie, une clef dans le dos, c'est un petit moyen bon pour le civil; mais pour le militaire un sabre a bien plus de chic.

OSCAR. — Quel monsieur?

BIANCA. — Un professeur de première année à l'École de droit.

OSCAR. — Hum!... enfin!... Et sa conversation à ce monsieur?

BIANCA. — Oh! des plus insignifiantes; elle ne m'a pas empêchée d'entendre Miranda. A propos, qu'est-ce que vous aviez donc après elle, ce soir?

Louis Leroy.

UNE CHAINE A ROMPRE.

Je suis libre, j'ai rompu avec Juliette.

Cette rupture a été difficile et pénible pour moi.

Mais maintenant que tout est fini, je suis dans le ravissement.

Cette vie ne pouvait durer plus longtemps.

Juliette me faisait dépenser beaucoup trop d'argent; et pourtant elle passe pour être économe.

Comment sont donc les autres!

Je lui ai dit hier soir que je me mariais et que par conséquent nous ne devions plus nous voir.

Il y a eu des pleurs et des grincements de dents.

Elle m'a fait promettre de revenir sitôt que ma femme serait morte.

Ma femme ne peut pas mourir, puisque je n'ai nullement l'intention de me marier.

Voici bientôt deux ans que durait cette liaison, c'était insensé.

Je n'appartiens plus qu'à moi seul.

Vive la liberté!

***

Quelle heure est-il?

Neuf heures.

Que neuf heures!

Ordinairement, à cette heure-ci je déjeunais avec Héloïse.

Nous causions, et le déjeuner se prolongeait jusqu'à midi.

Ma foi, je puis causer, si bon me semble, ma femme de ménage ne demande pas mieux que de bavarder avec moi. Elle est au courant de toutes les nouvelles du quartier, sa conversation doit être fort intéressante.

Mais j'aime mieux ne pas lui parler, elle en prendrait l'habitude, et tous les jours elle m'ennuierait avec ses cancans.

***

Quelle heure est-il?

Midi.

Cette pendule ne marche donc pas?

Elle doit être arrêtée.

Voyons quelle heure marque ma montre.

Midi moins le quart, et elle va comme la Bourse.

Sapristi! comme le temps marche lentement!

Que peut donc faire en ce moment Juliette?

Elle s'habille, puis elle ira voir sa sœur ou sa mère, qui demeurent à Batignolles.

Ou bien elle fera une partie de plaisir avec un jeune homme.

Oh! si cela était, je...

Pourquoi me mettre en colère? elle a le droit de sortir avec un autre, puisque je l'ai quittée.

Il faut qu'elle cherche un amant, elle ne peut pas vivre de l'air du temps

Cela m'agace de penser toujours à elle.

Pour me distraire, je veux aller me promener.

Où ça?

Parbleu! au Jardin des plantes. C'est un endroit charmant.

***

Je m'ennuie dans ce jardin.

La dernière fois que je suis venu ici, c'était avec elle; il y a deux mois de cela.

Elle prenait plaisir à jeter du pain aux animaux.

Dans cette seule journée, elle a lancé pour plus de six francs de pain bis à l'ours Martin.

Et cet animal n'a pas été rassasié.

Cette fille était insensée de dépenser ainsi mon argent. Aussi ne dois-je pas la regretter.

Les bêtes féroces semblent me regarder avec étonnement; elles ont l'air de me demander pourquoi je ne suis pas avec elle. En effet, je suis toujours venu en compagnie de Juliette.

Ces animaux doivent la regretter, elle était assez aimable pour eux.

Je m'ennuie horriblement dans ce jardin, qui me rappelle beaucoup trop de choses.

Je vais aller me promener au Bois.

Voici justement une voiture découverte.

— Cocher, arrêtez!

***

Ça n'est pas drôle la cascade.

La promenade au Bois est agréable quand on est deux... pas du même sexe.

On vient ici le soir, vers neuf heures, quand le lac est éclairé par une belle lune, lorsque de brillantes étoiles scintillent au firmament.

Mais seul, à trois heures de l'après-midi, il n'y a plus de poésie.

Voici une allée où je m'arrêtais souvent avec Juliette.

Nos deux noms sont gravés sur l'écorce de cet arbre.

Mais en venant ici j'aurai donc continuellement ce souvenir sous les yeux? A moins de prendre par une autre allée.

Je veux détruire ce vestige amoureux.

J'ai justement mon couteau.

Voilà qui est fait.

Bon, un garde qui court après moi.

Il prétend que je détériore les arbres du Bois et dresse procès-verbal.

J'en ai pour mes vingt-cinq francs. C'est cher! mais j'ai anéanti un souvenir.

***

Cocher, arrêtez-moi devant ce restaurant. Je veux faire un bon dîner et boire pas mal,

De cette façon j'oublierai peut-être celle qui occupe toujours mon esprit.

J'ai eu tort d'entrer dans ce restaurant, où je viens ordinairement.

La dame du comptoir est stupéfaite de me voir seul.

Et Casimir donc! le garçon préposé aux cabinets particuliers.

— Madame est donc malade?

— Non, mon ami, j'ai rompu.

— Serait-il vrai!

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



2326₁

— Christine, recevez mes adieux; le souvenir de vos bontés restera dans mon cœur, plongé jusqu'à la garde... De loin, comme de près, soyez toujours digne de l'armée française dont je suis l'organe, comme vous en êtes le plus bel ornement.



2326₆

— Le tablier du sapeur est un emblème; c'est comme qui dirait la grande tenue de cuisine de l'armée française quand elle va tremper la soupe aux ennemis de la patrie.

— Tout est fini.

— C'était pourtant une bien charmante personne qui....

— Cessez vos éloges, mon ami, je vous en prie.

En effet, cela m'agace d'entendre louer une femme que j'ai quittée.

— Servez-moi des mets délicats et les vins les plus fins.

***

Je n'ai point d'appétit.

Je n'ai touché à aucun plat, et mon dîner, qu'on a pu servir à un autre, m'a coûté trente francs.

Quand je venais ici avec Juliette, je ne dépensais jamais plus de vingt francs.

En ce moment que peut-elle bien faire?

Elle doit dîner avec sa mère.

Je suis certain que cette fille, puisque je l'ai quittée, cherchera à se faire une position pour vivre du produit de son travail.

Toujours son souvenir qui me revient, c'est insupportable.

Que faire pour passer la soirée? Je vais aller au théâtre, à la Gaîté, voir un drame.

***

Chaque fois que je venais ici avec elle, je louais cette petite baignoire.

Nous étions là à merveille.

Juliette écoutait attentivement la pièce, elle croyait que c'était arrivé, et elle pleurait tant qu'elle trempait son mouchoir et le mien.

Le poids d'un drame est trop lourd à supporter seul, je m'en vais.

Il est dix heures, je retrouverai mes amis au cercle.

Je jouerai; le jeu fait oublier bien des choses.

***

Je viens de perdre cinq louis à l'écarté. C'est bien de ma faute. Je ne fais pas attention à mon jeu.

Je refuse de donner des cartes lorsque je n'ai pas un seul atout.

Je pense toujours à elle.

Je cesse de jouer, car je perdrais jusqu'à mon gilet de flanelle.

Sapristi! j'ai dépensé de l'argent aujourd'hui.

Cette somme-là m'aurait suffi pour m'amuser plusieurs jours avec Juliette.

Souvent les femmes vous font faire des économies.

Rien ne coûte cher comme de vouloir se distraire quand on s'ennuie.

***

Avant de me coucher, je ne serais pas fâché de passer devant ses fenêtres, pour savoir si elle est chez elle.

Comme elle demeure au rez-de-chaussée, il est aisé de m'en assurer.

Oui, il y a de la lumière dans sa chambre à coucher.

A travers les rideaux je n'aperçois qu'une silhouette; donc elle est seule.

Oh! comme mon cœur bat avec violence! J'étouffe, je sens que je m'évanouis, il faut absolument que je lui demande du secours.

Voici sa porte, je n'ai pas même la force de frapper à sa fenêtre.

— Qui va là?

— C'est sa douce petite voix. C'est moi!... c'est moi... ouvre vite!

A. Marsy.

FANTASIAS.

Toucherions-nous au terme de nos souffrances?

Le port de salut s'ouvrirait-il enfin après de trop longues et trop cruelles épreuves? Il est permis de l'espérer, car deux illustres exemples ont été donnés au monde.

Listz, le Mengin de l'air varié, a posé son casque et est entré dans les ordres pour faire pénitence, sans doute, des abus de réclame auxquels il s'adonna pendant tout le cours de son existence.

Thalberg — un grand maître celui-là — dégoûté probablement de voir tant de médiocrités et d'impuissances déconsidérer l'instrument auquel il avait donné une âme, — Thalberg se livre à la culture de la vigne.

Allons, messieurs les fruits secs du piano, voilà qui vous ouvre une voie!

Ouvrez des cafés, — mieux vaut encore, fléau pour fléau, — l'absinthe que *vos rêveries pour la main gauche.*

Instituez-vous épiciers, agioteurs, pédicures, fondez des bazars à treize sous ou des agences de poules.

Tout! tout! pourvu que vous renonciez à la salle Herz!

***

Un bonheur ne vient jamais seul.

Pendant que le *pianisme* plie bagage, l'Académie ne décerne pas son prix de poésie viagère.

Trois mille francs, — le prix d'un employé ordinaire.

Le fait est que les concurrents qui se disputent habituellement les palmes de l'Institut, section de la rime, ressemblent à s'y méprendre à des fonctionnaires de la versification.

Ils montent au Parnasse comme on va à son bureau, — à heure fixe. Ils élucubrent une ode, — comme on libelle un article préfectoral, conformément aux formules consacrées.

Puis arrivent les chefs de bureau, — je veux dire les académiciens, qui examinent la besogne et font leurs observations.

— Le numéro deux se distingue par son assiduité. Voilà cinq ans de suite qu'il signe la feuille de présence poétique. Il faudra lui accorder une gratification.

— Le numéro trois manque de tenue... ses périphrases sentent l'estaminet.

— Le numéro quatre.....

Et l'on appelle ça encourager la littérature!

Oh! le vrai philanthrope que celui qui un de ces jours, avant de trépasser, rédigera un testament ainsi conçu:

(La suite au prochain paragraphe.)

***

Un testament ainsi conçu:

Considérant que tous ceux qui m'ont précédé dans la carrière des legs académiques se sont montrés ennemis du bon sens et bourreaux des générations subséquentes, en égarant sur le compte de leur vocation une foule de braves gens qui n'en peuvent mais;

Considérant que la poésie au dix-neuvième siècle est la plus désastreuse des opérations;

Considérant qu'il importe d'en détourner la jeunesse par tous les moyens possibles;

Sain de corps et d'esprit, nous avons combiné et écrit les dispositions du présent testament :

Art. Ier. — Par le sus-énoncé, nous léguons à l'Académie une somme de soixante mille francs dont les intérêts à cinq, soit trois mille francs, serviront à fournir un prix annuel, dit *prix de découragement*.

Art. II. — Tous les ans, pour distribuer ce prix, l'Académie ouvrira un concours sur le sujet le plus grotesque et le plus banal qu'elle pourra trouver, ce qui ne lui sera pas difficile, vu la grande habitude qu'elle en a.

Art. III. — Sur ce sujet, chaque concurrent devra fabriquer une pièce de mille vers.

Art. IV. — Lesdites pièces ayant été examinées, on choisira l'auteur de celle où se révélera la plus honnête intelligence; on le fera venir, et après lui avoir démontré paternellement combien il est coupable de faire un aussi fâcheux emploi des facultés que la nature lui aura départies, on lui remettra les trois mille francs, à condition qu'il s'engage par un serment solennel à ne jamais plus unir ni croiser deux rimes de sa vie.

Ah! le beau jour que le jour où un testateur dévoué rendra à la France un si éminent service!

***

Les syncopes répétées de mademoiselle Montaland, dans *les Vieux garçons*, a fourni à un amateur de rapprochements cette appréciation sensée :

— Le succès tombe, la fatigue reste, et Montaland s'évanouit.

(*Voir les Classiques*.)

***

C'était lundi, au lendemain de la victoire de *Gladiateur*.

On ne parlait que courses à la Bourse.

X..., le tripotailleur, s'approche d'un groupe.

— Moi aussi, j'ai gagné la semaine dernière dix mille francs.

— Bah! à quoi?

— A faire courir.

— Pas possible!

— Pardon, à faire courir de fausses nouvelles.

***

Ce *Gladiateur* est bien heureux.

La Fontaine, un homme d'esprit, faisait parler les bêtes; *Gladiateur*, une bête, fait parler les gens d'esprit depuis tantôt trois semaines.

Jamais ni un acte d'héroïsme, ni un chef-d'œuvre, n'ont tenu si longtemps l'attention publique.

Mais aussi comme l'avenir prendra sa revanche!

Vous vous rappelez *Vermouth*, le triomphateur de l'année dernière. Qui s'en soucie aujourd'hui?

Où est-il? où sont les neiges d'antan, les vieilles lunes et les chevaux de derby?

Autant vaudrait demander où est la beauté des biches quinquagénaires, la vogue de Ristori et le talent de Courbet!

***

A propos, Proudhon a laissé en mourant un livre sur l'art; et, dans ce livre, il se montre pour Courbet d'une indulgence inconcevable.

On en causait.

— C'est incompréhensible, disait quelqu'un. Proudhon a l'air de le représenter comme un grand peintre. Cela au lendemain du tableau qui figure à l'Exposition!...

— Justement!... c'est pour faire la paire. Les deux portraits ne sont pas plus ressemblants l'un que l'autre.

***

Y... le journaliste passe, non sans raison, pour vivre avec la langue française sur le pied de guerre.

Une guerre féconde en massacres.

Or, l'autre jour un garçon de bureau du.... vient avertir Y... qu'un monsieur désire lui parler.

— Qu'il entre!

Le monsieur entre en effet, salue et s'approche en tirant un volume de sa poche.

Y... avance la main en souriant gracieusement.

Mais l'inconnu prenant la parole :

— Monsieur, je prends la liberté de vous apporter un exemplaire d'une grammaire française dont je suis l'auteur et...

— Sortez, insolent! exclame Y... sans en écouter davantage.

Il avait pris cela pour une injure. Oh! la conscience! la conscience!

Pierre Véron.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire au 1er juillet sont instamment priés de ne pas attendre au dernier jour pour le renouveler, afin d'éviter des retards dans l'envoi du journal.— Le mode d'abonnement le plus simple est d'adresser au caissier du *Journal amusant*, 46, rue du Croissant, un mandat sur la poste, ou même pour cinq francs de *timbres-poste* si l'abonnement n'est fait que pour trois mois.

Il nous reste encore un petit nombre d'exemplaires du *Journal amusant*, **ANNÉE 1864**, que nos abonnés nouveaux peuvent se procurer en nous adressant un mandat de 47 francs. — Toutes les années précédentes sont *complétement épuisées*.



FEMME DE TARASCON.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 495. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 24 Juin 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

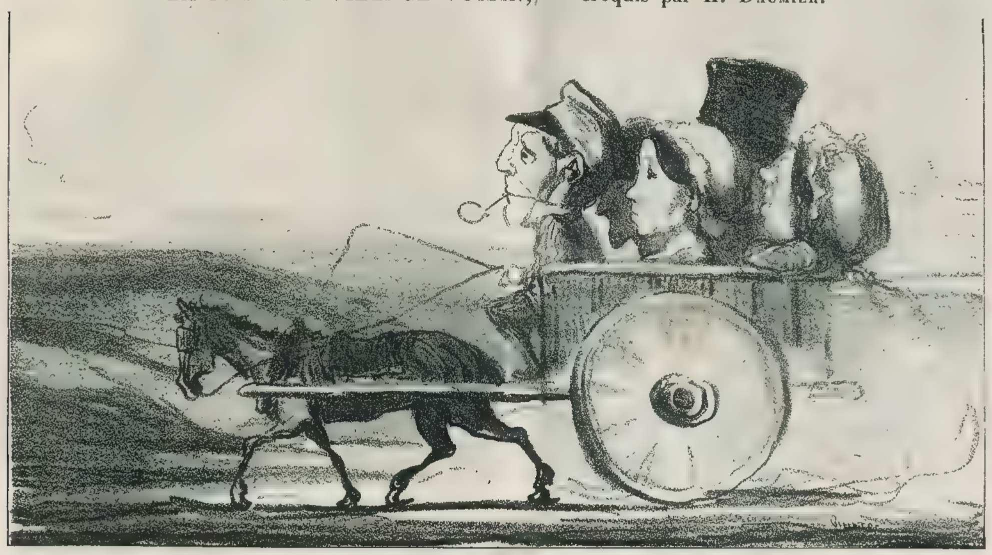
PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

LA FÊTE DU VILLAGE VOISIN, — croquis par H. DAUMIER.



A LA CAMPAGNE, PAS DE GRÈVES DE COCHERS, — LA CARRIOLE MARCHE TOUJOURS. 13266



GRAND BAL A PETIT ORCHESTRE. 13267

LA FÊTE DU VILLAGE VOISIN, — croquis par H. DAUMIER (suite).



VILLAGEOIS ÉCONOMES SE CONTENTANT DES BAGATELLES DE LA PORTE. 23268



UNE SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF FORMÉE POUR L'EXPLOITATION D'UNE MONTRE DE GENÈVE ET D'UN SAUCISSON DE LYON. 23269

LA FÊTE DU VILLAGE VOISIN, — croquis par H. Daumier (suite).



TROIS DEMOISELLES A MARIER.

UN ÉPISODE DE LA GRÈVE DES COCHERS.

Il est minuit, l'heure la plus compromise du cadran; le bois de Boulogne est désert; seule, une allée fort éloignée de tout centre habité est le théâtre d'une scène terrible que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Personnages : M. et madame Chatou; mademoiselle Ernestine, leur fille.

— La douleur se calme-t-elle? demande l'épouse à l'époux.

— Elle augmente, Rosalie, elle augmente encore.

— Aussi quelle idée d'avoir voulu revenir à pied de Boulogne!

— Pouvais-je prévoir que je me heurterais contre une de ces chausses-trappes placées dans le but de protéger les plates-bandes du bois?

— Pourquoi ne marchais-tu pas au milieu des allées, comme nous?

— N'augmente pas mes souffrances par des commentaires déplacés; tu devrais plutôt essayer de me porter avec Ernestine jusqu'à une place de fiacres.

— Oh, papa! dit la fille.

— Tu es fou, ajoute la mère; tu nous écraserais toutes deux.

— Alors laissez-moi mourir là; je finirai peut-être par m'y faire.

— Tu devrais essayer de marcher; ton pied n'est pas enflé du tout; mais monsieur est si douillet.

— Douillet, moi! douillet! Enfin!...

— Chut! dit Ernestine, j'entends le bruit d'une voiture.

En effet, un véhicule à deux chevaux s'avance dans l'allée, et une voix enrouée fredonne cette romance :

> Sont cochers, sont cochers,
> Sont faits pour marcher.

— Nous sommes sauvés! s'écrie madame Chatou; ce cocher chante, il doit être seul.

La voix de l'homme se rapproche, et le chant fait place à une causerie avec les chevaux.

— Qu'est-ce qu'est contents? C'est Poupon et Poupette. Ça leur paraît bon de se promener à la fraîche avec c'maître, sans traîner des faignants de bourgeois?

Poupette hennit en signe d'adhésion, et Poupon décrit un 8 avec sa queue.

A ce moment une forme s'élance du fourré à la tête des chevaux. Baptiste lève son fouet et va frapper l'agresseur; des accents suppliants retiennent son bras menaçant.

— Qu'est-ce que vous me voulez, vous? demande-t-il à madame Chatou.

— Cocher, c'est la Providence qui vous envoie à notre secours!

— Je me suis donné une entorse terrible, fait M. Chatou en s'avançant à cloche-pied, et vous pouvez me sauver d'une mort certaine.

— Pas mèche! sommes en grève; si je vous prenais dans mon coffre, j'serais déshonoré.

— Mais puisque vous êtes dehors?

— J'y suis pour promener mes chevaux. Les pauv'es bêtes s'mangeaient les sens à l'écurie, et le portier de mon établissement, qu'est mon ami, m'permet de les sortir sur le coup d'onze heures.

— Mais j'ai toujours été l'ami des cochers, soupire M. Chatou d'une voix attendrie, et les amis des amis....

— Connu! La preuve que vous êtes des bons?

— La preuve? J'ai lu le manifeste de *messieurs les cochers*, et je le trouve exquis.

— Êtes-vous pour l'abolition des *moyennes* quand la feuille est en règle?

— L'abolition des moyennes, répond M. Chatou, qui ne sait pas du tout ce qu'on lui demande, vous me demandez si je suis pour l'abolition des moyennes? En douter serait me faire injure.

— Et les quatre francs par jour que la Compagnie devra payer pendant trois ans à tout délégué fichu à la porte, qu'en pensez-vous?

— Je trouve cette prétention d'une modération ridicule; vous vous deviez à vous-mêmes, à vos délégués, de demander dix ans.

— J'en avais proposé vingt, moi; mais les avocats, les bavards, ont dit que c'était bête.

— Messieurs les cochers, vous n'avez pas d'ami plus chaud, plus ardent que moi.

— Allons, tant mieux, dit Baptiste; bien des choses chez vous.

Et le scélérat jette un petit *hue* à ses chevaux, qui se disposent à partir au pas relevé.

Mais le cocher a compté sans le courage d'une épouse; Rosalie se précipite à la tête de Poupette en s'écriant :

— Vous me passerez sur le corps plutôt que de nous abandonner là!

Ce cri du cœur attendrit Baptiste.

— Voyons, ousque vous demeurez?

— A Passy, grande rue.

— Justement, c'est là qu'est ma boutique. Allons, montez.

Les Chatou ne se le font pas dire deux fois et s'installent dans le fiacre avec empressement.

— Seulement, dit Baptiste, baissez les stores; nous allons passer devant le *Cocher fidèle*, et j' veux pas que les amis m'accusent de trahison. Hue, les Poupards!

En arrivant à Passy, le cocher voudrait bien brûler le *Cocher fidèle*, mais il est arrêté par des confrères qui prennent le frais à la porte du cabaret.

— Tiens, c'est Baptiste. Descends donc un brin.

— J' peux pas, faut que j'rentre les Poupards; le portier grognerait si je le faisais droguer trop longtemps. D'ailleurs le bazar est fermé.

— Eh! non; la porte de l'allée est ouverte. Allons, viens.

Le cocher résiste, il assure n'avoir pas soif; cette déclaration paraît tellement invraisemblable aux autres cochers qu'elle fait naître un doute en leur âme; ils ouvrent la portière du fiacre et constatent avec horreur la nature de son chargement.

LA FÊTE DU VILLAGE VOISIN, — croquis par H. Daumier (suite).



FAMILLE BOURGEOISE CONVAINCUE QU'ELLE DOIT TOUJOURS ET PARTOUT CONSERVER SA DIGNITÉ.

— Gredin de Baptiste! dit l'un.

— Brigand! ajoute l'autre, tu travailles quand les amis sont à la côte?

— J'vas vous dire....

— Tu berlingues des bourgeois en oubliant tes serments!

— Quand on vous dit que c'est un blessé.

— Rien n'est plus vrai, messieurs les cochers, s'écrie Chatou; j'ai la jambe perdue, et sans lui j'expirais au coin d'un bois.

Ernestine et sa mère joignent leurs protestations à celles du blessé.

— Ça ne fait rien, faut descendre tout de même, dit un grand rouge, révolté de cette violation du blocus.

— C'est bête, murmure Baptiste, le bourgeois est pour nous.

— Complétement! crie M. Chatou. Je suis pour le maintien de la *moyenne!*

— Plaît-il?

— J'affirme que la moyenne doit être conservée quand même! Toucher à la moyenne, c'est vouloir l'anéantissement des cochers!

— Et tu dis qu'il est pour nous, toi, Baptiste?

— Dame, tout à l'heure...

M. Chatou reprend : — Et ce que je dis pour la moyenne, cochers, je le dis aussi pour la sortie des voitures : ne souffrez pas que la Compagnie fasse sortir et rentrer graduellement ses voitures; non, non! ne le souffrez pas!

Le brave homme continue de patauger dans les prétentions de messieurs les cochers, et ne manque jamais de dire blanc lorsqu'il faudrait affirmer noir.

Sa femme l'arrête au moment où il va demander l'expulsion immédiate de tous les *délégués* en les frappant d'une amende de quatre francs par jour pendant trois ans.

— Et tu appelles ça être pour nous? dit le grand rouge à Baptiste.

— C'est son entorse qui le rend fou, c't homme. Allons, houst! descendez tous les trois.

— Pas avant que vous m'ayez conduit jusqu'à ma porte. Plutôt la mort!

Ernestine pleure, sa mère pousse des gémissements et Chatou ne comprend rien à l'ingratitude de messieurs les cochers.

Heureusement pour lui, une ronde de sergents de ville, attirée par le bruit, vient mettre le holà et ordonne à Baptiste de conduire les voyageurs chez eux.

Le cocher obéit et dépose en marronnant la famille Chatou à l'huis de son domicile.

— C'est égal, dit Baptiste, c'est pas gentil de votre part, vous m'avez mis dedans.

— Jamais je n'ai varié, dit M. Chatou.

— Eh bien, et c'te moyenne?

— Je suis toujours pour son maintien.

— Dans le bois vous disiez le contraire.

— J'avais tort alors.

— Non, c'est à c't'heure.

— Comment!... vous croyez?

— Pardié!

— Vous m'étonnez.

— Quand on vous le dit.

— Cela tient peut-être à une chose.

— A quoi?

— C'est que je ne sais pas du tout ce que c'est que votre moyenne.

— M'étonne plus alors.

— Je vous le jure sur l'honneur.

— Pour lors que j'aimerais autant causer avec Poupon et Poupette qu'avec vous.

— Deux de vos délégués?

— Eh! non; mes deux chevaux.

— Ah! pardon... Monsieur le cocher, voici le prix de mon transport en y comprenant celui de ma femme et de ma fille. Maintenant, dites-moi, est-ce que vous en avez encore pour longtemps à vous *grèver?*

— Est-ce qu'on sait?

— Vous nous manquez terriblement.

— Ça peut finir d'un moment à l'autre.

— Nous y perdrons de ne plus lire vos manifestes, je le reconnais.

— Ils sont soignés, hein?

— Je n'ai rien vu de mieux en ce genre.

— C'est moi qu'a trouvé le passage sur les délégués; seulement je demandais six francs par jour pendant vingt ans; ce n'était pas de trop.

— Je dirai même que ce n'était pas assez. Aïe! ma jambe. Excusez-moi si je vous quitte sitôt.

— A votre aise. Hue les Poupards!

Appuyé sur sa femme et sa fille, M. Chatou monte ses quatre étages en laissant un gémissement sur chaque marche.

Le brave homme se couche et tout en s'allongeant avec précaution dans son lit il ne peut s'empêcher de dire à sa moitié avec un certain orgueil : — C'est égal, Rosalie, me voilà fixé maintenant sur la grève des cochers.

— Tu y as compris quelque chose?

— Tout, sans exception.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est que leur moyenne?

— La moyenne, c'est comme qui dirait le milieu entre une chose et une autre.

— Ah!... Pourtant tout à l'heure, tu disais...

— Oui, mais j'y suis maintenant.

— Je n'y suis pas encore, moi.

— C'est tout simple, les femmes n'entendent rien aux questions d'économie politique; c'est ce qui fait notre

LA FÊTE DU VILLAGE VOISIN, — croquis par H. DAUMIER (suite).



LE RETOUR EST SOUVENT DIFFICILE.

force. Eteins la bougie, ma fille; demain je compléterai ma démonstration.

LOUIS LEROY.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire au 1er juillet sont instamment priés de ne pas attendre au dernier jour pour le renouveler, afin d'éviter des retards dans l'envoi du journal.— Le mode d'abonnement le plus simple est d'adresser au caissier du *Journal amusant*, 16, rue du Croissant, un mandat sur la poste, ou même pour cinq francs de *timbres-poste* si l'abonnement n'est fait que pour trois mois.

Il nous reste encore un petit nombre d'exemplaires du *Journal amusant*, **ANNÉE 1864**, que nos abonnés nouveaux peuvent se procurer en nous adressant un mandat de 17 francs. — Toutes les années précédentes sont *complétement épuisées*.

L'AVENIR DU CHEVAL EN 1870.

CHEZ LE VICOMTE DE GRANDPRÉ.

LE DOMESTIQUE *accourant*. — Monsieur, j'ai entendu hennir dans la chambre de votre cheval.

LE VICOMTE. — Serait-il déjà éveillé!

— Je le crois. Faut-il aller ouvrir les volets?

— Non, gardez-vous-en bien. Vous ne savez pas vous y prendre; car, en laissant pénétrer trop vite le jour dans la pièce, vous fatiguez la vue de mon cher cheval.

— Très-bien, monsieur.

Le vicomte va ouvrir lui-même tout doucement les volets.

— As-tu bien dormi, mon cher Toto; tu parais fatigué ce matin; tu as les yeux tirés. Aurais-tu eu un cauchemar? Pauvre bête, ça m'inquiète. Quel malheur que tu ne puisses pas parler, tu me dirais ce que tu ressens. Le Créateur aurait bien dû retirer la parole à la femme pour la donner aux chevaux.

Sur ces entrefaites arrive la vicomtesse.

— Toujours avec votre cheval, mon ami?

— N'est-ce pas naturel?

— Que les hommes sont insupportables avec leurs manies! Je ne sais vraiment pas pourquoi je me suis mariée, car il était facile de prévoir ce qui arrive aujourd'hui. D'abord vous vous êtes occupé de courses, afin d'imiter les Anglais. Puis un jour vous vous êtes pris d'une violente passion pour la race chevaline. Ne voulant plus que vos chevaux couchent dans une écurie, vous les avez fait monter dans vos appartements, et vous leur avez donné la meilleure chambre. Vous les soignez, vous les dorlotez comme nous mériterions de l'être. Franchement tous les hommes sont dignes d'entrer à Charenton.

— Mais non, ma chère amie, car si nous agissions autrement nous serions des ingrats. Les chevaux m'ont fait gagner une cinquantaine de mille livres de rente avec les paris que j'ai faits sur la vitesse de leurs jarrets. Et en les adorant nous leur prouvons que nous sommes reconnaissants des services qu'ils nous ont rendus.

— Si, comme le prétendent certaines gens, la métempsycose existe, je fais des vœux pour revenir sur la terre sous la forme d'une jument; au moins je serai aimée.

Le domestique vient annoncer que le déjeuner est servi.

Le vicomte prend Toto par son licou et l'installe à sa table entre lui et sa femme.

— Ma chère amie, attachez-lui sa serviette pour qu'il n'abîme pas sa crinière.

— Je suis donc sa femme de chambre?

— Ce que je vous demande n'est pas si difficile. A quoi pensez-vous donc? Je vous passe un biscuit de Reims, et vous le gardez pour vous!

— A qui dois-je le donner?

— A Toto, parbleu! Vous savez pourtant bien qu'il n'aime que cela.

— Excusez-moi.

LE DOMESTIQUE. — Promènera-t-on le cheval de monsieur aujourd'hui?

LE VICOMTE. — Évidemment. A trois heures je viendrai le chercher pour lui faire faire le tour du lac.

Donnez-moi mon journal. Ma chère amie, voulez-vous que je vous le lise?

LA VICOMTESSE. — Si la lecture à haute voix ne fatigue pas votre Toto?

— S'il comprend ce que l'on dit, cette lecture l'intéressera vivement.

Il lit :

« BULLETIN DU JOUR.

» Les cours de Saint-Pétersbourg et d'Angleterre sont en pourparlers afin d'unir la jument de la reine Victoria au cheval de l'empereur Alexandre.

» On pense que cette alliance consolidera la bonne entente qui existe déjà entre ces deux gouvernements.

» — Le roi de Prusse enverra en France son cheval favori pour courir le grand prix de Paris.

» — La reine de Madagascar vient d'abdiquer en faveur de *Rigolo Ier*, cheval de sang.

» Cette souveraine a agi ainsi pour n'avoir plus qu'à s'adonner aux liqueurs fortes.

» On pense que Rigolo conservera les anciens ministres.

» DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

» *Camélia*, la jument du Sultan, vient de mettre bas deux poulains.

» La mère et les petits se portent bien.

» — La pouliche de l'empereur d'Autriche est souffrante depuis quelques jours.

» Plusieurs vétérinaires français ont été mandés en toute hâte.

NAÏVETÉS, — croquis par Stop.



23273

— Tu vas me traduire cette lettre écrite en anglais : mais, comme elle est confidentielle, tu voudras bien me permettre de te boucher les oreilles!



23274

— Monsieur, il y a là un muet qui voudrait vous parler.
— Est-il véritablement muet?
— Dame... il le dit!



23275

— Dépêche-toi donc, papa, on t'attend!
— Eh bien! si on m'attend... je n'ai pas besoin de me presser.



23276

— Jack, il faut gagner la course des haies... à tout prix!
— Mais, mylord, si je me romps le cou?...
— J'augmenterai tes gages!

« NOUVELLES DIVERSES.

« *Rigolette*, la jument de M. le comte de Lagrange, ne recevra pas mardi prochain, mais elle recevra les mardis suivants.

« — Un malheur épouvantable est arrivé au baron de Z....

« *Franc-Toupet*, un cheval magnifique qui a gagné plusieurs courses au bois de Boulogne, est mort, hier soir, empoisonné.

« Par mégarde, un domestique imprudent avait donné à boire à *Franc-Toupet* de l'eau dans laquelle s'était débarbouillée la maîtresse du baron. Le maquillage tombé au fond de la cuvette avait été avalé par le cheval, qui ressentit bientôt des douleurs horribles.

« Deux heures après il expirait au milieu d'affreuses angoisses.

« Le baron de Z... a été si frappé de cette mort, que l'on a de sérieuses craintes pour sa raison, qui paraît fortement ébranlée. »

LA VICOMTESSE *interrompant son mari.* — Mon ami, vous avez tort de lire ces faits divers devant votre cheval.

LE VICOMTE. — Vous avez raison, cela peut l'impressionner et l'empêcher de dormir la nuit. Je vais sortir.

— Passez chez le médecin pour lui demander ce que je dois faire pour les douleurs névralgiques dont je souffre depuis quelque temps.

— J'aime mieux le prier de venir.

— C'est inutile.

— Par la même occasion il examinera la langue de Toto. Je trouve qu'il n'a pas beaucoup mangé au déjeuner.

SUR LES BOULEVARDS.

Le vicomte rencontre un de ses amis.

— Comment va ta jument, mon cher?

— Très-bien, et ton cheval?

— Il est un peu fatigué. C'est un animal qui exige beaucoup de soins.

— Est-ce que tu ne l'emmènes pas à la campagne?

— Si.

— Les bains de mer lui feraient du bien.

— Crois-tu?

— L'année dernière, j'ai conduit ma jument à Cobourg, et elle s'en est parfaitement trouvée.

— Mon cheval est beaucoup trop nerveux; les bains de mer l'irriteraient.

— On ne lui en fait prendre que de cinq minutes.

— Je préfère le conduire au Mont-Dore. Chez lui, je crois que c'est la poitrine qui est faible.

— Pas possible! L'air du Mont-Dore est très-vif; il peut faire grand bien à ton cheval comme il peut le tuer.

— Tu m'effrayes.

— Je te dis l'exacte vérité.

— Si j'avais le malheur de perdre mon cheval, je crois que j'en mourrais. Je dois l'aimer, car il a gagné l'année dernière plusieurs prix.

— Tu as tort de le faire courir trop souvent; cela le fatigue.

— Sois tranquille, maintenant il se reposera; je lui cherche une épouse : veux-tu lui donner ta jument?

— Avec grand plaisir.

— Ils ont l'air de se convenir; je crois qu'ils seront heureux ensemble.

— Viens dîner avec ton cheval mardi prochain.

— J'accepte.

— C'est sans cérémonie; il n'y aura que ma jument et moi.

SECOND AMI *arrivant.* — Ah! mes très-chers, je suis bien heureux!

LE VICOMTE. — Que vous est-il arrivé?

SECOND AMI. — Ma jument m'a donné un magnifique poulain.

PREMIER AMI. — Je vous en félicite.

LE VICOMTE. — La mère et le petit sont en bonne santé!

SECOND AMI. — Ils se portent à ravir.

LE VICOMTE. — Que faites-vous donc depuis trois semaines? On ne vous voit plus.

SECOND AMI. — A propos, ma femme est morte.

LE VICOMTE. — Ah bah!

NAÏVETÉS, — croquis par Stop (suite).



23277

— Six francs soixante.
— Allons, vous me le passerez bien à cent sous?
— Je vous ai dit six francs soixante!
— Voyons, six francs...
— Voulez-vous votre billet, oui ou non?
— Ah! c'est comme ça! Eh bien, je vas à un autre chemin de fer! Il n'en manque pas, allez, des chemins de fer!

23278

— Il y a deux témoins qui vous ont vu voler.
— Mais, monsieur le maire, je vous en amènerai cinquante qui ne m'ont pas vu.
— Diable! qu'en dites-vous, garde champêtre?...

SECOND AMI. — On l'a enterrée il y a huit jours. Je savais bien que j'avais quelque chose à vous dire.

A. Marsy.

FANTASIAS.

La grève des cochers....

Plaît-il?.... Vous étiez sûrs que j'allais commencer par là? Eh bien, non! vous avez raison. On en a assez et trop parlé.

Il est temps que le public à son tour se mette en grève sur ce chapitre peu récréatif. Les Parisiens, qui, au fond, ont du bon, en ont pris leur parti. Autrefois c'eût été un ahurissement général. Aujourd'hui que les idées ont progressé, nous prouvons ce mouvement... en marchant sans trop nous plaindre.

N'en parlons plus!

Mais quel encouragement pour Nadar, qui va faire, le mois prochain, sa quatrième ascension avec le *Géant!*

Comme le besoin de la navigation aérienne se fait impérieusement sentir!

Les grèves! on s'en moquera joliment le jour où chacun de nous aura dans un coin de son appartement son petit appareil à voler dans les airs.

Le temps d'ouvrir la fenêtre, et crac!...

Mais à quand le premier début?

***

En attendant cette merveille, nous en avons vu une autre cette semaine.

Il s'agit d'un médecin....

— Qui a sauvé tous ses clients?

— Allons, voyons, pas d'invraisemblances, s. v. p. Ce que je vous ai promis, c'est une merveille, mais non une impossibilité.

Il s'agit donc d'un médecin qui, n'ayant pas d'héritiers directs, a légué toute sa fortune à ses malades.

Le journal qui a proclamé la nouvelle ne dit pas s'il y a eu désignation nominative de chacun.

Tant pis!

C'eût été drôle.

On aurait lu, par exemple, sur le testament :

« — A M. X..., à qui j'ai posé cinquante sangsues dont il n'avait nul besoin, ... mille écus.

» — A madame Y..., que j'ai traitée pour une fluxion de poitrine quand elle avait une maladie de foie, comme je l'ai reconnu plus tard, pour la dédommager du danger que je lui ai ainsi fait courir. . . . dix mille francs.

» — A M. Z..., que j'ai soigné pendant six mois sans qu'il ait le moins du monde besoin de mes soins, cinq mille francs. »

Et cætera, et cætera.

Esculape jugé par lui-même! O révélations!

***

La lettre anonyme est une récréation que certaines gens croient pouvoir prendre aux dépens des journalistes et des hommes publics.

Dernièrement un de nos confrères recevait un billet ainsi conçu :

« Si vous continuez à éreinter M. X..., c'est à moi à qui vous aurez affaire.

» Je vous ferai un peu voir qui je suis.

» Rappelez-vous-le bien.

» Quant à mon nom, inutile de vous le dire. *Je ne suis pas comme vous, je ne signe pas mes turpitudes!* »

Est-elle assez jolie?

Calino compliqué, va!



M. de Girardin est infatigable.

Il a déjà une troisième pièce sur le chantier : *Les Trois amants.*

Si encore il renonçait au journalisme!



On rit toujours en cette bonne ville de Paris.

J'ai reçu hier un prospectus qui commençait ainsi :

« Monsieur,

» Inventeur d'un nouveau système de cercueils, je viens vous soumettre.... »

Farceur!

***

Le canard a des recrudescences étranges.

Le moment est propice, à ce qu'il paraît. On tue ceux-ci, on marie ceux-là.

On unit le duc de Brunswick à Isabelle la bouquetière.

Pourquoi pas le Persan de l'Opéra-Comique à Thérésa?

***

L'oncle et le neveu, — scène historique.

Lui, le neveu, était à Paris, où il plaide.

Lui, l'oncle, à ***, petite ville de province, où il plantait ses choux.

Soudain le neveu reçoit des avalanches de lettres où son oncle lui envoie force conseils sur le mariage.

« Reste garçon... ne te laisse pas séduire... sinon je te déshériterai. »

Justement le neveu était épris éperdument d'une veuve qu'il voulait épouser.

Que faire? La malédiction avunculaire le menace.

Il n'a qu'une ressource.

Il prend le chemin de fer avec sa future pour tâcher

AU CAFÉ-CONCERT DES CHAMPS-ÉLYSÉES, — croquis par A. Grévin.



23279

— Plus d' place ! allons donc, plus d' place! d' la place, quand y en a plus, y en a encore!
— Dans nos poches!



23280

— Madame! qu'est-ce que c'est que ça, s'il vous plaît, qu'ils viennent de nous çanter!
— Monsieur, je crois que c'est un morceau de *l'Africaine*.
— Un morceau seulement! Essecusez, il' y ont mis le temps!.... A l'Alcazar de Marseille, de *l'Africaine* tout entière, on n'en ferait qu'une boucée!!!

de dompter ce farouche ennemi de l'hymen, et trouve son oncle qui allait marcher à l'autel le jour même avec une ancienne petite dame retirée.

C'était pour dépister son neveu qu'il lui avait adressé ces épîtres.

Le plus joli, c'est que depuis huit jours ils n'ont encore osé s'avouer leurs intentions ni l'un ni l'autre.

Et leurs fiancées attendent toujours! Quel drame!....

*
* *

On en ferait toujours bien une pièce qui vaudrait celle du boulevard Bonne-Nouvelle.

C'était à la sortie de la première :

— Les *Victimes de l'Argent*, fit un critique, avec ce succès-là, il n'y a pas de danger que le Gymnase en soit une!

*
* *

On a bien crié contre d'Ennery.

Mais le dieu du drame, poursuivant sa carrière, continue à verser des torrents de lumière...

Vous connaissez la suite.

Tout récemment encore un directeur était en tête-à-tête avec un auteur qui déclamait contre le père de tant de succès centenaires.

— Vous avez beau dire, déblatérait l'auteur, votre d'Ennery fait toujours des fautes de français.

En ce moment le régisseur entre tenant à la main l'affiche qui annonce justement que le théâtre va remonter une vieille pièce dudit d'Ennery.

Et le directeur souriant :

— Il fait des fautes de français, mais peu importe, *puisqu'il se reprend!*

Pierre Véron.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 496. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 1er Juillet 1865.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

LES GRÈVES POUR RIRE, — par BERTALL.



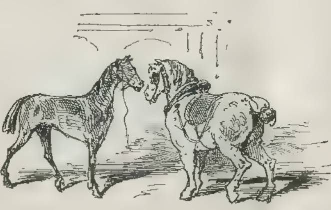
GRÈVE DE MESSIEURS LES FUTURS. 23281

— Considérant le développement incessant des robes, jupes, sous-jupes et crinolines, le prix du beurre et le renchérissement des légumes, MM. les futurs désirent : Que les dots soient aujourd'hui de deux cent mille francs au minimum.



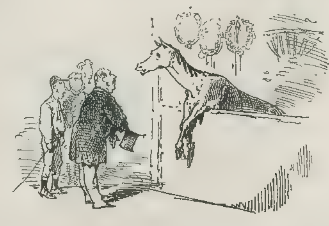
23282

MM. les gardes du commerce menacent de se mettre en grève, si l'on supprime l'établissement de la rue de Clichy.



23283

— Mon petit *Gladiateur*, tu n'es qu'un gamin. Si tu veux accepter une petite course ensemble avec un petit camion de deux mille cinq cents kilos, je te rends vingt-cinq longueurs.



23284

Gladiateur déclare à M. le comte de Lagrange qu'il se met en grève pour le Saint-Léger. Il désire une petite rente viagère de douze mille francs, afin d'être assuré de ne pas être employé aux petites voitures sur ses vieux jours.

LES GRÈVES POUR RIRE, — par BERTALL (suite).



23285

Inutile de se présenter pour exercer les fonctions de beau-père, si l'on n'est court et sanguin, offrant des espérances sérieuses d'apoplexie. Les porteurs de gastrites bien déterminées pourront être admis.



23286

Les belles-mères prendront l'engagement formel de n'ajouter à la famille aucune espèce de belle-sœur ou de beau-frere.



23289

Messieurs les beaux-pères seront vivement engagés à faire tous les ans un petit voyage dans les montagnes. Les sites sauvages et escarpés ne leur seront jamais interdits.



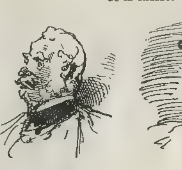
23287

Messieurs les beaux-pères seront libres de continuer leur petit commerce, surtout si les inventaires sont fortement créditeurs.



23288

Messieurs les beaux-pères pourront se livrer aux plaisirs de la chasse.



23290

Messieurs les futurs désirent que les jeunes filles possèdent des oncles riches et bien disposés en leur faveur. Ils appartiendront le plus possible à l'armée, et demanderont à faire les campagnes les plus glorieuses,

23291

ou à la marine; ils s'engageront à naviguer principalement du côté de l'Amérique, premier berceau de la fièvre jaune...



23292

MADAME NE FAIT PAS GRÈVE.

— Où allons-nous, mon DIEU! où allons-nous! Faut dire pourtant que je m'en moque pas mal!

LES GRÈVES POUR RIRE, — par BERTALL (suite).



23203

M. le prince Esbrouffetskoi profite de ce que les commissionnaires ne sont pas encore en grève pour enlever mademoiselle Amanda et quelques colis, direction de Hombourg.



GRÈVE DE MESDEMOISELLES LES BONNES D'ENFANTS.

Ces demoiselles désirent que messieurs les simples soldats touchent dorénavant les appointements de lieutenant-colonel.

— On dira ce qu'on voudra, je trouve que messieurs les cochers n'ont pas tort.

23204

— Madame veut-elle accepter une glace?
— Impossible, monsieur, je viens de me mettre en grève pour Paris; mais si vous voulez m'emmener à Bade, j'accepterai ce qui pourra vous faire plaisir.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire au 1er juillet sont instamment priés de ne pas attendre au dernier jour pour le renouveler, afin d'éviter des retards dans l'envoi du journal.— Le mode d'abonnement le plus simple est d'adresser au caissier du *Journal amusant*, 16, rue du Croissant, un mandat sur la poste, ou même pour cinq francs de *timbres-poste* si l'abonnement n'est fait que pour trois mois.

Il nous reste encore un petit nombre d'exemplaires du *Journal amusant*, **ANNÉE 1864**, que nos abonnés nouveaux peuvent se procurer en nous adressant un mandat de 17 francs. — Toutes les années précédentes sont *complétement épuisées*.

LES GRÈVES POUR RIRE, — par BERTALL (suite).



23295

Mesdames les danseuses de la Porte-Saint-Martin se mettent en grève ; elles demandent en surplus de leurs appointements un petit hôtel aux Champs-E.ysées, et un coupé huit ressorts.



23296

GRÈVE DES ÉLÈVES DE SIXIÈME.

Messieurs les élèves de sixième demandent deux thèmes latins de plus par semaine.



23297

—Votre cousine Thérésa ! ah ouiche ! elle est en grève, et c'est moi, sa bourgeoise, qui fais tout son ouvrage ! entendez-vous, sapeur !

GRÈVE D'ÉTRETAT

pour messieurs les artistes.

— Te voilà donc mariée?
— Oui ! malheureusement la mairie de mon arrondissement venait de se mettre en grève, sauf ça !...



23498

— Mademoiselle Cora, s'il vous plaît?
— Elle est en grève, mais qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

LES GRÈVES POUR RIRE, — par BERTALL (suite).



— Garçon, une côtelette!
— Impossible, monsieur, les côtelettes sont en grève; elles demandent une augmentation de 25 centimes.

IMITONS-NOUS LES UNS LES AUTRES.

ÉTUDE D'APRÈS NATURE.

On est en récréation à l'institution Renard; la chaleur est grande, et le maître d'études de faction roupille à l'ombre d'un tilleul; cet oubli de son devoir est mis à profit par les *grands* : dans tous les coins, ces messieurs fument comme des Suisses.

HECTOR. — C'est bon, la pipe.

BENOIT. — Exquis, suave! Quand je pense que certains de nos condisciples en sont encore réduits à fumer des baguettes à habits! Pitié!

CROQUANT. — Oh! les petits seulement.

BENOIT *avec un geste à la Mirabeau.* — Messieurs, ne l'oublions pas : les petits ne sont petits que parce que nous sommes plus grands qu'eux!

CROQUANT. — Il a raison.

BENOIT. — Les enfants grandiront! Ma pipe ne tire plus; ton fil de fer, Hector?

HECTOR. — Voilà.

CROQUANT. — Où donc est Marius?

BENOIT. — Il essaye une nouvelle manière de culotter dans le bûcher.

CROQUANT. — Faut être juste, il a un bien joli culottage.

BENOIT. — Dame, il a appris avant nous.

Le lion de la pension, le superbe Marius, apparaît; il s'avance les mains dans ses poches en jetant un regard dédaigneux sur les pipes de ses camarades.

CROQUANT. — Montre-nous-la, Marius.

MARIUS. — Quoi?

HECTOR. — Ta pipe.

MARIUS *haussant les épaules.* — Est-ce qu'on fume aujourd'hui!

BENOIT. — Comment, si l'on fume?

MARIUS. — Bon pour les enfants. (*Il lance un jet de salive noirâtre.*) Pstt!... Dans la marine on fait mieux. Pstt!

CROQUANT. — Qu'est-ce qu'on fait?

MARIUS. — On chique. Pstt!

Un air de profonde admiration se peint sur les traits des fumeurs.

BENOIT. — Est-ce qu'en ce moment tu...

MARIUS *gonflant sa joue droite.* — En ce moment... je chique. Pstt!

CROQUANT. — Nom d'un petit bonhomme!

MARIUS. — Mon cousin de Clavières, qui vient d'être nommé aspirant, m'a fait comprendre la supériorité du tabac à chiquer sur le caporal.

BENOIT. — En as-tu là?

MARIUS. — Toujours.

HECTOR. — Donne-nous-en un peu.

MARIUS. — Volontiers; mais je vous préviens que c'est dur pour commencer.

La distribution de la carotte a lieu; elle est reçue aussi avidement que pourrait l'être la dernière ration à bord d'un navire pris dans les glaces.

BENOIT. — C'est excellent! Pchitt!

MARIUS. — Tu craches mal. Pstt!

CROQUANT. — Ah!... j'en ai avalé.

MARIUS. — Serin!

HECTOR. — Ah! ça me tourne, moi... Ah!... ah!

L'effet voulu ne tarde pas à se produire : Benoît pâlit, Croquant verdit, et les yeux d'Hector s'entourent d'un beau cercle bleu.

MARIUS. — Tas de moussaillons, allez!

BENOIT. — Ah! je n'en peux plus.

CROQUANT. — C'est du poison.

HECTOR *s'affaissant sur le sol.* — Impossible de me tenir debout.

Ils se couchent tous les trois par terre en jouant le cholérique à s'y méprendre.

MARIUS *riant de pitié.* — Et pourtant je ne leur ai donné que du *petit rôle!* Ah! les faïchiens! Pstt! Pstt!! Pstt!!!

HUIT JOURS APRÈS.

CROQUANT. — Comme c'est amusant d'être en retenue!

HECTOR. — C'est cette bête de chique qui en est cause. Maman l'a su, et elle est furieuse.

BENOIT. — Moi, j'ai été pincé avec trois pipes dans ma poche, et ça a fait une histoire de tous les diables à la maison.

CROQUANT. — Était-ce mauvais la chique de Marius, hein?

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



23300

— Sans vous offenser, major, je parie que j'ai bien un pouce de plus que vous; si vous voulez que nous mesurions'...

— Apprenez pour votre gouverne que je ne me mesure pas avec le premier venu, si ce n'est au sabre ou à l'épée... *ad limitum!*...



23301

— Comment! vous avez quinze ans de service, et vous n'êtes encore que sapeur!

— Que sapeur!! merci!... du premier soldat venu le colonel peut faire un sergent, même un adjudant; mais un sapeur, Aglaé, c'est une chose au-dessus de la puissance humaine.

BENOIT. — Mon Dieu, je commençais à m'y faire.

HECTOR. — Menteur! il a fallu te porter dans ton lit.

BENOIT. — Je n'étais pas du tout malade de ça, c'était mon déjeuner qui s'obstinait à ne pas vouloir passer.

CROQUANT *riant.* — Merci! je l'ai joliment vu passer ton déjeuner.

HECTOR *bâillant.* — Aah!... je m'ennuie.

BENOIT. — Et moi, donc!

CROQUANT. — Tiens, Marius a fini ses vers.

Toujours supérieur aux événements, le superbe Marius rejoint ses camarades avec le calme d'un homme appelé à commander à ses semblables.

BENOIT. — Tu as fini tes vers?

MARIUS. — Oui. J'ai inventé une plume à six becs qui fonctionne admirablement.

CROQUANT. — Est-il adroit, ce brigand-là!

MARIUS. — Il faut savoir se retourner dans la vie.

Ici Marius tire de sa poche une tabatière en buis, et prend sans affectation une prise énorme.

Cette action fait ouvrir l'œil aux trois collégiens.

MARIUS. — Mais la vie de pension me pèse horriblement; j'ai hâte d'entrer à Saint-Cyr.

BENOIT. — Ah! tu entreras?

MARIUS. — Oui. L'état militaire m'a toujours séduit. (*Nouvelle prise.*)

HECTOR *timidement.* — Ah!... Tu en prends donc, maintenant?

MARIUS. — De quoi?

HECTOR. — Du tabac à priser?

MARIUS. — J'en ai toujours pris; ça dégage le cerveau.

BENOIT. — Veux-tu... m'en donner un peu?

MARIUS. — Ma foi, non; ce serait encore une histoire comme pour le *petit rôle*.

CROQUANT. — J' t'en prie, Marius.

HECTOR. — Pour voir l'effet.

BENOIT. — Dis, hein?

MARIUS. — Allons, je cède à vos supplications.

On plonge dans la tabatière à qui mieux mieux.

BENOIT. — Ah!... at... chi!... Ah!... que c'est bon, at!... atchi!

L'apprentissage n'a pas lieu cependant sans amener quelques péripéties. Croquant s'est fourré du tabac dans l'œil, et le jeune Hector, en aspirant trop fortement, en a ingurgité plus que de raison.

MARIUS. — Toujours maladroits!

CROQUANT. — Oh! ce n'est rien.... on y voit plus clair après.

HECTOR. — Par exemple, c'est mauvais dans la gorge.

L'épreuve est recommencée; on s'applique, on y met du zèle, et à la fin de la journée tous ces messieurs prisent sans éternuer.

MARIUS. — Autant que possible, mes enfants, prenez votre tabac à la *Civette* ou à la *Grosse-Pipe*, au Palais-Royal.

BENOIT. — Je me demande quelle tabatière je choisirai.

CROQUANT. — Mon Dieu, une queue-de-rat, tout simplement.

HECTOR. — Moi, j'en achèterai une en plomb.

MARIUS. — Oui, le tabac s'y conserve plus frais.

Cette nouvelle turlutaine fait de grands ravages chez *les Renard*, et tous les nez en sont plus ou moins affectés. Malheureusement une dénonciation venue de la lingerie prive les contributions indirectes de cette branche de revenu.

Il s'agit de trouver autre chose, et c'est alors que le génie vraiment créateur de Marius se montre à la hauteur des circonstances. En trois jours il a inoculé à ses condisciples une troisième passion.

Ce qui suit est d'une vérité absolue.

CROQUANT. — Est-elle bonne, la tienne, Marius?

MARIUS. — Excellente.

HECTOR. — Sur du pain, c'est ce que j'ai mangé de meilleur.

BENOIT. — Vous savez, méfiez-vous du pion; il a déjà confisqué onze pots.

CROQUANT. — Pourquoi qu'ils se les laissent prendre?

HECTOR. — En me couchant, je mets le mien sous mon oreiller.

MARIUS. — C'est mauvais, ça l'échauffe.

BENOIT. — Je passerais ma vie à en manger; c'est cent fois préférable à la mélasse.

CROQUANT *dédaigneusement.* — Oh! la mélasse!

HECTOR. — J'en mets avec tout, moi : avec les pruneaux, avec le riz au lait.

MARIUS. — Et si vous en aviez comme moi, de la superfine?

BENOIT. — Elle est meilleure, hein?

MARIUS. — Un miel, un sirop!

CROQUANT. — Pas de chez l'épicier alors?

MARIUS. — Plus souvent! Je la prends aux *Américains*.

BENOIT. — L'eau m'en vient à la bouche. Laisse-moi-z-y goûter.

CROQUANT. — Et moi, et moi!

HECTOR. — Sont-ils gourmands! Je n'y en demande pas, moi.

MARIUS. — Tendez votre main, tous.

Le mouvement s'exécute avec un ensemble remarquable.

Marius sort de sa poche un pot de faïence, l'ouvre délicatement, plonge son doigt dans l'intérieur, et le retire chargé du produit précieux, qu'il distribue parcimonieusement à ses amis.

CROQUANT *dégustant.* — Oh!

BENOIT. — Quel sucre!

HECTOR. — Non, rien ne vaut ça!

MARIUS. — Elle ferait manger un pion.

BENOIT. — Deux pions!

CROQUANT. — Trois pions!

MARIUS. — Eh bien, vous me croirez si vous voulez, je commence à m'en fatiguer.

BENOIT. — Pas possible.

MARIUS. — Oui, je cherche autre chose à aimer.

CROQUANT. — As-tu trouvé?

MARIUS. — Pas encore; j'hésite entre les cornichons et le radis noir.

BENOIT. — Moi, j'ai essayé de l'oignon cru, mais j'ai été forcé d'y renoncer, je pleurais trop en l'épluchant.

CROQUANT. — Marius, si tu y renonces, tu me donneras le restant du pot?

MARIUS. — Nous verrons ça.

BENOIT. — Part à deux alors!

MARIUS. — Oh! je crois bien cependant que je finirai ce pot-là.

Mais de quel pot s'agit-il? me direz-vous.

D'un pot de moutarde, et chaque élève avait le sien.

Certifié véritable.

Louis Leroy.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



23302

— C'est pas pour vous flatter, Bernasson, mais vous prenez du ventre'...
— Que voulez-vous, mon cher! c'est le seul *avancement* qui nous soit permis à nous autres pauvres cantiniers!...



23303

— Qui a permis à cet homme de couper ses moustaches?
— Mon lieutenant, c'est lui qui se les a coupées pour qu'ils repoussent plus longues.

FANTASIAS.

Nadar *for ever!*

Stimulé par les récents désastres de la locomotion terrestre, le champion de la locomotion aérienne se remet à la besogne avec un redoublement d'énergie.

C'est dimanche qu'il s'enlèvera à Lyon avec son *Géant*.

Nadar a trouvé à Lyon des sympathies d'autant plus vives qu'il est là dans son pays natal.

Et le voilà qui va redevenir le héros du jour.

C'est le moment de placer un mot du spirituel aéronaute-photographe-caricaturiste-littérateur.

L'autre jour, Nadar rencontre d'Ennery sur le boulevard.

Celui-ci l'accoste.

— Eh bien, mon cher, quelles nouvelles?

— Je pars pour Lyon.

— Bah!

— Pour une ascension.

— Comment, après le terrible accident du Hanovre, pouvez-vous encore vous occuper d'aérostation?

— Comment?

— Sans doute.

— Mon Dieu, mon cher d'Ennery, vous avez bien continué à faire des pièces après *le Château de Pontalec*.

Nota. — Au cas où ce ne serait pas d'Ennery, ce serait donc un de ses confrères. En tout cas, il n'y aurait qu'un titre de four à changer, et l'on n'a jamais, en pareil cas, que l'embarras du choix!...

***

J'ai découvert, en cheminant à travers les rues de la capitale — quartier Caumartin — un café à la porte duquel j'ai lu cette pancarte :

ICI IL Y A UN PIANO
POUR
LES CONSOMMATEURS.

Je connaissais déjà le café où l'on *donne le tabac à discrétion* (*sic*).

Mais le piano!

Comment s'y prendre pour satisfaire tous les clients, s'ils sont plusieurs qui brûlent à la fois du désir de pincer un air varié?

Chaque consommation donne probablement droit à une certaine dose de clavecin — suivant son importance.

Pour un petit verre,	une polka.
Pour un gloria,	une valse brillante.
Pour un cassis,	deux exercices.
Pour une canette,	un caprice.
Pour un moss,	une demi-heure de gammes.

Et le garçon — par instants — doit s'approcher du virtuose pour lui susurrer à l'oreille :

— Monsieur a fini de jouer son absinthe.... Monsieur veut-il un grog pour pouvoir étudier sa fantaisie sur *Guillaume Tell?*

***

AVIS AUX GENS SANS OUVRAGE!!!

Emploi facile — et pas du tout lucratif — consistant en ceci :

Faire un plan pour la construction de la future Exposition universelle.

Tout le monde s'en mêle.

Il arrive par jour à chaque feuille périodique un ballot de deux cent vingt lettres proposant chacune son petit modèle d'édifice.

L'autre jour, un prévenu passait en correctionnelle :

— Vous êtes sans emploi, dit le président.

— Sans emploi, par exemple!

— Que faites-vous donc?

— Je mûris un projet pour l'Exposition de 1867!

***

La défiance est plus que jamais l'aïeule de la sécurité, aujourd'hui que le terrain mouvant des spéculations industrielles est lézardé partout de crevasses inattendues.

Ce qui explique ce dialogue que j'ai perçu en plein asphalte.

Deux messieurs se confiaient après déjeuner leurs confidences, sur ce ton élevé de la gamme gastronomique qui atteste une réfection complète :

— Mon bon, disait l'un, je suis à peu près décidé à faire cette affaire.

— Avec qui donc?

— Avec Y... Le connais-tu?

— Si je le connais!

— Un homme joliment estimable, n'est-ce pas?

— Qui te fera exécuter une culbute avant le bout du fossé.

— Allons donc! Rien qu'à le voir, avec son aspect vénérable, on sent qu'on a devant soi un industriel honorable.

— Connu, l'air vénérable!... Ton Y..., mon cher, c'est la faillite en cheveux blancs!...

***

Purifions! purifions!

Nous sommes splendides de vertu.

A preuve un prospectus que j'ai reçu cette semaine. Dieu soit loué! un homme est venu pour moraliser la figure de cire.

Cette spécialité en avait besoin, avouons-le. On ne rencontrait dans les musées ambulants que des assassins en fonctions.

Tant plus le sang était bien imité, tant plus la foule se ruait.

Ce qui a navré le cœur du novateur que j'annonce.

Celui-ci, qui vient d'établir une galerie historique à Paris, s'écrie dans le prospectus indiqué ci-dessus :

« Mon exposition ne pourra faire vibrer dans les cœurs que les mots de : travail, probité, gloire, honneur et patrie. J'ai écarté de ma galerie tous les sujets qui ne peuvent rappeler que les faiblesses humaines... »

Vibrez, initiateur généreux, vibrez!

Mais le public est si pas grand'chose qu'il est capable de regretter ces faiblesses humaines que vous écartez avec tant de soin!...

***

Le beau pitre que j'ai vu à la fête de Neuilly!

Ému, entraînant, convaincu, il annonçait un *homme incombustible* qui se promenait sur des plaques rougies comme vous et moi pourrions le faire sur le gazon d'un parterre.

— Oui, messieurs, exclamait-il en s'animant par degrés... Ici pas de *posture* pour tromper le public.

Ce que j'avance est attesté par des certificats émanés des *autorités légitimistes* de nos départements!...

Le beau pitre que j'ai vu à la fête de Neuilly!

***

C'était aux Champs-Élyséens. — Heure de la marée des voitures.

Les petites dames montaient l'avenue, fouet en main, lorgnon à l'œil, conduisant leurs véhicules. Bonjour, paniers à salade, vendanges sont faites.

— Tu vois bien, fit le peintre B... à l'ami qui l'accompagnait, ce sont ces cochers-là qui ont donné le mauvais exemple aux autres.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'elles demandent toujours de l'augmentation!

***

La décoration de Rosa Bonheur a remis sur le tapis la question des capacités féminines.

On recommence à demander que les dames aient droit de siéger à l'Académie française.

— On a raison, disait hier le journaliste M... C'est une réforme indiquée par la logique.

— Comment ça? interrogea quelqu'un.

— Parbleu! un mausolée et des *immortelles*, c'est fait pour aller ensemble.

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Je serais, ma foi, fort étonné si, à l'apparition du présent article, le théâtre du Gymnase jouait encore la dernière comédie en trois actes que M. Montigny a offerte à son public d'été, et qui a pour but d'initier le spectateur aux mystères des souffrances des millionnaires d'Avignon.

J'ai l'honneur de connaître particulièrement quelques personnes de cette intéressante classe de la société que M. Goudinet appelle *les Victimes de l'argent*. Quelle horrible existence que celle de ces malheureux! Tandis que le commun des mortels a le bonheur d'épuiser sa jeunesse et ses forces à la recherche d'une position sociale, *les victimes de l'argent* entrent dans la vie avec des relations toutes faites et une fortune inscrite au grand-livre de l'Etat. Ils habitent de beaux hôtels, ont des écuries garnies de chevaux de sang, sont attachés d'ambassade à dix-huit ans, et décorés d'une foule d'ordres à leur dix-neuvième printemps. Le soir, ils ont la douleur de louer des avant-scènes dans les théâtres, d'aller en soirée chez les ministres et autres personnages influents, et, avant de se coucher, ces gens qui sont tant à plaindre jouent cinquante mille francs au cercle, comme d'autres jouent une chope au besigue en quinze cents points.

On voit, en effet, que ces pauvres millionnaires sont les victimes de la société contemporaine, qu'ils méritent la sympathie de M. Goudinet et du théâtre du Gymnase. On peut vraiment braver les chaleurs de l'été pour voir une pièce aussi neuve et surtout si imprévue. Le public parisien, qui, après tout, est bon enfant, s'est ému des souffrances des gens riches, et on songe déjà à créer une société de charité qui chercherait à ruiner les millionnaires et à leur procurer ainsi les douces et agréables sensations du pauvre diable qui envoie son dernier paletot au Mont-de-Piété. Après cette comédie si vraie, si navrante, M. Goudinet n'a plus qu'à écrire une autre pièce dont le titre serait naturellement *les Bonheurs de la misère*, et dans laquelle l'auteur dépeindrait les félicités d'un brave négociant qui marche vers la faillite et d'un heureux mortel qu'on conduit à Clichy avant la fermeture définitive de cette institution, qui n'est pas accessible aux victimes de l'argent.

M. Goudinet a encore renouvelé dans sa comédie une vieille plaisanterie qui tend à prouver que les artistes riches ne sont pas pris au sérieux. J'avoue que cela se passe ainsi dans quelques brasseries, où les bohêmes discutent entre deux chopes; mais dans la bonne société on ne songe pas à reprocher à un poëte sa fortune. Je n'en veux pour exemple que M. Cailleron, qui a le malheur d'avoir une cinquantaine de mille livres de rente; le malheureux jeune écrivain fait jouer tous les ans une ou deux pièces, soit au Théâtre-Français, soit à l'Odéon, et ces pièces en vers ne sont pas mieux faites que celles qu'on refuse aux auteurs pauvres. Je connais des peintres fort riches qui vendent leurs tableaux dix fois plus cher que les pauvres diables qui échangent leurs toiles contre un dîner chez les marchands; je connais encore des musiciens à qui leur fortune a ouvert les portes des théâtres lyriques, qui restent fermées aux prix de Rome. Je connais encore des gens de lettres qui, grâce à leur position de *victimes de l'argent*, peuvent publier un bon volume tous les deux ans, tandis que leurs bienheureux et pauvres confrères s'épuisent dans les journaux à la recherche de cet argent qui fait tant de mal dans les comédies de M. Goudinet, et tant de bien dans la vie réelle. Félix Mendelsohn, l'auteur de *Lisbeth*, œuvre de jeunesse que le Théâtre-Lyrique a eu tort d'exhumer, a eu le chagrin de naître dans un berceau doré, ce qui lui a permis de composer ces admirables symphonies que vous savez; s'il avait eu le bonheur de naître dans un grenier, il eût été contraint de donner des leçons de piano à cinq francs le cachet, ou de diriger l'orchestre des concerts des Champs-Élysées.

Le public du théâtre du Gymnase ne s'est pas du tout ému des horribles souffrances des *victimes de l'argent*. Ce public est ainsi fait; on essayerait en vain de lui arracher une larme en faveur des jeunes personnes qui ont deux millions de dot et des poëtes qui ont des comptes courants à la Banque de France.

L'Opéra-Comique est le théâtre le plus heureux du monde. Quand les compositeurs contemporains chôment, MM. Leuwen et Ritte remontent une partition de leur riche répertoire. La semaine dernière, ils nous ont rendu *les Mousquetaires de la Reine*, un charmant livret de M. de Saint-Georges, sur lequel Halévy a brodé une très-agréable musique.

Quelques-uns de mes confrères ont été sévères pour cette partition; c'est toujours ainsi en France: on surfait le succès un jour, et le lendemain on démolit le talent. Autrefois on a déclaré que *les Mousquetaires* étaient un chef-d'œuvre; aujourd'hui on est sur le point d'affirmer que cela ne vaut pas le diable.

Autrefois on avait tort, et aujourd'hui on n'a pas raison.

La partition des *Mousquetaires* est très-agréable, pleine de jolies choses. Elle n'a ni la grâce parfaite de *l'Éclair* ni les élans suprêmes de *la Juive*. C'est l'œuvre d'un homme de talent qui a eu du génie deux ou trois fois, et c'est bien assez. Cet opéra-comique est fort bien chanté, surtout par M. Achard, qui a enfin trouvé le pendant de son succès de *la Dame blanche*. On nous promet enfin pour l'hiver *Fior d'Aliza*, de Victor Massé, l'élégant, le fin et spirituel compositeur. Il a débuté au théâtre par un petit chef-d'œuvre, *les Noces de Jeannette*; puis sont venues *Galatée*, *les Saisons*, *la Reine Topaze*, et autres charmantes œuvres; Victor Massé n'est pas affligé d'un million comme les pauvres victimes du Gymnase.

Aussi ne connaît-il pas le malheur de travailler sans souci de la vie; il a même été forcé d'accepter à l'Opéra une position qui, quelque honorable qu'elle soit d'ailleurs, n'est pas à la hauteur de son talent et de ses aspirations, qui lui prend un temps précieux et trouble journellement ses inspirations. Telle est la situation que fait le théâtre contemporain à nos meilleurs compositeurs.

Ceux-là sont les vraies victimes de l'argent, et M. Goudinet ferait bien de chercher les types de ses comédies dans ce monde, beaucoup plus intéressant que le monde d'Avignon.

Albert Wolff.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 497. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 8 Juillet 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.



2330a

— Arrive, Léonie, il n'y a pas de danger que tu fasses chavirer l'embarcation, tu es une femme trop légère pour ça ! ..

CANOTIERS ET CANOTIÈRES, — par A. Grévin (suite).

23305

BAPTÊME D'UN CANOT A JOINVILLE-LE-PONT.

— Toi, brave et vaillant capitaine de la rutilante *Flammèche*, ton auteur étant entrepreneur de bâtisses, nous te baptisons *Plâtras !*

CHOEUR GÉNÉRAL. — Plâtras! Plâtras!! vive Plâtras!!!
(*Et tout naturellement.*) Que c'est comme un bouquet de fleurs!



23306

— Toi! nous te baptisons... *Grenouillette!*



23307

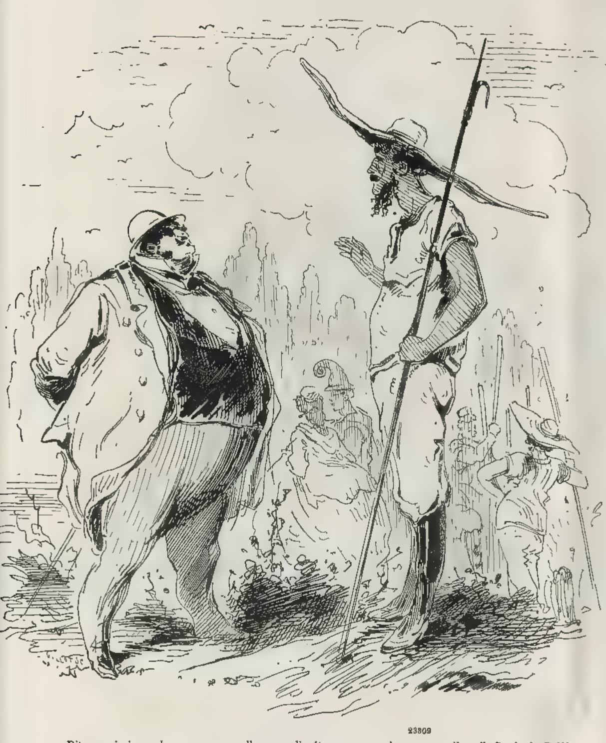
— Toi!... *Bouche d'ivoire!*



23308

— Et moi, et moi?
— Toi....., nous te baptisons *Taistonbec...*, parce que tu causes trop!

CANOTIERS ET CANOTIÈRES, — par A. GRÉVIN (suite).



— Dites-moi, jeune homme, par quelle anomalie étrange vos amis vous appellent-ils Boule-de-Suif?
— Mossieu! je l'ignore; et leur disais-je, il n'y a qu'un instant, en vous désignant :
« Sapristi, alors, comment appelleriez-vous monsieur? »



— Moi, du temps du *Flambard* on m'avait baptisé Manche-de-Gaffe, c'était bien plus drôle!

MÉMOIRES D'UN FAUX CHIGNON.

J'ai pris naissance sur la tête d'une servante d'auberge du Faouët, département du Finistère.

Yvonnette, il faut le dire, n'eut pas pour moi tous les soins imaginables : enfant, elle laissait le vent faire sa raie, et, devenue grande fille, elle me fourrait en tapon sous sa coiffe sans aucune cérémonie; aussi ne fus-je pas médiocrement satisfait le jour où un chasseur de chevelures me détacha adroitement du crâne d'Yvonnette, moyennant trois mouchoirs à carreaux et une petite croix d'argent.

A quinze jours de là, peigné, lustré, je m'étalais orgueilleusement dans la montre du grand coiffeur Benjoin.

Jamais on n'avait vu un pareil flot de cheveux blonds; toutes les femmes s'arrêtaient pour me contempler, et j'entendis plus d'une brune magnifique regretter la nuance foncée de sa chevelure qui la privait du bonheur de m'attacher à sa personne en qualité de fausse queue.

Enfin une charmante actrice blonde, d'un théâtre de genre, entra chez Benjoin pour me marchander.

Le coiffeur me fit mille francs.

— Y pensez-vous? s'écria la jolie Mandarine; mille francs! mais pour ce prix-là on donnerait la tête avec en Bretagne.

— Impossible d'en rabattre un penny, répondit l'artiste capillaire affecté d'anglomanie. C'est la queue la plus longue que j'aie jamais vue; elle a plus d'un mètre, et elle est d'une égalité, d'une grosseur phénoménales.

— Allons, donnez, donnez, je la prends.

Le soir, en paraissant au foyer de son théâtre, Mandarine devint aussitôt l'objet de l'attention jalouse de ses bonnes petites camarades.

— Merci, dit l'une, tu n'as pas lésiné sur l'étoffe.

— Ce n'est pas possible, ajouta l'autre, tu as attaché deux chignons au bout l'un de l'autre.

— Mes enfants, riposta Mandarine, c'est tout simplement à moi; seulement je me suis fait crêper.

Cette affirmation hasardée fut accueillie comme elle devait l'être, avec toute l'incrédulité possible.

Mandarine jouait un rôle à robes dans la pièce d'un auteur à succès, et je fus reçu par l'orchestre, nous fûmes reçus, veux-je dire, avec un enthousiasme indescriptible.

— Qu'elle est belle! s'écria un prince russe.

— Ses magnifiques cheveux blonds ont encore progressé, ajouta un prince de la Bourse.

Le lendemain, ma maîtresse recevait un écrin renfermant ce petit billet : « Mademoiselle, que votre vertu ne prenne aucun ombrage de l'envoi de ces verroteries; je vous demande seulement de me permettre d'assister de temps en temps à votre coiffure. Votre esclave pour la vie, Absalon. »

— Justine, fit l'actrice, tu entends, il s'agit d'être adroite et de cacher la couture.

— Soyez tranquille, madame, le juif n'y verra que du feu.

Le traité d'alliance signé, le banquier, assis dans une ganache, ne manquait jamais l'heure de la toilette de sa belle et se complaisait dans une admiration sans bornes à mon endroit.

— Dieu de Jacob! que cette rivière blonde est merveilleuse! disait-il entre deux prises de tabac. C'est de l'or fluide! c'est un torrent d'ambre!

— Vous les trouvez gentils! demandait la coquette.

— Dites qu'ils m'éblouissent, qu'ils me renversent, qu'ils me foudroient!

— Aïe! Justine, vous m'avez fait mal. Tenez, vous m'en avez arraché un.

— Donnez-le-moi, glapit Absalon; je veux le conserver dans un diamant creusé.

— Un simple médaillon en or suffira...; mais je serais bien curieuse de voir votre diamant creusé.

— Permettez-moi de vous l'offrir, ange blond?

— Oh! non... vous pourriez croire...

— Silence, ma reine! Je voudrais vous donner le Régent!

— On ne pourrait pas l'acheter, ce Régent, cher ami? demanda la naïve enfant.

— Hélas! il appartient à l'État; sans cela il y a longtemps qu'il serait à vous.

En entendant cette réponse, Mandarine fit une jolie petite moue qui lui rapporta le soir même un bon paquet d'actions de chemin de fer. Absalon n'était pas exigeant, et voir peigner sa belle suffisait à son bonheur; mais il était jaloux, et ayant trouvé un jour un porte-cigares armorié dans le boudoir de l'actrice, il se laissa aller à un emportement à la Jéhovah fort inquiétant pour les finances de Mandarine.

— Traîtresse! perfide! vous recevez le duc de Barbacane malgré ma défense!

— Je vous jure, Absalon, que vous êtes dans une profonde erreur.

— Vous me trahissez, vous dis-je; on vous peigne devant un autre! Adieu, je ne vous reverrai jamais.

Ici, Mandarine eut une inspiration de génie; s'emparant d'une paire de ciseaux très-tranchants, elle coupa sa queue rasibus de la nuque; puis me jetant à la figure du

CANOTIERS ET CANOTIÈRES, — par A. Grévin (suite).



— Comment, Nana, ce sont tes amis, et tu ne sais seulement pas comment ils se nomment?
— Ma foi non; moi, je les appelle toujours : Ohé! Machin!... ou bien : Dis donc, Chose! et ils entendent très-bien.

— Ohé! du canot! qui qui veut une vigie?
— Sans émoluments?
— Sans émoluments;... la table et l' tabac!

juif, elle s'écria : — Méchant! emportez-les au moins, car vous les avez bien aimés!

Devant une pareille preuve d'amour, Absalon faillit se trouver mal.

— Ma reine! gémit-il, qu'avez-vous fait?

— Je vous ai donné la plus grande marque d'attachement que vous puissiez recevoir de moi.

— Mais, malheureuse enfant, vous vous êtes dépouillée de votre plus bel ornement!

— Oh! que m'importe! puisque vous avez douté de ma vertu?

Le juif se débarrassa de la queue qui le couvrait comme un manteau de roi, et après l'avoir embrassée avec amour, il la déposa sur la toilette.

— Je ne doute plus, chère petite, je ne doute plus! mais quel malheur irréparable!

— Bah! laissez donc! ils repousseront, et très-vite, grâce à une pommade que je connais.

— En attendant, je vous conjure de vous servir de ceux-ci.

— Quoi! vous voulez que je porte du faux?

— Que parlez-vous de faux? Ces cheveux ne viennent-ils pas de vous, ne sont-ils pas à vous?

— Oh! si.

— Vous voyez bien qu'ils seront aussi véritables que possible.

Il fallut, je crois, une grande force de caractère à Mandarine pour ne pas éclater de rire au nez du juif quand il lui donna l'idée de se servir de moi comme d'une queue postiche; mais femme peut toujours ce qu'elle veut.

Aussitôt qu'Absalon eut le dos tourné, l'actrice dit à sa suivante : — Elle est bonne, hein?

— C'est égal, c'est bien ennuyeux que madame ait raccourci ses cheveux.

— Oh! si peu! Regarde... il n'en restait que deux ou trois centimètres de faux après les vrais.

Il va sans dire que la chevelure de Mandarine repoussa très rapidement; mais le juif ayant eu le tort grave de jouer à la hausse quand tout le monde s'entêtait à jouer à la baisse, il en résulta une déconfiture et une rupture immédiate avec sa fidèle amante.

Le successeur d'Absalon fut le duc de Barbacane.

Ce fils des preux était d'un âge qui avait tout ce qu'il fallait pour être respectable, mais il ne jugeait pas à propos d'abuser de cet avantage; il s'en tenait toujours à ses premiers trente ans.

J'étais devenu la turlutaine de ce bon duc. Bien qu'un peu diminué, je m'étendais encore fort joliment.

Un des jeux innocents du duc consistait à enlever subrepticement le peigne de Mandarine pour voir ses longs cheveux blonds se dérouler autour d'elle.

La belle enfant ne raffolait pas de cet exercice; cela lui donnait l'ennui de se recoiffer, et puis... et puis un cordon peut casser.

Or, un jour que le duc de Barbacane revenait des courses de fort mauvaise humeur, *Babet* ayant perdu contre *Citron*, il voulut se consoler en décoiffant un peu Mandarine; mais sa seigneurie s'y prit si mal que le cordon cassa et que je m'en allai tout de mon long sur le tapis.

Ce fut un coup de théâtre réussi.

— Ciel! dit le duc.

— Ah! cria Mandarine, comme si on l'eût scalpée.

— Ils étaient faux! Horreur!

— Faux vous-même! cria la chère petite, ne sachant plus trop ce qu'elle disait.

— Cette chevelure admirable, mon unique préoccupation, n'était qu'un postiche!

— Je vous dis qu'elle est à moi!

— Parbleu! je veux bien croire que vous l'avez payée.

— Insolent!

— Perfide!

Et la querelle s'envenimant, le duc de Barbacane finit par sauter sur moi à pieds joints en me trépignant avec rage.

— Voulez-vous bien laisser ma queue? hurlait Mandarine.

— Votre queue!.. Tenez, voilà le cas que j'en fais!

Hélas! il y avait du feu dans la cheminée du boudoir et j'y fus précipité en grand.

Mandarine pleurait de véritables larmes.

Le duc riait convulsivement.

Enfin Justine, attirée par la scène, s'élança à mon secours.

Trop tard!... De ma grandeur passée il restait à peine de quoi faire un tour à une pensionnaire de Sainte-Périne.

— Monstre! s'écria l'actrice, vous me le payerez!

— Volontiers, répondit le duc; vous m'enverrez la note.

— Je me vengerai!

— Vous l'êtes déjà, ma toute belle, car mon odorat est singulièrement blessé, et je constate avec douleur que, mises au feu, les perruques sentent aussi mauvais que les cheveux véritables.

Maintenant, de crainte de vous attrister davantage, je ne vous dirai pas que mes restes furent jetés au coin de la borne.

Louis Leroy.

CANOTIERS ET CANOTIÈRES, — par A. GRÉVIN (suite).



FORCÉ DE TRINQUER AVEC LE MADZINGUE (*lisez gargotier*).
— Les autres... c'est de très-bons garçons... mais pas d' plaisir avec eux... ils n'ont jamais soif!....
— Jeune homme! on n'est pas parfait!

— Ohé! d' la p'tite fille, ohé! embarque, ohé!...
— Messieurs, donnez-moi au moins le temps de faire mon balluchon!

LE JEUNE HOMME AUX FOURS.

Léon Gatinet a trente-cinq ans et dix mille livres de rente.

Vous croyez peut-être qu'il est heureux; détrompez-vous : c'est l'homme le plus à plaindre de la création, quoiqu'il n'ait ni infirmité ni chagrin d'aucune espèce.

Pourquoi? parce qu'il fait continuellement des *fours*.

Inutile de chercher dans le dictionnaire l'explication de ce mot, il ne vous la donnerait pas; ensuite il est à supposer que vous la connaissez déjà.

Faire un four est une expression si commune, que l'Académie finira par être obligée de lui ouvrir les portes.

Nous allons, avec votre permission, vous narrer la vie de Léon Gatinet, dont l'existence est une série de fours.

***

Sa mauvaise étoile commença à le poursuivre dès sa naissance.

Le mari de sa mère était parti faire un long voyage en Amérique pour chercher fortune dans ce lointain pays.

Il resta quatre ans absent.

Léon naquit entre la troisième et la quatrième année de cette absence.

Le voyageur arriva un beau matin sans être prévenu. On n'eut que le temps de porter le berceau dans une pièce voisine; l'épouse coupable avait l'espoir de le passer ensuite à l'étranger ou tout au moins de le confier à une nourrice discrète qui l'aurait allaité jusqu'à l'âge de vingt et un ans accomplis, époque de la majorité de ce fruit d'une liaison aussi coupable.

Le mari entra et se jeta dans les bras de sa femme.

Au même moment, le bébé cria à tue-tête.

Ce bruit attira l'attention du mari, qui se précipita dans la pièce où était le berceau.

Les cris du jeune Léon avaient tout trahi.

Ce fut le premier four de ce malheureux garçon.

***

Le véritable père de Léon, qui ne tarda pas à mourir, l'avait confié aux soins d'un tuteur qui s'occupa de son éducation.

Il fit de brillantes études et s'apprêta à passer ses examens de baccalauréat.

Un des interrogateurs, qui avait fait un ouvrage de mathématiques, lui posa une question qui se trouvait traitée tout au long dans ce livre.

Léon resta la bouche béante et ne répondit rien.

— Vous ne savez pas? lui dit l'interrogateur.

— Non, monsieur.

— Vous n'avez donc pas étudié dans tel ouvrage?

Et il cita son livre.

— Non, monsieur, répondit Léon fort tranquillement, parce que mon répétiteur m'a dit qu'il était mal fait.

L'auteur devint blanc, puis rouge, puis violet.

Il renvoya Gatinet en le traitant d'âne.

Ce fut son deuxième four.

***

A sa majorité, quand il devint maître de sa fortune, il reçut un matin la visite d'un monsieur qui passait pour être très-intelligent et qu'il avait eu l'occasion de voir plusieurs fois.

— Mon cher monsieur, lui dit ce dernier, je viens vous proposer de lancer une affaire splendide.

— Laquelle? demanda Gatinet.

— J'ai inventé de nouvelles lampes pouvant brûler toutes les graisses.

— Tiens!

— Vous faites un pot-au-feu, vous le dégraissez avec soin, et avec cette graisse vous pouvez vous éclairer pendant trois jours.

— C'est très-commode.

— Vous avez une vieille friture qui ne peut plus servir ni pour les pommes de terre ni pour les goujons; vous l'introduisez dans ma lampe, et elle vous éclaire pendant au moins huit jours.

— C'est fort ingénieux!

— Et quelle économie! Par ce moyen-là, vous ne dépensez plus un centime pour l'éclairage.

— C'est vrai.

— Mais pour lancer cette affaire il me faut deux cent mille francs; je viens vous les demander. Vous réaliserez des bénéfices considérables, je ne prendrai que vingt pour cent sur la somme que nous gagnerons chaque année.

— Vous me prenez alors les deux tiers de ma fortune.

— Avant cinq ans vous serez millionnaire.

— Vous croyez?

— Je vous en réponds, et vous savez que l'on dit partout que je suis un homme intelligent.

Léon prêta les deux cent mille francs nécessaires pour lancer cette grande affaire, et cette entreprise fut si bien lancée qu'elle entraîna l'habile spéculateur en Belgique.

Gatinet perdit ainsi deux cent mille francs.

Ce fut son troisième four.

***

Il se mit alors à la recherche d'une position sociale.

Quelqu'un qui le protégeait se chargea de le faire entrer dans un ministère.

CANOTIERS ET CANOTIÈRES, — par A. Grévin (suite).



Un mouillage forcé.

— Un tout petit peu de chaleur, en passant, mon gros, pour nos cigarettes?

On en causait dans une petite réunion où se trouvaient plusieurs personnes que Léon voyait pour la première fois.

— Pour obtenir la place que vous sollicitez, avez-vous de bonnes recommandations? lui demanda un de ses amis.

— Oui; je suis-très-lié avec un monsieur qui connaît intimement un chef de division à qui il a rendu de grands services; il lui a prêté de l'argent jadis pour le tirer d'embarras, et cet homme, comme me l'a fort bien dit ce monsieur, serait un *affreux bonhomme* s'il refusait de reconnaître les services que lui a rendus mon protecteur en me faisant avoir l'emploi que je sollicite.

Un monsieur décoré s'approcha de Léon.

— Pardon, lui dit-il, n'est-ce pas M. Beauperthuis qui s'occupe de vous?

— Lui-même.

— Eh bien, moi, je suis l'*affreux bonhomme* en question.

Gatinet manqua de se trouver mal.

Il va sans dire qu'il n'eut jamais la place qu'il sollicitait.

* *

Léon devait avoir une entrevue avec une jeune héritière fort jolie.

La personne qui voulait faire ce mariage donna un bal.

Il trouva charmante celle qu'on lui destinait et s'empressa de le dire au concurrent de M. de Foy.

— Ayez confiance, lui répondit-on, car vous ne déplaisez pas.

Il invita la jeune fille pour un quadrille, et il tâcha d'être le plus spirituel possible.

— Quel est donc l'idiot qui nous fait vis-à-vis? demanda-t-il; ce garçon a l'air bien bête, vous le connaissez?

— Certainement.

— Beaucoup? ajouta-t-il avec crainte.

— C'est mon frère.

Pour ne pas tomber, Gatinet fut obligé de s'appuyer contre la muraille.

L'aimable remarque qu'il avait faite pour être spirituel avec sa danseuse lui coûta une riche héritière.

* * *

A partir de ce jour Léon ne compta plus ses fours.

C'était pour lui une statistique impossible.

Il hérita heureusement d'une tante qui lui laissa une somme égale à celle que lui avait enlevée l'habile spéculateur.

Il continua à aller souvent dans le monde, car par malheur il aimait la société.

Dernièrement il fut invité chez le baron de X... chez qui l'on s'amusait à faire des tableaux vivants.

Les dames les plus comme il faut figuraient dans ce spectacle fort en vogue.

La vicomtesse de C... remplissait un rôle de Diane.

Gatinet se trouvait à côté d'un monsieur qu'il ne connaissait pas, mais malgré cela il crut pouvoir lui faire part de ses impressions.

— Cette petite vicomtesse, dit-il, est fort jolie, mais elle n'est pas dans son rôle.

— Pourquoi? demanda le monsieur.

— On fait courir certains bruits sur elle; aussi n'est-ce pas ceux qui lui font la cour qu'elle change en cerfs, mais bien son mari.

— C'est ma femme, s'écria le monsieur furieux; votre mot peut être fort drôle, mais vous m'en rendrez raison.

Le lendemain, Léon Gatinet reçut trois pouces de fer dans la poitrine.

Cette blessure le forcera à garder le lit pendant six semaines environ.

Au fond il n'en est pas fâché, parce que durant ce temps-là il ne fera pas de fours.

A. Marsy.

FANTASIAS.

« Pour prouver la direction des ballons, en tout temps et sans danger, un ouvrier mécanicien demande un apport de cinq mille francs d'une ou de plusieurs personnes de bonne volonté.

» S'adresser.... »

Telle était la contexture d'une annonce-réclame qui a paru dans plusieurs journaux et qui est venue y donner le *la* des préoccupations du jour.

Car le ballon est rentré dans la carrière à la voix puissante de Nadar.

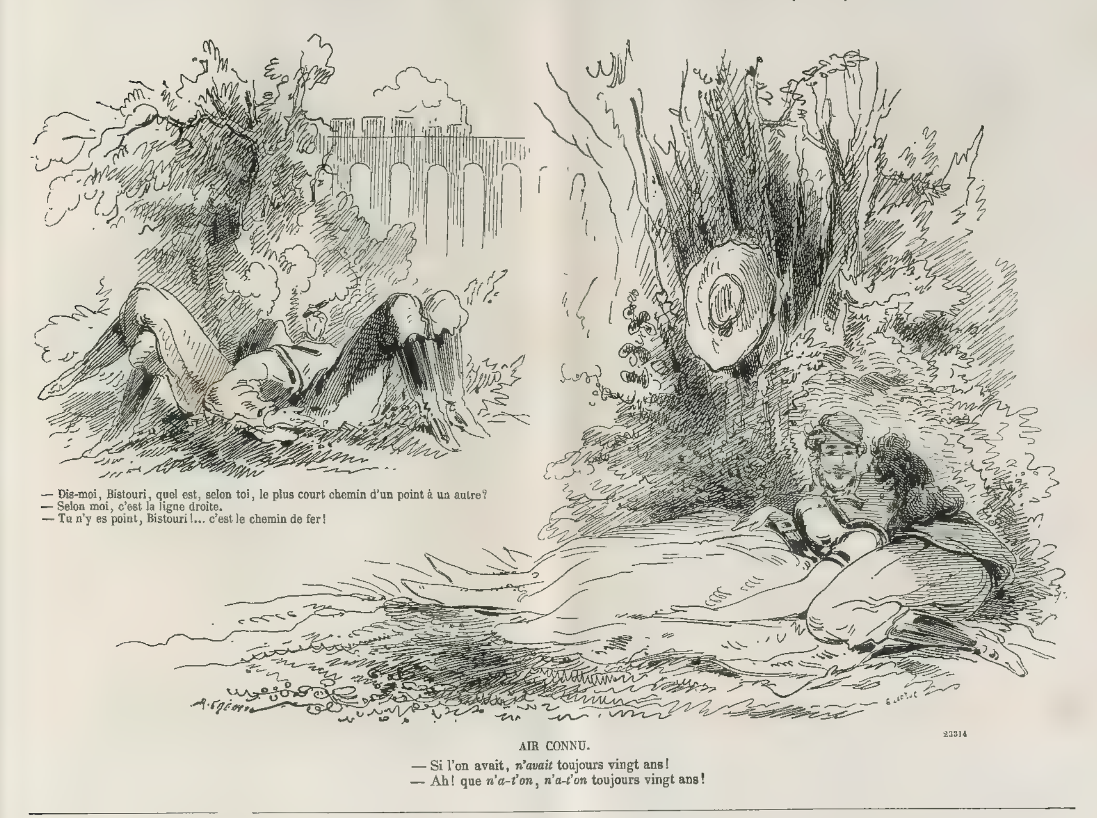
Pendant que l'intrépide aéronaute s'enlevait dimanche à Lyon, à Paris un inventeur expérimentait un poisson à ailes de sa fabrique.

N'allez pas croire à un poisson d'avril. L'expérimentateur était convaincu. On l'est toujours en pareil cas.

Mais le vent, qui n'était pourtant pas bien fort, a viré l'aérostat comme une plume.

A refaire!

CANOTIERS ET CANOTIÈRES, — par A. Grévin (suite).



— Dis-moi, Bistouri, quel est, selon toi, le plus court chemin d'un point à un autre?
— Selon moi, c'est la ligne droite.
— Tu n'y es point, Bistouri!... c'est le chemin de fer!

AIR CONNU.
— Si l'on avait, *n'avait* toujours vingt ans!
— Ah! que *n'a-t'on*, *n'a-t'on* toujours vingt ans!

⁂

Une grève... deux grèves... trois grèves...

Après un entr'acte nécessité par le besoin de repos qu'avait le public à la suite de l'histoire de ses cochers, la représentation a recommencé.

On nous a affirmé que les clercs d'huissier se mettaient de la partie, mais l'avare protêt n'a pas lâché sa proie.

Maintenant c'est le tour des musiciens d'orchestre.

Ah! comme ceux-là auraient cent fois raison! Peut-on s'imaginer un labeur plus ingrat et pour un plus maigre salaire?

Tous les soirs, emprisonnés dans une salle où l'asphyxie rôde, où l'apoplexie plane; tous les soirs, assis sur leur chaise mal rembourrée, ne connaissant ni vacances, ni saisons!

Des martyrs!

Et par-dessus tout cela, obligés d'entendre — sinon d'écouter! — d'entendre jusqu'à cent fois de suite les pasquinades saugrenues d'une féerie ou les déclamations furibondes d'une pièce en dix tableaux — non de maître!

Horrible! horrible!

Les cochers se plaignaient naguère. Que diraient-ils donc à la place des musiciens d'orchestre?

Si encore leurs journées leur appartenaient!

Mais après être rentrés à minuit et demi ou une heure, il leur faut se lever dès l'aube pour courir le cachet.

Car la rétribution du théâtre ne leur permettrait pas même de vivre de privations.

Et les répétitions qui leur prennent le peu de temps qui leur resterait!

Des martyrs, je le répète!

⁂

Mais que vont devenir les théâtres si ce bruit se confirme?

Comment un dénoûment de mélodrame fera-t-il pour se passer de l'accompagnement en sourdine qui gratte les nerfs du spectateur?

Ce n'est rien et c'est tout que ce grincement d'instruments à cordes qui escorte toutes les situations pathétiques.

M. et madame Prudhomme ne pleureraient pas sans cela.

Et s'ils ne pleuraient pas?...

Non! n'essayons même pas d'envisager cette hypothèse!

⁂

J'ai lu dans les feuilles de la semaine un entre-filets qui m'a fait du bien!

Il était ainsi conçu :

« Le journal *la Fraternité* va agrandir son format..., etc. »

Ainsi *la Fraternité* gagne du terrain!

Je suis heureux de l'apprendre; — car il n'y paraît guère dans nos mœurs.

⁂

L'Amérique vient d'avoir une *exhibition* de petites filles.

Moi, je n'y vais pas par quatre chemins. Je propose une exhibition de petites dames.

Le salut des familles est à ce prix. Quel enseignement, en effet! Quel avis au public!

Au-dessus de chaque exposée serait installé un écriteau commémoratif de ses nom, prénoms, titres et qualités.

On y verrait :

« Numéro 15.

» Mademoiselle ADELINA DE BERNEIM (de son vrai nom *Céline Genouillard*).

» Se donne vingt-cinq ans, mais en a quarante-huit. C'était déjà une grande fille aux glorieuses journées de Juillet.

» A mis sur la paille dix-sept imbéciles. N'en a jamais aimé aucun.

» On est prévenu. »

« Numéro 22.

» Mademoiselle DOLORÈS DE LAS MAGNESIAS (de son vrai nom *Fifine Beauclou*).

» Dents superbes... de la maison Osanore et Cie; cinq cents francs, mastication garantie. Teint de lis, de la maison Maquillard; cinq francs le flacon. Rouge des sultanes. On reprend le verre pour vingt-cinq centimes.

» Cheveux d'ébène... de la maison Merlan.

» La maison Merlan, par ses relations assidues avec la Bretagne, est à même de fournir à sa clientèle des nattes qui défient toute concurrence.

» Elle a spécialement en ce moment un assortiment de cache-peignes, *roux de Ploërmel*, d'une nuance idéale.

» Mademoiselle Dolorès doit à l'heureux emploi des postiches énumérés ci-dessus une villa à Bougival et un panier à salade. »

CANOTIERS ET CANOTIÈRES, — par A. Grévin (fin).



— Madame dédaigne?
— Du tout, du tout, madame daigne?

— Bonjour, la mère aux gibelottes!

— En v'là une de nouvelle magnière d'appeler!...
— Pere Sadoux! c'est à l'américaine (n'est-ce pas, Bibi, que c'est à l'américaine?).
— Nous ne sommes pas en Amérique ici!
— Peut-être!... père Sadoux! Tu ne sais donc pas que la terre tourne!!!

Je ne continue pas. Vous avez compris ce qu'il y a de fécond dans cette idée.

Utile au commerce, providence des jobards, l'exposition des petites dames sauverait peut-être la France.

Les oies ont bien sauvé le Capitole, pourquoi les grues.....

***

La Comédie française joue en ce moment une pièce de Th. de Banville.

Il y a là de l'esprit et de jolis vers, mais avec une pointe de *modernisme*, presque de réalisme, qui dépiste le goût.

Un appréciateur a défini la chose :

— De l'ambroisie qui a un petit goût de cidre.

Est-ce pour cela que la pièce s'appelle *la Pomme?*

***

Il y avait longtemps qu'on n'avait marié la Patti!

Mais, rassurez-vous, on a comblé cette lacune.

Elle épouse à présent un Milanais.

C'est imprimé partout, donc ça ne doit pas être vrai!

***

O le roi-canard!

Puff, mon ami, tu n'iras pas plus loin!

L'avez-vous lu, celui-là?

Un sieur X... a des boutons de manche sur lesquels sont peintes des mouches émaillées.

Les boutons disparaissent.

M. X... renvoie sa domestique, qu'il soupçonne du larcin.

Trois mois après, il aperçoit dans un coin de sa chambre une énorme toile d'araignée.

Dans la toile, ses deux boutons.

L'araignée, trompée par la peinture, les a pris pour des mouches véritables!

Devant ces choses-là, on tombe à genoux, et l'on s'abîme dans le recueillement!

Pierre Véron.

Le Discours de M. Dupin sur le *luxe effréné des femmes*, prononcé dans l'assemblée à *huis-clos* du Sénat, forme une brochure in-8° publiée par M. Henri Plon. Prix : 50 c. (Envoi *franco* aux personnes qui en adressent le prix.)

La Vie à la campagne, revue illustrée des plaisirs et des travaux de la campagne. Ce magnifique journal, qui paraît deux fois par mois, se recommande par de charmantes illustrations gravées sur bois imprimées dans le texte, et de très-jolies gravures fines tirées à part. Il s'occupe dans ses causeries, rédigées par nos écrivains le plus en vogue, de tout ce qui intéresse *la vie élégante*, et se trouve par conséquent le complément parfait des *Modes parisiennes*, journal du grand monde, dont la mode absorbe naturellement la plus grande partie.

L'abonnement à *la Vie à la campagne* coûte 25 fr. par an chez M. Philipon, rue Bergère, 20. Par faveur aux abonnées des *Modes*, le prix pour l'étranger n'est que de 30 fr.

Un numéro d'essai sera envoyé *franco* contre 75 c. de timbres-poste.

GRAND ALBUM LITHOGRAPHIQUE.

Les Baigneurs et les Baigneuses, par H. Daumier. — En feuilletant cet album de Daumier, nous parcourons toutes les écoles de natation, depuis les bains prolétaires à 10 centimes jusqu'à ceux où l'on marche sur des tapis.

Le prix de l'album est, pour nos abonnés, de 6 francs pris au bureau et 7 francs expédié franco par la poste.

Adresser un bon de poste ou des timbres-poste au caissier du *Journal amusant*, 16, rue du Croissant.

Les Canotiers parisiens, par H. Daumier. — Album de 20 lithographies. Même prix que le précédent.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 498. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 15 Juillet 1865.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

LE GROS LOT DE L'EMPRUNT MEXICAIN.

PHOTOGRAPHIE PAR BERTALL.



23316

CARTE DE CONSOMMATION DÉDIÉE AU MONSIEUR QUI A GAGNÉ LES CINQ CENT MILLE FRANCS.

Si le Mexique n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais vous pouvez vous flatter d'être rudement veinard. Amitiés sincères et inébranlables, amours brûlants et empressés, fruits mûrs et primeurs, demandez, faites-vous servir. Les agents de change vous appelleront : Mon bon! et les ramona : Mon ambassadeur!... Si vous voulez écrire vos Mémoires, avec des considérations sur le choix des numéros, vous vendrez votre livre à cinq cent mille exemplaires. Ah! monsieur, que vous êtes veinard!!...

CONSIDÉRATIONS SUR L'EMPRUNT MEXICAIN, — par BERTALL.



23317

— Voici un lot de dix mille francs ; redoublez d'efforts, jeune homme, et vous arriverez au lot de cinquante mille francs l'année prochaine.



— Faut dire que vous avez la chance de faire la cuisine chez un monsieur qui gagne comme ça des lots de cinq cent mille francs ; il va y avoir à fricoter dans l'établissement.



23318

— Monsieur, je suis la dernière descendante de feu Guatimozin, empereur du Mexique, je viens vous demander un secours de vingt-cinq francs.



23319

— C'est mam'selle Françoise qui a celui d'être cuisinière chez le particulier qui a gagné le gros lot.
— Nom de nom, que c'est une superbe femme ! — sans compter que depuis huit jours il y a du chouette bouillon dans la cuisine !



23320

— C'est le chien du monsieur qui a gagné le gros lot mexicain !
— Quel e délicieuse bête.



23321

Le gagnant découvre de nombreux amis.



23322

Le gagnant reçoit plus de visites que ses forces ne lui permettent d'en supporter.

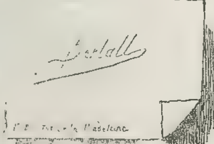


23323

Quand le gagnant raconte une histoire triste, tout le monde pleure.

23324

Quand le gagnant fait un calembour, tout le monde rit.



23325

Politesse de l'auteur.

UN MÉTIER DE CHEVAL, — croquis par DARJOU.



23326

— John, mon ami, vous me faites l'effet de vouloir engraisser; purgez-vous...



23327

... Et John se purge.



23328

Après quoi il se donne une suée.



23329

— Voyons un peu combien nous pesons ; tout comme à la foire de Saint-Cloud.



23330

— Ai-je été ridicule en tombant?
— Non, mon ami.
— Merci, mon Dieu!

LA COCOTTE DE LETTRES.

Olympia est nerveuse depuis la dernière lune; son huit-ressorts lui paraît dur, et ses cocodès n'ont plus le don de la faire sourire.

Elle voudrait s'asseoir à l'ombre des forêts.

Il est évident que la fille des portiers a un pli sur son oreiller.

Que lui manque-t-il, dieux puissants? Répondez sans affranchir, mais répondez!

La fille aux yeux noirs et aux cheveux blonds a été mordue par le démon de la littérature. Elle aussi rêve aux douceurs du grand in-dix-huit; elle veut buriner son nom dans un endroit quelconque du Temple de mémoire, et pour cela il faut que la presse gémisse en son honneur.

La presse gémira!

Il est trois heures et quart; la belle à la crinière blonde est dans son boudoir; sa pantoufle, qu'elle fait sauter sans relâche du bout de son pied nu, témoigne de l'agitation de son esprit.

Elle parle, écoutez.

— En voilà un serin inexact! Plus que ça de genre! Parce que monsieur écrit dans le ROI DES POTIRONS, *journal des intérêts de la fruiterie française*, ça se croit quelque chose. On t'en donnera des audiences, petit malotru!

Cette indignation légitime, exprimée en si bons termes, tourne court devant ces trois mots lancés par la caméristе : — Monsieur Philibert Delorme!

Le descendant apocryphe du grand architecte a été choisi par Olympia pour teindre sa prose en français de casino.

— Enfin! c'est pas malheureux, vous voilà.

— Belle dame, il est arrivé un accident à ma voiture, ce qui vous explique mon retard.

— Voiture! Vous avez voiture, vous?

— J'en ai même beaucoup : la compagnie des omnibus ne s'étant jamais refusée à mes transports.

— Ah! c'est du propre! Mais il ne s'agit pas de bêti-

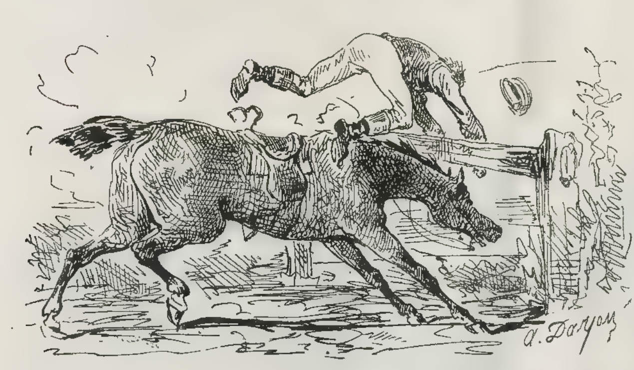
UN MÉTIER DE CHEVAL, — croquis par Darjou (suite).



23331
Qu'est-ce qui distinguerait le sportsmann du jockey, si ce n'est cette élégance à porter le lorgnon fiché dans la toque?



23332
— Le vicomte me l'a dit : je me brûle la cervelle le jour où *Folichonne* se laisse dépasser d'une demi-longueur.



23333
Souvent est entraîné qui voulait entraîner l'autre.



23334
A couru pour être agréable à un ami.

fier; vous connaissez mes désirs, hâtez-vous d'y souscrire.

Philibert, pour activer l'éclosion de ses pensées, tire de sa poche un cigare d'occasion qu'il se dispose à consumer.

— Laissez cette ordure, lui dit la descendante des portiers, et fumez celui que ma main vous offre.

L'écrivain se prête à la substitution, et déclare la séance ouverte.

— Nous disons donc, ma belle, que vous voulez lancer votre petit volume comme tout le monde?

— Je le veux.

— Et, nécessairement, vous avez l'intention de raconter vos folles amours au public?

— Moi? Pour qui donc me prenez-vous, mons Philibert?

— Comment! il ne s'agit pas d'initier vos contemporains aux péripéties de votre vie cahotée?

— Je ne travaille pas dans ce goût-là, mon cher.

— Que souhaitez-vous alors? Parlez, révélez-vous à moi.

— Voilà la chose : je veux publier mes pensées.

— Comme Pascal? Fichtre! Mais, belle dame, pour faire un civet, il faut un lièvre; l'avez-vous?

— Est-il bête avec son lièvre, celui-là! Est-ce que je vous parle gibelotte?

— Vous n'avez pas saisi l'apologue : pour publier des pensées, il est nécessaire d'en avoir.

— Mais j'en ai beaucoup, malhonnête.

— Il fallait donc le dire! Allez, ne vous gênez pas, pensez tout haut devant moi; aucun sergent de ville ne passe dans ce boudoir.

— Mauvais plaisant, va!

Ici, Olympia se recueille. Ses beaux sourcils dessinés au pinceau se froncent, et sa pantoufle danse de plus belle.

— Voici d'abord le titre de mon livre : LA MORALE... LA MORALE....

— LA MORALE SANS ACTION?

— C'est ça, c'est parfait! Ça fera joliment bien sur une couverture rose. Premier chapitre : « Si les femmes tournent mal, c'est la faute des hommes. » Hein!

— Superbe! Continuez.

— Deuxième chapitre....

— Comment! le premier est déjà fini?

— Certainement. J'aime les chapitres courts, moi.

— Soit; nous serons quittes pour en mettre beaucoup. Allez.

— « Jeunes filles, méfiez-vous de votre premier amour : celui-là ne rapporte jamais rien. » En voilà une pensée vraie!

— Hum!

— Hein?

— C'est vif. Gare la saisie!

— Vous croyez? Cependant, c'est si juste!

— Tant que vous voudrez; mais il ne faudrait pas que ce juste-là vous exposât à paraître en justice.

— Ah ben! si on ne peut plus rien dire, merci!

— On peut tourner la difficulté de cette façon : « Jeunes filles, méfiez-vous de votre premier amour; celui-là ne vous rapporte que des peines. »

— C'est plat. Je maintiens ma rédaction. « Troisième chapitre : Quels Chinois que les hommes! »

— Ce n'est pas une pensée, ça; c'est tout au plus une exclamation.

— Ça ira tout de même, il en faut pour tous les goûts. « Quatrième chapitre : si les femmes étaient plus fortes que les hommes, ça n'arriverait pas. »

— Qu'est-ce qui n'arriverait pas?

— Les injustices.

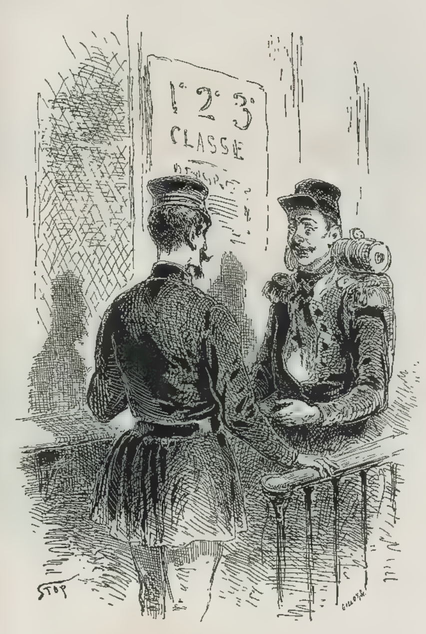
— Le quatrième chapitre manque de clarté; il aurait besoin d'être élucidé.

NAÏVETÉS, — croquis par Stop.



23335

— Eh bien, mon oncle, comment vont vos yeux?
— Mieux, mon enfant... mon docteur m'assure que je vois beaucoup plus clair.



23336

— Où allez-vous?
— En semestre.....
— Oui, mais votre destination... et quelle classe?
— Classe 1862... .

— Ça vous regarde. Je poursuis : « Si les femmes étaient plus riches que les hommes.... »

— Ça n'arriverait pas?

— Eh ben, oui.

— D'accord; mais il faudrait varier notre rédaction.

— Vous vous en chargerez. Maintenant, pour le mot de la fin...

— Déjà?

— Vous fourrerez un peu de vos idées par-ci par-là.

— J'ai peur qu'il ne me faille en fourrer beaucoup. Enfin, voyons votre dernier mot.

— Voici : « Le jour où il n'y aura plus d'hommes, la vertu sera protégée sur la terre. »

— Votre dernier mot manque de brillant.

— Aimez-vous mieux : « Le jour où il n'y aura plus de femmes... »

— La vertu sera protégée sur la terre?

— Non, bête. « Le jour où il n'y aura plus de femmes, ça sera bien fait pour les hommes. » Attrape! ainsi, c'est entendu, vous ferez bouffer tout ça, et avec mon portrait en tête, ça se vendra comme des petits pâtés.

Deux mois après cette scène, le *livre* d'Olympia paraît à la vitrine de tous les libraires. L'émotion est grande chez Mabille; on ne s'aborde qu'en se disant : — Avez-vous lu la *Morale sans action*. — Oui. — Est-ce fort, hein? — Ne m'en parlez pas. Mais vous savez, on va saisir l'ouvrage. — Bien mieux : il est saisi.

En effet, l'autorité s'est émue, et la descendante des portiers est invitée à faire une conférence sur la littérature à la 6e chambre. Dans la prévision de ce grand jour, l'aimable enfant se rend chez un prince du barreau pour lui demander aide et protection.

— Le cas est grave, mademoiselle, lui dit le prince.

— Bah! des bêtises.

— Je suis de votre avis, mais vous n'auriez pas dû les écrire.

— C'est la mode aujourd'hui, nous écrivons toutes et nous portons de gros chignons faux.

— Vous auriez pu vous contenter d'emprunter des cheveux aux autres sans aller jusqu'à la littérature. Vous serez condamnée.

— Tant mieux, ça me posera.

— On vous dira des choses désagréables.

— J'en ai entendu bien d'autres!

— Enfin, je ferai de mon mieux pour vous défendre.

— Ah! mais non.

— Comment, vous ne voulez pas être défendue?

— J'entends bavarder moi-même.

— Vous voulez?...

— Un peu, mon neveu.

Cette qualification fait faire une légère grimace à l'avocat.

— Mais alors, dit-il, dans quel but êtes-vous venue me consulter?

— Pour que vous m'appreniez...

— Quoi?

— A parler devant les juges.

— Mademoiselle, je ne donne pas de leçons de plaidoirie.

— Qu'est-ce que ça vous fait de me vendre des paroles ici ou là-bas?

Cette façon irrévérencieuse d'apprécier la mission sainte d'un défenseur a pour résultat de faire reconduire mademoiselle Olympia jusque sur le carré.

— En voilà un susceptible! s'écrie la friponne en remontant dans sa victoria. Au fait, est-ce que j'ai besoin de leçons? Je défendrai bien ma *morale* sans ça.

De retour chez elle, elle trouve son protecteur, M. de Casquebrun, qui l'attend en proie à une mortelle inquiétude.

— Eh bien, chère enfant, a-t-il consenti?

— Plus souvent!

— Il a refusé?

— C'est-à-dire que c'est moi qui l'ai envoyé promener. Je jaboterai toute seule, voilà tout.

— Olympia, vous me faites trembler. Il vaudrait mieux faire défaut.

— Il est joli votre conseil! Comment, vous me conseillez de faire des faux?

— Sans doute.

— Pour aller aux galères, n'est-ce pas?

Le quiproquo s'explique; M. de Casquebrun parvient à faire comprendre au bas-bleu d'occasion qu'il n'a jamais eu l'intention de l'engager à contrefaire la signature d'autrui.

— Seulement, je vous préviens, mon vieux Casquechauve : si je suis condamnée, je m'exile.

— Vous auriez le barbare courage de me quitter?

— Oui, j'ai toujours eu l'idée d'aller travailler aux mines en Russie.

A ce moment un grand bruit se fait entendre dans l'antichambre; c'est l'éditeur d'Olympia qui accourt en faisant de grands bras.

— Sauvés, ma petite, nous sommes sauvés! on vient de rendre une ordonnance de non-lieu.

Olympia, ivre de joie, exécute un cavalier seul devant M. de Casquebrun à lui faire pousser des cheveux aux endroits où il en manque.

— Assez de chorégraphie, mon enfant, nous avons à causer affaires maintenant. J'attends de vous un autre volume.

— Tu l'auras, être avide.

— Sur quoi? Avez-vous un titre?

— Oui : *Le dernier cheveu de M. de Casquebrun.*

— Ah! Olympia, vous me faites de la peine.

— C'est pour rire, mon petit Casquenu. Je veux écrire un ouvrage sur l'éducation des demoiselles.

— Méfiez-vous, dit le libraire, Fénélon a traité ce sujet.

— Tout ce que tu veux parier que mon livre ne ressemblera pas au sien?

— Je le crois, cependant...

— Assez! sortez tous deux. Je sens l'inspiration m'en-

NAÏVETÉS, — croquis par Stop (suite).



— Qu'est-ce que c'est que ça?
— Ma petite femme, c'est un corbeau... Thomas prétend que ça vit deux cents ans... j'ai parié que non... nous verrons bien!...



— Sergent, pourquoi qu'il fait plus froid en hiver qu'en été?
— J'admire votre simplicité! Avez-vous remarqué qu'il tombe de la neige en hiver?
— Oui, sergent!
— Est-elle froide, la neige?
— Oui, sergent!
— Eh bien, si la neige est froide, l'hiver ne peut pas être chaud.

vahir. — Casquebrun, vous viendrez me prendre à sept heures pour dîner, et si je trouve un cheveu dans le potage, soyez tranquille, je ne vous accuserai pas.

Louis Leroy.

LES BÉNÉFICES D'UNE ASSOCIATION FRATERNELLE.

M. Boniface Pivoine, fabricant de guêtres en liége, reçoit un matin la visite d'un de ses anciens camarades de l'institution Cornouillard, où ils avaient fait ensemble leurs études.

— Mon ami, lui dit l'ancien copin, je viens te faire une proposition.

— Laquelle?

— Tous les anciens élèves de la pension Cornouillard forment une association fraternelle, veux-tu en être?

— Avant, je désire avoir quelques renseignements.

— Les avantages sont énormes. D'abord inutile de te démontrer l'agrément qu'il y a de se retrouver tous.

— Mais nous serons avec des individus que nous ne connaîtrons pas, car je me plais à croire qu'on n'admettra pas dans cette association que ceux de notre âge.

— Non, tous les Cornouillard en feront partie. Grâce à ce moyen on peut se créer de magnifiques relations, car plusieurs de nos anciens camarades sont arrivés à de très-belles positions. Dulaurier dirige une grande usine, Carbonel est associé avec un agent de change, Fleurinet est chef de division dans je ne sais plus quel ministère, Marcassin est sergent-major.

— Comment, Marcassin est sergent-major?...

— Oui, dans la garde nationale.

— Quel intrigant! Mais ne serait-ce pas lui qui m'envoie des billets de garde? Depuis trois mois que je suis dans ce quartier j'ai déjà reçu six ordres de service, et je me suis empressé de ne jamais y répondre, car je n'aime pas la garde nationale.

— Mais ce Marcassin est bien ton major, car il demeure justement dans ta rue. Quand l'association fraternelle sera formée, il s'empressera de t'exempter.

— Je n'en serai pas fâché. Maintenant, que faut-il faire pour être de la société en question?

— Presque rien.

— Alors c'est facile.

— Verse seulement trois cents francs.

— Fichtre! mais c'est une somme.

— Qui est nécessaire pour avoir un petit capital, et nous ne pouvons former cette association sans un fonds de roulement.

— C'est vrai.

— Tu consens à être des nôtres?

— Oui; je te remettrai demain mes trois cents francs.

*
* *

Huit jours après, l'ami revient.

— Mon cher, tout marche à merveille, et la semaine prochaine nous faisons un repas de corps au Grand-Hôtel.

— C'est donc la fourchette en main que nous nous retrouverons tous?

— Le vin ranime les anciennes sympathies.

— Et quel jour dînons-nous?

— Jeudi. Je viens chercher vingt francs.

— Mais j'en ai envoyé trois cents il y a huit jours.

— C'est possible; mais il faut maintenant vingt francs pour payer le repas.

— C'est vrai: voici un louis.

— A jeudi, en habit noir et en cravate blanche.

*
* *

Pivoine arrive au Grand-Hôtel.

Il se trouve d'abord avec Fleurinet le chef de division.

— Tiens, c'est toi, Fleurinet, dit Pivoine; comment te portes-tu depuis que nous ne nous sommes vus? Je te rencontrais souvent, mais je n'osais jamais t'accoster.

— Vous aviez tort, vous auriez toujours été le bienvenu, répond Fleurinet d'une voix sèche en appuyant sur le *vous*.

— Bon, se dit en lui-même Boniface, je l'ai froissé en le tutoyant et il me remet carrément à ma place. L'avancement qu'il a eu a changé son caractère. A la pension il me mangeait toutes mes confitures et il copiait mes devoirs.

Sous un prétexte quelconque Pivoine s'éloigna et alla au-devant d'un autre camarade qu'il avait reconnu.

Celui-ci fut très-affable et commença le premier par le tutoyer.

— Te voilà, mon cher Boniface; ta figure a changé, mais tu n'as pas grandi depuis ta sortie de chez Cornouillard.

— En revanche, toi, tu es joliment taillé.

— Oui, j'ai du biceps, je dois cela au gymnase Triat. Tous les matins en me levant je soulève des poids.

— J'étais plus fort que toi à la pension, je te fichais de jolies piles.

— C'est vrai. Mais comme tout est changé! Donne-moi ta main.

— Pourquoi faire?

— Pour te montrer mon biceps.

— Tu en as, je n'en doute pas.

— Je suis sûr que tu ne peux pas t'en faire une idée.

— Puisque tu me le dis, tu n'as aucun intérêt à me tromper.

— Non, mais donne toujours ta main.

L'hercule lui serre la main à l'écraser.

— Oh! aïe... oh! la la! sapristi! tu m'abîmes, s'écrie Pivoine en pâlissant et en se tordant comme un malheureux.

— J'ai du nerf, n'est-ce pas?

— Je t'en félicite, mais ne recommence plus.

NAÏVETÉS, — croquis par STOP (suite).



23339

— Papa, je suis premier en langue française... tu permettras-t'y que je monterai sur les cheval de bois?...



23340

— Comment! vous avez fait mettre un toit sur votre cadran solaire?
— Oui, pour le garantir de la pluie.



23341

— Madame est sortie... à moins que ce ne soit monsieur qui doit venir pour le ratelier de madame... alors madame y est.

— Maintenant lance-toi sur moi de toutes tes forces, comme si tu voulais me renverser.

— Il est inutile d'y songer, tu as deux pieds de plus que moi.

— Essaye, par curiosité.

— Puisque tu y tiens...

Pivoine s'élance sur son ami, qui l'empoigne par le milieu du corps et l'étend par terre.

Boniface se relève tout meurtri avec une large fente au milieu du dos de son habit.

— Ce coup est de moi, dit l'ami avec satisfaction. Lecour, le professeur de boxe chez lequel je vais aussi, m'en a félicité.

— Il n'y a pas de quoi.

— Je t'ai fait mal?

— Au contraire, j éprouve un bien-être inexprimable.

— Ça te remue le sang et tu mangeras bien mieux.

Pivoine s'éloigne en se frottant toutes les parties qui ont porté contre le sol.

Marcassin, le sergent-major, arrive sur ces entrefaites.

Pivoine va tant bien que mal à sa rencontre.

La reconnaissance a lieu.

— Mon cher Marcassin, ne serais-tu pas mon sergent-major, par hasard?

— Comment, c'est toi ce Pivoine récalcitrant? Je suis enchanté de te voir pour t'annoncer...

— Que je ne fais plus partie de la garde nationale.

— Non, mais que je t'ai fait condamner à quarante-huit heures de prison pour refus de service.

— Je me plais à croire que tu vas me rayer.

— Et moi, je me fais le plaisir de penser que tu ne seras plus récalcitrant et que tu deviendras le modèle des gardes nationaux, maintenant que tu sais que je suis ton sergent major.

— Tu me maintiens donc sur les cadres?

— Certainement, et plus que jamais.

— Alors ça m'est bien utile de te retrouver.

— Mais certainement, je te promets ma protection.

— Pourquoi faire?

— Pour passer caporal.

***

On se met à table.

A côté de lui se place un de ses anciens camarades, qui, à la pension, lui mangeait aussi toutes ses friandises.

— Je suis bien heureux de te revoir, lui dit Cascaret; comme je vais souvent dans ton quartier, j'irai te demander à déjeuner sans cérémonie.

— Sapristi! se dit Pivoine, s'il est aussi gourmand que dans sa jeunesse il me mangera tous mes revenus.

— As-tu une bonne cuisinière?

— Détestable.

— Tu la changeras. Je t'amènerai demain matin un cordon bleu! qui fera bien ton affaire.

— Voilà un gaillard que je vais m'empresser de consigner, murmura Pivoine.

Au dessert on prononça sept discours, ce qui troubla la digestion de Pivoine : il rentra chez lui très-souffrant. Il fut obligé de garder le lit pendant deux jours.

***

Cinq ou six ans après Boniface Pivoine fit de mauvaises affaires.

Ses guêtres en liége tombèrent dans l'eau.

Il se trouva réduit à la plus horrible misère.

Il se décida à aller trouver l'ami qui l'avait enrôlé presque de force dans l'association fraternelle des anciens élèves de l'institution Cornouillard.

Cet ami en était même devenu le président.

— Mon cher, lui dit-il, je viens solliciter quelques secours de l'association.

— Sois le bienvenu et repasse dans trois jours; je vais demander au comité ce que l'on t'accorde.

— Je voudrais pouvoir être soutenu de façon à remettre sur ses pieds mon entreprise de guêtres en liége.

***

Trois jours après Pivoine revint savoir la réponse.

— Mon cher ami, lui dit le président, je suis heureux de t'annoncer que l'on a fait droit à ta demande. Voici trente-cinq francs.

— Trente-cinq francs!... Mais depuis que je fais partie de cette association elle m'a coûté au moins quinze cents francs.

— Si tu ne trouves pas ce secours suffisant tu es libre...

— D'en demander un plus fort?

— Non, tu es libre d'y renoncer.

A. MARSY.

FANTASIAS.

Il faudra, jusqu'à la consommation des siècles, que le comique se mêle au lugubre.

La guerre d'Amérique ne semblait pas un sujet fait pour prêter à rire, et pourtant...

Voici qu'un journal de New-York donne des détails curieux sur une série d'épisodes résultant de la paix aujourd'hui rétablie.

Il s'agit d'une quantité de volontaires du Nord ou du Sud faits prisonniers ou disparus pendant les batailles.

N'ayant plus de leurs nouvelles, on en avait porté pour morts plusieurs qui ont été retrouvés depuis et ont fait des rentrées imprévues dans leurs provinces.

Or il paraîtrait que ces rentrées n'auraient pas eu lieu sans incidents comiques.

Ici c'était une veuve inconsolable qui s'était trop promptement fait consoler; là un parent qui s'était empressé de mettre la main sur un héritage qu'il va falloir rendre.

L'envers des deuils humains, c'est-à-dire quelque chose de toujours édifiant et grotesque!

Aussi ils avaient bien besoin de revenir, ces importuns, ces absents, qui auraient eu raison s'ils avaient persisté dans leur disparition.

La douleur les avait passés à son passif. Rien n'est plus ennuyeux qu'une rature à faire dans la tenue des livres du sentiment!

***

A propos de sentiment, mais surtout à propos de tenue des livres, avez-vous suivi l'épisode du cent onzième mariage de la Patti?

Je vous l'avais bien dit la semaine dernière : « C'est imprimé partout, donc ça ne doit pas être vrai. »

Et j'ai été prophète en mon pays.

Le mariage était une bourde à ajouter à tant d'autres. Mais le plus curieux de l'affaire, c'est la réclame qui est venue se greffer sur le tout.

Le beau-frère de mademoiselle Patti, en homme qui sait jouer du public, a eu là une excellente occasion pour célébrer les très-réels mérites de son illustre parente.

Dans la lettre où il démentait le canard matrimonial, il a, en conséquence, glissé adroitement le chiffre des dernières recettes faites par la cantatrice et le nom des villes où elle doit prochainement se faire entendre.

Avis aux amateurs!

La recette est des plus commodes.

Le directeur de l'Alcazar, par exemple, — c'est une supposition — répand adroitement le bruit que Thérésa a été demandée en mariage par Abd-el-Kader.

Sensation!

Le lendemain on lit dans tout ce que Paris, la province et l'étranger possèdent de feuilles, une lettre dans ce genre :

« Monsieur le rédacteur,

« On s'est plu à répandre sur le compte de Thérésa, notre éminente virtuose populaire, un bruit d'après lequel Sa Hautesse le Schah de Perse aurait envoyé à Paris un ambassadeur chargé de demander la main de ma célèbre pensionnaire.

» Je suis en mesure de vous affirmer qu'il n'en est rien.

» Thérésa — elle l'a déclaré souvent elle-même — ne vit que pour le public, lequel, du reste, le lui rend bien, comme le témoigne la statistique des consommations servies dans mon établissement.

» Pour vous en donner une idée, j'ai, dans le courant de la semaine dernière, vendu :

» Quatorze mille bocks de vraie bavière (je la fais venir directement, et pourrais produire au besoin des certificats).

» Quinze cents mazagrans (café moulu à la mécanique par procédé Hurti.)

» Douze cent soixante-quatre glaces vanille à l'instar de Tortoni.

» Je n'ai rien à ajouter à l'éloquence de ces chiffres et vous serais infiniment obligé si vous vouliez bien insérer cette lettre dans le plus prochain numéro de votre estimable journal.

» Agréez, etc.... »

Soit pour rien cinquante lignes d'insertion dont le coût, dans les faits Paris, aurait été de cinq francs la ligne.

Je crois bien qu'il y a de quoi être infiniment obligé!

***

Statistique, je continue à t'aimer!

Hier, un rapport rendait compte du mouvement qui se produit dans une gare de chemin de fer récemment ouverte aux environs de Paris.

« Il y descend, disait ce rapport monumental, en moyenne onze voyageurs *et demi.* »

Cette moitié de voyageur m'a fait rêver.

Couperait-on les clients pour qu'ils tiennent moins de place?

Je flaire un drame .. Adolphe d'Ennery!...

***

Comme ça se trouve!

Le nom de d'Ennery est en situation; car il a l'autre jour écrit à M. de Girardin une lettre qui débutait par ces mots :

« Mon cher confrère...»

On en a conclu que M. d'Ennery allait faire du journalisme. Car, à lire l'édition primitive du *Supplice d'une femme*, on ne peut vraiment admettre que M. de Girardin ait fait jusqu'ici du théâtre.

***

Une pétition demandait, la semaine passée, l'abolition de la polygamie en Algérie.

— On veut donc que l'Algérie ne soit plus française, s'est écriée la petite X..., qui connaît les maris contemporains, comme si elle les avait... refaits!

***

Il y a des courants d'idées comme il y a des courants d'air.

Pour le moment, c'est le courant *diluvien* qui règne au théâtre.

Il est question simultanément :

D'un *Noé*, de feu Halévy, opéra;

Du *Paradis perdu*, drame;

Du *Déluge*, redrame....

Est-ce que je sais!

De tous ces projets, celui qui semble promettre le plus d'ébaudissements à l'avenir, c'est celui de M. Stostein.

Le Châtelet est en pleine ébullition.

— Aurez-vous des ballets dans votre *Déluge?* demandait-on au directeur.

— J'en aurai deux, s'il vous plaît.

— Ah bah!

— Certainement, je n'entends pas avoir qu'une cor le à mon *arche!*...

***

Quant au *Paradis perdu*, ce n'est qu'une reprise. On pourrait dire par conséquent le *Paradis retrouvé.*

Lors de sa première apparition, on le monta dans je ne sais plus quelle ville de province, avec une troupe!...

Oh! la la!

Le premier rôle de femme notamment...

Aussi, comme le garçon d'accessoires venait demander au directeur s'il fallait s'occuper de la femme :

— Inutile, fit cet homme consciencieux, cela regardera le public!

***

Les croix du 15 août...

A ce cri annuel, les compétitions se sont mises en route.

On cite notamment X..., qui passe sa journée à assiéger de sollicitations des protecteurs plus ou moins influents.

Ce qui ne l'empêche pas de crier bien haut son désintéressement.

Un ami le rencontre :

— Dis donc, on prétend que tu vas être décoré?

— Moi!... dans tous les cas, je n'aurai rien fait pour cela.

— Parbleu! tout le monde le sait bien!

***

Pauvre B...!

Le type du *patito* conjugal!

Elle était souriante, elle était jeune, elle était aimable, sa fiancée, quand il se maria.

Mais huit jours après le masque tomba et l'ange s'évanouit.

Aujourd'hui, un diable qui l'abreuve d'amertumes.

La vie de B... est un enfer à domicile.

— Sac à papier, gémissait-il hier dans un accès d'indignation, j'ai cru épouser une femme et j'ai épousé une querelle!

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Il se joue en ce moment dans les coulisses du Théâtre-Français une pièce qu'on pourrait appeler *Une tempête dans un comité*, dont le point de départ est la nomination du fils Provost et dont le dénoûment est la démission de M. Got, qui, peu soucieux de partager les bénéfices de l'année avec les enfants de ses camarades, songe à se retirer et à entrer au théâtre du Vaudeville. Ce serait là une bien bonne fortune pour le théâtre de la place de la Bourse qui offre en proie à l'été quelques pièces en un acte, dont une seule, *les Yeux du cœur*, de M. Emile Abraham, offre quelque intérêt.

Cette petite et gracieuse comédie a été représentée à Ems sous le titre, *le Lorgnon de l'amour*, et elle a retrouvé à Paris le succès qu'elle avait déjà remporté sur les bords de la Lahn.

Tandis que la Tempête dans un comité se joue dans les coulisses du Théâtre-Français, on donne sur la scène une pièce en un acte et en vers d'un poëte, M. Théodore de Banville, qui a assez d'amis pour se passer d'imagination; *la Pomme* est un bavardage contemporain exécuté par deux personnages de la mythologie; ainsi procède constamment M. de Banville, qui d'ailleurs n'est pas le premier venu; il trouve le vers comme personne et la nouvelle à la main comme tout le monde. Dans la pièce en vers de la Comédie française on retrouve le double talent de M. de Banville; les personnages racontent en vers des histoires qui ne seraient pas déplacées dans un petit journal, et les dieux parlent la langue de la chronique parisienne.

J'avoue que je n'ai qu'une faible sympathie pour ces sortes de productions; j'aime la poésie, à la condition qu'elle s'élève sur les hauteurs du Parnasse; mais quand elle descend dans la plaine de l'Hippodrome elle ne m'intéresse que médiocrement; certes, je ne reproche pas à M. de Banville de faire des vers, puisqu'il les fait très-bien, mais je ne vois pas la nécessité de déranger les dieux pour leur faire tenir un langage si peu en rapport avec leur position officielle.

D'ailleurs je ne m'explique pas le double jugement des cercles dits littéraires qui admirent chez M. de Banville ce qu'ils condamnent chez Hector Crémieux. Ce dernier, homme d'esprit, ne fait pas grand cas de l'Olympe; pour un oui, pour un non, il fait danser le cancan à tous les dieux sur un air d'Offenbach. Quand un théâtre de second ordre produit ces débauches de la fantaisie, on crie à la profanation, on se révolte, et sans la gendarmerie on mettrait le feu au théâtre.

On procède autrement pour M. de Banville.

Quand il lui plaît de déranger les dieux et de leur apprendre l'argot parisien, les ennemis d'Hector Crémieux se transforment en admirateurs passionnés de M. de Banville, et pourtant les manières de ces deux poëtes n'en font qu'une : c'est le même procédé de deux organisations différentes; l'un brille par l'insouciance et l'autre par la prétention.

A l'heure où nous mettons sous presse, le théâtre de la Gaîté répète *le Paradis perdu*, et le théâtre du Châtelet *le Déluge*. Mais voici le directeur de la Gaîté qui, lui aussi, intercale un petit déluge dans sa pièce, car il paraît que le succès est impossible sans ballet et sans déluge. Nous verrons lequel des deux directeurs sortira victorieux de cette lutte; celui qui, en plein été, pourra faire tomber la plus forte masse d'eau sera évidemment le plus malin.

Alexandre Dumas déménage avec ses *Gardes forestiers*, il quitte le grand Théâtre-Parisien qui est situé dans les environs de Lyon, et s'installe au Théâtre-Déjazet qui est dans les environs de Dijon. On organise des trains à prix réduits pour les personnes qui voudront applaudir le dernier drame du plus fécond, du plus puissant de nos dramaturges.

ALBERT WOLFF.

Le Discours de M. Dupin sur le *luxe effréné des femmes*, prononcé dans l'*assemblée à huis clos* du Sénat, est devenu tellement populaire, que l'éditeur Henri Plon vient d'en mettre en vente une édition in-8° à 10 centimes, afin qu'il fût à la portée de toutes les bourses.

L'un des propriétaires : EUGENE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 499. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 22 Juillet 1865.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.



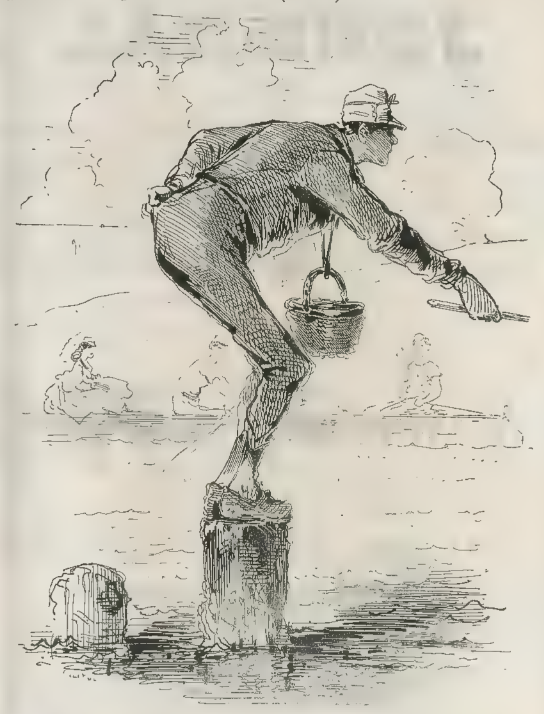
EXPOSITION PERMANENTE DES PRODUITS DE LA RACE CANINE (CHAMPS-ÉLYSÉES),
THE ADVERTISER.
(Prononcer « the edveurtisseur », mais surtout ne pas traduire par *chien de garde*)

A TRAVERS PARIS, — croquis d'été, par A. Grévin (suite).



23343

— Voyons, Adolphe, il y a une heure que j'attends; je t'en prie, tu vois bien que je suis pressé, donne-moi mes bottes...
— Faut bien que je les fasse reluire un peu mieux que ça à monsieur.
— Elles sont très-bien comme ça; voyons, voyons, mes bottes, te dis je!
— Décidément, monsieur, suis-je oui z'ou non votre domestique?



23344

— Ohé! mon brave homme, prenez garde, vous allez tomber.
— Y a pas de danger; tu vois bien qu'il se retient par le fond de sa culotte!



23345

LES EMPLOYÉS POUR RIRE.

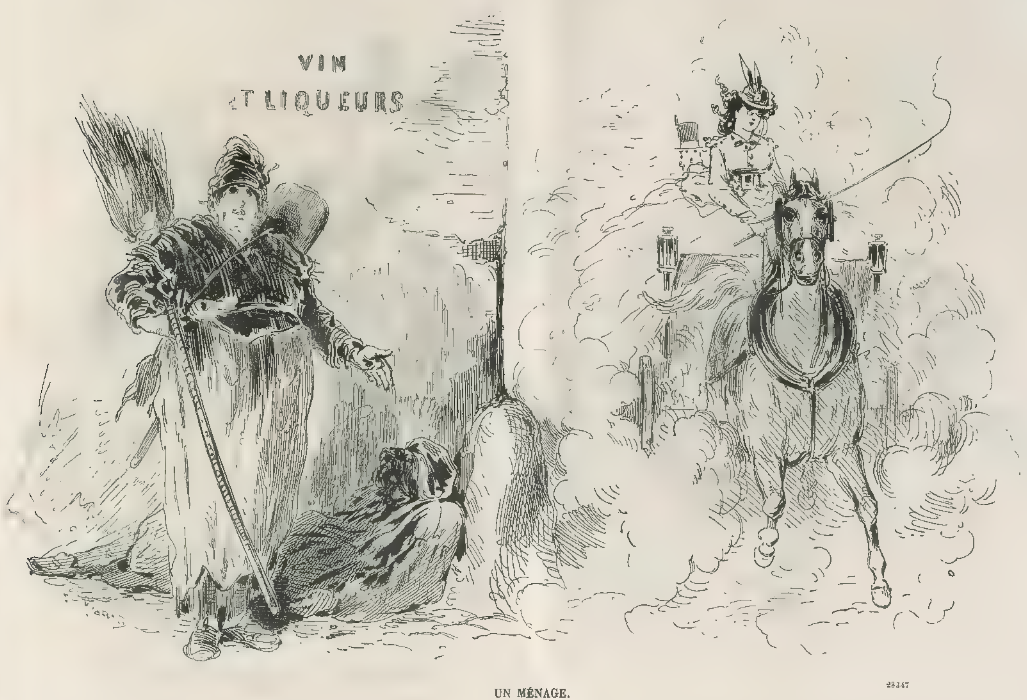
— Monsieur, c'est moi... qui ze viens vous faire mes essecuses;... étant votre subordonné, z'ai eu tort, ze l'avoue, de vous traiter de *vieille bête*;... mais, que voulez-vous, vous savez que ze suis du Midi... et cez nous... ma foi... on dit tout ce qu'on pense.



23346

— Ah! vous lui avez dit que j'étais à Mabille!... vous éprouviez le besoin de lui dire que j'étais à Mabille; d'abord, le saviez-vous si j'étais à Mabille?
— Dame, mon enfant, il m'a mis cent sous dans la main; fallait bien que je lui dise quelque chose.

A TRAVERS PARIS, — croquis d'été, par A. Grévin (suite).



UN MÉNAGE.

ELLE. Courageuse tout plein, mais pas secondée.

SON HOMME. Bon enfant, mais pas de conduite.

SA P'TITE. Une gamine qu'a mal tourné.

DE LA CRÉDULITÉ EN AMOUR.

Le besoin de croire est une faculté inhérente à la profession d'amoureux, et la jalousie elle-même n'arrive qu'à grand'peine à l'entamer.

Exemple :

Victor Berlanger est souverainement épris de madame Pepita de Castejoz, veuve d'un hidalgo de la plus vieille des deux Castilles.

Cette passion ne va pas comme sur des roulettes; elle accroche souvent, au profond désespoir de Berlanger.

— Hélas! s'écria-t-il le jour où nous écrivîmes sous sa dictée, il n'y a plus moyen d'en douter, j'ai un rival!... Un rival, c'est-à-dire un homme qui... un homme que... un autre moi-même enfin. Ah! comme je le hais ce Sosie, ce plagiaire de mon bonheur!

Et Berlanger s'abîme de plus en plus dans la morne mélancolie du chef d'emploi qui se sent doubler avec avantage.

Pourtant il a des doutes, car enfin :

— Pepita est un ange!... ange déchu, malheureusement. Mais pourquoi me garder si elle m'a donné un remplaçant?... Parbleu! abondance de biens ne nuit pas. Horreur!... Il faudra que j'aille en causer avec Montauban.

Celui-ci est un sceptique qui en aurait remontré à Auguste Comte : c'est tout au plus s'il croit à ce qu'il voit; sauf en amour cependant : là, il est d'une crédulité enfantine, crédulité qui le pousse toujours à se considérer comme trahi aussitôt que l'objet de sa flamme a dansé une contredanse avec un monsieur quelconque.

— Ah! Montauban, Montauban, lui dit Berlanger, je suis bien malheureux, va!

— C'est bien fait.

— Comment, c'est bien fait!

— Ça t'apprendra à être amoureux.

— Mais on n'est pas maître de ça.

— L'homme peut....

— Ah! l'homme peut! L'homme peut ce que femme veut.

— Pas trop bête. Eh bien, voyons, où en es-tu avec ton Andalouse?

— Je suis trahi comme le dernier des Jocondes.

— Ce qui doit te consoler, c'est que l'autre l'est aussi.

— Non, non, ça ne me console pas du tout... au contraire.

Berlanger allume un cigare et le fume d'abord avec une ironie amère; peu à peu cependant ses idées se rassérènent; la foi redescend en lui.

— Au fait, s'écrie-t-il, je ne suis peut-être pas trompé du tout.

— Oui, peut-être.

— Qu'est-ce qui me le prouve?

— Ce n'est pas moi.

— Est-ce qu'une femme n'a pas le droit de sourire tendrement à un homme, sans pour cela manquer à ses devoirs? Parce que j'ai surpris des regards brûlants échangés, est-ce à dire qu'on se joue de moi?

— Si tu veux, nous considérerons cela comme une marque de respect qu'on te donne.

— Ah! toi, tu n'entends rien aux femmes. Mon cher, les coquettes sont les femmes les plus sûres en amour.

— Oui, dans l'amour à changements à vue.

— Je cours chez Pepita lui demander pardon de mes indignes suppositions.

— Seulement, dépêche-toi; en arrivant elle n'aurait qu'à te prévenir en te demandant grâce de ses scélératesses.

Sans s'arrêter à ce que ce conseil a de railleur, Berlanger vole chez sa marquesa. La noble dame est sortie, mais elle doit rentrer bientôt, et le jeune homme est introduit dans le boudoir de sa maîtresse.

Pour tuer le temps, il joue avec un buvard; il l'ouvre, le referme, tent et si bien qu'une lettre tombe sur le parquet.

En jetant un coup d'œil sur le cachet, Berlanger ressent une commotion désagréable, il a reconnu le chiffre de sa doublure. Lira-t-il la lettre? Non certainement.... O rage! il y est question d'un rendez-vous manqué par suite d'un malentendu.

Conduite par la main de l'amour vengeur, madame de Castejoz arrive sur ces entrefaites.

— Vous m'attendiez, mon ami? Voyons, vous êtes-vous bien ennuyé?

— Non, madame, je ne m'ennuie plus.

Cette réponse est faite d'un ton si féroce que la belle Pepita en part d'un éclat de rire.

— Encore du nouveau, n'est-ce pas?

— Oui, madame, oui!

— Allons, prononcez votre réquisitoire; je m'assieds au banc des accusés.

Disant cela, elle se couche sur sa chaise longue avec des grâces capables de toucher un tigre à la fin de son ramadan.

— Madame..., madame, je suis plus heureux que certaine personne; je ne vous ai pas attendue en vain.

— Que voulez-vous dire?

— Oh! vous me comprenez parfaitement.

— Vous êtes dans l'erreur; je n'y suis pas du tout.

— Ah! vraiment?.. Je vais donc être plus clair.

— Je vous en serai très-reconnaissante.

— Vous avez donné un rendez-vous à M. de Bellombre.

— Quelle horreur! quelle...

A TRAVERS PARIS, — croquis d'été, par A. Grévin (suite).



23348

— Don plaît!... Rdon si plaît!!... Cordon si vous plaît!!!
— Dites donc, vous!... vous attendrez bien que j'aie éternué!



23349

LES COCODÈS.

— Mais elle n'est pas mal du tout, cette petite!
— Mais du tout, du tout!
— Du tout, du tout, du tout!!
— Du tout, du tout, du tout, du tout!!!
(Dire que ça peut durer comme ça plusieurs kilomètres!)

— Ne niez pas, voici la preuve.

La belle Pepita fait une singulière grimace en voyant la lettre que lui présente son adorateur; mais avec cette connaissance du tremplin qui distingue la femme coupable et persécutée, elle rebondit et saute par-dessus la situation d'une façon victorieuse.

— Ainsi, monsieur, vous vous permettez de fouiller dans mes papiers, de décacheter mes lettres?

— Ah! mille pardons, la chose était faite pour celle-ci.

— Qu'importe, monsieur? est-ce qu'un billet, ne fût-il plié qu'en deux, ne doit pas toujours être respecté par un homme d'honneur?

— Je vous l'accorde, mais...

— Et vous n'avez pas craint de commettre une bassesse pour m'accuser faussement?

— Oh! faussement...

- Oui, monsieur, faussement! Et rien ne me serait plus facile que de vous le prouver; mais je dédaigne de descendre à une explication. Croyez donc tout ce qu'il vous plaira: oui, j'aime M. de Bellombre; oui, je l'adore; oui, je...

— Assez, madame, assez!

— Vous avez raison; car ne voulant pas me justifier, j'en ai déjà trop dit. Laissez-moi, monsieur, vous me faites horreur.

C'est en vain que Berlanger veut donner un tour moins cassant à la conversation; on lui impose silence et on le jette moralement à la porte.

Le malheureux court chez Montauban.

— Ah! mon ami, ah! la scélérate! ah! la perfide, la...

— Tu es donc sûr de ton fait?

— J'ai touché, j'ai vu, j'ai lu!

— Une femme à la mer, voilà tout.

— Jamais je ne la reverrai!

— Je l'espère bien.

— Hein? quelle trahison inouïe!

— Tu exagères.

— Comment, tu ne la trouves pas aussi coupable que moi?

— Si.

— Voudrais-tu donner à entendre que j'ai été un peu vif?

— Nullement.

— Montauban, tu es un ami, un solide; si tu trouves que j'ai été trop loin, ne crains pas de me le dire.

— Tu as agi en homme carré.

— Trop carré peut-être... car enfin, une lettre, qu'est-ce que ça prouve?

— Que chantait cette épître?

— Bellombre se plaignait doucement qu'on eût mal compris l'heure et le jour d'un rendez-vous.

— Diable! c'est grave.

— Enfin, il n'a pas eu lieu, ce rendez-vous!

— C'est évident, puisqu'il a manqué.

— Il a manqué; il n'y a pas à dire, il a manqué. Montauban, tu as raison, j'ai été abominablement vif.

— Mais non.

— Oh! je le lis dans tes yeux, tu me blâmes?

— Au contraire, je t'approuve; ta Pepita te trompe, et tu feras bien de la quitter.

— Mais c'est elle qui me quitte, qui me renvoie, qui me chasse!

— Qu'importe? cela revient au même.

— Mais pas du tout! comment! je suis innocent, elle est coupable, et c'est elle qui me congédie! Montauban, ceci est contre toutes les règles, et je cours chez elle rétablir la situation.

— Tu feras mieux de n'y pas aller.

— C'est moi qui veux la chasser en lui disant...

— De rester chez elle?

— C'est ça. Adieu, Montauban, je vais faire une exécution.

Pendant le trajet, Berlanger a cru alternativement, cinq ou six fois de suite, à l'innocence et à la culpabilité de sa belle. Au moment où il fait irruption dans le boudoir de madame de Castejoz, il est en train d'établir un parallèle entre cette dame et la Brinvilliers, tout à l'avantage de cette dernière.

— Quoi! monsieur, vous osez vous représenter devant moi?

— Oui, madame, je l'ose... Je ne veux pas vous laisser la satisfaction de m'avoir chassé, je veux...

Berlanger s'arrête à la vue de Pepita tamponnant ses yeux pour en extraire une larme récalcitrante.

— Ciel! vous pleurez?

— Je n'ai pas arrêté depuis votre départ.

— Il serait vrai? Mais alors, femme adorée, dites-moi que j'ai mal lu, que je me suis trompé, que ce n'est pas vrai, que je suis un monstre, que cette lettre prouve au contraire votre complète innocence!

— Mais certainement.

— Ah! mon bel ange, merci... mais je le savais bien, va!

Louis Leroy.

A TRAVERS PARIS, — croquis d'été, par A. Grévin (suite).



23350

LES NOUVELLES VOILETTES.
Quand il y en a pour un, il y en a pour deux.



23351

— Ne blaguons plus (pour ne bougeons plus).
— Dépêchez-vous, ou je remue.

UNE RÉPÉTITION GÉNÉRALE.

Madame Ducordon, concierge, monte faire le ménage de M. Léopold Canardet, gandin en chambre.

— A propos, monsieur Canardet, dit la portière, vous ne savez pas?

— Non.

— Mon mari est machiniste depuis quelques jours.

— Où ça?

— Au théâtre des Quatre-Nations; on l'a engagé tout exprès pour une grande féerie que l'on monte, il a été nommé machiniste adjoint. D'un côté, j'en suis enchantée parce que ça lui fait gagner de l'argent; d'un autre, j'en suis fâchée, parce que ça m'ennuie de le voir aller dans les coulisses avec une multitude de femmes légères.

— Il va dans les coulisses?

— Certainement, croyez-vous que pour placer les décors on le met de planton devant le théâtre?

— A-t-il de la chance!

— Pourquoi?

— Parbleu! de pouvoir entrer dans les coulisses.

— Vous en avez envie?

— J'en meurs.

— Il est aisé de vous satisfaire.

— Comment cela?

— Mon mari vous emmènera ce soir.

— Il le pourrait?

— Évidemment; tenez je l'entends qui frotte les escaliers, nous allons le lui demander ensemble. Eh! Polycarpe! ohé!

Le concierge arrive.

— Il t'est facile d'emmener M. Canardet dans les coulisses, n'est-ce pas? demande Ducordon à son mari.

— Oui.

— Si tu fais cela, tu le rendras le plus heureux des hommes.

— Oh! oui, monsieur Ducordon, s'écrie Léopold.

— Venez donc avec moi ce soir; c'est justement la répétition générale, vous verrez les artistes en costumes.

— Y a-t-il beaucoup de danseuses?

— Au moins une centaine.

— Oh! quel bonheur! A quelle heure faudra-t-il partir d'ici?

— A cinq heures et demie.

— Tenez, mon ami, voici vingt francs.

— Pourquoi faire?

— Pour la peine que vous voulez bien vous charger de moi.

— Non, monsieur, vous êtes trop bon, je ne veux pas accepter.

— Ne faites pas de cérémonies.

— Alors je les garde, je m'achèterai quelque chose avec, afin d'avoir un souvenir de vous.

***

Le soir, Léopold part avec son ami le portier machiniste.

Il a eu le soin de bourrer ses poches de sacs de bonbons afin d'en offrir à ces dames du corps de ballet. Car il sait bien que les femmes se prennent par la bouche.

— Mon ami, demande-t-il à son compagnon, si par hasard on me demande ce que je fais sur la scène, que répondrai-je?

— Vous direz que vous êtes un ami du directeur.

— Et on ne me dira plus rien?

— Tout le monde sera poli avec vous.

***

En montant sur le théâtre le cœur de Léopold bat avec violence.

Il commence à exhiber ses bonbons, ce qui lui fait faire rapidement connaissance avec quelques-unes de ces dames.

— Quel est donc ce cocodès? se demandent les danseuses entre elles.

— Je n'en sais rien, fait l'une, mais il a une bonne tête.

Une petite blonde se détache du groupe et s'approche de Léopold.

— Mon cher monsieur, lui dit-elle, je suis bien contrariée.

— Pourquoi?

— Voyez comme mon maillot est mal fait.

— Il y a en effet quelques plis.

— Le directeur ne veut pas m'en donner un autre; aussi serai-je ridicule.

— Non; le public vous trouvera charmante.

— Si vous étiez bien gentil, savez-vous ce que vous feriez?

— Quoi donc?

— Vous me donneriez de l'argent pour m'acheter un maillot neuf.

— Quel en est le prix?

— Pour avoir quelque chose de bon il faut y mettre soixante francs.

— Fichtre!!!

— Vous dites?

— Rien. Voici trois louis.

— Merci.

— C'est roide, pense Léopold, mais si je lui avais refusé ce petit service elle aurait fait courir partout le bruit

A TRAVERS PARIS, — croquis d'été, par A. Grévin (suite).



TYPES ÉTRANGERS.
Auvergnats britanniques.

— C'est des English! j'ai ben envie de te vous les neyer un brin, sans le faire exprès, histoire de rire.

que j'étais un rat, et il ne m'eût plus été permis de m'amuser.

Puis, se tournant vers la jeune blondinette :

— Maintenant, ma chère amie, dit-il, pour me récompenser vous seriez bien aimable de...

— Pourquoi êtes-vous sur le théâtre? vient lui demander un monsieur en lui frappant sur l'épaule.

— J'en ai le droit.

— Et lequel?

— Je suis un ami intime du directeur, répond avec audace Léopold Canardet.

— Le directeur c'est moi.

Ce coup de théâtre bouleverse un tant soit peu Léopold.

— Ayez la bonté de sortir sur-le-champ, ajoute le directeur en lui montrant la porte.

***

Sous le vestibule le concierge machiniste le rattrape.

— Monsieur Canardet, lui dit-il, venez donc.

— Vous ignorez sans doute ce qui m'est arrivé.

— Non... vous tenez à partir peut-être.

— Non certes, car je commençais à m'amuser, je dois même dire que je ne suis pas encore rentré dans mes déboursés.

— J'ai un moyen de vous faire rester.

— J'ai hâte de le connaître.

— Introduisez-vous dans cette blouse et coiffez-vous de cette calotte.

— Quelle est cette défroque?

— Ce sont des vêtements de machiniste. Grâce à ce travertissement, personne ne vous reconnaîtra.

— C'est une idée. Décidément, père Ducordon, vous êtes un homme ingénieux.

— Si on vous demande qui vous êtes, vous répondrez que vous vous nommez Bertrand, et que vous êtes aide-machiniste comme moi.

— Mais quel est ce Bertrand?

— Un de mes camarades.

— Que dira-t-il si je prends sa qualité?

— Il est malade en ce moment, et il n'y a que moi qui le connais au théâtre, car c'est un novice.

— C'est parfait.

— Dépêchons-nous, nous n'avons pas un moment à perdre.

***

Léopold ainsi déguisé s'introduit derechef dans les coulisses.

Son premier soin est de s'approcher le plus près possible de la blonde à laquelle il a payé un maillot. Il lui fait un œil langoureux.

Un chef machiniste le pousse par le bras.

— Que faites-vous donc là, planté comme une bûche?

— Moi! quoi! qu'est-ce que c'est? balbutie Canardet tiré de sa rêverie.

— Vous n'êtes pas ici pour loucher en regardant les actrices.

— Mais c'est que...

— Vous faites des observations. Je vous mets à l'amende de vingt sous. Votre nom?

— Léo... je veux dire Bertrand.

— Qui m'a fourni un pareil fainéant? Vous voudriez vous reposer, pendant que tous vos camarades travaillent! Grimpez vite dans les frises pour manœuvrer le décor.

— Dans les frises?

— Oui.

— Où les prenez-vous?

— Ce que vous voyez au-dessus de votre tête, bon à rien.

— Mais je ne sais pas la gymnastique, murmure en lui-même l'infortuné Canardet; ah! que je suis fâché d'être venu ici!

Et il se hisse tant bien que mal dans les combles, d'où il voit les danseuses d'un peu trop haut.

Il opère enfin sa descente.

Il n'est pas fâché de se trouver moins élevé.

Mais il est obligé de se mêler à la manœuvre avec les autres machinistes; et en courant sur le théâtre il tombe dans une trappe.

Le malheureux est précipité à quinze pieds au-dessous du niveau de la scène.

Tout le monde se précipite pour lui porter secours. Chacun pense qu'il a été tué sur le coup.

Mais un paquet de corde et quelques vieux sacs ont amorti sa chute.

Il n'a que de douloureuses lésions.

On le transporte chez lui sur une litière. Son médecin, appelé en toute hâte, pense que Léopold Canardet en aura pour un mois à garder le lit.

Il se promet de ne plus se faufiler aux répétitions.

A. Marsy.

FANTASIAS.

La semaine a été hideuse, abrutissante, stupide — et je ne le lui envoie pas dire!

Nous avons cui, nous avons fondu, nous avons gémi, nous nous sommes gorgés de liquides que l'on s'est empressé, avec l'ordinaire conscience, de frelater un peu plus que d'habitude.

Odieux! horrible!

A TRAVERS PARIS, — croquis d'été, par A. Grévin (suite).



23353

ORAISON FUNÈBRE.

— Quel vin faut-il servir à ces messieurs? nous en avons à treize et à seize.
— Oh! à seize; n'est-ce pas, messieurs, à seize? car c'était un ami pour de vrai celui-là!... La belle enfant, donnez-nous le à seize.



23354

— Hein! Nini! dire que nous deviendrons peut-être un jour comme ça!
— Comme ça! ah! des bêtises! laisse donc, c'est des vilains bruits que l'on fait courir sur nous pour en dégoûter les autres.

Mais quand nous imiterions à perpétuité Jérémie, ce bénisseur célèbre qui a laissé son nom à une des opérations les plus désagréables pour les autres auxquelles on puisse se livrer, en serions-nous plus avancés?

Essayons plutôt de rire avec nos souffrances. Tirons parti de la situation. Nourrissons notre prose de nos sueurs et improvisons la

CHRONIQUE DE LA CHALEUR.

— Une cause curieuse sera incessamment plaidée.

Plusieurs actionnaires avaient confié une somme de cinq cent mille francs à M. X..., spéculateur.

Mardi, ces actionnaires s'étant rendus chez lui pour réclamer leur argent, M. X... leur déclara qu'il était dans l'impossibilité de les satisfaire; que, la veille, il s'était rendu à la Bourse portant dans son portefeuille la somme en billets de banque; mais qu'en traversant la place le portefeuille et son contenu avaient été réduits en cendres par le soleil dans la poche même du paletot de M. X....

Les actionnaires, qui ne sont pas crédules de leur nature, ont déposé une plainte au parquet.

M. X... craignant sans doute que le soleil ne lui joue de nouveaux tours, a pris la route du Nord.

— Un curieux exemple de la chaleur sur l'organisme.

Madame B..., rentière, était sortie samedi dernier pour se rendre chez sa corsetière.

Elle n'est rentrée que mardi à minuit.

La température avait agi sur le cerveau de la malheureuse de telle sorte qu'elle avait mis tout ce temps à retrouver le chemin de son domicile.

Son mari rédige sur ce cas vraiment phénoménal un mémoire qu'il compte présenter à l'Académie de médecine.

— Les voleurs, chassés de nos rues par la vigilance de la police, se sont réfugiés cette semaine dans plusieurs salles de théâtre où, profitant de la solitude, ils ont attaqué deux spectateurs des fauteuils d'orchestre.

— La foudre est tombée jeudi sur un manuscrit auquel travaillait M. Gondinet.

La secousse a été si violente qu'elle en a fait un chef-d'œuvre.

Un critique enragé a été poursuivi par les sergents de ville hier dans la rue de Clichy.

Il était...

. . . .

Ah! bien non!

Assez de ces actualités-là.

Passons à d'autres exercices!

⁂

Pas avant d'avoir raconté un trait de génie d'un directeur de théâtre, mis en présence d'une canicule pour le moins aussi féroce que celle de 1865.

On faisait treize francs de recette.

Et encore il y avait toujours au moins deux pièces fausses!

C'était à la fin du mois de juillet.

Le malheureux directeur avait des règlements à payer. Que faire?

Il ordonne de confectionner pour le lendemain une affiche en tête de laquelle s'étalaient en gros ces mots :

BILLETS ET ENTRÉES DE FAVEUR
généralement suspendus.

Le public, piqué au vif de la curiosité par cette annonce insolite, se précipitait le soir sur les bureaux — et ce soir-là on fit quinze cents francs.

Les règlements étaient sauvés.

⁂

Il y avait longtemps qu'on n'avait parlé de combats de taureaux.

Mais cette aimable question est revenue à l'ordre du jour.

C'est à Mont-de-Marsan que vont avoir lieu ces réjouissances à l'espagnole. Sur quoi les puritains de la sensibilité et les protecteurs des animaux ont recommencé à crier à la barbarie.

Il faudrait pourtant s'entendre.

Je vois d'ici les belles délicates se pâmer de terreur.

— Fi! s'écrient-elles, des combats où le sang peut couler! nous prend-on pour des désœuvrées de la décadence?... Juliette, mon flacon... je me sens mal...

— Tout beau, mesdames. De pareilles exclamations font honneur à votre sensibilité.

Seulement, une légère observation.

D'où vient qu'avec des nerfs si impressionnables vous osiez assister aux steeple-chases? Là aussi il peut y avoir mort d'hommes, et je ne sache pas que les roses de vos joues en aient jamais pâli.

Vous me direz à cela que ces roses étant artificielles...

Soit! mais convenez que, sans les chances homicides, les steeple-chases perdraient tout attrait à vos yeux, et qu'en vous y rendant vous faites toujours des fractures en Espagne!...

Pourquoi alors tant de courroux à propos des courses de taureaux? Pourquoi cette sympathie spéciale pour cet animal?...

Serait-ce à cause des cornes?... Hein! pardon! mettons que je n'ai rien dit.

⁂

Et tenez, je veux gagner mon pardon en prenant la

défense du sexe faible, qu'il est de mode de fouler aux pieds de la satire depuis la rhétorique de M. Dupin.

On vous accuse de luxe intempérant, allons donc!

Qu'aurait-on dit alors des femmes romaines?

J'ai trouvé cette semaine dans un bouquin sur le *maquillage* chez les anciens la nomenclature des esclaves qui étaient spécialement attachées à la toilette de la célèbre Poppée.

Oyez un peu, ô Français moroses!

On comptait d'abord :

Les *strigillistes*, qui massaient et frictionnaient la peau;

Les *parasitres*, qui nettoyaient les yeux et les narines;

Les *ponceuses;*

Les *onctoristes* ou parfumeuses;

Les *dépilaristes*, pour cueillir les fils d'argent intempestifs;

Les *ciniflores* ou peigneuses;

Les *picatrices* ou brosseuses;

Les *phiatiges* ou metteuses de fard;

Les *stimiges*, qui teignaient les cheveux;

Les *dropécistes*, pour la toilette des pieds et des mains...

Je m'arrête... Et cependant la nomenclature a encore une demi-colonne!...

Rougissez, Parisiens de la décadence, rougissez, vous qui chicanez à madame deux ou trois pauvres femmes de chambre, — à qui par-dessus le marché vous prenez la taille!

***

On a cité bien des épitaphes grotesques. Là, comme chez les enfants, le rire est près des pleurs.

En voici une à ajouter à la collection.

Elle est visible dans le cimetière d'une commune du département de Seine-et-Oise.

Les habitants, voulant élever un monument à la mémoire de leur maire décédé dans un voyage, ont fait graver sur le cénotaphe ces mots :

CI-GIT MONSIEUR ***

ENTERRÉ A PARIS.

***

A Calino la dernière.

Vous permettez... Il fait si chaud!...

Donc Calino, ayant *évu* des malheurs, fut réduit récemment à entrer en service.

Le premier matin il apporte à son maître deux bottes de tiges inégales.

— Comment, imbécile, fait celui-ci, tu ne t'es donc pas aperçu que ces bottes appartenaient à deux paires différentes?...

Calino ouvre de grands yeux, se gratte le nez, réfléchit, va dans le cabinet de toilette, et revenant aussitôt d'un air vainqueur.

— Monsieur se trompe... l'autre paire est absolument pareille à celle-ci!...

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le théâtre de la Gaîté a ouvert ses écluses au moment où Paris étouffait et manquait d'eau. M. Dumaine ne pouvait mieux inaugurer sa direction. Son déluge est superbe et la pièce de d'Ennery, Bible, Ferdinand Dugué et Milton, a eu autrefois un succès retentissant qui va recommencer au square des Arts-et-Métiers.

Je ne prétends pas vous conter cette histoire confuse qui se termine à la satisfaction générale par une pluie abondante. On dit que ce drame fera beaucoup de bien à la terre; eh bien, tant mieux, tant mieux!

Les décors sont fort beaux, Dumaine-Satan est superbe, madame Clarence est fort belle et très-sympathique, et mademoiselle Colombier donne de fort beaux bals en hiver; c'est tout ce que je puis dire de son talent.

La nouvelle pièce que MM. Grangé et Thiboust viennent de donner au théâtre du Palais-Royal manque de pluie, voilà tout. Elle est bourrée de situations comiques, d'esprit, de gaieté, de mouvement, mais ça manque d'eau. J'attendais le petit déluge de la fin, on l'a remplacé par un couplet au public qui est spirituel, mais peu rafraîchissant.

Le Supplice d'un homme n'est point une parodie du *Supplice d'une femme*, mais une pièce à côté. Un jeune mari, Gil-Perèz, a fait chez Félix, le pâtissier, la connaissance d'une inconnue. Cette première rencontre a été bientôt suivie d'un petit souper au champagne et à la chartreuse verte qui autorise la personne aux petits pâtés à venir faire des scènes à Gil-Perèz dans son domicile conjugal.

Voilà le supplice de l'homme qui commence.

D'un côté, une jeune femme charmante, mais très-jalouse, ornée d'une belle-mère terrible; de l'autre côté, l'adultère et ses terribles conséquences.

Vous voyez ça d'ici.

Des scènes de jalousie, de terreur, des femmes cachées dans des placards, des sorties d'une belle-mère exilée par la canicule; les remords, la peur d'un jeune mari qui a fait une farce, et finalement une réconciliation complète, absolue, et la réhabilitation de Gil-Perèz qui est pur, car il a succombé sous le poids de la chartreuse verte au moment où il allait donner un coup de canif dans le contrat de mariage.

MM. Grangé et Thiboust n'ont pas fait de bien grands frais d'imagination comme vous voyez, mais ces adroits et spirituels cuisiniers cachent le poisson d'hier sous une sauce délicieuse, et emportent le succès à force de gaieté et de belle humeur.

Le Supplice d'un homme a été un long éclat de rire depuis le commencement jusqu'à la fin, et le théâtre du Palais-Royal n'a plus à s'occuper de son affiche avant l'automne.

La pièce est jouée d'une façon remarquable par Gil-Perèz, qui n'a jamais montré plus d'entrain et de talent; par Hyacinthe, le charmant fantaisiste; par Lassouche, l'abruti classique; par madame Thierret, la belle-mère au Code civil, et enfin par la jolie mademoiselle Massin, qui fait beaucoup de progrès.

Mais je regrette que les auteurs n'aient pas songé à intercaler un petit déluge à la fin de leur très-amusante comédie! Vous voyez l'effet d'ici... On demande le nom des auteurs... la toile se lève... le théâtre est inondé par une pluie abondante... Gil-Perèz arrive à la nage et livre les noms de Grangé et Thiboust aux applaudissements de la foule.

M. Hostein aurait été vexé, mais le public eût été content!

Les petites pièces en un acte reviennent sur les affiches; on en compte une demi-douzaine au théâtre du Vaudeville, autant aux Variétés et au Gymnase. M. Harmand, en prenant possession du théâtre de la place de la Bourse, a déclaré dans une proclamation à ses artistes qu'il songerait à maintenir le niveau de l'art.

Le niveau de l'art marque à l'étiage de la Bourse une chansonnette comique, *la Grève des portiers*, qui rappelle les belles soirées de ce théâtre; les soirées des Augier, Barrière, Dumas fils et Octave Feuillet.

Nos sincères compliments à M. Harmand.

ALBERT WOLFF.

Notre collaborateur Pierre Véron vient de publier à la Librairie centrale un nouveau livre à succès. *La Famille Hasard*, œuvre d'observation et de gaieté, d'humour et de vérité, obtient une vogue égale à celle de *la Femme à barbe*, du *Pavé de Paris*, de *Maison Amour*. Nous en reparlerons prochainement.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 500. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 29 Juillet 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

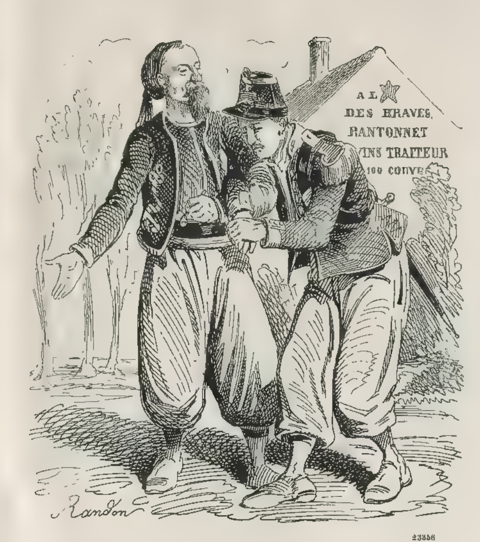
Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



23355

— Numéro un, je vous réitère que votre équerre est trop ouvert.
— Ce n'est pas ma faute, sergent, c'est ma constitution naturelle.
— Ne mé.angez pas, je vous prie, la constitution avec vos vulgaires abatis, ou je serais forcé de sévir contre vos expressions sub*mer*sives.



23356

— J'ai connu le malheur et j'y sais compâtir !



23357

— Vous voyez, Bathazar, qu'on dit imberbe et non pas imbarbe.
— Permettez : est-ce c'est de la *berbe* ou de la *barbe*, que j'ai l'honneur de porter au menton?
— Cependant, l'Académie.....
— L'Académie ! un tas d'infirmes qui feraient bien mieux de s'occuper de leurs affaires que de parler des choses dont ils ne connaissent pas.



23358

— Plus vite, plus vite, pays, la petite demande du vinaigre !
— Dieu de Dieu, payse, s'y m' voyait, c'est mon colonel, qui m'en donnerait du vinaigre !...

ÉTUDES MICROSCOPIQUES, — par Baric.



UNE GOUTTE D'ABSINTHE VUE AU MICROSCOPE.

23359

LE JUGEMENT DERNIER
A LA PENSION GOUSSET.

« Le jour est arrivé où les bons doivent se réjouir et les méchants trembler, » a dit M. Gousset le matin de la distribution des prix de son pensionnat; et ces paroles sont grosses d'événements imprévus.

Trois élèves, Castor, Chicot et Maupin, confèrent dans un coin du jardin. Il est bon d'ajouter que ces messieurs forment à eux trois ce que M. Gousset appelle éloquemment le *rebut* de son institution.

MAUPIN. — C'est m'man qui va faire un nez en voyant que j'n'ai pas de prix!

CHICOT. — Si j'en étais quitte pour un nez de papa, c'est moi qui m'en frotterais l'œil!

CASTOR. — Des prix? à quoi qu'ça sert des prix? à encourager les serins et à faire de la peine aux bons enfants.

MAUPIN. — Mon cousin Chaumonot, qu'est jeune premier aux Folies, m'a dit que les grands hommes n'ont jamais eu de prix au collége.

CHICOT. — Oh! alors, je suis sûr de mon affaire, moi; mais je serais fièrement curieux de savoir dans quoi q ue j'deviendrai un grand homme.

L'arrivée des parents interrompt l'entretien des trois

LES GENS QUI POSENT, § Ier, — par Bertall.



23360

POSANT POUR LE LIS ET LE SATIN DE SA BLANCHE POITRINE.

— Ces femmes de chambre sont d'une maladresse!... à chaque instant je suis obligée de rattacher le fil de ma modestie!



23361

MADAME DE C.... — Mon mari est un peu jaloux et n'aime pas à me voir décolletée; voici pourquoi vous me voyez en robe montante.

MADAME DE B.... — Chère madame, vous avez fort bien fait. (*A part.*) La vue de pareils ossements n'aurait pu qu'attrister la soirée.



23362

DEUX DAMES MAIGRES POSANT POUR LA PUDEUR ALARMÉE.

— Vous avez vu madame de B....?
— Se décolleter ainsi, c'est révoltant!



23363

POSANT POUR LES DEVANTS DE CHEMISE, ET EN GARNITURE DE CHEMINÉE.



23364

POSANT POUR LES CHEVEUX.

— J'ai tant de cheveux qu'à chaque instant ils se défont; c'est insupportable!...

L'AMIE. — C'est vrai que je n'ai jamais vu de si gros cheveux! ce sont des câbles!...



23365

MADAME LA MARQUISE DE X... AU BOIS.

Posant pour la biche.



23366

MON COIFFEUR AU BOIS.

Posant pour le daim.



23367

Posant pour le gandin.

bandits. Madame Maupin, après avoir embrassé son fils, lui demande avec empressement quelle sera la nature de sa récompense.

— M'man, répond le scélérat, si j'ai moins de sept nominations je serai volé.

— Vraiment?

— Je te le jure; et encore, je ne compte pas les accessits.

— Théodore, si tu continues comme ça, tu seras mon orgueil.

— Oui, maman.

De son côté, M. Chicot interroge son héritier.

— J'aime à croire, monsieur, que je n'aurai pas à rougir pendant cette solennité?

— Non, papa.

— Vous vous serez souvenu du nom que vous portez?

— Oui, papa.

— Voyons, à combien de prix dois-je m'attendre?

Chicot fils se gratte l'oreille avec force sans répondre.

— Je vous demande, monsieur, à combien?..

— Dame... à rien.

— Il serait possible! Un Chicot sans couronne! Si cette prévision se confirme, vous aurez de mes nouvelles en rentrant, monsieur!

— Pourquoi qu'on m'a fait des injustices?

— Je ne vous en ferai pas, moi, soyez tranquille!

Un peu plus loin, l'oncle Castor essaye en vain d'arracher à son neveu le compte exact de ses nominations futures; à toutes ses demandes, le jeune cancre répond que ses professeurs lui ont défendu de révéler les secrets de la distribution des prix.

Tous les parents se sont entassés dans le réfectoire de la pension, richement orné de feuillages et de dessins aux hachures exécutées par les principaux dessinateurs de l'endroit.

Au fond de la salle se dresse le bureau de M. Gousset; à droite et à gauche des gradins destinés aux élèves. Chose curieuse, les banquettes placées à la gauche du maître de pension ne sont occupées que par une demi-douzaine d'élèves, parmi lesquels figurent au premier rang MM. Castor, Maupin et Chicot. C'est sur l'ordre exprès de l'instituteur que ces messieurs ont dû prendre cette place.

MAUPIN. — Cré nom! nous sommes à notre aise ici!

CASTOR. — Je me méfie de ça, moi.

CHICOT. — D'autant que les trois autres sont des bons comme nous. Tiens, regarde donc papa... m'en fait-il une paire d'yeux!

MAUPIN. — Maman a l'air joliment contente, elle; si ça dure, ça m'étonnera.

CASTOR. — Attention, voilà Gousset qui va réciter sa leçon.

Le chef d'institution se lève, salue d'abord les autorités municipales et religieuses qui ont bien voulu l'assister, et commence son discours. On y remarque quantité de phrases à double entente, telles que celles-ci: « Le temps était venu de séparer les bons d'avec les méchants... Que l'ivraie ne soit plus à l'avenir mélangée avec le pur froment... Passez à ma droite, vous qui avez bien mérité de moi, de vos parents et de la patrie; mais à gauche tous ceux que leurs mauvais instincts ont plongés dans les ténèbres de l'ignorance, de la révolte et de la perdition! »

CASTOR. — Mâtin! ça chauffe.

MAUPIN. — Maman ne rit plus.

CHICOT. — Et papa, m'en fait-il de l'œil!

Madame Maupin, placée à côté de M. Chicot, tâche de se faire expliquer le discours apocalyptique de M. Gousset.

— Est-ce bon signe pour nos enfants ce qu'il a dit là, monsieur Chicot?

— Je vous conseille de trembler, madame.

— Comment, vous me conseillez de trembler?

— Si la gloire de votre fils vous est chère, je vous plains bien, pauvre mère!

— Ah çà, qu'est-ce qu'ils vont donc lui faire à c't'enfant?

— Si monsieur votre fils ressemble au mien, vous pouvez vous attendre à tout.

L'émotion est grande dans l'assemblée. Tous les regards sont fixés sur les six galopins rejetés du sein de M. Gousset; c'est à croire que six épées de Damoclès sont suspendues sur leurs têtes.

Cependant la distribution des prix a lieu; chaque lauréat est couronné, embrassé, et prend sa part des notes joyeuses que le piano répand à flots.

Enfin le dernier accessit a été distribué. M. Gousset se lève et dit d'une voix éclatante comme une trompette du jugement dernier :

— Et maintenant, aux autres!

Cette petite phrase est aussitôt suivie d'une mélodie terrible, à porter le diable en terre. Un frisson court sur la chair des coupables.

CASTOR. — Dis donc, Maupin, j'ai le taf.

MAUPIN. — Si je savais me trouver mal, j'en userais.

CHICOT. — Les chandelles de papa me font peur.

Un silence de mort règne dans l'auditoire.

M. GOUSSET *lentement.* — Monsieur Castor, avancez.... Je vous décerne le premier prix de paresse, d'ignorance et d'entêtement.

L'instituteur tire de dessous son bureau un chardon colossal qu'il offre au malheureux élève.

CASTOR. — Oh! m'sieu!...

M. GOUSSET. — Acceptez, vous dis-je. (*Avec une ironie*

LES GENS QUI POSENT, § II, — par BERTALL (suite).



23368
AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.
La petite baronne ravie d'être prise pour une cocotte.



23370
AUX BAINS DE MER.
Posant pour les lorgnettes de ces messieurs.



23371
Pose pour le chien et pour les étrangers de distinction.



23369
LE CAPITAINE X
posant pour le torse.



23372
AUX TUILERIES.
Pose pour la mère accomplie.



23373
Pose pour les échecs au café de la Régence.



23374
LA PREMIÈRE CAUSE.
Dansait encore avant-hier avec des moustaches au casino de la rue Cadet.



23375
AMOUR FILIAL.
— Ma bonne amie, dépêche-toi donc de te marier, voilà ton nez qui commence à rougir.
— Ma chère, c'est moi-même qui le peins ainsi tous les matins pour écarter les demandes en mariage qui devenaient trop pressantes. Je ne veux pas quitter mon père!...



23376
Pose pour le savant en us.



23377
Pose pour l'homme de l'art.

croissante.) Oh! vous l'avez bien mérité! Maintenant, allez vous asseoir, et je vous défends de vous séparer de votre *prix*.

L'émotion est au comble.

M. GOUSSET. — Monsieur Chicot!.. monsieur Chicot... M'entendez-vous, monsieur Chicot?

CHICOT *entre haut et bas*. — Zut! j'y vas pas.

M. GOUSSET. — Monsieur Chicot, faudra-t-il vous faire traîner par la force armée jusqu'au pied du tribunal?

CHICOT *père*. — Monstre, je vous ordonne d'obéir!

Le coupable se lève et s'avance en marronnant devant ses juges.

M. GOUSSET. — Premier prix de violence, d'attentats contre la personne de ses camarades et de bris de clôture.

CHICOT. — Pas vrai.

M. GOUSSET. — Silence!

CHICOT. — C'est injuste.

M. GOUSSET. — La cour de cassation elle-même n'aurait pu vous condamner plus justement. Voici votre prix.

CHICOT *étonné*. — Tiens, une image.

M. GOUSSET. — Oui, monsieur, une image...; mais veuillez lire ce qu'il y a d'écrit au bas.

CHICOT *lisant*. — « La justice et la vengeance divine poursuivant le crime. »

Longs mouvements d'horreur chez les parents.

CHICOT *à part en s'en allant*. — Ça me fait!.. le criminel ne me ressemble pas.

M. GOUSSET. — Premier prix de fourberie, de parjure, de subreption, de prévarication, de forfaiture et de foi punique, décerné à M. Maupin. Elève Maupin, avancez.

En entendant le nom de son fils, madame Maupin éclate en sanglots et en gémissements. De son côté, son fruit se fourre les poings dans les yeux pour simuler un désespoir absent.

CHŒUR D'ÉLÈVES. — Grâce! grâce!

M. GOUSSET. — Non! Que les bons soient frappés et les méchants récompensés!... (*S'apercevant de son erreur.*) C'est tout le contraire que je voulais dire.

CHICOT. — Vous voyez bien, on peut se tromper.

MADAME MAUPIN *ruisselante de larmes*. — Monsieur Gousset, vous ne flétrirez pas l'appui de ma vieillesse, l'espoir de mes cheveux blancs! Je vous en supplie!

CHŒUR D'ÉLÈVES. — Grâce! grâce!

M. GOUSSET. — Je cède à regret au vœu général, mais je n'ai jamais rien su refuser aux larmes d'une mère. — Élève Maupin, vous êtes gracié, jusqu'à nouvel ordre. Je garderai donc le prix que je vous destinais : un exemplaire du *Prince* de Machiavel, en italien. (*Au pianiste.*) Maintenant, un air gai pour finir.

L'assemblée se sépare sous le coup d'impressions variées.

MADAME MAUPIN *à son fils*. — Ah! Théodore, sont-ce là les sept nominations que tu m'avais annoncées?

MAUPIN *effrontément*. — Après tout, il n'en manque que six.

CHICOT *père*. — Eh bien, monsieur, ai-je assez rougi pendant cette fête de l'intelligence?

CHICOT *fils*. — Pas de ma faute.

CHICOT *père*. — Monsieur, le jonc qui attend vos épaules est coupé depuis longtemps.

CHICOT. — Ah ben non! Tu ferais mieux de me prendre par la douceur, va! Les baguettes à habit, ce n'est bon qu'à fumer.

LOUIS LEROY.

LA FEMME D'UN SPORTSMANN.

Madame la vicomtesse de Belcastel, mariée depuis une quinzaine de jours, écrit à une de ses camarades du couvent :

Ma chère amie,

Tu m'as bien recommandé de t'écrire mes impressions de la lune de miel; je m'empresse de te satisfaire.

La lune est dans son premier quartier, car aujourd'hui j'entre dans ma troisième semaine de mariage.

Gustave est un homme charmant, comme tu as pu en juger toi-même à la cérémonie nuptiale; seulement il aime trop les chevaux; je le savais, mais je ne pensais pas que sa passion fût si effrénée.

Quand il me faisait la cour, il m'avait invitée à venir le voir courir à Vincennes dans un steeple-chase de gentlemen riders.

L'intrépidité avec laquelle il escalada la banquette irlandaise me séduisit; le sang-froid qu'il eut en sautant la rivière me charma, et quand je le vis franchir le mur je fus enthousiasmée.

En revenant des courses, sur le boulevard du prince Eugène, je dis à mes parents que je voulais être vicomtesse de Belcastel.

Un mois après on signait le contrat. Mais à te parler sans fard, mon mari commence un peu à m'ennuyer.

Notre salon ressemble à une véritable écurie.

Ici c'est une selle, là un mors, plus loin une cravache, sur ce fauteuil un costume de jockey.

LES GENS QUI POSENT, § III, — par Bertall (suite).



23378

AUX TUILERIES.
Posant pour un petit dîner fin chez Brébant.



23379

AUX BAINS DE MER.
Posant pour la plus stricte pudeur.



23380

Posant pour être chéri des dames.



23381

MADAME X..., POSANT POUR LA JAMBE.
(*Comédie de société.*)

— Comme j'avais à remplir le rôle de la femme de chambre dans *le Piano de Berthe*, j'ai été obligée de prendre un costume à robe courte ; mais je vous assure que cela me rend tout embarrassée !...



23382

MADAME Z....

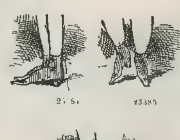
— Moi, je me décolleterai tant que l'on voudra, mais je trouve tout à fait inconvenant de montrer les jambes.



23383

MADAME Y....

— Je suis tout à fait de l'opinion de madame Z...., seulement je trouve que quand on est si grosse et si forte, on ferait bien mieux de ne pas se déshabiller autant.



23386

NOTES RELEVÉES SUR LE CALEPIN D'UN DE CES MESSIEURS.

— Jambes de madame Z..., trop ! — se voit rarement.

— Jambes de madame Y..., pas assez ! — ne se voit jamais.

— Jambes de mademoiselle C..., se voit facilement, quand il pleut, quand il fait beau, quand elle monte en voiture.



23387

Et mademoiselle de C... rit de ces dames de tout son cœur ; — elle a de si jolies dents !...

On se croirait dans l'enceinte du pesage. Seulement je suis parvenue à faire transporter la balance à l'office.

Car je dois te dire que mon mari se pèse tous les matins pour voir s'il ne prend pas du ventre ; car s'il dépassait le poids réglementaire il ne pourrait plus courir.

Notre valet de chambre lui a joué un bon tour hier.

Gustave se pesait comme de coutume ; il s'aperçoit qu'il a trois livres de plus.

Il pousse des cris ; j'accours.

— Voyez, ma chère amie, me dit-il, j'ai un kilo et demi de trop.

— Tiens, c'est étrange.

— C'est de votre faute.

— Pourquoi ?

— Vous me faites trop manger, et j'engraisse. Désormais je refuserai toutes les invitations à dîner.

J'aperçus quelque chose qui pendait sous le plateau de la balance.

Je me penchai, et je retirai un gros morceau de bœuf pesant trois livres environ.

J'interrogeai la cuisinière, qui, sur mes instances, avoua que c'était le valet de chambre qui avait attaché cela pour faire une farce à monsieur.

Le drôle fut chassé pour avoir osé se permettre une pareille plaisanterie, et mon mari redevint tout rayonnant de joie.

Il consentit à me mener dîner le soir chez mon père.

Je ne t'en écris pas plus long, car j'entends Gustave qui remonte de l'écurie où il a été rendre visite à ses chevaux, et nous allons nous mettre à table.

Donne-moi bientôt de tes nouvelles.

Ton amie dévouée,

Marie de Belcastel.

— Ma chère amie, dit le vicomte, je viens vous faire une surprise. Le photographe a apporté ceci ce matin.

— C'est votre portrait, mon ami ; que c'est gentil à vous, moi qui désirais tant l'avoir !

— Ce n'est pas mon portrait, mais celui d'une personne qui m'est très-chère.

— De votre sœur, probablement ?

— Non, cette personne n'est pas un membre de ma famille. Voyez plutôt.

— Comment, un cheval ! s'écrie la vicomtesse stupéfaite.

— Oui, le portrait de *Gladiateur*, que nous mettrons dans le salon entre les deux fenêtres.

Vous êtes contente, n'est-ce pas ?

— Oui... certainement... Pourtant j'aurais préféré autre chose.

— Vous êtes bien difficile !... un cheval qui m'a fait gagner soixante mille francs. Ce portrait est pour moi ; je vous ai acheté autre chose.

— Quoi donc ?

— Une robe bleue et rouge.

— Quelles singulières couleurs pour une robe !

— Ce sont celles du propriétaire du cheval.

— Et vous voulez que je m'habille comme un jockey ?

— C'est la grande mode.

***

— Gustave, dit quelque temps après la vicomtesse à son mari, je voudrais bien aller à la campagne ; voici les chaleurs, et je trouve la vie de Paris insupportable à cette époque de l'année.

— Vous aimez à voyager ?

— Beaucoup.

— Alors vous serez satisfaite.

— Où m'emmenez-vous ?

— D'abord à Spa.

— C'est une ville d'eaux très-agréable ; mais je la connais, j'y suis allée trois années de suite pour ma mère, qui suivait un traitement. Je voudrais visiter la Suisse.

— Mais il n'y a rien à faire là-bas.

— Comment cela ?

— On ne court pas.

— Qu'appelez-vous ne pas courir ?... mais il y a des promenades splendides.

— Je parle des courses de chevaux. A Spa, il y en a ; c'est pourquoi je tiens à me rendre dans cette ville, pour y gagner les prix les plus importants. J'espère que mon écurie se distinguera encore cette fois.

— Et vous appelez cela voyager pour votre plaisir ?

— Oui ; j'ai l'agrément de remporter de nouvelles victoires. Vous verrez comme ma jument *Boule-de-Neige* se distinguera.

— Je ne vous accompagnerai pas.

— Vous en êtes libre, ma chère amie, bien que le code dise que la femme doit suivre son mari partout où il va. Je serai de retour dans une huitaine.

— Bon voyage.

***

— J'arrive, et vous ne me demandez seulement pas des nouvelles...

— Je vois que vous vous portez à merveille.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de *Boule-de-Neige*.

— Ah ! c'est vrai ; et comment va-t-elle ?

— A ravir : elle est arrivée première. Cette jument me donne bien de la satisfaction.

— Plus que votre femme, j'en suis sûre.

— Ça n'est plus la même chose : je vous aime, ma chère amie, et ma passion hippique ne vous enlève rien de mon amour.

— Cette déclaration me rend heureuse. A propos, vous savez que toutes mes connaissances ont quitté Paris.

— Vous êtes libre de les imiter.

LE DIMANCHE A PARIS, — croquis par CHARLES VERNIER.



— Je crois qu'on nous trouve ridicules.
— Eh bien, après... nos moyens nous le permettent!

— Amuse-toi, mais ne cours pas, et surtout ne t'assois pas, tu abîmerais ton costume!...

— Mais je vous attends, je ne puis partir seule.

— Je suis toujours par monts et par vaux; vous n'avez qu'à m'accompagner.

— Où avez-vous l'intention d'aller maintenant?

— A Rouen.

— Ce n'est pas une ville agréable pour y passer la saison d'été. On ne va pas à Rouen.

— Vous n'avez donc pas lu les affiches qui sont collées sur toutes les murailles?

— Non.

— Elles annoncent les courses annuelles.

— *Boule-de-Neige* y prendra part?

— Parbleu!

— Alors vous me conseillez de l'accompagner?

— Elle sera fière de votre présence.

— Elle s'en passera, car je reste à Paris. Faites en sorte que *Boule-de-Neige* ne s'ennuie pas trop pendant le voyage.

⁂

— Chère amie, je suis au désespoir.

— *Boule-de-Neige* a été battue à Rouen?

— Non; elle s'est au contraire distinguée suivant son habitude.

— Eh bien?

— Mais elle est revenue avec une fièvre...

— De cheval?...

— Ne plaisantez pas, madame, car je suis bien inquiet.

— Qui est cause de cela?

— Le chemin de fer l'a fatiguée. Daignerez-vous venir la voir dans son écurie?

— Donnons-lui une garde-malade et partons pour le Mont-Dore.

— Pensez-vous que l'air de ces montagnes lui fasse du bien?

— Je ne parle pas d'elle en ce moment, mais de nous. En votre absence, j'ai consulté mon médecin, et il m'a ordonné les eaux du Mont-Dore; quand me mènerez-vous les prendre?

— Pas en ce moment, *Boule-de-Neige* est trop souffrante, je ne veux pas la quitter dans l'état où elle se trouve.

— Mais ma santé est altérée, et j'ai besoin de suivre un traitement.

— Vous vous faites illusion et vous vous croyez plus plus malade que vous ne l'êtes.

— N'en parlons plus et descendons à l'écurie.

— Pour voir ma pauvre *Boule-de-Neige?*

— Oui, je veux lui faire de la tisane et lui poser des sinapismes.

— Ah! madame, votre mère a bien raison de dire que vous avez un cœur excellent.

⁂

La vicomtesse de Belcastel fait sa correspondance :

Ma chère amie,

Je t'écris pour t'annoncer que ma lune de miel est changée en lune de cheval.

Depuis une semaine nous passons toutes nos journées dans l'écurie près de la litière d'une jument qui est malade.

Je ne pourrai donc pas aller te rejoindre au Mont-Dore comme je l'espérais un moment.

Mon mari prétend que je ne suis pas malade, et il ne veut pas s'absenter tant que *Boule-de-Neige* ne sera pas complétement rétablie.

Boule-de-Neige est le nom de la bête que nous soignons.

Si tu vas à Bade, il est probable que nous nous y rencontrerons, mais seulement dans les premiers jours de septembre, à l'époque des courses.

Puis nous reviendrons immédiatement à Paris pour courir à la Marche et à Longchamps.

Ma chère, n'épouse jamais un sportsmann : on n'a pas d'enfants, mais on a une douzaine de chevaux à élever.

Et comme on ne les a pas mis au monde, — fort heureusement, — on n'a pas pour eux le désintéressement d'une mère.

Je t'embrasse comme je t'aime.

MARIE DE BELCASTEL.

LE VICOMTE *appelant*. — Marie, où êtes-vous donc?

LA VICOMTESSE. — Dans ma chambre, j'écrivais une lettre.

— Descendez vite vos sels anglais, voici *Boule-de-Neige* qui a encore une faiblesse.

A. BRÉMOND.

FANTASIAS.

Le *crickett*....

Oh non!... vous êtes comme moi. Les perpétuels bulletins de ce jeu anglais qu'on rencontre à chaque ligne des journaux n'a pu encore surexciter votre enthousiasme.

Jamais, jamais en France!

A TRAVERS PARIS, — croquis d'été, par A. Grévin (fin).



— Fi donc! tendre la main à votre âge! je le comprendrais, jeune homme, si vous n'aviez pas de bras!

A la recherche de l'inconnu....

Parlons donc de tout, excepté de ce britannisme, même de l'Exposition des insectes, si cela peut vous être agréable.

Quand le bruit courut qu'on voulait faire les honneurs du Palais de l'Industrie à cette classe d'animaux, un éclat de rire universel fut la réponse.

Et pourtant il ne faut jurer de rien en fait de cocasseries. Et pourtant le fait était vrai.

L'Exposition s'organise tranquillement.

Insectes utiles d'un côté, insectes nuisibles de l'autre.

Où l'amour-propre n'ira-t-il pas se nicher à la suite de cette excentrique exhibition?

On n'y a pas songé. C'est un supplice bien autrement cruel que celui de M. de Girardin qu'on nous prépare.

L'été surtout, saison des voyages!

Vous arriverez, par exemple, dans une auberge départementale. Vous solliciterez une chambre qu'on vous accordera avec cette hospitalité qui se vend et ne se donne jamais.

Vous monterez en ladite chambre.

Mais au moment de clore la paupière, vous sentirez de soudains et inexplicables fourmillements.

Abomination de la désolation!

En vain vous vous tournerez et retournerez. L'ennemi vous poursuivra acharnément, si acharnément que, vaincu, vous carillonnerez de toutes vos forces.

Drelin!... drelin!... drelin!...

Paraîtra enfin l'aubergiste.

— Mais, sapristi, c'est abominable! Vous avez des punaises ici?

— Si nous en avons, monsieur!... Je m'en flatte.... Et d'une grosseur exceptionnelle.... Première médaille d'honneur à la dernière exposition!!!

Est-ce que vous trouverez quelque chose à répondre à cela?

***

Le nom ultra-fameux de M. de Girardin a resplendi dans le paragraphe ci-dessus.

Il n'a pas de chance, ce pauvre M. de Girardin!

Il ne peut pas mettre la main sur une actrice qui consente à jouer le rôle d'Anglaise qui orne son drame des *Deux Sœurs*.

Dumas fils, qui compte énormément sur cette pièce... pour être vengé, en rit comme une aliénée.

Quant à M. de Girardin, il est, avec son ordinaire modestie, si sûr de lui, qu'il fait d'avance typographier son œuvre.

Histoire de prouver que c'est coulé en bronze.

Les compositeurs de la *Presse* y ont apporté le plus grand soin.

Ça sera toujours une bonne impression, — dans le cas où les autres seraient mauvaises.

***

A propos.

Il paraît que M. de Girardin a bien voulu penser à ses chers confrères.

On annonce avec fracas que, pour *la première*, qui doit avoir lieu le 15 août à la représentation gratuite, deux tribunes seront réservées au journalisme.

Comment!

Et nos principes! nous les oublions donc, profond penseur!

Puisque ledit journalisme est impuissant, pourquoi lui faire tant d'honneur?

***

Rien n'est impossible au beau sexe.

Une dame vient d'être, en Écosse, nommée titulaire d'une chaire d'astronomie.

Ne sont-ce pas les femmes qui font la pluie et le beau temps en ce monde?

Et quelle connaissance des tempêtes... dans un verre d'eau!

Quelle science des diverses phases des lunes les plus variées, de la lune de miel à la lune rousse!

M. Leverrier n'a qu'à bien se tenir. On a vu plusieurs anciennes vésuviennes rôder autour de l'Observatoire et regarder ses télescopes d'un air d'envie!

***

Les *Petites-Affiches*, fécondes en incidents curieux, en révélations inattendues, nous offraient l'autre jour un paragraphe que le *Journal amusant* ne pouvait ne pas revendiquer.

C'était à l'endroit où l'on enregistre les actes de société.

On y lisait la mention qui suit :

« En vertu d'un acte en date du. . . . , etc., etc., et signé illisiblement.... »

Ne déflorons pas!

***

Abd-el-Kader encore.

Ce pauvre émir! s'il avait su que M. Arnault dût le faire servir d'enseigne à l'Hippodrome!...



NAÏVETÉS, — croquis par STOP.



— Arrêtez! je viens de laisser tomber un louis dans l'eau!
— Eh bien, qu'est-ce que vous faites?
— Je fais un cran sur le bord du bateau pour reconnaître l'endroit.

On ne voit plus que le nom du célèbre Arabe sur les programmes, à côté de celui du vicomte de Corby.

Pourtant M. Arnault n'est pas encore content.

Son rêve, ce serait d'annoncer que l'émir s'est promené autour de l'arène dans la voiture à chevaux pie qui sert à trimballer le *chasseur de panthères* et M. Thomas, l'homme aux exercices de précision!

***

Un rébus.

Ledit M. Thomas est qualifié dans les programmes de *professeur*.

Professeur de quoi?

Y aurait-il des gens qui apprennent en vingt leçons à enlever des pommes sur la tête de leurs enfants au dessert, quand ils dînent en ville?

Ou à couper dans le monde un mouton entier d'un coup de sabre?

Voilà qui varierait les récréations de salon.

— Venez donc après-demain, disait une maîtresse de maison à une de ses amies, nous aurons un jeune homme charmant.

— Bah!

— Et plein de talent.

— En vérité?

— Un élève du célèbre Thomas.

— De quoi joue-t-il? De la flûte, du violon?

— Vous n'y êtes pas... quelque chose de charmant... Il désosse un quartier de bœuf en trois secondes!...

***

Vous vous rappelez cette exquise *Mionette* qui nous fit aimer le pastoral pendant tout un an.

Or, sachez que l'auteur de ce chef-d'œuvre de grâce naïve, M. Eugène Muller, vient de produire une nouvelle œuvre où l'on retrouve le même charme.

Pierre et Mariette, en voilà le titre.

Vous êtes prévenus.

Le reste vous regarde.

***

On a beaucoup parlé depuis quelque temps, — ce qui prouve qu'on n'avait pas grand'chose à dire, — d'un mollusque (hiron) — doué de propriétés surprenantes.

Vous le prenez.

Vous le plongez dans l'eau.

Aussitôt vous avez un excellent vinaigre de table.

Mettez que je ne me porte garant de rien, je transcris ce que j'ai lu un peu partout.

L'autre jour, précisément, on causait de ce phénomène devant X..., un mari peu content de son sort.

Chacun s'extasiait.

— Je ne sais pas ce que vous trouvez là de surprenant, fit X... : tout seul... c'est absolument comme ma femme; vous n'avez qu'à la mettre dans une réunion... aussitôt la conversation tourne à l'aigre.

PIERRE VÉRON.

Le roman de la saison, c'est *le Roman de la duchesse*, d'Arsène Houssaye; un succès comme *le Roi Voltaire*, *le 41e Fauteuil* et *Mademoiselle Cléopâtre*.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 501. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 5 Août 1865.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

LES BAINS DE MER DE NORMANDIE, — par BERTALL.



— Ma chère amie, vous êtes incroyable d'oser vous montrer comme ça pour appeler votre femme de chambre. Pour moi, je vous jure que jamais je n'oserais.



VILLERS.
— Attendez-moi une seconde; le temps de me déshabiller et de passer mon costume, et je vous rejoins.

INDISCRÉTION. — Mon cher, je suis volé, c'est ma femme.

— Ma bonne amie, c'est le général, qui veut bien accepter notre dîner de ce soir. Il espère que tu voudras l'excuser, car il n'a pas d'habit noir.

LES BAINS DE MER DE NORMANDIE, — par Bertall (suite).



23395

— Vite, Justine, prenez mon costume, et apportez-moi mon bain de pieds.



23396

— Tout ça, c'est des idées de Parisiens. Vous voyez bien, moi, eh bien, je ne me lave jamais, et je me porte un p'tit peu mieux que vot' dame. Je m'en flatte.



23397

Le dernier voile.



23401

TROUVILLE. — le podoscape de madame x....
Solide construction navale.



23403

CABOURG.

— Les voilà donc ces écrivains dramaturges et ces vaudevillistes qui gagnent des mille et des cents. Je ferai prendre ce métier-là à Ernest.



23398

Le flot qui l'apporta
Recule épouvanté.



23402

— C'est le défaut des bains de mer, on est trop mêlé. Quand on occupe une jolie position dans la quincaillerie, il est désagréable de se rencontrer avec un tas d'artistes....



23399

— Monsieur veut-il prendre quelque chose?
— Oui, mon garçon, je prends le chemin d'Etretat.



23404

YPORT.

— Au moins ici on ne dira jamais que nous n'avons pas de poisson!...



23400

— Oui, mon cher, Étretat c'est dégoûtant pour un jeune homme; pas de biches, pas de cocottes. Souvent l'imprudent qui vient sur ses bords dangereux s'en retourne marié!!... ça n'est pas drôle!

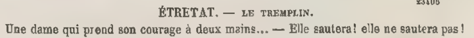


23405

DIEPPE, ou les champs-élysées au bord de la mer.







23406

ÉTRETAT. — le tremplin.
Une dame qui prend son courage à deux mains... — Elle sautera! elle ne sautera pas!

LES BAINS DE MER DE NORMANDIE, — par BERTALL (suite).



TROUVILLE.

— Quand madame votre mer sera de retour, serez-vous assez bon pour lui remettre ma carte?

DEAUVILLE.

— Voilà trois quarts d'heure que nous marchons, et nous ne sommes encore qu'aux bains de pieds!
— Encore un peu de courage; dans cinq minutes nous serons aux bains de siége, et tu pourras t'asseoir.



— Mon enfant, tu as bien tort de mettre tes cheveux pour prendre ton bain, tu les abîmeras.
— Mais, maman, tu vois bien que ce sont mes vieux cheveux de l'année dernière, ce ne sont pas ceux que j'ai achetés il y a quinze jours.



DEAUVILLE.

— Madame, nous n'avons pas encore de poisson, le train est en retard.

UNE ORGIE DE PETITES FILLES.

Madame de Saint-Albin, institutrice à la mode, a quitté son pensionnat pour aller passer la journée du dimanche à Brunoy, chez madame de Saint-Estèphe, femme considérable qui l'a précédée dans la carrière de l'enseignement, et à qui l'on doit l'éducation des femmes les plus compromises de la meilleure société parisienne.

En quittant son parloir, madame de Saint-Albin a remis les insignes du commandement à mademoiselle Bombée, un des ministres de sa maison. Par une fatalité déplorable, cette dernière, vieille fille de trente-sept ans, mais dont le cœur a toujours un bourrelet, a été avertie que le rêve de sa vie entière, percepteur à ***, est en congé et doit dîner chez madame de Pont-Blanc, une amie intime à elle et à LUI. Hélas! comment résister à la perspective radieuse de tendre son verre d'une main tremblante à l'homme adoré pour lui demander de l'eau!

Que celle qui aurait eu ce courage le dise... et personne ne la croira.

Mademoiselle Bombée a donc trahi ses devoirs en frémissant et elle a fui le pensionnat en recommandant ses élèves à sa patronne, sainte Pulchérie.

Nous allons voir comment la patronne s'est acquittée de cette mission de seconde main.

Presque toutes les pensionnaires sont sorties; il ne reste dans l'établissement que celles qui ont encouru les censures de madame; c'est vous dire que la réunion est à la fois peu nombreuse et mal choisie.

Les étoiles de ce pandæmonium de petits démons blancs et roses sont mesdemoiselles Césarine, Blanche, Yvonne et Charlotte.

Le lieu de la scène est un peu partout.

CÉSARINE *entrant dans l'étude avec gravité.* — On fait bien du bruit ici, mesdemoiselles.

YVONNE. — Viens donc, tu feras finir Charlotte, qui est insupportable. (*Elle regarde Césarine avec attention.*) Ah! mon Dieu! comme tu es changée!

En effet, Césarine, assez pâle d'ordinaire, a pour l'instant les joues d'un rouge invraisemblable.

CÉSARINE *frappant dans ses mains.* — J'en ai mis! j'en ai mis!

CHARLOTTE. — De quoi?

CÉSARINE. — Du rouge! que j'ai trouvé dans la toilette de Bombée. Qui est-ce qui en veut? J'ai apporté le pot... et la poudre de riz aussi!

TOUTES. — Moi, moi, moi!

C'est à qui soulignera les intentions de la nature en se barbouillant avec les produits généreusement offerts par Césarine. Charlotte, le comique de la troupe, se met du blanc sur les joues et beaucoup de rouge sur le nez. Ce renversement de couleurs obtient un succès incontesté

CHARLOTTE. — Des mouches maintenant, je veux des mouches! Ah! des pains à cacheter noirs!

BLANCHE. — Quel malheur de ne pas pouvoir nous teindre les cheveux en roux!

CHARLOTTE. — Je vas me poudrer, moi.

TOUTES. — Moi aussi, moi aussi!

Tous les cheveux, blonds ou bruns, sont couverts de poudre de riz; les robes sont coquettement relevées au moyen de nœuds en papier, et c'est à qui inventera la parure la plus extravagante. On sort de l'étude en courant.

Le jardin particulier de madame de Saint-Albin est mis au pillage. Ces demoiselles finissent par ressembler à des bouquets ambulants.

CHARLOTTE. — C'est ennuyeux, je n'ai plus de place pour en mettre, moi.

CÉSARINE. — Si nous allions un peu farfouiller dans les affaires de Bombée?

Cette proposition ne fait pas un pli, et les tiroirs de la pauvre sous-maîtresse sont bientôt violés de la façon la plus indiscrète.

CÉSARINE. — Oh! des vers de Bombée. (*Elle lit.*)

A LUI!

O toi qui dans mon cœur règne en souverain maître
Toi qui n'as pas su voir, apprécier et connaître

LES BAINS DE MER DE NORMANDIE, — par BERTALL (suite).



Une petite dame qui donne dans l'œil d'un gros monsieur.

— *Toupie or not toupie*, that is the question?
— Elle entrera...
— Elle n'entrera pas...
— Un petit peu de cuivre, s'il vous plaît?

LA TOUPIE HOLLANDAISE.

C'est le moment de développer son petit biceps... Une! deux! et.....

Celle qui brûle ici du plus parfait amour,
Edgard, rends-moi la paix ou reprends-moi le jour!

CHARLOTTE. — Oh! est-ce bête!

YVONNE. — Il faut les garder et les apprendre par cœur; quand Bombée sera tannante, nous les lui réciterons.

CÉSARINE. — Mesdemoiselles, si nous faisions du punch?

BLANCHE. — Avec quoi?

CÉSARINE. — Je sais où madame cache son orgeat et sa fleur d'oranger.

CHARLOTTE. — Oui, oui, du punch!

On verse dans un grand saladier deux bouteilles d'orgeat et l'on tâche d'y mettre le feu.

BLANCHE. — Ça ne prend pas.... Pourquoi ça?

CÉSARINE. — L'avare aura mis de l'eau dans son sirop.

CHARLOTTE. — D'abord, mesdemoiselles, un vrai punch doit flamber.

CÉSARINE. — Il nous aurait fallu quelque chose de plus fort..., du sirop de groseilles, par exemple.

YVONNE. — Papa fait le sien avec du rhum.

CHARLOTTE. — Nous pourrions prendre de l'eau de Bottot.

CÉSARINE. — Je préférerais de l'eau de Cologne, moi.

Après avoir goûté l'orgeat, chauffé et noirci par tous les morceaux de papier enflammés qu'on a jetés dedans, le punch est déclaré excellent et bu jusqu'à la dernière goutte.

YVONNE. — C'est drôle... la tête me tourne.

BLANCHE. — C'est joli, mademoiselle, d'être grise!

CHARLOTTE *prenant sa voix de basse.* — Quelqu'une de vous a-t-elle du tabac à me prêter?

YVONNE. — Oh! fumer!..

CÉSARINE. — Ah! ça, par exemple, c'est trop fort. Je le dirai à madame.

CHARLOTTE. — Césarine, si vous faites votre rapporteuse, je dirai à Bombée que c'est vous qui avez pris la poudre de riz.

CÉSARINE. — C'est pour de rire.

CHARLOTTE. — Mais qu'est-ce que nous pourrions donc bien fumer?

YVONNE. — Mon frère se sert pour ça de baguettes à habit.

La petite Mimi, qui est sortie un instant, revient presque aussitôt avec une pipe et une blague qu'elle a adroitement enlevées au portier.

MIMI. — Voilà!

On fait cercle autour de la pipe, mais personne n'ose y toucher.

CÉSARINE. — Comme ça sent mauvais.

CHARLOTTE. — Je ne trouve pas, moi.

YVONNE. — Eh ben, fume alors.

BLANCHE. — C'est vrai, commence.

CHARLOTTE. — Oui, je fumerai... oui, je fumerai... Voyons... on met d'abord le tabac dans la pipe... comme ça... et puis on prend une allumette... comme ça... Là, tenez, je fume.

Charlotte a mis la vilaine pipe noire dans son petit bec rose, et elle tourne triomphalement sur elle-même pour se montrer à toutes les élèves.

CÉSARINE. — Ah! si l'on peut dire!.. mais vous voyez bien qu'elle ne fume pas, mesdemoiselles.

CHARLOTTE. — Comment, je ne fume pas!

CÉSARINE. — Certainement... la pipe n'est pas allumée.

CHARLOTTE. — Ah! je croyais... mon Dieu, mademoiselle, on va l'allumer, votre pipe. (*Elle se décide à mettre le feu aux poudres.*) Tenez, j'en fais-t-y de la fumée, tenez, j'en fais-t-y?

CÉSARINE. — Elle triche encore : elle souffle dans le tuyau, mais elle n'avale pas la fumée.

CHARLOTTE. — D'abord, mademoiselle, on ne l'avale pas.

CÉSARINE. — Si, mademoiselle, on l'avale.

CHARLOTTE. — Je vous dis que non.

CÉSARINE. — Je vous dis que si.

CHARLOTTE. — Vous m'ennuyez à la fin, et puisque c'est comme ça!...

Charlotte éteint sa pipe et la fourre dans sa poche.

MIMI. — A quoi qu'on va jouer maintenant?

BLANCHE. — Si nous dansions?

YVONNE. — Il faudrait des cavaliers.

CHARLOTTE. — Pardi! ça sera bientôt fait. (*En un tour de main, la gamine se trouve en pantalon.*) Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de danser la première avec moi?

YVONNE *en baissant les yeux.* — Oui, monsieur. (*On polke avec fureur.*)

Après la danse, Charlotte propose de *jouer à madame de Saint-Aubin.* Ce jeu ayant été accepté, toutes les élèves vont se mettre à leur pupitre dans l'étude. De son côté, Charlotte n'a pas craint de pénétrer dans la garde-robe de la maîtresse de pension et d'y prendre un costume complet.

Sa rentrée est accueillie par un éclat de rire général,

LES BAINS DE MER DE NORMANDIE, — par Bertall (suite).



LA DOUCHE.

Quand la mer n'est pas assez forte, elle emprunte de nouvelles forces au bras de Zéphir.

la fausse madame de Saint-Aubin ayant une pipe à la bouche.

CHARLOTTE *frappant dans ses mains*. — Silence, mesdemoiselles, silence! — Mademoiselle Césarine, passez-moi votre narration.

CÉSARINE. — Elle n'est pas encore terminée, madame.

CHARLOTTE. — Vous n'excitez pas mon étonnement, mademoiselle : on connaît votre paresse. Vous me ferez le plaisir de copier sept cent soixante-trois fois le verbe : *N'avoir pas fini sa narration*. — Et vous, jeunes élèves, mettez à profit cet exemple. Souvenez-vous que vos parents vous ont confiées à mes soins pour étendre, développer, compléter et parfaire le cercle de vos connaissances... Mâtin! ma pipe qui n'est pas allumée. Je reviens, mesdemoiselles, je reviens à l'instant.

On rit, on se querelle, on se bat même un peu en attendant le retour de Charlotte. — La voici!...

MADAME DE SAINT-AUBIN *entrant à l'improviste*. — Eh bien, mesdemoiselles, que signifie ce bruit? suis-je donc ici dans une caserne?

CÉSARINE *toujours sous le charme*. — Est-elle bête, cette madame de Saint-Aubin! vieille sotte, va!

L'institutrice ne peut en croire ses oreilles. Elle s'avance vers l'insolente, qui manque de se trouver mal en reconnaissant Madame. Effroi général. Toutes les élèves sont médusées. Pour comble d'horreur, Charlotte rentre, toujours costumée en *Saint-Aubin*, et lançant des nuages de fumée terribles.

CHARLOTTE. — Tenez, gamines!... Tâchez que la mère Saint-Aubin en fasse jamais autant que ça!

MADAME DE SAINT-AUBIN. — Ah! ah! mon Dieu!... rêvé-je? suis-je en proie à une hallucination? — Mademoiselle Bombée?... où est mademoiselle Bombée? (*Personne ne répond.*) Aurait-on proclamé le socialisme dans mon pensionnat?... Et quel désordre partout! mon sanctuaire violé, mon jardin dévasté! Jusqu'à mes vêtements, que mademoiselle Charlotte n'a pas craint de commettre avec une pipe! Ah! les monstres!... mais où donc est mademoiselle Bombée?

La pauvre sous-maîtresse apparaît à son tour.

MADEMOISELLE BOMBÉE. — Me voici, madame.

MADAME DE SAINT-AUBIN *étouffant de fureur*. — Made... mademoi...selle... ah! c'est ainsi que vous me remplacez!... vous aurez de mes nouvelles demain; ce soir, je suis incapable... que tout le monde ai le se coucher; mais demain! mais demain!!!...

Les élèves s'envolent vers le dortoir comme une volée de pierrots, et se couchent avec la rapidité d'un changement à vue.

MADEMOISELLE BOMBÉE *larmoyant*. — Ah! mesdemoiselles, avoir ainsi abusé de mon absence! c'est indigne! J'étais sortie un instant pour aller voir ma pauvre mère, et...

UNE VOIX DANS L'OMBRE. —

O toi qui dans mon cœur règne en souverain maître,
Edgard, rends-moi la paix ou reprends-moi le jour!

En reconnaissant ses vers, la malheureuse Bombée pousse un gémissement et se précipite dans son lit comme on se jette par-dessus le pont.

Louis Leroy.

LE SUPPLICE D'UN VOYAGEUR.

— Décidément, se dit un matin M. Alexis Dulaurier, rentier, la vie de Paris est insupportable.

Se promener sur les boulevards, où l'on est rôti, aller en voiture au Bois, où l'on avale des boisseaux de poussière, et voir continuellement sur l'affiche du Théâtre-Français le *Supplice d'une femme*; c'est par trop monotone. J'aime bien le spectacle, je suis abonné à la Comédie française, mais, franchement, quand même le thermomètre baisserait de plusieurs degrés, je ne puis aller me *girardiniser* tous les soirs.

En outre, tous les théâtres semblent prendre plaisir à afficher des supplices.

Au Théâtre-Français nous avons celui de M. ***.

Au Gymnase, *le Supplice de Paniquet*.

Au Palais-Royal, *le Supplice d'un homme*. Sans compter les autres supplices qui sont probablement en répétition.

Si je restais huit jours de plus dans la capitale, je deviendrais hydrophobe.

Faisons vite notre valise et filons; il n'est que temps.

Il se rend à Lyon.

— Que vais-je faire de ma soirée?

J'ai bien envie d'aller au théâtre.

La température laisse un peu à désirer sous le rapport de la fraîcheur, mais tant pis!

Il est permis à un voyageur de se rendre au théâtre sans être trop ridicule.

Je garderai ma valise à la main et je resterai coiffé de ma casquette de voyage, pour prouver que je suis un voyageur qui ne fait que passer dans cette ville.

Il s'agit de voir l'affiche.

Allons, bon! c'est comme un fait exprès, on joue justement *le Supplice d'une femme*.

Je rentre me coucher.

Et dès demain je quitte Lyon; je croirais être à Paris.

***

Il arrive à Marseille.

— J'ai visité la Canebière, le vieux et le nouveau

LES BAINS DE MER DE NORMANDIE, — par BERTALL (suite).



DEAUVILLE.

— Mon Dieu, mesdames, vous arrivez bien mal si vous voulez voir la mer; elle s'est retirée dans ses appartements, à trois lieues d'ici; elle ne sera visible que dans cinq heures, au moment du dîner.

port, je viens de dîner, il est sept heures et demie.

Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de passer ma soirée au théâtre.

Marseille est une grande ville, et les directeurs ne regardent pas à dépenser de l'argent pour avoir de bons acteurs. Souvent même ils font venir des artistes de Paris pour interpréter des ouvrages importants.

Voici une affiche qui annonce que mademoiselle X..., artiste de Paris, jouera...

Ciel! que vois-je?... *le Supplice d'une femme!*

Toujours lui; j'en deviendrai fou.

***

Il prend le chemin de fer et se sauve à Bordeaux.

— Monsieur restera-t-il longtemps dans nos murs? demande le garçon de l'hôtel où est descendu Alexis Dulaurier.

— Une huitaine de jours.

— Nous allons vous donner une bonne chambre, la meilleure de l'établissement.

— C'est cela; je vais me promener. Que dois-je voir aujourd'hui?

— Vous arrivez à propos.

— Qu'y a-t-il?

— Une grande fête.

— En l'honneur de qui?

— De personne; c'est une solennité dramatique.

— Laquelle?

— On joue ce soir pour la première fois *le Supplice d'une femme.*

— Ah! ventrebleu!

— Qu'avez-vous donc?

— Donnez-moi vite ma valise?

— Où allez-vous?

— Je n'en sais rien, mais je me sauve.

— Dans un autre hôtel?

— Non; je quitte Bordeaux.

***

Dulaurier débarque dans une petite ville.

— J'espère être tranquille ici. Ils doivent s'occuper fort peu des pièces que l'on représente à Paris. Je trouverai en ce lieu le repos et la tranquillité.

Au même moment arrive l'adjoint du maire.

— Monsieur, dit celui-ci, excusez-moi de vous déranger.

— Je suis honoré de votre visite.

— Vous êtes bien aimable. Vous arrivez de Paris, n'est-ce pas?

— Après avoir fait un assez beau détour.

— Oui; mais il n'y a pas longtemps que vous avez quitté la capitale?

— Non.

— Très-bien : alors vous pouvez nous rendre un grand service.

— J'en serai heureux. De quoi s'agit-il?

— Voici la chose.

— Je vous écoute.

— Vous avez vu *le Supplice d'une femme?*

— Oui; et c'est pour ne plus en entendre parler que je suis venu ici.

— Nous montons cette comédie, et je viens, au nom du maire, qui encourage les arts, vous prier de nous donner quelques conseils sur la mise en scène. En un mot, nous vous invitons à assister à la répétition générale, qui a lieu ce soir.

— Misérable!... sauvez-vous, ou bien je suis capable de vous brûler la cervelle.

***

Dulaurier se promène dans un village où il a fixé sa résidence depuis la veille.

— C'est donc ici que je goûterai un repos parfait. Dans ce séjour rustique, point de théâtre.

Je me trompe, voici un saltimbanque qui se prépare pour la fête de dimanche prochain.

— Mon ami, vous exhibez sans doute une femme colosse, ou bien vous vous faites fort de dire la bonne aventure aux bonnes gens de cette commune?

— Oh! non, monsieur, nous sommes plus sérieux que ça : moi et ma famille, nous répétons en ce moment une grande comédie pour dimanche.

— Et cette pièce se nomme?

— *Le Supplice d'une femme.*

Dulaurier tombe à la renverse, pour ne plus se relever. Il était mort!

A. BRÉMOND.

FANTASIAS.

Et il y a des gens qui ont accusé notre époque de manquer de conscience!

Mais elle en a tant qu'elle finit au contraire par en avoir trop.

Regardez plutôt, pour vous confirmer dans cette conviction, les affiches de théâtre qui resplendissent en ce moment sur les murailles de la capitale.

Vous y êtes?

Arrêtez-vous maintenant au placard de la Gaîté!

— Qu'y voyez-vous?

— *Le Paradis perdu?*

— Oui; mais au-dessous?

— Au-dessous?... *Machines hydrauliques brevetées...* de M....

— Eh bien, qu'en dites-vous? Est-ce assez consciencieux cela?

Autrefois, quand une affiche avait nommé les auteurs et les acteurs, elle s'imaginait avoir rempli sa tâche.

Aujourd'hui, non-seulement on y fait figurer les décorateurs, les maîtres de ballet, les fabricants d'airs nouveaux, mais encore les machines hydrauliques!

Par grâce, ne nous arrêtons pas en aussi beau chemin. Allons, ferme, poussons!

Que prochainement l'univers ému puisse lire ceci :

NAÏVETÉS, — croquis par Stop.



2313

— Jean, je vous ai pourtant bien recommandé de parler à la troisième personne!
— Mais, madame... je ne la vois pas.....



23414

— Ah! mamselle Ugénie, que je serais le plus fortuné des militaires si vous daigneriez m'honorer du titre de mon épouse!

THÉATRE DE .....

LES MYSTÈRES DU SOUTERRAIN,

DRAME EN VINGT-HUIT TABLEAUX,

DE MM. CALUMET ET BALUCHOT.

Rouge et blanc de la maison Maquillard.

Bottines à élastiques de la jeune première, fournies par la maison Claquemurois.

Verreries et assiettes du repas du troisième acte, fournies par la maison Passon. — Spécialité de porcelaines opaques et de porcelaines anglaises pour les œufs sur le plat, NE CASSANT JAMAIS.

BOUGIES des lustres de l'acte de la soirée de la fabrique de Clichy-la-Garenne; belle lumière, cinquante pour cent d'économie.....

Je coupe court au défilé.

Que diable peut bien penser de nous l'ombre du vieux Corneille?

⁂

Ce simple homme de génie que les gandins ne craignent pas de qualifier de *bénisseur*, me sert de transition pour parler d'un projet qui, comme dit l'argot de 1865, est dans l'air.

Il s'agit d'une concurrence au Théâtre-Français.

Et l'Odéon?

L'Odéon n'est pas un rival; c'est une doublure.

Ce qui n'est pas tout à fait la même chose, ne confondons pas.

L'éloignement de l'Odéon s'oppose d'ailleurs à ce qu'il remplisse le but proposé.

Ce qu'il faudrait, ce serait un théâtre central où une troupe d'élite jouerait les œuvres qu'à chaque instant les sociétaires refusent pour cause d'audace, de non-puritanisme... que sais-je?

Le Gymnase, malgré des efforts louables, n'a pas ou n'a plus les comédiens nécessaires.

D'ailleurs, une subvention serait indispensable, et le Gymnase n'en a pas.

Comptez : La musique a l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique.

Trois!

La littérature a les Français et l'Odéon.

Deux!

Est-ce que par hasard la littérature passerait après la musique?

⁂

Est-elle assez maquillée, la petite C...?

Vous savez bien, la petite C... qui conduit elle-même un panier à salade, — d'où les voyous de son quartier ont tiré cette locution :

— Encore une qui fait sa chicorée!

Eh bien, la petite C... — pour *vous en revenir*, comme on disait à l'hôtel de Rambouillet — est peinte, mais peinte...

En voilà une qui n'est pas comme les photographies... sans retouches!

Toutefois, il faut lui rendre justice.

Elle se gouache à ravir.

C'est fondu, nuancé, étalé... une miniature.

A preuve que la petite C... s'en fait soixante mille francs de revenu.

Au moins!

Il était parlé d'elle comme elle passait hier autour du lac.

— C'est prodigieux, dit un promeneur.

— Étonnant.

— On ne peut pas raffiner davantage le maquillage.

— C'est-à-dire que c'est de l'art ..

— Industriel.

⁂

La Belgique a un passe-temps favori.

Bruxelles possède une *société colombiphile*, dont l'occupation consiste à *lâcher des pigeons*.

Il est question, pour soutenir la concurrence, d'une association de dames de la rue Bréda.

Seulement, il y aura une variante.

Elles ne lâcheront les pigeons... qu'après les avoir plumés.

Faut bien perfectionner, da!

⁂

Tous les journaux ont applaudi à l'espoir de voir accorder la croix à Charles Monselet.

Le Journal amusant ajoute son bravo à tant d'autres.

L'espoir deviendra-t-il réalité? on le saura bientôt.

Dans tous les cas, l'unanimité de sympathies qu'a rencontrées son nom sera pour Monselet une récompense aussi précieuse que méritée.

C'est un lettré exquis que l'auteur par qui le petit journalisme est si souvent devenu grand.

⁂

Au cabaret.

On va fermer.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



23415

— D'abord je suis brigadier d'ordinaire, médaillé, comme vous le voyez, de Crimée et d'Italie; de plus, porté pour la croix. très-bien avec mes chefs, et avec tout ça, célibataire!... vous voyez, mademoiselle, que l'avenir serait brillant pour nous si j'aurais celui de vous inspirer la réciproque.



23416

— Faut convenir que notre major est un fier homme tout de même...
— Comme taille, je ne dis pas; mais comme physique, ne me parlez pas d'un homme imbarbe, c'est comme qui dirait un sapeur sans-z-hache ou un jardin sans fleurs.

Le patron s'approche d'une table où ronfle un consommateur.

— Oh! là!

— De de quoi?

— Il faut s'en aller.

— Jamais.

— Comment!

— Jamais...

— Qu'est-ce que vous attendez donc?

— Que vos garçons me réintègrent à domicile... puisqu'il y a sur votre devanture.... *On porte en ville*.... Portez!

Pierre Véron.

BIBLIOGRAPHIE.

L'AUTOGRAPHE AU SALON DE 1865.

Il est presque impossible d'aimer les arts sans aimer en même temps les artistes, et une des grandes curiosités de l'homme intelligent, c'est de les voir dans l'atelier, la palette à la main ou le ciseau entre les doigts.

Ce plaisir si rare, *l'Autographe au Salon*, dont nous venons de parcourir le volume, vous le donnera aussi complétement qu'il est permis de le rêver. Dans chacune des pages de cet Album unique, on assiste à l'éclosion d'une œuvre; on suit la pensée du peintre ou du sculpteur à travers ces lignes et ces contours, tantôt nets et précis, tantôt indécis et inquiets, et dont beaucoup seront modifiés sur la toile, qui malheureusement ne leur laisse pas toujours l'énergie ou la grâce qu'ils avaient sur le papier.

C'est surtout dans ces croquis de premier jet que se révèle la personnalité de l'homme, et l'œil un peu exercé aux choses d'art y découvre mieux peut-être que dans l'œuvre achevée quel avenir est réservé à l'artiste, et quelles espérances on peut fonder sur son inspiration.

On trouvera dans ce magnifique Album tous les succès du Salon de 1865, et on pourra étudier le chemin qu'a fait la pensée de l'auteur entre la première idée et l'exécution définitive de son ouvrage. Rien n'est attachant comme de lire les correspondances familières des hommes célèbres, dont nous ne voyons ordinairement que l'aspect solennel dont s'entoure leur vie publique. Ce côté intime de la vie artistique ne nous avait jamais été présenté avec autant d'intelligence et de goût. L'examen un peu attentif de *l'Autographe au Salon de* 1865 est un plaisir qui restera, et en même temps la plus fructueuse des études.

Henri Rochefort.

Le célèbre chiromancien Desbarrolles arrive de Londres, où il a fait un appel public aux Sociétés de médecine, et a jeté dans le plus grand étonnement les savants et les docteurs. Il se propose de parcourir la France dans les premiers jours du mois prochain pour expliquer ses doctrines dans des conférences suivies d'expériences publiques à l'appui de son système, et se soumettre au contrôle des principales Sociétés de médecine de notre pays.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 502. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 12 Août 1865.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique,

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE AU BUREAU DU JOURNAL Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Saint-Pierre, 27. — A Londres, chez Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Pour la Prusse, l'Allemagne et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

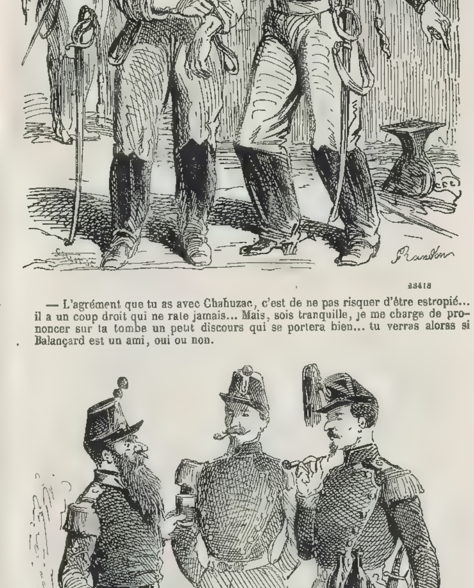
TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



23417

LE CARABINIER. — Pardon, camarade, pendant que vous êtes en train de *battre le briquet*, je vous demanderai un peu de feu.
LE FANTASSIN. — Il me semble, camarade, que vous êtes, nonobstant, assez bien monté en *allumettes*.



23418

— L'agrément que tu as avec Chahuzac, c'est de ne pas risquer d'être estropié... il a un coup droit qui ne rate jamais... Mais, sois tranquille, je me charge de prononcer sur ta tombe un petit discours qui se portera bien... tu verras alorss si Balançard est un ami, oui ou non.



23419

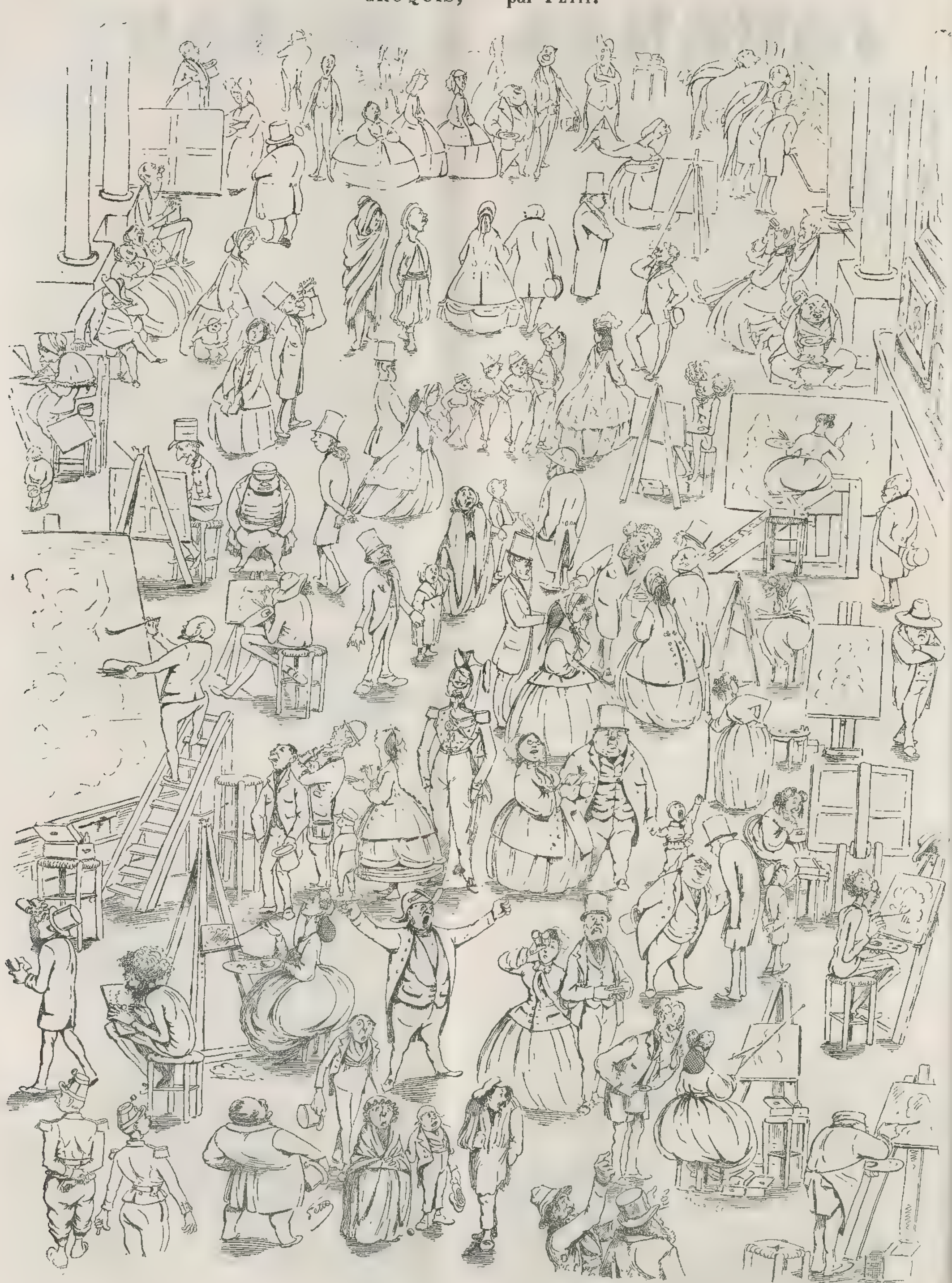
— Et vous servez des cancres comme ça! une femme comme vous!!! c'est euss, au contraire, qui devraient vous servir, et à genoux... vous pouvez leur dire de ma part.



23420

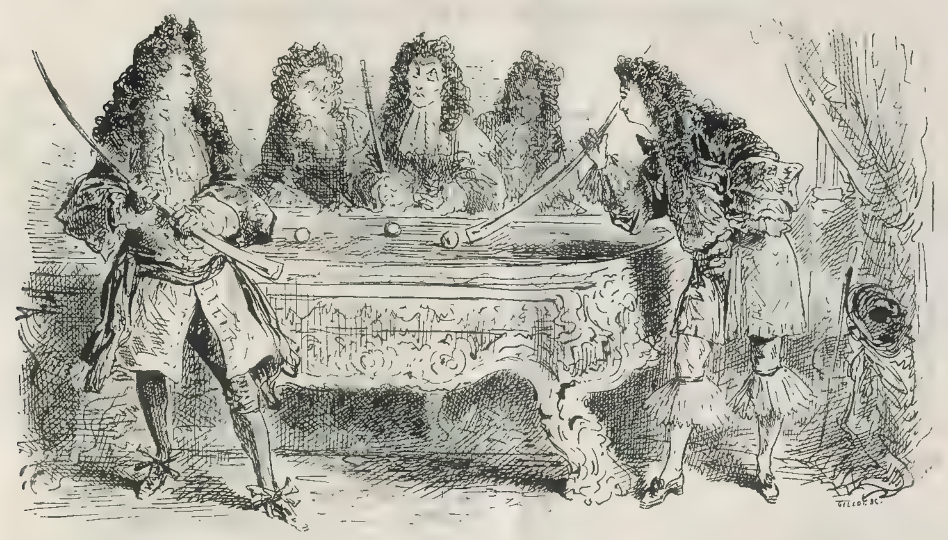
— Je vous parie que si sainte Barbe pouvait parler, elle dirait qu'elle préférerait mieux être la patronne des sapeurs que non pas celle des artilleurs... d'abord ça serait bien plus logique et plus naturel.

CROQUIS, — par PETIT.



VUE PRISE DANS LA GRANDE GALERIE DES TABLEAUX DU LOUVRE.

LA PHYSIOLOGIE DU BILLARD, — par A. Darjou.



23422
SOUS LOUIS XIV — Un certain Michel de Chamillard gagne un ministère pour avoir su perdre une partie de billard.



23423
SOUS LOUIS XV. — Le billard tombe en quenouille et devient le jeu galant des dames — Ces messieurs, en revanche, sont pleins de *procédés*.



23424
SOUS LA RÉPUBLIQUE. — Le délassement d'un homme sensible qui vient d'obtenir quelques têtes au tribunal révolutionnaire.



23425
SOUS L'EMPIRE. — Le noble jeu devient le monopole des braves.

LA PHYSIOLOGIE DU BILLARD, — par A. Darjou (suite).



23426

SOUS LA RESTAURATION.

C'est par le billard qu'il a fait son chemin dans le monde.



23427

1830. APPARITION DU JOUEUR DE PROFESSION.

Au besoin chef de claque. — C'est pour nourrir sa famille.



23428

PROFESSANT UN PROFOND DÉDAIN POUR LE BILLARD.

— Bon tout au plus à faire passer une journée de pluie à la campagne!



23429

Se contente de juger les coups.



23430

—Un jeu où l'on paye les frais, et où l'on ne peut tricher, merci... qu'on me pose le double-six!



23431

Comprend la poésie du billard; tout l'argent destiné à ses inscriptions à l'Ecole de droit y a passé.

LE PRIX DE SAGESSE.

Nous sommes à la veille de la distribution des prix de l'institution de madame San-Benedetto. L'émotion est grande chez les élèves; on ne bavarde pas, on moud, on broie des paroles à la mécanique. Un régiment de pies borgnes ne soutiendrait pas le feu de ces soixante petites filles.

Dans un coin du jardin, faisant bande à part, cinq ou six pensionnaires contrastent par leur maintien grave avec la pétulance de leurs camarades. Elles se promènent doucement, causent à voix basse, brodent ou lisent de la façon la plus discrète.

Vous voyez là les *candidates* au prix de sagesse promis par madame San-Benedetto. Ce prix a excité une louable émulation, et comme on touche à la fin des épreuves, puisque c'est le soir même que la lauréate doit être connue, on redouble de tenue et de précaution. Il s'agit de ne pas perdre le fruit des économies de bonne conduite amassées pendant le mois. On éternue avec prudence, on se mouche avec conviction.

Une petite blonde s'approche en courant d'une des aspirantes.

BERTHE. — Voyons, Sophie, viens donc jouer un peu.

SOPHIE. — Non, mademoiselle.

— Mais en jouant tranquillement tu ne feras pas de mal.

— On ne sait pas; il vaut mieux pour moi m'abstenir.

— Une partie de volant, hein?

— Non.

— Aimes-tu mieux le jeu de grâce?

— Non... Je n'aurais qu'à me mettre en colère.

— Tu n'es donc pas sûre de toi?

— Mademoiselle, le sage lui-même pèche sept fois par jour.

— Tu vas rester là comme une momie jusqu'à ce soir?

— Une momie!.. momie vous-même, entendez-vous.

— Bon! Tu viens de me dire une chose désagréable; si madame t'avait entendue!

Sophie devient rouge et tourne le dos à Berthe. Elle va s'asseoir sur un banc et s'absorbe dans la lecture de *la Parfaite pensionnaire*, petit livre essentiellement moral, publié par la comtesse de Belleville, bas-bleu reprisé qui a rôti dans son bon temps le balai jusqu'au manche.

Une autre aspirante, Fanny Biltecoq, est abordée par Juliette Taillefer, sa confidente, son amie intime.

La conversation de ces deux demoiselles a lieu à voix très-basse.

JULIETTE. — Eh bien, comment ça va-t-il?

FANNY. — Ah! ma chère!... Je n'y tiens plus.

— Vraiment?

— Tu ne peux pas te figurer à quel point je suis agacée.

— Est-ce vrai?

— Oui, va! J'ai envie de casser, de déchirer, d'égratigner! Ça fait trop mal de se retenir comme ça.

— Un peu de patience.

— Je suis à bout de forces. Encore deux heures de ce supplice, et je suis capable d'aller sauter sur le dos de madame en lui criant : Coucou!

— Ça n'arrangerait pas tes affaires.

— Aussi je me retiens; mais comme je souffre!

— Je renoncerais au prix à ta place.

— Oui, pour qu'on se moque de moi. Juliette, veux-tu être bien gentille?

— Je veux bien. De quoi s'agit-il?

— Laisse-moi te pincer un peu.

— Ah! mais non.

— Ça me soulagerait tant!

— Merci.

— Égoïste, va! Tu ne ferais rien pour une amie.

— Dame!

— Ah! comme j'ai mal placé mon amitié!

Les yeux de Juliette deviennent humides.

JULIETTE. — Mademoiselle, c'est très-mal de me dire des choses pareilles... parce que je ne veux pas me laisser pincer.

FANNY. — Tu me le rendras, veux-tu?

— Non, mademoiselle, j'aime mieux souffrir que de faire du mal aux autres.

— Mais, petite méchante, tu ne te retiens pas depuis quinze jours. Tu ris, tu sautes, tu cries, tu te disputes, toi, quand ça te fait plaisir. Je suis forcée de tout endurer, moi, de tout recevoir sans rien rendre. Je t'en prie, Juliette, rien qu'un peu!

— Si tu me promets de ne pas me faire trop de mal?

— Parole la plus sacrée!

La pauvre Juliette tend son bras en frémissant au futur prix de sagesse qui prend délicatement une bonne pincée de chair fraîche et la serre entre ses doigts en la tortillant avec passion.

JULIETTE. — Oh!... oh!... Assez, assez!

FANNY. — Encore un peu?

— Non, ça fait trop mal.

— Ah! tu ne sais pas souffrir, toi.

— Tiens, tu es bonne, toi!

— C'est égal, ça soulage. Maintenant laisse-moi te dire des choses désagréables.

— Pourquoi faire?

— Je t'en prie, ma petite Juliette! Il y a si longtemps que je n'en ai dit à personne!

LA PHYSIOLOGIE DU BILLARD, — par A. Darjou (suite).



23432

Ne joue que la difficulté!...



23433

Ne cultive que les massés. — Il vaut mieux jouer au billard que perdre son temps.



23434

Rien à trente. — Si je demandais ma revanche?



23435

La poule en famille, destinée à remplacer les jeux innocents.



23436

LA PREMIÈRE PARTIE.

— Ah! si le proviseur nous voyait!

— Drôle de manière de mériter le prix! enfin j'aime mieux ça que d'être pincée. Va!

FANNY *buvant du lait.* — Mademoiselle, vous êtes laide!

JULIETTE. — Ça n'est pas vrai.

— Laisse-moi donc! Tu me coupes mon plaisir.... Mademoiselle, vous êtes bête, ridicule, tout le monde se moque de vous. Vous ne savez pas vous habiller.

— Non, non, pas ça!

— Jamais vous ne vous marierez..., au contraire!

— Comment, au contraire?

— Et vous resterez vieille fille! vieille fille!! vieille fille!!! toute votre vie!

Juliette ne peut en entendre davantage; elle renonce à *soulager* son amie et va chercher ailleurs des camarades moins sages, mais d'un commerce plus facile.

Un peu calmée par le remède énergique qu'elle a employé, Fanny passe en souriant sa petite langue sur ses lèvres roses, exactement comme un jeune tigre qui a bu du lait.

Mais la jalousie veillait! La coupable est entourée par ses concurrentes dont les yeux brillent d'une façon inquiétante pour elle.

MARIA. — Oui, mesdemoiselles, elle a pincé Juliette.

FANNY. — Mademoiselle, vous en avez....

Elle s'arrête; un démenti donné en public est chose grave dans les circonstances actuelles.

MARIA. — Je vous dis que je l'ai vue!

FANNY. — Menteuse! C'est bien plutôt vous!

ROSE. — Bon! elle l'a appelée menteuse!

SOPHIE. — Ah! que c'est mal!

VICTORINE. — Ça ne sera pas manqué à madame.

MARIA. — Ah! elle en parle joliment de madame!

FANNY. — Vous êtes toutes des rapporteuses, des méchantes! Moi aussi je dirai ce que je sais!

TOUTES. — Quoi? quoi?

FANNY. — Je dirai que Maria se noircit les sourcils avec de l'encre.

MARIA *indignée.* — Oh! si on peut dire!

FANNY. — Je l'ai vue; à preuve qu'elle a pris de l'encre de Chine, parce que celle-là ne tache pas la peau. Je dirai que Sophie a juré ce matin en se levant.

SOPHIE *levant les bras au ciel.* — Moi, juré, moi!

FANNY. — Oui, mademoiselle, vous avez dit : « Va te faire fichtre! » au cordon de votre jupon qui était rentré dans la coulisse. — Je dirai que Rose s'est couchée hier soir sans faire sa prière et qu'elle a rêvé tout haut.

ROSE *sérieusement inquiète.* — Qu'est-ce que j'ai dit, *imposteuse?*

FANNY. — Vous vous êtes écriée : « Du vinaigre! du vinaigre! »

ROSE. — Puisque je rêvais que je sautais à la corde.

FANNY. — Quant à Victorine, je l'ai bien vue embrasser la photographie de son cousin.

La gravité de cette accusation attise la discorde, en exa tant les esprits.

VICTORINE. — Mademoiselle, vous êtes un monstre de scélératesse! C'était le portrait de maman.

FANNY. — Oh! une maman qui a des moustaches et des éperons!

VICTORINE. — Je le jure! Je n'aime plutôt pas Dieu!

FANNY *triomphante.* — Ah! ah! vous croyez que vous me ferez peur! Je voudrais bien voir ça!

ROSE. — Il faut chasser ce serpent de notre sein!

TOUTES. — Oui, oui!

Le vacarme que font les six sages de la pension San-Benedetto est entendu par l'institutrice; elle arrive au moment où ces demoiselles commencent à se prendre aux cheveux.

MADAME. — Que signifie tout ce tapage, mesdemoiselles? Comment! vous, vous!

FANNY. — Madame, Sophie a blasphémé!

SOPHIE. — Oh!... c'est elle qui a arraché les yeux à cette pauvre Juliette.

FANNY *perdant la tête.* — Et Rose a bu du vinaigre!

ROSE *pleurant.* — Madame sait bien que j'en suis incapable. La méchante!

FANNY. — Victorine a embrassé son cousin devant moi; même que j'ai dit tout bas : Oh! que c'est vilain!

MADAME. — Répondez, mademoiselle Victorine.

VICTORINE. — Madame... madame.... C'est maman qui a été embrassée.

MADAME. — Ma tête se perd! Quel tissu d'horreurs!

FANNY *de plus en plus exaltée.* — Et mademoiselle Maria se MAQUILLE!

MADAME. — Vous avez dit?

FANNY. — Se maquille! se maquille!!

MADAME. — Quel horrible mot!

FANNY. — Tant pis! ça se dit.

MARIA. — O la perfide, la vilaine! — Madame, made-

LE DIMANCHE A PARIS, — croquis par CHARLES VERNIER.



— Dites donc, il est dix heures!
— Ça m'est égal, mère Pochet; c'est dimanche, je me dorlotte.

Repos complet de corps et d'esprit.

moiselle a dit à Juliette tout à l'heure qu'elle avait cassé tout, déchiré ses robes et mordu le petit chien de madame; et elle a ajouté.... Je n'ose pas.

MADAME. — Achevez, mon enfant, achevez.

MARIA. — Alors elle a ajouté que... que demain, à la distribution, devant M. le curé, elle voulait sauter sur le... sur le... sur le dos de madame, en lui criant : Hue! coucou!

MADAME. — Coucou!... Les bras m'en tombent!... Mesdemoiselles, l'ensemble de ces faits est trop grave pour pouvoir l'embrasser d'un coup d'œil. J'y penserai. Qu'il vous suffise de savoir que j'aurai la douleur, demain, de ne point décerner le prix de sagesse que....

Une explosion de sanglots interrompt la maîtresse de pension.

MADAME. — Que... que mon cœur de mère aurait été si heureux d'offrir à la plus digne. Rentrez en classe, mesdemoiselles, et priez vos anges gardiens de faire descendre un peu de calme dans vos âmes.

Madame San-Benedetto s'éloigne avec une dignité indescriptible.

MARIA, *en passant près de Fanny*. — Honh!...

VICTORINE, *même jeu*. — Honh!

Les trois autres poussent la même interjection comminatoire.

FANNY. — Mesdemoiselles, vous m'ennuyez. Passez devant..., je vous dédaigne.

JULIETTE *à Fanny*. — Eh ben, madame a donc dit qu'il n'y aurait pas de prix de sagesse?

FANNY. — Ah! je m'en moque bien de son prix. Qu'il aille se faire fiche!

JULIETTE. — Oh! Fanny!...

FANNY. — Tiens, pourquoi que Sophie m'a appris à jurer?

JULIETTE. — Ça ne t'a donc pas assez soulagée de me pincer?

FANNY. — Si, un instant; malheureusement ça n'a pas duré. Écoute donc, voilà quinze jours que je suis sage; j'avais besoin de me rattraper.

LOUIS LEROY.

LE GARÇON DE BUREAU DU DIRECTEUR.

Jasmin est son nom.

Il est le plus heureux des hommes. Il se croit le premier personnage du théâtre après le directeur.

Dans certaines circonstances, il ne se gêne même pas pour se placer avant l'impresario.

Il ne céderait pas son sceptre quand même on lui assurerait trois mille livres de rente.

MADEMOISELLE LUCIE, *femme de chambre d'une actrice, arrivant*. — Bonjour, monsieur Jasmin.

JASMIN. — Que venez-vous faire de si grand matin au théâtre?

— J'apporte au directeur une lettre de ma maîtresse. Elle ne pourra venir répéter aujourd'hui parce qu'elle a la migraine.

— Pauvre chatte!

— Adieu, monsieur Jasmin.

— Attendez, ne partez pas sitôt. Savez-vous que je vous trouve charmante.

— Vous me l'avez déjà dit.

— Vous embellissez de jour en jour.

— Vous êtes un flatteur.

— Je ne dis que ce que je pense. Vous savez, quand vous voudrez des billets, vous n'aurez qu'à m'en demander.

— Vous êtes trop aimable. J'abuserai bientôt de la permission, car j'ai un oncle et une tante qui arrivent cette semaine à Paris : je tiens à les conduire au spectacle.

— Je me mets à votre disposition.

— Je voudrais aussi assister à une première représentation.

— Je vous promets un bon fauteuil de balcon pour la première de la grande pièce que nous répétons.

— Oh! comme vous êtes gentil.

— Vous voyez que j'ai des bontés pour vous, charmante Lucie, vous devriez bien en avoir pour moi. Allons donc manger ensemble, dimanche prochain, une petite friture à Saint-Cloud.

— Je me méfie de vous; vous êtes un enjôleur.

— Comment cela?

— Vous devez faire la cour à toutes les figurantes, dans votre position?

— Rassurez-vous, mon ange, vous vous trompez fort. Avec ces gens-là il ne faut pas être familier, sans quoi nous n'en obtiendrions rien.

— C'est différent.

— Allons à Saint-Cloud dimanche?

— Je ne sais si je serai libre; je vous rendrai réponse demain. A propos, n'oubliez pas de remettre cette lettre au directeur.

NAÏVETÉS, — croquis par Stop.



— Combien avez-vous d'enfants, père... Chose?
— Douze, monsieur, quatre garçons...
— Et huit filles?
— Oui... qui est-ce qui vous l'a dit?



— Si cette éclipse rencontrait la terre, elle la réduirait en poudre avec tous ses habitants!
— Mon Dieu, Prudhomme, est-ce qu'il y aurait du danger?
— Rassurez-vous, mon épouse! s'il y avait du danger, y conduirais-je mon fils?

— C'est bon; nous savons que votre maîtresse est indisposée, cela nous suffit.

La jeune Lucie s'en va.

Arrive un pauvre bohême avec un manuscrit sous le bras.

LE BOHÊME. — Le directeur, s'il vous plaît, est-il visible?

JASMIN *à part.* — Encore un gêneur qui vient nous importuner avec ses œuvres. (*Haut.*) Non, il n'est pas visible.

LE BOHÊME. — J'attendrai qu'il ne soit plus occupé.

— C'est inutile, il est sorti.

— Le concierge m'a pourtant dit qu'il venait d'arriver.

— Il s'est trompé.

LE BOHÊME *glissant une pièce de vingt sous dans la main de Jasmin.* — Êtes-vous bien sûr qu'il ne se trouve pas dans son cabinet?

— De quoi!... vous voulez me soudoyer. Voici ce que je fais de votre argent. (*Il jette loin de lui la pièce de vingt sous.*) Apprenez, monsieur, que je ne suis pas un homme vénal.

— Excusez-moi de vous avoir offensé.

— J'accepte vos excuses; mais retirez-vous, car d'autres occupations m'appellent ailleurs.

(*Le pauvre bohême se retire la tête basse.*)

JASMIN *seul.* — Il y est le directeur, mais pas pour toi, mon ami. S'il fallait recevoir tous ceux qui font des pièces, mais on deviendrait fou en moins de quinze jours. Sont-ils assez bêtes ces individus qui perdent leur temps à écrire des comédies qui ne seront jamais jouées! Ils gagneraient bien plus d'argent à ramasser des bouts de cigares sur les boulevards. Si encore il m'avait donné une pièce de cinq francs, je l'aurais peut-être introduit dans le cabinet directorial; mais vingt sous, fi donc!... Je crois avoir jeté la pièce dans cette direction. Ah! la voici. Je me payerai un grog américain, il ne faut jamais perdre l'argent.

LE CRITIQUE *du* Phare-Pétrolien, *journal des théâtres, arrivant.* — Bonjour, Jasmin.

JASMIN. — Cher monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. Qu'y a-t-il pour votre service?

LE CRITIQUE. — Je viens demander deux places pour ce soir.

JASMIN. — Je dois vous prévenir qu'hier nous avons encore encaissé trois mille. Néanmoins, si nous ne pouvons ne disposer que de deux places, elles seront pour vous.

— Je vous en remercie.

— Vous faites assez de réclames pour le théâtre.

— Avez-vous lu mon compte rendu?

— Oui, il était bien écrit; je vois avec plaisir que votre style se forme. Vous deviendrez un de nos plus grands critiques.

— Vous me flattez.

— Non, je m'y connais, et je ne me trompe jamais. C'est moi qui au théâtre juge le mieux une pièce aux répétitions.

— Qu'aviez-vous pensé de celle que l'on donne en ce moment?

— J'avais parié un dîner avec le régisseur que ce serait un très-grand succès.

— Vous avez gagné?

— Et il m'a payé mon dîner hier chez Brébant, le restaurateur à la mode. Aussi le directeur aime-t-il à me consulter.

— Avez-vous quelques nouvelles à m'apprendre?

— Toujours.

— Quelle pièce montez-vous après celle-ci?

— Une grande machine de Camuset. Nous comptons sur un succès. Voulez-vous des petits scandales de coulisse pour votre chronique?

— Avec plaisir. Le public est friand de cela.

— Notre ingénue, mademoiselle Julia, est maintenant avec Baliveau.

— Le jeune premier?

— Oui.

— En voilà un que les femmes s'arrachent!

— Ne m'en parlez pas, tous les jours il reçoit plus de dix lettres de femmes et du meilleur monde.

— Serait-il possible!

— Hier, mademoiselle Amanda s'est battue avec mademoiselle Octavie. Ce matin, en balayant les coulisses, j'ai retrouvé pas mal de fausses nattes.

— Ah! très-drôle.

— Mademoiselle Pauline vient maintenant aux répétitions avec une nouvelle mère, et comme mademoiselle Pauline a fort mauvaise tenue, cela a fait dire au comique, à ce farceur de Valandard, que mademoiselle Pauline change plus souvent de mère que de chemise.

— Je note tout cela pour ma chronique, et je vous remercie de tous ces renseignements.

— Il n'y a pas de quoi. Repassez à quatre heures, lorsque la location sera faite nous verrons s'il y a moyen de vous donner vos deux places. Mais vous avez des chances, car je vais appuyer votre demande.

Le critique du *Phare-Pétrolien* prend congé de Jasmin.

Arrive un monsieur d'un certain âge qui serre la main du garçon de bureau.

JASMIN. — Bonjour, mon cher monsieur Bourdonnet, comment allez-vous?

M. BOURDONNET. — Je viens vous demander si vous avez lu ma comédie?

— C'est la première chose que j'ai faite hier en rentrant chez moi. Vous pouvez vous vanter d'être heureux de me connaître. Voyez comme je m'intéresse à vous.

— Je vous en sais gré, mais...

— Tous les jours je mets à la porte ceux qui viennent nous importuner avec leurs manuscrits. Mais pour vous ça n'a pas été la même chose.

— Je vous en remercie, mais...

— Votre figure m'a plu tout de suite, et je vous ai toujours fait le meilleur accueil.

— Permettez. Je vous en suis reconnaissant, mais cependant vous n'avez pas encore voulu me laisser voir le directeur.

— Avant de le déranger, je vous ai dit que je tenais à prendre connaissance de la pièce.

— Comment la trouvez-vous?

— Bien faite; elle me convient.

— J'en suis enchanté.

— Je consens à y travailler.

M. BOURDONNET *stupéfait.* — Vous dites...

— Ce sujet me plaît assez, je ferai la pièce avec vous.

M. BOURDONNET *à part.* — Que me dit-il là!... Mais je ne veux pas le contrarier, car il serait capable de me mettre à la porte.

JASMIN. — Seulement je dois vous faire mes conditions.

— Lesquelles?

— Je tiens à toucher les deux tiers des droits d'auteurs.

— Je vous ferai observer que...

— Ce n'est pas tout. Je veux signer la pièce tout seul.

— Mais cependant...

— De cette façon on a bien plus de mérite, et le jour de la première il est permis aux artistes de traîner l'auteur sur la scène : chose qui ne peut se faire quand il y a deux collaborateurs.

— Permettez, je...

— Le directeur vient de me sonner, il m'est impossible de vous accorder une plus longue audience. J'irai dîner chez vous aujourd'hui, nous pourrons causer.

A. MARSY.

FANTASIAS.

S'il existe pour le quart d'heure une notabilité vexée, c'est ce pauvre Vercingétorix.

Dans le but de lui faire une politesse, on commande sa statue à un artiste du plus réel talent, et, embarrassé dans les difficultés d'une exécution toute spéciale, il n'en tire que la grande diablesse de machine que vous avez pu voir à l'Exposition.

De son côté, l'Académie, désirant que la poésie ne reste pas en arrière de l'art, met au concours l'éloge du vétéran gaulois.

Paff!.. Le mauvais œil s'en mêle, et nos Orphée sur mesure ne tirent de leurs guimbardes que des sons discordants.

Si discordants qu'il a fallu renoncer à décerner le prix, — le concours étant insuffisant.

Or — à en juger par ce que l'Institut appelait un concours suffisant les années précédentes, un *concours insuffisant* veut tout simplement dire que les pièces de vers présentées étaient déplorablement mauvaises.

Mais admirez la logique.

Aussitôt après cette déclaration, l'Académie s'est empressée d'ajouter qu'elle accordait une mention *très-honorable* à l'un des rimeurs.

Je me demande, avec de poignantes angoisses, ce qu'il peut y avoir de très-honorable à faire de méchants vers.

Après cela, quai Conti, on n'a pas le droit de dire le contraire, — et pour cause.

⁂

Revenons à Vercingétorix.

On assure que ce héros, aussi plein de sens que d'intrépidité, aurait adressé à M. le directeur de l'*Immortalité* (palais Mazarin, la porte à droite) le billet suivant :

« Monsieur,

» J'apprends par le *Moniteur d'Outre-Tombe* que l'on m'a raté sur toutes les faces dans votre dernier concours.

» Craignant que vous ne persistiez à compromettre mon nom dans ces jeux de la rime et du hasard, je m'empresse de vous faire savoir que mon intention formelle est de ne pas servir plus longtemps de prétexte à poëmes épiques.

» Je suis brave, et j'ai trop bien fait mes preuves pour qu'il soit nécessaire de l'affirmer une fois de plus. Mais déterminé sur un champ de bataille, je suis sans force en face du ridicule.

» D'ailleurs, monsieur, les renseignements qui me parviennent de bonne source sur l'état des esprits en France me démontrent que toute tentative ultérieure aurait le même sort.

» Les exploits surannés d'un vieux de la vieille comme moi ne disent rien au cœur de la présente génération.

» Reportez donc, je vous en prie, vos préférences sur un sujet plus palpitant.

» Par exemple, la *Roussomanie* ou Thérésa. Nul doute qu'inspirés par ces thèmes stimulants, vos Apollon ne prennent la rime aux dents.

» C'est le vœu sincère de celui qui d'avance se dit

» Votre obligé et dévoué serviteur,

» VERCINGÉTORIX,

» *pensionnaire de l'hôtel des Invalides de la gloire* (n° 845). »

⁂

Pauvre émir Kader!

Avez-vous lu la nouvelle?

Un pianiste a demandé la permission de lui dédier quelque chose.

Et obtenu! — ce qui est plus grave...

Dans quinze jours l'étalage des magasins de musique va offrir aux regards des passants la kyrielle suivante :

L'Émir, polka variée pour trombone.

Le Fils du Prophète, quadrille pour les petites mains.

L'Enfant du désert, étude pour ophicléide.

Le Héros de Damas, rêverie pour accordéon.

Les Deux houris de la rue Byron, caprice pour la main gauche.

L'Oriental, morceau de bravoure pour contre-basse.

Le tout illustré d'une photographie d'Abd-el-Kader, de profil, de face, de trois quarts.

Comme il aurait bien fait de rester en Syrie, ce pauvre homme!

⁂

Il y avait un laps plus que normal qu'on ne nous l'avait faite à l'autographe. A quoi pensaient les jolis farceurs de cette spécialité? On les croyait déjà morts. Ils n'étaient qu'endormis. — et ils se sont réveillés pour mettre à l'eau un canard qui enfonce celui de Vaucanson en personne.

Des lettres posthumes du cardinal de Richelieu, parmi lesquelles dix adressées à Marion Delorme.

Eh bien!... De quoi?.. Est-ce qu'on dit de ces choses-là?

⁂

Je ne connais d'indiscrétion comparable que celle de certains journaux à l'égard des baigneurs qui vont demander le repos et l'obscurité aux bords de la mer ou aux forêts de sapin.

Le repos et l'obscurité! merci!..

Vous partez pour cela, mais à peine arrivé vous êtes tout stupéfait de voir publier votre nom dans les listes réclames des villes thermales les plus variées.

Il n'y a que les créanciers pour trouver ces révélations-là précieuses!

⁂

Exemple :

M. de... (pas même une initiale, tant la vie privée est murée pour nous!) avait refusé à sa femme de l'accompagner à Vichy, sous prétexte d'affaires urgentes.

Madame de... part donc confiante et sereine.

A peine a-t-elle le pied en wagon que M. de... file de son côté vers les rives de la Manche, en compagnie d'une cocotte de ses rêves.

Il était là à roucouler en toute sécurité, quand un télégramme furibond lui tombe sur le chef. On ne parle de rien moins que d'une séparation.

Qu'était-il donc arrivé?

Qu'un journal était tombé sous les yeux de madame de..., lequel journal énumérait en toutes lettres parmi les hôtes du Casino de...

Monsieur de... et son épouse!!!

L'épouse, c'était la cocotte des rêves sus-indiqués.

On va plaider, mesdames!

⁂

Ils étaient deux qui cheminaient ensemble, un couple de plein vent : le mari aveugle, la femme lui servant de guide.

La conversation était très-animée, et le quinze-vingts brandissait sa clarinette avec fureur.

J'approchai.

Il disait à sa compagne :

— Non! je te dis que non!... Tu ne me feras pas changer de *manière de voir!*

J'ai pris mon carnet et noté le cri à votre intention.

Ai-je eu tort?

⁂

Ingres est fier de sa virtuosité comme violoniste;

Victor Hugo a pour ses dessins à la plume des tendresses spéciales;

Vivier se soucie beaucoup plus de ses mystifications que de son talent de corniste;

Et Sardou vient de se faire nommer conseiller municipal.

Au fait, n'est-il pas versé dans les questions administratives?

Nul mieux que lui ne saura discuter les procès-verbaux des gardes champêtres qui auront surpris les maraudeurs en train de ravager les *pommes du voisin*. Il sera de première compétence pour les arrêtés interdisant le patinage au moment du *dégel*. Il poussera dans les bras de M. le maire tous les *vieux garçons* de sa commune; réfutera les *ganaches* qui pourraient se faufiler parmi ses collègues; fera comprendre à ses administrés le danger de se fourvoyer dans les *tavernes*; saura, tout en défendant la morale, empêcher les gendarmes de tourner aux *Don Quichotte;* le jour où l'on couronnera une rosière, découvrira mieux que personne, parmi les demoiselles hâlées de son village, une *perle noire* qui n'aura pas connu les écarts de la *papillonne;* et formulera en *pattes de mouche* officielles les procès-verbaux des délibérations.

Bref, tout ce qui concerne son état.

Conseiller, vous avez raison!

PIERRE VÉRON.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 503. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 19 Août 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

CROQUIS, — par Donjean.



ASPECT DE L'ESPLANADE DES INVALIDES UN JOUR DE FÊTE PUBLIQUE.

CROQUIS, — par DONJEAN (suite).



LE MAT DE COCAGNE.

LES CONNAISSANCES DE CASINO.

On fait bien des cancans aux eaux, mais on les fait cordialement, sans aigreur, et le mal que l'on dit des gens n'empêche pas du tout de les fréquenter, au contraire.

Il faut vivre avant tout, et l'on mourrait d'ennui si l'on se brouillait avec les individus sur le compte desquels on jase; généralement ce sont les plus amusants.

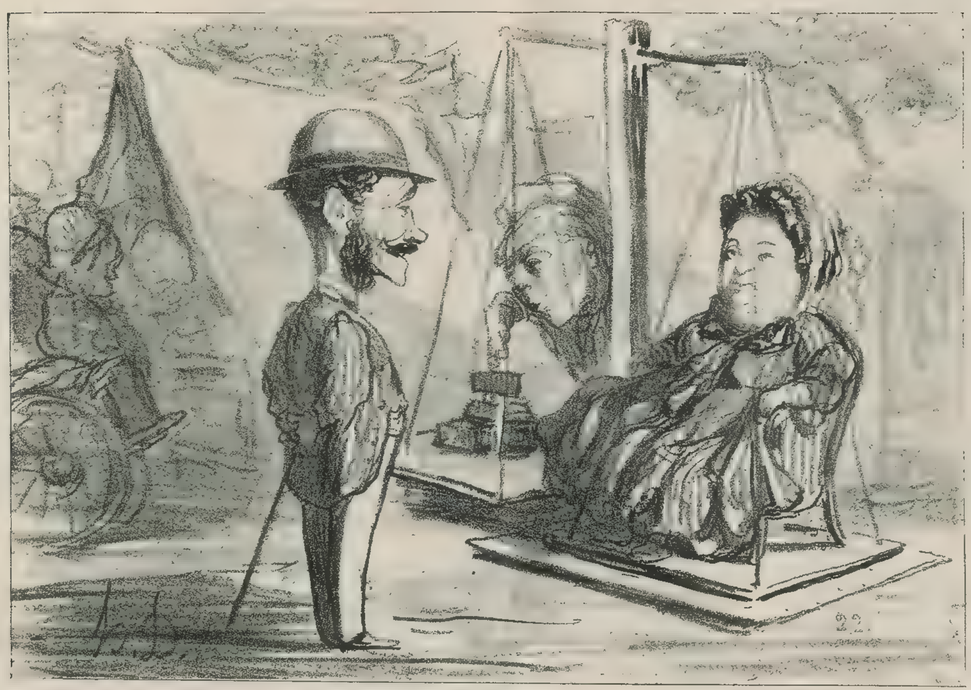
Nous sommes à Badinville, vilain petit trou situé sur le bord de la Manche. Son casino, grand comme une loge de portier, est peuplé de Parisiens en rupture de ban. Les plaisirs qu'on y goûte sont rares et peu variés, et pour ne pas ava'er sa langue en bâillant, il faut y mettre beaucoup de so n.

M. et madame de Circourt causent sur la terrasse de l'établissement.

— Je vous assure, ma chère, que vous avez tort d'admettre dans votre intimité ces Pamplemouse.

— Pourquoi?

CROQUIS, — par DAUMIER.



UN DIVERTISSEMENT QUI NE PASSE JAMAIS DE MODE.

— Le mari a très-mauvais ton.

— Mais il est amusant.

— Et la femme, hum! la femme....

— Est très-élégante et très-gaie.

— Oui, elle est très-gaie, trop gaie même.

— Qu'importe, aux eaux?

— Parce qu'on est aux eaux, ce n'est pas une raison pour s'encanailler.

— Quel gros mot!

— Pour se compromettre, si vous le préférez.

— Chut! les voici.

Le couple Pamplemouse vient s'asseoir à côté des Circourt.

Le mari a le tic artiste très-développé, et la femme, qui sourit toujours à belles dents, a conservé le secret des grandes manières qui commencent à se perdre chez Mabille.

Sa toilette est d'une simplicité éclatante : robe rouge sans crinoline, paletot et chapeau d'homme, et cheveux d'un roux factice obtenu par les prodiges de la chimie:

— Hector, dit la rousse Violante à son époux, je n'ai que trois chaises, mon ami; allez donc m'en chercher quelques autres.

— Heureusement qu'on ne les paye pas ici, tu me ruinerais, ma biche.

Le mot biche fait pointer la moustache de M. de Circourt.

— Eh bien, que faisons-nous aujourd'hui? demande madame Pamplemouse à sa noble amie.

— Je vous attendais, chère madame. Vous baignez-vous?

— Non; la mer agit sur mes cheveux d'une façon déplorable : elle les rend blonds.

— Si tu leur donnais deux ou trois bonnes couches à l'huile, comme je te l'ai conseillé souvent, dit Hector, ces choses-là n'arriveraient pas. — Voulez-vous un cigare, Circourt?

Cette familiarité agace le vicomte; il refuse et va étudier le tir au ricochet à marée basse.

— Hector, faites-moi une cigarette.

— Voici, coquelicot adoré.

— Est-ce bon de fumer? demande la vicomtesse.

— Divin, chère amie. En voulez-vous une petite?

— Mais si mon mari me voyait?

— Non, vous êtes derrière moi. Hector, une jolie à madame.

La cigarette est acceptée et fumée avec une foule de petites mines délicieuses.

On rit beaucoup, on cause tout bas, et l'on finit par envoyer Hector à la pêche aux moules.

Restées seules, les deux femmes bavardent avec passion, et ce n'est pas précisément des sermons du père Felix qu'il est question pour le quart d'heure.

— Comment! dit madame Pamplemouse, vous n'y êtes jamais allée?

— Jamais.

— Ah! quelle éducation négligée!

— C'est donc bien amusant?

— Cent fois plus que vos... que nos bals du monde.

— On assure que les femmes y dansent d'une façon impossible?

— Impossible? non. J'ai appris très-facilement.

— Vous savez lever la jambe?

— Entendons-nous, je le sais, mais je ne la lève pas.

— Ah! c'est dommage.

— Pourquoi?

— Vous m'auriez montré.

— C'est très-facile. Tenez, justement il n'y a personne dans la salle de bal du casino; si vous voulez?...

— Oui, oui! Je grille de voir cela.

Les deux petites folles s'élancent dans la salle, et Violante commence immédiatement un cours de chorégraphie échevelée qui fait le bonheur de la vicomtesse.

— Ah! comme c'est drôle!

— N'est-ce pas? Maintenant remarquez ce cavalier seul à l'usage des dames.

Madame Pamplemouse exécute ce pas en pivotant sur elle-même et en lançant sa jambe par-dessus son bonnet une douzaine de fois de suite; comme mot de la fin, elle se cogne le chignon avec le talon de sa bottine.

La vicomtesse est dans l'enchantement, et elle veut à son tour attraper des mouches au vol avec le pied.

— Bien, très-bien! dit Violante. Seulement vous ne ramassez pas vos jupes avec assez de chic, et le bout de votre bottine manque de *allez donc!* Il vous serait impossible de chiffonner le nœud de cravate de votre danseur en y allant si mollement.

— Oh! j'y arriverai.

Les exercices continuent et les progrès de la vicomtesse sont visibles à l'œil nu... du vicomte qui reste ébahi à la fenêtre en voyant sa jeune compagne menacer du pied tous les lustres du casino.

Des applaudissements partent d'un autre point : c'est Hector, heureux au possible du résultat obtenu, et ne cachant pas sa satisfaction.

M. de Circourt fait la moue. Sa femme, un peu honteuse, très-essoufflée, reçoit les félicitations de son professeur, qui, fière du succès de son élève, lui promet de compléter son éducation en lui apprenant les principales gargouillades de Thérésa. En attendant ce moment fortuné, le mari emmène sa femme.

— Tu vas bien, toi, dit Hector à sa Pamplemouse :

LES AMIS TERRIBLES, — par BERTALL.



— Eh bien, parole d'honneur, je suis ravi d'avoir fait un accroc pareil. Au moins tu vas être obligé d'avoir un tapis neuf et de faire relever ton billard, car, franchement, il était impossible de jouer sur un pareil sabot.

apprendre le cancan à une descendante des croisés, c'est fort.

— Elle est gentille, cette petite, elle m'intéresse.

— Ça se voit.

— Et puis ça nous fera une connaissance pour cet hiver.

— Ah! tu supposes qu'elle nous fréquentera beaucoup?

— J'en suis sûre. Nous l'amusons.

— Le mari se plaît moins dans notre société.

— Il est bête; c'est dans son rôle.

De son côté, M. de Circourt chapitre sa femme. Il a appris que le couple Pamplemouse n'a jamais rien eu à démêler avec la mairie, et son amour des convenances en est blessé.

— Il est impossible, Hildegarde, que vous continuiez de vous commettre avec cette femme.

— Bah! aux bains de mer....

— Ils ne sont pas mariés.

— Oh!.. à la campagne.... Et puis elle a encore quelque chose à m'apprendre.

— Vous me faites frémir.

— Rassurez-vous, il s'agit de chant, d'une nouvelle méthode.

— Ah! je suis bien fâché d'être venu à Badinville.

— Ne dites pas cela. Vous verrez l'effet que je produirai à la fin du grand bal de votre mère quand j'exécuterai une *dame seule* avec pied en l'air.

Le vicomte a beau faire, il ne peut arriver à rompre l'intimité établie entre sa femme et Violante.

Les leçons de chant ont succédé aux leçons de danse. Les deux amies ne se quittent pas de la journée.

Cependant Hector a des remords.

— Ma biche, dit-il mélancoliquement à sa compagne, ce que nous faisons là n'est pas bien.

— Qu'est-ce qui n'est pas bien?

— Nous abusons de la confiance d'un époux.

— De quelle façon?

— Mon enfant, nous sommes les bachi-bouzouks du mariage, les irréguliers du conjungo, et nous n'avons pas le droit de fourrer notre illégitimité dans le contrat des Circourt.

— Laisse donc! Un homme vaut un homme, n'est-ce pas?

— Je me le suis laissé dire.

— Partant de là, une femme en vaut une autre.

— Ah mais non! ah mais non!

— Malhonnête!

— Du calme, Violante; tes emportements ne pourront m'empêcher de manifester mes remords. Voilà des gens qui vont se croire forcés de nous admettre dans leur intimité.

— Je l'espère bien.

— Ton aplomb me fait mal, ô ma fausse épouse!

— En voilà assez! Les Circourt sont nos amis, et, grâce à eux, j'espère bien pénétrer dans les salons du noble faubourg.

— Mais tu veux donc que je t'épouse, malheureuse?

— Bête!

— Ce faisant, je donnerais une base de granit à tes prétentions d'argile.

Les faux conjoints continuent la discussion; l'un se lamentant, l'autre se louant des rapports forcés qui ne peuvent manquer d'exister entre eux et les Circourt une fois de retour à Paris.

En rentrant à l'hôtel, les Pamplemouse sont vivement interloqués par la vue d'une berline de voyage dans laquelle s'étalent paisiblement monsieur et madame de Circourt.

— Comment! vous partez? s'écrie Violante; sans nous prévenir, comme ça?

— Jean, fait la vicomtesse sans répondre à la Pamplemouse, je vous recommande ma caisse à chapeaux.

Le précepteur ne se tient pas pour battu.

— Ainsi, vous filez décidément.

Madame de Circourt se retourne dédaigneusement vers son ex-intime.

— Vous dites, madame?

— Je dis que ce n'est pas gentil du tout de vous la briser sans dire gare.

— Pardon, madame, je ne comprends pas. — Eh bien, Jean, est-ce que nous allons coucher ici?

Le cocher enlève ses chevaux, et la berline en partant éclabousse quelque peu la robe écarlate de Violante.

— Ah! c'est trop fort! gémit celle-ci; une amie intime qui ne me connaît plus.

Hector, plus philosophe, rit aux éclats du dénoûment de la comédie.

— Et moi, dit-il, qui déplorais notre illégitimité; elle est bonne! Ah! j'en rirai longtemps.

— Au moins, elle aurait pu y mettre des formes.

— Ma biche, une fois dans sa voiture, madame de Circourt n'appartenait plus à Badinville; partant, elle ne te connaissait plus.

LES AMIS TERRIBLES, — par Bertall (fin).



23445

— Arrête, malheureux, c'est la levrette de ma tante!!...



23446

— Non, monsieur, je n'oublierai jamais qu'on s'est permis de lever le pied sur ceux que j'aime.



23447

— Mon bon ami, je viens de couronner ton cheval, et je n'en suis pas fâché: au moins tu ne conserveras plus une pareille rosse dans ton écurie.

— Eh ben, en voilà des mœurs! Et ça se dit bien élevé!

— Ici nous l'amusions et elle nous tolérait.

— As pas peur, si jamais je la rencontre chez Mabille, je lui en ferai une scie!

— Attends pour ça d'être invitée chez la maman Circourt.

— Elle a peut-être cru que nous serions déplacés dans ses salons.

— J'en ai peur.

— Veux-tu que je te dise, Hector?

— Tu as la parole.

— Cette femme-là aura beau faire, je lui serai toujours supérieure en dansant le cancan.

Louis Leroy.

LES LAURIERS D'ALFRED.

ÉTUDE DU CŒUR HUMAIN EN GÉNÉRAL, ET DU CŒUR BOURGEOIS EN PARTICULIER.

L'année dernière, le sieur Ducardon, rentier, tenait à la main son journal.

C'était dans le présent mois d'août.

Le journal du sieur Ducardon, rentier, rendait compte de la distribution des prix du grand concours.

Et en parcourant cette nomenclature de lauriers, en lisant le récit de cette fête de famille, en assistant mentalement à cet enthousiasme intime, à ces salves de bravos, à ces fanfares, à cette émotion des parents, à cette joie fiévreuse des enfants, le cœur du sieur Ducardon se fondit.

Des larmes d'attendrissement escaladèrent ses paupières. Il fut obligé d'ôter ses lunettes pour en essuyer les verres.

Ce que voyant, madame Ducardon, conjointe d'icelui, comprit que quelque chose d'insolite se passait dans l'organisme de son mari, et comme la curiosité naturelle à son sexe la poussait à en savoir la cause :

— Anaxagore, qu'as-tu donc?

— J'ai...

— Comme te voilà chose...

— Eh bien, oui... Pour chose, je le suis, et je ne m'en cache pas... ce... ces... la...

— Mon Dieu, calme-toi, ton trouble m'effraye...

— Il n'a rien que de suave. C'est la voix du sang qui parle à mon cœur... Tiens, vois-tu, Sylvandine, c'est l'an prochain que notre Alfred sera à son tour en âge d'y aller, au concours général.

— Oui, l'année prochaine!

— Eh bien, ma parole d'honneur, je donnerais mille francs pour qu'il ait une nomination!



Le mois d'octobre, époque de la rentrée, étant venu, les époux Ducardon reconduisirent eux-mêmes Alfred au lycée.

Je vous fais grâce de la scène habituelle.

Les élèves montrent autant d'empressement à aller retrouver leurs chers professeurs que les professeurs à revenir voir leurs élèves idolâtrés.

C'est tout dire.

Alfred était arrivé sur le seuil de l'établissement où l'université s'érige en patronne du haricot pour tous.

Tant était grande la tendresse de l'écolier pour les farineux en général et les études scolaires en particulier, qu'à la vue de l'édifice dans lequel il allait pour dix mois se livrer aux travaux forcés du grec et du latin, il se livra à des pantomimes expressives.

Un peu plus il se serait couché sur le dos, et sa translation eût nécessité le secours d'un commissionnaire.

Mais madame Ducardon, avec cette mansuétude doublée de présence d'esprit qui n'abandonne jamais une mère, intervint doucement :

— Mon chéri, écoute...

— Je ne veux pas rentrer.

— Écoute, je t'en prie.

— Je ne veux pas.

— Mais écoute avant de pleurer. Il faut travailler pour être un homme.

— J'aimerais autant rester un enfant et ne rien faire.

— Il faut travailler, parce que ton père te ménage une surprise.

— De quoi?

— Une belle surprise.

— Je veux savoir.

— Il te donnera, si tu as une nomination au grand concours, mille francs pour t'acheter un beau cadeau à ton choix.

— Pardon, Sylvandine, interrompit le sieur Ducardon. J'ai dit cinq cents francs.

— Tu crois?

— J'en suis sûr.

— Soit... Tu entends, mon petit Alfred... cinq cents francs!

Alfred rentra.

***

Les vacances du jour de l'an étaient arrivées.

On était en famille.

Alfred, qui n'avait reçu que des étrennes médiocres, faisait la moue.

— Qu'as-tu donc? demanda madame Ducardon.

— J'aurais voulu une boîte de photographie.

— Mon petit, fit le sieur Ducardon... ce sera pour la fin de l'année... si tu as ta nomination au concours... Avec trois cents francs on peut avoir tout ce qui se fait de mieux.



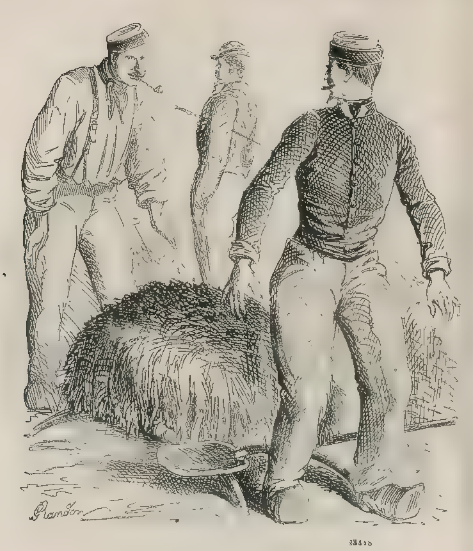
Les vacances de Pâques arrivèrent à leur tour.

Le jeune Alfred, stimulé par l'appât d'une récompense honnête, s'était couvert de gloire à l'occasion des prix de semestre.

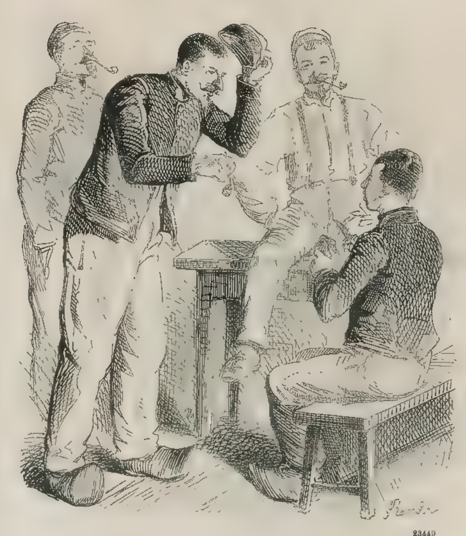
Le sieur Ducardon le congratule avec dignité.

— Bien, mon fils.... Les notes de votre proviseur

CROQUIS MILITAIRES, — par G. RANDON.



ENGAGÉS VOLONTAIRES.
— Y sommes-nous, cher baron?
— Quand il vous plaira, cher vicomte.



— Ces messieurs me chargent de dire à mossieu que si la fumée de la pipe l'incommode, mossieu soit assez bon pour vouloir bien aller faire un tour dans la cour.

attestent que vous avez compris le rôle que l'instruction joue dans notre société, où le premier des privilèges est le privilége du mérite. Bien, mon fils....

— Oui, papa.... Et puis j'ai compris aussi que j'aurais une boîte de photographie.

— C'est convenu. Chose promise, chose due.

— Quel bonheur!

— J'en ai vu encore l'autre jour... dans les cent francs... C'est très-complet.

— Mais....

— Du courage!

***

Le mois de juillet de la présente année 1865 commençait, et avec lui les concours.

Le jeune Alfred, qui décidément avait pris le mors aux dents de l'étude, arriva un dimanche au logis paternel.

— Papa!.. maman!...

Les Ducardon se montrèrent.

— Qu'y a-t-il? fit le sieur.

— Qu'est-ce? fit son épouse.

— Papa!.. maman!...

— Tu l'as déjà dit.... Continue.

— On a fait les listes.

— Quelles listes?

— Les listes définitives.

— Définitives de quoi?

— Les listes pour le concours général.

— Eh bien?

— Eh bien, j'y vais dans toutes les facultés.

— Embrasse-moi! exclama la mère.

Le sieur Ducardon resta muet.

Mais son intelligent descendant ne perdait pas de vue le point capital.

— Papa!.. tu te rappelles ce que tu m'as promis?

— Certainement.... Crois-tu que je sois tombé en enfance pour ne pas me souvenir de mes paroles?

— Tu m'as promis, si j'avais une nomination au concours, une boîte de photo....

— Mon ami, j'ai réfléchi depuis.... Il peut y avoir des poisons dans les substances..., c'est très-dangereux.... D'ailleurs, c'est un caprice en pure perte.... Au lieu de cela je te donnerai cinquante francs en argent et je te les placerai à la caisse d'épargne.... Ce sera un commencement pour t'acheter un homme!...

***

C'était l'autre jour.

A la sortie de la distribution du concours.

Un lycéen accourait dans la cour au-devant d'un monsieur et d'une dame.

Le jeune Alfred, parbleu!

Et, tout joyeux :

— Papa!.. j'ai gagné les cinquante francs...; j'ai eu un accessit de thème grec....

— Je te conseille de goguenarder, exclama le sieur Ducardon; un accessit..., quand le petit des Bolmet a eu un premier prix.... Un accessit!.. quelle humiliation!...

— Et les cinquante francs? murmura le jeune Alfred.

— Les cinquante francs?... Il a l'audace de... quand... un accessit!... Les cinquante francs?.. tiens!...

Et le sieur Ducardon allongea dans l'espace un pied qui rencontra un corps dur!!!...

PIERRE VÉRON.

CAUSERIES.

Nous n'avons plus d'illusions à nous faire, la tragédie est morte.

On croyait toujours pouvoir la ranimer, on espérait qu'elle n'était qu'endormie, mais nous garantissons aujourd'hui qu'elle a cessé d'exister.

Cette année, comme les années précédentes, on n'a pas décerné de premier prix de tragédie.

Et pourtant, interrogez les concierges qui envoient leurs filles au Conservatoire, toutes vous affirmeront que leurs *petits anges* ont bien du talent.

Nous ne pensons pourtant pas que les membres du jury aient fait une injustice.

S'ils en ont fait une, nous les en remercions, car si on avait décerné un premier prix de tragédie, on se serait mis à en jouer.

Ciel!.. j'en frémis d'horreur et je bénis les examinateurs : ils ont sauvé la France d'un fier danger!

Les récompenses que l'on décerne chaque année à pareille époque servent-elles beaucoup aux jeunes filles qui les ont obtenues?

Qu'on nous permette d'en douter.

Une jeune personne ayant eu un second prix attendra pendant deux ou trois ans un magnifique engagement. Elle refusera tous ceux qu'on lui offrira afin d'avoir mieux.

Un beau jour elle se lasse de ne point faire connaître son talent. Elle se propose, on ne veut plus d'elle.

Elle finit par se présenter dans un théâtre de genre.

— Monsieur, dit-elle au directeur, j'ai eu un second prix de comédie, et je désirerais être engagée.

— Montrez-moi vos jambes.

— Mais, monsieur, pourquoi faire?

— Ici nous jouons beaucoup de pièces à femmes.

— J'ai du talent et....

— Que m'importe! Avant tout, je tiens à savoir si vous êtes bien faite.

Voilà presque toujours l'avenir de nos lauréats du sexe féminin.

***

On fait de nombreuses découvertes depuis quelque temps dans les fouilles de Pompéies.

On vient de découvrir une grande salle magnifique avec une table sur laquelle se trouve un superbe dîner.

Le propriétaire de l'endroit s'apprêtait, à ce qu'il paraît, à faire un bon repas, quand il a été dérangé par l'éruption du volcan.

On prétend que tous les mets sont parfaitement conservés.

Quelle excellente affaire pour les amateurs d'antiquités!

Avant peu, à l'hôtel des commissaires-priseurs, on vendra ce dîner antique.

Le potage atteindra une somme fabuleuse.

On se disputera le rôti.

Les légumes seront adjugés au poids de l'or.

Et il faudra être riche comme les Péreire pour se payer un simple cornichon.

Au jour de l'an, celui qui voudra faire un joli cadeau à une femme lui offrira un cure-dent trouvé dans les fouilles de Pompéies sur la table du festin.

Cette dame le gardera comme une relique et n'osera jamais s'en servir.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



23450

— Perruchon, vous qui êtes un ancien, pourquoi ce donc que les officiers ont presque tous le ventre hors du rang, tandis que les soldats, pas un?
— Entre nous, je peux te dire ça... c'est parce qu'ils vont à la *mess*.



23451

— Ah! il y a aussi un bouquet que je vous apporte de la part du lieutenant... je l'ai mis dans mon bonnet pour qu'il ne prisse pas la poussière en route.

*
* *

Je vous avoue que je commençais à être très-inquiet.

Ce bon peuple français cesserait-il d'être crétin, me disais-je, et aurait-il renoncé à la chanson idiote qu'il fredonne toute la journée avec tant de bonheur?

Franchement cela m'attristait de voir que, depuis le *Sapeur*, on ne chantait plus rien de nouveau.

Mais je vais vous apprendre une nouvelle qui vous comblera de joie.

Il existe une nouvelle chanson que l'on fredonne dans tous les quartiers de Paris; elle est intitulée *Tu n'en as jamais rien su!*

On dit qu'elle est appelée au plus grand succès.

Allons, mes amis, réjouissons-nous; il y a encore de beaux jours pour la France!

*
* *

Une dame, avec sa petite fille, se rend chez une de ses amies, mère depuis peu de mois d'un charmant petit garçon.

— Regarde donc, Julie, dit la dame à sa fille, comme ce gros bébé a de jolis yeux.

— Ça ne m'étonne pas, maman.

— Pourquoi?

— Puisqu'ils sont tout neufs!

*
* *

Beaucoup de chroniqueurs auraient attribué à Ab-del-Kader le mot que nous venons de rapporter.

Mais nous avons jugé à propos de laisser tranquille ce malheureux Émir, qui, pour échapper aux Bilboquets de la capitale pendant quelques heures, a été obligé de partir en Angleterre.

On court beaucoup après ce chef arabe, et quand on l'a vu on est désillusionné.

Il y a quelques jours, un ouvrier nous communiquait ses impressions en voyageant sur l'impériale de l'omnibus.

— J'ai vu Abd-el-Kader, nous disait-il, il n'a rien d'extraordinaire; il paraît cinquante-cinq ans, il a une barbe noire, il marche comme vous et moi; s'il parlait français, ce serait un homme comme tout le monde.

Cette observation est historique.

*
* *

A propos de l'Émir.

Excusez-nous, nous ne le ferons plus.

Deux gamins causent.

— A quel théâtre iras-tu au 15 août?

— A l'Opéra probablement. — Et toi?

— Moi, j'irai voir Abd-el-Kader.

— Comment ça?

— On m'a dit que ce jour-là on entrait chez lui gratis!

A. Brémond.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les Deux Sœurs, drame en trois actes de M. Émile de Girardin.

M. Émile de Girardin, qui prend le café avec Abd-el-Kader, est décidément un excellent homme.

Après avoir publié un certain nombre de brochures contre Alexandre Dumas fils, il a enfin compris qu'il était inutile de continuer son rôle de victime dramatique et que le moment était venu de reconnaître publiquement ses torts envers le célèbre auteur du *Demi-Monde*.

La première idée de M. de Girardin était, dit-on, de publier une nouvelle brochure dans laquelle il se proposait de déclarer franchement que la pièce *le Supplice d'une femme*, telle qu'il l'avait conçue et écrite, eût été impossible au théâtre, et que le grand succès de la rue Richelieu revenait de droit à l'auteur de talent qui n'a pas attendu sa troisième jeunesse pour aborder le théâtre.

Quelques bienveillants amis firent observer à M. de Girardin qu'une nouvelle brochure leur semblait superflue, et qu'il n'avait qu'à faire jouer un drame de sa composition pour restituer au fils Dumas ce qui est à Dumas fils.

M. de Girardin s'est rendu à ces justes observations, et avant qu'Abd-el-Kader lui prît tout son temps, le rédacteur de *la Presse*, a écrit en trois jours selon les uns, en soixante ans selon les autres, un drame que le théâtre du Vaudeville a joué samedi dernier, et dont le titre est *les Deux Sœurs*.

Si un jeune auteur inconnu se permettait d'offrir au directeur du Vaudeville un ouvrage aussi confus, aussi insignifiant, et si peu en rapport avec les exigences du théâtre, M. le directeur engagerait avec quelque raison le jeune auteur à embrasser la carrière moins périlleuse de conducteur d'omnibus; mais avec un homme de la valeur de M. de Girardin, les directeurs sont tenus à plus d'égards. Quand il porte une pièce à un théâtre, le directeur se dit ceci :

— C'est un nom sur l'affiche. Si la pièce réussit, je suis un grand directeur; si elle tombe, cela ne regarde que l'auteur.

Et voilà pourquoi on a mis en répétition *les Deux Sœurs!* Et voilà pourquoi on a donné à Berton un rôle ridicule!

La presse, qui, d'après M. de Girardin, n'a aucune importance, lui a du moins servi à faire jouer un drame impossible et à faire un certain tapage autour d'un ouvrage insignifiant que l'auteur avait la prétention de dédier au peuple-français à l'occasion du 15 août.

Je ne reprocherai pas à M. de Girardin d'ignorer les premières lois de la scène. Seulement je me permettrai de lui demander ce qu'il a fait de cette morale publique dont il parle tant dans ses brochures contre Dumas fils, et dont il n'existe aucune trace dans sa pièce. Je me suis torturé l'esprit pour découvrir dans *les Deux Sœurs* la grande idée sociale que M. de Girardin exige au théâtre, et l'enseignement qui doit découler de l'action, et je n'ai rien trouvé de tout cela!

Les Deux Sœurs de M. de Girardin sont mariées; l'une a épousé un homme jeune et marche sur la corde roide de l'adultère; l'autre a été unie à un vieillard malade et se promène dans le sentier de la vertu. Dans cette donnée fausse je ne vois que ce seul enseignement, qu'une femme, pour être vertueuse et heureuse, doit nécessairement épouser un pauvre vieux malade que la goutte retient dans les coulisses pendant trois actes. Avec cette idée, M. de Girardin aurait pu faire un premier-Paris intitulé *la Pologne, l'adultère et l'Algérie*, mais il est impossible d'y trouver un sujet de pièce et de développer ces théories sur une scène.

M. de Girardin avait lu son drame à tous ses amis, mais nous savons ce que valent ces succès de salon. Ainsi, un drame peut parfaitement enthousiasmer Abd-el-Kader et ennuyer le public parisien, et il ne suffit

point de prendre du café avec des Arabes pour avoir du succès au théâtre du Vaudeville.

Le café de M. de Girardin peut être excellent, — je ne le conteste point, — mais sa pièce est mauvaise, et si l'ennui que j'ai éprouvé à la première des *Deux sœurs* n'avait pas étouffé en moi tout bon sentiment, je plaindrais sincèrement le malheureux auteur qui a fait, samedi dernier, une de ces chutes qui mériteraient d'être enregistrées dans les faits divers de *la Presse* sous la rubrique « ACCIDENTS ET SINISTRES. »

Cet événement avait attiré au Vaudeville une foule énorme, que le spectacle a vivement impressionnée. On a ramassé le pauvre couvreur, — non, je veux dire l'auteur, — et les premiers soins lui ont été prodigués dans le cabinet du directeur.

Vers une heure du matin, on a pu reconduire M. de Girardin à son domicile. Puisse cet accident lui servir de leçon! puisse-t-il comprendre enfin qu'il faut plus de trois jours et moins de soixant[illegible] pour faire une bonne pièce, et qu'il ne [illegible]uffit p[illegible] les brochures à quatre francs pour escamoter [illegible]s au théâtre sans le concours du fils Duma[illegible]

Alors M. de G[illegible]unira sa carrière dans le repos et la tranquillité. Le matin il fera son tour du lac, à midi Abd-el-Kader viendra prendre le café chez lui, et le soir on lui enverra à domicile les fleurs que les amis maladroits ont jetées sur la scène au moment où se faisaient entendre dans la salle des sifflets de la force de cinq cents locomotives.

La santé d'Alexandre Dumas fils ne laisse rien à désirer.

ALBERT WOLFF

CHRONIQUE THÉATRALE.

Cette chronique, entre autres défauts, a celui d'être en retard plus qu'il n'est permis.

Mais est-il bien nécessaire de se presser lorsqu'on se trouve en face de certains succès comme celui que tient actuellement le théâtre du Châtelet?

Le Déluge a certainement plus de deux cents jours d'existence devant lui. Or, un compte rendu ne viendrait-il qu'à la vingtième représentation, vous voyez qu'il a encore de la marge.

La nouvelle pièce de MM. Clairville et Siraudin, deux vaudevillistes que les lauriers de Milton empêchaient de dormir, a étonné bien des gens.

Faut-il le dire? bien peu soupçonnaient chez ces deux joyeux auteurs un style aussi biblique et une telle poésie.

Car *le Déluge* a son idée poétique et élevée, il a des vers bien pensés, bien dits et bien faits, et il a surtout une mise en scène signée Hostein.

M. Hostein est un directeur profondément artiste, qui de tout temps a eu l'estime de la critique, et avec lequel les plus sévères en matière d'art ont dû compter.

Ainsi que son confrère, M. Fournier, de la Porte-Saint-Martin, ce n'est point par l'économie qu'il pèche, et l'or qu'il a intelligemment et littérairement — ai-je le droit de dire — jeté par les fenêtres aurait suffi à lui seul à couvrir plusieurs emprunts municipaux.

Cette fois encore il a agi suivant son goût et son penchant, et les décorations du nouveau *Déluge*, ses costumes de ballet, son interprétation, ont satisfait et surpris les plus exigeants.

Est-il bien nécessaire d'analyser la pièce? Le bénéfice des chroniques retardataires est de pouvoir supposer à juste titre que chacun connaît déjà ce qu'elles ont à dire.

Celle-ci se bornera à citer comme merveilles faites pour les yeux le premier tableau, magnifique lever de soleil; le temple de Cléophas, avec son écroulement formidable, le déluge final, toutes toiles signées Cheret, un nom qui en dit plus que tous les éloges.

Elle n'oubliera pas non plus le palais de Cléophas, sorte de salle immense à la Sardanapale, avec son incendie et ses colonnes de feu, tableau signé Froment.

Elle citera de même M. Beauvallet, sobre et plein de foi dans le rôle de Noé;

Desrieux, charmant et sentimental dans le rôle de Japhet;

Jenneval, très-brillant dans le rôle difficile de Cléophas, et enfin mesdames Vigne et Esclozas, toutes deux belles, applaudissables et applaudies.

Et quand elle aura dit tout cela, cette chronique aura dit ce qu'auront dit les autres, et avec cette seconde ressemblance qu'elle le pense.

Voilà donc les collégiens, pour leurs vacances, en puissance de deux splendides pièces à aller voir :

La Biche au Bois de la Porte-Saint-Martin, et *le Déluge universel* du Châtelet.

Et qu'on dise encore qu'on ne fait rien pour la jeunesse française!

Les autres théâtres, qui, par crainte de l'été ou du choléra sans doute, ne vivent que de reprises, ne nous ont apporté aucune pâture ces temps-ci.

Le Gymnase seul a essayé de braver les deux fléaux avec *les Filles mal gardées*, une comédie charmante de MM. Varin et Michel Delaporte.

Cette pièce, qui n'a eu qu'un tort, de naître alors que tout le monde était à la campagne, eût obtenu un grand succès en hiver, et en été n'a pu être applaudie que par les rares provinciaux qui profitent des trains de plaisir pour venir à Paris demander des nouvelles de Bouffé.

Les Filles mal gardées, encore un compte rendu dont nous nous priverons, toujours pour les raisons données plus haut.

A. MARSY.

La publication de la *Correspondance de Louis XVI, Marie-Antoinette, madame Élisabeth*, recueillie, classée et annotée par M. Feuillet de Conches, et dont les deux premiers volumes ont eu un si grand retentissement, vient d'être continuée par un troisième volume que l'éditeur Henri Plon fait paraître. C'est un splendide in-8° enrichi de cinq *fac-simile* de précieux autographes et du portrait de Louis XVI gravé sous la direction de M. Henriquel Dupont. Les révélations les plus inattendues sur cette terrible époque sont renfermées dans cet ouvrage. — Gr. in-8°, 8 fr. Envoi *franco*.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 504. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 26 Août 1865.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

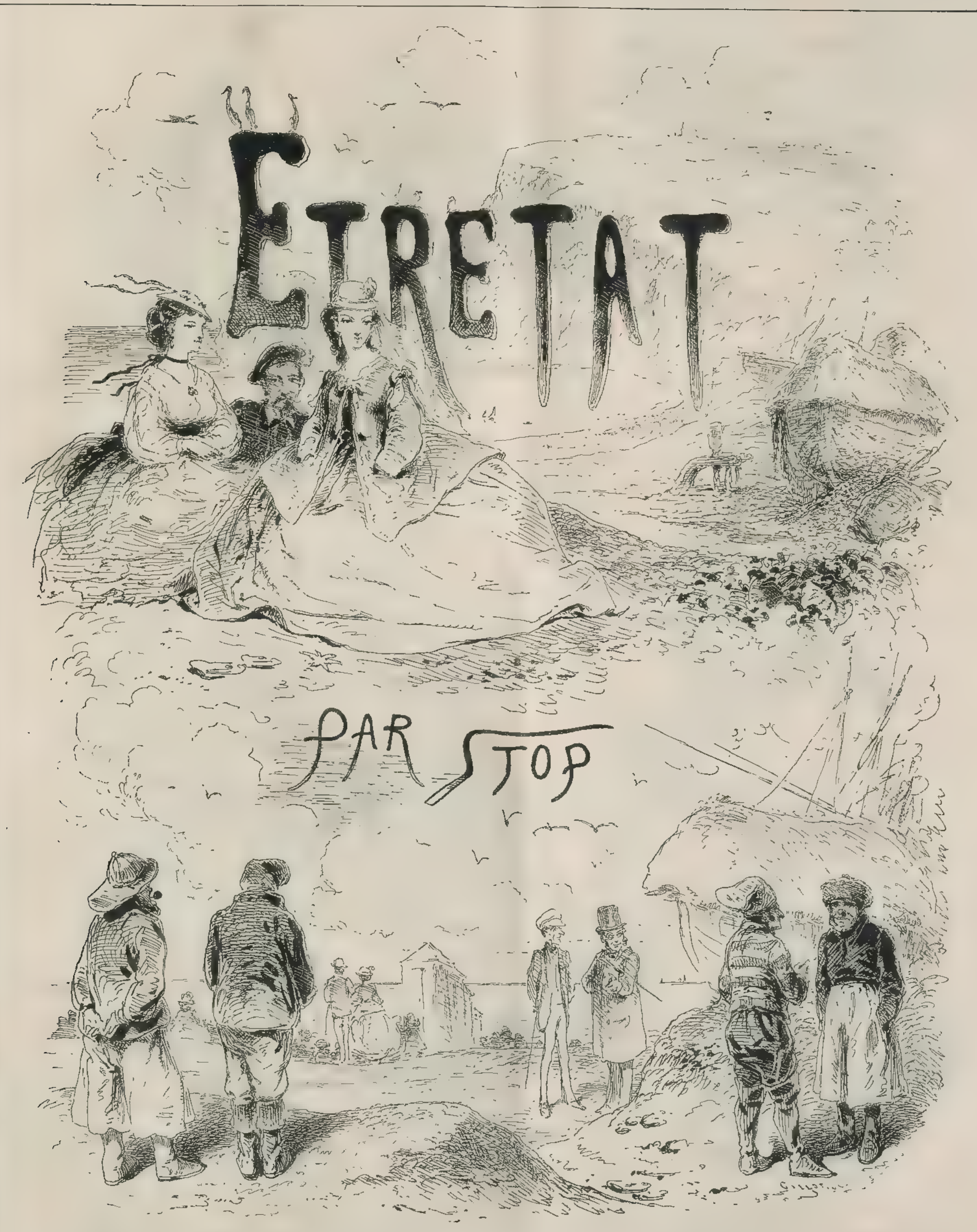
JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.



23452

— Enfin, quoi qu'ils ont donc à regarder comme ça la mer toute la journée? c'est pourtant pas ben curieux!
— Faut croire qu'on n'en voit point à Paris!

— Je ne sais qui a donné l'idée à ces braves habitants de se costumer ainsi en pêcheurs : mais cela fait très-bien dans le paysage.

ÉTRETAT, — par Stop (suite).



23453

— Pardon, madame! Il me semble que je vous ai donné un coup de pied dans l'estomac!
— Non, non, monsieur... au contraire!...



23454

— Mademoiselle, daigneriez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première mazurka pour ce soir?...



23455

Voulant faire tourner les têtes avant d'en piquer une...



23457

— Mesdames, savez-vous la nouvelle? On a vu deux cocottes sur la plage!... Eh bien, vous ferez comme vous voudrez... mais, moi, je commence par faire rentrer mon mari!...



23456

— Dame, mam'selle Gandinette, on est vertueux ici! ça n'est pas drôle, mais c'est comme ça!

ÉTRETAT, — par Stop (suite).



23458

Ni hommes, ni femmes..... tous grenouilles!



23459

— Tiens, c'est madame Labrichon! c'est singulier... je l'aurais crue moins...
— Oui, n'est-ce pas? Eh bien, moi aussi, je l'aurais crue plus...



23460

— Est-ce vrai, Prudhomme, qu'il y a des lames dans la mer?
— Sans doute; mais ce ne sont pas des lames de rasoir, comme on le croit généralement; un de ces naïfs insulaires m'a affirmé que ce sont des lames de sabre, ce qui est moins dangereux.

LA REVUE DES DOUZE MOIS.

Un bourgeois arrive dans le séjour du Temps.

—Respectable vieillard, il paraît que vous êtes chargé de garder les douze mois de l'année?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous me permettre de les passer en revue et de leur dire leur fait? Je décernerai une récompense au plus méritant.

— Si cela vous est agréable, je puis vous satisfaire. Messieurs les douze mois, approchez.

JANVIER. — Présent.

— Vous êtes un drôle, et je vous hais de toute la force de mon âme. Chaque année vous revenez, et semblez prendre plaisir à fouiller dans mes poches : d'abord pour les étrennes, ensuite pour payer le terme. On a bien raison de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul. Ce n'est pas une récompense que j'ai envie de vous donner, mais un bon coup de canne.

— Vous êtes aimable!

— Filez vite, affreux mois de janvier!

***

FÉVRIER. — Mais, moi, je viens ensuite pour vous apporter le bonheur et la tranquillité.

— Vous voulez rire.

— Qu'avez-vous à me reprocher?

— Trop de choses. Voyez, mon crâne est dénudé, j'ai des rhumatismes et une gastrite qui me font horriblement souffrir. Je parais avoir soixante-cinq ans, et je n'en ai pas cinquante. C'est vous qui avez travaillé à ma détérioration.

— Est-ce possible?

— N'est-ce pas vous qui amenez chaque année le carnaval?

— Oui, je secoue les grelots de la Folie, comme dit Joseph Prudhomme.

— Quand j'étais jeune, vous m'avez fait aller aux bals. J'ai passé mes nuits dans de folles orgies, j'ai abusé du jeu, de la boustifaille et de la boisson. Je rentrais me coucher quand le soleil se levait. *Vade retro, Satanas!*

ÉTRETAT, — par Stop (suite).



MESSIEURS LES GANDINS, — MESSIEURS LES ARTISTES, — MESSIEURS LES BOURGEOIS. 23461

Que c'est comme un bouquet de fleurs!



Ouf! 23462

Pour suppléer à l'insuffisance du galet à l'endroit du dossier. 23463

*
* *

MARS. — Vous avez eu bien raison de dire son fait à ce dévergondé. Moi, je ne commence pas toujours très-bien, je l'avoue; mais, vers mes derniers jours, je me range, et je force les humains à se repentir de toutes leurs folies.

— En amenant le Carême.

— Oui, un bien saint homme, qui me guide dans la droite voie.

— Je vous félicite de suivre ses conseils. Quand je me vis bien éreinté et bon à rien, je fis comme tout le monde, je me mariai. J'épousai une femme charmante qui avait même trop de vertus. Elle me força à faire maigre trois fois par semaine. Un vendredi, je voulus calmer un violent mal d'estomac en prenant un bouillon; ma femme me fit une scène qui dura une heure, puis, pour terminer, elle eut une attaque de nerfs. Sa mère arriva sur ces entrefaites et m'adressa les plus amers reproches. Tout cela pour un bouillon!

*
* *

AVRIL. — Si vous n'aimez pas le carême, vous devez me voir arriver avec plaisir, car je mets fin à une abstinence trop prolongée et je permets de faire gras.

— Sous prétexte que l'on s'est bien ennuyé durant quarante jours, vous cherchez à recommencer les folies de février.

— Vous me calomniez, je suis un mois sérieux.

— Oui, le mois de la carotte. C'est vous qui continuez à faire subsister une stupide coutume, celle des œufs de Pâques. On a beau donner à sa femme tout ce dont elle peut avoir besoin, en l'honneur des fêtes de Pâques elle vous prie de lui faire une surprise en lui donnant un œuf avec un cachemire dedans. Si, à la place d'un cachemire, vous mettez une livre de marrons glacés pour mieux surprendre votre épouse, elle vous boude jusqu'à la Trinité.

*
* *

MAI. — C'est moi qui suis gentil! Je revêts la nature d'une belle robe verte et je lui mets des roses dans les cheveux.

— Maudit mois des amours, je vous conseille de venir tendre la main pour avoir une récompense! Je fus assez jobard pour croire à votre poésie. Je fis la connaissance d'une femme qui voulut aller entendre chanter avec moi le rossignol dans les bois.

Le 1er mai, je l'emmenai dîner à Ville-d'Avray, au bord des lacs.

Au dessert, elle prétendit m'aimer pour moi-même et refusa de prendre du champagne, afin de ne pas faire monter l'addition.

Le 15, je lui achetai un joli mobilier pour la récompenser de son désintéressement.

Le 30, elle me fit dire par le concierge qu'elle ne voulait plus me recevoir, parce qu'elle craignait de se faire une mauvaise réputation.

Le soir, je la vis à Mabille avec un jeune premier d'un théâtre de genre.

*
* *

JUIN. — Qu'avez-vous à me reprocher?

— De grands ennuis.

— Je suis curieux de savoir lesquels.

— Parce que dès que vous apparaissez les médecins ont la manie de vous envoyer aux eaux.

Vous rencontrez le docteur X....

— Mon cher, vous dit-il, pour votre maladie d'estomac, je vous conseille d'aller à Vichy.

Plus loin vous vous jetez dans le docteur Y....

— Mon ami, fait-il, vous avez la gravelle, j'en suis sûr, allez à Contréxeville.

— Mais le docteur X... m'avait conseillé les eaux de Vichy.

— C'est un âne; si vous suivez son conseil vous êtes un homme mort.

Vous vous jetez, le lendemain, dans le docteur X..., et vous lui faites part de l'avis de Y....

— C'est une buse! s'écrie-t-il; si vous l'écoutez je ne vous donne pas six mois à vivre.

Et cela dure pendant les trente jours de votre existence, mon cher Juin.

ÉTRETAT, — par Stop (suite).



23464 — Polisson de galet! c'est la mort aux culottes!

23465 — Mais aussi pour marcher!... c'est un vrai beurre!

***

JUILLET. — Si vous aimez les chaleurs, vous ne pourrez que faire mon éloge.

— De vous, qui amenez la question des voyages! Mais, pour les maris, vous êtes un supplice continuel. « Mon ami, disent les femmes, je veux aller passer ce mois en Suisse. — Tu y as été l'année dernière, et tu t'y es fort ennuyée. — J'en conviens, mais que veux-tu faire à Paris? — Nous passerons nos soirées au concert des Champs-Élysées. — Tu as là une riche idée; tout le monde nous montrera au doigt, et on pensera que nous sommes ruinés. — Tant mieux! De cette façon nous ne serons pas obligés de recevoir cet hiver un tas de gens qui nous ennuient. — Tu es ridicule; fais tes malles, nous partirons demain. D'abord, si nous allons en Suisse, nous n'aurons pas besoin de sortir. Nous resterons à l'auberge. Je ferai de la tapisserie et toi tu liras ton journal : nous nous croirons à Paris. »

***

AOUT. — Et moi, me reconnaissez-vous?

— Parbleu, ça n'est pas difficile, avec votre garniture de verres de couleurs et vos mâts de cocagne! Vous pouvez vous vanter de me causer de nombreux soucis.

— Je vois ce que c'est : monsieur n'aime pas la foule, et il redoute la fête nationale. Mais, mon cher, vous n'avez qu'à rester chez vous.

— Je ne le puis, car tous les parents de province envahissent mon domicile. A partir du 8, mon appartement ressemble à une vaste caserne : il y a des matelas étendus dans toutes les pièces. Tous les jours je suis obligé de faire à dîner pour vingt ou vingt-cinq personnes. Je promène depuis le matin jusqu'au soir dans les rues de Paris ma famille et celle de ma femme. La fête nationale ne dure que douze heures, mais ces maudits provinciaux restent chez moi jusqu'au 30.

Comprenez-vous maintenant si je dois vous abhorrer?

***

SEPTEMBRE. — Mais pourquoi n'allez-vous pas à la campagne, vous n'auriez pas tous ces gêneurs sur le dos?

— Comment, c'est vous qui me dites cela! En septembre je me rends, en effet, dans une jolie propriété que m'a apportée ma femme en dot. J'aime beaucoup la chasse, et cette vie pourrait me convenir. Mais les ennuis que j'ai eus en août, je les ai encore à supporter en septembre. Ce sont nos connaissances de Paris qui s'offrent chez nous des chambres d'amis. Notre maison est envahie par des chasseurs qui mettent tout au pillage. Si je ne craignais pas de me déshabiller, je vous montrerais une cicatrice que j'ai dans le bas des reins. C'est un ami qui, en chassant avec moi le sanglier, m'a pris pour la grosse bête et m'a envoyé une forte décharge dans la partie dont je vous ai parlé. Ce maladroit compagnon de chasse a été désolé de cet accident, mais cela ne m'a pas empêché de rester six semaines sur l'estomac.

***

OCTOBRE. — Pour ceux qui aiment l'hiver, et vous semblez ne pas le détester, je suis l'avant-coureur de cette saison.

— J'aime l'hiver, mais pas à la campagne.

— Qui vous empêche de revenir à Paris?

— Ma femme.

— Pourquoi s'obstine-t-elle à y rester?

— Elle prétend que le beau monde ne revient jamais dans la capitale avant le 1er novembre. Alors je suis obligé de grelotter dans mon château. Il ne m'est même pas permis de battre la semelle avec le jardinier. Mon épouse s'y opposerait, en prétendant que je m'encanaille. Je suis donc forcé de me morfondre pour sacrifier à l'étiquette. C'est en pareilles circonstances que j'envie le sort des peuplades sauvages qui se passent des anneaux dans le nez et vivent dans des huttes; et si leurs femmes les contrarient, ils les mangent.

***

NOVEMBRE. — C'est donc à moi que vous décernerez la récompense que vous avez dans votre poche.

— Parce que vous êtes un mois de vent, de pluie, de froid et de neige? Vous apportez les grippes et les fluxions de poitrine. Si on a le malheur de vouloir traverser le macadam, on enfonce jusqu'aux genoux, et un commissionnaire qui vous a tendu la main vous réclame vingt-cinq francs de récompense, parce que, soi-disant, il vous a arraché à la mort.

— Vous n'avez donc pas de voiture?

— Si fait.

— Donc vous êtes moins à plaindre que les malheureux qui sont contraints d'aller à pied.

— Par ces temps humides et brumeux, ma femme ne veut pas laisser sortir ses chevaux, car elle craint les rhumes pour ces bêtes.

— Et pas pour vous!

ÉTRETAT, — par Stop (suite).



— Ce qui m'amuse, moi, qui ai été dans la mercerie, c'est ce rocher qui ressemble à un bonnet de coton !

— Allons donc ! Il ressemble à un pain de sucre : je m'y connais, moi, qui ai fait dans la castonnade.



— Le bain à la lame.

— Et dire qu'on les aime comme ça !

***

Décembre. — Comme je reste seul, je suis bien sûr d'être l'élu.

— Vous êtes le mois des grands dîners.

— Oui ; n'aimez-vous pas à être invité à un bon repas ?

— Qui ne m'est jamais offert dans un but désintéressé.

— Comment cela ?

— Certainement. Madame X... dit à son mari : « Mon ami, dépêchons-nous d'inviter M. Z... pour qu'il m'apporte un joli cadeau au jour de l'an. » Avec ce que me coûtera le coffret que j'offrirai, je pourrais faire une dizaine d'excellents dîners chez Brébant.

— Alors vous détestez tous les mois ?

— Oui.

— Cependant vous regrettez de les voir s'écouler avec trop de rapidité, parce que douze mois vous font une année de plus sur la tête ?

— Hélas ! vous avez dit vrai. Il en est de vous comme des maîtresses qui nous grugent : vous nous faites du tort, mais nous vous regrettons quand vous nous quittez.

A. Marsy.

FANTASIAS.

C'est chronique.

Tous les deux ans, alors que la disette de nouvelles sévit avec intensité, on entend une voix s'élever qui s'écrie :

— Ils arrivent, ils arrivent, les taureaux !

C'est de l'Hippodrome que cette fois est partie la voix.

M. Arnault, ne pouvant plus exhiber Abd-el-Kader à ses abonnés, devait naturellement chercher quelque autre attraction, et naturellement aussi, il devait penser à la tauromachie. Les annonces de cet établissement de plein vent ne tarderont donc pas à proclamer qu'il n'y a plus de Pyrénées entre le Madrid espagnol et le Madrid du bois de Boulogne.

Dieu soit béni !

Une seule chose me chiffonne dans cette circonstance.

Pour éviter l'effusion du sang et la remplacer par l'effusion de la reconnaissance de la Société protectrice des animaux, il est convenu d'avance qu'on ne se fera pas de mal. Bien plus ! Des taureaux remplissant l'office de *pions* seront chargés de faire rentrer, après chaque passe d'armes, leurs camarades dans les écuries hippodromesques.

Belle et noble chose que ces taureaux régisseurs !

Mais M. Arnault ne craint-il pas que le public, en les voyant si bien apprivoisés, ne se fâche tout rouge ?

Le public veut des émotions. Quand Blondin traverse le fil aérien, il y a au moins cinq cents amateurs qui pensent aux chances de culbute.

Attachez Blondin par une corde, on redemandera son argent.

***

Les taureaux savants de l'Hippodrome ne sont pas seuls à jouir des bienfaits de la civilisation.

Les faits divers — ces petits manteaux bleus de la chronique — nous ont narré une aventure qui a mêlé bien des larmes d'attendrissement au café au lait des portières urbaines ou suburbaines.

Voici de quoi il s'agit.

Un enfant joue avec des galopins de son âge. Un cheval emporté arrive. Tout fuit. Les galopins veulent en faire autant, mais se laissent choir.

Le cheval — de plus en plus emporté — arrive sur eux à toute vitesse.

Mais quand il est tout près, il reconnaît dans un des polissons le neveu de son maître, s'arrête net, le lèche à plusieurs reprises et rentre à l'écurie.

Est-ce colossal ? L'est-ce ?

***

Pourtant — voyez si l'homme est insatiable ! — pourtant je regrette quelque chose dans la narration.

J'aurais voulu que le cheval se fût mis à genoux devant l'enfant pour l'engager à monter sur son dos, et l'eût reconduit à sa famille — au troisième au fond de la cour, la porte en face !

Mais n'importe ! Voilà une question qui vient de faire un grand pas.

Les inventeurs les plus ingénieux cherchaient depuis des années un moyen infaillible pour arrêter les quadrupèdes qui prennent le mors aux dents.

Ce moyen, le voilà trouvé.

Un cheval s'échappe. Vous courez chercher un moutard de sa connaissance et vous le jetez en travers du macadam.

On pourrait même, en vue des accidents, avoir toujours des enfants de précaution avec soi.

Niez donc le progrès, routiniers aveugles !

***

X..., l'auteur dramatique, a un défaut.

Dès qu'il vous rencontre, il vous happe au passage et se met à vous raconter à tue-tête le plan d'un de ses futurs ouvrages.

L'autre jour, il avise sur le boulevard Y..., le journaliste, et commence à lui infliger le récit d'un drame en plan.

En vain Y... essaye de lui faire baisser le diapason de son enthousiasme. Il continue toujours.

ÉTRETAT, — par STOP (suite).



Les *six reines* de la plage.



— Monsieur, viens-tu-t'y avec nous? maman a dit que toutes les fois qu'on ferait une partie d'ânes tu en serais...

En ce moment passe à côté d'eux un bon bourgeois, bâillant à se décrocher la mâchoire.

Et Y... le montrant à son raseur :

— Quand je te disais que tu parlais trop haut.

***

Prodige!

On vient de découvrir, dit-on, dans l'Amérique du Sud, une nouvelle espèce de diamants odorants.

Le flair des petites dames va être dans la jubilation.

Encore une expression nouvelle pour les dictionnaires de l'avenir.

Pour se faire bien venir dans les parages hospitaliers du quartier Bréda, il suffira de se présenter avec un diamant odorant à sa cravate.

Et la biche de s'écrier aussitôt :

— Voilà un homme que j'aimerai... mon nez me le dit!

***

Un mot rétrospectif. — Souvenir attardé de la fête du 15 août.

J'étais entré dans une des baraques de l'Esplanade.

Un géant s'y exhibait.

Quelque chose d'insensé comme longitude. Mais la tête et le haut de l'épine dorsale, comme écrasés par leur propre poids, se laissaient un peu trop pencher en avant.

Disons le mot, le géant était voûté.

Arrivent deux gamins qui avaient versé leurs dix centimes, pour contempler.

— Mâtin, exclame le premier, joli monument!

— Oui, fait le second, mais le plafond est mansardé!

***

On assure que M. de Girardin vient d'acheter un vaste terrain.

Son intention serait, dit-on, de s'y faire bâtir un Panthéon rien que pour lui.

***

On parlait d'un tripotailleur de bas étage qui a conquis ses écus à la rougeur de son front.

Ce qui ne l'empêche pas d'avoir ce genre d'arrogance propre à ce genre de parvenus.

En dépit de toutes les avanies judiciaires et extra-judiciaires qu'il a eu à subir, le *quidam* porte beau, tient le haut du macadam et promène fièrement ses huit ressorts.

— Croyez-vous, demandait quelqu'un, que l'édifice de sa fortune soit bien solide?

— Impossible; c'est bâti de boue et de crachat.

***

Un dialogue.

UN AUTEUR. — Dites donc, je viens pour ma pièce.

UN DIRECTEUR. — Quelle pièce?

— Celle que vous m'avez reçue.

— Hein?

— Celle que vous m'avez reçue.

— Je vous ai reçu une pièce, moi!

— Comment! l'auriez-vous déjà oublié?

— Mais...

— Il y a quinze jours...

— Il y a quinze jours?

— Je vous ai soumis le titre, le plan, le sujet.

— Ah! oui... je me souviens vaguement.

— Et vous m'avez dit que c'était chose convenue.

— Permettez...

— Bien plus... vous m'avez donné votre parole...

— Ma parole!... Laissez donc, mon cher... ça ne compte pas.. *c'était dans le couloir!*

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

M. Jules Barbier, l'un des nouveaux chevaliers du 15 août, qui débuta jadis au Théâtre-Français par une comédie en vers, est devenu le d'Ennery d'été de M. de Chilly.

Tous les ans, tandis que le fameux dramaturge combine sur la plage de Cabourg les noires intrigues qui doivent se dérouler en plein hiver devant quatre mille francs de recettes, le vice-d'Ennery de M. de Chilly prend possession de la scène de l'Ambigu et y remporte généralement un succès honorable. Le drame de M. Barbier n'est ni violent ni doux, c'est un mélange de comédie, d'histoire, de mélodrame, de vaudeville, d'opéra-comique. On y retrouve parfois l'auteur qu'on a décoré pour ses aspirations passées; on y rencontre également des figures qui chanteraient au besoin des duos avec la jeune personne. Les pièces de M. Barbier ne sont pas toujours à leur place sur la scène de l'Ambigu, et on ne sait au juste dans quelle catégorie les placer.

Tantôt on est tenté de dire à l'auteur :

— Vous auriez dû porter cela rue Richelieu.

D'autres fois, on est sur le point de lui crier :

— Ah! vous avez manqué là un joli sujet d'opéra.

Il y a dans *Princesse et Favorite* quelques scènes de comédie historique qu'Alexandre Dumas aurait pu signer; quelques autres scènes vous font regretter que l'auteur n'ait pas porté sa pièce à M. de Leuwen, qui l'aurait passée à Aimé Maillart. C'est à la fois insuffisant comme drame et comme opéra-comique; le drame manque de vigueur, et l'opéra-comique manque de musique; mais, somme toute, cette pièce est assez agréable et charmera les quelques titis qui ne sont pas encore partis pour Dieppe ou pour Hombourg. Les personnes qui désirent

ÉTRETAT, — par Stop (fin).



L'échelle des grasses. 23470



— Voyez, monsieur l'artiste, comme ma fille a des dispositions.
— En effet... ce chien est très-réussi.
— Mais, monsieur, ce n'est pas un chien que je fais... c'est un cabestan !... 23471

suivre le cours d'histoire à l'Ambigu-Comique trouvent d'ailleurs dans quelques cafés voisins des loges au rabais, que M. de Chilly appelle *loges de famille*, et qui, moyennant huit francs, — ce n'est pas cher, — permettent à toute une génération de passer une soirée à la Sorbonne du boulevard Saint-Martin. Grâce à ce déballage de billets de spectacle, Kœnigsmark jouit à cette heure d'une certaine popularité dans les estaminets ; on parle de lui entre deux carambolages, et les consommateurs crient :

— Garçon ! un bock et un fauteuil d'orchestre ! une absinthe et une loge de famille !

Cette fusion de la littérature dramatique et de la limonade ne tardera pas à exercer une heureuse influence sur l'esprit des habitués.

Déjà elle a élevé le jeu du domino à une hauteur incroyable. Au lieu d'un londrès ou d'un gloria, les braves bourgeois du Marais jouent une loge de famille en trois mille points, et messieurs les gamins du boulevard se disputent une stalle de la troisième galerie au bouchon. Le jeu de société, envisagé au point de vue de la littérature dramatique, forme le cœur et l'esprit, et le théâtre de l'Ambigu me paraît destiné à opérer une révolution complète dans les élégants salons qui sont ornés de beaucoup de billards et d'un certain nombre de jeux de piquet.

Il faut néanmoins féliciter cet excellent M. de Chilly d'accueillir ainsi la jeune littérature en été, et d'ouvrir son théâtre à tous les genres. En effet, le directeur de l'Ambigu n'a pas de parti pris, il aime le mélodrame et ne dédaigne point la comédie; *le Maudit* et *les Filles de marbre*, *l'Aïeule* et *la Vie de Bohême*, alternent sur les affiches de la scène populaire du boulevard Saint-Martin ; on y trouve un peu de tout, du meurtre et du sentiment, de la littérature et de l'argot, comme on trouve au bazar Frascati un tableau de Courbet et une casserole en cuivre.

Le luxe effréné des femmes menace d'envahir nos théâtres, après avoir occupé pendant deux mois les fabricants de brochures. A Paris tout finit par des vaudevilles. Voici venir l'éditeur Faure avec une brochure anonyme : *Vive le luxe! ou la Comédie de M. Dupignac*, qui est due à la collaboration « d'une grande dame et d'une petite dame ».

Cette association de deux classes de la société faites pour se comprendre n'étonnera personne. Les grandes dames et les petites dames portent déjà les mêmes paletots, les mêmes cannes et les mêmes oiseaux ; pourquoi ne se serviraient-elles pas également de la même plume?

Je n'aurais plus parlé des *Deux Sœurs* sans une circonstance indépendante de ma volonté. Mon article sur cette triste pièce m'a valu une lettre d'injures qui m'arrive de la Normandie, pays du cidre et des côtelettes de pré salé. Mon correspondant a pris la peine de m'écrire une lettre de quatre pages pour me prouver que je suis une des plaies de la société, ce dont je ne me doutais guère. Cette lettre d'injures se termine par les fanfaronnades que nous sommes habitués de trouver dans toutes les lettres *anonymes*. Mon audacieux correspondant n'a rien à craindre ; je n'ai vraiment ni le temps ni l'envie de le rechercher parmi les quarante millions d'individus des deux sexes dont se compose la population de l'Empire.

Albert Wolff.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 505. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 2 Septembre 1865.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.



VALENTINE. — Voilà mon mari, voici mon amant; mon mari tue mon amant, se tue ensuite..... et puis, c'est tout. (*Avec un sourire.*) Non, c'est-à-dire, on nous siffle.

UNE VOIX *d'en haut*. — Et ta sœur?

CÉCILE. — Oh! je suis innocente.

LES DEUX SŒURS, — par A. GRÉVIN (suite).



23473
L'ÉPOUX QUE L'ON AIME, OU L'IDÉAL DANS LE RÉEL, LE RÉEL DANS L'IDÉAL !
M. et madame de Verteuil se dirigeant vers leur chambre à coucher.
(*Moralité du premier acte.*)



23474
Qui trop s'embrassent manquent le train.
(*Moralité du deuxième acte.*)

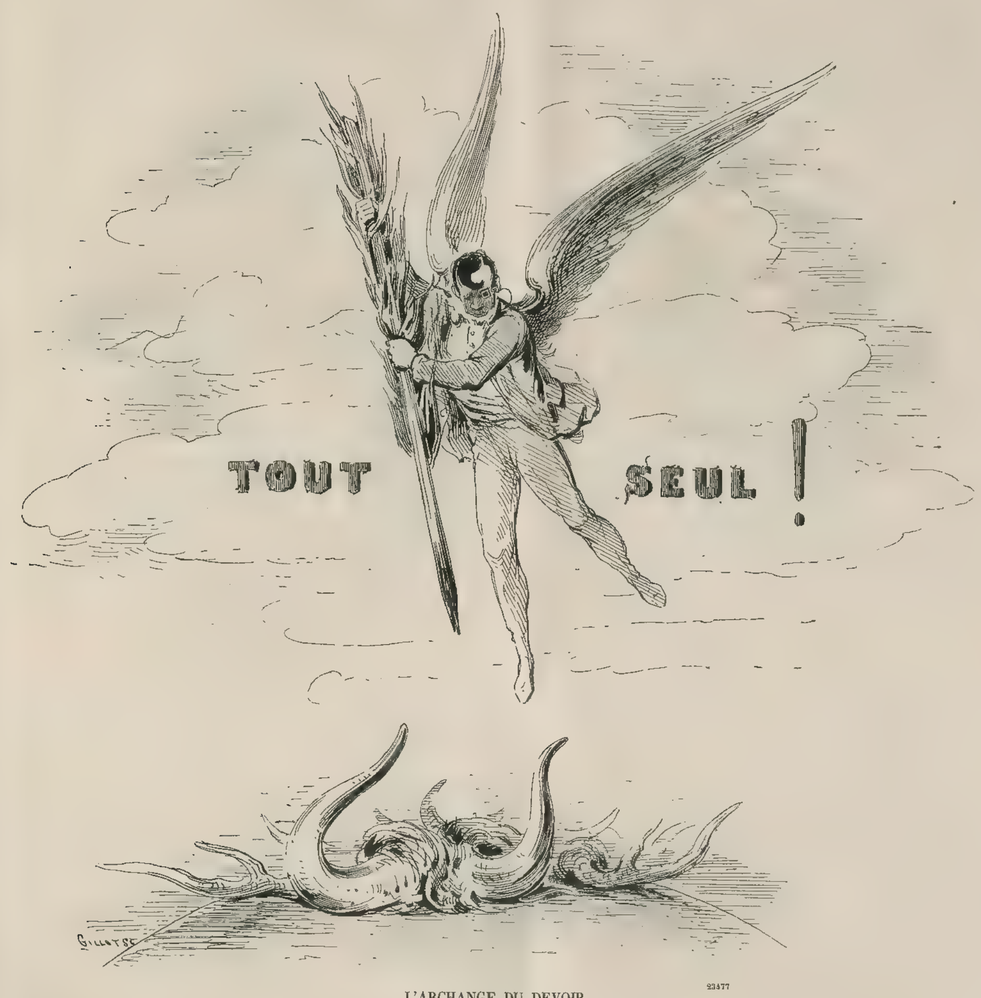


23475
L'AMANT *surpris par l'époux aux genoux de l'épouse.* — Je n'avoue rien, je ne nie rien.
L'ÉPOUX. — Misérable !. .
L'AMANT. — Que celui qui est sans péché me jette la première pierre.
(*Moralité du troisième acte.*)



476
MODES DE DEMAIN.
Les pistolets des *Deux sœurs.*

LES DEUX SŒURS, — par A. Grévin (suite).



L'ARCHANGE DU DEVOIR.

L'AMOUR EN VACANCES.

J'ai rencontré il y a un mois Jules Duval, un camarade à moi, et, ce qui vaut mieux, l'intime ami de madame de Palestro, une jeune femme charmante, du meilleur monde, que tous les hommes convoitent et qu'un seul a obtenue.

La tenue de Jules m'a frappé; elle n'était pas marquée au coin de son bon goût habituel.

— Tiens ! lui dis-je, toi au concert des Champs-Élysées; je ne t'y avais pas encore rencontré.

— Non, c'est vrai; mais, tu sais, des devoirs de société...

— Je sais, je sais.

— Aujourd'hui je suis plus libre.

— Une brouille?

— Non, un départ; nous sommes à Vichy.

— Ah! je comprends!..

— Que comprends-tu?

— La désolation de ton costume.

— Mon costume est désolé?

— Je me le figure du moins; il doit participer de l'état de ton âme.

— Mais, cher ami, je suis très-calme, très placide, très-peu larmoyant.

Je regardai Jules; il était souriant et tranquille comme Louis XV à son quatre-vingt-dix-neuvième amour.

— C'est, ma foi, vrai. Ah! tu ne regrettes pas plus que cela la femme charmante qui t'a honoré d'un regard?

— Oh! si, si, énormément.

— Il n'y paraît guère.

— Je vais te dire, mon bon, c'est que je jouis pour la première fois de l'année d'un peu de liberté, et cela me semble très-doux.

— Ta chaîne est lourde?

— Écrasante! Tous les jours il me faut être à trois heures précises dans le petit salon bleu, et tous les soirs je dois rester chez moi cloîtré si je n'ai pas reçu de billet de garde.

— Quel billet de garde?

— Un ordre de service quelconque pour avoir à me rendre au théâtre ou dans le monde afin d'y entrevoir Hermance.

— Ah! elle est exigeante à ce point?

— Plus encore. Aussi, à l'heure qu'il est, je me gaudis, je me dorlote dans mon veuvage. Ah! que c'est bon, mon cher, d'être son maître et de ne plus avoir son itinéraire de chaque jour tracé d'avance! Je vais où je veux, je vois qui me fait plaisir et n'ai plus de compte à rendre à personne. Tiens, regarde-moi... je n'ai pas fait ma barbe aujourd'hui.

— Ton indépendance consiste à ne plus te raser?

— Non, mais ce matin je me suis dit : Hermance n'est plus là, si je ne me rasais pas? Et j'ai laissé mes rasoirs dans leur boîte. C'est qu'elle n'entend pas raillerie, la femme adorée! Oh! il faut être soigné, très-soigné. — Comment trouves-tu mon pantalon?

— Pas beau.

— Hermance est de ton avis. Il est vert, et cette cou-

LES DEUX SŒURS, — par A. Grévin (suite).



23478

Robert de Puybrun ayant, mais en vain, provoqué l'amant de sa femme, le fait provoquer par son domestique. Berton trouve le courage de lui répondre ces paroles d'une simplicité plus qu'évangélique :
« Baptiste! votre fusil écarte. »



23479

On nous écrit de Vichy, etc., etc., etc.
« Ce dénoûment a été comparé à un fait divers, — c'est à tort, — car, dans un fait divers, ce qui *charme* le lecteur, c'est qu'il a la satisfaction de croire que c'est arrivé. »

---

leur, originaire de l'espérance, a eu le don de lui déplaire souverainement. C'est comme pour mon gilet jaune, elle m'a signifié d'avoir à le donner à mon frotteur.

— Et tu n'as pas obéi?

— Non, il est tout neuf. Aussi, en le mettant maintenant, je fais acte d'homme libre. Je suis mal mis, c'est vrai; ce vert et ce jaune sont désolés d'être ensemble, mais ce pantalon et ce gilet sont ceux de mon indépendance, et ils réjouissent ma vue d'esclave émancipé.

> Et j'ai secoué la poussière
> Qui couvrait leurs nobles couleurs!

Jules continua sur ce ton et ne tarit pas sur le bonheur d'être séparé de l'objet du plus ardent amour.

Il me proposa d'aller chez Mabille; c'était un samedi, et il voulait s'y rendre pour y planter le drapeau de la révolte.

Dans ce sanctuaire des grâces exaltées, il se fit remarquer par un mauvais ton exquis qui obtint un grand succès auprès des dames du corps de ballet.

Je dois dire qu'il s'en tint là et que l'amour n'eut point à gémir d'une infidélité désolante. Il côtoya le fossé sans y choir.

Il me reconduisit jusque chez moi et me donna rendez-vous pour le lendemain au bal d'Asnières, où je m'empressai de ne pas aller.

Je restai quelque temps sans le rencontrer, lorsque je le vis entrer un matin dans mon cabinet. Cette fois, sa toilette était irréprochable, sa barbe était à jour; mais il n'avait plus ces airs triomphants qui m'avaient surpris précédemment.

— Te serait-il arrivé un malheur? lui demandai-je.

— Non, me répondit-il.

— Alors, d'où te vient cette figure morose?

— Je m'ennuie, mon cher ami.

— Bah!

— Énormément.

— Serais-tu rentré sous le joug d'un odieux esclavage?

— Plût aux dieux!

— Hein?

— Je dis : Plût aux dieux!

— Comment, es-tu déjà las de ta liberté?

— J'en suis accablé, cher ami; je traîne, désespéré, mon misérable corps; l'âme est partie!

— Pas possible!

— Ah! je m'ennuie, je m'ennuie d'une façon féroce!

— Tu ne vas donc plus chez Mabille?

— Pouah!

— Ton pantalon vert a-t-il cessé de te paraître charmant?

— Cette horreur? Je l'ai donné à mon portier, qui a fait des manières pour le prendre.

— Et ton gilet jaune?

— Je l'ai imposé à mon frotteur pour le punir de m'avoir cassé une potiche.

— Enfin quelle mouche te pique?

— L'absence, mon ami, l'absence de la femme aimée, de la femme adorée, idolâtrée! Où est-elle? que fait-elle? à qui pense-t-elle?

— Ignorerais-tu l'endroit où elle s'est réfugiée?

— Non, elle est toujours à Vichy.

— Eh bien?

— Eh bien, mon cher, la saison n'est que de vingt et un jours, et Hermance ne revient pas.

— Elle double peut-être sa saison.

— Allons donc! Est-ce qu'elle est malade? Non, mais madame brille là-bas, madame est la reine du casino, et elle ne pense pas au retour.

— Elle t'écrit au moins?

— Rarement, par grâce, deux mots; tandis que moi je l'accable de ma prose. Ami, je suis peut-être trahi en ce moment.

— Quelle idée saugrenue!

— Elle me poursuit, elle m'obsède. Hélas! je ne reverrai peut-être plus le petit salon bleu!

— Cela t'éviterait de recevoir des billets de garde.

— Quels billets de garde?

— Ceux qu'elle t'envoyait pour avoir à te rendre au théâtre ou ailleurs.

— Pourquoi te sers-tu de cette expression de mauvais goût?

— C'est toi-même qui le premier....

— Moi?... Infamie! J'aurais pu qualifier ainsi des invitations si ardemment attendues, sollicitées avec tant d'instance! est-ce que c'est possible?

— Mettons que j'ai mal entendu.

— Oh oui!...

— Qui t'empêche d'aller à Vichy?

— Elle me l'a défendu.

— La peur d'être compromise?

— Peut-être...; mais peut-être aussi serais-je gênant.

— Pourquoi?

— Pourquoi?... Sache donc que tout le monde est amoureux d'elle là-bas.

— Ah! que voilà bien les toqués! Ils se figurent que le monde entier n'est occupé que de leur belle.

— On me l'a dit.

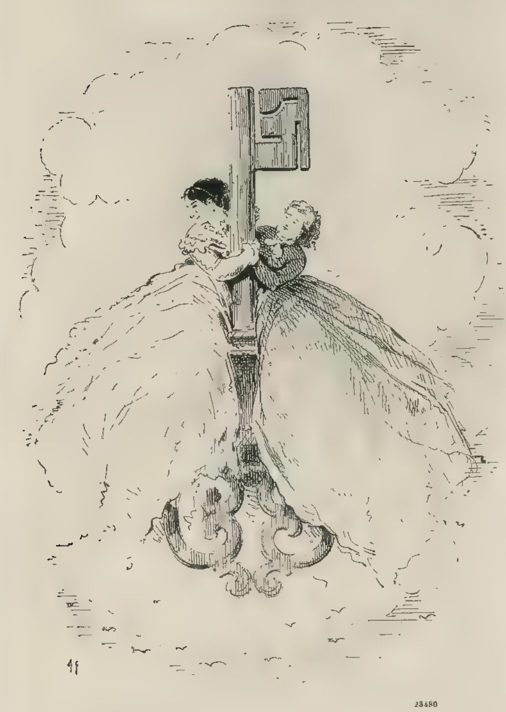
— Des envieux de ton bonheur.

— Si elle ne revient pas avant la fin de la semaine, j'en ferai une maladie.

— Tu es rasé de frais ce matin?

— Et je vais recommencer dans une heure; deux fois

LES DEUX SŒURS, — par A. Grévin (suite).



23480

LE SIFFLET DU 15 AOUT.
Il a fait plus de bruit que la pièce.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

tous les soirs les deux sœurs d'Emile de Girardin

TOUS LES SOIRS à 11h ¼ très précises LE SIFFLET DU 15 AOUT PAR Francisque SARCEY

NOTA Le prix des places ne sera pas CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉ.

23481

Une affiche qui ferait aller la pièce à cent représentations. — Francisque Sarcey le permettrait-il? — Si on savait!... mais on ne sait pas.

par jour, mon ami; je ne saurais apporter trop de soin à ma personne. Pense donc, si quelqu'un lui disait que je me néglige, ce serait capable de la décider tout à fait.

— A quoi?

— A me trahir donc.

— Tu n'es donc pas sûr d'elle?

— Moi? Y penses-tu? Je mettrais ma main au feu de son inaltérable fidélité.

— Eh bien?

— Eh bien... ça n'empêche pas d'avoir peur... au contraire.

— Je ne comprends plus.

— Je comprends bien, moi, va! Adieu.

— Où vas-tu?

— Je rentre chez moi pour me raser.

— Et ce soir, veux-tu que j'aille te prendre? Nous flânerons.

— Flâner?... Est-ce que je le peux? Non, mon ami, je passe toutes mes soirées invariablement chez moi. Je suis ponctuellement les ordres qu'elle m'a donnés avant son départ. Il est si doux d'obéir à qui l'on aime?

— Ainsi ta proclamation d'indépendance est rapportée?

— La véritable liberté pour un amant bien épris, c'est de faire tout ce que lui commande la femme qu'il aime. Adieu.

Et Jules sortit un peu plus tristement qu'il n'était entré.

A quelques jours de là, je le rencontrai à l'orchestre de l'Opéra. Il rayonnait, il jubilait. Ce jour-là il avait dû se raser trois fois.

— On est revenu? lui dis-je.

— Oui, elle est ici. Surtout ne regarde pas à gauche.

— Sois tranquille.

— Et ton amour n'a subi aucun accroc?

— Fi donc! Hermance me tromper? Est-ce que c'est possible?

— Je te l'ai toujours dit.

— Oh! je n'ai pas eu besoin de ton témoignage pour en être persuadé.

— Ouvriras-tu la chasse en Touraine cette année?

— Je me moque bien de la chasse!

— Comment! tu ne te permettras pas le plus petit voyage?

— Pourquoi faire, puisqu'elle est ici? — Attends un peu..., il y a un siècle que je ne l'ai regardée.... Ah! qu'elle est belle!

— Alors le petit salon bleu te paraît plus que jamais un paradis?

— Deux paradis! trois paradis!! Celui de Mahomet comparé au mien n'est qu'une tabagie.

— A ta place je prendrais un peu de vacances.

— En voilà une idée!

— Le cœur a besoin de repos.

— Quel paradoxe!

— On est plus épris au retour : témoin ce qui vient de t'arriver avec elle. Vichy a fait beaucoup de bien à ton amour. D'ailleurs elle ne restera pas à Paris pendant le mois de septembre?

— C'est vrai; mais je lui ai promis de me mettre en retraite en l'attendant dans quelque monastère.

— Ah! les amoureux!... Il faut les quitter pour qu'ils ne vous quittent pas!

— A propos, j'ai été dénoncé : elle a su que j'avais remis mon pantalon vert.

— Et elle t'a pardonné?

— Oui, elle est si généreuse! Heureusement qu'elle n'a rien su du gilet jaune.

Louis Leroy.

UNE SOCIÉTÉ CONTRE LE LUXE DES FEMMES.

J'ai lu dans un journal qu'une société — féminine — allait se former, dans je ne sais plus quel pays, pour essayer de lutter contre le luxe envahissant des dames. Décidément le discours de monsieur Dupin fait son chemin.

Le journal ajoutait que les statuts de cette société seraient tenus profondément secrets, et que les moyens trouvés et à employer pour corriger le beau sexe de son fol amour de luxe demeureraient énormément mystérieux.

Les dames sociétaires, continuait le journal, avaient prêté le serment de discrétion, et la société, sûre de ses moyens, répondait du triomphe dans un temps très-prochain.

Ce sont ces moyens cachés qui m'ont jeté depuis huit jours dans des abîmes insondables de curiosité!

Quels sont-ils? et quel est l'homme ou la femme de génie qui, dans une nuit d'inspiration sublime, a mis la main sur ces moyens quasi introuvables?

Depuis que la femme existe, bien des Dupin se sont présentés qui ont essayé de la ramener à la simplicité biblique.

Ces Dupin-là n'avaient guère pour eux que l'éloquence, et qu'est-ce que l'éloquence pour des dames qui se sont commandé une robe neuve?...

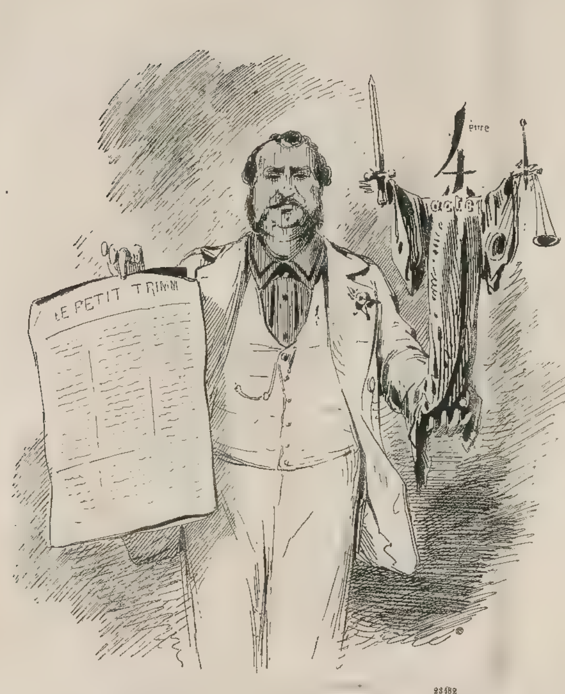
Cette fois des moyens plus énergiques et plus efficaces sont trouvés; mais encore un coup, comme on va dire prochainement à la Porte-Saint-Martin, quels sont-ils?

Emploiera-t-on la violence?

Je n'ose le croire.

Proclamera-t-on que rien n'est plus ridicule qu'une femme bien mise, et que le luxe consiste en une robe de bure, en bijoux de bois et en chevelure naturelle?

LES DEUX SŒURS, — par A. Grévin (suite).



23482

— Mesdames et messieurs, moi, Arthur de Donzac, natif d'Aurillac, et par conséquent Auvergniac, j'ai celui de vous présenter le quatrième acte. Ce quatrième acte se passe tout entier dans le Trimm, nos 929 et 930, tirages 208,260 et 208,740. Chacun peut se donner la satisfaction de se le jouer à soi-même, moyennant dix centimes, deux sous.



23483

LOUISE CAMPBELL. — Aho! pèdonnez, pas dix centimes, pour rien; c'était un prime; dans le bézai Fresquèti. Le comprometteur de moi, il achetait fort souvent à moi des petit équérium; et le négociant, il tortillait tojo loui dans le quétième ecte.

— Le comprometteur ou le négociant?

— Ahe! no, le petit équérium.

Mais qui se laissera prendre à cette proclamation? Quand une femme aura ordonné à sa couturière un dessin nouveau ou une forme nouvelle, un agent de la société s'introduira-t-il chez cette couturière pour donner de grands coups de ciseaux dans la robe et ajouter quelques ornements de fantaisie au dessin?

Mais si la couturière a un mari, et si ce mari a du biceps, l'agent pourrait bien sortir de là les yeux quelque peu pochés et peu disposé à recommencer son travail de *moralisateur* dans la semaine.

Je patauge, je le sens bien; et j'ai beau conjecturer, je n'arrive pas à saisir l'idée trouvée.

Et pourtant si quelque chose m'intrigue, c'est cette idée.

J'ai réellement besoin de crier *eureka!* de me prosterner aux pieds de l'étonnant fondateur de cette société, d'embrasser ses genoux et de l'admirer de minute en minute.

Car il a mis la main sur une chose étonnante, mirifique, étourdissante!

Voyez-vous d'ici les bienfaits résultant de sa trouvaille? Les dames renonçant subitement au grand luxe, la soie devenir plus commune que le calicot, le velours jeté au vent, les diamants réduits à leur état natif de charbon de bois, les dentelles plus méprisées qu'un sou belge?

Concevez-vous un bain de mer, une course de chevaux, une promenade n'importe où avec des femmes vêtues simplement, ayant un chapeau de l'année dernière, un mantelet de laine et des bas noirs?...

Vous représentez-vous la joie des maris, la tranquillité des amants, le bonheur de M. Dupin?

L'âge d'or arrivant enfin?

Et tout cela puisé dans la tête d'un fondateur de société, d'un monsieur touché par la grâce divine!...

Et quand on pense que j'aurais pu être ce monsieur-là si l'idée en question m'était venue!

Et remarquez bien que je ne doute pas que cette idée existe, qu'elle ne soit réalisable, applicable, praticable et certaine.

Je voudrais la connaître, voilà tout, pour aller la raconter aux maris de ma connaissance.

Les dames de Paris n'ont plus à venir la révoquer en doute; j'en sais plusieurs qui déjà sont soucieuses, et se demandent si réellement elles ne vont pas par force, par suite de moyens irrésistibles et impossibles à combattre, être obligées de renoncer à leurs folles toilettes.

Elles sont comme moi, comme tout le monde, elles cherchent quels peuvent être ces moyens, et déjà elles se défient.

Dans tous ceux qui se présentent, elles croient voir un agent de la nouvelle société armé des fameux moyens...

Leurs fournisseurs eux-mêmes sont regardés par elles d'un œil louche, et si j'en crois un récit garanti très-véridique, un étranger aurait déjà été mis à une quasi-torture pour lui arracher le secret qu'il faisait mine de posséder.

Ces moyens de Damoclès jettent un trouble véritable en tous les lieux où les femmes dépensent plus de dix francs par jour à leur toilette.

Les biches elles-mêmes, tristes et la tête baissée, réfléchissent, et osent à peine commander des robes nouvelles.

Si elles allaient leur rester pour compte ces robes, lorsque les moyens leur seraient révélés!...

Mais, pour la centième fois, quels sont ces moyens?

Faire siffler les dames quand elles paraîtront trop bien mises dans un théâtre, un concert ou tout autre endroit public.

Non! la mode de siffler s'en va, et d'ailleurs on réserve cet usage pour M. de Girardin et ses drames.

Non pas pour le guérir de son luxe effréné des idées et des belles scènes..., mais peut-être pour le contraire.

En somme, je suis perplexe, et tout le monde l'est avec moi!

J'attendrai donc impatient et fiévreux que le journal qui m'a déjà annoncé la fondation de la société m'en révèle et les statuts et les opérations.

Quoique à mon avis, et pour dire enfin le fond de ma pensée, ces moyens trouvés ne me paraissent qu'un pur canard étrange.

Vouloir guérir les femmes de leur amour du luxe, c'est, comme l'a dit un poëte sans ouvrage, prétendre guérir le luxe de son amour pour les femmes!...

Ernest Blum.

FANTASIAS.

Bonnes nouvelles!

La vendange de 1865 s'annonce sous les plus riantes couleurs.

Pour cette fois donc, il aura tort l'axiome d'un philosophe de Bercy qui affirmait qu'à notre époque, et avec le progrès des sciences, on pouvait faire du vin avec tout, — excepté avec du raisin.

Mais soyez tranquilles!

L'axiome battu sur ce point se rattrapera sur d'autres.

LES DEUX SŒURS, — par A. Grévin (suite).



Les Deux sœurs jugées par Lafontaine.

Vin sans raisin que l'amour frelaté des cocottes, qui grisent les bons jeunes gens qui boivent les regards de leurs prunelles mises à l'encaustique.

Vin sans raisin, les romans de Campêche que déguste avec volupté le palais corrompu du public idolâtre.

Vin sans raisin, les pièces de tant de ficelles et de si peu d'idées auxquelles les battoirs de la claque font des funérailles de première classe.

Vin sans raisin, les alléchantes promesses de la spéculation pêchant des actionnaires en eau trouble!

Vous le voyez bien; — en dépit des vignes de 1865, la tradition ne périclitera point.

Évohé, Bacchus!

⁂

Sonnez, trompettes! sonnez, clairons!

C'est M. Sax *junior* qui passe!...

M. Sax *junior*, l'inventeur de la régénération de la femme par des procédés tout différents de ceux de M. Dupin.

M. Dupin s'attaque au cœur. M. Sax vise aux poumons.

Lui, du moins, est sûr de trouver toujours à qui parler.

Aussi est-il parvenu à composer un orchestre de dames pour le produire en public dans le palais voûté placé sous l'invocation de Herz. (Jolie périphrase, hein?)

C'est aux instruments métalliques que M. Sax *junior*, de plus en plus, demande la guérison des phthisies et la santé de toutes.

Un moraliste l'a déjà approuvé hautement.

Et il a eu raison.

— Ce sera splendide, a-t-il dit, si l'on parvient à implanter ce divertissement chez les biches, mais j'en doute.

— Pourquoi?

— Parce que, généralement, le cuivre n'est pas ce qu'elles aiment.

Oh! non!...

⁂

Annonce de forme candide et pure.

« Un jeune Allemand, qui *n'est nullement exigeant* (sic), désire être admis comme pensionnaire dans une maison particulière où il trouvera un appartement confortable et une bonne table. »

O jeune Allemand, tu me vas à l'âme.

Appartement confortable; bonne table.

Mais si tu étais exigeant, juste ciel, que demanderais-tu donc?

Des perles dissoutes à la Cléopâtre dans le vinaigre de tes salades!

Des meubles en or massif!

Pas exigeant!

Il te faudrait peut-être une cuisinière qui concoure pour l'éloge de Vercingétorix à l'Académie.

Mais dis-le, alors. Dis-le donc!

⁂

Je ne sais plus où j'ai vu appeler l'autre jour M. Viennet l'*Auber de la poésie*.

Voulez-vous gager qu'ils réclameront tous les deux?

M. Viennet trouvera qu'Auber est trop léger, et M. Auber...

Le contraire, parbleu!

⁂

La chasse est ouverte.

C'est tout ce que je vous en dirai. Vous savez le reste par cœur.

Les aventures de la famille de Crac; les bons mots de la Saint-Hubert, les...

Pourtant, je veux vous faire part de la belle réponse d'une épouse parisienne à son époux, à l'occasion de sa prise de port d'armes.

— Adèle, lui disait ce débonnaire en partant la carnassière sur le dos, Adèle, tu me jures qu'en mon absence...

— Mon ami, répliqua-t-elle avec une intonation prodigieuse, ce sera comme si tu étais là.

⁂

Un clou chasse l'autre.

— Moi, disait un second mari, — plus prudent celui-là, — je ne suis pas chasseur, et pour cause.

— Quelle cause?

— Pas si bête que de courir comme ça hors de chez moi!

— Il laisse ce soin à sa femme, chuchotta une bonne langue.

⁂

J'aime l'Hippodrome, et je ne le lui envoie pas dire.

J'aime l'Hippodrome. Que d'autres lui préfèrent le Théâtre Saint-Germain, cela ne me regarde pas.

J'aime l'Hippodrome!

On causait de son spectacle nouveau.

— Ça, fit un des appréciateurs... ce sont des *taureaux en chambre!*

Approuvé l'écriture ci-dessus.

⁂

Et il y a des gens qui s'ennuient dans notre belle France! mais ils ne lisent donc rien!

LES DEUX SŒURS, — par A. Grévin (fin).



23485

—Voilà ce qui vient de paraître. — Demandez les details exacts et authentiques de la réconciliation de M. Emile de Girardin et de M. Alexandre Dumas fils. — Vous y trouverez comme quoi, après avoir fait jouer ses *Deux sœurs* avec perte, Emile s'entêta à maintenir au théâtre ces deux infortunées, — à seule fin de réhabiliter aussi universellement que possible le talent de M. Dumas fils, que, dans un moment d'erreur, il avait mis plus bas que la terre. Cinques centimes, un sou!



23486

Les amis de Dumas fils se décident enfin à venir présenter leurs félicitations à M. de Girardin : ce par quoi ils auraient tout bonnement dû commencer.

Rien de rien!

Quand ce ne serait que la mention suivante que j'ai glanée hier dans un journal illustré quelconque.

Avis. « Nous avons reçu une vingtaine d'explications du dernier *rébus*, mais aucune n'était exacte, la moitié de ce *rébus* ayant été mise dans notre précédent numéro. »

Vous représentez-vous la tête des êtres qui se creusent (ladite tête) pour découvrir le sens hiéroglyphique d'un rébus dont la moitié manque.

Il y en a qui ont blanchi peut-être.

Mais tout cela n'est rien.

Le plus beau de l'affaire, ce sont les vingt jouteurs qui sont parvenus nonobstant à trouver!

Quels Archimèdes!

A trouver ce qu'il n'y avait pas. A comprendre l'incompréhensible!

Étonnez-vous après cela du succès des mélodrames.

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Depuis que Victorien Sardou siége au Conseil municipal, Baguenaudin ne dort plus; ce pauvre bourgeois est dévoré par la fièvre brûlante de l'ambition; lui aussi voudrait occuper une position officielle; il rêve la présidence de la Société de sauvetage de Seine-et-Marne.

— Soit! lui répondent les sauveteurs de Seine-et-Marne, vous avez nos sympathies; mais avez-vous sauvé quelqu'un, vous, Baguenaudin, qui aspirez à l'honneur de devenir notre chef?

Et Baguenaudin jure de sauver son prochain au péril de sa propre vie. Le hasard favorise notre ambitieux : un jeune rapin se précipite dans la Seine; le bourgeois sauve le peintre et l'installe chez lui. Pauvre Baguenaudin! il a sauvé la vie à un serpent. Le rapin ne quitte plus son sauveur, prend son chocolat, met ses habits et veut épouser la seule veuve que Baguenaudin ait jamais aimée.

C'est trop. Baguenaudin renoncerait au besoin à la présidence des sauveteurs, mais à la main de sa veuve, jamais! Plutôt la mort!

On ne sait pas assez à quelles extrémités une veuve peut pousser un bourgeois en délire. Aussi quand Baguenaudin voit que sa veuve lui est ravie par celui-là même qu'il a sauvé, il court se jeter dans la Seine. Mais ce serpent à l'huile veille sur les jours de Baguenaudin et le retire à son tour de l'eau. Tout s'arrange, bien entendu : Baguenaudin sera président, il épousera sa veuve, et tout me porte à croire qu'il aura quelques enfants.

Je ne m'explique pas encore comment M. Harmant, qui n'a généralement pas une tendresse bien prononcée pour la folle gaieté, a reçu cette charmante pièce, dont la vraie place eût été au Palais-Royal; je pense que le directeur du Vaudeville a été séduit par ce titre : *Sauvé, mon Dieu!* qui lui rappelle le beau temps de son passage au boulevard du Temple. Enfin, ne recherchons pas la cause et contentons-nous de parler de l'effet, qui a été excellent; le public a été pris d'un fou rire, et c'est au milieu des applaudissements unanimes que Parade est venu nommer MM. Henri Rochefort et Pierre Véron. Il faut croire que M. Dumas fils était parti après les *Deux sœurs*, car les deux auteurs de *Sauvé, mon Dieu!* n'ont eu à se plaindre d'aucune cabale; il est vrai qu'ils n'avaient point la prétention de faire une révolution au théâtre et que l'idée ne leur est pas venue un instant de faire jouer leur très-amusante comédie au spectacle gratis du 15 août de l'année prochaine.

La semaine a d'ailleurs été bonne pour les théâtres. Le Gymnase a, lui aussi, remporté un succès de bon aloi avec *Cinq cents francs de récompense*, un acte de MM. Siraudin et Victor Bernard. Cette petite comédie est fort gaie et très-ingénieuse. Décidément M. Siraudin a bien fait d'abandonner le chocolat praliné pour consacrer tout son temps à la littérature dramatique. Il me coûte fort peu d'avouer que M. Siraudin, qui est de toutes les revues et de toutes les pièces de circonstance, qui manie la Bible au Châtelet et le couplet aux Variétés, est au fond un homme d'un esprit très-fin; son répertoire l'a prouvé plus d'une fois. Le Siraudin qu'on nous présente généralement comme un vaudevilliste incorrigible a collaboré à une foule de charmantes comédies de ce temps; de loin en loin, il nous revient avec un acte très-élégant pour se faire pardonner les autres. *Cinq cents francs de récompense* est une fort jolie pièce, très-spirituelle et très-honnête; pas d'actrices décolletées, pas le moindre calembour, aucun couplet sur les embellissements de Paris. En revanche, beaucoup de mots, un dialogue vif et animé et un intérêt suffisant. Cette comédie est fort bien jouée par Landrol d'abord et ensuite par la jolie Blanche Pierson, qui devient peu à peu une gracieuse comédienne.

Il n'y a plus d'enfants au théâtre.

Toutes ces petites filles qui se contentaient autrefois de montrer de jolies dents ont du talent à l'heure qu'il est. Voyez plutôt Elmire Paurelle; elle n'était il y a cinq ou six ans qu'une petite actrice qui chantait assez agréablement des rondeaux. Vous savez quelle place elle occupe aujourd'hui; la petite actrice est devenue une vraie comédienne, pleine de verve et d'entrain.

Le théâtre du Palais-Royal, qui, malheureusement pour lui, n'a pas joué *Sauvé, mon Dieu!* a donné cette semaine une petite revue en un acte de MM. Grangé et Clairville, deux vétérans du couplet. Ces messieurs ont emprunté leur titre « *la Gazette des Étrangers* » au charmant et spirituel journal de M. Henri de Pène. Je saisis avec empressement l'occasion qui s'offre à moi pour dire tout le bien que je pense de *la Gazette des Étrangers* et de ses rédacteurs, et pour constater le succès toujours croissant et très-mérité de ce journal si essentiellement parisien. Ceci fait, j'ajoute volontiers que la Revue de MM. Grangé et Clairville a brillamment réussi, qu'elle est fort bien jouée par tout le monde, et surtout par Mlle Honorine. La parodie des *Deux sœurs* est on ne peut plus amusante; Hyacinthe imite Berton, Elmire Paurelle imite mademoiselle Fargeuil, et les auteurs imitent avec beaucoup de bonheur le style confus du Richard Wagner de la littérature dramatique.

Je n'entreprendrai pas de vous conter la reprise des *Porcherons* dans les quelques lignes qui me restent, mais je finis par une nouvelle agréable.

Charles Monselet, l'auteur de tant d'adorables fantaisies, de tant de délicieuses études parisiennes, vient de publier un nouveau volume plein d'humour et de fantaisie : *De Montmartre à Séville*.

Albert Wolff.

L'un des propriétaires : EUGENE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 506. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 9 Septembre 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique,

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE AU BUREAU DU JOURNAL Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Saint-Pierre, 27. — A Londres, chez Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Micriesch et chez Durr et Cie. — Pour la Prusse, l'Allemagne et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

NOS CHEVAUX EN PROVINCE, — COURSE AU CRAYON PAR CHAM.



23487

— Mon bon monsieur ! faut que vous soyez bien malade pour être maigre comme ça ! je ne veux pas que vous couriez dans c't état-là ! je me le reprocherais toute ma vie si je vous laissais partir.

NOS CHEVAUX EN PROVINCE, — course au crayon par CHAM (suite).



Les chevaux de Paris refusant de frayer avec les chevaux de province.



23489

— Ces pauvres jockeys de Paris, ça vous a pas pour deux liards de santé, et ça ose venir lutter contre des jockeys de province! ils comptent sur notre générosité, c'est sûr!



23490

— Laisse-moi tranquille! je ne connais rien aux courses! il saute par-dessus un mur! donc il s'introduit dans une propriété; je vas y ficher un coup de fusil! c'est mon droit!

NOS CHEVAUX EN PROVINCE, — course au crayon par CHAM (suite).



23491

Cheval de courses parisien courant contre des chevaux de province.



23492

— En province, nous n'avons pas besoin d'élever des barquettes irlandaises et toutes ces bêtises-là! Je vas vous empêcher de passer avec ma fourche, ça nous suffit à nous autres!



23493

— Je voulons pas que vous causiez avec ma femme; j'ai entendu dire à ces messieurs des courses que vous étiez un entraineur!

UNE HISTOIRE DE CHASSE.

— Beaulardon? fit-elle.

— Mimie?

— Beaulardon, est-ce que tu n'iras pas à la chasse cette année?

— Moi!

— Oui... tu sais bien que c'est un de tes plaisirs favoris.

— Sans doute, mais...

— Ne vas-tu pas te faire prier?

— Je t'assure...

— Tu m'assures tout ce que tu voudras. Moi, je te dis que la chasse te fera du bien. Tu commences à prendre du ventre...

— Comment! je commence...

— A quoi bon le dissimuler, vilain coquet! Est-ce que l'on t'en aimera moins pour cela?

— A la bonne heure!

— Est-ce que vous en doutez?

— Non, Mimie.

— Je voudrais bien voir que...

— Tu ne verras rien, puisque je te dis que je ne doute pas.

— Voilà qui est convenu. Quand partiras-tu?

— Comment! quand je partirai?

— Naturellement, puisqu'il est décidé que tu dois chasser.

— Décidé...

— As-tu ton port d'armes?

— Certainement que je l'ai. Tu sais bien que j'en prends toujours un.

— Voyez-vous cela, l'hypocrite! Il ne voulait avoir l'air de rien!

— Je te jure...

— Ne jure pas, ou je croirais que tu vas mentir.

— Mais c'est toi qui me...

— Allons! embrasse-moi. Est-ce que je suis de ces femmes égoïstes qui prétendent tenir leurs maris sous séquestre?

— C'est que je crains... Tu vas bien t'ennuyer en mon absence.

— M'ennuyer... A coup sûr, je ne m'amuserai pas; mais tu m'écriras.

— Comme de juste.

— Je vais te préparer tout ce qu'il te faut.

— Si vite?

— Tu seras plus tôt revenu.

— Comme tu voudras.

— N'est-ce pas l'ouverture?

— Tu sais ton calendrier par cœur.

— A propos...

— Mimie?

— Tu auras soin d'emporter des gilets de flanelle pour te changer, parce que je te connais... Tu mouilles deux chemises par jour quand tu cours après tes perdreaux!

— Le fait est que...

— Sois tranquille. C'est moi qui ferai ta malle, moi-même.

— Ne te fatigue pas.

NOS CHEVAUX EN PROVINCE, — course au crayon par CHAM (suite).



— Je vous avais chargé de l'entretien de la banquette irlandaise, et qu'est-ce que je vois dessus?
— Oh! monsieur, en province faut que la terre rapporte! j'y ai planté des melons.

23494

— Qué qu'on va y faire, qu'on le pèse?
— Paraît qu'on va en couper un bon morceau, puis on laissera courir le reste.



— Faut-il qu'il l'ait fait courir, c'te pauvre bête, pour lui user ses sabots qu'il lui en reste plus que ça!

23495

— C'est-t'y ça que vous appelez améliorer? mais fallait me dire ça tout de suite! d'un coup de poing je vous améliorerai n'importe quoi; vous, si vous voulez?

— Ce n'est rien... Julie!.. Julie!.. apportez-moi la malle de monsieur... tout en causant,.. où vas-tu, au fait?

— Je n'en sais rien.

— Chez les Vauchelet, dans la Sarthe? Ils t'invitent depuis des années et des années à l'ouverture.

— C'est un peu loin.

— Alors dans la Brie, chez ton ami Migeotin, un camarade de collége?

— Je préfère cela.

— Alors il n'y a pas besoin de chercher. Pourvu que tu t'amuses.

— Es-tu gentille!

— Parce que je t'aime, n'est-ce pas?

— Embrasse-moi!...

⁂

Deux jours après, Beaulardon, escorté de son épouse et en tenue de Nemrod parisien, se dirige vers le chemin de fer de l'Est.

Le couple roule dans un fiacre; car madame a tenu à accompagner monsieur.

— Surtout pas d'imprudences, Émile.

Mimie, sois tranquille.

— Un malheur est sitôt arrivé!

— A qui le dis-tu? Il y a trois ans, tu te rappelles Badoureau?...

— Quel Badoureau?

— Ce pauvre Badoureau, qui, croyant tirer un lièvre, a envoyé toute sa charge dans les reins de l'huissier de Villers-Cauterêts.

— Il me semble que dans ce cas-là c'était l'huissier qui était le plus à plaindre.

— Sans doute; mais je te cite cela comme je te citerais autre chose, à propos d'accidents de chasse.

— Prends garde d'oublier de désarmer ton fusil pour sauter les haies.

— Oui.

— Nous y sommes.

— Ma valise?

— La voilà... Tu as ta flanelle dans le compartiment du dessous.

— Adieu!

— Adieu!

— Pense à moi!

— Toi aussi!

⁂

Le lendemain de son arrivée, Beaulardon, en se levant et en bouclant ses guêtres, se prit à froncer le sourcil.

— C'est drôle, monologua-t-il tout en fronçant.... Positivement, c'est drôle....

NOS CHEVAUX EN PROVINCE, — course au crayon par Cham (suite).



23496

— Un tas de fierots tous ces Parisiens! qu'ils n'ont pas voulu courir avec ma vache que j'aurais tant voulu l'améliorer!



23497

— Il n'y donne pas à manger à c'te pauvre bête qu'elle est maigre comme ça; je vas y donner c'te soupe aux choux pour la soutenir et l'aider à courir.



23498

— Il m'embête ce Parisien! s'il m'avait dit qu'il fallait aller si vite que ça, j'aurais pris le chemin de fer.



23499

— Monsieur le Parisien, vous nous avez gagné la course, mais je vas vous demander maintenant la revanche à coups de poing; faut que la province se rattrape!

Plus j'y réfléchis et plus je trouve que ma femme avait un air singulier quand elle m'a parlé de mon départ...

Elle me poussait..., elle me pressait...; on aurait dit qu'elle avait hâte d'être débarrassée de moi!...

Débarrassée!... Mais alors!...

Allons donc!... On a comme cela des idées.... Où ai-je fourré mes paquets de cartouches!... Dans le....

Eh bien non! Elle avait l'air singulier. Avec cela qu'elle serait la première femme qui aurait....

Il n'y a pas de prétexte plus répandu. Il suffit d'avoir vu trois vaudevilles dans sa vie pour le savoir. Toujours dans les vaudevilles la femme qui veut que son mari... pour que.... Enfin, suffit....

C'est invariablement à la chasse qu'elle l'envoie....

Corbleu!... Si je supposais!...

Voilà bien la présomption! Pourquoi ne supposerais-je pas? On en a trompé de plus beaux que moi.... et de plus malins aussi....

Euphémie a l'air de m'adorer, c'est vrai; mais raison de plus!...

Corne de cerf!... Encore une exclamation malheureuse qui me vient naturellement.... Corne de.... Ma tête travaille, travaille.... Tant pis!

J'en veux avoir le cœur net....

Elle ne m'attend pas. C'est le moment de la surprendre si....

Je retourne à Paris.... Je me cache.... Demain matin j'envoie un commissionnaire la demander sous un prétexte quelconque, et je m'assure qu'elle n'a pas profité de mon absence pour déserter le domicile conjugal.

***

Une heure après, Beaulardon roulait en wagon vers la capitale.

***

Pendant ce temps, à Paris se passait la contre-partie de la scène précédente.

— C'est particulier, pensait madame Beaulardon livrée à elle-même, quand je lui ai proposé cette partie, Émile était évasif, lui qui, d'ordinaire, était toujours le premier à me demander la permission d'aller chasser....

Ce n'est pas naturel....

Après cela, il craignait peut-être de m'être désagréable.... Pourquoi, alors, ne le craignait-il pas les autres années? Si je savais.... Les hommes sont tellement perfides!

Il était capable de se faire prier, pour mieux abuser ma confiance.

Oui, plus j'y réfléchis et plus....

Mon Dieu! mon Dieu!... Comment faire?...

Tant pis!... Je n'y tiens plus. Je vais à Meaux.... Je m'y tiens cachée et j'envoie un messager demander M. Beaulardon chez son ami Migeotin....

Ah! s'il me trompait, je ne le reverrais de ma vie!...

AUX BAINS DE MER, — croquis par Morland.



— Petit, connais-tu un logement à louer?
— Dam', non, — mais nous avons une vieille chaloupe, vous y serez pas mal, elle vient d'être goudronnée à neuf.

***

Une heure après, madame Beaulardon roulait en wagon vers Meaux. Son convoi rencontre celui où se trouvait son époux.

Mais ils ne se virent pas.

***

A Meaux :

— Madame, fait le commissionnaire, M. Beaulardon n'a fait que toucher terre ici. Il est reparti tout de suite sans dire où il allait....

— Parti!... J'en étais sûre!... Il me..., il me..., il me.... Je n'ai plus qu'à me retirer chez ma mère!

***

A Paris :

— Monsieur, fait le commissionnaire, madame Beaulardon n'a pas couché cette nuit chez elle.

— Pas couché!... Pas.... Je m'en doutais!... Je.... je sais ce qu'il me reste à faire....

***

Beaulardon et sa femme plaident en séparation.

Pierre Véron.

POUR ÉCHAPPER A LA GARDE NATIONALE.

Deux amis prennent leur demi-tasse dans un café du boulevard.

— Je suis bien ennuyé, dit Paul à Charles.

— Que t'arrive-t-il?

— Je suis pincé pour la garde nationale.

— Tu iras monter la garde à l'hôtel de ville et à la place Vendôme; les jours de grande revue tu feras une petite excursion au Champ de Mars.

— Quel plaisir! Mais je ne veux pas me promener dans les rues de Paris avec un sac sur le dos et des épaulettes blanches. Toi, tu as eu de la chance de ne pas être pris.

— Je le fus, mais j'ai évité cette corvée.

— Et comment cela?

— En déménageant.

— Mais on est pincé là où l'on va.

— Nullement; j'ai habité avec Fanny, ma maîtresse, et j'ai fait mettre mon appartement sous son nom. Dans la maison on ne connaît que mademoiselle Fanny.

— Ça n'est pas bête.

— Auparavant, ma maîtresse était toujours fourrée chez moi; maintenant je suis toujours fourré chez elle. En somme, il n'y a rien de changé, sauf que j'échappe à la garde nationale. Je puis dormir sur les deux oreilles, les tambours ne viendront jamais me déranger.

— C'est fort ingénieux.

— Pourquoi ne fais-tu pas comme moi? As-tu une maîtresse?

— Non.

— Prends-en une. Tu as des ressources suffisantes pour l'entretenir?

— Certainement.

— Veux-tu que je te présente aujourd'hui à une amie de Fanny, la petite Julia, une charmante enfant?

— Ça n'est pas de refus.

— Viens chez Brébant, nous dînerons tous ensemble.

— Très-volontiers.

***

Huit jours après, Paul avait une compagne.

— Ma chère Julia, lui dit-il, bien que cet appartement soit le mien, je vais le mettre sous ton nom, c'est une condition *sine qua non* pour que notre liaison soit durable.

— Quelle drôle d'idée!

— J'agis ainsi parce qu'on veut me mettre de la garde nationale, et je n'y tiens pas.

— Mauvais citoyen!

— J'en conviens; mais le métier des armes ne m'a jamais plu. Descendons ensemble chez le propriétaire pour faire les changements indispensables.

Le soir même, Paul n'était plus chez lui, mais chez mademoiselle Julia.

***

Son oncle vint le voir. Il était seul au coin du feu, Julia était sortie pour remplir auprès de sa mère ses devoirs de piété filiale.

Dans ce but, elle avait demandé à Paul un jour sur deux par semaine.

— Ah çà! mon neveu, dit l'oncle en entrant, que vient donc de me chanter la concierge? Elle m'a dit que tu n'habitais plus ici; c'est à force d'insister qu'elle m'a laissé monter.

— Ma concierge a raison, je ne suis plus chez moi.

— Ce mobilier est pourtant bien le tien. Mais quels sont ces vêtements de femme?

— J'ai pris une maîtresse, et je loge chez elle.

— En voilà une idée!

— C'est pour échapper à la garde nationale. Cet appartement est sous son nom.

— Mais ta tante ne pourra jamais venir te voir, car tu sais que c'est une femme rigide.

— Peu m'importe! pourvu que je ne fasse point partie de la garde nationale, c'est tout ce que je demande.

***

Un matin, Julia inspecta toutes les pièces.

— Sais-tu, mon cher, dit-elle à Paul, que c'est très-mal meublé?

— J'ai mon confortable.

— Tous ces meubles sont ignobles. L'étoffe de ces rideaux est passée, et ce parquet sans tapis est horrible.

— Tu es difficile!

— J'ai prié mon tapissier de passer ici tantôt.

— Pourquoi faire?

— Parbleu! pour changer cet ameublement.

— Je n'y tiens pas.

AUX BAINS DE MER, — par MORLAND (suite).



QUELQUES-UNES DE CES DAMES.



QUELQUES-UNS DE CES MESSIEURS.

— Et moi, je le veux. Cet appartement, aux yeux de tout le monde, est à moi; donc je puis l'arranger comme bon me semble. Ah! si j'habitais chez toi, ce serait bien différent, je n'aurais rien à dire; mais quand mes amies viennent me voir, je ne veux pas avoir l'air de loger dans un taudis.

— Dame, c'est que...

— En somme, je te rends service en prenant cet appartement en mon nom, puisque, grâce à moi, tu ne montes pas ta garde.

— Fais donc les changements que tu voudras, mais ne me dépense pas trop d'argent.

Le tapissier apporta à la fin du mois une note de dix mille francs que Paul fut obligé de payer, mais il fit la grimace.

* * *

Deux mois se passèrent assez tranquillement.

Paul par moments pensait à la note du tapissier, mais il se consolait en regardant l'appartement fort coquettement arrangé.

— J'ai dépensé de l'argent, se disait-il, mais j'en profite. Auparavant, mes meubles étaient en effet bien sales, tandis que voilà un mobilier très-convenable. Et, on a beau dire, un intérieur confortable est une des plus grandes jouissances de la vie.

Julia arriva sur ces entrefaites.

— Mon ami, lui dit-elle, tu serais bien aimable de me payer quelques dettes; je dois de l'argent à plusieurs fournisseurs.

— Tu veux plaisanter, fit Paul stupéfait.

— Je parle très-sérieusement.

— Ici je paye tout, et je te donne en plus trois cents francs par mois pour ta toilette.

— Quand on veut s'habiller convenablement, il faut dépenser plus.

— Parbleu! pour sa toilette une femme peut dépenser cinq mille francs par mois et même davantage. Combien dois-tu donc?

— Six mille francs.

— Mais c'est de la folie.

— J'avais besoin de beaucoup de petites choses que j'ai achetées.

— Je refuse de payer ces dettes-là.

— Alors mes fournisseurs m'enverront du papier timbré.

— Je m'en moque pas mal.

— Et ils saisiront ce mobilier qui est à toi, mais qui à leurs yeux doit m'appartenir, puisque l'appartement est en mon nom.

— Fichtre! je m'y oppose.

— C'est impossible.

— Me voilà dans un joli pétrin. Je payerai alors ce que tu dois.

— Tu es bien gentil.

— Ne me remercie pas. Ça me coûte cher pour ne pas être garde national!

* * *

Quinze jours après, Charles rencontra son ami Paul, qui était pâle et défait.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il.

— Une fâcheuse aventure m'arrive.

— Conte-moi ça.

— Hier, j'ai eu une discussion avec Julia. Figure-toi qu'elle m'a demandé une voiture. Comme j'ai fait assez de sacrifices pour elle, je me suis empressé de lui refuser ce nouveau cadeau. La chose en était restée là. Elle me laissa sortir pour aller à mes affaires. Mais le soir, quand je voulus rentrer, elle fit dire par sa femme de chambre qu'elle n'était pas visible. Je crus un moment à une plaisanterie. Alors Julia se présenta en personne. « Mon cher, me dit-elle, tout est rompu entre nous. » Je lui fis observer qu'elle se trouvait chez moi et non chez elle. Elle me répondit que tout était en son nom, et que je n'avais rien à réclamer; puis elle me ferma la porte au nez.

— En voilà une histoire!

— Qui m'arrive grâce à toi.

— Comment cela?

— Je te remercie du conseil que tu m'as donné pour échapper aux tambours de la compagnie.

* * *

Paul, à la recherche d'un gîte, se rendit chez son oncle, qui, de même que Julia, le reçut sur le palier.

— Mon cher neveu, lui dit-il, ta tante a appris que tu vivais avec une cocotte, et elle ne veut plus te voir.

— Serait-il possible?...

— Aussi je t'invite à ne plus te présenter dans cette maison.

— Vous me congédiez?

— Pas moi, mais ma femme; ensuite, je dois t'annoncer une chose qui te contrariera probablement.

— Quoi donc?

— Ta tante t'a déshérité.

— Elle a fait cela, et vous n'avez point intercédé en ma faveur?

— J'ai essayé, mais elle n'a pas voulu m'écouter. Elle a le droit d'agir contre ma volonté, puisqu'elle est maîtresse de toute la fortune.

— Bonté divine, s'écria Paul en s'arrachant une poignée de cheveux, c'est moi qui regrette d'avoir essayé d'échapper à la garde nationale!

A. Marsy.

DE MONTMARTRE A SÉVILLE.

Un de nos plus spirituels écrivains, M. Charles Monselet, vient de publier chez l'éditeur Faure, boulevard Saint-Martin, un charmant volume sous le titre : *De Montmartre à Séville*. Nous empruntons à cet ouvrage les fragments suivants.

L'HEURE DE L'ABSINTHE.

On avait déjà l'heure du berger; voici venir maintenant l'heure de l'absinthe.

Paris n'est continuellement occupé qu'à se créer des habitudes. A l'habitude du tabac, à l'habitude de la bière, il a ajouté depuis plusieurs années l habitude de l'absinthe.

Qu'on ne s'attende pas à de banales imprécations contre ce breuvage-émeraude, comme dirait Victor Hugo. Je sais les désordres que son abus entraîne.

Donc, Paris n'avait guère autrefois qu'un seul motif pour aller au café, motif honnête, plausible, celui de savourer, entre six et sept heures du soir,

La fève de Moka dans l'émail du Japon.

Bientôt il s'aperçut que ce n'était pas assez pour lui d'aller au café après dîner; il voulut encore y aller avant.

Dès lors, l'heure de l'absinthe fut imaginée.

L'heure de l'absinthe commence vers quatre heures de l'après-midi.

A ce moment tous les cafés, principalement ceux du boulevard, présentent l'aspect le plus animé. C'est la Bourse des oisifs après la Bourse des affaires.

Des groupes de trois ou quatre personnes s'organisent autour de chaque table, — à l'extérieur pendant l'été, à l'intérieur pendant l'hiver.

C'est un va-et-vient de plateaux; les garçons, la bouteille d'absinthe au poing, demandent aux consommateurs :

— Monsieur, pure ou avec de la gomme?

— Non, avec de l'anisette.

Car il y a cent manières de prendre l'absinthe, et puis aussi de la *faire*, c'est-à-dire de la troubler avec l'eau, de la mêler, de la battre, de la lier. J'ai connu des professeurs d'absinthe.

La *Muse verte!* ainsi l'ont baptisée quelques poëtes désespérés.

Un fléau moderne! a-t-on ajouté. — Pas si moderne, car on trouve dans l'Apocalypse deux versets consacrés à l'absinthe et aux buveurs d'absinthe. L'Apocalypse a tout vu, tout annoncé; c'est encore le livre le plus actuel que nous ayons.

Voici ces deux versets, détachés du chapitre VIII ;

« 10. Puis le tiers ange sonna de la trompette, et il cheut du ciel une estoille ardente comme un flambeau, et cheut en la tierce partie des fleuves et ès fontaines des eaux.

« 11. Et le nom de l'estoille est *Absinthe*, et la troisième partie des eaux devint absinthe, et plusieurs des hommes moururent par les eaux à cause qu'elles devinrent amères. »

Mais pour peu que la couleur vous effraye ou vous semble suspecte, lecteur, on a à vous proposer l'absinthe blanche, l'absinthe hypocrite, qui rassure le passant sur votre moralité et lui fait croire que vous buvez de l'orgeat.

Du reste, ainsi que je l'ai dit, l'absinthe n'est qu'un prétexte chez beaucoup de gens. Cela est si vrai, que la moitié d'entre eux se font apporter du vermouth, du madère, du marsalla ou du bitter.

Oh! le bitter! — Quelques-uns le prennent en le mélangeant avec du cognac, du curaçao, de la menthe et deux morceaux de sucre. Je m'abstiens de tout commentaire.

Cela n'en est pas moins l'heure de l'absinthe.

Elle est tellement passée dans nos mœurs, cette heure-là, que rien n'est plus fréquent que de surprendre au coin d'une rue le dialogue suivant :

— Tiens! c'est vous! Qu'est-ce que vous devenez? on ne vous voit nulle part.

— Mais si!

— Où donc?

— Tous les soirs au café de ***.

— A quelle heure?

— A l'heure de l'absinthe, parbleu!

Ainsi, dans cette merveilleuse capitale, s'enrichit et se poétise journellement le langage de Voltaire et de Joseph Kelm.

CEUX QUI NE VEULENT PAS RENTRER CHEZ EUX.

— Voyons, messieurs, allez-vous-en... il est une heure sonnée... Vous allez me faire trouver en contravention, comme l'autre soir!

Telles sont les paroles que prononcent quotidiennement tous les maîtres des principaux cafés du boulevard à une heure après minuit.

Les habitués ne s'inquiètent ordinairement guère de cette première sommation.

— Cinq-quatre! s'écrie un joueur de dominos.

— Quatre partout! réplique un second.

— François, un bock!

On les croirait chez eux.

Pendant ce temps les garçons vont et viennent et mettent les volets à la devanture, avec un grand bruit de barres de fer et de boulons.

— Messieurs, recommence le cafetier avec un accent déchirant; je vous en prie... la police est à la porte. Georges! Eugène! enlevez tous ces plateaux!

Et lui-même monte sur un tabouret pour éteindre le gaz.

Joueurs et consommateurs font entendre un cri de rage. Les plus acharnés sollicitent une bougie, — qu'on leur refuse.

Enfin les volets sont mis. Il ne reste qu'une petite ouverture, par laquelle les habitués s'en vont à regret, un à un, en se baissant — et poussés par le cafetier.

Cette scène-là, je le répète, se renouvelle régulièrement tous les soirs, avec les mêmes individus pour acteurs.

Ce sont, pour la plupart, des gens qui se rattachent à l'art par quelque côté, mais que mène plus encore l'indéfinissable attrait de la vie irrégulière.

Les voilà sur le trottoir du boulevard, abandonnés à eux-mêmes. Vous croyez peut-être qu'ils vont se séparer sur une poignée de main et rentrer chez eux. Ah! bien oui! L'idée leur en traverse un instant le cerveau. Mais quoi! rentrer chez eux, quand ils étaient si bien à l'entretien commencé; quand leurs coudes étaient si bien façonnés à la table égayante; quand leurs têtes sont précisément montées au diapason qu'il faut pour l'expansion et la faconde! Rentrer, s'enfoncer dans la grande rue lointaine, déserte, silencieuse, qui conduit au repos, au devoir, à toutes les choses sévères! Rentrer est bien dur, rentrer est impossible.

Ils ne rentreront pas.

Mais où iront-ils?

Placés dans des conditions riantes de fortune, ils auraient le club pour satisfaire leur amour de la veillée. Mais, à demi pauvres qu'ils sont, il ne leur reste qu'à parcourir les cercles inférieurs (sans calembour) du Paris nocturne, — un enfer médiocre, quoi qu'on en ait écrit.

L'un d'eux propose alors un bouchon mystérieux, où la tolérance est poussée jusqu'à deux heures. Cette proposition est acceptée avec reconnaissance. La bière coule de nouveau : toujours la bière! Mais, hélas! deux heures arrivent bientôt — et la scène du café recommence au bouchon.

Pour la seconde fois ils se retrouvent sur le pavé, moins disposés que jamais à aller se coucher.

Et ils se rappellent avec amertume le temps où les cabarets de la halle restaient ouverts toute la nuit; où Baratte et Bordier ne connaissaient pas d'entr'actes; où les liqueurs coulaient sans interruption sur le comptoir de Chandelier; où la petite porte étroite de Paul Niquet était comme un arc de triomphe où s'engouffraient continuellement d'éclatants ivrognes!

Ce temps n'est plus, ô regrets! La Halle, — ce pâle Hay-Market parisien, — s'est faite pudique et ensommeillée. C'est seulement à partir de quatre heures du matin qu'elle daigne compatir aux supplications des altérés et des amateurs d'huîtres. Quant à Paul Niquet, il est mort, bien mort; et ses descendants intentent des procès aux écrivains qui invoquent son souvenir.

Telles sont les mélancoliques réflexions qui assaillent *ceux qui ne veulent pas rentrer chez eux*.

Il est rare cependant qu'à ce moment suprême il ne se détermine pas soudain, dans leur nombre, un amphitryon qui, décidé à tout, excepté au sommeil, les emmène ordinairement souper dans la salle commune du restaurant Brébant, — ce paradis des noctambules.

Là, grâce aux propos joyeux qui se répondent d'une table à l'autre, les heures s'écoulent. Ils boivent et ils causent, ils fument et ils causent, ils causent sans cesse.

Et lorsqu'ils voient paraître le jour, ils sont triomphants!

Charles Monselet.

L'un des propriétaires : EUGENE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 507. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 16 Septembre 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

SOUVENIRS DE LA FÊTE DE SAINT-CLOUD, — croquis par DAUMIER.



Musiciens jouant pendant douze heures consécutives à prix fixe, et ne demandant pas d'augmentation d'appointements. — M. Perrin, directeur de l'Opéra, songe à leur faire des propositions.



L'INCOMPARABLE SOMNAMBULE.

— Qu'est-ce que je touche en ce moment !...
— Un petit objet de l'usage dont auquel je ne peux pas bien me rendre le compte !...

SOUVENIRS DE LA FÊTE DE SAINT-CLOUD, — croquis par DAUMIER (suite).



— Les personnes de l'aimable société qui voudraient en faire autant, n'importe de quel sexe, sont priées de vouloir bien monter sur le théâtre!...



LE BOUQUET.
On n'y voit que du feu, et c'est ce qui en fait le charme!

COMMENT le jeune et trop galant Aimé Bourdonnot, Droguiste en herbe, s'est reposé un beau Dimanche des fatigues de la semaine.

POËME bourgeois en images et en prose par Félix IGREC.

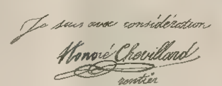
Paris le 12 Aout 1865

Monsieur Aime

Ma femme et moi et mes demoiselles serions très flattés de vous avoir demain 13 courant dans notre société qui se réunira avec des connaissances pour aller à la campagne déjeuner sur l'herbe, dont le goût est si particulièrement favorable a une bonne santé et digestion comme votre art vous l'indique.

Dans l'espoir flatteur que vous seriez susceptible d'accepter cette aimable invitation pour la réunion, on se réunit au chemin de fer à 8 heures par le premier train.

Je suis avec considération



Honoré Chevillard
rentier

— J'ai soigné mon écriture, ma lettre est assez bien tournée, il viendra, hé, hé! Qu'est ce qui sait Henriette fera tout pour nous être agréable Lui, de son côté, *c'est un garçon très-rangé*, comptant sur la dot .. pourquoi pas!... Jenny, elle, on peut attendre, j'en ai besoin tous les soirs pour me lire mon journal!

— Et moi pour surveiller la bonne.



— C'est M. Gripoisot qui en a parlé à ton père, il viendra à la campagne avec nous demain, voilà son portrait, j'adore cette pose-là, on dirait un acteur, .. et puis nous avons été aux informations, *c'est un garçon très-rangé!* il a reçu une éducation brillante Rien que des parents éloignés!... On ne trouve pas tout ça tous les jours.



Le jeune Aimé, en mettant son bonnet de coton, le samedi soir, pense avec ravissement au bonheur qu'il va éprouver le lendemain.

Il se réveille dans la nuit, et pense avec ravissement à son bonheur prochain.

Se réveillant le dimanche matin, le galant Bourdonnot est de plus en plus ravi par la perspective du bonheur qu'il éprouvera bientôt.



Le jeune Aimé s'est fait friser.

Il défait vingt-sept fois son nœud de cravate,

et il enfile des bottines trop étroites.

23507



Le jeune Bourdonnot court comme un cerf pour ne pas manquer le train. — Huit heures moins cinq minutes.

On fermait les portes. il entre le dernier après quelques difficultés.

Le jeune Aimé sur l'impériale : il est en nage, le vent souffle. (Origine d'un rhume de cerveau qui ne sera pas fini l'année prochaine.)

En passant le long du train, il a aperçu son monde dans un wagon, fort inquiet de ce qu'on va penser de son peu d'exactitude, il se cherche une phrase d'excuse: un coup de vent vient couper court à ses réflexions!

Dans son trouble, le galant Bourdonnot a perdu son billet, et on lui fait payer sa place comme s'il avait voyagé en première.

Le jeune Aimé ne trouve plus de place à l'omnibus qui fait le trajet de la station au village. La société descendue avant lui l'occupe entièrement. — On lui indique la maison, c'est l'affaire d'une petite lieue.

23508



Il n'a pas eu le temps de placer sa phrase d'excuse, cette pensée l'agite ses souliers vernis le gênent, la poussière du chemin le suffoque, et il a le soleil dans l'œil.

Le jeune Bourdonnot en perd la mémoire, et le voilà fort en peine, errant à travers le village à la recherche de la rue dont il a oublié le nom.

Ses allures suspectes éveillent l'attention des autorités. — Monsieur le gendarme, je vous promets que ce n'est pas de ma faute!

On a été long à s'entendre, puis on l'a mis sur la trace de ce qu'il cherchait, et il arrive à moitié défrisé quand tout le monde le croyait perdu.

Ne voulant pas avouer son aventure, l'ingénieux Bourdonnot raconte qu'ayant très-faim il a déjeuné en route, c'est ce qui l'a retenu. On était au dessert, et il a l'agrément d'y rester simple spectateur, lui qui n'a pas mangé depuis la veille.

Mais ce n'est qu'une légère collation en attendant le déjeuner sérieux qu'on doit faire dans le bois le jeune Bourdonnot se charge des provisions. On lui a trouvé un vieux chapeau de paille de jardinier pour remplacer son gibus perdu.

23509

COMMENT LE JEUNE ET TROP GALANT AIMÉ BOURDONNOT, DROGUISTE EN HERBE,

s'est reposé un beau dimanche des fatigues de la semaine. — Poëme bourgeois en images et en prose, par FÉLIX IGREC (suite).



On s'arrête dans un endroit délicieux d'ombre et de fraîcheur. Le jeune Bourdonnot, brisé de fatigue et d'émotion, s'allonge sur l'herbe, oubliant qu'il n'a pas déjeuné.

Par malheur arrivent des musiciens qui mettent en émoi toutes ces demoiselles. Le galant Aimé ouvre un œil.

Ce sont de petits Napolitains, qui, le dimanche, abandonnent Paris pour ses environs, ils écorchent une valse ou une polka, toujours la même.

23510

Et l'on danse en roulant sur les cailloux et en glissant sur l'herbe. Le galant Bourdonnot s'exécute

Ces ébats sont interrompus par la pluie. On se réfugie sous les arbres, et le jeune Aimé court à une ferme peu éloignée demander pour la société la permission de venir y chercher un abri. Elle est accordée.



Comme il n'y a qu'un parapluie, le jeune Bourdonnot est obligé d'aller chercher chaque personne l'une après l'autre.

On s'est installé dans une grange. Trempé comme un canard, le jeune Aimé se sèche dans un coin : plus le moindre vestige de frisure.

Au bout d'un instant que faire? Les musiciens sont restés sous les arbres, s'ils étaient là, on danserait, disent ces demoiselles; le trop galant Bourdonnot ne peut se dispenser d'aller les chercher.

Suite de l'air.

et d'autres qui le sont moins.

23511

Le jeune Bourdonnot va chercher du lait à l'étable,

et l'on mange. Le jeune Aimé dévore, c'est son premier repas de la journée. On s'étonne de son appétit : « *Ce que c'est pourtant que l'air de la campagne!* »

LE CHRONIQUEUR EN VILLÉGIATURE.

M. X..., chroniqueur très-distingué, est allé se reposer à la campagne des fatigues de la vie de Paris.

De vieux amis lui ont offert l'hospitalité la plus gracieuse.

La meilleure chambre a été mise à sa disposition, et on prend soin de lui comme d'un souverain en déplacement.

La femme dit un jour à son mari :

— Dis donc, Lehuchois, voici huit jours que X... est chez nous.

— Oui.

— Et il ne parle pas encore d'écrire sa chronique.

— C'est vrai.

— N'en fait-il pas une chaque semaine?

— Oui.

— Pourquoi ne travaille-t-il pas?

— Que t'importe? S'il désire se reposer, il en est bien libre.

— Mais je tiens à ce qu'il parle de notre propriété. Ça produira un excellent effet aux yeux de nos amis de Paris.

— Ça n'intéressera guère les lecteurs du journal dans lequel X... travaille.

— Pourquoi pas? Cet homme a tant d'esprit, il tournera cela d'une façon charmante.

— Tu n'es qu'une ambitieuse.

— Est-ce que cette publicité ne te flatterait pas?

— Si fait.

— Voici X...; tâche donc de lui insinuer ce que je t'ai dit.

M. Lehuchois va au-devant du chroniqueur.

— Mon cher, lui dit-il, n'envoyez-vous rien à votre journal?

— Hélas! si; je suis bien forcé de faire une chronique.

— Ici, les sujets doivent vous manquer?

— En effet, je ne sais de quoi parler.

— Vous devriez entretenir vos lecteurs de ce que vous faites pendant votre voyage. Je ne vous défends pas de dire que vous êtes chez moi; vous pouvez mettre mon nom tout au long dans votre chronique.

— Je vous remercie de la permission que vous m'accordez.

— Il n'y a pas de quoi.

— Cette chronique aura beaucoup de succès auprès de vos lecteurs, et ceux qui habitent Paris aiment assez, en été, qu'on leur parle des choses de la campagne.

— Vous croyez?

— Ça rafraîchit les idées quand on vous fait la description d'un jardin anglais comme celui-ci, d'un potager comme celui-là, d'une maison aussi bien située que celle que je possède.

— Farceur! je vous vois venir.

— A quoi?

— Vous voudriez vous débarrasser de votre propriété?

— Si je trouvais à la vendre avantageusement.

— Et quelques lignes d'éloges ne vous contrarieraient pas?

— Non, à ne vous rien celer.

M. Lehuchois retourne auprès de sa femme et lui dit d'un air tout joyeux :

— Nous serons dans sa chronique.

— Quelle chance! s'écrie-t-elle.

***

Pendant la journée, un pharmacien du village voisin vient demander la permission d'entretenir quelques moments M. X....

Il est introduit.

— Monsieur, je vous prie de m'excuser si je me permets de vous déranger; mais ayant appris votre présence ici, je viens vous demander un service.

— Lequel?

— Je reçois le journal dans lequel vous écrivez.

— Vous avez raison.

— Je devrais dire : Nous recevons; car, pour l'abonnement, nous nous sommes cotisés six : il y a l'adjoint, le médecin, le principal aubergiste, madame Benjamin, une riche fermière, le garde champêtre et moi.

— Après?

— Voici en peu de mots ce dont il s'agit. Je viens

COMMENT LE JEUNE ET TROP GALANT AIMÉ BOURDONNOT, DROGUISTE EN HERBE,

s'est reposé un beau dimanche des fatigues de la semaine. — Poëme bourgeois en images et en prose, par FÉLIX IGREC (suite).



23512

En attendant le café, on joue à colin-maillard. Le galant Aimé, qui n'a pas fini de déjeuner, prend le bandeau.

Ah çà! est-ce que je m'amuse!

Le jeune Aimé quitte le jeu, et s'en va bâiller près de la lampe à esprit-de-vin servant à faire le café, qu'on a eu l'imprudence de poser sur la paille, et qu'il a la maladresse de renverser. Commencement d'incendie.

Tout le monde prend la fuite. Resté le dernier pour chercher son chapeau, le jeune Bourdonnot reçoit des coups d'échalas.

On le poursuit, on l'arrête, et il est obligé de payer le prix de dix bottes de foin pour une qui a été brûlée.

La société a couru pendant une lieue sans se retourner. Le jeune Aimé appelle en vain; la nuit vient, il va sans savoir où, pâle, éperdu, les cheveux en désordre. Grands dieux, des lapins!!!

Après bien des terreurs, le galant Bourdonnot retrouve la lisière du bois, des bruits de fête l'attirent, et en chemin du village il retrouve le père Chevillard réuni avec ses connaissances, en train de gagner du pain d'épice aux tourniquets à deux sous, où il a le malheur de gagner le gros lot, un grand vase en porcelaine.



23513

On quitte la fête pour retourner au chemin de fer, sur la route, illumination féerique en verres de couleur. Crac!

On a attendu le train pendant plus d'une heure. Quand il arrive, bousculade générale. On est violemment separé les uns des autres. Le jeune Aimé a l'aplomb de monter dans le compartiment des dames seules.

Et il ne trouve plus de place en bas.

Ni en haut non plus.

Il veut redescendre, mais le train se mettait en marche, et il reste perché sur l'escalier de l'impériale.

Arrivé sans plus d'encombres, le galant Aimé se voit dans la triste nécessité d'accompagner à l'autre bout de Paris une de ces demoiselles, la plus laide d'entre les moins jeunes.

C'est ici que s'arrêtent ses souvenirs.

---

d'inventer une pommade merveilleuse qui guérit radicalement les rhumatismes en moins d'une heure.

— Mais je n'ai pas de rhumatismes.

— J'en suis fâché.

— Merci.

— Parce que je vous les enlèverais.

— Que voulez-vous que je fasse de votre pommade?

— Faites-la mousser, c'est-à-dire parlez-en dans votre chronique. Quelques lignes spirituelles et bien tournées peuvent faire ma fortune.

— Je le voudrais.

— Voulez-vous être le parrain de mon médicament?

— Comment cela?

— Je lui donnerai votre nom.

— Je n'y tiens pas.

— Pour me rappeler à votre bon souvenir, voici quelques pots de ma pommade.

— Mais je n'en veux pas.

— Acceptez-les; sinon je regarderais votre refus comme une insulte.

Il dépose les pots en question et se sauve.

***

X... va se promener dans le jardin et s'arrête devant les plates-bandes.

Le jardinier arrive près de lui.

— M'sieu.

— Qu'y a-t-il, mon brave homme?

— J' voudrais bien vous parler.

— Ne vous gênez pas.

— Ma femme m'a dit qu' vous couvrez de lettres des grandes feuilles de papier. Est-ce vrai?

— Oui.

— En v'là un drôle d' métier! Enfin, je n'veux pas vous en dégoûter.

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

— Oh! que non. Ma femme a ajouté comme ça qu' vous deviez connaître beaucoup de gens à Paris.

— Elle a raison.

— V'là ce que c'est. J' m'ennuie dans c'te campagne, parce que les maîtres sont des rats. Ils nous payent fort peu, et tous les matins ils comptent leurs artichauts et leurs salades. Quand il manque quêque chose, ils font une vie du diable.

— Cela ne me regarde pas.

— Que si! Ne pourriez-vous pas nous placer à Paris, chez un ministre, ou chez un sénateur? ça m'est égal, pourvu qu'il n'y ait pas grand'chose à faire.

— Mon ami, à Paris je ne connais pas de si puissants personnages.

— Tiens! c'est drôle; moi qui n' suis qu'un jardinier, j' connais le maire de l'endroit; et, quand il m' rencontre, il m' demande d' mes nouvelles.

— Ensuite je dois vous dire qu'il n'y a pas beaucoup de jardins à Paris.

— Ça m'est indifférent d'être jardinier en chambre; ça n'est pas à la besogne que j' tiens, mais bien à l'argent. Enfin, pensez à moi, j' me recommande à vous.

***

Madame Lehuchois accourt en se tenant les côtes.

— Cher monsieur, dit-elle au chroniqueur, mon petit garçon vient de faire un mot charmant; je suis persuadée que vous le mettrez dans votre chronique.

— Contez-moi ça.

— Vous le raconterez, n'est-ce pas?

— Cela dépend.

— Promettez-le-moi, ça me ferait si grand plaisir!

— Avant de m'engager, je tiens à connaître la chose.

— Ça vous servira de mot de la fin.

— Je suis tout oreilles.

— Ha! ha! ha! J'en ris encore comme une folle.

— Si vous ne pouvez parler en ce moment, vous me le raconterez plus tard.

***

Ennuyé par toutes les personnes qui sont à le poursuivre de leurs mots et de leurs réclames, X..., sous un prétexte quelconque, quitte cette campagne en toute

CHASSE ET PÊCHE, — par Baric.



23514

— Ah çà! qu'est devenue ma ligne?
— La v'là, là loin, qui s' promène, not' bourgeois! ça a *cossé* (mordu) pendant que vous lisiez, et l' poisson a emporté tout!



23515

— Ah! mon Dieu, m'sieu, la balle pardrix! si vous étiez venu s'ment un brin p'us tôt!... alle est allée d'var à haut dans l' mitan de c' champ... tout ras c'te haie.
— Vous n'avez pas vu un lièvre que je viens de tirer?
— Un lieuv'? j'n'ons point vu d' lieuv'... mais la ball' pardrix! faut-i', mon Dieu! la ball' pardrix!!

hâte pour revenir à Paris, où il a plus chaud, mais où il est plus tranquille.

Sa chronique paraît.

Le lendemain il reçoit plusieurs lettres.

« Monsieur, lui dit son ami Lehuchois, je suis très-étonné de voir que dans votre chronique vous n'ayez pas mis une seule ligne sur ma propriété; vous pouviez bien faire cela pour un ami qui vous a donné l'hospitalité.... »

« Monsieur, écrivait madame Lehuchois, vous n'avez pas inséré le mot de Jules, comme vous me l'aviez promis.... Je sais pourquoi. Vous aviez sans doute peur qu'il ne fît pâlir le reste de votre chronique!... »

Il ouvrit une troisième lettre, qui lui était adressée par le pharmacien.

« Monsieur, il me semble que vous auriez bien pu parler de ma pommade, puisque je vous en ai offert huit pots. Vous êtes un homme bien indélicat!... »

— Que le diable les emporte tous! s'écria X... après avoir parcouru cette aimable correspondance.

Un chroniqueur est encore plus ennuyé à la campagne qu'à Paris. Désormais, quand je voudrai me reposer l'été et vivre en paix, je me couvrirai d'une peau d'ours et j'irai m'enfouir dans les bois. J'aurai un peu chaud, mais on ne m'importunera pas.

A. Brémond.

L'EFFET DE LA CHALEUR.

M. Bigaret, passionné chasseur, est en plaine, occupé à poursuivre le gibier.

— Piff!... paff!...

Encore un perdreau de descendu. Sapristi, j'aurai fait une belle chasse aujourd'hui. Ma carnassière est pleine.

Mais quelle odeur infecte me poursuit depuis quelques instants?

Ça sent la viande faisandée, et d'une façon atroce.

D'où peut venir cette puanteur?

Ah! grand Dieu! c'est le gibier que j'ai tué qui a ce parfum!

Cette maudite chaleur de trente degrés gâte mes lièvres et mes perdreaux.

A peine une pièce est-elle abattue qu'elle se corrompt.

Que faire de toutes ces provisions?

C'est que j'en ai encore à la ferme où je suis descendu.

Je me garderai bien de les manger; je n'ai qu'une chose à faire, c'est de les donner.

Je vais rentrer à la ferme et écrire quelques petites lettres gracieuses qui accompagneront mes envois.

Que ma carnassière est donc puante!

***

— Il s'agit de savoir à qui je vais faire des politesses, se dit M. Bigaret. Mon gibier est gâté, mais on croira que je l'ai envoyé en parfait état et on me saura gré de mes bonnes intentions.

D'abord, à mon ami Dugard.

Il écrit :

« Mon cher,

» J'ai été très-heureux à la chasse, et comme je sais que tu adores le gibier, je t'envoie deux perdreaux et un lièvre.

» Tu vas te régaler en pensant à moi.

» Surtout, ne te donne pas une indigestion : ta femme prétendrait que j'en suis la cause.

» Accommode vite les perdreaux; car, par cette chaleur, le gibier ne se garde pas.

» A toi,

» Bigaret. »

— Suis-je assez rusé? Mais la ruse en pareil cas est permise; je ne puis leur dire que, ne sachant que faire de mon gibier, je m'empresse de le leur envoyer.

***

— J'ai été très-souvent invité à dîner chez les Moutonnet; je crois le moment venu de leur témoigner toute ma reconnaissance. Ces deux lièvres seront accueillis à bras ouverts.... pourvu que ceux-ci n'étendent pas leurs pattes; cela pourrait bien arriver, ils sont si avancés pour leur âge.

Pouah! quelle odeur!

Je plains les employés du chemin de fer qui voyageront avec cette bourriche.

***

Je fais de semblables envois à Bouffardin et à Fadinard.

Je ne dois pas oublier mon propriétaire; il a eu la bonté de me faire remettre mon appartement à neuf. Je sais qu'il aime le gibier, mais il n'en achète pas, parce qu'il est très-avare. C'est sa bonne qui a fait cette confidence à ma femme de ménage.

Pourquoi ne pas faire une politesse quand elle vous coûte si peu?

Il me saura gré de recevoir ce panier de gibier, mais il maudira la chaleur qui l'aura réduit à cet état pendant le voyage.

Je dois dire que si toutes les pièces que j'ai tuées avaient pu se conserver, je me serais fait un devoir de les garder pour moi... ou de les vendre au marché pour payer la poudre que j'use et mon permis de chasse.

***

Bigaret revient à Paris.

— Ah! monsieur, lui dit le concierge, en votre absence le propriétaire a été bien malade.

— Qu'a-t-il eu?

— Vous lui avez envoyé du gibier....

— Et il n'a pu en manger?

— Au contraire, et c'est bien ce qui l'a rendu malade. Ce gibier était gâté.

— Ah bah! fait Bigaret avec un étonnement magnifique.

— C'est sans doute à cause de la chaleur. Le gibier ne peut voyager.

— Les jours du propriétaire sont-ils en danger?

— Non, mais on a eu de sérieuses craintes pendant toute une nuit.

***

— Grâce aux nombreux envois que j'ai faits, je suis brouillé avec tous mes amis; j'en ai rencontré plusieurs depuis mon retour, et ils ont tous traversé sur l'autre trottoir pour m'éviter. C'est amusant!

Il n'y a que Moutonnet que je n'ai pas encore vu. Le malheureux est peut-être bien malade. Je puis être certain qu'il ne m'invitera plus à dîner. Le voici justement.

CHASSE ET PÊCHE, — par Baric (suite).


23516
Attention! ça mord!


23517
Illusion d'optique.

Je n'ose aller à lui, mais il vient à moi; il est souriant et me tend la main. Enfin, il y en a donc un qui ne s'est pas formalisé!

— Mon cher ami, je vous remercie de votre gracieux envoi. Seulement je dois vous dire que je n'aime pas le lièvre.

— Vous n'en avez pas mangé? demanda avec empressement Bigaret.

— Non, mais j'ai envoyé la bourriche à un de mes amis qui adore ce genre de gibier.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Davenportisme for ever!

Il n'est question que de cela. Les Guelfes et les Gibelins! Les Capulets et les Montaigus! Les crédules et les incrédules!

Si vous êtes dans un café et que vous entendiez soudain une violente querelle éclater, soyez sûr que ce sont des adversaires et des champions du spiritisme qui en viennent aux mains.

— Je vous dis que leur tambour de basque est inspiré.

— Des bêtises!

— Vous blasphémez.

— Comme le charlatanisme!

— Des demi-dieux!

— Des saltimbanques!...

L'alternative est roide; mais que voulez-vous, le peuple Français ne fait jamais rien à moitié. Moi je suis pour l'avis d'un philosophe qui disait l'autre jour :

— Au lieu d'un tambour de basque, ils devraient avoir une grosse caisse.

Ça résume tout.

***

A propos. La préoccupation à la mode a donné naissance à une locution.

On s'aborde en se demandant :

— Comment vous *Davenportez-vous?*...

Nation la plus spirituelle de la terre, va!

N. B. — Ce que j'en dis ci-dessus n'a aucun rapport avec feu la *Nation*, journal du soir.

***

Donc, il est décidé qu'un musicien de l'orchestre est un être qui doit vivre exclusivement de privations.

On a refusé aux artistes de l'Opéra le modeste supplément qu'ils demandaient.

Mais des demoiselles qui n'ont jamais chanté ou peu s'en faut palpent des dizaines de mille francs.

Nous voulons croire que ce refus n'est pas définitif.

A moins qu'on n'ait l'intention de prendre l'orchestre féminin de M. Sax *junior!!!*

***

On a joué aux Français une pièce d'un adolescent, M. Bergerat.

La critique dramatique n'est pas dans mes attributions, je crois cependant pouvoir me permettre une remarque.

M. Bergerat a du talent.

Seulement pourquoi diable a-t-il ravaudé un sujet usé, usé, usé?

Un journaliste d'esprit disait à la sortie :

— Il n'y a que les jeunes gens pour oser être si vieux!

Le mot m'a paru profond comme un puits artésien.

***

Il m'en rappelle un autre de Bernardin de Saint-Pierre.

On causait, dans un salon où il se trouvait, de la perpétuelle succession des générations passant tour à tour par les mêmes étapes d'amour, de joies, d'illusions, de douleurs, d'espérances, de regrets.

Bernardin écoutait.

Et avec un doux sourire :

— Oui, la vie est singulière. On recommence avant d'avoir commencé.

***

En jouant du mirliton,
En jouant du mirliton!

Cette suave mélodie est pareille au printemps. Pas ma faute! La comparaison m'est imposée par ma conscience.

Comme le printemps, je suis obligé de le réitérer; car elle refleurit tous les ans.

Cette refloraison est due à l'arrivée périodique de la fête de Saint-Cloud, avec son cortége de melons.

(Pressez-le dans le sens que vous voudrez!)

L'inauguration de cette fête de Gamache a eu lieu avec une illumination de première catégorie fournie par le soleil.

Aussi quelles avalanches bourgeoises!

La tribu Prudhomme — plus pullulante que les lapins eux-mêmes, — que les lapins! — était là, au grandissime complet.

Les pitres n'avaient pas rajeuni leur répertoire; ils continuaient à vendre leurs recueils de calembours, débités sur les théâtres de la capitale *par messieurs les comédiens célèbres*.

Six pages d'impression, — et une page blanche pour les personnes qui ne savent pas lire!

Ceci est le trait final.

On riait à se tordre... le physique.

Quant à l'intellect, il y a si longtemps que la chose est faite!

***

Je suis entré au bal Willis.

Cinq ou six biches égarées y envoyaient leur orteil dans la prunelle des vis-à-vis.

Les paysans de Saint-Cloud regardaient avec une bonhomie apparente.

Au moment où une des chrorégraphes se lançait dans des pas aussi renversés que renversants, j'entendis soudain près de moi cette exclamation :

— Tiens! la petite Chose qui a été rosière en 18....

O réalisme! ô réalité!

***

Scène de famille.

Une dame bien et dûment mariée, — mais depuis quand? — reçoit la visite d'une de ses amies.

La petite fille de la dame folâtre en un coin :

— Ah! ma chère, la jolie robe, fait la dame.

— Vous trouvez?

— Elle n'est pas laide.

— Dites délicieuse. Mais le plus curieux, c'est que j'en ai eu une absolument pareille du temps que j'étais demoiselle.

— Tiens, c'est vrai, maman; je me la rappelle, exclame l'enfant terrible.

***

On lisait le journal.

Calino était présent.

Le lecteur poursuivant :

« L'épizootie sur les bêtes à cornes prend des proportions effrayantes. »

— Bigre, interrompt Calino, et moi qui pensais à me marier!

***

Même séance.

Mêmes assistants.

La lecture continue :

« La halle aux cuirs va être transportée dans le neuvième arrondissement. »

— Tiens! ça va changer les habitudes de bien des écrivains!

***

Anglais, vous avez inventé l'*humour*.

Vous la perfectionnez.

Anglais, si la jovialité était bannie du reste de la terre, elle n'aurait qu'une chose bien simple à faire :

Prendre un tickett au chemin de fer du Nord, s'embarquer à Boulogne.

Débarquer à Folkestone et frapper à la porte.

On lui crierait : « *Entrez!* » tout de suite.

N'est-il pas admirable ce trait d'excentricité d'un sujet britannique dont les journaux ont narré la conduite originale?

Notre homme divorce.

C'est bien.

Il se remarie.

Parfait.

Mais une minute de patience.

En se remariant, il stipule dans le contrat que sa seconde femme prendra la première pour domestique.

(*Historiquissime.*)

Noble cœur!

Il ne voulait pas la laisser sur le pavé.

* * *

En province.

Un directeur de théâtre est en train de déjeuner. On vient lui dire qu'un monsieur demande à lui parler.

— Qu'on l'introduise.

L'inconnu décline ses noms et qualités.

C'est un artiste qui vient solliciter un engagement.

— Dans quel genre?

— Je joue les confidents.

— Diable!

— Voulez-vous permettre....

— C'est que je ne cultive que rarement la tragédie, et....

— Une minute d'attention seulement.

— Puisqu'il le faut....

Le monsieur se met alors à déclamer un fragment, en le rehaussant d'un de ces nasillements éperdus auprès desquels la diction de Sanson lui-même eût été du cristal de roche.

Quand il a fini, il questionne le directeur du regard.

— Ma foi, mon ami, je n'ai pas besoin de votre emploi, mais restez-y tout de même fidèle.... Vous êtes né pour les confidents, en effet; car, avec cet organe-là, on ne vous tirera jamais les vers du nez.

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme paisible, c'est d'avoir une fille qui a du sang mexicain dans les veines. C'est le cas de Montravert qui revient en France avec une fortune suffisante amassée dans le commerce des jarretières, et en compagnie d'une fille qui est destinée à empoisonner son existence. Montravert a l'âme poétique : il aime les maisons de campagne avec des volets verts et plusieurs statues dans son jardin; il lui faut même une rivière, deux ou trois poissons, un canard et quelques poules. Le bonheur est là pour un fabricant de jarretières. Ce genre de commerce, je l'ai toujours pensé, élève le sentiment à plusieurs mètres au-dessus du niveau de la limonade, et pousse l'homme vers les splendeurs de la création. Aussi Montravert serait le plus heureux des hommes, si Mariquita, sa fille, épousait n'importe qui, pourvu que M. le maire le débarrasse à jamais de son enfant chérie. Tous les anciens fabricants de jarretières qui adorent la campagne sont ainsi faits; ils ont généralement deux beaux jours dans leur vie : le premier, quand l'épouse adorée leur donne une fille; et le second, quand un Théodore quelconque les débarrasse de la même demoiselle. Mais il arrive parfois qu'au dernier moment Théodore réfléchit et hésite; alors il fait courir le bruit qu'il a été tué en duel sur la terre belge, et Chamillon se charge du message funèbre. Tandis que Montravert fait peindre les volets de sa maison de campagne, Mariquita cherche dans son ardente imagination un moyen efficace pour venger la mémoire de Théodore. En écoutant aux portes, elle croit apprendre que le meurtrier de son fiancé n'est autre que Chamillon; elle va donc épouser le meurtrier de Théodore et faire de sa maison l'enfer conjugal. C'est ainsi que procèdent généralement les filles des fabricants de jarretières; chaque profession a ses traditions qu'il faut respecter, et ce n'est pas M. Clairville, si habile à creuser le cœur humain, qui songerait jamais à dénaturer le caractère de ses personnages.

On devine aisément quelle horrible existence Chamillon mène depuis le jour de son mariage; mais enfin ce faux meurtrier — car il est innocent, merci, mon Dieu! — se révolte, et se souvient de la façon dont un nommé Shakspeare traitait les femmes par trop emportées. Mariquita devient la plus tendre des épouses, et Montravert fait repeindre les volets de sa maison de campagne. Cette comédie en trois actes a grandement réussi et est jouée d'une façon très-remarquable par Alphonsine, Potier et Couderc. Je désire que le succès de fou rire que la pièce a eu le premier soir devienne un succès d'argent, et que les recettes du *Meurtrier de Théodore* engagent la direction à s'attacher une bonne fois M. Clairville, qui est d'autant plus intéressant qu'il lui a été très-difficile de se faire recevoir une pièce au théâtre de MM. Cogniard et Noriac; mais à présent que M. Clairville a un pied dans la maison, il faut espérer qu'il ne laissera pas l'autre sur le boulevard.

Courage, jeune Clairville! A bas les vieux, et vive la jeunesse! Regardez autour de vous. L'espoir de la France triomphe sur toute la ligne. Le Théâtre-Français luimême vient de jouer le premier acte d'un auteur qui n'a pas vingt ans! Si jeune et déjà si perverti! A l'âge où d'autres ont encore toutes les illusions, ce jeune homme fait déjà des comédies en vers; il finira mal, soyez-en convaincu! L'auteur d'*Une amie* ne se plaindra pas du comité de la rue Richelieu. On a fait à sa petite pièce le meilleur accueil, on a distribué les deux seuls rôles à Madeleine Brohan et M. Leroux. Le public a été assez satisfait de revoir cet excellent Richelieu que des affaires tenaient éloigné du théâtre depuis quelques années! Enfin le voilà revenu. Tant mieux, tant mieux!

Le petit acte de M. Émile Bergerat est assez bien tourné; les vers sont faciles et agréables, et c'est, somme toute, un succès très-honorable.

L'Opéra fait beaucoup d'argent avec *l'Africaine*, mais les recettes des musiciens de l'orchestre sont moins satisfaisantes; les artistes qui composent cet orchestre d'élite ont demandé une légère augmentation comme les cochers de fiacre; le Ducoux de l'Académie impériale de musique a refusé comme son confrère de la Compagnie des Petites voitures, et l'on ajoute que M. Perrin, en cas de grève de son orchestre, serait décidé à faire un appel public aux musiciens sans ouvrage et à leur offrir trois francs par soirée, plus le pourboire. Nous verrions alors les hommes en blouse qui ont si bien versé des Parisiens sur les trottoirs s'installer à l'orchestre de l'Opéra et exécuter un charivari qui rappellerait par ses douces mélodies l'armoire dans laquelle les frères Davenport font travailler leurs compères.

Un article fâcheux a paru dans les colonnes du grave *Constitutionnel*. M. Boniface, qui donne des leçons à l'Autriche, rend compte des revues au champ de Mars et fait généralement tout ce qui ne concerne pas son état, s'est emparé de la querelle brûlante de l'orchestre et du directeur, et il serait grand temps que M. Perrin désavouât le trop bouillant polémiste de la rue de Valois.

Le premier théâtre lyrique de Paris qui trouve douze mille francs par mois pour son ténor qui chante *l'Africaine* en auvergnat ne peut vraiment refuser une modeste augmentation aux vaillants musiciens qui contribuent largement à la gloire de M. le directeur; car enfin je suppose que M. Perrin ne serait pas officier de la Légion d'honneur à cette heure s'il avait confié la partition de *l'Africaine* à l'orchestre du théâtre Déjazet.

Albert Wolff.

La librairie Frédéric-Henry, galerie d'Orléans, 12, met en vente la *cinquième* édition des chansons de Gustave Nadaud, augmentée *de vingt-cinq* chansons nouvelles. Beau volume grand in-18. Prix : 4 francs.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 508. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 23 Septembre 1865.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant, 16.*

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

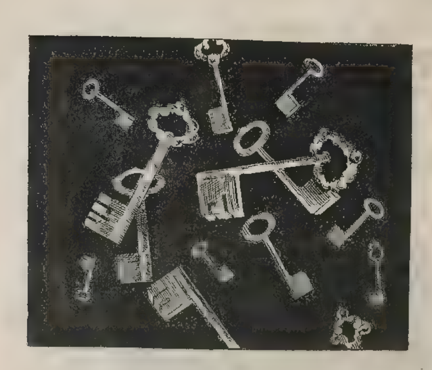
PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

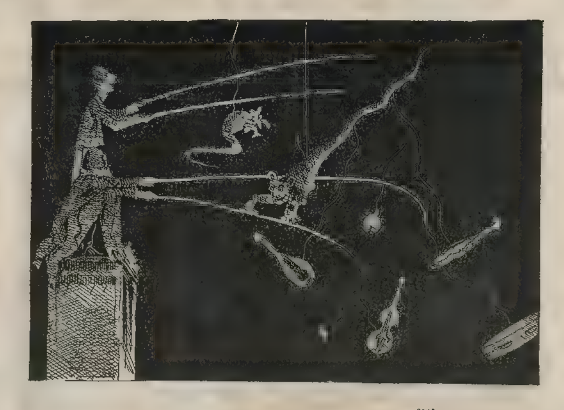


SÉANCE DE SPIRITISME DES FRÈRES DAVENFOUR, — par V. MORLAND (suite).



3519

Ce qui charme, ce qui étonne dans le spiritisme, c'est la spontanéité des visions. En voici une à laquelle ces messieurs n'avaient pas songé.



3520

DANS LES TÉNÈBRES.

Une pêche miraculeuse. Les spectateurs ne mordent guère.



23521

Le caissier n'a pas peu contribué au succès de la soirée. Il a prouvé, en rendant à chaque spectateur le prix de sa place, qu'esprits et médiums sont complétement désintéressés.



23522

Vive la modestie se dérobant aux applaudissements par la fuite.



23523

— Où vas-tu comme cela, Prudhomme?

— Chère amie, je vais à la salle Herz où l'on évoque les esprits; j'ai deux mots à dire à monsieur de Voltaire.



23524

Recevez, grands médiums, cet hommage de satisfaction.

UNE PARTIE DE CHASSE EN FAMILLE.

M. PERTUISANE. — Ma femme, apprête-moi toutes mes affaires; c'est demain dimanche, j'irai à la chasse.

MADAME PERTUISANE. — Tu nous avais promis de nous conduire à la fête de Saint-Cloud.

LÉON (*quatorze ans*). — Oui, papa.

JULIA (*huit ans*). — Mène-nous-y.

M. PERTUISANE. — J'aime mieux aller faire un carnage de perdreaux et de lièvres.

MADAME. — Mais, pendant ce temps-là, à quoi passerons-nous notre journée?

MONSIEUR. — Vous adresserez des vœux à saint Hubert, patron des chasseurs, pour qu'il me soit propice.

MADAME. — Si tu étais gentil, tu ne sais pas ce que tu ferais?

MONSIEUR. — Je n'irais pas?

MADAME. — Tu nous emmènerais.

MONSIEUR. — C'est une idée folle.

JULIA et LÉON. — Si, papa, emmène-nous.

MONSIEUR. — Mais vous ne pourrez pas me suivre, mes chers enfants.

LÉON. — J'ai eu un prix de gymnastique au collége.

JULIA. — J'ai de bonnes jambes.

MADAME. — L'exercice leur fera le plus grand bien. Que décides-tu?

MONSIEUR. — Qu'il soit fait suivant votre bon plaisir.

MADAME. — Comme tu es gentil!... Nous verrons donc comment le gibier se tue.

LÉON. — Où irons-nous?

MONSIEUR. — Dans un pays giboyeux.

LÉON. — Lequel?

MONSIEUR. — La plaine Saint-Denis.

MADAME. — Il faudra partir de grand matin.

MONSIEUR. — A quatre heures.

— Allons nous coucher de suite.

— Mais nous n'avons pas encore dîné.

— C'est vrai. Sitôt après le repas, nous nous mettrons au lit, afin de pouvoir nous lever de grand matin.

* * *

Le dimanche, dès l'aube, la famille Pertuisane part en emportant de la victuaille pour manger en route, sans être obligée de s'arrêter dans une auberge.

MADAME. — Nous marchons depuis une heure, et nous n'avons encore vu aucun perdreau.

LÉON. — Ils ne sont pas encore levés.

JULIA. — Maman, ils ne sortent peut-être pas le dimanche.

MONSIEUR. — Mais si, nous les verrons tout à l'heure.

SÉANCE DE SPIRITISME DES FRÈRES DAVENFOUR, — par V. MORLAND (suite).



23525

— Mesdames, j'ai bien l'honneur. Nous voudrions d'autres trucs, les nôtres sont vieux et commencent à s'user.



23526

SOUVENIRS DE JEUNESSE.

— Qu'est-ce que l'on nous chante donc avec la théorie du plus lourd que l'air? il y a douze ans qu'elle est trouvée.

La première vertu d'un chasseur, c'est d'être patient.

LÉON. — J'ai faim; si nous mangions? Où est le panier aux provisions?

MADAME. — Je viens de le déposer dans ce coin, là-bas.

MONSIEUR. — Tiens! le chien de ce chasseur qui est tombé en arrêt devant.

MADAME. — Un lièvre s'est peut-être caché dans la serviette.

— Cela ne se peut.

— Vois comme cette bête tourne autour en aboyant. Tire donc!

— Au hasard?

— Pourquoi pas? C'est souvent ainsi que l'on est le plus sûr d'attraper quelque chose.

M. Pertuisane tire un coup de fusil, le chien se sauve. Toute la décharge est arrivée dans le pâté.

MONSIEUR. — Comme nous sommes bêtes! je veux dire comme tu es stupide! Le chien est tombé en arrêt devant le pâté parce qu'il y a du perdreau dedans.

MADAME. — Tu es adroit, tu ne l'as pas manqué; cela nous donne à espérer. Ainsi, dans ce paquet, il y a un melon, un poulet et un pâté; et tu as juste attrapé le perdreau. Comme on reconnaît bien là l'instinct du chasseur! Recharge ton fusil. Tu ne vas pas mettre cette cartouche-là.

— Pourquoi?

Elle est couverte de boue : je veux que tu tues le gibier proprement.

— Mais ce papier ne pénètre pas dans le corps de la bête.

— Peu importe! prends une autre cartouche.

— Que tu es maniaque!

LÉON. — Papa, je voudrais bien voir si je suis adroit; passe-moi ton fusil.

MONSIEUR. — Que veux-tu viser?

LÉON. — Ce pierrot qui est perché sur cet arbre.

MONSIEUR. — Satisfais ton envie.

MADAME. — Je redoute un accident.

MONSIEUR *bas à sa femme.* — Sois tranquille, j'ai chargé ce fusil à poudre.

Léon tire; le pierrot ne tombe pas, mais apparaît un garde champêtre.

LE GARDE. — Votre port d'arme?

MONSIEUR. — Le voici.

LE GARDE. — Et celui de ce jeune homme?

MONSIEUR. — Il n'en a pas; c'est mon fils, nous chassons en famille.

LE GARDE. — Alors je vous dresse procès-verbal.

MADAME. — C'est une horreur! Mais le fusil du petit n'était pas chargé à balle, et il visait un pierrot.

LE GARDE. — Je n'en ai pas la preuve; vous vous expliquerez devant les autorités.

Il s'éloigne après avoir dressé son procès-verbal.

MONSIEUR. — Nous voilà avec une belle affaire sur les bras!

MADAME. — Maudit garde champêtre!

LÉON. — Papa, est-ce que pour ça nous serons envoyés en prison?

MONSIEUR. — Non, mais si ta mère injurie ce représentant de l'autorité, le cas peut être très-grave.

MADAME. — Maintenant que nous avons un procès-verbal, il nous est permis de tirer autant de coups de fusil que bon nous semble?

MONSIEUR. — Oui.

MADAME. — Passe-moi ton arme.

— Que vas-tu faire?

— Abattre de la nourriture pour rattraper nos frais de procès.

— Tu n'es pas plus adroite que moi.

— Laisse-moi essayer. La colère me donnera peut-être de l'œil.

Elle prend le fusil de son mari et tire dans un groupe de poules qui flânent devant la maison d'un paysan. Elle fait trois victimes.

MONSIEUR *stupéfait.* — Mais c'est de la démence!

MADAME. — Nous rapporterons, du moins, quelque chose à Paris.

— Les paysans vont nous poursuivre.

— Ils travaillent aux champs.

— En voici un qui arrive sur nous avec une trique.

— Cet animal nous surveillait donc!

LE PAYSAN. — Satanés Parisiens, vous allez avoir affaire à moi!

MONSIEUR. — Excusez-nous, ma femme ne connaît pas les lois de la chasse.

LE PAYSAN. — Et vous croyez que je vais laisser tuer mes poules? Je vous ferai un bon procès.

MADAME. — Qu'exigez-vous de nous?

LE PAYSAN. — Le prix de mes poules.

MONSIEUR. — Qui est de?...

LE PAYSAN. — Vingt francs pièce.

MADAME. — Mais ce sont de vieilles poules qui ne valent pas deux francs pièce.

LE PAYSAN. — Si vous voulez marchander, je m'adresserai à la justice, et un bon procès....

MONSIEUR. — Cet homme a donc la manie des procès! on ne se croirait pas dans la plaine Saint-Denis, mais en Normandie, ma parole d'honneur!

MADAME. — Nous y sommes peut-être; nous avons tant marché depuis ce matin!

MONSIEUR. — Voici votre argent.

Le paysan s'éloigne.

MADAME. — Cette aventure est fâcheuse, mais je ne la regrette pas.

MONSIEUR. — Et pourquoi?

MADAME. — Elle a prouvé mon adresse, car nous étions assez loin des poules.

— Ah! voici un perdreau.

— Comme il vole mal!

— Il est fatigué, sans doute.

— Ne le tire pas!

SÉANCE DE SPIRITISME DES FRÈRES DAVENFOUR, — par V. MORLAND (fin).



CUISINE DES ESPRITS.
Ces satanés Parisiens sont trop difficiles — on ne sait plus que leur donner de nouveau.

— Et pour quelle raison?

— Je suis certaine qu'il n'est pas frais. Il a fait si chaud qu'il faut choisir son gibier avant de le tuer.

— Néanmoins, je vais l'ajuster.

— Non, mon ami; car, s'il était faisandé, je n'en mangerais pas.

— Que je suis fâché de t'avoir emmenée!

— Voici un autre perdreau. Il est magnifique, celui-là.

— C'est vrai.

— Dépêche-toi, car un autre chasseur le vise.

— Il ne l'aura pas avant moi.

Les deux coups partent en même temps; le perdreau tombe mort.

Madame Pertuisane et le chasseur se précipitent pour le ramasser.

MADAME. — Il m'appartient.

LE CHASSEUR. — C'est moi qui l'ai tué.

— Avez-vous fini vos manières? c'est mon mari.

— Je ne le lâcherai pas.

— Ni moi non plus. Pour un homme, vous êtes bien peu gracieux de faire ainsi l'entêté avec une femme!

— En chasse, on ne consulte pas le manuel de la politesse.

MADAME *à son mari et à ses enfants.* — Vous autres, venez m'aider.

Ils s'arrachent tous le perdreau, qui ne tarde pas à céder sous leurs efforts réunis.

MONSIEUR. — J'ai une cuisse.

MADAME. — Moi l'autre.

LÉON. — Moi une aile.

JULIA. — Et moi aussi.

MONSIEUR *au chasseur.* — Qu'avez-vous?

LE CHASSEUR *furieux.* — La tête.

MADAME. — Nous ne devons pas être mécontents de ce partage.

MONSIEUR. — Non certes; nous pourrons faire un excellent salmis.

A. BRÉMOND.

ENCORE LES FRÈRES DAVENPORT.

Bilboquet doit être dans la jubilation; sa descendance va bien!

Messieurs les frères Davenport, dont feu ce grand homme doit être fier, sont les lions du moment et, malgré toutes explications, ont des fanatiques qui sont prêts à tout pour les défendre.

Ces fanatiques sont tels, qu'il ne faudrait point se risquer devant eux à donner aux deux Américains l'épithète qui leur convient.

Parmi ces fanatiques, j'ai l'honneur de compter un de mes amis.

Cet enragé (on n'est point forcé de se gêner avec ses amis), sous le prétexte que les Davenport lui ont retiré son paletot de dessus le dos sans qu'il le sente, et flanqué deux forts coups de poing qu'il a parfaitement sentis, est prêt à occire la première personne qui refusera de croire à la puissance occulte de ses deux idoles.

J'eus l'heur de le rencontrer hier, il se dirigeait vers la salle Herz.

— Bon! lui dis-je, je parie que tu vas voir les Davenport.

— Tu l'as dit.

— Mais, malheureux, c'est de la rage!...

— Pardon, c'est de la pure croyance!... Je me moque de tout ce que l'on dit, le spiritisme est une science exacte un peu chère, mais exacte.

— Je le crois! trente francs d'entrée.

— Je te l'accorde!... mais quand on croit, ce n'est pas comme quand on ne croit pas!

— Et tu crois?

— Comme un fervent... Tiens! tu vois bien ce vêtement-là?

— Oui!

— Eh bien, j'étais assis, assis sur une chaise! comprends-tu bien?... eh bien, on me l'a retiré!

— La chaise?

— Le paletot!... et je n'ai rien vu, rien senti! ni mains, ni souffle... rien!

— Et quel est l'esprit qui te l'a enlevé?

— Je suis tout porté à croire que c'est Socrate!

— Pourquoi Socrate?

— Je ne sais pas; mais tout me dit que c'est lui.

— Mais rien dans l'histoire ne donne à supposer que Socrate aimait à ôter les habits aux gens!

— Si ce n'est lui, c'est donc Charlemagne...

— ... Ou Fra-Diavolo... Je pencherais plutôt pour Fra-Diavolo... c'était dans ses idées au moins à celui-là!

— Quant à mon œil?

— C'est vrai... qu'est-ce que tu as donc à l'œil?

— Un coup de poing, cher ami, un coup de poing formidable! que j'ai reçu sans savoir comment, sans voir ni main, ni figure... Tiens, j'étais assis... assis...

— Oui, sur une chaise, je sais!

— Et tu ne trouves pas cela étonnant?

— Qu'on paye trente francs pour recevoir des coups de poing, si!

— Non... qu'un homme attaché, qui ne se détache pas, vous...

— ... Détache un coup de poing!

— Ma tête! que c'était Jules César...

— Qui t'a flanqué ce poche-œil?

— Oui!... j'ai reconnu sa manière. La veille, ma femme et moi nous l'avions déjà invoqué avec son cousin qui est dans les dragons. Il faisait noir; tout à coup j'entends comme le bruit d'un baiser...

— C'était le cousin?...

— Non, c'était Jules César qui grattait la porte pour entrer. Je me penche pour regarder, mais il paraît que je me suis trop penché, car au même moment, v'lan!

— Un coup de poing!... sur le front, je parie!...

— Oui... même que ça m'a fait une bosse affreuse!

— J'allais te le dire...

— Et tout cela n'est pas fait pour étonner?

— Oh! que si!...

— Et quand je pense qu'il y a des gens qui mettent

CROQUIS, — par Donjean.



LA FOIRE A SAINT-CLOUD.

en doute le spiritisme, qui osent, que dis-je! qui ont l'audace de casser l'armoire des frères Davenport, deux médiums comme on n'en a jamais vu, comme on n'en verra jamais; deux médiums, enfin, qui ont obtenu jusqu'à l'assentiment de Thimothée Trimm.

— C'est horrible!

— Heureusement que tout le monde n'est pas aussi entêté, témoin le grand succès qu'ils obtiennent chaque soir depuis qu'ils n'ouvrent plus leur porte au public.

— C'est une preuve, en effet; ne laisser entrer que des amis, c'est le vrai moyen de n'avoir pas de contradicteurs. M. de Girardin connaît ce moyen-là!

— Pour moi, je ne voudrais pas manquer une de leurs séances pour tout l'or du monde; et, ce soir, j'y mène mon épouse, qui tient absolument à se placer dans l'armoire, à côté d'eux.

— Diable! fais attention, il paraît qu'ils sont encore assez jolis garçons pour des spirites!

— Laisse donc! est-ce qu'on pense à ces choses-là quand on évoque les esprits; et, d'ailleurs, ils sont attachés!

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



— Mon colonel, je viens vous dire que décidément je ne pouvions point m'habituer au service, dont que les camarades m'avïont dit qu'un de plus ou de moins au régiment, ça ne vous faisiont pas grand'chose, et que pour conséquent je n'avions qu'à vous donner ma démission, et que ça iriont tout seul, vu que vous êtes un bon homme, quand on sait vous prendre.



— Un troupier, manger des prunes dans la rue, fi donc... à moins qu'elles ne soient à l'eau-de-vie!

— Oui, mais ils se détachent.

— C'est ce que ma femme verra. Dans tous les cas, je file, car voici l'heure où ils vont commencer, et je tiens à être sur la première banquette!

— Arrête!... un dernier mot!... Que dit ton médecin de tout cela?

— Mon médecin? mais il ne dit rien.

— Alors il a tort... car tu me parais très-malade!

— Farceur!

— Non, sérieusement; et puisque tu te piques d'évoquer les esprits, il y en a un que je te conseille d'évoquer au plus vite...

— Et c'est?

— L'esprit naturel... et quant aux Davenport...

— Eh bien?...

— A leur place, je lirais soigneusement l'arrêt du tribunal de New-York, qui décide que les spirites seront désormais poursuivis juridiquement comme charlatans... Aux temps où nous vivons, et par les câbles transatlantiques qui courent, une loi a bien vite traversé les mers!

Ernest Blum.

LES RESSORTS.

Les spirites de la salle Herz jouissaient d'une renommée étourdissante : tout le monde en parlait; quelques personnes tremblaient à leur approche.

— Ils sont en relation avec les âmes, disait-on.

— Ce sont des sorciers.

— Des envoyés de l'enfer.

A une séance, un spectateur met le doigt sur une planchette à bascule, et patatra, tout dégringole, y compris la renommée des spirites.

Dans la vie, que de gens ont aussi leur planchette à bascule!

Si vous le voulez bien, nous allons vous faire voir une petite lanterne magique qui pourra servir à votre instruction.

Nous tenons à vous expliquer certaines choses qui vous paraissent extraordinaires, et que bien souvent vous cherchez vainement à comprendre.

Tout ici-bas est pourtant bien simple, et on découvre vite ce qui longtemps vous paraît un mystère; seulement il faut savoir mettre la main qui fait tomber la planche à bascule.

Oyez et instruisez-vous.

Le *Journal amusant* ne sera pas comme le singe de la Fontaine, il aura soin d'éclairer sa lanterne.

***

Vous rencontrez tous les dimanches, aux courses, un gandin mis on ne peut mieux.

Il regarde les femmes sous le nez et envoie des baisers à quelques cocottes de la haute.

Il parie des sommes très-importantes.

Il ne prend pas de billets à l'agence des poules; un numéro de cinq louis est trop insignifiant pour lui.

Il n'engage que cent ou deux cents louis, mais avec des amis intimes.

— Quel est ce monsieur? demande une bourgeoise à son mari.

— Je crois, répond celui-ci, que c'est le duc de X...

Et il cite un grand nom.

— Il appartient au jockey-club?

— Parbleu!...

Poussons ce ressort, mesdames et messieurs, et le ci-devant duc se trouve être un simple commis de magasin.

***

Vous admirez tous cette jolie femme qui passe en calèche, et qui, aux premières représentations des Italiens ou de l'Opéra, est un des ornements de la salle.

Toutes les lorgnettes sont braquées sur sa loge.

— Quelle ravissante chevelure!

— Quelles dents splendides!... c'est une rangée de pierres fines; on mettrait volontiers dans un écrin chacune de ces dents.

— Quels yeux vifs!

— Quelle fraîcheur!

Les éloges commencent à huit heures pour ne finir qu'à minuit avec le spectacle.

Suivons cette dame, entrons avec elle dans son cabinet de toilette, et poussons cette petite planche.

Que de pots de rouge, de blanc et de noir pour agrandir les yeux, faire des lèvres et des joues roses!

Dans ce tiroir, elle serre avec soin ses cheveux et un joli ratelier; enfin elle plie son corset, qui est garni comme le portefeuille de M. de Rothschild, mais pas de mêmes valeurs.

***

Un public enthousiaste applaudit un nouvel ouvrage d'un auteur âgé qui a eu plus de deux cents pièces jouées sur les différents théâtres de Paris.

Pendant l'entr'acte, plusieurs groupes causent de lui au foyer.

— Quelle splendide organisation, fait-on avec étonnement; les pièces de cet homme sont toujours jeunes.

— Et pourtant il a passé la soixantaine.

— Il écrit encore des choses charmantes à l'âge où tant d'autres sont obligés de prendre leur retraite.

— Les hommes de cette trempe-là sont rares.

— Dites qu'il est unique dans son genre.

— On commence le dernier acte, allons applaudir l'auteur de ce chef-d'œuvre.

Après la pièce il est rappelé et traîné sur la scène.

Il veut résister, mais il est obligé de céder aux biceps des artistes.

Il salue.

Nous poussons le petit ressort, et nous avons sous les yeux un jeune homme, le véritable auteur de la comédie, qui a été simplement retouchée par le vétéran qui recueille tous les bravos.

***

Madame Y... porte toujours de charmantes toilettes; elle ne va jamais au bal avec la même robe.

— Cependant son mari n'a pour toute fortune qu'une place de cinq mille francs.

— Comment cette dame peut-elle étaler un pareil luxe?

— C'est vraiment extraordinaire.

Cessez de vous étonner, et posez le doigt sur le ressort; mettez-y un peu de force, car il s'agit de faire apparaître un gros financier qui arrive toujours chez madame Y... quand le mari est à son bureau.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



— Ce qui fait surtout le charme de l'existence du tambour-major, que plus il a de longitude, plus ça lui donne de latitude auprès du sexe... Il se peut que ça vexe les hommes ordinaires, mais c'est comme ça.



— Quand je pense que si la nature vous avait aussi bien favorisé de quatre ou cinq pouces de plus, j'aurais l'avantage de donner le bras à un carabinier... ou même seulement à un dragon!
— Élisa! si je saurais que votre amour eusse la prétention de mesurer mon mérite à la toise... bzitt! je ne vous dis que ça.

* *

Nous pourrions pousser encore beaucoup de ressorts, mais nous aurions peur de vous ennuyer.

Nous tenions à vous prouver que rien ici-bas n'est surnaturel. Il suffit de trouver le mécanisme de chaque chose.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Ces Anglais!

Ils ne font rien comme les autres.

On a soulevé dernièrement un véritable tapage dans les journaux autour de l'enlèvement d'une *miss* trop sensible pour son groom enamouré.

En France, la chose se serait très-probablement terminée par un procès en détournement.

Là-bas les parents se sont tenu un raisonnement tout différent :

— Ma fille est à jamais compromise, se sont-ils dit probablement.

La marier serait plus qu'épineux. Ce groom, après tout, est un charmant garçon.

Qu'ils vivent heureux!

Sur quoi, mariage et couplet final.

On annonce qu'à cette nouvelle, Maurice Roux, qui continue à chercher une position sociale, serait immédiatement parti pour Londres.

Reste à savoir s'il s'entendra aussi bien à attacher les demoiselles britanniques qu'à s'attacher lui-même.

That is the question...

Et puis, j'y pense, le bruit de son départ est peut-être un canard.

Ajoutons donc bien vite la formule : s. g. d. g.

* *

Trente-neuf coqs vivaient en paix; une poule survint, etc...

Et M. Louis Lacour, pour demander qu'un fauteuil — sur quarante — soit réservé aux dames, vient de publier une brochure qui me paraît s'égarer.

« Les femmes à l'Académie, dit-il, y apporteraient une qualité qui y manque : la modération. »

Ah! le bon billet qu'a la Châtre!

Modérée, la femme! cette nature qui est précisément charmante parce qu'elle est toute en expansions mal contenues!

Plus loin, M. Louis Lacour a l'air d'insinuer peu galamment que l'académicienne élue pourrait bien avoir des mœurs fantaisistes.

Mais qu'importe? dit-il.

Quand même elle ferait parler d'elle!

Tout beau, mon cher confrère.

Mais c'est justement ce qui rendrait jaloux ses collègues dont, hélas! on ne parle guère en général!...

* *

J'ai admiré une enseigne hier dans le quartier Gaillon.

Je la transcris dans sa simplicité éloquente.

On y lisait :

RESTAURANT DES PRINCES.
Diners à 90 centimes.

Bigre! si les princes dînent ainsi, comment dînerons-nous donc, nous, humbles roturiers?

* *

L'Odéon est en veine de rajeunissement.

Non content de rebadigeonner ses plafonds, il restaure son répertoire.

On annonce que la grande pièce de Barrière : *Malheur aux vaincus*, a émigré du Gymnase pour passer au second Théâtre-Français.

Ce jour-là, — surtout s'il joue *Feu Lionel*, — le premier sera le dernier.

* *

Guérison infaillible! succès garanti!

Pardonnez-moi de parler comme un prospectus.

Il le fallait pour célébrer la découverte abracadabrante d'un médecin qui a communiqué ses idées à l'Académie des sciences.

On avait cru jusqu'à présent que les pays chauds étaient le paradis des poitrinaires.

Autant d'homicides par ignorance.

Ce qui leur convient, assure ce docteur pyramidal, c'est le froid le plus âpre.

Qui se serait jamais douté que la Sibérie fût une maison de santé.

Personne... pas même les Russes.

* *

Eh bien, franchement, je crois encore plus volontiers à la théorie que M. Eugène Paz vient de développer dans un volume plein de faits et d'érudition.

De la santé du corps... Par le cresson? — Non, permettez.

De la santé du corps et de l'esprit par la gymnastique.

Soignons nos biceps! Exerçons nos moelles épinières.

Il n'est que temps, si nous voulons arrêter la décadence à laquelle président le jeu, le cigare et les cocottes.

M. Paz joint du reste l'exemple au précepte.

Il va, le mois prochain, ouvrir un gymnase modèle qui sera inauguré par une fête splendide.

On en recausera.

* *

Les almanachs sont toujours soucieux de nos voluptés. Ils nous annoncent pour je ne sais plus quelle date une éclipse annulaire de lune à trois heures du matin.

Comme on va rire!

* *

Il fait une de ces chaleurs exaspérantes qui excusent tout.

Oui tout.

De plus la chasse est en pleine activité.

Pourquoi me priverais-je du concours de Calino? Ce serait un désintéressement au-dessus des forces humaines.

Calino donc avait été invité par un châtelain de ses amis à venir passer quelques jours en son castel rustique.

Il accepte.

Le soir du premier jour, son ami lui dit :

— Tu sais qu'il y a beaucoup de lapins dans le parc.

— Bah! bonne affaire!

— Oui, si tu veux cette nuit aller à l'affût...

— Non, pas la nuit! Dans l'obscurité je n'aurais qu'à me tirer dessus!....

*
* *

Passe dessus à la rescousse.

Lûtes-vous l'aventure de cet éléphant, pensionnaire d'une ménagerie qui donne en ce moment des représentations dans le midi?

Son cornac lui avait infligé la veille une correction injuste.

Le pachyderme dissimulé ne dit rien; mais le lendemain, tandis qu'icelui regardait d'un autre côté, il fondit sur lui, et...

(Voir pour plus amples détails le *Constitutionnel*.)

Seulement X... a eu un mot pour définir la conduite de l'éléphant.

Il a dit :

— C'est un cas de légitime défense.

*
* *

En fait d'éléphants, j'aime mieux le fait raconté par Plutarque.

Que vous semble de la collaboration de ce vétéran à une nouvelle à la main?

Plutarque donc narre qu'en son temps un montreur de curiosités, Grec, avait également dans sa collection un éléphant dont il faisait l'éducation.

Un jour, il lui avait octroyé une volée de coups de bâton parce que l'animal n'avait pas voulu exécuter correctement un pas de *pyrrhique* qu'il lui enseignait.

Dans la nuit, il entend du bruit dans sa ménagerie, descend en tapinois, et aperçoit la brave bête en train de répéter tout seul la pyrrhique demandée!

*
* *

A ces dames!

L'une d'elles — biche peu farouche — avait cimenté une union sans bail, mais renouvelable à volonté, avec un courtier de la Bourse.

Tout alla pendant la lune de miel. Huit jours.

Mais le courtier était rat, rat, rat.

Toutes les tentatives de la biche ayant échoué sur le chapitre *panier à salade*, elle a fait un coup d'État hier.

Elle a écrit au pingre le billet ci-dessous :

« Monsieur,

« Quand on est assez petit pour refuser une voiture à la femme qu'on aime, on a au moins la délicatesse de ne pas lui parler toujours de ses *remises*. »

Exécuté, le courtier!

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Je ne sais vraiment pas si je suis encore digne de parler au public, car j'ai manqué au plus saint des devoirs : je n'ai point assisté à la première représentation des *Blanchisseuses de fin* aux Folies-Dramatiques. J'aurais pu vous parler quand même de ce vaudeville, mais je préfère faire des aveux complets, car je sais, par la lecture de la *Gazette des Tribunaux*, que c'est là le seul moyen de se faire pardonner un crime. Je n'ai pas toujours été très-gracieux pour M. Harel dans ce journal, mais à qui la faute? Vraiment ce directeur a donné une série d'inepties qui ne pouvaient pas lui attirer les sympathies de la presse.

Il paraît que M. Harel, mieux inspiré, revient enfin aux auteurs qui ont rempli sa salle du boulevard du Temple, et qu'il vient de commander sa revue de fin d'année à M. Henry Thierry, l'un des auteurs des *Canotiers de la Seine*, une des rares études contemporaines qui se maintiendront au répertoire.

Il paraît qu'il fut un temps où le théâtre des Folies-Dramatiques faisait de l'argent avec un simple vaudeville en un acte. Les petites pièces avaient l'avantage de faire des recettes en cas de succès, et de ne point menacer l'existence du théâtre en cas de chute. On a tué le vaudeville en un acte, et le dernier des bouis-bouis veut aujourd'hui jouer de grandes machines. Or, quand deux ou trois grandes machines tombent, elles entraînent M. le directeur dans leur chute. Le plus lourd que l'air ne réussit pas plus au théâtre qu'à la ville.

Le directeur du théâtre des Folies-Marigny, lui, est resté fidèle à la pièce en un acte. En dehors de sa revue de fin d'année, il ne joue que de petits vaudevilles et de légères opérettes. La salle est charmante, la troupe est suffisante et les pièces réussissent souvent. L'autre soir, j'y ai vu un acte que les auteurs intitulent folie aquatique, et qui a eu un certain succès de surprise. Le public ne s'est pas bien expliqué comment deux matelots qui posent le câble transatlantique se promènent au fond de la mer avec plusieurs bouteilles de champagne pour désaltérer les Ondines. Il faut croire que le champagne fait partie de l'ordinaire des matelots anglais qui, chose étrange, se disent nés à Paris, rue Mouffetard. Après ce premier étonnement, on applaudit une musique légère qui n'est, au fond, qu'une médiocre parodie de la manière d'Offenbach. Les jeunes musiciens crient beaucoup contre l'auteur d'*Orphée*, qui, disent-ils, encombre les théâtres; et lorsque enfin on leur offre une scène quelconque, ils n'ont rien de plus pressé à faire que de copier ou d'imiter leur ennemi commun. On fait maintenant de la fausse musique d'Offenbach comme on fabrique de faux tableaux. L'article est fort recherché et il est facile d'attraper les directeurs. A Cologne, la ville natale de Jacques, on compte deux cents Jean-Marie Farina; mais on sait que la seule eau de Cologne véritable se trouve à la place Juilliers, et que la seule véritable musique de Cologne se trouve rue Laffite. Tout le reste ne vaut pas le diable.

Il est pourtant un musicien timide, modeste au possible, le seul qui ait une certaine originalité; il vit ignoré dans un coin de Paris et s'appelle Villebichot : c'est le Meyerbeer de l'Alcazar d'été. Souvent on trouve dans la musique de ce garçon un tour original et qui ne ressemble à rien de ce qui se fait généralement. Assurément, le verre de M. Villebichot est petit, mais enfin c'est son verre à lui. Je n'engage pas M. Perrin à lui confier un opéra en cinq actes, mais je pense que M. Montrouge ferait bien de lui donner un tout petit livret; je suis convaincu que le directeur des Folies-Marigny se ferait trois mille livres de rente en élevant ce compositeur ignoré. Maintenant, M. Montrouge suivra-t-il ce conseil? voilà la question; au théâtre, il faut bien l'avouer, on arrive presque toujours par les relations; il est vrai qu'on ne s'y maintient que par le talent. Eh bien! que M. Montrouge essaye M. Villebichot, et nous verrons bien si je me trompe.

Il est vraiment fâcheux que tant de jeunes musiciens intelligents gagnent à peine leur vie quand deux jongleurs font dix-huit cents francs de recette tous les soirs en exécutant dans une armoire qui n'est même pas à glace un épouvantable charivari. On a beau dire au public que ces jongleries n'ont rien de surnâturel, l'attrait de l'inconnu attire les personnes qui ont envie de voir voler des guitares. Je crois qu'il serait temps de ne plus s'occuper du tout du tambour de basque des frères Davenport; tout le tapage qu'on fait autour d'eux ne sert qu'à augmenter celui qu'on fait dans l'armoire.

Il ne faut pas oublier le mot d'une petite actrice qui me disait un jour :

— Mon cher, pourquoi ne parlez-vous jamais de moi?

— Parce que je ne veux pas dire au public tout le mal que je pense de vous.

— Vous êtes un insolent!

— On me l'a déjà dit, mademoiselle.

Et, comme j'allais me retirer, la petite actrice me retint et :

— Ça ne fait rien, dit-elle, dites du mal de moi, ça me fera connaître.

Il en est ainsi des esprits. Le jour où la presse ne s'occupera plus des frères Davenport, les médiums viendront nous dire :

— Monsieur le journaliste, vous seriez bien aimable de nous abîmer un peu dans votre plus prochain numéro.

ALBERT WOLFF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 509. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 30 Septembre 1865.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

COURSES DE SEPTEMBRE, — par BERTALL.



DISTRIBUTION DES PRIX AU CONCOURS GÉNÉRAL.

Prix d'honneur de dissertation anglo-française, remporté par l'élève *Gladiateur* (Frédéric), né en France, élève de l'institution *Lagrange*.

Nota. — Le jeune Gladiateur par modestie ayant refusé de se laisser couronner, l'émir Abd-el-Kader et les deux sœurs, accompagnés de M. Émile de Girardin, daigneront lui remettre un picotin d'honneur.

COURSES DE SEPTEMBRE, — par BERTALL (suite).



UN PERCHOIR DE COCOTTES.
Ici on joue la poule.



— Nos avoir taojors une supériorité. Dix mille livres sterling de rente en Angleterre, ça vaudra taojors mieux que dix mille livres de rente en France.

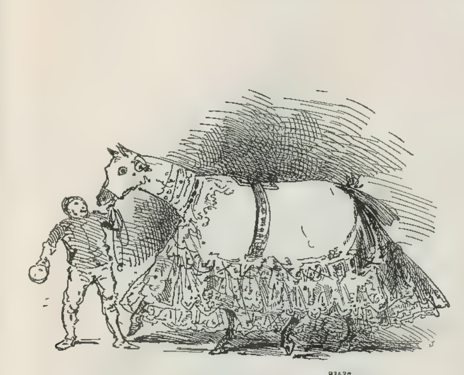
Avec vingt-cinq francs de coke, enfoncé Gladiateur !



Entraînement.

Allée d'entraînement, près l'École militaire.

COURSES DE SEPTEMBRE, — par BERTALL (suite).



23537
Toilette portée par mademoiselle de Chantilly aux premières courses de septembre.



23538
Le vicomte en sera quitte à peu de frais, il en aura tout au plus jusqu'à la cheville.



ACCLIMATATION.
A gagné dix louis avec une poule, il y a tout à penser qu'il va les manger avec une cocotte.

— Regarde ces messieurs, à la bonne heure, leurs dames voient la course; et moi, qu'est-ce que je vois? Ernest, il faut que tu n'aies pas de cœur!

23539
— Ma foi, si je montre mes jambes, tant pis; mais je verrai Gladiateur!

LA FEMME-ANNONCE.

Chez madame veuve Ducormier, quarante ans et rentière.

La bonne vient trouver sa maîtresse.

— Madame, lui dit-elle, il y a là quelqu'un qui désire vous parler.

— Qui ça?

— C'est une dame.

— Son nom?

— Elle m'a dit que vous ne la connaissiez pas.

— Alors pourquoi se présente-t-elle?

— Elle prétend venir pour des renseignements....

— Ah! je devine : c'est pour la dernière bonne que j'ai renvoyée. Vous pouvez faire entrer cette dame.

Arrivée de cette dernière.

— Je vous demande mille pardons, madame, de vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas. Vous venez pour avoir des renseignements?

— Justement. En avez-vous été contente?

— Oui; mais, dans ces derniers temps, j'ai fini par m'en lasser.

— Vous en aviez trop pris. Pensez-vous qu'elle puisse me guérir?

— Vous êtes donc malade?

— J'ai une gastrite comme vous. Mais vous allez mieux.

— Comment savez-vous ça?

— Par les journaux.

— On s'occupe de moi dans les feuilles publiques?

— Certainement, à la quatrième page. Vous ne le saviez donc pas?

— Non certes.

— C'est étrange! Alors vous ne devez pas vous expliquer pour quel motif je suis ici?

— Si fait; vous venez me demander des renseignements sur la dernière bonne que j'ai renvoyée.

— Vous n'y êtes pas du tout, madame. Je viens savoir si vous êtes contente de la *Divine Marmelade* qui, soi-disant, guérit radicalement les mauvaises digestions, gastrites, asthmes, catarrhes, bronchites, phthisies, névralgies, hydropisies, etc., etc., etc.

— Oui, passez et arrivez droit au fait; car vous voyez en ce moment devant vous une femme bien étonnée.

— Je ne crois pas aveuglément à tout ce que me disent les annonces; alors j'ai tenu à voir une personne guérie par cette *Divine Marmelade*.

— Mais, encore une fois, qui vous a envoyée chez moi?

— La réclame.

— Mon nom y figure?

— Au nombre des innombrables personnes guéries par ce remède. Voyez plutôt.

La dame tira un journal de sa poche et lut à haute voix :

— « Parmi les personnes guéries par notre *Divine Marmelade*, nous signalerons M. Dubrancard, capitaine de la garde nationale, qui, depuis trois ans, avait une constip.... » Pardonnez-moi, ce n'est pas ça; ah! voici : « Madame veuve Ducormier, demeurant 207, rue de la Chaussée-d'Antin. Cette dame souffrait depuis plus de dix ans d'une gastrite considérée comme incurable par tous les hommes de l'art. »

— Il y a cela?

— Lisez vous-même.

— C'est pourtant vrai.

— Vous ne souffrez plus?

— Non, mais je suis furieuse de voir figurer mon nom à la quatrième page des journaux. Il n'est pas utile que toute l'Europe sache que je digérais difficilement.

— A votre étonnement, je vois bien que vous ne vous entendez pas avec ce droguiste. Je craignais un moment le charlatanisme. Je cours acheter la susdite marmelade. Excusez-moi, madame, de vous avoir importunée.

La dame se retire en se confondant en excuses.

* * *

Quelques instants après, la bonne annonce le colonel Duroc.

Madame Ducormier cherche à se rappeler quel est ce

COURSES DE SEPTEMBRE, — par BERTALL (suite).



23540

— Mon cher Rastignac, j'ai lu le discours de M. Dupin, j'ai été convaincue. Mon costume vaut huit francs à la Belle Jardinière; j'ai de bons souliers, nous ferons la course à pied : s'il pleut, nous reviendrons en omnibus.

monsieur dont le nom ne lui revient pas à la mémoire; elle finit par penser que c'est un ami de feu son mari qui avait été dans l'armée.

— Pardon, madame, faites excuse si je m'étends sur ce canapé; mais, comme le temps va probablement changer, je souffre beaucoup depuis quelques jours.

— Qui peut me procurer le plaisir de vous voir?

— Ma goutte.

— Vous voulez plaisanter, colonel; vous étiez, je crois, un vieil ami de mon mari.

— Je n'ai jamais connu de Ducormier.

— Alors que venez-vous me demander?

— Si vous êtes vraiment satisfaite de la saleté que vous avez avalée.

— De quelle saleté voulez-vous parler?

— De la marmelade en question.

— Comment! vous aussi, vous venez parce que vous avez lu mon nom dans les annonces des journaux?

N'ai-je pas le droit de me renseigner?

— Ce n'est pas avec ma permission que je figure à la quatrième page des feuilles quotidiennes.

— Si vous ne voulez pas répondre à mes questions, vous avez un satané caractère.

— Monsieur, je vous prie de modérer vos expressions.

— Je suis un peu brutal, excusez-moi; mais j'ai toujours vécu au milieu des camps, et puis je souffre tant!

— Le remède que j'ai pris m'a beaucoup soulagée; mais moi je n'ai pas la goutte.

— Cela ne fait rien; il guérit aussi mon infirmité, à ce qu'il paraît. Vous avez ressenti quelque soulagement; il faut espérer que cette machine-là me fera autant de bien qu'à vous.

— Je vous le souhaite.

— Aïe! aïe! aïe!

— Qu'avez-vous donc?

— Une crise épouvantable; je la redoutais depuis quelques jours. Il me sera impossible de retourner chez moi. Madame, avez-vous un lit à mettre à ma disposition?

— Mais c'est que....

— Soyez tranquille; je vous le payerai ce que vous voudrez. Vous acceptez, merci.

On transporte le pauvre goutteux dans la pièce voisine.

***

En se rendant dans sa salle à manger, madame Ducormier trouve une dame qui attendait le moment d'être introduite.

— Madame, dit l'étrangère, je suis atteinte de la même maladie que vous.

— Encore! s'écrie madame Ducormier.

— Il y a beaucoup de gastrites.

— Je le sais, mais....

— J'ai acheté un pot de la marmelade qui vous a guérie; seulement j'ignore comment il faut la prendre. Vous qui vous êtes soignée pendant quelque temps, vous pouvez me renseigner à ce sujet.

— Il fallait demander un prospectus.

— Je suis très-méfiante et j'aime mieux prendre des informations auprès des malades.

— C'est que je suis très-pressée.

— Quelques mots ne vous retarderont pas beaucoup.

— On avale cette drogue à jeun.

— Quelque temps avant le dîner?

— Oui.

— A cette heure-ci, par exemple?

— A peu près.

— Auriez-vous une cuillère?

— Que voulez-vous faire?

— Je désirerais essayer d'en avaler de suite. Comme vous en avez pris, vous me donnerez du courage. Je suis si craintive pour tout.

Madame Ducormier, qui tient à se débarrasser le plus tôt possible de cette visiteuse, donne la cuillère demandée.

***

Sans perdre une minute, madame Ducormier met son chapeau, saute dans une voiture et se fait conduire chez l'inventeur de la divine marmelade.

— Ah çà! lui dit-elle, vous moquez-vous du monde?

— Que vous ai-je donc fait, madame?

— Vous avez mis mon nom dans les journaux.

— C'est tout naturel, puisque mon remède vous a guérie; vous devez servir de garantie à ceux qui veulent essayer de mon invention.

— Mais je suis importunée depuis le matin jusqu'au soir!

— Je m'en félicite; cela prouve qu'on lit les réclames. Mais il y a un moyen de s'arranger.

— Quel est-il?

— Pour recevoir les personnes qui vont aux renseignements, restez chez vous trois fois par semaine.

***

Madame Ducormier rentre furieuse chez elle.

LA BONNE *effarée.* — Ah! madame, quelle aventure!

— Qu'y a-t-il?

COURSES DE SEPTEMBRE, — par Bertall (suite).



RETOUR ÉCONOMIQUE DES COURSES, D'APRÈS UN SYSTÈME PRÉSENTÉ PAR M. DUPIN.

— Vous savez, votre goutteux....
— Eh bien!
— Sa *machine* lui est remontée, et il vient de rendre le dernier soupir!

A. Brémond.

DE PLUS CHER EN PLUS CHER.

Plus moyen d'offrir à une femme une douzaine d'huîtres et son cœur.

Le cœur passe encore; mais quant aux huîtres, il ne faut plus y songer.

Une douzaine vaut aujourd'hui un franc vingt-cinq; il y a dix ans elle ne coûtait que trente centimes.

Les prix ont varié, comme vous le voyez.

Le *Journal amusant* a déjà versé d'abondantes larmes à propos de cette augmentation exorbitante.

Quand on voudra faire un joli cadeau à une femme on lui offrira les perles dans les huîtres.

Les millionnaires seuls pourront se permettre ce luxe.

Il serait curieux de comparer ce que coûtait un dîner il y a quinze ans, ce qu'il coûte aujourd'hui, et ce qu'il coûtera dans quelques années.

Le *Journal amusant* est curieux de se livrer à ce travail et il remonte à

1845.

Deux amoureux dînent en cabinet particulier.
LE GARÇON. — Que faut-il servir?
UN JEUNE HOMME. — Que veux-tu manger, Julie?
MADEMOISELLE JULIE. — Des huîtres, un homard et un perdreau rôti.
LE GARÇON. — Et quel vin?
LE JEUNE HOMME. — Du châblis.
LE GARÇON. — Ordinaire ou supérieur?
— Combien coûte l'ordinaire?
— Soixante centimes.
— Et le supérieur?
— Quatre-vingts centimes.
— C'est cher, mais enfin je me fends, de l'extra.
A la fin du dîner on apporte l'addition :

Huîtres, deux douzaines. . . .	0 fr.	60 c.
Potage.	0	40
Homard.	0	75
Perdreau rôti.	2	»
Châblis, deux bouteilles. . . .	1	60
	5 fr.	35 c.

MADEMOISELLE JULIE. — Sapristi!... comme c'est cher!
LE JEUNE HOMME. — On peut bien se payer un petit régal de temps en temps, ma famille m'a envoyé de l'argent.

en 1855.

Même restaurant. — Autre couple.
Le même menu que ci-dessus est commandé.
On apporte l'addition.

Deux douzaines d'huîtres. . . .	1 fr.	60 c.
Potage.	»	80
Homard.	1	50
Perdreau.	5	»
Châblis, deux bouteilles. . . .	3	20
Total.	12 fr.	10 c.

LE MONSIEUR. — Ce restaurant n'est pas bon marché.
LA DAME. — Ce que l'on donne n'est pas mauvais, il faut être raisonnable.

en 1865.

Même maison.
LA DAME. — Pour combien en avons-nous?
LE MONSIEUR. — Vingt francs vingt centimes.
— Ça n'est pas donné... Détaille chaque chose.
Le monsieur lit l'addition :

Deux douzaines d'huîtres. . . .	2 fr.	50 c.
Potage.	1	50
Homard.	3	»
Perdreau rôti.	7	»
Châblis, deux bouteilles. . . .	6	20
	20 fr.	20 c.

en 1875.

LE GARÇON. — Monsieur, voici l'addition.
LE MONSIEUR. — Comment!... quarante-deux francs quatre-vingts : deux douzaines d'huîtres, un potage, un homard, un perdreau rôti et deux bouteilles de châblis?
LE GARÇON. — Oui, monsieur.
— Vous faites payer vos huîtres cinq francs la douzaine?
— C'est le prix.
— Et un perdreau quinze francs?
— Tous ces jours derniers, nous les comptions dix-sept francs; mais, comme il est arrivé beaucoup de gibier depuis hier, nous avons baissé les prix.
— Alors, tant mieux pour nous.

en 1885.

UNE DAME. — Tu me mènes au restaurant aujourd'hui?
UN MONSIEUR. — Oui.
— Nous ferons un petit dîner très-simple.
— Que veux-tu manger?
— Nous prendrons deux douzaines d'huîtres, un potage, du homard, un perdreau rôti et deux bouteilles de châblis.
— Attends-moi un instant.
— Que vas-tu faire?
— Chercher quelque chose dans cette maison.

COURSES DE SEPTEMBRE, — par BERTALL (suite).



— Regarde donc, mon ami, comme ces dames sont distinguées! je vais me faire faire une toilette comme ça pour aller le dimanche à la messe, quand nous serons de retour à Aubenas.

Le monsieur se rend au Mont-de-piété.

L'EMPLOYÉ. — Que désirez-vous, monsieur?

LE MONSIEUR. — Je viens déposer ma chaîne et ma montre. Combien m'en donnez-vous?

— Cent francs.

— Que ça?

— Pas un sou de plus.

— Sapristi!.... je n'aurai pas assez pour payer mon dîner. Car il paraît que les huîtres coûtent quinze francs la douzaine. Enfin je n'en prendrai qu'une douzaine et demie et je serai chien sur la question du pourboire.

A. MARSY.

FANTASIAS.

Je passais hier sur le bord de la Seine.

Un nombreux attroupement était échelonné sur les deux berges. On se penchait avec avidité. Je m'empressai de m'informer auprès d'un des agglomérés.

— Monsieur, que regarde-t-on ainsi?

— Monsieur, me répondit-il, la Seine est si basse qu'on en voit le fond. Aussi a-t-on profité de cette occasion pour en retirer tout ce qui est tombé dans l'eau depuis quelque temps.

— Ah bah!

Je me penchai à mon tour, et je vis ainsi retirer successivement :

L'armoire des *Deux Frères*,

Le manuscrit des *Deux Sœurs*,

Les taureaux de carton de l'Hippodrome,

La lettre adressée par M. Perrin en réponse à son orchestre,

Le portrait-carte de Rigolo,

Les œuvres complètes de Léonie Leblanc,

Le dernier volume de M. Amédée de Césena dédié aux *belles pécheresses*....

Quand je suis parti, on faisait toujours de nouvelles découvertes.

Mais j'en avais assez.

***

Peut-être, si j'étais resté davantage, aurais-je vu encore retirer les poésies d'Abd-el-Kader.

De divers côtés on a tiré des feux d'artifice de réclames en l'honneur du talent d'écrivain de l'ex-émir.

Puis, comme pour forcer l'admiration et la prendre à la gorge, on y a ajouté des citations.

O pavés de l'ours!

Il fallait supprimer au moins les échantillons.

Dans un de ses accès de lyrisme, célébrés par ses thuriféraires, Abd-el-Baour ou Kader-Lormian, si vous l'aimez mieux, s'écrie, en s'adressant à une femme (dont j'ignore le numéro d'ordre dans ses affections polygames) : « Je voudrais être tes pantoufles rouges pour te préserver des ronces! »

Sans doute c'est gentil, je ne dis pas non. Pantoufles rouges est suave en diable. Mais l'orientalisme a tout de même fini son temps.

Ces choses-là et les guitares des Davenport, ça fait la paire.

***

A propos de ces deux possédés, qui annoncent sur leurs affiches des *phénomènes de cabinet* — à l'instar des puddings, — un lyrique national a enflé ses pipeaux.

On débite à travers Paris le *Naufrage d'Avant-Port* en deux manifestations.

Je ne conteste nullement le mérite de cette parodie; mais je voudrais bien savoir pourquoi l'auteur appelle *spirits*, au lieu de *spirites*, ces messieurs les jongleurs.

Spirits en anglais, je veux bien; mais, de ce côté-ci de la Manche, quoique *spirits* s'accouple avec *Paris*, la rime n'est pas une raison.

***

J'ai fait une remarque.

Le bulletinier financier du *Temps* s'appelle *Gagne*.

L'avis est consolant.

Mais les conseilleurs ne sont pas les payeurs.

***

Nous allons finir par devenir immortels si les médecins se réunissent si souvent en congrès.

Pour le moment, c'est à Bordeaux que vont se tenir les grandes assises du *saignare* et *purgare*.

Il y a au moins soixante orateurs inscrits pour parler chacun sur une maladie différente.

Comme c'est égayant pour nous!

***

Une science nouvelle.

On la nomme l'*Odontomancie*. Production à l'usage des personnes qui n'ont pas usé dix ans de culottes sur les bancs universitaires : « L'art de dire la bonne aventure par l'inspection des dents. »

L'expérimentateur du système opérait l'autre jour en public.

COURSES DE SEPTEMBRE, — par Bertall (suite).



UNE CHAISE POUR MADAME LA PRINCESSE.
Steeple-chaise couru par gentlemen-riders.

Il tire un horoscope, définit le caractère, les goûts et cætera d'une dame de l'assistance :

— Comme c'est cela! s'écrient les admirateurs de l'*Odontomancie* en chœur.

— Pardon, désolé de vous désabuser, intervient le mari de la dame, un esprit fort; mais ma femme a oublié de vous dire qu'elle a un râtelier.

***

On lit sur l'affiche de l'Hippodrome :

Fours de l'année 1865.

— C'est donc les mémoires de M. Arnault! s'est exclamé un Gavroche.

***

Vous connaissez X....

Un type parisien.

C'est le lanceur par excellence. Incapable de progresser lui-même, il a déjà édifié vingt réputations pour ses amis.

Dès qu'il le veut, il invente une célébrité en un tour de main.

Et lui reste toujours stationnaire.

Quelqu'un l'a défini.

— X... c'est l'homme de tout Paris qui fait le mieux le chemin des autres.

***

Les petits livres interlopes vont leur train.

On en annonce encore une série.

Dans la quantité j'en remarque un qui s'appelle :

Les Nuits du quartier Breda.

Si ce livre-là est aussi assommant que ses devanciers; ce qui est plus que probable, ces nuits-là ne seront pas sans sommeil pour les lecteurs.

***

On va élever une statue à Buffon, à Montbard.

Aimez-vous les statues? on en met partout et encore ailleurs.

Mais qu'on nous permette une petite réclamation.

Buffon — on ne le dit pas assez — n'a écrit qu'une partie de ses œuvres.

Il eut quatre ou cinq collaborateurs.

C'était le Dumas de l'histoire naturelle.

Pourquoi ne pas penser au moins pour un petit buste, à Daubenton, le Maquet de la chose?

***

L'aventure vaut la peine d'être contée en détail.

M. Z... habite une charmante propriété aux environs de Paris.

L'autre soir, il s'était attardé à fumer dans son jardin, quand tout à coup une ombre se dessine à cheval sur le mur mitoyen.

Un voleur?

M. Z..., qui n'est pas poltron, attend.

L'ombre observe et, se croyant seule, descend le long du treillage. C'est un homme, un homme jeune, à ce qu'il semble.

L'inconnu, une fois à terre, se dirige vers un taillis sombre, et M. Z... entend un dialogue s'engager à voix basse entre l'escaladeur et la femme de chambre de son épouse.

Plus de doute! Il s'agit d'un rendez-vous; galanterie d'office.

M. Z..., le lendemain matin, congédie la soubrette, puis fait venir son jardinier-concierge.

— Jérôme, vous ne gardez pas bien la maison.

— Comment!

— Un homme a pénétré ici cette nuit.

— Je le savais bien; et c'est pas la première fois encore.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti?

— Dame!

— Parlez.

— Dame! monsieur, je croyions que c'était pour madame!...

***

Je cheminais non loin de la colonnade de la Bourse.

Devant moi marchaient deux citoyens d'allure louche qui semblaient se faire de très-intimes confidences.

Le Ciel m'est témoin que je ne pensais pas à les écouter.

Comment advint-il que je les entendis malgré moi? Je ne sais trop; mais le fait est constant.

Et l'un parlant à la personne de l'autre :

— Tu comprends la combinaison?

— Pas très-bien.

— C'est cependant une affaire simple comme bonjour.

— Explique.

— Je fais une opération fictive.

— Sous ton nom?

— Pas si bête.

— Alors il te faudra quelqu'un?

— Certainement.

— Qui?

— J'ai pensé à X...

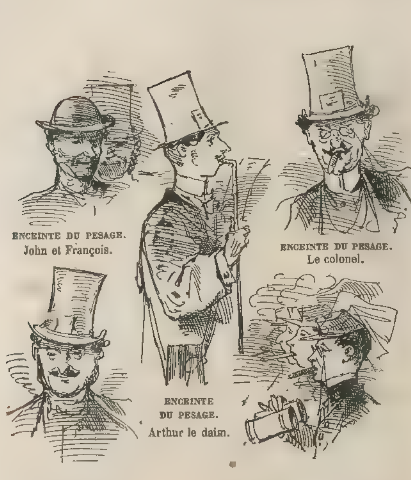
— Allons donc!

— Je crois qu'il voudra bien se prêter à...

— Se prêter... allons donc!... se vendre, à la bonne heure!

Pierre Véron.

COURSES DE SEPTEMBRE, — par Bertall (fin).



ENCEINTE DU PESAGE.
John et François.

ENCEINTE DU PESAGE.
Arthur le daim.

ENCEINTE DU PESAGE.
Le colonel.

ENCEINTE DU PESAGE.
Le maquignon.

23544

D'abord les pions sont en vacances, et s'ils ne sont pas contents, on la leur fait à l'oseille!...



23545

STEEPLE-CHASE POUR GENTLEMEN-RIDERS.

— Mon bébé, je t'ai apporté une plume et de l'encre pour que tu me fasses ton testament; si tu montais à cheval sans cela, parole d'honneur, je serais trop inquiète!...

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Chaque costume se vend 40 centimes, et 45 centimes expédié franco. — Toute personne qui en achètera au moins 50 les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

Tous ces costumes sont dessinés d'après nature, gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.



FEMME DE TARASCON.

Notre collection compte dès aujourd'hui **443** costumes. Nous expédions une feuille coloriée (à titre d'échantillon) et le Catalogue détaillé des costumes déjà publiés à toute personne qui nous en fait la demande *franco*, et qui joint à cette demande 50 centimes en timbres-poste. — Adresser les lettres à M. E. Philipon, 20, rue Bergère.

Nous ne pouvons donner dans le journal qu'une idée de la bonne exécution de nos costumes. Chaque feuille de notre collection est imprimée en taille-douce sur un très-beau papier, et coloriée avec soin.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 511. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 14 Octobre 1865.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

LES AMIS TERRIBLES, — par BERTALL.



— Mes amis, mes bons amis, tâchez de me laisser mes bottes !

LES AMIS TERRIBLES, — par Bertall (suite).



Pour la femme de son ami, qu'est-ce qu'on ne ferait pas?

23564

— Mais sapristi, mon cher, tâche donc de te faire faire des habits qui me soient moins étroits!





23565

— Chère madame, si vous saviez quel affreux cancre c'était que votre cher mari, quand nous étions ensemble au collége!



23566

— Ce sont les portraits de famille de notre hôte; ils doivent lui être bien chers?

— Mais pas trop; c'est moi qui les lui ai achetés l'année dernière aux commissaires-priseurs, ça ne lui revient pas à plus de cinquante francs la pièce.



23567

PRÉSENTATION.

— Mon cher comte, je vous présente M. Durand, mon camarade de collége, un jeune homme très-distingué, le fils d'un épicier du faubourg Saint-Germain.



23568

— Commandant, vous avez insulté mon ami, et je vous déclare que vous aurez affaire à lui.



23569

— C'est ce polisson de chat qui est venu gratter la terre dans les plates-bandes, il faut que je lui donne une leçon.

LES AMIS TERRIBLES, — par BERTALL (suite).



Jugeant convenable, parce qu'il a été invité à venir passer quelques jours à la campagne, de faire un doigt de cour à la femme du maître de la maison.

BONHEUR DE SE REVOIR.

Mais voyez donc avec quelle fougue, quelle impétuosité, Jules Bergerac fend la foule de ce grand foyer en plein air qu'on appelle le boulevard des Italiens!

Il pique droit devant lui, vent arrière, sans se soucier des yeux furibonds, des mots blessants que lui vaut sa manière de se diriger à travers ses semblables.

— Le butor!

— Le cuistre!

— Animal! Eh! animal!

Cette dernière apostrophe est lancée par un grand garçon plus rageur que les autres, qui court après Bergerac en essayant de l'arrêter.

Il y parvient en se cramponnant au bras du cerf agile.

— Monsieur, cette façon de heurter le monde me déplaît.

— Monsieur, je m'en... Tiens, c'est toi, Jouvence.

— Bergerac!... Ah çà, pourrais-tu me dire dans quelle civilité puérile et honnête tu as appris à écraser ainsi ton prochain?

— Mon cher, elle est rentrée à Paris, elle m'attend; car c'est aujourd'hui le jour fixé par elle pour nous revoir, et, tu comprends, l'impatience, l'amour!... J'ai des ailes partout! Adieu, adieu!

— Encore un mot.

— Volontiers, mais tu courras à côté de moi pour me le dire. Non? Tant mieux, j'irai plus vite.

Jules reprend son élan et replonge de plus belle son étrave dans le flot humain.

Il s'arrête devant une belle maison de la rue de la Chaussée-d'Antin, passe rapidement sous la porte en jetant au concierge le nom de madame Delpierre, et se trouve en deux bonds au premier étage.

Il tire le cordon du timbre et maudit cette sonnette sans âme, qui n'a qu'un coup sec, toujours le même, au service de ceux qui la sollicitent. Ah! quel joli carillon il aurait exécuté avec un instrument plus bavard!

La soubrette vient lui ouvrir; elle sourit, c'est de bon augure.

— Madame, est-elle visible?

— Je ne sais pas, monsieur, je vais le lui demander.

En attendant le moment d'être introduit, le cœur de Jules bat délicieusement. Il va revoir celle pour qui.... celle que... celle enfin...

— Si monsieur veut entrer?

Je le crois pardieu bien qu'il le veut!

La femme adorée est dans un négligé savant.

— Je suis accouru, madame...

— Ah! c'est vous, monsieur Bergerac.

— Oui, madame... On ne vous avait donc pas dit mon nom?

— Si, si... je suis tellement occupée... je vous demande pardon de continuer, mais il le faut, je prends ma leçon de guipure...

En effet, madame Delpierre n'est pas seule; une demoiselle de magasin est en train de l'initier aux mystères de la broderie de ces petits carreaux si fort à la mode aujourd'hui.

Jules, désolé de ce tête-à-tête à trois, donne à ses sourcils des ondulations terribles. Travail inutile, on ne lève pas les yeux sur lui.

— Vous ne vous asseyez pas?

— Je craignais...

— Du tout, vous ne me gênez en rien... — Vous dites donc, mademoiselle, qu'il faut passer le fil en dessous d'abord?

— Oui, madame, avant de commencer votre point de chaînette.

— Ah! je comprends.

L'explication continue et menace de se prolonger. — Ah çà, se dit Jules, est-ce que ça ne va pas finir? Comment! après deux mois d'absence, elle me reçoit en faisant des points de chaînette. Si je m'en allais?... Bête! je le voudrais que je ne le pourrais pas.... Dieu me pardonne! elle est encore embellie.

— Vous vous ennuyez, monsieur Bergerac?

— Oh! madame... seulement je...

— Maintenant le point de chaînette, mademoiselle, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— C'est singulier comme ce point de chaînette m'agace, se dit l'amant vexé, je ne le connais pas, mais il me déplaît souverainement!

— J'ai eu beaucoup de succès à Vichy, monsieur Bergerac.

— Cela ne m'étonne pas, madame, le contraire me...

— Et maintenant le point à la reine, je crois?

— Si vous voulez, madame.

— C'est à mademoiselle que je parle.

— Ah! très-bien.

Les moustaches de Jules sont mordues avec rage. — Ah! c'est trop fort! c'est une gageure... si je la lui faisais perdre en m'en allant... Oui, mais pour cela il faudrait s'en aller... Jamais!

Enfin la leçon est terminée. Jules respire, la porte du salon s'est refermée sur la brodeuse.

L'amoureux pousse un soupir en mineur et s'écrie en voix de tête : — Oh! Valentine!...

— Voulez-vous bien vous taire! A-t-on jamais vu crier comme ça? dit madame Delpierre sèchement.

— C'est plus fort que moi, mon ange!

— C'est aussi beaucoup trop fort pour moi. Vous savez, j'ai eu du succès à Vichy.

CHASSE ET PÊCHE, — par Baric.



— Qu'est-ce que vous pechez là?
— Oh! j' pêche du *verron!* un méchant poisson qu'est d'un maigre, qu' c'est défendu d'en avoir en Seine : c'est pour ça que j'en pêchons!
— Mais vous avez là, dans ce panier, des brochets, des barbillons, des perches....
— Dans c' panier?... oh! c'est que je les aurai attrapés sans le vouloir!... je ne voulais, ben sûr, prendre que du *verron!*



— Avez-vous quelque chose à réclamer contre le procès-verbal?
— Non, monsieur, l' garde a fait son devoir.
— On tiendra compte de cette parole!...
— C'est moi qui suis un serin de m'être laissé prendre... une autre fois, j'y ferai plus attention!
— Vous gâtez votre affaire!



— Mais vous disiez qu'il y avait de belles carpes dans la fosse avant de la pêcher... et je ne vois là que des gardons!
— Ah! c'est qu'elles sont devenues si maigres, qu'alles n'ont, en varité, p'us que la tête!



— C'est du gibier à jeter!
— Comment?... acheté!...
— Oh! mon Dieu! oui!...
— Apprenez, madame, que je n'achète jamais le gibier que je tue!...
— Je ne dis pas *acheté!* je dis *à jeter,* tant il est avancé!...

— Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire.

— Et cela vous contrarie de me l'entendre répéter?

— Pas précisément, mais...

— J'ai considérablement augmenté le nombre de mes connaissances.

— En femmes?

— Non, en hommes.

— Ah!

— Mon salon ne désemplira pas cet hiver.

— On vous a fait la cour!

— J'en étais fatiguée.

— Il fallait revenir plus tôt.

— Non, je m'amusais là-bas.

— Vous n'étiez pas fatiguée alors; il faut être logique.

— Allez-vous me chercher querelle?

— Dieu m'en préserve!... Vous êtes si belle, ma Valentine!

— J'ai été revoir l'*Africaine,* la semaine dernière.

— Comment! on l'a jouée à Vichy?

— Non, ici.

— Ici! ici!! Mais vous êtes donc revenue depuis huit jours?

— Depuis quinze.

— Et vous m'avez laissé tout ce temps sans me prévenir? Ah! madame!

— Il fallait passer chez moi demander au concierge.

— Mais vous m'aviez enjoint de ne venir qu'aujourd'hui; vous ne deviez rentrer à Paris qu'hier soir.

— J'ai changé d'avis, voilà tout.

L'idée que son joli monstre est de retour depuis quinze jours et qu'il a dédaigné de lui en faire part horripile le jaloux. Il se lève, marche à grands pas en se cognant un peu partout.

— Vous allez rester tranquille, n'est-ce pas?

— Oui, madame, je me rassieds

Jules se pose en face de madame Delpierre et lui dit d'une voix profonde et pleine d'amertume :

— Je viens de faire une réflexion bien cruelle, madame.

— Voyons votre réflexion.

CHASSE ET PÊCHE, — par Baric (suite).



23575

— Vous vous êtes livré à la pêche en temps de frai?
— Si on peut dire ça! y faisait une chaleur hydropique!
— Vous avez pêché à l'époque où les poissons frayent, si vous aimez mieux?
— V'là qu'est p'us fort arrière et prouve que je ne sais pas pêcher, puisque je n' sais s'ment pas c' que c'est que de pêcher comme vous dites!...



23576

— Ah! pour le coup, j' t'y prends à pêcher!
— Ah! parguienne, vous vous trompez joliment!
— Tu vas dire que tu n' pêches pas?
— Je pêche sans pêcher! j'essaye, quoi!
— Est-ce que c'est pas tout d' même?
— Nenni! pêcher, c'est prendre du poisson, et j' n'en prends, magd' foi point!...



23577

Essayant de mettre en pratique le moyen de prendre les becasses enseigné par les gars berrichons.



23578

Moyen infaillible de surprendre le lapin à sa rentrée dans son terrier : y entrer avant lui, si toutefois vous pouvez.

— C'est que depuis mon entrée ici je n'ai point eu l'aumône d'un regard; vous n'avez pas daigné lever les yeux sur moi une seule fois!

La coquette part d'un éclat de rire.

— Eh bien, est-ce que je ne vous connais pas?

— Ah! Valentine, ce mot est cruel!... Dites que vous ne m'aimez plus; je préfère cela.

— C'est M. de Montreuil qui a eu l'esprit de m'envoyer une loge pour l'Opéra.

— Où il vous a accompagnée?

— Nécessairement. Mais je lui ai rendu sa politesse...; il a dîné ici deux fois.

Jules rugit en dedans. Chose horrible, il pense à se faire naturaliser Tartare, pour avoir le droit de battre les femmes.

— Allons, bon! s'écrie madame Delpierre, voilà que j'ai encore oublié ce malheureux point de chaînette! Vous ne le sauriez pas, par hasard?

— Le point de chaînette? Non, madame; mais je vais l'apprendre.

— Vous partez?

— Oui, non, oui! oui!!...

— Ah mon Dieu! il est inutile de le crier si fort.

— Adieu, madame, adieu, coquette! Vous ne me reverrez jamais!

— Jamais..., c'est bien long.

— Si je connaissais un mot d'une plus grande longueur, je l'emploierais.

Disant cela, Jules se rassied.

— Eh bien! vous ne partez pas?

— A moins que vous ne me chassiez!

— Non, non.... Seulement je vais m'habiller; M. de Montreuil doit venir me chercher pour me conduire quelque part, je ne sais plus où. Au premier jour, n'est-ce pas?

L'amant évincé descend en chancelant les marches de l'escalier. Le portier est sur le seuil de sa porte; à sa vue, une idée de meurtre traverse le cerveau de Bergerac.

— Non, ce serait bête, se dit-il; je n'ai jamais été amoureux de cet homme et il ne m'a jamais juré une fidélité éternelle. Passons!

Sur le boulevard, il jette des regards farouches à droite et à gauche. Petite querelle lui ferait grand bien.

O bonheur! il est heurté violemment par un grand diable qui court dans la foule.

— Animal! Eh! animal!... crie-t-il au brutal.

Celui-ci s'arrête; c'est Jouvence.

— Tiens, dit-il, les rôles sont changés; c'est moi qui te heurte et c'est toi qui prends la mouche. Mais qu'as-tu donc?... Tu es vert.

— Ce n'est pas assez...; je devrais être bleu!

— Est-ce que ta belle....

— Trahi! bafoué! foulé aux pieds! déchiré en mille miettes!

— Bigre!

— Les eaux de Vichy l'ont guérie de son amour.

— Elle ne t'aime plus?

— Plus du tout; et c'est Montreuil qui prend la suite de mes affaires. Oh! ce Montreuil!... que n'est-il une pêche!... avec quel plaisir je l'écraserais!

— Voyons, calme-toi. Il faut te distraire.

— Oui, répond le malheureux Bergerac avec un rire nerveux, je vais me mettre à broder et à apprendre le point de chaînette. Ha! ha! le point de chaînette! Tu sais, on prend le fil en dessous.

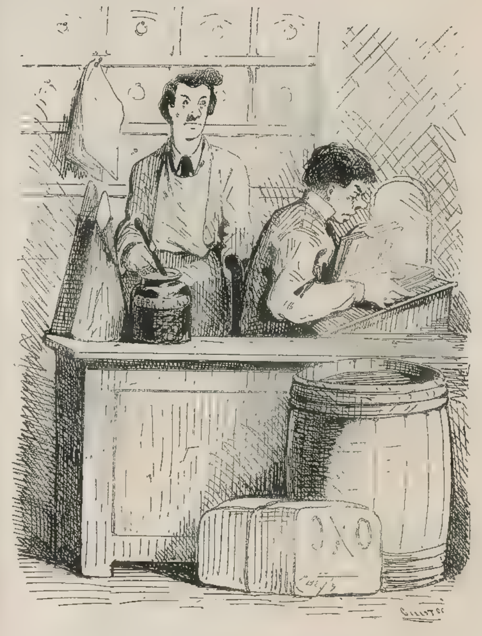
Louis Leroy.

PAR-CI, PAR-LA, — par P. Beyle.



23579

— Ju'ien est l'ami d'Anatole ; Anatole aime Clara.
— Eh bien?
— Eh bien! Clara les aime tous les deux.



23580

— Sapristi!... je ne me rappelle pas s'il faut deux T à castonade! et le dictionnaire qui ne le marque pas!

UN DRAME DANS LA SEINE

IL Y A QUELQUES SEMAINES.

UN GOUJON ASTRONOME. — Mes chers amis, je vous prie de m'écouter, car, si je vous ai réunis ici, c'est pour vous annoncer une nouvelle de la plus haute importance.

TOUS LES GOUJONS. — De quoi est-il question?

PREMIER GOUJON. — Nous avons sans doute à craindre quelque nouvel engin inventé par les pêcheurs?

LE GOUJON ASTRONOME. — Non; mais j'ai consulté les astres, et je vous prédis une très-grande sécheresse.

DEUXIÈME GOUJON. — Qu'est-ce que cela peut nous faire? Il y aura toujours de l'eau dans la Seine.

L'ASTRONOME. — C'est ce qui vous trompe. Le lit de ce fleuve sera bientôt à sec en plusieurs endroits : je vous engage donc à vous enfouir dans les profondeurs de ce fleuve et à ne pas les quitter tant que la pluie ne tombera pas. Maintenant que je vous ai avertis, ne commettez pas d'imprudence.

TROISIÈME GOUJON. — En voilà un prophète de malheur!

UN LOUSTIC. — Voyez-vous monsieur qui a pris la succession de Mathieu (de la Drôme)!

PLUSIEURS GOUJONS. — Appelons-le Mathieu de la Seine.

TOUS. — Oui, oui!

Grande hilarité sur toute la ligne; le goujon astronome s'en va vexé.

AUJOURD'HUI.

Une famille de goujons se trouve presque à sec sur un petit monticule de sable, au milieu de la Seine.

LA FEMME. — Mon ami, regarde donc comme l'eau se retire de nous.

LE MARI. — Plongeons.

LA FEMME. — J'ai essayé plusieurs fois, et je ne trouve toujours que le sable.

UNE JEUNE GOUJONNE. — J'ai peur, moi.

UN GOUJON MOUTARD. — Moi aussi.

LA FEMME. — La prédiction de notre astronome se réaliserait-elle?

LE MARI. — Non, c'est impossible; dans les annales de ce fleuve on n'a jamais enregistré une baisse aussi extraordinaire.

LA JEUNE GOUJONNE. — Qu'allons-nous devenir? Le ciel est pur, il ne tombera pas d'eau de sitôt.

LA FEMME. — Il se dégage de tous ces égouts une odeur infecte.

LA JEUNE GOUJONNE. — Des enfants traversent le fleuve à gué.

LE MOUTARD. — Ils vont venir nous prendre à la main pour nous faire frire.

LA FEMME. — Ah ciel!

TOUS. — Qu'y a-t-il?

LA JEUNE GOUJONNE. — Qu'as-tu vu?

LA FEMME. — Ne regarde pas, mon enfant; cache-toi dans mes nageoires. (*Bas à son mari.*) Aperçois-tu tous ces cadavres de nos semblables qui flottent là-bas sur l'onde?

LE MARI. — C'est horrible! Mathieu de la Seine avait raison; pourquoi ne l'avons-nous pas écouté?

LA JEUNE GOUJONNE. — Maman, j'ai soif.

LA FEMME. — Tâche de humer ce sable humide.

LA JEUNE GOUJONNE. — Cela ne suffit pas pour me faire vivre : l'air m'étouffe.

LA FEMME. — Pauvre enfant!

LE MARI. — Voir ainsi souffrir les siens et ne pouvoir les secourir : c'est affreux!

LA JEUNE GOUJONNE. — Nous sommes complétement à sec maintenant.

LA FEMME. — Où est ton frère?

UNE VOIX *sortant d'un soulier.* — Je suis ici, maman.

LA FEMME. — Où ça?

LE MOUTARD. — Dans ce soulier qui, comme nous, se trouve à sec sur ce sable; mais il a conservé de l'eau, et je barbotte en ce moment comme un bienheureux.

LA FEMME. — C'est le ciel qui nous envoie ce soulier. Mon enfant, y a-t-il une place pour ta sœur?

LE MOUTARD. — Il y en a pour tout le monde.

LE MARI. — Nous sommes sauvés! Merci, mon Dieu!

LE MOUTARD. — Allons, bon!

LA FEMME. — Qu'arrive-t-il?

LE MOUTARD. — Le soulier fait; il y a un trou dans la semelle, et, avant un quart d'heure, je serai tout aussi à sec que vous.

LA FEMME. — Malédiction!

LA JEUNE GOUJONNE. — Maman, je me sens mourir!

LA FEMME. — Non, mon enfant; sois forte, tu auras de l'eau avant peu.

LA JEUNE GOUJONNE. — Je souffre bien, va.

LE MARI. — Ah! voici le goujon astronome. Il nage dans un courant assez profond.

LA FEMME. — S'il pouvait nous venir en aide!

LE MARI *appelant.* — Ohé! l'ami!

LE GOUJON ASTRONOME. — Que me voulez-vous?

LE MARI. — Secourez-nous, je vous en supplie!

L'ASTRONOME. — Ça m'est impossible.

LA FEMME. — Sauvez au moins notre fille. Si vous faites cela, nous vous l'accordons.

L'ASTRONOME. — Je ne veux pas me marier.

LE MARI. — Nous allons l'attacher à ce roseau, et vous l'attirerez facilement à vous.

L'ASTRONOME. — Je refuse.

LE MARI. — Vil égoïste!

L'ASTRONOME. — Comment!... vous osez dire aujourd'hui que je n'ai pas de cœur! Mais, il y a quelques semaines, je me suis empressé de vous prévenir; je vous ai annoncé le danger, vous m'avez raillé. Vous êtes punis en ce moment pour vous être moqués de la science. Vous êtes victimes de votre scepticisme. Adieu, et que votre agonie ne soit pas de longue durée.

LA FEMME. — Il s'éloigne, le lâche!

PAR-CI, PAR-LA, — par P. Beyle (suite).



23581

— Comment! un simple petit clerc porter des lunettes!!! Et moi qui suis notaire, qu'est-ce que je porterai donc, des télescopes?



23582

— Deux pour un sou, les régalias; fumez le régalia, deux pour un sou... (*A part:*) Ça n' vous f'ra pas d' mal, c'est du foin; les chevaux en mangent.

le mari. — Il a raison de nous abandonner, car nous sommes les seuls coupables.

la jeune goujonne. — Mon père!... ma mère!... je meurs!...

Tableau déchirant.

A. Marsy.

MOINS CHER QU'AU BUREAU.

Vous passiez sur le trottoir du boulevard. Vous en souvenez-vous?

Un homme s'approche de vous.

Je mentirais si j'affirmais que sa toilette était rédigée conformément aux préceptes de la dernière gravure de modes.

Je mentirais si j'insinuais que son organe avait les suavités de la voix de Patti (Adelina).

Je mentirais si je prétendais que son haleine faisait concurrence au nard et au jasmin.

Je mentirais si je soutenais que son langage était aussi correct qu'un chapitre de Villemain.

Mais là n'était pas la question.

Cet homme avait un *Sésame, ouvre-toi!* pour trouver le chemin de votre cœur.

Et vous ne prîtes garde ni à sa mise ravagée, ni à son enrouement chronique et alcoolique, ni à ses bachiques émanations, ni à ses cuirs accidentels.

Car il vous disait :

— Monsieur, des billets *moins chers qu'au bureau!*

Sur quoi vous le suivîtes convaincu jusqu'au prochain cabaret, la Bourse et la Banque de ses collègues.

La négociation se conclut, et....

Et vous vous rappelez encore l'indigeste mélodrame ou l'absurde vaudeville que vous eûtes à subir dans cette soirée néfaste.

Que voulez-vous?

Moins cher qu'au bureau!...

***

C'est l'histoire en raccourci de tous les bons marchés d'ici-bas.

Deux et deux faisant quatre pour tout le monde, il est puéril de croire à tous les *moins cher qu'au bureau d'ici-bas.*

On y croit pourtant.

Voici deux commerçants.

Le premier se contente de se livrer honnêtement et sans grosse caisse à son négoce, déclarant naïvement, quand on lui demande des rabais absurdes, qu'il ne peut vendre à perte.

Le public déserte sa boutique.

Le second, au contraire, fait annoncer par la voie de la réclame qu'il donne ses marchandises à des *prix fabuleux.*

Quatre-vingt-quinze pour cent au-dessous du cours!

Vous connaissez la formule.

Il lui en coûte, pour faire publier ce mensonge à toutes les quatrièmes pages, cinquante mille francs par an.

Cinquante mille francs à prélever sur la poche des badauds!

N'importe!

Ceux-ci accourent en foule. Il faut des gardes à pied et à cheval pour arrêter l'élan des populations qui assiégent le magasin.

Dindons de Panurge, vous m'en direz des nouvelles dans un mois!

La laine était du coton; les étoffes bleues sont devenues jaunes dès que le soleil s'est mis à les regarder en face.

Les morceaux en sont restés dans la main au premier effort.

V'là c' que c'est!
C'est bien fait!...

Fallait pas qu'ils se laissent berner par les promesses du *moins cher qu'au bureau!*

***

— Mon ami, je veux, avant tout, le bonheur de mon enfant.

— Monsieur....

— Le cœur de Sidonie a parlé pour vous.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Aussi je veux me montrer coulant en affaires.... J'avais juré de ne pas donner ma fille à un gendre au-dessous de deux cent mille francs de capital; mais pour vous je ferai un sacrifice. Prenez Sidonie.

Là-dessus, scène d'attendrissement.

Le gendre tombe dans les bras du beau-père. Le beau-père l'envoie ricocher dans les bras de belle-maman.

Repassez à la fin de l'année.

On plaide en séparation.

Le beau-papa a croqué le magot de l'imbécile qu'il avait *intéressé* dans sa maison (c'est le mot qui se dit).

O vous qui m'écoutez, défiez-vous des mariages moins chers qu'au bureau!

***

— Vous avez un procès?

— Oui.

— Et qui est-ce qui plaide pour vous?

— Un charmant garçon... plein de talent... un de mes anciens camarades de collége qui ne me prendra presque rien!...

— Très-bien!

Vous pouvez être sûr d'avance que ce charmant garçon

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



23583

— Êtes-vous blessé?
— Oh! non, mon lieutenant; bonheur que j'ai tombé sur la tête, autrement je m'assommais.



23584

— Quand j'ai vu introduire des sapeurs dans la cavalerie, vous comprenez que je n'ai rien dit; mais en moi-même je me suis pensé : Balthazar, ton institution n'est plus une institution sérieuse.

plein de talent, tout entier à ses clients sérieux, laissera votre cause rouler de chute en chute jusqu'à l'appel définitif.

Cela vous apprendra à vouloir de la chicane moins chère qu'au bureau.

***

Canivet fonde un journal.

Il s'agit d'illuminer le monde.

Mais de l'argent?

Allons donc! Est-ce que Canivet en a besoin? N'a-t-il pas sous la main une pléiade de *jeunes?* Des gaillards qui vont révolutionner la littérature.

L'art pour l'art!

Pas un n'accepterait un denier. Est-ce qu'ils font commerce de leur plume?...

Au cinquième numéro, Canivet a dépensé mille cent onze francs de bocks pour abreuver ses satellites; le journal est déclaré en faillite, — et le tour est joué.

Prose moins chère qu'au bureau.

***

— Oui, monsieur... un ange...

— Déchu.

— Jamais. Un ange authentiqué.... Elle ne voudrait seulement pas accepter ça... qui n'est que ça.

— Alors vous êtes aimé pour vous-même.

— Vous l'avez dit!

— Parfait....

Combien sont-ils ceux qui vous tiendront ce langage, de quarante à soixante-cinq ans!

Ne cherchez pas à leur prouver que ceux-là sont encore moins sots qui font carrément les choses, acceptent la comptabilité du sentiment telle que la donne le dix-neuvième siècle, — afin de pouvoir au moins tenir leurs écritures à jour, et entretiennent une Cydalise au mois.

Vous perdriez votre démonstration.

Il faut que l'expérience se charge de convaincre ces Jocrisses de l'amour moins cher qu'au bureau!

***

— Madame donne à ses domestiques?

— Vingt-cinq francs.

— C'est bien peu.

— Vous êtes libre de ne pas accepter, ma fille.

— Pardon, madame, j'accepte, quoique...

Madame s'imagine avoir fait un excellent marché.

Elle ne s'aperçoit même pas du *quoique* gros de réticences.

Mais la danse du panier va commencer. En avant quatre!

Aussi pourquoi voulez-vous que les bonnes tiennent de la probité moins chère qu'au bureau!...

***

Et ainsi de suite.

Je pourrais continuer la revue.

Inutile.

Vous avez compris; — et nous pouvons conclure.

Axiome :

Il n'y a de vraiment bon marché que ce qui coûte très-cher!

Pierre Véron.

La sixième édition des ***Mystères de la main***, par Ad. Desbarrolles, vient de paraître. La cinquième édition a été épuisée en trois mois. Cette vogue toujours croissante s'explique par l'incontestable utilité du livre. Grâce à la clarté des explications, à la simplicité du système, si facile à comprendre, si facile à appliquer, chaque lecteur devient aussitôt un adepte, et étonne son entourage par la justesse de ses appréciations. Toute personne intelligente éprouve le désir d'étudier et d'acquérir à son tour une science qui, sous des apparences métaphysiques, donne des résultats aussi positifs et aussi importants.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 512. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 21 Octobre 1865.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX·
3 mois. . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »



GUIDE DU VOYAGEUR EN SUISSE

PAR STOP — 2ème SÉRIE





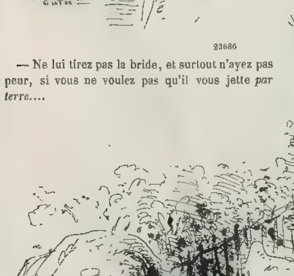
23586

— Ne lui tirez pas la bride, et surtout n'ayez pas peur, si vous ne voulez pas qu'il vous jette *par terre*....



— Aux jeunes cela va encore... mais à celles qui ne le sont plus!.....
(*Vallée d'Unterwalden.*)







Souvenir de la chute du Rhin.



— Courage! plus qu'une petite heure de montée!

GUIDE DU VOYAGEUR EN SUISSE, — par Stop (suite).



23587

— Voilà donc un véritable crétin!... Eh bien, c'est drôle!... mais il me semble que je connais quelqu'un qui ressemble à ça!...



23588

— Si vous voulez avoir le pied sûr, munissez-vous d'une pique ferrée.



23589

— Guillaume Tell, toujours Guillaume Tell! vous n'avez donc pas d'autres grands hommes?

— Monsieur, nous en avons essayé d'autres, mais ils ne se vendent pas. Eh bien, vous comprenez, monsieur, un grand homme qui ne se vend pas... ça n'est pas un grand homme!



23590

La cascade du Straubach — un petit endroit où il pleut, au pied d'un rocher... Ouvrez votre parapluie... vous êtes dedans...



23591

— J'ai vraiment de la chance d'avoir rencontré ce jeune homme qui explique la nature à ma femme! Moi, je n'y entends rien! Des bois... toujours des bois.. j'en ai par-dessus la tête!



23592

Ce qu'on pourrait appeler un homme de somme.

GUIDE DU VOYAGEUR EN SUISSE, — par Stop (suite).



23593

— Ah! les solitudes alpestres! quel silence! comme on se sent loin de toute civilisation!
(*Cette réflexion est interrompue par le piano du chalet voisin sur lequel on ânonne la valse du* Baciò.)



3594

— Ne faites pas attention! il a l'habitude de boire là toutes les fois qu'il y passe.



23595

— Ah! c'est là le Reichembach! Belle chute... joli immeuble!... Pourquoi, diantre, ne bâtit-on pas là une usine?...



23596

— Ils appellent ça des chemins! Si jamais je suis maire ici, je commencerai par faire destituer le cantonnier!



23597

— Un gaillard qui porte ma femme sur ses épaules toute une journée et qui n'en paraît pas fatigué! Je voudrais bien pouvoir en dire autant!...

UNE TEMPÊTE SOUS UN CASQUE.

La représentation va commencer. Salle comble, passionnée et splendide. On a promis au public une de ces soirées qui restent dans la mémoire des vieux amateurs; c'est qu'il ne s'agit rien moins que de la rentrée de la célèbre Carlina dans un drame nouveau intitulé *Le grand-duc et la danseuse*, et l'on sait que les talents chorégraphiques de l'étoile ont été utilisés par le dramaturge.

Les coulisses ont cette animation particulière aux premières représentations. Le régisseur fait feu des quatre pieds, les machinistes dorment un peu moins que de coutume, et M. le directeur vient de traverser majestueusement la scène pour aller se placer dans sa loge.

Un pompier en tenue d'incendie se promène tristement au fond du théâtre.

La scène commence.

LE POMPIER. — Est-ce bête! mon cœur bat comme si que j'allais voir apparaître une déesse.... On rirait fièrement si l'on savait que Branchu le pompier est amoureux de mademoiselle Carlina.... Ah oui, qu'on rirait!... Eh ben! après, est-ce que c'est de ma faute?

UN MACHINISTE. — Tiens! c'est vous, Branchu? Vous êtes donc encore de service aujourd'hui?

LE POMPIER. — Je remplace un camarade malade.

LE MACHINISTE. — Ça va chauffer, ce soir. Si le public n'est pas content, il sera plus bête qu'à son ordinaire. Ah! voilà Carlina.... Mâtin! elle est réussie.

L'actrice, vêtue de la façon la plus galante, s'arrête à côté de Branchu, qui n'a pas assez de ses deux yeux pour dévorer du regard l'objet de sa flamme.

GUIDE DU VOYAGEUR EN SUISSE, — par Stop (suite).



23598

— Disé à moa... où été lé avalanche?
— L'avalanche?
— Yes! je volé en voir ioune... je payé ce qu'il faut!
— C'est bien facile, mylord, je passe par là; je vais vous en commander une pour demain matin.



23599

Que deviendraient les loueuses de chaises si les Parisiens adoptaient ce moyen commode d'avoir toujours un siége — sous la main?



23600

— Si nous demandions notre chemin à cette jeune fille?
— Oui, mais nous ne savons pas le suisse....



23601

Décidément, en fait de glaciers, celui que préfère M. le vicomte, c'est le *glacier napolitain.*



23602

— C'est bien commode un sac, on n'a pas besoin de penser à ses bagages.
— Mais ces caisses, monsieur, ne sont-elles pas à vous?
— Si, madame; mais ce ne sont pas des bagages... ce sont des souvenirs.....

L'AUTEUR. — Ah! ma chère petite, vous êtes divinement belle dans ce costume. Si vous n'êtes pas enlevée en sortant du théâtre, c'est à désespérer du goût de nos contemporains.

CARLINA *souriant.* — Soyez tranquille, je serai victime d'un rapt, bien sûr.

L'AUTEUR. — Volontaire?

CARLINA. — Curieux.

En entendant annoncer si tranquillement une chose si terrible, le pauvre Branchu frissonne sur toute la ligne. La sueur perle sur son front, et, pour la première fois depuis qu'il est au service, son casque lui paraît bien lourd.

Un beau jeune homme, un irrésistible, s'approche de la comédienne.

CARLINA. — Tiens! vicomte, vous n'êtes donc pas dans la salle?

LE VICOMTE. — J'ai voulu vous voir avant d'aller m'enfouir dans mon fauteuil. Ah! mademoiselle, vous êtes ce soir d'une beauté insolente! Vous permettez?... (*Il lui baise la main.*)

Branchu ressent une commotion électrique. Le vicomte cause tout bas avec l'actrice; on comprend qu'il sollicite une grâce, qu'on ne lui refuse que bien juste pour lui donner plus de prix.

LE VICOMTE. — Je vous en supplie!

CARLINA. — Nous verrons ça.

LE VICOMTE. — Ah! vous êtes cruelle!

CARLINA. — Je vous conseille de vous plaindre. On va commencer; allez-vous-en.

LE VICOMTE. — Je reviendrai à tous les entr'actes.

CARLINA. — Parbleu! (*Elle donne un petit soufflet au vicomte, qui part enchanté.*)

LE POMPIER *à part.* — Ah! que ça fait mal les soufflets qu'on donne aux autres.... Il n'y a pas de danger qu'elle m'en offre un, à moi. Ça doit être si bon de sentir ces petits doigts-là sur sa joue!... Ah! je ferais mieux de me coller le nez sur un portant et de n'en plus bouger de la soirée.... Oui, tâche, mon bonhomme, tâche!.... Tu vas la regarder encore, toujours! jusqu'à ce que tu deviennes tout à fait idiot.

L'entrée de Carlina est saluée par une exclamation générale suivie d'applaudissements enthousiastes.

LE MACHINISTE. — Ils vont bien là dedans.

LE POMPIER. — Ils n'applaudissent pas encore assez.

LE MACHINISTE. — Mâtin! qu'est-ce qui vous faut? (*Il regarde dans la salle.*) Jamais je n'ai vu les yeux du public briller comme ça.... Faut être juste, Carlina est suifée dans ce costume-là.

Ce compliment semble un blasphème à Branchu. Il tourne le dos au machiniste et va se placer à son poste, d'où il peut voir commodément la scène.

A la fin de chaque acte, l'actrice est rappelée et couverte de fleurs; double succès de talent et de beauté.

Tout le théâtre est sens dessus dessous. Le triomphe de Carlina annonce une pluie d'or à noyer le caissier; aussi M. le directeur a-t-il fait une dépense inouïe de sourires et de poignées de main.

Le vicomte n'a eu garde de manquer à la promesse faite de venir à chaque entr'acte; et le désolé Branchu constate avec douleur que ces visites réitérées ne paraissent pas importunes.

Enfin le rideau va se lever sur le dernier tableau, celui qui montrera Carlina en danseuse d'Opéra, rivalisant avec les ballerines les plus célèbres.

En la voyant si belle et si peu habillée, le pompier reste comme pétrifié devant elle. Tout entier à l'admiration qu'il éprouve, il oublie de se ranger pour laisser passer les gazes de la déesse, dont la dix-septième jupe se prend dans l'ardillon de la ceinture du pauvre garçon.

— Le maladroit! s'écrie l'actrice. Il me voit venir, et

GUIDE DU VOYAGEUR EN SUISSE, — par STOP (suite).



— Enfoncés, les douaniers!



Au retour, dans le silence de ses nuits, le voyageur rêve qu'il franchit des défilés ardus.



Il abrutit régulièrement ses amis et connaissances du récit des impressions qu'il a dû éprouver, et des dangers qu'il aurait pu courir.

il ne bouge pas. Est-ce bête d'entrer en scène avec un accroc! D'abord ce n'est pas votre place ici. On va commencer, et vous devriez être déjà à votre poste pour veiller sur la scène. Si c'est comme ça que vous gagnez votre argent, merci!

Branchu est sur le point de se trouver mal en se voyant si malmené par le démon de ses rêves. Il ne répond rien et gagne en chancelant son poste près du rideau.

Seul dans son petit coin, il essaye de s'arracher le plus de cheveux possible; heureusement qu'ils sont à l'ordonnance et que son casque les protége.

— Ah! ça va bien, ça va bien! se dit-il avec fureur. Est-il possible d'être plus âne, plus butor que moi! Voilà que je lui déchire ses jupes maintenant!... Quel regard terrible elle m'a lancé; ah! elle me reconnaîtra à c't' heure.

Pour comble de douleur, il entend la petite conversation suivante derrière le châssis contre lequel il est placé.

— Vous n'allez pas dans la salle, vicomte?

— Non, je veux être là quand vous sortirez de scène; je veux vous aider à porter vos fleurs dans votre loge.

— Voyez-vous ça!

— Vous permettez?

— Non.

— Oh! méchante!...

— Je ne défends pas seulement.

— Merci, ange, merci!

Et le bruit d'un baiser vient frapper Branchu en plein cœur.

— Finissez donc..., on pourrait nous voir.

— Carlina, ma fortune, ma vie, je mets tout à vos pieds!

— Nous verrons ça demain.

— Pourquoi demain?

— Chut! vous allez me faire manquer mon entrée.

Un tonnerre d'applaudissements salue la comédienne à son entrée en scène, et les transports du public n'ont plus de bornes à la fin du pas espagnol donné par elle.

On demande bis avec frénésie. L'artiste s'exécute en souriant et en donnant, s'il est possible, encore plus d'expression à sa danse.

Une trombe de bouquets l'enveloppe pour la seconde fois. Elle s'incline, met la main sur son cœur et paraît en proie à l'émotion la plus vive.

Tout à coup un cri terrible se fait entendre : la danseuse a trébuché sur un monceau de fleurs, et, dans le mouvement qu'elle a fait pour se retenir, ses jupes de gaze ont passé au-dessus de la rampe.

Horreur! la malheureuse est en feu!

A ce moment, un homme sort de la coulisse; il saisit, il arrête la pauvre fille éperdue, folle de terreur, et d'une main puissante il la roule sur les fleurs qui jonchent la scène, en la couvrant tout entière d'une couverture mouillée.

Le rideau est baissé. Le public, dans une attente horrible, demande à grands cris d'être rassuré sur le sort de son idole.

Rien..., rien encore.... Enfin, au bout de quelques minutes qui paraissent des siècles, trois coups sont frappés. Un silence de mort s'établit aussitôt.

La toile se lève lentement... et Carlina, pâle, mais souriante, se montre aux spectateurs. Elle fait signe qu'elle n'a rien, absolument rien.

La joie du public se traduit par un vacarme qu'il m'est impossible de qualifier. Ce n'est pas tout : la belle fille reconnaissante se dirige vers la coulisse et traîne de force devant la rampe le pauvre Branchu.

Les hurlements redoublent à la vue du pompier. Mille bouches le remercient de sa présence d'esprit, et l'on casse quelques banquettes en son honneur. La cervelle de Branchu est sur le point d'éclater; il est certain qu'on devient fou à moins.

Rentrée dans la coulisse, Carlina est entourée, félicitée par les hommes, embrassée par les femmes; jamais actrice n'a été aimée par ses camarades comme ce soir-là.

VIGNETTES TIRÉES DE L'*ALMANACH POUR RIRE* POUR 1866, illustré par CHAM.

(PAGNERRE, ÉDITEUR.)



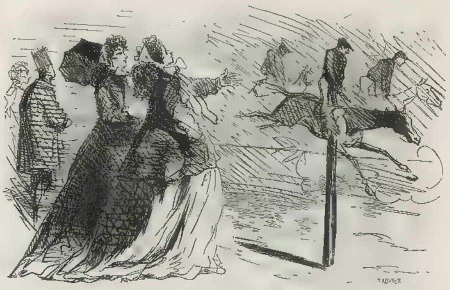
— Vous allez me teindre mon chien de chasse, vous le mettrez couleur *feuille de chou*, afin d'attirer les lapins.



RECETTE POUR CHASSER LE SANGLIER. — Vous commencez par lui donner beaucoup de sucre, afin de lui faire tomber les dents. Vous le chassez ensuite.



Manière de s'assurer si on a des effets véritablement bien cousus.



— Sont-ils malhonnêtes, ces jockeys! ils ne s'arrêteraient seulement pas pour vous dire bonjour!

Le vicomte se présente à son tour.

— Ah! c'est vous, lui dit froidement Carlina.

— Vous ne sauriez croire l'effroi que vous m'avez causé. Je suis resté pétrifié dans la coulisse.

— Je m'en suis aperçue. Heureusement qu'il s'est trouvé pour me sauver un homme moins... nerveux.

— Mais puisque j'étais pétri....

Carlina lui rit au nez, et, faisant une gentille révérence à son sauveur :

— Monsieur, lui dit-elle, voulez-vous m'embrasser?

Branchu ôte son casque...; mais c'est en vain; il manque de courage devant la charmante figure qui s'offre si joliment.

— Ah! c'est comme ça! s'écrie Carlina; eh bien! ce sera moi qui vous embrasserai.

Et deux bons baisers retentissants vont frapper les joues du pompier, rouge comme un incendie de première classe.

Tout le monde applaudit à cette récompense méritée, ce qui permet à l'actrice de glisser quelques mots dans l'oreille du pompier sans être entendue.

Cher lecteur, si j'arrive à les connaître, je vous promets de vous les apprendre.

LOUIS LEROY.

ON DEMANDE UN PENSIONNAIRE.

— Ma bonne amie, dit un jour M. Beaudruche à sa femme, je désirerais te faire part d'une idée que j'ai eue; je la crois excellente, mais je ne sais si elle te conviendra.

— Expose-la-moi d'abord, je te dirai ensuite mon opinion.

— Je trouve que notre loyer est trop considérable; je fais cette remarque surtout à l'époque du terme.

— Tu veux déménager?

— Non, mais comme notre appartement est très-grand, nous pourrions prendre quelqu'un en pension. Nous donnerions à notre pensionnaire la chambre qui a une sortie sur le palier. Cela ferait une grande diminution sur le prix de notre loyer.

— Mais où mangerait notre locataire?

— Avec nous; nous lui ferions payer son dîner et nous réaliserions encore des bénéfices.

— En lui demandant dix francs par jour.

— Juste ce que nous dépensons pour notre nourriture.

— Oui; de cette façon nous aurions nos vivres et notre logement pour rien.

— Il ne faut pas être si exigeants. Quatre francs par jour pour la nourriture, c'est déjà bien raisonnable.

— En effet, nous ne ferons rien de plus; quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. Mais il ne faut pas oublier que nous avons une fille. Il ne sera peut-être pas convenable de laisser un étranger prendre place à notre table.

— Quand nous sommes en voyage, Léonie ne mange-t-elle pas à table d'hôte à côté de gens qu'elle ne connaît pas?

— C'est vrai.

— Ensuite, nous pouvons mettre la main sur un noble et riche personnage qui s'amourachera de notre enfant.

— Et nous les marierons?

— Évidemment.

— Tu es un homme très-habile.

— Et tu me conseilles de mettre mon projet à exécution?

— Le plus tôt possible. Il faut chercher un étranger, un Anglais, un Allemand ou un Russe de passage à Paris.

— Cependant il nous faut un homme qui parle un peu notre langue.

— Quelle nécessité y a-t-il à cela?

— Mais sans quoi, au dîner, lorsqu'il nous demanderait du potage ou du vin, nous ne le comprendrions pas.

— Tu as encore raison; tu prévois tout, toi.

— Je vais faire insérer un petit avis dans les journaux; car la réclame est très-nécessaire pour notre projet.

Quelques jours après, on lisait à la quatrième page d'une feuille du soir l'entrefilet suivant :

« Une famille très-respectable désirerait prendre en pension un monsieur comme il faut, sachant se tenir convenablement.

» S'adresser à M. Beaudruche, rue des Martyrs, 207. »

***

Le lendemain, M. Beaudruche recevait la visite d'un monsieur fort bien mis, qui se présenta en disant :

— Est-ce vous, monsieur, qui désirez avoir un pensionnaire?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous me dire ce que vous me prendriez?

— Soixante francs par mois pour la chambre et cent vingt francs pour la nourriture.

— Ça me convient; je viendrai m'installer demain.

— Aujourd'hui même si vous le désirez.

Le monsieur prit congé de Beaudruche, qui courut apprendre à sa femme qu'il avait son pensionnaire.

— Est-ce un homme comme il faut? demanda madame Beaudruche.

— Il doit être d'une excellente famille, car je lui ai dit les prix, et il n'a pas marchandé.

— Alors pourquoi ne pas lui avoir demandé cent cinquante francs par mois pour sa nourriture?

— C'est vrai; j'ai eu un tort; mais j'ai un moyen de me rattraper en lui faisant payer le vin à part.

— Et le service?

— Nous verrons ça.

Le lendemain, le monsieur s'installe dans la chambre en question.

On se mit à table pour le dîner.

— Puis-je savoir le nom de mon nouvel invité?

VIGNETTES TIRÉES DE L'*ALMANACH POUR RIRE* POUR 1866, illustré par CHAM (suite).

(PAGNERRE, ÉDITEUR.)



— Où vas-tu, Joseph?
— Je vais lui demander s'il porte de la flanelle; je serai plus tranquille sur les suites de sa chute.



— Pardon! mochieu, j'ai appris que votre cheval est malade, voulez-vous que je fache la course?



— Avant que d'entrer au service de madame la comtesse, je veux qu'elle voie mes mollets et qu'elle juge si je porterai bien la livrée en culottes courtes.



— Mademoiselle Françoise, vous devez lire mes sentiments sur ma figure!
— Elle est tellement noire que je vas allumer une bougie pour y voir les sentiments dont vous me parlez.

— Je me nomme Arthur de Bichon.

— C'est un noble, murmura M. Beaudruche à l'oreille de sa femme; il faudra mettre une nappe propre une fois par semaine.

— Je voyage beaucoup, reprit le pensionnaire; voilà pourquoi je n'ai pas de domicile à Paris.

Mais cependant je ne pense pas repartir de sitôt.

On causa voyage, théâtre, littérature; puis M. Arthur de Bichon se retira dans sa chambre.

— Cet homme est-il assez comme il faut? dit M. Beaudruche à son épouse.

— Oui; nous avons eu la main heureuse.

— Tu veux dire de la chance; car c'est lui qui est venu nous trouver.

— Lui as-tu dit que le vin se payait à part?

— Oui; il a répondu que ça lui était indifférent.

— Nous devrions augmenter le prix de sa nourriture.

— Plus tard; il ne faut pas l'effaroucher le premier jour; cela serait une mauvaise politique.

***

— Mon ami, dit à quelque temps de là madame Beaudruche à son mari, permets-moi de te faire observer que tu donnes toujours les meilleurs morceaux à notre pensionnaire.

— C'est pour qu'il tienne à la maison. Je veux qu'à la fin du mois il ait engraissé de dix-huit livres.

— Mais alors nous ne réaliserons pas de grands bénéfices.

— Le mois prochain, je prétendrai que tout a augmenté, et je doublerai sa pension. S'il se trouve bien avec nous, il ne fera pas la moindre objection.

— A ce compte-là, je ne dis plus rien.

— Tu monteras pour ce soir une bouteille de notre bon bordeaux.

— Celui que nous buvons les jours de fête?

— Justement.

— C'est de la folie!

— Je dois te dire que j'ai des vues sur ce jeune homme. Il est très-aimable avec notre fille.

— C'est vrai.

— Trop gracieux même; il lui fait toujours des compliments.

— J'en suis enchanté. Avant peu, notre fille pourrait bien s'appeler madame de Bichon.

— Le crois-tu?

— Mais oui. Hier, au dîner, il a dit que s'il trouvait une femme à son goût, il l'épouserait et renoncerait à sa vie de pérégrinations pour s'installer à Paris.

— Je monterai deux bouteilles de notre bon bordeaux.

— Tu m'as compris.

***

— Monsieur Beaudruche?

— Monsieur de Bichon?

— Voulez-vous me permettre une observation?

— Plusieurs même, si cela peut vous faire plaisir.

— Deux repas par jour ne suffisent pas; il en faudrait un troisième. Ensuite, au lieu de dîner à six heures, nous nous mettrions à table à sept. Ce sont de vieilles habitudes que j'ai contractées et que je n'aime pas à changer.

— Que ne m'en avez-vous fait plus tôt l'observation?

— J'avais peur de vous contrarier.

— Nullement; je suis enchanté de vous être agréable.

***

— Isidore?

— Que me veux-tu, ma femme?

— Tantôt, en rangeant la chambre de notre pensionnaire, je me suis permis de fouiller dans les tiroirs de la commode.

— C'est très-mal.

— Et j'ai trouvé une garde-robe réduite à la plus simple expression.

— Un homme qui voyage toujours n'a pas beaucoup d'effets. Mais cependant il m'a dit, il y a quelques jours, comme il avait l'intention de rester plusieurs mois à Paris, qu'il avait fait de nombreuses commandes chez ses fournisseurs.

— Et il a eu raison.

— C'est un original. Figure-toi que ce matin j'ai été obligé de lui prêter une chemise, parce que toutes les siennes avaient besoin de réparation.

— Cet homme devrait bien se marier, pour cesser de mener cette vie de bohème.

***

— Il est près de huit heures, et notre pensionnaire n'est pas encore rentré.

— Il aura eu des affaires pressantes qui l'ont retenu.

— Depuis un mois qu'il est en pension chez nous, c'est la première fois qu'il se met en retard.

— Mangeons le potage en l'attendant.

***

— Nous avons bien fait de dîner sans lui; car voici trois jours que notre pensionnaire n'est pas rentré, dit madame Beaudruche très-inquiète.

— C'est à n'y rien comprendre, s'écria le mari.

— Étrange! étrange!... fait toute la famille en chœur.

Sur ces entrefaites arrive M. Dugard, un ami de M. Beaudruche.

— Mes amis, dit le nouveau venu, depuis six semaines que je ne vous ai vus, il m'est arrivé une singulière aventure. Vous savez que j'avais un pensionnaire?

— Oui, c'est ce qui m'a donné l'idée d'en prendre un aussi.

— Ah bah! le mien s'est sauvé à la fin du mois sans me payer.

— C'est absolument ce qui vient de m'arriver.

— Nous avons été trompés indignement par deux chevaliers d'industrie.

— C'est peut-être le même.

Le signalement que donne M. Dugard répond parfaitement à celui du pensionnaire de M. Beaudruche.

— Enfin je n'ai trouvé dans le tiroir de sa commode que ces trois faux cols.

— Il m'a fait le même legs; je reconnais ces faux cols. Nous avons ainsi la demi-douzaine.

— Je ne prendrai plus de pensionnaire.

— Moi, si, dit M. Beaudruche.

— Serait-il possible! s'écrie sa femme.

— Mais, avant de le laisser entrer chez moi, je le prierai de me donner un cautionnement de cinquante mille francs.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Un excellent homme est mort la semaine dernière : c'est M. Duquesnois, que d'aucuns appelaient le père Duquesnois, professeur de vibration, de diction et de déclamation.

M. Duquesnois était un classique.

Il avait connu Talma — et rêvé probablement, au début de sa carrière, d'être l'émule du célèbre tragédien.

Le tout pour finir par la direction du théâtre du passage du Saumon.

Desinit in piscem.... C'est le cas de le dire à propos de ce saumon-là.

M. Duquesnois était, en outre, professeur d'éloquence.

On ne comprend pas comment M. Darimon ne s'est jamais adressé à lui.

Que va devenir à présent le Théâtre-Molière? Où iront les Rachel en herbe, les Lafontaine en espérance?

Dieu le sait.

***

Je n'assistai en ma vie qu'à une séance du Théâtre-Molière.

On jouait *Athalie*.

Le rôle d'Athalie était tenu par une née native de Chaint-Flour, fouchtra, qui donnait à la prosodie du grand poëte des expressions absolument inattendues :

Ch'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

Et ainsi de suite.

Joad était un Marseillais, tè, qui faisait du pontife un grand-prêtre de la Cannebière.

Quant au brave Abner, il exhalait la choucroute par tout son accent alsacien.

Vous pensez l'amalgame!

Il y a longtemps de cela; et depuis, à ce que je me suis laissé conter, le Théâtre-Molière est devenu une scène parfaitement convenable.

Tant pis!

Comme théâtre de Babel, il était si original!

***

Les goûts de l'homme sont un abîme sans fond!

Vous savez que de nombreux amateurs trouvent un plaisir toujours nouveau à résoudre les problèmes d'échecs que leur posent plusieurs journaux illustrés.

Mais on a perfectionné le genre, et, hier, dans la nomenclature des problèmes résolus de la semaine, j'ai lu ceci :

« M. B.... SOLUTION EN VERS! »

Grand! grand! grand!

Vous figurez-vous la poésie appliquée à cet usage :

J'avance le fou noir d'une case, à la gauche;
Le troisième pion que le cavalier fauche
Est perdu... je.....

Arrêtons-nous ici.

L'Académie est prévenue.

***

Je ne me permettrais pas pour cent mille francs de changer un *iota* à cette annonce :

LORAMUS, PRESTIDIGITATEUR,
en foire du Havre.
Tous les soirs, à 8 heures,
LA DÉCAPITATION.
MORT : 2 *minutes*. — *Avis au monde savant.*

Vous verrez que, à la prochaine séance, l'Académie des sciences et l'Académie de médecine se lèveront en masse en poussant ce cri :

« Chez Loramus!... chez Loramus! »

***

Avez-vous lu dans les journaux l'histoire de cette bonne, amie de la littérature dramatique, qui adressait des demandes de billets à la Comédie-Française sous le nom d'une de ses anciennes maîtresses?

Ce qui fit découvrir la fraude, ce fut l'orthographe invraisemblable de la cuisinière.

La petite B..., cocotte sans grammaire et naïve à l'excès, s'est écriée en lisant ce fait-divers dans les journaux :

— Si ma bonne en faisait autant, ce n'est toujours pas ça qui la trahirait.

***

Adieu la fantaisie en matière de garde nationale.

La prison démolie là-bas, sur le quai de la Râpée, vient d'être reconstruite à Passy, rue Boulainvilliers.

L'interrègne est fini, et l'avare Achéron va reprendre sa proie.

Il paraît du reste que la nouvelle maison de détention offre de véritables agréments à ses pensionnaires.

D'abord l'air y est parfait.

A tel point que quelqu'un l'a définie : une *prison de santé*.

En outre, la situation est des plus riantes, — avec des arbres et des jardins tout à l'entour,

Que c'est comme un bouquet.... etc.

Cette ceinture de feuillage a déjà valu un sobriquet neuf à ce Mazas bon enfant.

On l'appelle désormais l'*Hôtel des haricots... verts!*

***

Les annonces de la nouveauté célèbrent sur tous les tons une des inventions de la mode.

Cela s'appelle la *Mercerie illustrée*.

Sur les rubans, sur les cravates, un peu partout, figurent des portraits à la romaine, des annonces genre stances, des devises, des rébus!...

Est-ce assez ingénieux!

Ces dames de la bicherie vont s'en faire des armes parlantes.

Déjà on a vu une de celles qui rehantent les devantures de café du boulevard avec une cravate dont les bouts étaient illustrés de deux cœurs avec cet exergue :

« *On demande un capitaliste.* »

***

— Chou, faisait l'autre jour une jeune grue, peu ferrée sur le mot propre, c'est l'homme que j'ai aimé en dernier ressort.

— Tu veux dire en dernier huit-ressorts, rectifia le peintre qui se trouvait là.

***

Une des plus volumineuses célébrités du monde interlope (style noble), une célébrité qui pèse 180, était dernièrement à Ems.

Un jour on la voit au bras du petit vicomte de A....

Le lendemain au bras du petit baron de B....

— Tiens, exclama un journaliste parisien, ils font moitié à la masse!...

Pierre Véron.

Au moment où nous arrivaient les pluies prédites par M. Mathieu (de la Drôme), paraissaient ses publications pour 1866. Parmi les collaborateurs de ces excellents petits livres, nous remarquons : MM. Babinet (de l'Institut), L. Figuier, H. de Parville, Dr Boudin, A. Sanson, Turgan, L. Neyret, Victor Borie, Auguste Villemot, G. Nadaud, Collin de Plancy. Les illustrations sont signées Grévin, Nadar, Randon, etc. — *Annuaire* : 1 fr. — *Triple Almanach* : 50 cent. — *Double Almanach* : 30 cent. — Chez tous les libraires.

STEEPLE-CHASES A VINCENNES. Dimanche prochain 22 octobre, à 2 heures.

Prix de la Pyramide (jockeys français) . . . . 4,000 fr.
Prix du Chêne Saint-Louis (handicap), 26 chevaux engagés. 5,000 fr.
Prix de Joinville (Gentlemen riders). . . . . 4,000 fr.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 513. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 28 Octobre 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

LE RETOUR DES HIRONDELLES D'HIVER,

croquis par BERTALL.



Diverses variétés d'hirondelles reprenant leurs quartiers d'hiver à Paris.

LE RETOUR DES HIRONDELLES D'HIVER, — croquis par BERTALL (suite).



RETOUR DE BADEN-BADEN.
Acquisitions faites au salon de conversation. — Attelage à deux fins, un prince allemand et un général russe.



SOUVENIRS D'UN PAYSAGISTE.
LE PAYSAN. — Y a t'y des états bêtes!...

LE RETOUR DES HIRONDELLES D'HIVER, — croquis par BERTALL (suite).



23609

LE RETOUR DU MARI.
— Qu'est-ce que vous faites là dedans?
— Monsieur, ne me dérangez pas, s'il vous plaît; je suis spirite, élève des frères Davenport, j'étudie l'expérience de l'armoire.

M. X... a fait aux bains de mer la connaissance de M. Arthur, jeune homme aimable, qui se charge de madame et des paquets.



23610

RETOUR A LA VIE DE FAMILLE
Ou la chasse aux maris.
Gibier pris au traquenard dans les bains de mer et aux eaux pour figurer aux mariages de novembre.



23611

RETOUR DU COLLÉGIEN.
Les premières pièces, ou de quoi causer avec le voisin pendant les études du soir.

LA LETTRE QU'ON ATTEND.

Le soleil est paresseux dans cette saison, il se lève tard; nous n'adresserons pas le même reproche au fougueux Graffignac : l'aube vient à peine d'épousseter sa vitre, qu'il est déjà debout. Entré en vainqueur dans son pantalon, il descend son escalier avec l'impétuosité que met un zouave qui se respecte en montant à l'assaut.

Il s'arrête court devant la loge du concierge; la porte en est fermée.

Il frappe au carreau.

— Eh! père Chamois!... père Chamois!

Silence absolu dans la soupente du portier.

— Comment! il dort encore, le vieux lâche! Attends, attends, mon bonhomme, je vais te bercer.

Appelant à son aide ses souvenirs de collége, Graffignac exécute un roulement sur la porte vitrée, plein de fioritures éclatantes.

— Quoi? qu'est-ce?... demande le dormeur, qui ne dort plus. Le boulanger?... Mettez vos pains contre la porte et laissez-moi tranquille.

— Au feu! au feu! crie le locataire. Votre loge est en flammes, père Chamois!

Cette vieille ficelle fait bondir le cerbère, qui apparaît aussitôt couvert immodestement.

— Où le feu? où? demande-t-il d'un air véritablement inquiet.

— Quel feu?

— Eh ben! celui que vous venez de m'annoncer.

— Moi?

— Oui, vous.

— Mais vous rêvez encore, père Chamois. Je viens

LE RETOUR DES HIRONDELLES D'HIVER, — croquis par Bertall (suite).



23612

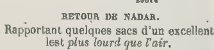
L'HIRONDELLE DRAMATIQUE AVEC LA MOISSON DE L'HIVER.
Coco du boulevard obtenu par infusion; larmes corrosives à deux liards le verre. — Poignards, poisons et incestes tout frais, récolte de l'année.



23613

L'HIRONDELLE VAUDEVILLISTE. BAGAGE DE RETOUR.
La dernière plaisanterie de Bade, le mot incisif de Vichy, le joyeux calembour de Cabourg et la petite gaudriole de Trouville.





23614

HIRONDELLE DU PALAIS.
Provisions pour passer joyeusement la saison d'hiver.

RETOUR DE NADAR.
Rapportant quelques sacs d'un excellent lest *plus lourd que l'air.*



23615

JEANNE D'ARC PREMIÈRE QUALITÉ. RETOUR DE L'INDE.
Vercingétorix ayant été mis enfin sous la remise, le tour de Jeanne d'Arc est arrivé: musiciens, auteurs, vaudevillistes, tous lui font la cour. Jeanne d'Arc sera la cocotte de la saison.

tout tranquillement vous demander la lettre que le facteur vient d'apporter.

Le portier jette sur Graffignac un regard chargé d'électricité.

— Une lettre à c't' heure-ci... Ah çà, est-ce que vous plaisantez? Il n'est pas sept heures.

— Je vous parle de celle que vous avez reçue hier soir.

— Mais vous êtes rentré à *minuit*, et il n'y avait rien pour vous. Je ne présuppose pas que la poste fasse des distributions à des heures nocturnes.

— Vous avez peut-être raison, père Chamois; seulement, quand elle viendra, ne manquez pas de me la monter immédiatement.

— Médiatement; vous pouvez y compter. Mais c'est égal, c'est une drôle d'idée de venir comme ça... Brrr! il fait froid sous le linge.

Le père Chamois se décide à compléter sa toilette, tandis que son locataire remonte tristement chez lui.

— Elle m'avait pourtant bien promis de m'écrire aussitôt son arrivée à Gaillon, se dit-il, et voilà huit jours que j'attends... Ah! Mélanie, Mélanie, quelle négligence!... Il est si doux cependant de s'entretenir avec l'homme qu'on adore; car elle m'adore... modérément, mais enfin elle m'adore... Attendons la première distribution.

A neuf heures on frappe à sa porte; c'est Chamois triomphant, une lettre à la main.

— La v'là votre lettre, pas sans peine, toujours.

Le poulet est ouvert d'une main frémissante... Déception! c'est un imprimé : on se hâte d'annoncer à Graffignac l'arrivée prochaine d'une forte partie de calicot dont il pourra profiter à des prix très-avantageux.

A la mine de son locataire, le portier croit s'apercevoir qu'il n'est pas satisfait.

— Eh ben! c'est donc pas ça?

— Non, père Chamois, ce n'est pas ça du tout.

— C'est-y pour de l'argent ou pour autre chose, votre lettre?

LE RETOUR DES HIRONDELLES D'HIVER, — croquis par Bertall (fin).



2 6.6

RETOUR DE LA BARBE BLEUE AUX VARIÉTÉS.
— Voici les deux sœurs. Ici ce n'est pas comme au Vaudeville, je vous défends expressément de vous en servir.



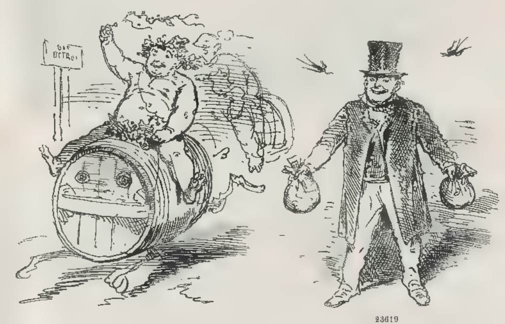
23617

RETOUR DE LA CHASSE.
— Ah! mon Dieu! monsieur, qu'est-ce que vous avez fait de votre bras?
— Je l'ai laissé à la campagne, mais voyez comme j'ai rapporté un beau lièvre!



236.8

Retour à l'étable des petites vaches de M. Arnaud de l'Hippodrome. Elles vont apprendre à jouer au domino pour les exercices de l'année prochaine.



23619

Retour du petit rouge, du petit bleu et du petit blanc à quatre sous.

LE RETOUR DU *Petit ébeniste* PAR BERTHELIER.
Que j'aime à voir autour de cette table
Des ronds de Vichy, de Trouville,
Des billets de cent, des billets de mille,
Que c'est comme un bouquet de fleurs!

— Pour autre chose, père Chamois.

— J' parie pour une femme?

— Vous avez gagné, Chamois.

— J'en ai-t-y reçu, moi, d'ces lettres de femme! Rien que de Joséphine, j'en vendais pour six sous par mois.

— Vous vendiez sa correspondance?

— A la livre, oui. Comme elle écrivait en gros, il lui fallait tout ce qu'il y a de plus grand en papier, et vous comprenez...

— Sapristi!...

— Vous ragez?

— Comme il n'est pas possible.

— Bah! elle vous arrivera peut-être à la deuxième distribution.

Resté seul, il vient à Graffignac des idées biscornues sur la fidélité de Mélanie. Il pense à un certain Jules, dont sa maîtresse lui a dit toujours le plus grand mal.

— Allons donc! c'est impossible! se déclare-t-il avec conviction. Je suis sûr d'elle, extrêmement sûr, tout ce qu'il y a de plus... C'est égal, je voudrais bien recevoir une lettre.

Son agitation est si grande qu'il juge à propos d'aller la promener sur les boulevards. En passant devant la loge de Chamois, il entre-bâille la porte et fait un geste significatif.

— Rien de rien, monsieur Graffignac.

— Qu'est-ce que c'est que ces papiers-là?

— C'est pour les impositions.

— Je sors un instant.

— Quand vous rentrerez, votre affaire sera venue par la troisième distribution.

En vaguant devant le passage de l'Opéra, Graffignac rencontre le grand Jules, qui détourne la tête à sa vue.

— Suis-je bête de me faire de la bile pour cet animal-là! se dit l'amant aimé; il est affreux et mis comme un cocher de petite maison... Oui, mais les femmes sont si drôles... Impossible! Mélanie a trop de goût pour aimer un nez rouge, quand elle en a un comme le mien joli comme tout... Si je rentrais?... Peut-être... Ah! cette attente est misérable. Je ne veux plus y penser... Non, non! Je vais monter chez moi sans m'arrêter devant la niche de Chamois; et allez donc!

Graffignac se tient parole : il enfile son allée crânement et grimpe une demi-douzaine de marches sans faiblir.

O bonheur! Chamois l'a appelé. Son cœur bat à déboutonner son paletot.

— Voyons, du calme, se dit-il, soyons fort dans l'ivresse.

— Comme vous passez fier, monsieur Graffignac!

— Oui, j'ai à travailler.

— Eh ben, je voulais vous dire qu' ça sera probablement pour la quatrième.

— Qu'est-ce qui sera pour la quatrième?

— Votre lettre.

— Vous ne l'avez donc pas?

— Non, j' tenais seulement à vous dire...

— Et vous m'appelez pour ça?

— Dame, j' prends part à vos chagrins.

— Que le diable vous emporte! Vous m'avez fait un mal!...

— Laissez donc, elle finira toujours par arriver; il ne s'agit que d'avoir de la patience. Vous avez encore quatre distributions au jour d'aujourd'hui; sans compter celles des jours suivants.

De la patience! Quel est le sot qui a mis le premier ce lieu commun en circulation? De la patience! mais on ne peut, on ne doit en avoir que dans la joie et le bonheur. Est-ce qu'on est civilisé pour faire des risettes au chagrin? Non. Il faut laisser au Peau-Rouge, attaché au poteau de mort, la satisfaction de marivauder avec ses ennemis

LES PAYSANS, — par Baric.



23620

— Eh ben, comment ça va donc, ma mère Goupy?
— Ça n' va point.
— Oh! mais v'là l' beau temps... Ça va r'viendre.
— C'est égal, mon gars, je n'irai pas jusqu'à la fin de mes jours; c'est moi qui te l' dis!



23621

— Et c't' indemnité, not' bourgeois, qu' vous aviez promis pour les sauterelles?
— Voilà dix ans que vous me réclamez toujours la même chose. Est-ce qu'il y a des sauterelles?
— N'y en a pas... mais s'il en venait?

et de riposter par des mots piquants aux plaisanteries pointues qu'on lui enfonce dans les chairs.

Ces réflexions et bien d'autres se pressent en foule dans le cerveau de Graffignac; malheureusement les missives de Gaillon sont moins nombreuses dans la boîte du facteur.

Lassé d'attendre, de compter les distributions de la poste, et ne pouvant écrire à sa belle, qui le lui a défendu nettement, de peur d'être compromise, Graffignac se consume à petit feu. Il n'ose plus demander à son portier, quand il sort ou quand il rentre, s'il a quelque chose pour lui. Il se sent ridicule de toujours espérer après tant de déceptions; seulement, ah! seulement, les qualificatifs dont il orne le nom de Mélanie sont du plus gros calibre; mais ils ne prouvent qu'une chose : c'est l'amour de Graffignac; on ne maudit que ce qu'on aime.

Enfin, par une belle pluie d'automne, reçue sans parapluie, l'amoureux, rentrant au gîte percé jusqu'à la doublure, aperçoit son portier, sur le pas de sa porte, agitant avec frénésie un carré de papier.

— De Gaillon, monsieur Graffignac, de Gaillon!

Celui-ci saute sur la lettre comme un tigre sur sa proie, l'ouvre et lit, d'abord avec surprise, ensuite avec épouvante et horreur :

« Mon grand Jujules,

« C'est pas gentil à toi de m'écrire si rarement; si c'est à cause de ta jalousie au sujet de ce Graffignac, tu es fièrement bebête. Comment peux-tu supposer qu'on aime un Olibrius comme lui, lorsqu'on a connu et pu apprécier un grand chéri comme toi? Ah! Jujules, votre petit nez rose vous a mis en défaut, et je lui réserve une forte pichenette, pour le punir de son peu de flair.

» Adieu, grand chéri; je n'aime que toi, n'ai jamais aimé que toi et n'aimerai jamais que toi. Na! ça sera bien fait!

» La petite Mélanie au grand Jujules. »

— Eh ben! eh ben! monsieur Graffignac, est-ce que vous vous trouvez mal?

— Ah! Chamois... ah! Chamois... La scélérate! la perfide!

— De quoi? un trait? Mon Dieu! ça ne m'est jamais arrivé, mais j' sais ce que c'est par z-ouï-dire.

— Le monstre s'est trompé d'enveloppe : elle m'a envoyé la lettre qu'elle destinait à l'autre.

— Et l'autre aura reçu celle qui devait vous arriver. C'est drôle tout de même.

— Jusqu'à son nez, Chamois, jusqu'à son nez rouge, ardent, qu'elle ose comparer à une rose!

— Dame, y a des roses rouges.

— Et moi qui attendais cette lettre avec tant d'impatience!...

— Enfin, vous savez maintenant à quoi vous en tenir.

— Et j'en gémis, Chamois.

— Ça, c'est lâche. Après ça, vous me direz : Toi, tu n'as jamais été trahi que par z-ouï-dire. Aussi je ne fumais pas; j' me contentais de priser, et les femmes aiment ça.

Louis Leroy.

LES POÈMES DE LA RUE.

Nous empruntons l'article suivant à l'*Almanach comique pour 1866*, qui vient d'être mis en vente chez tous les libraires. — Cet amusant volume est illustré d'une foule de vignettes par Cham et Grévin. Prix : cinquante centimes.

PRÉFACE.

Les grandes cités de l'antiquité vivaient en plein vent. C'est sur la place publique que... que... que...

(Supposez ici cinquante lignes de tirades bien senties, dont je vous fais grâce, — ne me remerciez pas, — dont je vous fais grâce parce qu'il m'ennuierait profondément de les écrire.)

Paris, sous ce rapport, a plus d'un point d'analogie avec les grandes cités de l'antiquité. Que l'illustre capitale permette à un de ses flâneurs de crayonner ici quelques-unes de ses impressions de voyage à travers le macadam et le bitume.

La ressemblance est garantie, — comme chez les photographes.

Ne bougeons plus!...

I.

LE RÉGIMENT QUI PASSE.

LA GROSSE CAISSE. — Psing!... psing! psing!

LE TAMBOUR-MAJOR *intrinsèquement*. — Un tour de moulinet pour imposer silence à mes virtuoses.... Une! deusse!... Ça z'y est!... Le moment est venu, pendant que la musique va marquer le pas, de profiter de l'entr'acte pour se livrer à quelques évolutions de canne fascinatives...

UN CHIEN *qui a les nerfs sensibles*. — Ouah!... Ouah!... Ouah!...

LA VIEILLE DAME *qui conduit en laisse le préopinant*. — Ici, Phano!... pauvre chéri! C'est plus fort que lui, il ne peut pas souffrir les instruments de cuivre; lui qui raffolait de la harpe, du temps où j'en pinçais encore!...

LE BUGLE-SAX. — Mi, sol, do... la, si, la!... En voilà une d'idée de nous faire circuler par les voies publiques d'une pareille chaleur... On voit bien que le lieutenant-colonel il fait la promenade sur son poulet d'Inde... S'il fallait tant seulement... fa, la, ré, si, ut, do..., s'il fallait seulement qu'il véhicule à souffle tendu mon instrument pendant une demi-heure... Ré, ré, la..., la, sol, si!...

UN JEUNE MIOCHE *qui passe tenu par sa mère*. — M'man...

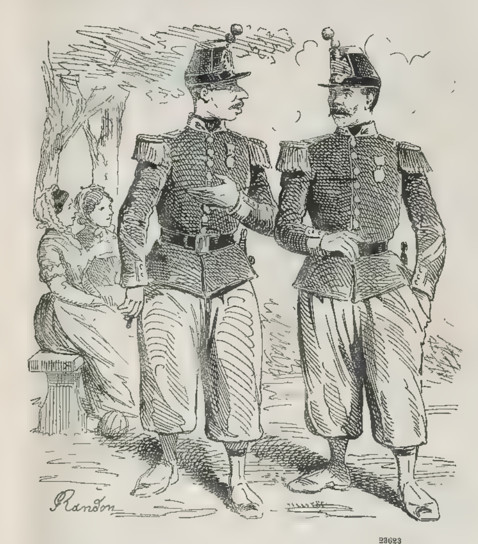
LA MÈRE. — Qu'est-ce qu'il y a?

NOS TROUPIERS, — par G. Randon.



23622

— Mon capitaine, la personne m'a répondu de vous dire qu'il n'y avait pas de réponse, vu que pour le quart d'heure son cœur était en activité d'emploi....



23623

— Voilà plus d'une heure que nous nous promenons et qu'elles n'ont pas l'air de faire attention à nous pluss qu'à des simples soldats!
— Des caporals médaillés!... c'est étonnant, mais les femmes sont si bizarres!

LE JEUNE MIOCHE. — Ça doit être joliment fatigant de porter sur son dos un sac comme ça.

LA MÈRE. — Oui... Et si tu n'es pas sage, je te ferai emmener par un sapeur.

LE JEUNE MIOCHE. — Hi! hi! hi!

LA MÈRE. — Tu vas te taire... Me faire remarquer dans la rue!

LE JEUNE MIOCHE. — Hi!... hi!... hi!...

LA MÈRE. — Tu vas...

LE JEUNE MIOCHE. — Je veux bien me taire, mais à condition que, quand je serai grand, tu me feras rappeler que je ne veux pas être militaire.

LE TAMBOUR-MAJOR. — Je ne sais pas s'il y en a du monde aux fenêtres de tous les étages. Que toutes les femmes elles sont unanimes dans leur ardeur contemplative à mon égard. Elles dévorent mon plumet des yeux... Mangez, mes tourterelles, mangez!... On n'est pas inhumain à l'endroit des sympathies féminines...

UN SOLDAT DU CENTRE. — Trois jours de salle de police parce que j'ai fait craquer en marchant le dessus de ma guêtre... Malheur!...

PREMIÈRE CUISINIÈRE *à une collègue.* — Tous beaux hommes, tout de même.

SECONDE CUISINIÈRE. — L'infanterie ne me dit plus rien.

PREMIÈRE CUISINIÈRE. — Il n'y a pas longtemps, toujours!...

SECONDE CUISINIÈRE. — Depuis que j'ai permuté.

PREMIÈRE CUISINIÈRE. — Où êtes-vous donc maintenant?

SECONDE CUISINIÈRE. — Cavalerie... Premier lancier.

PREMIÈRE CUISINIÈRE. — Moi, j'ai un faible pour la gendarmerie... C'est un corps où on épouse.

LE BUGLE-SAX. — Ré, mi, mi!... Qu'est-ce qu'il a à me faire des yeux, comme s'il voulait me mitrailler, le chef de musique... Parce que j'ai laissé échapper un couac... Ça m'a glissé!...

UN SOUS-LIEUTENANT. — Serrez les rangs à droite!

PREMIER GAMIN. — Qué chance... Hé!... Dubiniou!...

SECOND GAMIN. — Papa m'a dit de ne pas quitter de dessous la porte.

TROISIÈME GAMIN. — T'es bête... Est-ce qu'il le saura?...

SECOND GAMIN. — Papa le sait toujours... Et il me flanque des giffles...

PREMIER GAMIN. — Laisse-le donc, Polydore... Tu vois pas qu'il n'est pas encore sevré de depuis le temps!

SECOND GAMIN. — Je le dirai à papa que tu as dit...

PREMIER GAMIN. — Dis-y que s'il n'élève jamais que des serins comme toi, il fera bien de se mettre en grève. Hé! Polydore!...

TROISIÈME GAMIN. — Fais-moi la courte échelle, hein, que je considère la vivandière.

PREMIER GAMIN. — Attends que je vas me donner des courbatures pour ça... Elle louche...

TROISIÈME GAMIN. — As-tu contemplé le tambour-major?... Est-il assez panaché et doré?

PREMIER GAMIN. — Il a l'air d'un sucre de pomme qui marche.

LE CAPITAINE. — Arme sur l'épaule... droite!

LE LIEUTENANT. — Sur l'épaule droite!

LE SOUS-LIEUTENANT. — ...Aule droite!

LE SERGENT. — ...Oite!

LES TAMBOURS *reprenant.* — Rrrra... rrrra... rrrra! rrrra! rrrra!...

LE BUGLE-SAX *à son tour.* — Pas dommage... j'ai les lèvres sans connaissance.

UN CAPORAL. — Mademoiselle Vergénie, elle s'est mise à la fenêtre, et elle m'a télégraphié quelque chose... Tais-toi, mon cœur...

UN INVALIDE. — Ils marchent tout de même bien, les clampins... Mais pas comme nous.

PREMIER GAMIN. — C'est donc ça, que ça vous a usé la jambe jusqu'au genou, et que vous avez été obligé de mettre un mollet en sapin!

L'INVALIDE. — Moutard!

TROISIÈME GAMIN. — Méfie-toi. Il va te conter ses campagnes.

UN BOURGEOIS *à la fenêtre.* — Il me semble que je me vois encore, Élodie, quand j'avais l'honneur de faire partie de la 9e légion de la garde nationale. Nous emboîtions le pas comme de vieilles troupes.

UN COCHER D'OMNIBUS. — Oh là! oh!... les cocos...

UN MONSIEUR DE L'IMPÉRIALE. — Si on ne les tenait pas...

LE COCHER D'OMNIBUS. — Ça ne serait pas long...

UN DES CHEVAUX DU VÉHICULE. — Cré coquin!... Avoir été soi aussi dans l'armée au temps jadis, et être réduit à trimballer ces idiots de Parisiens!

LE MONSIEUR DE L'IMPÉRIALE. — Regardez donc celui-là... En a-t-il des croix et des médailles!...

LE COCHER. — Oh là! oh!... Il n'a pas gagné ça à enfiler des perles.

LE MONSIEUR DE L'IMPÉRIALE. — On dit qu'on va encore leur changer leurs shakos.

LE COCHER. — Pas comme l'administration... J'ai un chapeau qui a une fuite d'air.

LE MONSIEUR. — Ont-ils chaud!

LE COCHER. — C'est pour ceux qui ont froid. Si vous vous figurez qu'il fait meilleur à être assis toute l'année durant, je voudrais vous y voir, vous qui avez l'air de faire des insinuations.

LE MONSIEUR DE L'IMPÉRIALE. — Je ne fais pas d'insinuations.

LE COCHER. — Non, c'est vrai..., je vous répète que je voudrais vous y voir...

LE MONSIEUR. — Mais...

LE COCHER. — Les bourgeois, tous les mêmes!... je voudrais l'y....

LA GROSSE CAISSE. — Psing!... psing!... psing!...

LE BUGLE-SAX. — Comment, encore à nous!

PREMIÈRE CUISINIÈRE. — Faut que je m'en sauve, mon ragoût qui est de dessus le feu.

SECONDE CUISINIÈRE. — On ne s'ennuierait pas, pendant des mois entiers, avec des beaux régiments comme ça.

PREMIÈRE CUISINIÈRE. — Sans compter que j'ai une maîtresse, c'est bien la reine des chipies.

SECONDE CUISINIÈRE. — Et vous supportez ces choses-là!

PREMIÈRE CUISINIÈRE. — Je vous parierais, une supposition... j'en sais rien, mais je vous parierais qu'elle va me faire une scène parce que j'ai descendu...

SECONDE CUISINIÈRE. — C'est moi qui l'enverrais voir là-bas si j'y suis!

PREMIÈRE CUISINIÈRE. — J'ai pas ma langue dans un étui, allez... je lui ferai avaler que j'ai été chercher du charbon... Comme elle ne paye pas le charbonnier, elle n'osera pas me demander pourquoi t-est-ce qu'il m'a gardée si longtemps. — A vous revoir; mais c'est égal, tous beaux hommes.

SECONDE CUISINIÈRE. — Comme de juste, mais on n'est

pas maîtresse de ses impressions... L'infanterie, elle ne me dit positivement plus rien...

LE CAPITAINE. — Arme sur l'épaule gauche!

LE LIEUTENANT. — ... Épaule gauche!

LE SOUS-LIEUTENANT. — ...Aule gauche!

LE SERGENT. — ...Auche!!!

PIERRE VÉRON.

(*La fin au prochain numéro.*)

FANTASIAS.

Les nouvelles n'abondent pas.

Un moment j'ai eu l'idée de recourir à un innocent expédient pour remplir la place réservée à cette causerie.

L'expédient aurait consisté tout simplement à publier les lettres par lesquelles les propriétaires d'hôtels meublés, dans toutes les villes du littoral méditerranéen, déclarent au public qu'il peut sans danger prendre leur ours comme par le passé.

Ah! bien oui. Acte leur est donné une fois pour toutes de leurs protestations.

Le choléra n'a jamais existé à Nice, à Monaco, à Hyères, etc., etc., etc.

Maintenant, parlons d'autre chose.

***

Car les débitants de réclames deviennent odieux avec leurs boniments épidémiques.

L'autre jour, un monsieur ne s'est-il pas avisé de publier l'annonce ci-dessous :

SI VOUS VOULEZ ÉCHAPPER AU FLÉAU,
venez louer dans ma maison
un appartement composé de onze pièces.
Prix : 1200 francs.
Quartier sans pareil, rue.....

Après celui-là, on peut sans inconvénient tirer l'échelle.

***

La pièce de Sardou!... à la bonne heure!...

Mais c'est l'affaire du compte rendu spécial de nous renseigner sur son sort.

Causons plutôt un peu de l'Opéra.

Est-ce pour représenter les œuvres des compositeurs étrangers que cette scène, —*notre* première scène lyrique, — a été dotée d'une subvention si rondelette?

Or qu'annonce-t-on?

La Forza del Destino, de Verdi.

Plus un opéra du même Verdi, opéra inédit et destiné à l'inauguration de la salle neuve.

Certes, Verdi est un maître dont je prise fort le talent.

Mais il a déjà la salle Ventadour et par droit de conquête et par droit de naissance.

La salle du Théâtre-Lyrique par droit de traduction.

Est-il logique de lui faire hommage par-dessus le marché de la seule scène sur laquelle les maîtres français puissent produire la grande musique?

M. Perrin, qui est si fort sur les questions d'économie, devrait comprendre que les compositeurs de musique qui ne trouvent pas à vivre de leur talent sont réduits à en mourir.

***

On a vu ici-bas des spécialités bien singulières; mais je crois que l'une des plus inattendues est certainement celle d'un individu qui comparaissait devant la police correctionnelle l'autre jour.

— Quelle est votre profession? lui demande le président.

— Velouteur de pêches...

— Plaît-il?

— Velouteur de pêches!...

Sur quoi le quidam a pour mission de maquiller les pêches vertes de plein vent et de leur donner un incarnat séducteur à l'aide d'une composition dont il indique la formule au tribunal.

Ce qui ne l'a pas empêché d'être condamné pour vagabondage.

***

A côté de la situation excentrique qui précède, on peut placer celle de Baroilhet. Lui-même a appris cette semaine à tous les journaux, par une lettre autographe, que, depuis sa retraite comme baryton, il a adopté la profession de *faux mort*. Quand je dis *adopté*, je me trompe. C'est à son corps défendant — ce mot est ici de mise — que Baroilhet est de temps à autre inscrit à la nécrologie.

C'est la quatrième fois que — depuis deux ou trois ans — on enterre l'éminent artiste.

Comme c'est régalant, en ouvrant le *Constitutionnel* ou la *Patrie*, d'y lire qu'on est décédé!

Est-ce que vous croyez que des dommages-intérêts seraient de trop en cette occurrence?

***

Le directeur du Grand-Théâtre-Parisien montrait sa salle à un journaliste — avant l'ouverture.

— C'est bien, n'est-ce pas?

— Dame!...

— Je me suis donné de la peine, mais j'espère bien que ce théâtre me produira des fruits.

— C'est donc pour cela que vous y avez semé tant de noyaux, fit le journaliste, qui venait d'essayer un *petit confortable*.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La Marieuse, de MM. Lambert Thiboust et Charles de Courcy, que le théâtre du Gymnase a jouée avec un succès doux, est une jeune personne possédée de la manie d'unir tous les cœurs disponibles qu'elle rencontre sur son chemin. La domestique même a été mariée par cette *marieuse*. Un jeune voyageur se présente dans son salon...; il ne le quittera que pour aller à la mairie et à l'église. Voilà l'idée de la nouvelle comédie, qui ne saurait donner qu'une faible idée de l'esprit des deux auteurs. Le sujet n'est évidemment pas fort scénique, et la comédie tourne pendant deux actes dans le même cercle, comme les chevaux du Cirque. On ne retrouve dans cet ouvrage ni l'habileté dont M. Lambert Thiboust a donné tant de preuves au théâtre, ni l'esprit que M. Charles de Courcy a montré dans la petite presse. La gaieté même de la pièce a je ne sais quoi de forcé, qui diffère des allures ordinaires de la gaieté de Lambert Thiboust. On a ri un peu, applaudi quelquefois cet excellent Lesueur, puis on est parti sans trop murmurer. Dans la langue des coulisses on appelle cela un petit succès d'estime, c'est-à-dire le public ne s'est pas assez ennuyé pour faire tomber la pièce, et il ne s'est pas assez amusé pour la faire réussir. Ce n'est cependant pas le talent qui manque aux deux auteurs; comment se fait-il alors qu'ils se soient épris d'un sujet aussi ingrat? Mon Dieu, tout d'abord nul ne peut prévoir les destinées d'une comédie; on cause un jour d'une idée, on la trouve drôle, originale; on bâcle un plan avant d'avoir eu le temps de réfléchir, on écrit la pièce sans avoir suffisamment pensé au plan, et l'on arrive enfin aux répétitions. C'est alors qu'on voit que le plan n'est peut-être pas aussi complet qu'on croyait, et que le dialogue est beaucoup moins spirituel qu'on ne pensait. Que faire alors? On commence par couper une scène, puis deux scènes, enfin un acte entier; mais des comédies les morceaux ne sont pas toujours bons, et, après les amputations, il ne reste souvent qu'un ouvrage difforme, confus, qui n'est pas complet en deux actes et qui serait trop long en trois. Parfois on voit qu'on a fait fausse route et que l'idée ne comportait qu'un seul acte : tout serait à recommencer; on laisse alors aller l'ouvrage au gré des flots, quitte à n'avoir ni un succès en un acte, ni un succès de grande pièce. Il est bien évident que les deux auteurs de *la Marieuse* feraient une très-bonne comédie le jour où ils voudraient prendre la peine de la chercher. Au besoin, ils pourraient se séparer et faire deux bonnes pièces au lieu d'une, car si Lambert Thiboust est un des auteurs les plus recherchés de ce temps, M. Charles de Courcy a montré déjà qu'il peut, au besoin, se passer de collaborateur.

Au théâtre de la Gaîté nous sommes en pleine cour d'assises : des assassinats, en veux-tu? en voilà. L'acteur Manuel vous poignarde un homme comme on prend un petit pâté chez le pâtissier, et la justice, qui ne voit jamais ce qui se passe dans les mélodrames, arrête généralement un innocent et laisse circuler librement le coupable. Je n'entreprendrai pas de vous conter ce drame terrible, plein de péripéties plus épouvantables les unes que les autres, et qui offre la situation, inexploitée jusqu'à ce jour, d'un père qui cherche sa fille.

Cependant ce mélodrame a un énorme avantage sur tout ce qui a été tenté; au lieu d'un traître, on en voit trois, trois gredins qui s'associent pour perdre un honnête homme; le gredin en chef, c'est précisément M. Manuel; le gredin suppléant est joué par M. Latouche, et M. Perrin fait à merveille le troisième larron. *L'Homme aux figures de cire*, l'honnête artisan qu'on prend pour un assassin, est rendu avec beaucoup d'art par M. Deshayes; sa fille, sous les traits de madame Clarence, est tout simplement adorable. Ce nouveau mélodrame est tiré d'un roman de M. Xavier de Montépin, qui s'est adjoint comme collaborateur M. Jules Dornay, ancien acteur de l'Ambigu, et qui me paraît destiné à prendre une large place parmi les faiseurs de ce temps. Il est bien entendu — mais j'ai soin de l'ajouter pour les âmes sensibles — que l'innocence de l'homme aux figures de cire est reconnue avant la fin de la pièce, que M. Manuel trouve le châtiment auquel il s'est soustrait jusqu'au dénoûment, et que la jeune personne épouse un petit bonhomme qui a tout pour lui : physique insuffisant, organe déplorable et mauvaise diction. Si avec tous ces défauts il ne fait pas le bonheur de la petite, je ne comprends plus rien aux choses du cœur humain.

Le théâtre du Châtelet, qui prépare une grande et splendide revue, dans laquelle on chantera — je l'espère du moins — quelques rondeaux sur les nouveaux boulevards et les grandes chaleurs de l'été, — vient de reprendre un vieux mélodrame de M. Marc Fournier, directeur du théâtre de la Biche au bois.

M. Marc Fournier passe avec raison pour un esprit fin et incisif, qui a occupé une bonne place dans la presse et le roman avant d'exploiter la féerie et ses merveilles; M. Hostein, qui, lui aussi, n'est pas sot, a fait une bonne farce à son collègue en reprenant les *Nuits de la Seine*, drame très-insignifiant et légèrement écœurant de M. Fournier, qui passe généralement pour un homme de talent. Un ballet très-mouvementé coupe heureusement en deux parties l'action lente et confuse de cette vieille pièce que, pour l'honneur de M. Fournier, on n'eût pas dû tirer de l'oubli.

Avant la revue de fin d'année, M. Hostein doit faire jouer un drame de sa composition, qu'il a extrait d'un roman d'Alexandre Dumas fils. Après le directeur de la Porte-Saint-Martin, le directeur du Châtelet. Voilà qui est fort bien; c'est ainsi que le maître de la maison se verse à boire après avoir servi son invité.

M. Hostein a déjà fait jouer l'année dernière à l'Ambigu un drame qu'il avait tiré d'un roman anglais; cette fois-ci le Français né malin revient dans son pays et découpe un volume de Dumas fils.

Nous verrons ce que le directeur aura fait du roman, et il est d'autant plus probable que le nouveau drame sera fort intéressant qu'on soupçonne M. ***, le véritable auteur du *Supplice d'une femme*, de ne pas être étranger à la pièce *les Trois hommes forts* qu'on prépare au Châtelet, sous la signature de H. Hostein.

ALBERT WOLFF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 514. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 4 Novembre 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique,

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Saint-Pierre, 27. — A Londres, chez Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Pour la Prusse, l'Allemagne et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

CROQUIS MILITAIRES, — par Gabriel Gostiaux.



23624

— Mon vieux, quand vous en aurez mangé douze cent soixante-dix-sept comme celui-ci, on vous renverra chez papa et maman.



23625

— Caporal, qu'est-ce que c'est donc qu'une particule?
— Une particule... par exemple, si j' te dis : As-tu *de* quoi payer encore un litre? *de* est la particule.



23626

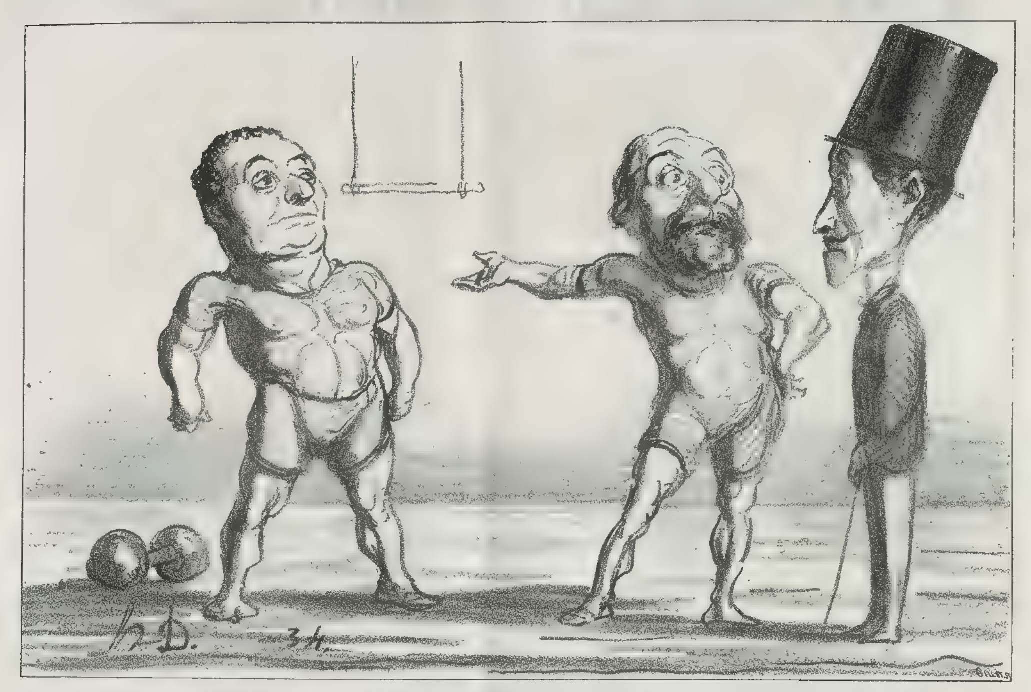
— Plutôt que de rester là, à me regarder comme un imbécile, donne-moi mon sabre et mon schako.
— Oh! capitaine, je ne vous regarde pas comme ça, au contraire.



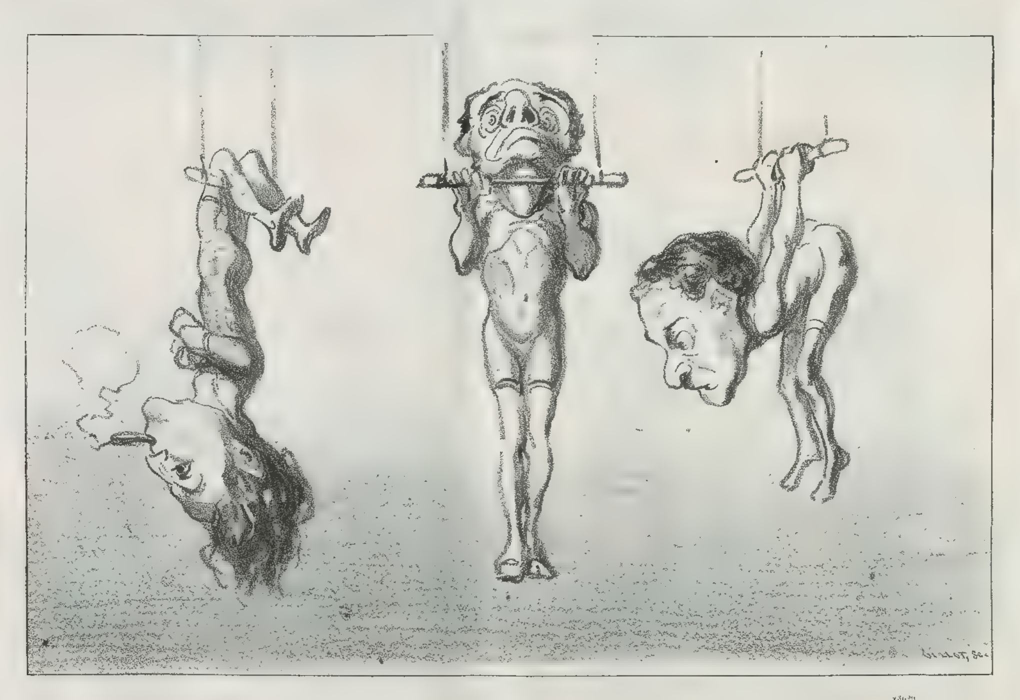
23627

« Lafaire a été chôde y a le fisse à Jean Pincornet qu'il était just tout a cotès de moi qua mit la min le premier desur un canon et il a eut le brat emporter par un boulé et il a été décoré su le chant de bataille. Je né pas core eut de chansse si sa aurait z été aussi bien moi que jorai z été devan jorai gagner sa... »

LA RÉGÉNÉRATION DE L'HOMME PAR LA GYMNASTIQUE, — croquis par DAUMIER.



— Tenez, voici un homme qui était encore plus hareng saur que vous..., et en six mois voici ce que j'en ai fait!...



Les différentes poses gracieuses du trapèze.

LA RÉGÉNÉRATION DE L'HOMME PAR LA GYMNASTIQUE, — croquis par DAUMIER (suite).



Développez les muscles des bras; dans cet exercice vous vous contusionnerez peut-être un peu la tête, mais les bras, les bras avant tout!...

LA RENTRÉE AU BUREAU.

Il commence à faire frais; MM. les employés de la salle n° 7 font cercle autour de la cheminée, et, tout en se rôtissant les tibias, se livrent à une appréciation critique de leurs chefs vivement sentie.

PERRIER. — Dupont est une buse.

MANGIN. — Vous voulez dire une oie.

ROUGET. — Un aigle en comparaison de Bernard.

MANGIN. — Le sous-chef Bernard serait déplacé parmi les garçons de bureau.

ROUGET. — Il serait déplacé partout; ce qui ne l'a pas empêché de faire son chemin.

PERRIER. — Il est si plat, si rampant! Ah! quelle pitié d'être commandé par de pareils Guignols!

LE GARÇON DE BUREAU *entrant*. — M. Dupont prie M. Verdelet de passer à son cabinet.

MANGIN. — Verdelet?... Qu'il aille le chercher au Mans, votre Dupont. D'ailleurs son congé n'est pas encore fini.

LE GARÇON DE BUREAU. — Si; il finissait le 31, et nous sommes le 3.

ROUGET. — C'est pourtant vrai. Comme le temps passe vite!

LE GARÇON DE BUREAU. — Ils sont furieux au service intérieur, parce qu'on fait toujours une queue aux congés.

MANGIN. — Jamais assez longue, malheureusement.

LE GARÇON DE BUREAU. — J' vas y dire que ni vu ni connu.

PERRIER. — Avec une foule de mauvais compliments de ma part.

Le chef Dupont et le sous-chef Bernard causent administration et discipline intérieure.

LE CHEF. — Je sévirai; j'y suis résolu.

LE SOUS-CHEF. — Et bien vous ferez.

— Ces messieurs deviennent d'une outrecuidance qui dépasse toutes les bornes.

— Nous sommes trop bons.

— Oui... je suis d'une indulgence qui frise la faiblesse.

— Soyons fermes, et les mauvais employés trembleront.

— Je le serai. Quand on m'y force, j'ai une main de fer.

— Au besoin j'en aurai deux, moi.

On frappe à la porte du cabinet.

LE CHEF. — Entrez.

LE GARÇON DE BUREAU. — M. Verdelet n'est pas encore revenu.

LE CHEF. — C'est inimaginable!

LE SOUS CHEF. — Prodigieux!

LE GARÇON DE BUREAU. — Paraît qu'il est encore au Mans.

LE CHEF *avec ironie*. — Au Mans!

LE SOUS-CHEF *avec amertume*. — Au Mans!

LE CHEF. — Paye-t-on ce monsieur pour engraisser des chapons?

Ce propos joyeux est reçu avec faveur par le sous-chef, et le garçon de bureau lui-même se permet une légère hilarité.

LE CHEF *évidemment satisfait de la portée de son mot*. — C'est bien, Baptiste; vous me préviendrez dès que M. Verdelet se sera rendu à son poste.

Les employés de la salle n° 7, après une tentative de travail avortée, sont venus se remettre devant la cheminée

PERRIER *bâillant*. — Aaah!... Quelle heure est-il donc?

ROUGET. — Trois heures moins un quart.

MANGIN. — Encore une grande heure de souffrance!

On entend chanter dans le corridor la *Sérénade* de Gounod.

TOUS. — Tiens! Verdelet!

VERDELET *entrant rouge comme un coq et fortement échauffé*. — Messieurs, je suis bien le vôtre. Mâtin! il fait tiède chez vous.

MANGIN. — Se porte-t-il bien, le scélérat!

VERDELET. — Mais oui, mais oui. Mes enfants, j'ai enterré mon congé ce matin sous trois douzaines d'huîtres, deux bouteilles de chablis et des viandes succulentes.

MANGIN. — Aussi tu es gris.

VERDELET. — Mieux que ça : j'ai ma canne de tambour-major! Fait-il bon chez vous! (*Il chante à plein gosier :*)

Quand tu ris, sur ta bouche
L'amour s'épanouit...

LE CHEF *entrant comme le spectre de Banquo*. — Que signifient ces hurlements, messieurs?

VERDELET *chantant toujours :* —

Et soudain le farouche...

LE CHEF (*voix tonnante*). — M'entendez-vous, monsieur Verdelet?

VERDELET *continuant avec une variante :* —

... Dupont s'évanouit.

LE CHEF. — Vous tairez-vous, monsieur?

VERDELET *renversant d'aplomb*. — A vos souhaits. Nous allons toujours bien, monsieur Dupont?

— Monsieur, je ne suis pas venu dans cette salle pour causer de ma santé.

— Je le regrette...; elle nous est si précieuse à tous!

— Pourriez-vous me dire, monsieur, de quel droit vous vous êtes permis de dépasser la limite fixée à votre congé?

VERDELET (*voix attendrie*). — Vous me le demandez, M. Dupont?

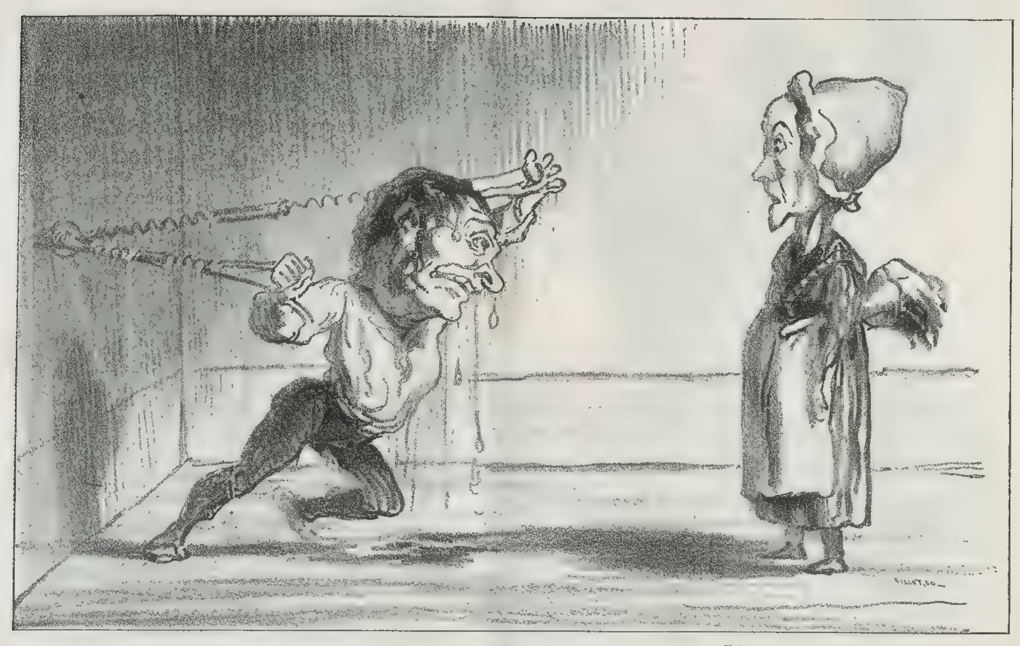
LE CHEF. — Je fais plus : j'exige une réponse.

— Qu'une seule? Allons, vous n'êtes pas avide. Monsieur chef et ami, on m'a affirmé au Mans que le séjour des bureaux était très-malsain par le temps qui court; que l'encombrement des gens mal payés, mal nourris, qui forment la population stagnante des ministères, ne pouvait qu'être préjudiciable à ma...

— Est-ce une gageure, monsieur?

— Et j'ai dû obtempérer aux vœux de ma famille en

LA RÉGÉNÉRATION DE L'HOMME PAR LA GYMNASTIQUE, — croquis par DAUMIER (suite).



— Oh! mossieu, est-y Dieu possib'e qu'un homme riche comme vous travaille comme ça?... vous devriez prendre un domestique pour faire c't' ouvrage-là!...

larmes, et retarder mon retour au milieu de vous de trois fois vingt-quatre heures.

— Et moi, monsieur, j'ai dû, à la demande du service intérieur, adresser mon rapport sur votre inexactitude.

— Il n'a pu que m'être favorable; je connais votre cœur.

— Trêve de pasquinades, je vous prie, et tâchez de vous rappeler la distance qui nous sépare.

VERDELET (*larmes dans la voix*). — Pardonnez-moi, monsieur Dupont, d'avoir pu l'oublier un instant. Gredin de chablis! c'est sa faute.

DUPONT — En effet..., vous ne me paraissez pas dans votre assiette.

— Malheureusement je n'y suis plus depuis une heure, mais je m'y remettrai en dînant.

Renonçant à l'emporter sur son incorrigible employé, M. Dupont se décide à battre en retraite pour sauvegarder ce qui lui reste de dignité. Peu de temps après, le sous-chef vient demander des nouvelles de l'exécution.

LE SOUS-CHEF. — Eh bien, cher monsieur Dupont?

LE CHEF. — Justice est faite.

— Vous avez sévi?

— Complétement.

— Ce sera d'un bon exemple pour les autres.

— Ils m'ont tous paru terrifiés.

On entend un grand bruit dans le corridor.

LE CHEF *inquiet*. — Qu'est-ce encore?

LE SOUS-CHEF. — Quel vacarme!

LE CHEF *à Baptiste qu'il a sonné*. — Que signifie ce tapage, Baptiste?

BAPTISTE. — C'est à cause du punch.

LE CHEF. — Quel punch?

BAPTISTE. — Celui que M. Verdelet a commandé pour ses camarades de bureau.

LE CHEF. — C'est impossible.

LE SOUS-CHEF. — Invraisemblable.

BAPTISTE. — Parole, monsieur Dupont. Même qu'il est fièrement bon, le punch : ces messieurs m'en ont fait goûter.

LE CHEF. — Mon cher Bernard, veuillez vous interposer; quant à moi, j'y renonce.

Le sous-chef, à moitié satisfait, se met en marche lentement pour accomplir sa tâche.

Au moment où il entre au terrible n° 7, il voit Verdelet tenant un verre dans chaque main et chantant une romance passionnée.

VERDELET *apercevant son supérieur*. — A la santé de notre respectable sous-chef, M. Bernard!

LE SOUS CHEF. — Messieurs, messieurs!...

VERDELET. — Puissent les grands de ce monde honorer, glorifier en lui le père des employés!

TOUS. — Oui! oui!!

VERDELET (*air de la Parisienne*). —

C'est un sous-chef en cheveux blancs!

MANGIN. — Un verre blanc pour M. Bernard!

PERRIER. — Deux verres blancs!

VERDELET (*même air*). — *O jour d'éternelle mémoire!*

LE SOUS-CHEF. — Messieurs, je vous en conjure!...

VERDELET. — Nous vous écouterons servilement après que vous aurez bu.

Paris n'a plus qu'un cri de gloire!

LE SOUS-CHEF. — Mais c'est impossible!

VERDELET. — Pas français, ce mot-là, papa Bernard.

En avant, marchons contre leurs canons!

ROUGET *offrant un verre plein à la victime*. — Monsieur est servi

VERDELET. — Rubis sur l'ongle, Excellence! Je ne reviens pas tous les jours de congé.

LE SOUS-CHEF. — Mais... mais...

VERDELET. — *A travers le fer, le feu des bataillons,*
Courons à la victoire!
Courons à la...

Effrayé du vacarme croissant, le chef s'est décidé à marcher sur le canon. Il reste stupéfait à la vue de Bernard le verre à la main.

LE CHEF. — Bernard! vous! vous!!...

LE SOUS-CHEF. — Je vous assure, monsieur Dupont...

LE CHEF. — Sortons!...

LE SOUS-CHEF. — Je vous jure que ces messieurs m'ont fait violence!

LE CHEF. — Ah! Bernard, la faiblesse des chefs a toujours amené la révolte des expéditionnaires!

LE CHŒUR *au loin*. — *Courons à la victoire!*

LOUIS LEROY.

LES POËMES DE LA RUE.

(*Suite.*)

II.

LE CONVOI.

Un corbillard s'avance lentement.

Derrière le corbillard, la foule des invités marche sur huit rangs.

UN BOUTIQUIER *saluant*. — Il y a du monde... Céline, viens donc voir... Un joli enterrement.

MADAME CÉLINE. — Simple.

LE BOUTIQUIER. — Possible. Simple, mais joli... Je n'en demanderais pas davantage.

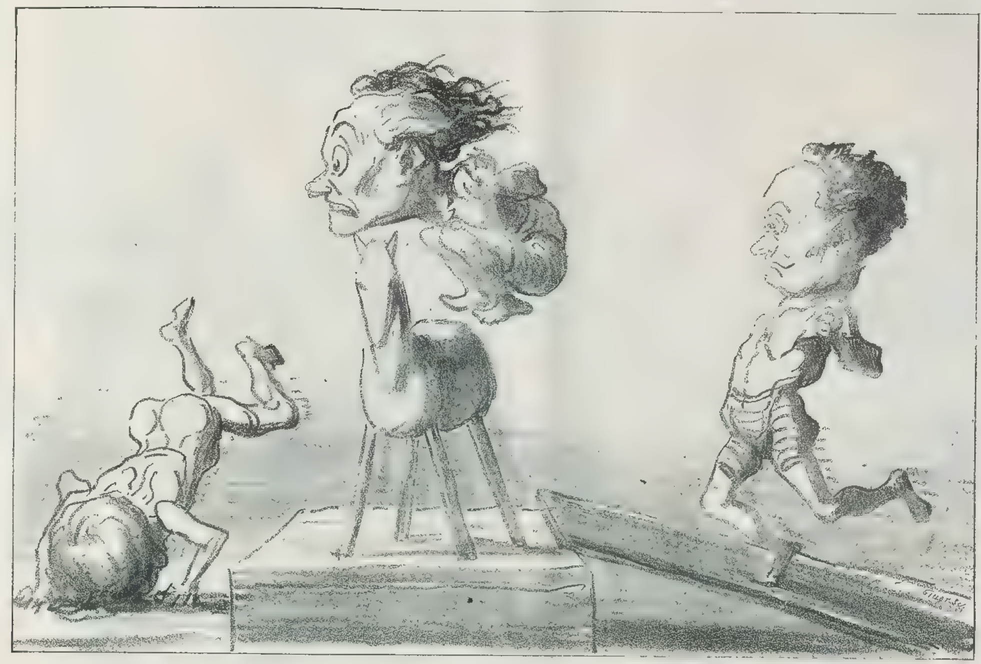
MADAME CÉLINE. — Vous, d'abord, vous n'avez d'ambition pour rien.

LE BOUTIQUIER. — Pas d'ambition!

MADAME CÉLINE. — Certainement, sans quoi, est-ce qu'il n'y a pas longtemps que vous auriez vendu notre fonds, et que nous serions autrement que nous ne sommes?

LE BOUTIQUIER. — C'est bien la peine de s'échiner... Pour ce qu'on devient...

LA RÉGÉNÉRATION DE L'HOMME PAR LA GYMNASTIQUE, — croquis par DAUMIER (suite).



Exercices d'équitation qui ne sont pas sans dangers.

MADAME CÉLINE. — On ne pense pas qu'à soi dans ce monde.

Au premier rang du cortége :

LE NEVEU DU DÉFUNT, *morne, silencieux.*

UN AMI *le soutenant.* — Du courage, Albert!... du courage!...

Au deuxième rang :

— Un si excellent homme!

— La crème des honnêtes gens!

— Quant à cela, on peut bien le dire.

— Et pas vieux.

— Je crois bien : cinquante ans, au plus.

— En voilà un qui n'a pas dans sa vie fait seulement ça de mal à une mouche...

— Une perte.

— Et si vite!

— Ça l'a pris le lundi... Le mercredi, n..., i..., ni!...

Au troisième rang :

— Il n'était plus tout jeune.

— Dame non : cinquante-cinq!

— Ce n'en est pas moins malheureux.

— Sans doute, seulement il est naturel que ce soit lui plutôt que son neveu.

— Pauvre jeune homme! Il a l'air si abattu!

— Dans le moment, comme de raison... C'est naturel.

— Il va en avoir pas mal à lui revenir?

— Je crois bien... Puisque Chabanais n'avait pas d'enfants... C'est naturel...

Au quatrième rang :

— Il paraît qu'il était bien usé?

— Jusqu'à la corde.

— De quoi? le travail!

— Oh! le travail!

— Dame! il a eu du casse-tête dans sa vie.

— On ne dit pas non. Seulement, c'est un gaillard à qui une bonne partie de plaisir ne faisait pas peur.

— Pas méchant.

— Personne n'en disconvient. Seulement pour ses intérêts il aurait passé par-dessus le corps de son plus proche parent.

— Vous croyez?

— Je le connaissais comme si je l'avais fait.

— Il avait été compromis, dans les temps... à propos d'une affaire de vin...

— Il faisait de la contrebande, parbleu!

— Ça s'est su?

— Si ça s'est su!... Il n'a échappé à un procès que parce qu'il avait des protections.

— Toujours la même histoire!... Un pauvre diable...

— A qui le dites-vous?...

Au cinquième rang :

— Est-ce qu'il n'avait pas eu un moment envie de se mêler à la politique?

— Si, mais ça ne lui allait pas.

— Entre nous, il faut d'autres gaillards que ça.

— Il en a fait l'expérience... A propos...

— Quoi donc?

— Avez-vous lu les journaux du matin?

— Pas encore...

— Il y a des dépêches très-curieuses.

— Contez-moi donc ça.

— Je ne me rappelle pas au juste, mais ce que je sais, c'est que la Bourse a été remuée.

— Tiens! tiens!

— Le fait est qu'au jour d'aujourd'hui on est bien embarrassé pour placer ses capitaux.

— Quand on en a.

— Naturellement.

Au sixième rang :

— Est-ce que vous avez déjeuné?

— Moi... pas du tout...

— Ni moi... J'ai un creux...

— Mais j'aurais voulu, que je n'aurais pas pu. J'habite Chatou pendant la belle saison.

— Joli pays.

— Pas mal.

— Je ne connais que cela... Le bord de l'eau... la mère Levanneur...

— C'est là qu'on mange des fritures!

— A qui le dites-vous? J'y suis allé — comme les choses se rencontrent! — j'y suis peut-être allé dîner vingt fois avec ce pauvre Chabanais... Nous canotions dans ce temps-là...

— Ah! ah!

— Je me souviens d'une fois, entre autres... c'était drôle : le bateau à vapeur passe... nous culbute... Patatras!

— On est imprudent quand on est jeune.

— Dites-moi... est-ce vrai que la campagne est dévorée par la sécheresse?

— Je crois bien. Vous ne trouveriez pas un petit pois dans tout Chatou.

— Ne me parlez pas de petits pois, moi qui en raffole... Rien que d'y penser, avec la faim que j'ai...

Au septième rang :

— Comment... Rousselet se marie?

— Parole d'honneur!

— A son âge!

— Avec une jeune fille de vingt ans.

— Elle est trop forte.

— Je voudrais bien assister à sa noce.

— Et moi donc!

— Le voyez-vous donnant le bras à sa fiancée?

— Gare, les petits cousins!

— Au fait, c'est un cas de légitime défense.

— Vous avez dit le mot.

Au huitième rang :

— *La Belle Hélène!*... Si je l'ai vue... Six fois, monsieur.

LES NOUVEAUX MAGASINS DU *PRINTEMPS*, — croquis par Bertall.



Le magasin du *Printemps* tient tous les objets divers



Les rayons du nouveau *Printemps* se disposant à éclairer la capitale.



— J'ai acheté cette robe il y a deux ans, mon mari n'en veut pas.
— Passez à la caisse, on vous rendra votre argent.



— Je vous ai acheté, il y a six mois, une robe noire. Je voudrais la changer pour une robe rose.
— Vous ne l'avez pas portée?
— Je ne l'ai portée qu'une fois chez *ma tante*.
— Ça ne compte pas; rapportez-la ici, nous vous la changerons.



— Je voudrais envoyer une robe de six francs cinquante à ma payse, à Carcassonne, combien que ça me coûtera?
— Six francs cinquante, et nous payons le port.

— Et moi, sept!
— J'y ai ri comme un bossu.
— Comme deux.
— Ce sacré Dupuis...
— Et Grenier, en Calchas.
— Ah oui!... Calchas, jouant à l'oie...
— Superbe.
— Et son mouchoir à carreaux!
— Agamemnon n'était pas mauvais...
— La scène où il pinçait un cancan...
— Magnifique!... Vous rappelez-vous la façon dont il tenait les bras comme ça... et puis... Comment! nous sommes déjà arrivés?
— Il paraît que oui.
— Quand on sait causer, on n'a jamais le temps de s'ennuyer.

Pierre Véron.

(*La fin au prochain numéro.*)

AU CHATEAU.

Alcide Duboissy lit une lettre que vient de lui monter sa concierge.

« Mon cher ami,

» Comme tu le sais, je suis en ce moment au château de mon oncle le comte de Gransac; tu serais bien aimable de venir y passer une huitaine de jours.

» Mon oncle est un excellent homme, et il sera enchanté de donner l'hospitalité à mon meilleur ami.

» Ta chambre est prête, je t'attends.

» Ton bien dévoué,

» Arthur de Gransac. »

— Ma foi, se dit Alcide, cette invitation me fait plaisir et je vais m'empresser d'en profiter. Comme je ne veux pas dépenser beaucoup d'argent, ça me fera faire des économies. Je serai peut-être un peu déplacé dans ce château, car je ne suis pas noble; aucun de mes ancêtres n'a été aux croisades. Mais, après tout, je sais me tenir en société, je ne suis pas plus gauche qu'un monsieur blasonné.

Il fait sa valise et part.

*
* *

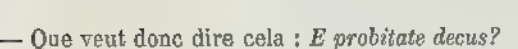
Alcide arrive au château, où le plus gracieux accueil lui est fait.

Arthur le prend à part.

— Mon cher, j'ai quelque chose à te dire.
— A quel propos?
— J'ai coupé ton nom en deux.
— Tu as coupé...
— Oui.
— Je ne te comprends pas.
— Ici tu te nommes du Boissy.
— Il faut donc être noble pour venir ici! fit observer Alcide d'un ton aigre.
— Mais non, tu prends mal la chose; j'en étais sûr.

LES NOUVEAUX MAGASINS DU *PRINTEMPS*, — croquis par BERTALL (suite).





— Que veut donc dire cela : *E probitate decus?*
— L'honneur par la probité.
— Il me semble que ça signifie beaucoup d'écus et de probité : c'est la meilleure devise.



SORTIE DU MAGASIN DU PRINTEMPS.

Une bonne charge.

J'agis ainsi pour te donner plus de relief aux yeux des domestiques. Ces gens-là sont si ridicules qu'ils méprisent tout ce qui n'est pas noble.

— Si un d'eux se permettait d'être insolent avec moi...

— Enfin que t'importe de couper ton nom en deux?

— Soit, puisque telle est ta fantaisie.

— Comme ton voyage a dû te fatiguer, je te laisse te reposer.

***

Vers six heures, Arthur entra dans la chambre de son ami.

— Je viens te chercher pour le dîner.

— J'y ferai honneur, car j'ai très-faim. Descendons.

— Le repas n'est pas encore prêt; tu as le temps de t'habiller.

— Mais je suis habillé. Cette redingote est toute neuve.

— Je ne dis pas le contraire. Je te fais même mes compliments sur la coupe de tes vêtements; mais...

— Il y a une objection?

— Oui.

— Parle.

— Ici tout le monde dîne en habit.

— Ah bah!

— Ma famille est à cheval sur l'étiquette.

— Alors je mangerai à la cuisine, si toutefois on y est admis dans ce costume.

— On ne peut pas te faire la moindre observation sans que de suite tu prennes la mouche. Si je ne te prévenais pas, tu serais vexé de te trouver à table avec des personnes en habit, toi n'en ayant pas.

— C'est vrai.

— Donc tu ne dois pas être vexé si je te mets au courant des us et coutumes de la maison.

— Non, je t'en remercie; mais je n'ai pas emporté d'habit.

— Je puis parer à ce petit inconvénient.

— En coupant les basques de ma redingote, comme tu as déjà coupé mon nom?

— Je vais te prêter un de mes habits; comme nous avons la même taille, il t'ira on ne peut mieux.

***

Après le repas, les deux amis se promènent dans une allée du parc.

— Comment trouves-tu mes parents? demande Arthur à Alcide.

— Ils sont charmants; mais comme tu dois t'amuser quand tu retournes à Paris!

— Je vois que la vie de château ne te plairait pas.

— J'aime mieux le boulevard des Italiens.

— Après-demain, nous faisons une grande partie de chasse à courre; on en a parlé au dîner.

— J'adore cela.

— Sapristi! j'y pense.

— A quoi?

— Notre uniforme est en drap vert, avec des bottes à l'écuyère, un couteau de chasse et tout ce qui s'ensuit.

— Je n'ai rien de tout cela.

— Demain tu viendras avec moi à la ville voisine; je te ferai équiper chez mon fournisseur.

— Et ça me coûtera?

— Trois ou quatre cents francs.

— Fichtre!... Mais que ferai-je de ce costume?

— Tu le garderas pour le mettre quand tu viendras chasser ici, et j'espère que l'on te verra souvent, puisque tu aimes la chasse. Comme ce costume t'ira fort bien, il te servira quand tu te feras photographier.

— C'est que...

— Il n'y a pas à hésiter; tu ne peux monter à cheval en jaquette et en pantalon. Tous les propriétaires des châteaux voisins se mêleront à cette chasse; ce sera une fête charmante. C'est convenu, nous irons demain de grand matin à la ville.

***

On se réunit au rendez-vous de chasse. Alcide ne fait pas mauvaise figure au milieu des plus beaux cavaliers; mais il sait ce que lui coûte son costume.

— Mon cher, vient lui dire son ami, je t'annonce une bonne nouvelle.

— Laquelle?

— Je te confie un poste d'honneur.

— Il y en a donc pour poursuivre le cerf?

— Comme tu es un excellent cavalier, tu veilleras sur ma cousine, cette charmante jeune fille de dix-huit ans que tu vois là-bas et qui est un peu folle. Tu l'empêcheras de commettre des imprudences.

— A te parler franchement, j'aimerais mieux être libre de mes mouvements.

— Tu ne peux me refuser, j'ai prévenu ma cousine.

— C'est différent.

On part en chasse.

— Mademoiselle, dit Alcide, vous avez un fusil; vous chassez donc?

— Oui, monsieur. Cela vous étonne?

— Non, mademoiselle, j'admire vos goûts, et saint Hubert doit être fier d'avoir un disciple comme vous.

— Seulement, je n'aime pas beaucoup avoir à charger mon fusil; je vous prierai de vouloir bien me venir en aide.

— Très-volontiers. — Je vais avoir une charmante occupation durant toute cette chasse, se dit Duboissy. Que je suis donc fâché d'être venu au château!

— De grâce, monsieur, dépêchez-vous; je veux avoir l'honneur d'abattre la première pièce.

— Voici votre arme, mademoiselle, et je vous souhaite bonne chance. Oh! le superbe faisan!

— Ne le tuez pas!

— Pourquoi?

— Laissez-le-moi!

Le coup part, le faisan aussi, mais à tire-d'ailes dans les profondeurs de la forêt.

— Manqué! fait avec impatience la belle enfant.

— Il était un peu loin.

— C'est ce que je crois. Ayez la bonté de recharger mon fusil.

***

— Alcide, t'es-tu amusé? demande Arthur au retour de la chasse.

— J'ai chargé une quarantaine de fois le fusil de ta cousine, je suis descendu de cheval à plusieurs reprises pour sangler le sien, j'ai cherché pendant une heure dans d'épais taillis un faisan qu'elle crut avoir abattu : si je ne m'étais pas amusé, je serais furieusement difficile.

— Il n'est pas toujours agréable de chasser avec des femmes; mais la partie que j'ai organisée pour demain te conviendra davantage.

— Que ferons-nous?

— Nous poursuivrons des loups qui ravagent la forêt voisine.

— J'aime mieux rencontrer un lièvre qu'un de ces carnassiers.

— Aurais-tu peur?

— Non, mais je préférerais autre chose.

— Sois tranquille, je te promets que tu rencontreras aussi des sangliers. Allons-nous coucher pour nous lever de grand matin.

*
* *

Comme il a été décidé que l'on cernerait une partie de la forêt, Alcide Duboissy se trouve encore avoir un poste d'honneur. Ce n'est pas une demoiselle qu'il est chargé de garder, mais un sentier appelé le chemin de *l'abreuvoir des loups*, à cause d'un petit ruisseau qui serpente non loin de là, et probablement aussi à cause des loups qui viennent s'y désaltérer.

— J'aimerais mieux être ailleurs, se dit-il. J'aime les émotions de chasse, mais pas quand ma vie est en danger. Sapristi! si je ne me trompe, il me semble que c'est un loup qui s'avance là-bas... Bon! voici maintenant qu'un sanglier arrive dans l'autre sens. Je suis pris entre deux feux. Je suis certain que ces animaux se sont concertés pour me tendre ce piége, les lâches!... Ce n'est plus une chasse au loup, c'est une chasse à l'homme. Mon fusil est chargé à deux coups : je vais d'abord envoyer une balle dans la tête du loup, puis je ferai face au sanglier. Si je rapporte ces deux animaux au château, je crois que j'aurai un assez joli succès.

Il vise le loup, qu'il abat; mais, au même moment, le sanglier fond sur lui et laboure son arrière-train.

Le malheureux chasseur roule dans la poussière; ses cris attirent ses compagnons qui sont obligés de construire un brancard avec des branches d'arbre pour emporter le blessé au château.

Après quelques jours de repos, Alcide revient à Paris; mais, chaque fois qu'il veut s'asseoir, il pense au château de son ami et se promet bien de ne jamais y retourner!

A. Marsy.

L'*Almanach Prophétique pour* 1866, le plus amusant, le plus abracadabrant des almanachs, ne se vend que 50 centimes. Il renferme les articles les plus curieux sur la chiromancie, les tables parlantes, les spectres, la répercussion, le destin, les nombres, les prédictions, la longévité, le luxe effréné des femmes, l'hydrophobie, etc. Son calendrier est le seul qui donne l'explication des fêtes, des noms des saints, des usages; il indique, en outre, les effets des lunes et des marées, etc., etc. — Il est richement illustré par les premiers artistes. — En vente chez tous les libraires et dans les gares de chemins de fer.



FEMME DE TARASCON.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 515. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 11 Novembre 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

LES BIBELOTS.

REVUE RÉTROSPECTIVE ET CONTEMPORAINE DE L'EXPOSITION DES CHAMPS-ÉLYSÉES,

par Bertall.



VIEUX SÈVRES, PÂTE TENDRE.

23640

Vous verrez que cette pauvre petite dame aura tant de bibelots, qu'avant un an elle sera forcée de faire une vente, si elle ne veut pas être encombrée. Quel chagrin pour elle... tant de souvenirs!...

EXPOSITION DES BIBELOTS, — par BERTALL (suite).



23641

PATE DURE.

— Dix mille francs ce bibelot-là, excusez! Au moins peut-il se laver?



23642

— Ce marquis de Hertford doit être un homme bien aimable. Garçon, si vous voulez me le présenter, il y aura un bon pourboire.



23643

— Ma chère amie, si jamais on te proposait de te mettre dans des meubles acajou ou palissandre, il n'y a qu'à refuser; mais dans des meubles comme ça il y aurait tout d' même à réfléchir.



23644

— Ma chère, c'est en jade, trois mille francs, un souvenir de mon gros baron de Trouville.

— J'aime mieux ça qu'une photographie.



23645

Un collectionneur sérieux.



23646

— Tu vois là-bas ce monsieur si simple, eh bien, c'est monsieur Double.





23.47

Véritable boule.

EXPOSITION DES BIBELOTS, — par BERTALL (suite).



23648

— M. de Rothschild, M. Récappé, M. Double, ont certainement de bien jolies choses; mais il n'y a de noyau que mon noyau, et ça les chiffonne.



23649

— Quinze mille francs une jatte à lait, c'est pour rien!



23650

UN AMATEUR CONVAINCU.

Ce n'est pas lui qui pense aux petites dames.



23651

— Ces glaces anciennes, c'est très-joli comme cadre, mais je trouve que ça grossit et vieillit énormément.



23652

— Si j'étais assez heureux, belles dames, pour vous proposer de servir de guide au milieu de toutes ces merveilles?

LA PETITE DAME *à mi-voix*. — Vieux décati, c'est tout ce que tu payes?

LES ANIMAUX MALADES DE LA PEUR.

LE SALON DE MADAME DE BELLOMBRE

LE DOMESTIQUE *annonçant*. — M. Bistingo!

MADAME DE BELLOMBRE. — Ah! que c'est aimable à vous, cher monsieur, d'avoir affronté ma première réunion!

M. BISTINGO. — J'étais cependant un peu souffrant ce matin, mais je n'y ai pas tenu.

MADAME DE BELLOMBRE. — Ah! vous étiez... Est-ce que...

M. BISTINGO. — Oh! non... Un peu d'indigestion seulement.

— C'est que...

— Du reste, vous savez que nous en sommes débarrassés.

— Oh! je vous en prie, monsieur Bistingo, parlons d'autre chose. Voyons, d'où revenez-vous?

— Mais je n'ai pas quitté Paris.

— Pas possible!

— Rien n'est plus vrai.

— C'est incroyable! — Comprenez-vous cela, madame de Clavette?

MADAME DE CLAVETTE. — Monsieur avait sans doute des occupations importantes à Paris?

M. BISTINGO. — Non, madame, mais je n'ai point été curieux d'aller passer mes vacances à Marseille comme d'habitude : le...

MADAME DE BELLOMBRE. — Je vous en prie, monsieur Bistingo.

M. BISTINGO. — Mais je n'ai rien dit, madame.

MADAME DE BELLOMBRE. — Vous alliez dire; je vous ai arrêté à temps.

M. DURANTON *entrant bruyamment*. — Je parie que vous parliez du *monstre?*

MADAME DE BELLOMBRE. — Bonsoir, monsieur Duranton.

M. DURANTON. — Pas vrai que vous en parliez?

MADAME DE BELLOMBRE. — Mais non. Qui s'occupe de cela?

M. DURANTON. — Oh! on le peut maintenant, plus de danger du tout, du tout!

M. BISTINGO. — C'est ce que je disais à ces dames. Tout le monde revient de la campagne; et puis Paris est encore ce qu'il y a de mieux par ces temps de...

MADAME DE BELLOMBRE *piquée*. — C'est une gageure, monsieur Bistingo?

Le papa Bistingo prend un air vexé et se tait.

MADAME DE CLAVETTE. — Vous ne nous dites rien de ce pauvre *Gladiateur?*

M. DURANTON. — C'est insensé de faire porter à un cheval neuf *stones* de plus qu'à ses concurrents.

MADAME DE BELLOMBRE. — Neuf stones?... c'est énorme!

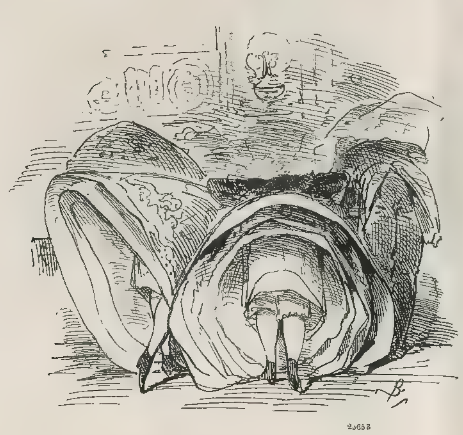
M. DURANTON. — C'était le pousser à sa perte volontairement.

MADAME DE CLAVETTE. — Pauvre bête!

M. DE SAINT-PREUX. — Le stone représente à peu près deux ou trois...

M. DURANTON. — Oh! pas tant que ça. Le stone...

EXPOSITION DES BIBELOTS, — par BERTALL (suite).



23653

DEVANT LA VITRINE DE M. LECARPENTIER.



23654

LA VOIX DES DAMES.

— Tout ce que vous voudrez, mais une belle dentelle toute neuve de Lefebure, un bijou de Fanière ou de Froment Meurice, ça vaut encore mieux que toutes leurs saletés d'assiettes et de vieux bibelots!



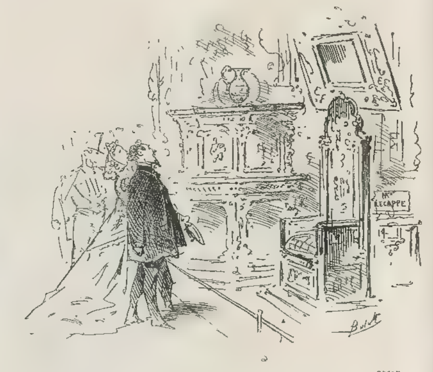
23655

— Du courage, mon ami, du courage; je t'assure que ce plat n'est pas tout à fait pareil au tien, je le crois même un peu fêlé.



23656

Ce n'est pas du nannan.



23657

— Ils sont là trois ou quatre : M. Récappé, M. Double, M. de Villetreux, ma parole d'honneur, si on ne se retenait pas, on irait piller chez eux.

c'est comme qui dirait... oui, deux ou trois...; mais plutôt deux que trois.

M. BISTINGO *sortant de son mutisme.* — Deux quoi?

M. DURANTON. — On vous dit cela à peu près. Je n'ai pas le rapport exact du stone avec notre kilo.

M. BISTINGO. — Peut-être aussi que *Gladiateur* était mal disposé; les bêtes ont leurs mauvais jours comme les hommes; moi-même, ce matin...

M. DURANTON. — Bah! est-ce que...

M. BISTINGO. — Oh! non, mais ça y ressemblait

MADAME DE BELLOMBRE *rageant.* — Mon Dieu, si j'avais peur comme M. Bistingo, je quitterais Paris, j'irais à Versailles avec l'émigration.

M. BISTINGO. — Où voyez-vous que j'aie peur, madame?

MADAME DE BELLOMBRE. — Vous êtes constamment à vous occuper du... de... de choses désagréables enfin.

M. BISTINGO. — Comme tout le monde.

MADAME DE BELLOMBRE. — Cent fois plus.

M. DURANTON. — Qu'est-ce que ça fait, puisqu'il n'y a plus rien du tout. C'est fini, archi-fini! Vous voudriez l'avoir que vous ne pourriez pas.

MADAME DE CLAVETTE. — A la bonne heure! M. Duranton est rassurant.

MADAME DE BELLOMBRE. — Ce n'est pas comme M. Bistingo.

M. BISTINGO. — Je vous assure que vous vous trompez, madame; car je me suis fait une loi de ne jamais prononcer le nom du...

MADAME DE BELLOMBRE. — Vous ne faites que ça du matin au soir.

M. DURANTON. — Moi, je ne sais seulement pas comment on écrit son nom : est-ce avec un K ou avec un C?

M. DE SAINT-PREUX. — Oh! vous exagérez.

MADAME DE BELLOMBRE. — En tout cas, je préfère la manière de M. Duranton à celle de M. Bistingo. — Monsieur Duranton, une tasse de thé?

M. DURANTON. — Bien volontiers.

— Avec du rhum?

— Oui, beaucoup de rhum! On peut faire des excès aujourd'hui.

— Cependant...

— Je vous l'affirme. Mon cocher recommence à s'enivrer de plus belle.

— Est-ce vrai?

— Comme je vous le dis. Et j'en suis charmé, ça me rassure. — Va, mon garçon, va ton train, lui ai-je dit ce soir. Tu ne peux pas me conduire? Tant mieux! Je prendrai un fiacre.

M. BISTINGO. — Vous donnez une prime à l'ivresse.

M. DURANTON. — Baptiste, c'est mon baromètre de la santé publique : quand il se ménage, je me méfie; quand il s'abandonne à l'intempérance, je suis rassuré.

MADAME DE BELLOMBRE. — Si nous parlions d'autre chose, messieurs?

M. BISTINGO. — Oh! je ne demande pas mieux.

MADAME DE BELLOMBRE. — Une tasse de thé, monsieur Bistingo?

— Ce n'est pas de refus.

— Je vous ai mis du lait.

— Ah diable!...

— Mais vous en prenez toujours ordinairement.

— Ordinairement, je ne dis pas.

M. DURANTON. — Vraiment, Bistingo, c'est de la faiblesse.

M. BISTINGO. — Enfin, je me connais, n'est-ce pas? Ce matin...

MADAME DE BELLOMBRE. — Bon! voilà qu'il va encore recommencer.

Non, madame; seulement, le lait...

EXPOSITION DES BIBELOTS, — par Bertall (suite).



23658

— Il y a heureusement des amateurs qui recherchent autre chose que des vieilleries.



23659

— Allons, bon, en v'là encore pour trois mille francs de casse! Voyez donc un peu s'il n'y aurait pas eu d'avantage à avoir tout ça en gomme élastique.



23660

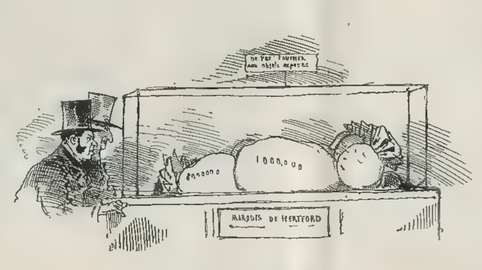
LE PASSAGE DU GRANIQUE SUR UN NOYAU DE CERISE.

— Monsieur, je vous recommanderai surtout la physionomie du quatrième soldat à droite sur le second rang, c'est saisissant.



23661

Le cousin Pons.



23662

COLLECTION DU SÈVRES LOUIS XVI

Vue par des gens qui entendent les affaires.
— En voilà de l'argent qui dort!



23663

— Voyons, monsieur, soyez raisonnable, attendez un petit peu que le baron soit gêné dans ses affaires, et vous aurez ça pour un morceau de pain.



23664

Passée de mode.



23665

LA VOIX DU PEUPLE

— Quand on a vu toutes ces vieilleries-là avec leurs cuivres, leurs esculptures et tout le tremblement, il faut bien le dire, il n'y a que l'acajou pour être propre, facile à tenir et distingué.



23666

— Tout ça, vois-tu, Baptiste, c'est des nids à poussière, pour donner du mal au pauvre monde, et v'là tout ce que c'est.

— On ne vous demande pas de faire courir des bruits sur le lait. — Tenez, voici une autre tasse.

— J'aime autant cela.

— Je l'ai mouillée avec une goutte de rhum.

— Du rhum?

— Oui, c'est très-bon.

— C'est possible; mais vous me permettrez de m'abstenir alors; on a vu des cas...

— Taisez-vous donc! Vous êtes insupportable avec vos cas.

— Je vous jure que je ne faisais pas allusion à ceux du...

— Assez! je vous crois.

M. DURANTON. — Passez-moi la tasse de Bistingo, je la prendrai.

MADAME DE BELLOMBRE. — Est-il courageux ce monsieur Duranton!

M. DURANTON. — Le danger est mon élément. Je vous redemanderai du rhum; le thé Bistingo sent trop la lavasse.

MADAME DE BELLOMBRE. — Je l'avais fait comme pour un malade.

M. BISTINGO. — Mais je ne suis pas malade du tout.

M. DURANTON. — Personne n'est malade. Encore un peu de rhum, s'il vous plaît. — Tra déri déra!

MADAME DE CLAVETTE. — Vrai, je l'embrasserais, ce bon M. Duranton!

M. DURANTON. — Ne vous gênez pas, belle dame, vous m'obligerez.

On entend un grand bruit dans la rue.

M. DURANTON. — Rien : une cheminée qui tombe.

MADAME DE BELLOMBRE. — Il fait un vent terrible.

M. DURANTON. — Fameux temps!

MADAME DE CLAVETTE. — Vous croyez?

M. DURANTON. — Comment! si je crois?... Mais ces tempêtes purifient l'air; elles chassent les miasmes, les animalcules.

M. BISTINGO. — Oui, mais elles font tomber les cheminées.

M. DURANTON. — Je m'en moque pas mal des cheminées!

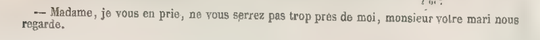
M. DE SAINT-PREUX. — Pas tant que moi!

MADAME DE CLAVETTE. — Et moi donc!

M. BISTINGO. — C'est un vent du midi, ça.

SCÈNES BOURGEOISES, — par Charles Vernier.





— Madame, je vous en prie, ne vous serrez pas trop près de moi, monsieur votre mari nous regarde.



— Qu'est-ce que c'est que cette forme de couteau qui danse avec le maître de la maison?...
— Mossieu! c'est ma fille!

M. DURANTON. — Du midi? vous êtes fou. Il est plein ouest.

M. BISTINGO. — Je croyais...

MADAME DE BELLOMBRE. — Non, il dit cela; c'est pour nous inquiéter.

M. BISTINGO. — Je vous jure!...

MADAME DE BELLOMBRE. — Parce qu'il sait que le Midi n'est pas aussi sain qu'il devrait l'être; c'est toujours son même système.

M. DE SAINT-PREUX. — Il est certain que M. Bistingo est légèrement alarmiste.

M. BISTINGO. — Oh! si on peut dire!... Que m'importe que le vent souffle de...

M. DURANTON. — De l'ouest, Bistingo; du seul, du vrai, de l'unique ouest! On se porte bien de ce côté-là! Qu'est-ce que je dis? On se porte bien partout!

TOUTE LA SOCIÉTÉ, *excepté* M. BISTINGO. — Oui, oui!

MADAME DE BELLOMBRE. — Voyez s'il dira quelque chose!

M. BISTINGO. — Mais, chaque fois que je parle, vous criez haro sur moi, absolument comme dans *les Animaux malades de la peste!*

MADAME DE BELLOMBRE *indignée*. — Ah! par exemple, ça, c'est trop fort! Nous sommes là bien tranquilles, ne pensant à rien, et il vient nous parler de peste et d'animaux malades!

M. BISTINGO. — Mais j'invoquais la fable : *Un mal qui répand la* ...

MADAME DE BELLOMBRE *furieuse*. — Monsieur Bistingo, sachez qu'il n'y a que vous qui la répandez! Entendez-vous?

Louis Leroy.

FANTASIAS.

Impitoyables les journaux!...

Depuis quinze jours, ils ne sont occupés qu'à annoncer une série d'économies qu'on est dans l'intention de réaliser dans le budget de l'an prochain.

Ce ne sont point là les affaires du *Journal amusant*, et toute la science financière qu'il ambitionne consiste à voir si les abonnés renouvellent avec entrain.

Mais il est un côté de la question sur lequel nous désirons appeler la miséricorde des nouvellistes.

Tous les matins, ils vont répétant :

— On dit qu'on va supprimer tant d'employés à tel ministère...

Tant à tel autre ..

Tant à un troisième...

Je suis sûr que ceux qui se font un plaisir d'imprimer ces choses n'ont jamais songé à l'effet que leur lecture peut produire sur la gaieté des employés des ministères désignés.

Les voilà placés dans la situation des Trappistes se saluant d'un :

— Frères, il faut mourir!

Ou des habitants de Toulon, au plus fort de l'épidémie, se regardant en se disant :

— A qui le tour?

D'ordinaire, ce me semble, on ne prévient le condamné que le matin de l'exécution.

* * *

Les tribunaux sont rentrés.

Il va y avoir encore de beaux jours pour l'éloquence nationale.

Quel feu roulant!...

L'autre jour, maître X... — un des plus intarissables bavards du Palais, — plaidait pour la première fois depuis la reprise des hostilités!

C'était un feu roulant formidable.

Les périodes succédaient aux périodes, les métaphores aux métaphores.

Et quand on croyait que cela allait finir, c'était précisément à ce moment que cela recommençait de plus belle.

Le président se démenait sur son siége. A la fin pourtant, il n'y résiste pas.

Et avec candeur :

— Pardon, maître X..., vous aviez donc fait bien des économies?

* * *

Autres temps! autres mœurs!

Il n'est plus avec la réalité d'accommodements. Le talent qui consistait jadis à dissimuler la vérité consiste à la dire aujourd'hui.

Parmi ceux qui vont droit au mal, appelant un chat un chat et mettant hardiment à nu les plaies sociales, il convient d'inscrire au premier rang le nom de M. Jules Vallès.

Les *Réfractaires* sont plus qu'un volume.

Un livre.

Il court à travers ces pages aussi hardiment écrites que pensées un souffle d'une généreuse âpreté.

M. Jules Vallès ne s'est pas contenté de dire : Laissez venir à moi les parias et les déshérités de ce monde.

Il est allé à eux.

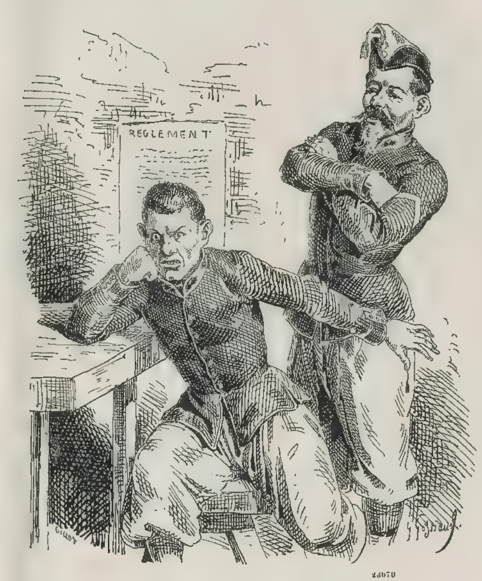
Il a interprété leurs souffrances non-seulement avec son esprit, mais avec son cœur.

Tant pis pour qui ne sent pas ce qu'il y a de récon-

CROQUIS MILITAIRES, — par Gabriel Gostiaux.



— Le lieutenant veut que les gibernes soient brillantes. Le capitaine veut qu'elles soient ternes. Moi, je voudrais qu'elles soient dans une milliasse, de milliard, de million de mille pieds de mélasse!



— Laisse-moi, Dumoulin, j'ai des peines de cœur.
— Comment! tu es un grenadier, tu as des grenades, un sabre, un pompon rouge, un sou d'épaulettes par jour, et tu n'es pas content? Qu'est-ce que tu veux de plus?
— Une barbiche et des moustaches!

fortant dans cette mâle lecture; ce qu'il y a de profondément humain dans ces études qui ont été vécues.

M. Jules Vallès s'est, du premier coup, conquis sa place.

Sa devise maintenant sera, à coup sûr, celle du vieux blason bourguignon : *Je maintiendrai*.

***

Sur quoi, revenons aux futilités de l'heure présente.

Ce que Janin appelait le *turlututu*.

C'était à la première de la pièce nouvelle de Victorien Sardou.

Quelque part dans la salle trônait une demi-mondaine qui s'est fait une étrange spécialité. Elle ne veut plus de protecteur au-dessous de soixante-dix ans.

Tant plus il y a de caducité à la clef, tant plus c'est son bonheur.

Elle se fait faire des rentes, après décès.

Mais aussi quels soins! quelle jolie comédie de prévenances!

Un poëme lugubre.

Quelqu'un qui regardait la demoiselle à la spécialité en question demandait son nom au peintre B...

— Comment! vous ne la connaissez pas?

— Ma foi non.

— C'est mademoiselle Y..., *l'ange du codicille!*

***

Pas de *chince!*

Z..., l'homme de lettres, a passé les trois quarts de son existence avancée à tirer le diable par la queue, en espérant parvenir au théâtre.

Après une attente de plusieurs lustres, il parvient à faire recevoir une pièce.

On la joue.

Four tel que ses amis eux-mêmes se sauvent quand ils l'aperçoivent, de peur qu'il ne leur glisse des places dans leur poche, par autorité de camaraderie.

— Ce pauvre Z..., disait en parlant de lui un des fugitifs, il a décidément la vocation des billets protestés...

***

Madame de B... est — suivant une expression de la *Famille Benoiton — un drapeau qui n'est jamais chez le colonel.*

Que voulez-vous?

La vie agitée de la *gentry* a de si multiples exigences!

A neuf heures, le couturier.

A dix heures, une assemblée de charité.

A onze heures, la corsetière.

A midi, une visite à sa crèche.

A une heure, une autre visite à ....

Le nom ne me regarde pas.

Bref, tout le monde voit madame de B..., — excepté son mari.

L'autre jour, une amie de madame de B... vient à deux heures.

Justement, M. de B... se trouvait là. Il est candide, remarquez-le bien, ce bon M. de B...

Échange de politesses, comme de raison.

— Comment! c'est vous, chère madame...

— Cher monsieur...

— Quel heureux hasard!...

— Ce n'est pas un hasard.

— Ah bah!

— Votre femme m'a donné rendez-vous.

— Rendez-vous!

— Sans doute.

— Ici?

— Ici.

— Chez elle?

— Chez elle.

— Alors, c'est qu'elle voulait vous éviter...

***

A..., fruit sec de la sculpture et de bien d'autres choses, a poussé à ses derniers confins l'art du parasitisme.

C'est effrayant de combinaison.

Tous ses jours sont numérotés, étiquetés avec l'adresse d'un ami, — et le genre de menu qu'on y rencontre d'ordinaire.

A la longue, ce manége n'a pas laissé que de lasser beaucoup de patiences.

On demandait précisément à un des amphitryons rebutés de A... des nouvelles du susdit :

— Pique-t-il toujours l'assiette?

— La piquer!... Il la troue maintenant.

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Si je disposais d'un grand journal et d'un feuilleton de douze colonnes, l'espace me manquerait encore pour vous conter en détail toutes les péripéties de *la Famille Benoiton*. La nouvelle comédie de Sardou est un nouveau succès pour le jeune et brillant auteur qui, mieux que personne, sait jongler avec les sensations de son public.

Ah! qu'il est adroit ce Sardou! Quand on croit qu'une scène va lui échapper et se briser sur le parquet, il la rattrape en passant, la tourne et retourne, escamote la situation dangereuse avec une dextérité incroyable, et, passez, muscade! le succès est enlevé.

La Famille Benoiton n'est pas seulement un long plaidoyer contre le luxe effréné des femmes, mais encore une spirituelle satire dirigée contre l'éducation bourgeoise de notre temps. Voilà qui est parfait. Quelques spectateurs se sont effarouchés de l'argot dont la conversation des demoiselles Benoiton est parsemée; mais rien n'est plus vrai. L'argot parisien a passé des coulisses et des boudoirs sur le turf, et du turf il est venu en trajet direct dans les maisons bourgeoises; demain il sera partout, si on ne l'arrête pas en route; c'est ce que M. Sardou a tenté de faire.

Il y a d'ailleurs un peu de tout dans cette comédie : de la morale, de la passion, du cynisme, de la gaieté et de l'esprit à foison; de ce bon esprit du théâtre qui ne se

manifeste pas par un mot plus ou moins heureux, mais qui éclate comme une bombe au milieu d'une situation qu'il résume. L'impression totale, après la première représentation, a été confuse, malgré le très-réel succès.

Le public s'est amusé; il a ri, il s'est ému sans trop savoir pourquoi et comment; *la Famille Benoiton* n'est au fond qu'une série de scènes dont quelques-unes sont fort remarquables, mais qui ne sont pas reliées entre elles par un intérêt commun; la pièce proprement dite ne commence qu'au troisième acte; quelques personnages sont inutiles ou peu intéressants, mais quelle admirable petite caricature que ce Fanfan Benoiton qui, à l'âge de six ans, a déjà tous les instincts du boursier et toutes les ambitions de l'homme d'argent! Le rôle de Fanfan est joué par une petite fille savante; l'avenir nous dira si cette petite apparition phénoménale mérite un autre intérêt que le lapin qui joue au domino.

Il ne reste plus rien à dire de la troupe ordinaire du Vaudeville. On sait ce que valent des comédiens comme Félix, Delannoy, Parade et Saint-Germain; on connaît le grand talent de mademoiselle Fargeuil; seule, la réputation de Jeanne Essler ne me semble pas encore à la hauteur de son talent; c'est une bien grande artiste, allez!

Somme toute, et pour résumer en deux lignes le résultat d'une comédie en cinq actes, voici le bilan de la soirée : succès complet pour tout le monde; pour Sardou d'abord, pour les artistes ensuite, et surtout pour le directeur, qui fera assurément plus d'argent avec les deux sœurs Athalie et Léonide Benoiton qu'avec *les Deux sœurs* du 15 août.

Le soir de la première représentation on remarquait à la porte une pancarte avec cette inscription : *Tout étant loué, les bureaux ne seront pas ouverts.*

Ce sera ainsi pendant trois mois, je vous le garantis.

Un ancien commandant, un ex-viveur de Paris, épouse sa cuisinière.

Voilà l'idée du *Lion empaillé*.

Ce n'est pas autrement compliqué, et, sur cent auteurs à qui on aurait proposé un pareil sujet, quatre-vingt-dix-neuf auraient assurément répondu :

— Ah çà! qu'est-ce que vous me chantez là? Où diable voyez-vous une pièce dans un commandant qui épouse sa bonne? Faites-moi le plaisir d'aller vous promener!

C'est qu'il faut un esprit délicat pour broder deux actes sur un thème insignifiant; il faut qu'un ciseleur comme Léon Gozlan s'empare d'un pareil sujet pour en tirer la délicieuse comédie que le Gymnase nous a rendue.

Que de grâce, que de charmes, que de finesse!

Comme on écoute avec amour ce dialogue si fin, si délicieusement travaillé! comme on assiste avec bonheur au dénoûment d'une pièce qu'on connaît dès la première scène, et qui néanmoins vous retient, vous fascine, vous fait sourire et vous émeut tour à tour!

Allez! cela ressemble bien peu aux produits de l'industrie dramatique de notre temps; on ne court pas le moins du monde les uns après les autres; aucun pître ne cherche à faire rire le public en trébuchant sur une chaise, ce qui est encore le moyen le plus sûr d'amuser le vulgaire. Non! c'est une comédie de bonne compagnie, frisant çà et là des mœurs très-libres, sans jamais aller trop loin. Les cocottes elles-mêmes, puisqu'il y en a dans la pièce, parlent une langue convenable. Pas le moindre *tu me la fais à l'oseille!* ou bien *tu peux te fouiller, commandant!* Tout, depuis le premier mot jusqu'au dernier, est d'un esprit fin, hardi, honnête, quoique oseur.

Et cette charmante chanson, *Drin, drin...*, qui a fait le tour de Paris, comme on l'entend volontiers, car elle est si bien dite par cet excellent Lafont, peut-être le plus remarquable comédien de ce temps! Je dis peut-être, pour ne blesser personne; mais, entre nous, je suis tout à fait convaincu que Lafont est le plus grand comédien que nous ayons.

Je laisse à d'autres le soin de vous dire si cette comédie a vieilli. Quand au bout de dix ou douze ans nous revoyons une pièce qui nous a charmés autrefois, nous la trouvons généralement moins bonne; on dit alors : « La pièce a vieilli! » sans penser que nous avons vieilli nous-mêmes et que nos sensations sont moins vives, moins fraîches. Je n'ai pas vu *le Lion empaillé* aux Variétés; on me dit que mademoiselle Page y fut ravissante; je le crois sans peine, mais je sais que mademoiselle Pierson est adorable au Gymnase; on m'affirme encore que Lafont fut étourdissant de bonne humeur, de douce mélancolie, au boulevard Montmartre; il est encore le même au boulevard Bonne-Nouvelle.

Non, cette ravissante pièce ne peut pas avoir vieilli, car, moi qui ne la connaissais point, je l'ai entendue d'un bout à l'autre avec un plaisir que je n'éprouve pas souvent au théâtre; et, lorsque j'ai quitté ma stalle, je me suis bien promis de revenir, car *le Lion empaillé* est une de ces rares comédies qu'on désire voir plus d'une fois. J'ai peu de chose à dire sur les autres interprètes, sinon que mademoiselle Hasquet est très-belle et très-jeune, et que M. Nertann joue convenablement un rôle sacrifié.

Allons, allons! nous voici loin du Gymnase et de la comédie de Léon Gozlan.

Après un grand comédien et une adorable actrice, et après une pièce charmante, nous pataugeons dans les noires intrigues de M. Anicet Bourgeois.

La transition est brusque et surtout désagréable.

La Meunière, c'est madame Laurent, qui domine les masses par son robuste talent et qui trouve souvent, aux premières représentations surtout, des élans dignes d'un meilleur sort.

M. Anicet Bourgeois est un des maîtres du boulevard; le crime n'a pas de secret pour lui, et nul ne sait mieux que lui l'art de se débarrasser d'un personnage qui commence à gêner les autres; sa longue carrière se traduit par une foule de chalets qu'il a fait construire à Etretat; du haut de sa propriété il domine la petite ville où il trame ses complots en été pour les faire jouer en hiver. M. Anicet Bourgeois a été souvent beaucoup plus heureux que l'autre soir à l'Ambigu, où il n'a obtenu qu'un demi-succès avec son drame nouveau, qui a servi toutefois à montrer que M. Raynard est un comédien beaucoup trop fin et trop intelligent pour les rôles qu'on lui donne généralement.

Les autres rôles sont tenus par les comédiens ordinaires de M. de Chilly, qu'on retrouve toute l'année dans toutes les pièces. M. Castellano, par exemple, est un bon acteur, très-aimé de son public, mais, franchement, on le voit trop souvent. Le directeur de l'Ambigu, un excellent homme d'ailleurs, est comme ce personnage qui trouvait que quelques musiciens étaient des fainéants parce qu'ils restaient pendant deux ou trois mesures sans souffler dans leurs instruments; M. de Chilly n'aime pas que ses acteurs se reposent; il les fourre dans toutes les pièces, toujours et quand même. M. Faille joue un triste personnage avec un dévouement qu'on ne trouve au théâtre que chez les associés des directeurs

ALBERT WOLFF.

La *Lettre de l'Empereur au maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, sur la Politique de la France en Algérie*, formant un volume petit in-4°, imprimé à l'Imprimerie impériale, paraît à la librairie de Henri Plon, éditeur de l'*Histoire de Jules César*, rue Garancière, 8.

L'ouvrage sera expédié *franco* à toute personne qui enverra immédiatement un bon de poste de 2 francs à l'éditeur.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 516. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 18 Novembre 1865.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant,* 16.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.



23671

LE DÉPART.

O saint Hubert ! grand saint Hubert leur patron, si de là haut tu les voyais, dis, qu'en penserais-tu?

UNE CHASSE A COURRE, — par V. MORLAND (suite).



23672

— Tiens, vous faites arroser à cette époque-ci?
— Mais du tout, je fais faire un étang; allez donc faire une chasse à courre sans eau!



23673

— Mon oncle est riche, et il raffole de la chasse; moi, je n'ai rien; donc, je dois aimer la chasse.



23674

— Ma femme a aussi la manie de collectionner les bois de cerfs. Chaque fois que je rentre à Paris : Tiens, Calino, me dit-elle, j'ai augmenté ta collection; ce qu'il y a de fameux, c'est qu'elle les baptise; j'en ai qui s'appellent *Ernest*, *Anatole*, que sais-je? C'est bien drôle tout d' même!



23675

— J'ai vu naître tous ces mioches-là. Feu monsieur le duc aurait voulu en faire quelque chose, des chasseurs quoi. Ils ont bien chassé, mais la biche à Paris; aussi voyez quelle mine ça vous a!



23676

— Sois tranquille, Olympe, aussitôt mariée, plus de réceptions, plus de chasses; tu dépenses assez comme cela.



23677

— Il faut voir, madame, nos chasses d'Afrique; quelquefois l'on n'en revient pas.
— Que me dites-vous là, monsieur! (*A part.*) J'ai bien envie d'y envoyer mon mari.

UNE CHASSE A COURRE, — par V. MORLAND (suite).



AU DÉTOUR D'UNE ALLÉE.
— Des sangliers!...

LES POËMES DE LA RUE.

(*Suite et fin.*)

III.

LA QUEUE.

A la porte d'un théâtre du boulevard.

A droite et à gauche de l'entrée s'allonge un double serpent, dont chaque anneau représente un citoyen ou une citoyenne.

Sur d'énormes affiches placardées on lit :

Seconde représentation.
LES MYSTÈRES DE GRENELLE,
Drame en cinq actes et dix-huit tableaux.

C'est un grand succès qui se dessine.

Les marchands de billets sont à leur poste d'honneur et harcèlent le passant de leurs offres opiniâtres.

La queue cependant continue à grossir.

Comme accessoires au tableau, sergents de ville, gardes de Paris, marchands de programmes, de coco,— et cætera.

CRIQUET, *jeune môme du faubourg Antoine, à son collègue Lambin.* — Ugène!... sais-tu pas?

LAMBIN. — De de quoi?

CRIQUET. — Je commence à n'en avoir des crampes dans mon pauvre *estom*, de rester comme ça sur mes béquilles pendant trois heures.

LAMBIN. — Quoi que t'y feras?

CRIQUET. — T'as pas l'œil ouvert, toi.

LAMBIN. — A cause?

CRIQUET. — Tu t'étais glissé dans l'imagination que je m'étais aventuré sans combustibles...

LAMBIN. — Comestibles, tu veux dire.

CRIQUET. — Oh! la la!... Monsieur le maître d'école... Parce qu'il a eu un prix de croissance à la mutuelle, il va me donner des leçons... Combustibles ou comestibles, c'est une pure question d'accent...

LAMBIN. — Va toujours... je te rattraperai...

CRIQUET. — Des sandwiches!... On peut pas causer raison avec ce têtu-là.

LAMBIN. — Tu vas pas nous afficher?

CRIQUET. — Veux-tu des gants?

LAMBIN. — Quand t'auras fini?

CRIQUET. — Non, c'est vrai... on va le chercher à l'atelier pour lui faire voir un *mélogramme*...

LAMBIN. — Drame!

CRIQUET. — Ben non! Faut demander une chaire aux Incurables.

LAMBIN. — Où que tu voulais en venir avec tes comestibles?

CRIQUET. — Voilà! tu le sauras que l'année prochaine. Ça t'apprendra à mettre du six sur du blanc dans la conversation.

LAMBIN. — T'aurais-t'y apporté des approvisionnements?

CRIQUET. — Eh ben, oui!... j'en ai apporté... C'était pour les entr'actes. Histoire de me raidir contre les émotions; mais mon intérieur se lézarde, et je vas commencer les réparations.

(*Il extrait un papier de sa poche.*)

LAMBIN. — Quoi que c'est?... du fromage d'Italie?

CRIQUET. — T'as de la géographie, toi!... Du premier coup d'œil, tu me localises ma charcuterie... D'Italie, comme tu l'as proclamé.

C'est le pays qui lui donna le jour.

UNE GROSSE FEMME. — Vous n'allez pas me graisser avec ces saletés!!!

CRIQUET. — C'est bon si vous fondiez, mon Andalouse.

LE MARI DE LA GROSSE FEMME. — Mauvais sujet, je vais t'enseigner à parler poliment.

CRIQUET. — Si vous levez le petit doigt, j'appelle le sergent, et je me porte partie civile pour onze mille francs de dommages et intérêts.

LA GROSSE FEMME. — Tu vas remettre ça dans ta poche...

LAMBIN. — Ça!... Un chef-d'œuvre de l'art... Vous êtes donc enrhumée du cerveau que vous ne flairez pas le parfum... Voyez voir...

(*Il approche le papier du nez de la grosse femme, qui pousse un cri.*)

LE SERGENT DE VILLE. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE MARI. — C'est ce méchant polisson...

CRIQUET. — Mon sergent, est-il vrai, oui ou non, que j'ai le droit de me cuirasser l'intérieur contre les délabrements de l'attendrissement... Une crème, mon sergent!... vive mon sergent!... Je savais bien, moi, qu'on avait le droit à l'appétit.

LE MARCHAND DE JOURNAUX. — *Vert-Vert*... l'*Entr'acte*... le *Figaro programme*... vingt centimes!...

UN MARCHAND DE BILLETS. — Monsieur veut-il un fauteuil?

UN ANGLAIS. — *How much?*

LE MARCHAND DE BILLETS *faisant signe avec ses doigts.*— Douze francs.

UNE CHASSE A COURRE, — par V. MORLAND (suite).



23679

— Je vous en prie, monsieur, n'allez pas si vite, vous entraînez ma bête. Ce n'est pas que j'aie peur, mais mon cheval est le plus rétif de l'écurie.



23680

— Comme c'est gai de se perdre dans un bois... et avec sa femme !...

L'ANGLAIS. — Trop cher, *indead!*

LE MARCHAND DE BILLETS. — Après ça, mylord a peut-être l'habitude d'entrer dans la claque... Faudrait encore lui donner dix sous avec pour nourrir sa famille.

UNE OUVRIÈRE. — Ma chère, encore ce blond qui me suit partout.

LA CAMARADE. — Où ça?

L'OUVRIÈRE. — Il se promène sur le trottoir... là-bas.

LA CAMARADE. — Ne fais semblant de rien... Je ne le perds pas de l'œil...

L'OUVRIÈRE. — Il paraît très-chic.

LA CAMARADE. — Je crois bien... Il a un pince-nez!

LE MARCHAND DE BILLETS. — Monsieur, madame, un fauteuil... *un* stalle!

UN PROVINCIAL. — J'en donne quinze francs des deux.

LE MARCHAND DE BILLETS. — Attendez une minute!

LE PROVINCIAL. — Où?

LE MARCHAND DE BILLETS. — Où vous voudrez... je cours chercher un plat d'argent pour vous les présenter dessus!

LE PROVINCIAL. — Il n'y a qu'à Paris qu'on voit une pareille grossièreté...

UNE DAME AMIE DES ÉMOTIONS. — On dit que c'est superbe... Madame Laurent se bat en duel au second acte avec Mélingue.

UNE VOISINE. — Est-ce qu'elle le tue?

LA DAME. — Censément.

LA VOISINE. — Je pense bien... Ce monsieur d'Ennery, il écrit tout de même que c'est un plaisir.

UN VIEUX. — Si vous aviez vu *Cœlina ou l'Enfant de la la forêt!*

CRIQUET. — Nom de nom!

LAMBIN. — Ensuite?

CRIQUET. — J'avais pas prévu le sinistre!

LAMBIN. — Quel sinistre?

CRIQUET. — A présent que j'ai mangé, je suis altéré comme un macadam où qu'il n'a pas plu depuis un mois et demi.

LAMBIN. — Le fromage d'Italie n'est pas des rafraîchissements, c'est notoire.

CRIQUET. — Gros malin!

LAMBIN. — Je dis la vérité.

CRIQUET. — Toute la vérité, rien que la vérité... Pourquoi que tu ne lèves pas la main en même temps. Ce serait épanouissant, nous aurions l'air d'être à la cour d'assises.

LAMBIN. — Je raisonne, v'là tout.

CRIQUET. — Être à trois mètres des glaces à deux liards le verre et ne pas pouvoir... Le supplice de *Cancale*, quoi!

LAMBIN. — *A jambe* par-dessus la balustrade.

CRIQUET. — Merci, pour que le populaire se rue sur ma place... Mon sergent, sans vous commander, si vous pouviez me passer une orange... v'là mes quinze centimes.

LA GROSSE DAME. — Une orange, pour que ça mange la couleur de mon châle!

CRIQUET. — Si ça pouvait un peu manger, par la même occasion, celles de votre figure, ça ne serait pas de refus, la mère!

LE MARCHAND DE COCO. — Ding! ding! ding!

LAMBIN. — Bon!... le v'là qui arrive quand est-ce qu'on n'en a plus de besoin, celui-là!

CRIQUET. — L'emblème de la vie!... La fortune vous vient quand on n'a plus de quoi en profiter.

LAMBIN. — V'là qu'on ouvre... Prends-moi par ma blouse.

VOIX DIVERSES. — Ne poussez pas!... mais ne poussez donc pas!

CRIQUET. — Pas ma faute... c'est mon collègue qui a un tic convulsif... Sa mère a eu un regard d'une locomotive!...

LAMBIN. — Glisse donc par-dessous ce grand maigre-là.

CRIQUET. — Il a les jambes trop courtes... J'ai déjà essayé... On ne devrait pas permettre aux gens disproportionnés de gêner leur prochain... Hé! Lambin!...

LAMBIN. — De de quoi!

CRIQUET *joyeux*. — Je suis au bureau. — Madame, je mets mes civilités à votre disposition... Et cette santé!... Si c'était un effet de votre philanthropie de nous offrir deux troisièmes galeries pour nos deux francs... Madame, je me rappellerai jusqu'à mon dernier soupir le doux instant que je viens de vous devoir...

VOIX DIVERSES. — Allez-vous avancer un peu?

LAMBIN. — On y va... Hé! Criquet!... t'as pas demandé si, moyennant dix centimes de supplément, on ne pourrait pas avoir des fauteuils en velours.

VOIX DIVERSES. — Avancez donc!... à la porte...

CRIQUET. — Puisqu'on vous dit qu'on vous aime comme des frères... Ont-ils le caractère mal fait!

UN MONSIEUR *qui entre*. — Mon cher, il paraît que c'est idiot, cette pièce...

CRIQUET. — Dis donc, Lambin?

LAMBIN. — De de quoi?

CRIQUET. — Je te parie que ce monsieur est un ami de l'auteur!...

PIERRE VÉRON.

LA RÉPÉTITION D'UN BALLET-PANTOMIME.

L'auteur, novice encore dans l'art de faire causer les gens avec les jambes et les bras, observe avec intérêt les moyens télégraphiques employés pour traduire sa pensée.

L'œuvre en répétition s'appelle *la Filleule des Fées*, sujet excellent, qui prête à un grand développement de mise en scène.

LE MAITRE DE BALLET. — Attention, mademoiselle Nina, nous allons attaquer la scène de l'attente. Vous exprimerez par vos gestes l'anxiété, l'impatience que vous cause le retard du bien-aimé.

NINA. — Convenu.

La danseuse va, vient sur la scène, fait des petites mines gracieusement désolées, et finit par s'arrêter devant le trou du souffleur, en balançant les bras et le haut du corps comme une fleur lutinée par le vent.

LE MAITRE. — Bravo! bravo! c'est parfait. (*A l'auteur.*) N'est-ce pas, cher ami?

L'AUTEUR. — Il est impossible de rendre mieux mes intentions; la seule chose qui m'échappe, c'est le *balancé* de la fin.

— Vraiment?

— Oui.

— C'est pourtant bien clair : après avoir traversé la scène deux fois en long et trois fois en large sur ses pointes, ce qui veut dire aussi clairement que possible que Néala est sur les épines, elle s'arrête tout à coup et décrit par des oscillations les... les... les choses..., vous savez bien, vous?

— Les ennuis de l'attente.

UNE CHASSE A COURRE, — par V. Morland (suite).



23681

— C'est une chose à remarquer, ma femme s'égare toujours avec M. Hector.



23682

— J' sais qu'elle n'est pas à moi, c'te bête; mais comprends donc qu'il y a assez longtemps que je la nourris pour que j'en mange un brin, aussi ben que ces beaux messieurs venus de Paris.

— Non, les hésitations du Prince à venir au rendez-vous donné en passant à une simple bûcheronne.

— Ah! c'est ça que mademoiselle Nina?...

— Parbleu! — N'est-ce pas, Nina?

NINA *haussant les épaules.* — C'est pourtant assez clair.

L'AUTEUR. — Certainement...; mais j'avais besoin de cette explication.

LE MAITRE. — Continuons. Néala entend le son du cor : c'est le Prince. Allez, Nina.

Celle-ci met la main sur son cœur, sur son front, sur ses yeux, un peu partout enfin, et finit par se cacher dans la huche de sa chaumine.

LE MAITRE. — Vous comprenez, cher ami?

L'AUTEUR. — Très-bien... Elle est émue et...

— Non. Elle va le voir : les yeux; sa tête s'égare : le front; et elle craint d'être faible : le cœur... et la huche.

— Parfait.

NINA. — Dites donc, monsieur Saint-Paul, elle est bigrement sale, la huche.

LE MAITRE. — Mon enfant, elle sera doublée de satin blanc et changée en corbeille de mariage; vous le savez bien.

NINA. — En attendant, j'éreinte mes jupons là dedans.

LE MAITRE. — Ne vous arrêtez pas à ces détails. Au prince Ariel maintenant... Est-ce qu'il n'est pas là, Bellecourt?

BELLECOURT. — Mais si. Je drogue depuis une heure.

LE MAITRE. — Soignez votre entrée.

La porte de la chaumière s'ouvre doucement, et tout à coup le Prince entre avec impétuosité, en parcourant un bon bout de chemin sur une jambe seulement.

LE MAITRE *à l'auteur.* — Hein! quel jarret!

L'AUTEUR. — Superbe!

— Ce gaillard-là a des muscles comme personne.

— C'est évident. Seulement je trouve que son entrée manque de simplicité.

— Comment ça?

— Oui... Pourquoi entre-t-il sur une jambe?

— Vous ne comprenez pas?

— Je vous avouerai que non.

— Il entre sur une jambe, d'abord parce qu'il a des tendons de fer et qu'il est trop juste de montrer ses avantages au public; ensuite parce que rien n'est plus naturel.

— Ah! vous trouvez?

— Sans doute! Est-ce qu'un prince peut entrer chez une bûcheronne comme chez une princesse des Asturies? C'est de toute impossibilité. Il n'est pas ici à la cour. Ah! s'il s'agissait... Je ne dis pas; mais, pour une simple bachelette, une jambe suffit; et, vous remarquerez..., la gauche, ce qui indique une union passagère.

BELLECOURT. — Un mariage de la jambe gauche.

LE MAITRE. — C'est le mot.

L'AUTEUR. — Soit, j'y consens : sautez à cloche-pied.

LE MAITRE. — Continuons la scène, Bellecourt. — Vous voyez, cher ami? Quelques entrechats corrigés par une pirouette : ce qui signifie clairement que le Prince est au troisième ciel; mais que, après tout, il ne s'agit toujours que d'une vassale : de là, pirouette.

Bellecourt se démène comme un possédé et finit aussi, à l'instar de Nina, par faire le balancier de pendule renversé.

L'AUTEUR. — Tiens, lui aussi?

LE MAITRE. — Évidemment. La langue chorégraphique est la même pour tout le monde. Ces flexions gracieuses indiquent son hésitation : Doit-il attendre ou vider les lieux? — Bellecourt, soignons la *force inconnue* qui vous pousse vers la huche.

Le danseur fait trois petits pas en avant et deux petits pas en arrière.

LE MAITRE. — Bravo! on se ferait moins bien comprendre en parlant. Attention à redoubler d'hésitation au moment d'ouvrir la huche.

BELLECOURT. — Je le veux bien, monsieur Saint-Paul; mais, me servant de mes mains pour ouvrir le meuble, je ne pourrai plus traduire mes hésitations avec mes bras.

LE MAITRE. — Évidemment. Vous exprimerez ce sentiment par un frémissement cadencé des jambes.

BELLECOURT. — Je préférerais un jeté-battu précipité, semblable aux battements d'ailes du papillon.

LE MAITRE. — Peuh!...

BELLECOURT. — En faisant frémir mes tibias, je pourrais induire le spectateur en erreur.

LE MAITRE. — Je ne vois pas cela.

BELLECOURT. — Pardon; cela ressemblerait à de l'effroi; ce qui n'est pas du tout le fond de ma pensée.

LE MAITRE. — Il y a du vrai dans ce que vous dites là. Essayez des jetés-battus.

NINA *sortant de la huche.* — Dépêchons-nous un peu, hein? Je suis très-mal dans votre bahut, moi.

LE MAITRE. — Soyez donc tranquille; puisque la huche sera doublée en satin blanc.

NINA. — Oui; mais, en attendant, elle est capitonnée avec des planches.

LE MAITRE. — Allez, Bellecourt, allez... Ah! moins de développements; vous ne dansez pas là, vous mimez. A la bonne heure! Soulevez le couvercle maintenant... *Surprise, surprise* donc!

BELLECOURT. — Je l'indique, il me semble.

LE MAITRE. — Non; vos gestes en l'air peignent la terreur. Que vos bras ne dépassent pas la ligne des épaules... C'est mieux, ça. — Au pas de deux maintenant.

Les amants font éclater leur ivresse en sautant à qui mieux mieux. Quand le pas est terminé, on règle la scène de séduction.

LE MAITRE. — Nina, mettez une rose à votre corsage.

NINA. — C'est ça qu'est vieux, par exemple.

BELLECOURT. — Et rengaîne au possible.

LE MAITRE *à l'auteur.* — Ils ont raison, cher ami; l'enlèvement de la rose date des premiers temps de la cho-

UNE CHASSE A COURRE, — par V. Morland (suite).



UN VIEUX GARÇON.
— Ce n'est pas la chasse que j'aime, ce sont les chasseresses.



Partis dès la pointe du jour, c'est bien le moins qu'ils se restaurent un peu

régraphie. Est-ce que vous ne pourriez pas trouver autre chose d'aussi emblématique et de moins fripé?

L'AUTEUR. — C'est que tout le monde comprend ça.

LE MAITRE. — Parbleu! il y a si longtemps qu'on l'a compris pour la première fois!

L'AUTEUR. — Si Néala faisait une chute?

NINA. — Plus souvent! On croirait que je ne l'ai pas fait exprès.

LE MAITRE *se frappant le front.* — J'ai notre affaire... Oui.. Un faux pas seulement; ce sera à la fois allégorique et chorégraphique. — Suivez bien, Nina. Vous f.yez le Prince, pas vrai?

NINA. — Je le fuis.

LE MAITRE. — Vous passez sous ses bras; il vous saisit... Non, il ne vous saisit pas encore, il croit vous saisir; va te promener! vous êtes déjà au diable; mais vos forces s'épuisent; c'est en vain que vous demandez grâce, le Prince, qui a plus de nerf que vous, vous arrête en vous enlaçant dans ses bras

NINA. — S'il m'enlace, je ne pourrai plus danser.

LE MAITRE. — Quand je dis qu'il vous enlace, je m'explique mal; il saisira seulement les bouts flottants de votre ceinture; vous vous sentez prise... Quelques coups d'aile encore, et puis le *faux pas.*

NINA. — On verra bien que je ne l'ai pas fait exprès?

LE MAITRE. — Soyez donc tranquille! Répétons ça.

Le pas du *faux pas* est étudié sous la direction de M. Saint-Paul, qui se bourre le nez de tabac en signe de profonde satisfaction.

BELLECOURT. — Est-ce que le rideau baisse sur le faux pas?

LE MAITRE. — Pas du tout. Les fées, marraines de Néala, étendent entre vous et elle des écharpes infranchissables.

NINA. Bon! le pas des écharpes; en voilà un que grand-papa a connu!

LE MAITRE. — Mademoiselle, avant de parler d'une chose, vous feriez bien de l'avoir vue : mes écharpes seront tenues par des mains invisibles et danseront toutes seules. Le connaissez-vous, ce pas-là?

Louis Leroy.

FANTASIAS.

Il ne faut pas être injuste envers ses contemporains. On formule bien assez d'accusations contre ce pauvre siècle qui n'est point absolument dénué de tout mérite.

Par exemple, n'a-t-on pas le droit de le féliciter sur la façon dont il est en train de modifier les traditions matrimoniales du passé?

Autrefois — et l'usage subsiste encore dans la classe moyenne — c'était un événement public qu'un mariage, y compris son lendemain.

On semblait vouloir faire exposition de sa félicité. On s'exhibait — au pied de la lettre.

Aujourd'hui, la première chose à laquelle on songe, c'est à aller *cacher son bonheur,* comme chante la poésie de *la Favorite.*

Aussitôt après la consécration de l'hyménée, on dit à la curiosité des amis et connaissances : « Tu n'iras pas plus loin! »

Et l'on a raison.

Était-il rien de plus scandaleusement niais que les confrontations d'autrefois?

* * *

Si les morts vont vite, les vivants me paraissent se dépêcher encore bien davantage.

M. Dupin était à peine inscrit à la nécrologie, que déjà on publiait des listes de candidats pour sa succession *immortelle.*

J'aime encore mieux la franchise qui dit brutalement son fait aux gens, comme celle de cet aspirant qui se présentait un jour pour briguer la voix de feu Tissot, lors d'une élection académique.

Tissot, qui était quinteux de sa nature, reçut le postulant avec toute la roideur désirable.

— Monsieur, finit-il par lui dire, ne comptez sur moi pour avoir aucun fauteuil.

— Excepté le vôtre, riposta le visiteur en faisant une révérence et en gagnant la porte.

* * *

M. Gustave Flaubert, que, depuis son excursion littéraire à Carthage, on appelait le *Marius du roman,* va, dit-on, publier une œuvre nouvelle.

M. Flaubert, à qui sa fortune permet les longs entr'actes, a tout le temps de se conformer aux préceptes de Boileau.

Vingt fois sur le métier il remet son ouvrage, — ce dont le public n'a pas à se plaindre, car il y gagne des études creusées, fouillées, approfondies.

— Ce Flaubert, quelle chance il a! disait l'autre jour le journaliste X...

— En quoi?

— Vous le demandez?

— Sans doute.

— Mon cher, il doit être si bon de vivre pour travailler, quand on ne travaille pas pour vivre!...

* * *

M. de Girardin fait annoncer qu'il va reprendre la plume.

La note ajoute que le bruit qui avait couru de la retraite du publiciste n'était qu'un *méchant propos...*

Ou un bon conseil!...

* * *

Mais non, ils n'avaient pas lâché leur proie, les hippophages.

La preuve, c'est qu'ils ont obtenu d'ouvrir des *chevaleries* avec garantie des autorités.

Encore des étalages qui vont crânement égayer le paysage!

Vous représentez-vous cela?

Des têtes de Rossinantes rangées en bataille sur des tables de marbre!

On ne sait quoi faire pour embellir Paris.

* * *

Seulement, il y a une chose que je voudrais bien savoir.

UNE CHASSE A COURRE, — par V. Morland (fin).



LE RETOUR.

— Ce n'est pas pour dire, cher vicomte, mais je préfère le boudoir de Nini à la charrette de ce paysan.

C'est cê que penserait de nous *Gladiateur* si on lui annonçait cette nouvelle.

***

On causait de B..., le poëte, — qui paraît à peu près le double de son âge, tant ses cheveux sont gris, tant ses jambes flageolent.

— Comment, il n'a que quarante ans! fit X... stupéfait.

— Au plus.

— Allons donc!

— Ma parole!

— C'est magnifique, je n'avais jamais vu un vieillard si précoce.

***

Les *Dupiniana* sont à l'ordre du jour.

Pénible chose que la célébrité!

On ne peut même pas reposer tranquillement après décès.

Aussitôt que la nouvelle de votre mort se répand, tous les Gannals de la publicité s'abattent sur votre dépouille.

Un statisticien a calculé qu'en mettant bout à bout tous les articles publiés depuis une semaine sur l'ancien président de l'Assemblée législative, on couvrirait facilement la distance comprise entre Paris et Versailles.

Avec retour!

Donc il n'y a aucun inconvénient à ajouter une anecdote de plus.

Celle-là est authentique, — et du dessus du panier.

A l'Assemblée législative ci-dessus nommée, siégeait un membre dont la spécialité était d'interrompre.

Nul n'excellait comme lui dans l'art des : *Plus haut!... plus haut!...* Personne ne plaçait avec plus de *brio* un : *Non! non!* ou bien encore un : *A la question! à la question!*

Malheureusement, hors de là pas de salut pour M. Y..., le représentant en question.

Il était — chacun savait cela — absolument incapable de rendre deux phrases à la suite l'une de l'autre.

Que voulez-vous! L'éloquence ne s'acquiert pas.

Or, un jour, l'interrupteur breveté dépassait les bornes et empêchait absolument les orateurs de suivre le fil de leur discours.

Quand soudain M. Dupin se tourne vers lui et d'un ton menaçant :

— Monsieur Y..., si vous interrompez encore, *je vous donne la parole!!...*

***

Toujours à l'ordre du jour la *Famille Benoîton :*

On discute, on discute, — et du choc des opinions jaillit le succès qui empêche le caissier du Vaudeville de se frotter les mains, — vu que lesdites mains sont trop occupées à compter les recettes.

Le rôle que joue si admirablement mademoiselle Fargueil, et qui ne tient pas en apparence à la pièce, excite notamment les critiques.

— Enfin, demandait un des chercheurs de noises, quelle profession a-t-elle cette dame Clotilde?... Qu'est-ce que c'est?...

— Une *veuve consultante*, répondit imperturbablement un défenseur de Sardou.

***

Une jolie définition pour finir.

Il était question de ces flonflons si fort en vogue aujourd'hui, de ces airs dont la trivialité devient populaire avec une rapidité déplorable.

— Ça, dit M..., un de nos vrais compositeurs, c'est l'argot de la musique.

Pierre Véron.

La librairie Dentu met en vente aujourd'hui l'*Histoire de la Caricature moderne,* par M. Champfleury, une œuvre de science et de raillerie, de caprice et d'indépendance. Les principaux types satiriques qui ont diverti la France depuis le commencement du siècle sont étudiés par l'humoriste érudit avec la même conscience que la presse anglaise et française s'est plu à reconnaître dans l'*Histoire de la Caricature antique,* un des succès de l'année. Comme le précédent, le volume nouveau est illustré de nombreuses gravures.

L'*Almanach Prophétique pour* 1866, le plus amusant, le plus abracadabrant des almanachs, ne se vend que 50 centimes. Il renferme les articles les plus curieux sur la chiromancie, les tables parlantes, les spectres, la répercussion, le destin, les nombres, les prédictions, la longévité, le luxe effréné des femmes, l'hydrophobie, etc. Son calendrier est le seul qui donne l'explication des fêtes, des noms des saints, des usages; il indique, en outre, les effets des lunes et des marées, etc., etc. — Il est richement illustré par les premiers artistes. — En vente chez tous les libraires et dans les gares de chemins de fer.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. Un numéro tous les dimanches. — Prix du journal : Trois mois, 7 fr., — six mois, 14 fr., — un an, 28 fr. — Les abonnements d'une année donnent droit à une prime qui est à la disposition des abonnées le 1er janvier de chaque année. — Chez E. PHILIPON, 20, rue Bergère. Toute personne qui nous envoie 1 fr. 25 c. en timbres-poste reçoit *franco* le patron grandeur naturelle tout découpé du vêtement qu'elle désire.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, paraissent toutes les semaines, et publient [illegible] chaque mois, un patron de vêtement et une [illegible], de coiffures ou de chapeaux. — Chez E. PHILIPON, 20, rue Bergère. — **On reçoit un numéro d'essai contre 50 c. en timbres-poste.**



Perdita — Fanfarone — Saint Georges — Sportman — Ascanio

Manteaux nouveaux pour l'automne de 1865, dessin extrait des *MODES PARISIENNES, journal de la bonne compagnie,* publié chez E. PHILIPON, 20, rue Bergère.

L'abonnement de trois mois : 7 fr. pour toute la France.

Un numéro d'essai, 50 centimes en timbres-poste.

N° 517. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 25 Novembre 1865.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

MODES DU JOUR, — croquis par Jules Pelcoq.



23686

LA QUESTION DES CHIFFONS.

Grand déballage! achetez, achetez! vous compterez après. Du haut de ses quatrièmes pages et de ses affiches la réclame vous y convie.



— Voilà une nouvelle parure de camées.....
— C'est des camées tous ces portraits-là? J'aime pas ça, moi; on dirait des photographies en pierre à fusil.

23687

ENCORE LA VESTE.

On pourra la *porter* toujours, la *remporter* jamais.

MODES DU JOUR, — par Jules Pelcoq (suite).



23688

Si le monde eût été créé de nos jours, soyez sûr que la tentation d'Ève eût subi les modifications ci-dessus indiquées. Quel beau chef de rayon eût fait Satan !

LA MERCERIE ILLUSTRÉE.

Au moyen de quelque rébus on pourrait indiquer le nom et la demeure, à moins qu'on n'arrive à l'imprimer en caractères connus comme sur le collier des bichons; le tout à l'usage des gentilshommes bien pensants, et non des huissiers, comme vous pouvez bien le croire.



23689

Toilette *vert-galant*. Les boutons ornés du portrait de Henri IV; on n'a jamais su pourquoi, par exemple, dentelles, velours, or, argent, brocart.... Il faut prendre des verres bleus pour la regarder. — Crève les yeux et dessèche les porte-monnaie.

MODES DU JOUR, — croquis par JULES PELCOQ (suite).



— Une envie de quinze cents francs! ma chère, je commence à trouver que ta position intéressante devient furieusement intéressée.

— Des bottes à cape, pas possible!
— Vous aimeriez peut-être mieux des bottes d'égouttier?

LES BONHEURS NÉGATIFS.

Les philosophes, aidés des moralistes, ont sué sang et eau dans tous les temps pour nous apprendre au juste en quoi consistait le bonheur. Les uns ont prétendu que c'était la vertu seule qui pouvait le procurer; les autres que c'était la fortune; les autres que c'était la santé; et ils ont entassé à ce propos balourdises sur balourdises, ce qui, d'ailleurs, est assez l'habitude des moralistes et des philosophes.

Ces messieurs ont voulu nous faire croire que des vessies étaient des lanternes; si, pour être heureux, il fallait se bien porter, se bien conduire, ou avoir cent mille livres de rente, assurément bien peu de gens le seraient; tandis que, au contraire, le bonheur est à la portée de toutes les classes de la société, de toutes les intelligences et de toutes les bourses — exactement comme le *Petit Journal* ou le *Moniteur* à un sou.

Chacun de nous, en effet, doit se trouver heureux en songeant à tous les chagrins qu'il aurait pu avoir et qu'il n'a pas eus. C'est ainsi que le borgne a lieu de se féliciter en voyant un aveugle; que le boiteux trouve heureuse sa position en regardant un homme qui a une jambe de bois, et que l'homme à la jambe de bois se réjouit en considérant un cul-de-jatte.

Remarquez aussi que le cul-de-jatte peut rendre grâces au ciel de son malheur qui lui épargne le désagrément d'avoir froid aux pieds; que l'homme à la jambe de bois peut se trouver bien partagé en pensant qu'il ne souffrira jamais de la goutte qu'à un seul genou; enfin que l'aveugle se console en songeant qu'il ne court plus le risque de perdre la vue.

Il n'est pas un homme au monde qui ne puisse trouver des consolations semblables et jouir d'un bonheur analogue. C'est ce bonheur que nous nous permettrons d'appeler :

LE BONHEUR NÉGATIF.

En voici quelques exemples.

La neige tombe dru et serré et fouette sans relâche vos carreaux blancs de givre; la Seine est prise; on entend siffler le vent dans la rue; tout est gelé. Vous, cependant, commodément assis dans un fauteuil, les pieds devant le feu, vous fumez un londrès en savourant une tasse de pur moka.

C'était l'heure où, autrefois, enveloppé d'un grand manteau, vous alliez attendre sous les fenêtres de votre belle l'heure trop lente à venir du rendez-vous. En vain vous souffliez dans vos doigts pour les réchauffer; en vain vous battiez la semelle : le froid rougissait vos mains et engourdissait vos pieds. Le cœur vous battait à briser les boutons de votre gilet de flanelle, et vous sentiez avec terreur le bout de votre nez qui s'empourprait à vue d'œil et qui menaçait de s'orner d'une engelure.

— Quel effet lui fera ce nez cramoisi quand je me présenterai devant elle? pensiez-vous. Et cette seule idée vous ôtait le courage.

Cependant le signal tant espéré ne vous appelait point; une heure se passait, puis deux, puis trois; alors une soubrette se glissait jusqu'à vous dans l'ombre et vous disait à l'oreille :

— C'est impossible aujourd'hui; — revenez demain.

Vous rentriez chez vous tout penaud et demi-mort de froid. Une larme coulait le long de votre joue; enfin le chagrin vous arrachait cette exclamation bizarre :

— Hébas! que je buis balheureux!

Horreur!!!!

Vous aviez un abominable rhume de cerveau!

Ces souvenirs vous reviennent un à un à l'esprit; vous souriez. Puis, regardant alternativement votre cigare et votre tasse de café, qui seuls vous occupent aujourd'hui, vous jouissez intérieurement du bonheur négatif mais ineffable de

NE PAS ÊTRE AMOUREUX.

Deux hommes à mine suspecte se promènent de long en large dans une rue obscure; un pas, tout à coup, retentit dans le lointain. Les deux individus se cachent dans l'angle d'une porte et regardent venir un jeune homme en blouse, qui marche les mains dans ses poches, en sifflant un air de polka.

— Nous sommes volés, dit l'un des bandits; c'est le savetier du coin!

Et le jeune homme passe sans se douter du danger.

Mais voici que, de nouveau, un bruit de pas se fait entendre; un gros monsieur à lunettes d'or — brillant, pomponné, bien mis, chaîne au gilet, bague au doigt — s'avance en dégustant un cazadorès.

— Attention! pensent les hommes de mauvaise mine; c'est le millionnaire d'en face!

Et les voilà qui tombent sur le passant, le garrottent, le frappent, lui enlèvent sa montre, son porte-monnaie, ses bagues, et le laissent pour mort sur la place.

— Grand Dieu! pense le savetier en relevant, le lendemain, son pauvre voisin tout rompu, si j'avais eu cinquante mille livres de rente, des habits à la dernière mode, des bijoux et une bourse bien garnie, voilà pourtant en quel état je serais!

Et il comprend alors combien est grand le bonheur dont jouissent tous les pauvres, et qui consiste à

NE PAS ÊTRE RICHE.

M. de *** est le héros du jour; on s'extasie devant tout ce qu'il fait. Parle-t-il, chacun applaudit chaleureu-

MODES DU JOUR, — croquis par Jules Pelcoq (suite).



PROBLÈME OFFERT EN GUISE DE PRIME AUX LECTEURS DU *JOURNAL AMUSANT.*
Étant donné une cocotte et une cocodète, les distinguer l'une de l'autre.
N. B. — Cocodète, synonyme de femme du monde qui suit les modes en les précédant.

sement. Écrit-il, les plus fameux libraires se disputent ses livres; les journaux les mieux rédigés s'arrachent ses articles. Il ne peut entrer nulle part sans que quelqu'un s'écrie : Ah! vous êtes M. de ***! et ne se croie en droit de lui casser plusieurs encensoirs sur le nez.

Cependant M. de *** mène une vie insupportable; ses confrères envieux l'injurient chaque jour; de faux alliés le tournent secrètement en ridicule; les importuns, les fâcheux, les camarades de la veille et les intimes du lendemain l'accablent de placets, de demandes et d'invitations indiscrètes.

— Mon cher, dit un ami en faisant irruption dans sa chambre, j'ai besoin de cinq cents francs. Tu vas me les prêter?

— C'est que..., répond-il embarrassé.

— Allons donc! s'écrie l'ami. Un homme comme toi! un homme qui gagne ce qu'il veut!!

Et il prend, sans se gêner, un billet de mille francs qui traînait sur la table.

— Un homme comme vous doit dépenser beaucoup d'argent, lui répète son entourage chaque fois qu'il annonce l'intention de faire des économies.

— Un homme comme vous ne doit pas s'exiler! — lui crie-t-on quand il a envie d'aller habiter la campagne.

— Un homme comme vous n'a pas le droit d'exposer sa vie! lui dit-on quand la fantaisie lui prend de faire un voyage.

— Un homme comme vous ne peut pas être amoureux! lui corne-t-on aux oreilles si, par hasard, il éprouve le désir de se marier.

— Mais, s'écrie alors M. de ***, je n'y puis tenir! C'est un enfer!

Et, pendant ce temps, son domestique, paresseusement assis sur une chaise dans la cuisine, échappe à l'attention générale, et, entièrement maître de lui-même, savoure en paix le bonheur immense de

NE PAS ÊTRE CÉLÈBRE.

Un nuage de poussière les enveloppe...

Ils vont!!...

A peine suit-on de l'œil, sur la piste, les couleurs brillantes de leurs casaques!!...

Voici un mur qui se dresse devant eux : ils le sautent!

Voici une haie : ils la franchissent!

On les voit passer comme des éclairs...

Ce sont deux fils de famille qui, pendant un jour, à la Marche, devant trois mille spectateurs, font le métier des jockeys.

Mais, grand Dieu! qu'est-il arrivé? qu'aperçois-je là-bas? ..

— Hélas! je ne vois plus rien que deux chevaux qui galopent au hasard sans cavaliers...

Quel est, alors, parmi les trois mille spectateurs venus pour assister à cette lutte émouvante, celui qui ne se félicite point d'avoir la chance de

NE PAS ÊTRE GENTLEMAN-RIDER!

Il est encore une foule d'autres jouissances qui sont à la portée de tout le monde. Les énumérer suffit pour en faire comprendre la douceur. C'est ainsi que tous les jours nous pouvons nous réjouir d'avoir le bonheur de

Ne pas être marié,

et par contre de : *Ne pas être célibataire,*
de ne pas être infirme,
de ne pas être sourd,
de ne pas être muet,
de ne pas être malade,

et enfin de : NE PAS ÊTRE MORT!

Ce dernier plaisir n'a point besoin de commentaires. Tout le monde en comprendra facilement le charme. J'en jouis au moment où j'écris et vous en jouissez, vous aussi — certainement — chers lecteurs. Permettez-moi de vous en féliciter.

E. Lockroi.

LES CONSÉQUENCES DE LA PASSION DU JOUR.

Nous ignorons si les courses améliorent la race chevaline, mais nous pouvons affirmer qu'elles détériorent la race humaine.

Nous ne voulons point parler ici des accidents auxquels sont exposés les jockeys et messieurs les amateurs qui veulent remporter eux-mêmes la victoire.

C'est surtout la langue française qui souffre de cette passion hippique qui nous est venue d'Angleterre.

Il n'y a rien de fastidieux comme un homme qui s'occupe continuellement de courses plates, de steeple-chases, de *Gladiateur*, de *Gontran*, de *Fille-de-l'Air*, de handicaps, de poules, etc., etc.

UNE MÉTEMPSYCOSE PARISIENNE, — croquis par Bertall.



La chrysalide. Le papillon.

Il y a quelques jours, nous étions invité à un grand dîner, et parmi les convives se trouvait un de ces passionnés.

Après le repas, on passa dans le salon et on causa.

Il est nécessaire de reproduire cet entretien.

LA MAITRESSE DE LA MAISON. — J'ai à vous gronder, mon cher monsieur.

LE SPORTSMAN. — Pourquoi, madame?

— Suivant votre mauvaise habitude, vous êtes arrivé en retard.

— De bien peu de chose.

— Comme toujours, vous avez été le dernier.

— Je suis arrivé en même temps que M. Durand.

M. DURAND. — Je proteste.

LE SPORTSMAN. — Vous marchiez à quelques pas devant moi.

M. DURAND. — Je ne vous ai pas vu.

— J'espérais même être *bon premier*, mais il s'en est fallu d'une *encolure*.

LA DAME. — Vous êtes excusé.

LE SPORTSMAN. — Une autre fois je serai ici à heure fixe, à moins que je ne *tombe boiteux*.

UN VIEUX MONSIEUR. — Est-il vrai que vous êtes sur le point de vous marier?

LE SPORTSMAN. — Qui vous a dit cela?

LE VIEUX MONSIEUR. — Le baron X...

LE SPORTSMAN. — Il prend plaisir à faire courir de fausses nouvelles. Je n'ai pas l'intention de franchir le seuil de la mairie avec une jeune fille à mon bras. Le mariage est pour moi comme la banquette irlandaise pour un mauvais cheval. Je voudrais escalader cette maudite banquette, je m'élance, et, au moment où je crois avoir pris mon élan, *je me dérobe*.

LA DAME. — Et avec qui vous mariait-on?

LE SPORTSMAN. — Je l'ignore.

LE VIEUX MONSIEUR. — Avec mademoiselle du Croisic.

LE SPORTSMAN. — Merci bien!

LA DAME. — Vous n'en voudriez pas?

LE SPORTSMAN. — Non certes.

LE VIEUX MONSIEUR. — Pourquoi?

LE SPORTSMAN. — Elle est trop mal *entraînée*.

LA DAME. — Je ne vous comprends pas, et cependant je suis assez au courant du langage des courses.

LE SPORTSMAN. — Je veux dire que sa mère l'a mal élevée; elle ne saurait pas rendre un mari heureux. C'est une jeune personne *vicieuse* qui s'empresserait de *ruer* à la moindre observation qu'on lui adresserait.

LA DAME. — Comment trouvez-vous mademoiselle de Granpré?

LE SPORTSMAN. — Elle est charmante; je la prendrais volontiers *à égalité* contre toutes les autres jeunes filles que je connais.

LA DAME. — Prenez-la donc.

LE SPORTSMAN. — Si j'avais l'intention de me marier, entendons-nous bien.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous aimez donc beaucoup la vie de garçon, les soupers, les petites dames?

LE SPORTSMAN. — Oh non! je n'ai qu'une maîtresse; vous la connaissez tous, elle se nomme *Fille-de-l'Air*.

LA DAME. — Une célébrité de Mabille.

LE SPORTSMAN. — Non, ne confondons pas; celle que j'aime et pour laquelle j'ai engagé de fortes sommes, c'est une jument de M. de Lagrange. Je ne conçois pas qu'on ait osé donner son nom à une cocotte des bals publics; c'est une profanation!

LA DAME. — Quel plaisir trouvez-vous à vivre seul?

LE SPORTSMAN. — Je vais aux courses quand bon me semble. Aujourd'hui je suis à Paris, demain je serai à Spa, et après-demain on me verra sur l'hippodrome de Marseille. Si j'étais marié, je ne pourrais pas me permettre tous ces déplacements.

LE VIEUX MONSIEUR. — En prévenant votre femme...

LE SPORTSMAN. — On ne peut avoir deux passions dans le cœur; et, si j'étais marié, j'aurais peur de moins aimer...

LA DAME. — Votre femme?

LE SPORTSMAN. — Non, mes chevaux. Mais, excusez-moi, je vais me retirer; il faut que je passe chez un de mes amis qui doit savoir à combien est cotée l'écurie de M. de Lagrange pour le grand prix de l'année prochaine.

LE VIEUX MONSIEUR. — De quel côté allez-vous?

LE SPORTSMAN. — Du boulevard des Italiens.

LE VIEUX MONSIEUR. — C'est mon chemin. Je vais prendre une voiture et je vous emmène.

— Prenons deux voitures.

— Pourquoi?

— Nous ferons la course, et nous verrons celui qui arrivera premier; je fais vingt-cinq louis.

— C'est trop cher.

— Que faites-vous?

— Vingt-cinq sous.

— C'est peu, enfin j'accepte.

LE VIEUX MONSIEUR *à la dame*. — Mettez-vous quelque chose dans mon jeu?

A. Marsy.

LA RENTRÉE DES PEUREUX A PARIS.

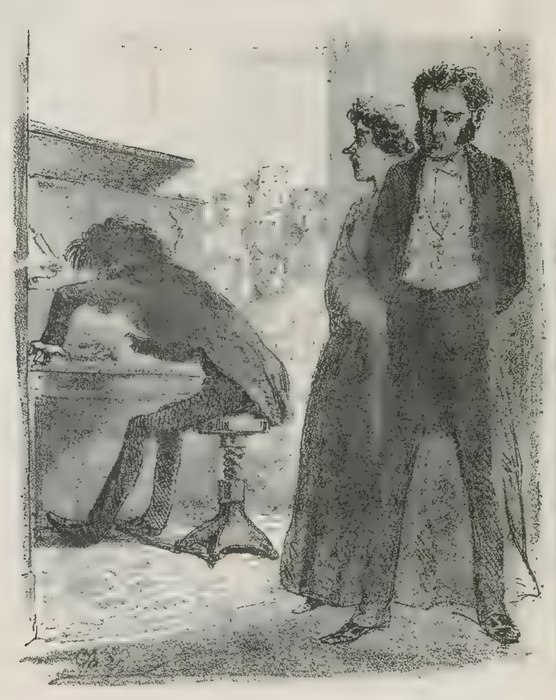
Sans qu'elle fût affichée, la rentrée des peureux a eu lieu cette semaine.

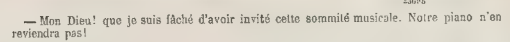
A l'heure présente, Versailles est retombée dans cette léthargie dont le choléra seul l'avait tirée depuis la mort du grand roi.

Les rues sont encore une fois désertes, et l'herbe va de nouveau croître entre ses pavés; c'est assez dire que le « monstre asiatique » a fait ses malles.

En passant, ceci me rappelle le mot d'un vaudevilliste

SCENES BOURGEOISES, — par Charles Vernier.





23695

— Mon Dieu! que je suis fâché d'avoir invité cette sommité musicale. Notre piano n'en reviendra pas!



23696

— Messieurs, un prix du Conservatoire de musique.
— Mademoiselle nous chantera *le Sapeur* et *le Petit ébéniste*.... n'est-ce pas?

à qui l'on demandait, il y a quelques années, si le choléra avait vraiment fait une nouvelle invasion à Paris...

— C'est facile à savoir, répondit-il... allez voir à Versailles s'il y a du monde!...

Or, messieurs les peureux sont de retour, et moi j'ai eu l'heur d'en rencontrer un sur le boulevard, il était rayonnant.

— Eh bien, lui dis-je, vous voici donc revenu?

— Mais oui, me voici revenu.

— Vous n'avez donc plus peur?

— Peur de quoi!

— Dame!... de l'épidémie...

— Je n'ai jamais eu peur de l'épidémie...

— Comment! mais ce séjour à Versailles?...

— Ah! oui... vous aussi vous croyez que c'est par crainte que je suis allé... Eh bien, non... je suis allé passer six semaines là-bas pour affaires.

— Oui, je sais, pour affaires de...

— Pour affaires sérieuses, mon cher... Faut-il que je vous dise mes secrets!...

— Non!

— Eh bien, alors... qu'il vous suffise de savoir que, choléra ou non, il était décidé dans mon intérieur, et cela depuis six mois, qu'entre septembre et novembre j'irais passer une trentaine de jours à Versailles, et j'y suis allé.

— Mon cher, je serais désolé de vous démentir, mais il me semble bien vous avoir rencontré en août, et à cette époque vous me narriez le besoin insensé que vous aviez de demeurer à Paris tout l'hiver...

— L'homme propose et ses affaires disposent.

— Je veux bien.

Tel est, avec une foule de variantes, le langage stéréotypé que vous tiennent tous les peureux de retour dans nos murs.

Ils ont eu peur, et ils ne veulent pas avoir eu peur.

C'est bien là l'humanité, dirait un philosophe à ma place.

Toujours est-il que Paris est rentré dans ses foyers et que le choléra qui est, en effet, décidément parti, aura au moins servi, pendant sa courte apparition parmi nous, à marquer comme d'une raie blanche tous les soldats de *Royal-Taffeur*.

Le séjour des peureux à Versailles aura fait porter aux dames plus de culottes qu'il n'y en a à la *Belle-Jardinière*, et les concierges, les concierges eux-mêmes, sont devenus avec ces messieurs aussi insolents que des portiers et aussi malhonnêtes que des concierges.

Un peureux maintenant n'a plus le droit de sermonner sa cuisinière, et j'en sais un qui est tenu présentement de souffrir la présence quotidienne de trois sapeurs de la ligne dans son salon.

En somme, situation terrible et qui prouve que toute conduite blâmable — comme dans les pièces de M. Adolphe d'Ennery — finit tôt ou tard par avoir son châtiment.

Sans compter les mille et une plaisanteries dont ces infortunés peureux sont actuellement l'objet, tous les mystificateurs ne sont pas morts dans la personne de feu M. Romieu.

On me raconte que, chaque matin, certain peureux, de retour de Versailles, reçoit une vingtaine de lettres anonymes dans lesquelles on lui apprend que seize mille deux cholériques ont affligé son quartier.

Et enfin, dernière expiation, un mendiant à domicile a trouvé comme moyen sublime d'entrer le matin chez un peureux avec un visage couvert de blanc d'Espagne, de s'asseoir dans un fauteuil avec accablement et de dire :

— Monsieur, j'ai des prémonitoires; mais je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez donné vingt francs pour me faire transporter à l'hospice... Vous appellerez la garde, l'armée; mais, pendant ce temps, j'aurai infecté votre logis et la contagion aura eu le temps d'opérer son petit travail!

N'est-ce pas trop d'amertume, et la coupe de douleur n'est-elle pas sur le point de déborder? Elle déborde même et si fort que je suis sur le point de prendre la défense des *rentrants* et de leur jeter, en manière d'armes défensives, cet axiome de Laurent Jan :

— Pardonnez-leur, messieurs, point ce n'est leur faute; car la peur est comme la garde nationale : elle ne se commande pas.

Ernest Blum.

FANTASIAS.

Nous sommes menacés,

Sérieusement menacés d'un déluge d'enfants prodiges par le succès de Fanfan Benoîton.

Pour ce qui est de celui-ci — ou plutôt de celle-ci — puisque ce gamin est une gamine, deux douzaines d'auteurs sont à l'œuvre déjà, lui taillant des rôles sur mesure, — comme les paletots.

Fanfan les essayera, — et probablement refusera d'en endosser les trois quarts.

Mais la concurrence! voilà ce qui fait frémir.

La concurrence!

Songez qu'en ce moment des légions de parents doivent être occupés à apprendre à leurs descendants à parodier nos vices et nos laideurs, comme le petit personnage aristophanesque du Vaudeville.

Vous représentez-vous la scène d'ici?

Le père et la mère attentifs surveillent le bébé, qu'on dresse et dont on tâte les *dispositions*.

— Voyons, Guguste, nous allons répéter la scène d'hier. Tu sais... quand tu fais semblant d'être gris...

CROQUIS MILITAIRES, — par Gabriel Gostiaux.



23697

— Est-ce à droite ou à gauche que j'ai commandé... oui ou non!
— Oui, caporal.
— Eh bien, alors pourquoi me faites-vous un demi-tour à droite?
— J' l'ai fait par inadvertance, caporal.
— Qu'est-ce que vous dites... *animal vertance*... j' vais vous fourrer dedans pour réponse inconvenante!



23698

— Major, il y a Brottmann qu'a mangé tout ce qu'y avait dans ma gamelle.
- Caporal, vous lui direz que je lui inflige quatre jours de salle de police.
— Oui, major.
— Mais moi, major, ça ne me rend pas ma soupe.
— C'est bon, rompez... j'en rendrai compte demain au capitaine!...

— Oui, p'pa!

— Prends bien garde... plus débraillé... si tu vas bien de travers, tu auras un sucre d'orge... Pas mal... Maintenant passons au cancan... car le professeur que je te destine et qui doit te pousser au théâtre m'a dit que savoir danser le cancan serait pour toi de première nécessité... Ces messieurs les auteurs en vont mettre à présent dans tous les rôles d'enfants... Lève la jambe... encore!... Tu ne te *dégingandes* pas!... c'est mou, c'est froid...

O poétique de 1865!

Ce n'était pas assez des *Bu qui s'avance*, des mollets de ces dames, des exhibitions de maillots.

Il faut que Guguste s'en mêle!

Et songez que le petit garçon qu'on serine ainsi est le plus souvent une petite fille!

Fanfan Benoîton, vous avez bien du talent, ma mignonne; — mais, de grâce, ne faites pas école!

***

Vous ne savez pas?

Une nouvelle profession nous est née.

La tireuse de cartes du vieux temps était usée jusqu'à la ficelle. La voilà remplacée.

J'ai lu hier l'annonce suivante :

MADAME ***, RUE.....,
FAIT L'ÉTUDE DE LA MAIN.

Une exploitation perdue, dix de retrouvées en ce Paris ingénieux!

***

Toujours le chapitre des fautes d'impression.

Celle-ci ne manque pas de saveur.

Je l'ai trouvée dans le compte rendu d'un gérant à ses actionnaires.

On y lisait :

« Vous vous rappelez, messieurs, que l'an dernier votre conseil d'administration avait VOLÉ un crédit de deux cent mille francs..... »

Voté donc!

Mais c'était peut-être le cri de la conscience, après tout.

***

Je n'ai pas à présenter M. Charles Joliet à mes lecteurs

Cet esprit alerte, plein de désinvolture et de fantaisie, s'est dès longtemps présenté lui-même à ceux qui aiment l'ironie fine et acérée, le trait mordant, la verve parisienne.

On retrouve son nom dans la plupart des journaux que les burgraves appellent *petits*, parce qu'ils s'imaginent que ça les grandit.

Aujourd'hui c'est un livre que M. Joliet publie.

Un livre d'*humour* et de philosophie.

Le Médecin des dames vous offre une suite de scènes ingénieuses, vives, attrayantes.

Dans le nombre, il en est qui méritent de prendre le chemin du théâtre. Toutes ont pris déjà le chemin du succès.

***

B... est un beau sur le retour.

Encore de l'œil, des cheveux, de la dent pourtant. Mais aussi il a si soin de sa petite personne!

C'est au point que, de peur qu'on ne l'abîmât sans doute, il a avalé et digéré plusieurs douzaines d'avanies dans le cours de son existence.

B... est une des réputations de couardise les mieux établies que Paris possède.

Il est célèbre par les duels — qu'il a refusés.

On causait du personnage.

— Il est étonnant pour son âge, disait l'un.

— Étonnant, approuva un autre.

— C'est extraordinaire de se conserver ainsi.

— Surtout sans la moindre réparation!...

***

Les annales de la muse grotesque comptent des échantillons aussi riches que nombreux.

Je vis à la montagne et j'aime à la vallée

a fait les délices de deux générations.

Sans compter bien d'autres vers de même calibre.

Mais je crois que bien peu valent celui que j'ai découvert dans un vieux drame de 1815, intitulé *Mystère et jalousie*.

Une perle! un diamant!

En deux mots la situation préalable :

Le héros est décidé à affronter la mort pour sauver l'héroïne de la jalousie d'un mari féroce.

Celle-ci veut le retenir.

Mais lui persiste dans son dévouement intrépide.

Il veut se sacrifier absolument, — et s'écrie :

Quand on se fait tuer, on ne périt jamais!!!

Est-ce à encadrer, — oui ou non?...

***

Bulletin académique. — On nous écrit du bout du pont des Arts :

L'Institut paraît destiné à remplacer le guichet de l'Échelle.

C'est là que se présentent, depuis une semaine, tous les toqués du jour...

Notre correspondant est vif.

***

M. Autran — on s'en souvient — est le premier donneur de dîners de France.

Il a traité splendidement presque tous nos immortels.

Lors de sa dernière candidature, l'un d'eux, chez qui il était venu le matin, disait :

— C'est drôle... c'est Autran qui nous invite, et c'est lui qui fait nos visites de digestion.

***

Les confrères sont sans pitié.

On parlait au docteur R... d'un médecin — pauvre hère sans talent comme sans clientèle,

Un vrai âne bâté.

La personne qui entretenait le docteur R... essayait de l'apitoyer.

— Vous ne savez pas?... c'est épouvantable!... Y... est littéralement sur la paille... Il va mourir de faim.

— Pardon... s'il est sur la paille, ce n'est pas de faim qu'il peut mourir.

Pierre Véron.

CROQUIS MILITAIRES, — par GABRIEL GOSTIAUX (suite).



23699

— Dites donc, caporal, est-ce que *domicile* ça prend deux S?...
— Non, ça n'en prend qu'une... *do-mi-sil*...



23700

— Sergent, v'là la caisse du tambour qu'est malade .. faudra lui remettre une peau.
— A qui, animal?... au tambour?
— Non, sergent, à la caisse!...

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 518. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 2 Décembre 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

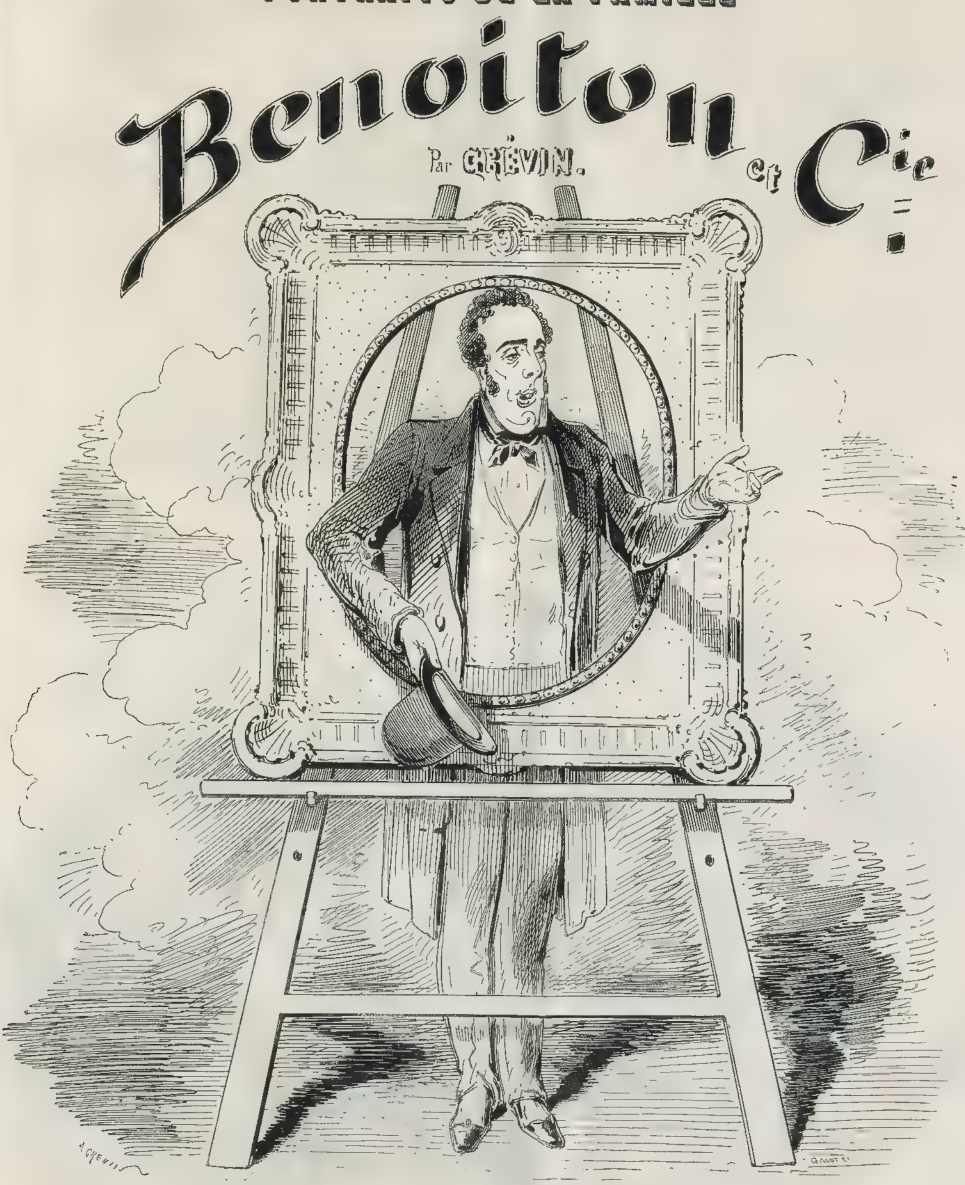
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

PORTRAITS DE LA FAMILLE Benoiton et Cie

Par GRÉVIN.



Mesdames et Messieurs,

J'aurais été bien aise de pouvoir vous présenter ici, au moins en photographie, cette fameuse mame Benoîton, mon épouse, d'autant plus que M. Sardou semble vouloir insinuer que je ne la connais pas moi-même (il est bien gentil, le petit Sardou; mais, entre nous, il me la fait un peu roide). Malheureusement, Mesdames et Messieurs.....

— Elle est sortie?

— Malheureusement, Mesdames et Messieurs....., oui, elle est sortie.

PORTRAITS DE LA FAMILLE BENOITON, — par A. GRÉVIN (suite).



Le lecteur nous saura gré de lui présenter nous-même cette bonne madame Benoîton, puisque dans la benoîtomanie de M. Sardou elle ne brille absolument que par son absence.

23702

LES LITANIES DE SAINTE MOUSSELINE, COMPOSÉES PAR SARDOU.

O Mousseline! sainte Mousseline! patronne des vierges *économes!* sauve nos femmes et nos filles qui se noient dans des flots de dentelles!... et surtout chasse à jamais loin de nous l'idée de porter nos habits comme elles portent leurs robes. Ainsi soit-il!



23703

MOSSIEU PRUDHOMME CABALEUR.

— Oh! épattant! Mesdames et Messieurs, épattant! Lisez, Mesdames et Messieurs, lisez : THÉODULE BENOITON, *mademoisellc Dai doir l*; FANFAN BENOITON, *mademoiselle Camille.* Pauvre Benoîton! tes deux garçons sont dcs demoisclles!!! A-t-on jamais rien vu d'aussi invraisen.blable!

— Surtout dans la bourgeoisie.

PORTRAITS DE LA FAMILLE BENOITON, — par A. Grévin (suite).



Le lecteur nous saura gré de lui présenter nous-même cette bonne madame Benoiton, etc., etc., etc...

Le lecteur nous saura gré de lui présenter nous-même cette bonne madame, etc., etc., etc.....

23704

Mademoiselle Fargeuil se lançant dans les Félix; pourquoi Félix ne se lancerait-il pas dans les Fargeuil?



23705

Le lecteur nous saura gré de lui présenter nous-même cette bonne, etc., etc., etc.

Formichel père et fils, que c'est :

Comme un bouquet de fleurs,

dit fort judicieusement M. de Champrosé, en fredonnant la chanson du *Petit ébéniste.*

THÉODULE BENOITON, *pourri d' chic!*

Dans la bouche de mademoiselle Daudoird *pourri d' chic* n'est plus de l'argot, c'est tout un poëme.

(*Notre opinion personnelle.*)

PORTRAITS DE LA FAMILLE BENOITON, — par A. GRÉVIN (suite).



Le lecteur nous saura gré de lui présenter nous-même, etc., etc., etc.....

PARIS.

BOUDEVILLE, maison de confiance. Spécialité de petits prodiges.

Le plus joli cadeau d'étrennes à faire à un directeur de théâtre, c'est sans contredit

LE PETIT FANFAN BENOITON

Nota. — On expédie en province et à l'étranger.

LES CLAQUEURS AU PARADIS.

Chassés du parterre converti en stalles d'orchestre, ces messieurs habitent maintenant, dans certains théâtres, les hauteurs de la salle; les chevaliers du lustre se sont rapprochés de l'objet éclatant qui a servi à baptiser leur ordre. Mais en gagnant en élévation, il semble qu'ils aient perdu de leur puissance : le vacarme fait au-dessus du public le préoccupe évidemment moins que celui qui éclate au-dessous; jadis il s'élevait imposant, contagieux; aujourd'hui il est à la remorque des spectateurs et n'agit le plus souvent sur eux que comme le bruit des voitures grondant sourdement dans la rue; c'est gênant, voilà tout.

Les claqueurs sentent leur décadence presque autant que la chaleur du lustre.

— Séraphin, dit un de ces braves à son voisin, prête-moi ton mouchoir.

— Tâche!

— C'est bon, tu viendras me demander du tabac!

Vlumeux, furieux de la ladrerie de Séraphin, oublie de donner la réplique à M. Armand, son entrepreneur.

— A quoi donc pensez-vous, jeune homme? Est-ce que vous n'entendez pas la batterie?

— J' vas vous dire, monsieur Armand, j'y vois plus clair tant j'ai chaud.

— J' suis peut-être au frais, moi? riposte le chef de claque, sans se douter qu'il parodie abominablement feu Guatimozin. — Allons, allons, du nerf, de l'éclat, ou je vous recommande au prône.

— C'est que j'ai oublié mon mouchoir.

— Pas besoin, puisque c'est une pièce gaie.

— Oh! ce n'est pas pour pleurer, c'est à cause de mes sueurs.

— Jeune homme, vous vous dorlotez trop. A votre âge j'aurais claqué onze heures de suite sans dire ouf! — Ah! bravo! bravo! — Allez donc, vous! Bravo! bravo! Est-ce bête de nous avoir perchés si haut! Nos effets ne portent plus. — Séraphin, donne-moi une prise.

— Voilà, monsieur Armand.

— Tu le prends toujours à côté du théâtre?

— Toujours.

— C'est un baume, un nectar. Comme ils sont mous, en face!

— Parce qu'ils ne vous ont pas; tout dépend de la manière de conduire une brigade.

— Monsieur mon lieutenant me fait l'effet d'en prendre joliment à son aise.

— On dit qu'il a reçu des propositions d'ailleurs.

— Si je le savais!...

— Je me recommande à vous, m'sieu Armand.

— Je te l'ai promis, et je n'ai qu'une parole. Attention! N' bougeons pas à l'entrée de Montalban. Un rat qui n'a pas renouvelé son abonnement.

— Si ça n'fait pas suer! Un premier sujet!

Le public, qu'on a négligé de tenir au courant des difficultés survenues entre l'artiste et le chef de claque, témoigne sa bienveillance ordinaire à son acteur favori.

M. Armand est furieux.

— Quel tas de sans goût! Faut-il avoir des mains de trop pour applaudir un acteur pareil! Eh ben... qu'est-ce qu'ils font donc là-bas?... Comment! Ugène chauffe Montalban?

— Et joliment encore! répond Séraphin très-désireux de remplacer le lieutenant.

— Ah! c'est trop fort! Séraphin, tu iras me le chercher à l'entr'acte.

— Et ça ne sera pas long.

Le rideau est à peine baissé que déjà l'intrigant Séraphin est auprès du sous-chef.

— Le père Armand te demande.

— De quoi qui retourne?

— Il te le dira.

— C'est bon, on y va.

L'entrevue du général et de son aide de camp ne manque pas d'une certaine solennité. Il y a de l'électricité dans l'air; la foudre se dégagera-t-elle du nuage? Séraphin ne fera rien pour servir de paratonnerre toujours.

— Mossieu Ugène, dit l'autocrate avec une mauvaise humeur très-marquée, *pourreriez*-vous me dire depuis quand est-ce qu'on soigne les entrées de M. Montalban?

— Patron, j' vas vous dire, mes hommes ont si chaud que ça les trouble; ils ont cru que vous partiez.

— Mais vous, mais vous, n'aviez-vous pas reçu mes ordres et ne deviez-vous pas arrêter ce zèle tempestif?

— J'ai essayé... trop tard. J' dois ajouter que j'ai cru d'abord qu'il s'agissait de Bianca; elle entre presque en même temps que le Doge.

— Mauvaises raisons que tout ça. Je suis plutôt porté à croire certains propos....

— Lesquels?

PORTRAITS DE LA FAMILLE BENOITON, — par A. Grévin (suite).



Mesdemoiselles Benoiton en costume de courses.

Nouvelle toilette de courses offerte par le *Journal amusant* aux petites Benoîtonnes de l'avenir.

— Ceusses qui m'ont murmuré que vous receviez un traitement journalier de ce Montalban.

La rougeur de la scélératesse dévoilée monte aux joues du lieutenant; mais, trop fier pour avouer une turpitude, il préfère noyer la question dans une scène de rupture bien filée qui se termine par cette apostrophe si fort en usage dans les anciens parlements :

— Mossieu Armand, on vous dit zut!

— A partir du jour d'aujourd'hui, réplique le chef, vous cessez d'appartenir à ma société. Retournez à votre brigade; c'est la dernière fois que vous la commanderez.

— Faudra voir ça, murmure Ugène avec un sourire de conspirateur.

— Séraphin, dit le chef à son favori, tu entres en fonctions à compter de demain.

La joie du jeune ambitieux se conçoit facilement. Plein d'une noble ardeur, il part au commandement de son chef comme si la nature l'avait doté d'une double détente.

Le bonheur de M. Armand est moins complet; son gredin de lieutenant prend à tâche de contre-carrer toutes ses opérations : il fait le mort quand il devrait agir et ouvre le feu le plus vif quand il faudrait s'abstenir. De là il résulte que la claque ne bat que d'une aile, et que ses nombreux contre-sens sont fortement chutés par les spectateurs.

— Le galopin! s'écrie le chef, il fait tout manquer. J'aurais dû le dégrader tout de suite.

— J'ai pas osé vous le dire, réplique Séraphin; mais, à votre place...

— Attention... et vivement à la sortie du gondolier.
— Bravo! bravo!

L'aile droite donne avec fureur; mais une tempête de huées la refoule aussitôt dans ses retranchements.

— Quoi? qu'est-ce? demande le chef à ses voisins.

— J'ai rien vu, répond Séraphin.

— Moi, je sais, dit Vlumeux; le gondolier s'est flanqué par terre en voulant monter dans sa nacelle, et c'est ça que nous avons applaudi.

— Tonnerre! s'écrie M. Armand, en v'là de l'ouvrage! Aussi pourquoi nous fourre-t-on dans des endroits d'où nous ne pouvons rien voir?

— Ugène a dû voir, lui, car il n'a pas bougé.

A la fin du dernier acte, Montalban lance la malédiction de rigueur au Conseil des Dix avec tant de conviction, que la salle, enlevée par Ugène et sa troupe, part comme un seul homme. La brigade d'Armand a beau protester par son silence, rien n'y fait; le succès de l'acteur est complet; il est rappelé, acclamé, couronné, et, en rentrant dans sa loge, s'il se croit encore un homme comme un autre, c'est qu'il tient évidemment à prouver la vérité de cet axiome qui dit que, chassée des cours, la modestie s'est réfugiée dans le cœur des comédiens.

Mais tout n'est pas fini; le chef de claque est mandé à la régie du théâtre.

— Monsieur, lui dit le régisseur général, vous avez fait ce soir boulettes sur boulettes; sans votre lieutenant vous compromettiez la soirée.

— Est-ce ma faute si l'on ne voit rien de votre deuxième galerie?

— Eugène a vu, lui. Maintenant il me reste à vous dire que M. le Directeur, outré de votre incapacité et de la sourde hostilité que vous témoignez à M. Montalban, vient de décider que votre traité, expiré depuis huit jours, ne serait pas renouvelé. Votre lieutenant vous remplace. J'ai dit. Bonsoir, monsieur Armand.

Le bruit du changement de ministère est déjà arrivé chez le marchand de vin du coin. Vlumeux sort de la salle du fond, où il a conféré avec le nouveau chef des Romains. Il porte la tête haute et a une façon de bourrer sa pipe empreinte d'un caractère d'autorité étrange.

— Eh bien, lui demande Séraphin, qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Rien... Il m'a nommé son lieutenant seulement.

Le nez retroussé de Séraphin s'aquilinise à vue d'œil.

— Toi?

— Oui, moi.

— Pas possible?

— De plus, il t'a placé sous mes ordres; tu travailleras de mon côté.

— Et moi qui croyais... On peut dire que t'as de la chance, toi.

— Oui, mon avenir se dessine. Je connais des gens maintenant qu'ils ne refuseront plus de me prêter leur mouchoir.

— Ah! Vlumeux, c'est pas pour moi que tu dis ça.

— Non... C'est pour la reine de Madagascar.

Louis Leroy.

UNE GRANDE DÉCOUVERTE *.

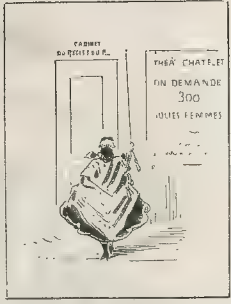
Au nombre des désagréments auxquels l'Académie des sciences est soumise, il faut ranger les averses de crapauds.

Chaque année, aux approches de la canicule, au moment des grands orages, l'Académie des sciences ne tient pas une séance sans recevoir une ou deux lettres de gens qui lui annoncent qu'en se promenant dans la campagne ils ont reçu sur la tête une pluie de crapauds.

* Nous empruntons cet article à l'*Almanach pour rire* pour 1866, qui vient d'être mis en vente chez Pagnerre. — Cet amusant petit volume est illustré d'une foule de vignettes inédites de Cham. — Prix : 50 centimes.

PORTRAITS DE LA FAMILLE BENOITON, — par A. Grévin (suite).

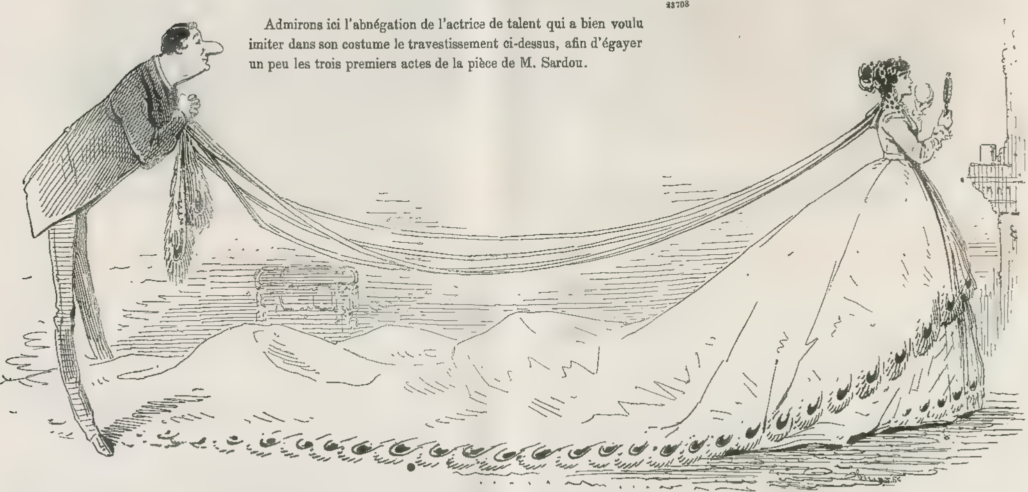




Le lecteur nous saura gré de lui présenter nous-même, cette bonne madame, etc., etc.
LE LECTEUR. — Mais c'est une scie que vous nous faites là?
— Evidemment oui, c'est une scie; Sardou nous la fait bien tous les soirs au Vaudeville pendant cinq actes.

23708

Admirons ici l'abnégation de l'actrice de talent qui a bien voulu imiter dans son costume le travestissement ci-dessus, afin d'égayer un peu les trois premiers actes de la pièce de M. Sardou.



23709

IVe ACTE. — C'est ici que le drame commence; préparez vos mouchoirs, *c'est plein d'oignon.* (Style Benoîton.)

Là-dessus l'Académie se met à discuter la question de savoir si ces pluies existent ou n'existent pas.

Il y a des académiciens qui considèrent la croyance aux pluies de crapauds comme un préjugé indigne de notre siècle, comme une hérésie déplorable, et rien ne les agace plus que d'avoir à faire un rapport sur cette question.

D'autres, au contraire, voient dans ces pluies un des phénomènes les plus curieux et les plus dignes d'observation qui existent.

Nous lisons aujourd'hui même dans un journal de département une nouvelle qui nous semble destinée à jeter de nouvelles ténèbres sur cette question depuis si longtemps controversée.

Laissons parler ce journal :

« Un membre de notre Société d'horticulture, allant l'autre jour dîner à la campagne chez un de ses amis, est surpris par un orage, et arrive trempé chez son amphitryon.

» On s'empare de son chapeau, on lui tire son habit, et on est tout surpris, en les secouant, d'en voir tomber une quantité de petits animaux à forme batracienne, qui se répandent à petits sauts dans toutes les parties de la maison; notre horticulteur en avait lui-même plein ses poches; comme il est très-distrait en sa qualité de savant, il ne s'était pas aperçu, en hâtant le pas, du phénomène qui éclatait sur sa tête.

» Voilà un beau sujet de communication à l'Académie des sciences, dit le savant; ramassons tous ces crapauds; nous les mettrons dans un récipient, et nous les lui expédierons ce soir par le train à grande vitesse; cette fois, la question des pluies de crapauds va se trouver résolue par mon témoignage digne de foi.

» Il y avait parmi les invités le président du Comice agricole, qui a une profonde aversion pour les pluies de crapauds, parce que les paysans y croient, et que pour les éviter ils quittent les champs et viennent s'établir dans les villes; une discussion ne pouvait donc manquer de s'élever entre lui et l'horticulteur au sujet des crapauds; le président se refuse obstinément à admettre qu'ils soient tombés de la lune.

» — Mais en voilà encore un sur mon gilet, dit l'horticulteur.

» — Ce n'est pas une raison, répond le président; vos crapauds sont tout simplement sortis de terre à la suite d'une averse.

» — Mais il ne pleuvait pas.

» — Ce n'est point une raison.

» — Mais enfin, comment ont-ils pu s'élancer de terre sur mon chapeau et dans ma poche?

» — C'est le vent qui les y a portés.

» — Mais il ne faisait pas de vent.

» — Ce n'est pas une raison, il pouvait en faire. »

On aurait pu discuter ainsi longtemps sans parvenir à s'entendre, lorsque le jardinier intervint dans la conversation.

« — Sauf votre respect, dit-il, m'est avis que not' monsieur (il montrait l'horticulteur) n'a pas raison en disant qu'il lui est tombé des crapiauds sur le nez.

» — Vous le voyez, s'écrie le président triomphant.

» — Il se trompe, attendu que ces crapauds sont des grenouilles.

» L'horticulteur de triompher à son tour.

» — Crapauds ou grenouilles, peu importe! L'essentiel est qu'il pleuve des batraciens. »

PORTRAITS DE LA FAMILLE BENOITON, — par A. Grévin (fin).



Vᵉ ACTE. — LE DÉNOUEMENT.

237 0

Magdelaine est bien malade!
Magdelaine se meurt!!
Magdelaine est morte!!!... O Dieu, non, tu n'es pas son père!

UNE RÉCLAMATION ADRESSEE AU DIRECTEUR DU *JOURNAL AMUSANT.*

Jadis, 3000 ans environ avant monsieur Victorien Sardou, à seule fin de savoir quelle était la véritable mère, je me suis servi d'une certaine ficelle assez semblable, m'assure-t-on, à celle employée dans les Benoitons à seule fin de reconnaître le véritable père.

Je vous serai on ne peut plus obligé de vouloir bien prendre acte de ma déclaration, que je juge des plus importantes, attendu que je serais désespéré que l'on pût m'accuser un jour d'avoir gaulé dans le verger du voisin.

A vous de bonne amitié
feu Salomon roi d'Israël

23711

La question nous semble beaucoup plus importante que notre savant veut bien le dire.

S'il est démontré que les pluies de crapauds sont des pluies de grenouilles, les paysans cesseront de les redouter, et le fléau de la dépopulation des campagnes va s'arrêter.

Un aliment sain, léger et agréable au goût, leur tombera du ciel de temps en temps.

Si elle venait à se confirmer, l'assertion du jardinier jetterait une lumière fort inattendue sur une des questions les plus controversées par les savants de tous les temps.

Qu'était-ce que la manne?

On a entassé mémoires sur mémoires, volumes sur volumes, suppositions sur suppositions, sans pouvoir résoudre le problème.

Vingt académies de province au moins mettent chaque année ce sujet au concours; aucune couronne n'a pu être jusqu'ici décernée.

Comme il arrive très-souvent, un ignorant aurait donc mis la main sur une découverte que les plus savants poursuivaient en vain depuis des siècles et des siècles.

La manne ne serait en réalité qu'une pluie quotidienne de grenouilles; on aurait accommodé la manne soit à la sauce Robert, soit à la poulette tout simplement, soit même en friture.

Ce qui pourrait faire croire à cette version, c'est que Moïse ne range pas la grenouille parmi les animaux impurs; les Hébreux peuvent manger des grenouilles tant qu'ils veulent; on dit même que c'est un Juif qui enseigna au maître-queux de Philippe le Bel à apprêter les grenouilles.

Pour en revenir à nos grenouilles, le jardinier proposait d'en manger un plat séance tenante; mais de telles questions ne sauraient être soumises à l'arbitrage d'un estomac de paysan. Il a été décidé à l'unanimité des membres présents qu'on enverrait à l'Académie des sciences une douzaine de batraciens ramassés des poches du savant, et qu'elle déterminerait si ce sont des crapauds ou des grenouilles.

Après quoi on s'est mis à table.

Paul Girard.

FANTASIAS.

Ah! c'est un métier difficile!... comme l'a constaté la chanson de Nadaud.

Avec cette différence que Nadaud parlait de la gendarmerie, et que moi je parle de l'art dramatique.

C'est un métier difficile, car il ne s'agit plus seulement de passer sous les Fourches Caudines connues et consacrées. Il ne s'agit plus seulement de subir les exigences ou persécutions

des directeurs,
des auteurs,
des artistes,
des décorateurs,
du souffleur,
des claqueurs,
des .....

Trois colonnes d'et cætera.

Un nouveau supplice a commencé pour eux. C'est le supplice que leur infligent les... comment dire? les *réclamistes* ou les *réclameurs?*

L'un ou l'autre, l'un et l'autre; — car il y a dans le système autant de réclames que de réclamations.

Les *réclameurs* — j'adopte décidément ce dernier substantif — sont ces gens qui prétendent désormais interdire absolument l'impression de leur nom sur une affiche de spectacle.

Vous pensez si nous pouvons aller loin avec ce système. Un seul Durand récalcitrant, sur les trois cent cinquante mille Durand qui peuplent le globe, et c'en est fait.

De même d'un seul Martin, d'un seul Duchemin, et ainsi de suite.

Le procédé est si commode!

Vous vendez, par exemple, des pieds de mouton à la poulette quelque part, dans une boutique plus ou moins ignorée. Vous vous appelez Canuchet.

Deux écrivains — sans penser à mal — glissent dans un vaudeville un Canuchet quelconque. Aussitôt vous saisissez la plume d'une main fébrile et vous écrivez une réclam...ation, ou vous intentez un procès.

Sur quoi les journaux d'ébruiter l'affaire, et, trois jours après, tout Paris — y compris les communes annexées, les départements et l'Algérie — sait qu'il existe un Canuchet vendant des pieds de mouton.

Bénéfice net : Une économie de trois ou quatre cents francs que cela vous eût coûté pour annoncer les mêmes pieds non moins à la poulette dans le corps des quatrièmes pages.

*
* *

Tout cela est plus sérieux qu'on ne pourrait se l'imaginer au premier abord.

Il y va simplement de la liberté de l'art.

Laissez-leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre.

Demain ce ne sera plus seulement leur nom, ce sera leur profession qu'ils prétendront défendre, et les écrivains seront exposés à recevoir des épîtres de ce genre :

« Monsieur,

» Le hasard m'a conduit hier au théâtre d e..., où l'on jouait une pièce signée de vous.

» Le personnage ridicule de cette pièce, celui qui sert de pître à tous les autres et est affublé par vous de tous les travers, est, à ce que prétend votre vaudeville, un ancien bombeur de verres retiré du commerce.

» Bombeur moi-même, je viens vous sommer d'avoir à donner à votre bonhomme une autre profession, sans quoi j'aurai à vous déférer aux tribunaux. Vous saurez, pour votre gouverne, que dans le bombage il n'y a pas d'imbéciles pareils à celui que vous avez caricaturé, et à l'aide duquel vous avez l'air de vouloir déverser la déconsidération sur tout un corps d'état.

» J'ai l'honneur...

» BIDACHE,
» *Rue du Pas de la Mule*, 132,
» Inventeur des verres bombés par l'électricité.
» (*Trois médailles.*) »

Allons! foin de ces sottises!

Qu'un bon jugement déclare une bonne fois que le théâtre a des droits, s'il a des devoirs.

Est-ce que les bonnetiers ont réclamé contre Jérôme Paturot?

Est-ce que les portiers ont traîné Süe devant les tribunaux à cause de Pipelet?

Pourquoi deviennent-ils si chatouilleux, les contemporains, à l'endroit de la satire dramatique?

Est-ce que c'est parce qu'il n'y a que la vérité qui offense?

*
* *

Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Le dieu est une déesse :

Thérésa, reine de l'Olympe du bock

On annonce que déjà d'avance tous les salons du haut monde — *hight life* — la *retiennent* pour leurs soirées de l'hiver.

Et — chose curieuse — tandis que les sommités sociales se montrent avides de plaisirs plus ou moins interlopes, les sommités interlopes posent pour les récréations à l'empois.

C'est la mode à présent, chez les cocottes à huit ressorts, de donner des fêtes collet monté.

On n'est reçu chez Patapouff qu'en cravate blanche.

Défense de fumer.

*
* *

Le cancan va être incessamment remplacé par le menuet, aux soirées de la petite Bilboquette.

Il est question de faire des conférences dans le boudoir de Clorinde, et Bastringuette étale avec affectation sur son guéridon le dernier numéro de la *Gazette de France!!*

Époque de Babel, où te mèneront ces chassés-croisés!

*
* *

Amateurs, préparez vos enchères.

On va vendre les œuvres posthumes et autres reliques artistiques de ce grand et malheureux peintre qui eut nom Troyon.

On se rappelle la fin lugubre du maître; cette agonie de la raison précédant l'agonie de la vie elle-même!

Cette vente sera en quelque sorte un bout de l'an!

*
* *

Sus aux charlatans!

Après avoir bien hésité, le mouvement semble lancé définitivement et les exploiteurs de crédulité passent un vilain quart d'heure.

Voici un livre qui les achèvera.

Le Tartuffe spirite, de M. Alfred de Caston, est un réquisitoire, en forme de roman, contre les duperies si fort à la mode il y a quelques mois encore.

Il y a toujours du courage à arracher les masques.

*
* *

Elle est connue, et elle mérite de l'être, la petite C... — un des plus fameux paniers à salade du tour du Lac.

Partie de la loge maternelle — cordon, S. V. P.! — elle s'est adonnée à la culture spéciale des étrangers.

Et cela lui rapporte infiniment plus que l'art d'élever les lapins.

Sur ses aubussons se rencontrent — ou s'évitent — des barons allemands, des lords millionnaires, des Brésiliens, des Chiliens, des Danois..., que sais-je?

— Cette fille-là, disait hier un appréciateur, c'est une *Revue des Deux-Mondes*... sans orthographe!

PIERRE VÉRON.

Le duc de Persigny et les doctrines de l'Empire, ouvrage orné d'un magnifique portrait de l'auteur, paraît chez l'éditeur Henri Plon. Un beau volume in-8°. Prix : 8 fr. *franco.*

La Librairie Centrale vient de publier une nouvelle œuvre de notre collaborateur Pierre Véron.

La Foire aux grotesques obtient un succès que justifie le mérite du livre. La première édition s'enlève avec rapidité.

On lit dans *la Gazette musicale :*

« Il vient de paraître chez les éditeurs de musique A. Ikelmer et Cie, 4, boulevard Poissonnière, à Paris, un petit volume, l'*Almanach de la musique* pour l'année 1866, dont le prix est de cinquante centimes, et qui certes renferme pour plus de cinquante centimes de renseignements utiles. »

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 519. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 9 Décembre 1865.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . 10 » 12 mois. . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

ÉTUDES MUSICALES, — par H. Daumier.



LA HARPE, INSTRUMENT CÉLESTE
(*Dictionnaire de musique.*)



MUSIQUE DE L'ANCIENNE LOTERIE.

ÉTUDES MUSICALES, — par H. Daumier (suite).



ANCIENS ACCESSIT DU CONSERVATOIRE.



LE DERNIER JOUEUR DE TAMBOUR DE PASQUE.

ÉTUDES MUSICALES, — par H. Daumier (suite).



23716

L'ACCORDÉON, DIT SOUFFLET A MUSIQUE.

— On n'a pas encore le droit de tuer les gens qui jouent de cet instrument, mais il faut espérer que cela viendra.

RENOUVELLEMENT DU 1er JANVIER 1866.

Ce renouvellement étant de beaucoup le plus important de l'année, nous prions instamment ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire au 31 décembre de vouloir bien nous adresser, le plus tôt possible, le montant de leur réabonnement en MANDAT DE POSTE à l'ordre du directeur du JOURNAL AMUSANT, afin de n'éprouver aucun retard dans l'envoi du journal.

Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS pour trois mois, — et en payant une année entière DIX-SEPT FRANCS seulement.

LE PHOTOGRAPHE EN PLEIN VENT.

Au fond d'une petite boutique située sur un boulevard qui n'est parent de celui des Italiens qu'à un degré très-éloigné, le rival de Nadar, Pierre Buffet, cause avec son préparateur, joli voyou de dix-sept ans.

— Quel vilain jour il fait cette après-midi!

— Le soleil en veut aux photographes depuis quelque temps.

— Nous serons forcés d'opérer sur la voie publique.

— Tant mieux! c'est plus drôle.

— Drôle tant que tu voudras, mais j'aime modérément à me donner ainsi en spectacle; nous ressemblons trop à des faiseurs de tours.

— Ça fait? Il n'y a pas de sots métiers.

— Galichet, ne rabaissons pas notre art, nous, les collaborateurs aimés du soleil. — Avons-nous encore du collodion?

— Oui, patron; je crains seulement qu'il ne soit un peu éventé.

— Détail puéril! les pratiques poseront plus longtemps.

Deux jolies blanchisseuses de fin entrent dans l'établissement.

— Qui qu'est le maître? demande mademoiselle Rose, la plus gentille des deux.

— Il est devant vous, répond Buffet en s'inclinant gracieusement. Ces demoiselles viennent sans doute pour leurs portraits?

— Pour le mien d'abord. Combien qu'ça sera?

— La bagatelle de cent centimes, autrement dit : un franc.

— Vous ferez bien une petite diminution si nous en faisons faire deux?

— Ah! mademoiselle, vous voulez donc que nous nous dévorions l'un et l'autre, Galichet et moi? Un portrait pour vingt sous, pensez donc, c'est pour rien.

— Va pour vingt sous. Ma robe vous plaît-elle?

— Tout me charme en vous.

— Farceur! Elle est un peu étroite du corsage; mais c'est ma plus belle. Où faut-il que je me perche?

Ici l'artiste tousse deux ou trois fois, et finit par dire d'un air doux :

— Vous serait-il agréable, mademoiselle, de poser sur le boulevard?

— Comment, en plein air?

— Vous comprenez, c'est à cause du jour... Il est plus beau dans la rue que dans ma boutique.

— Eh ben, merci! Plus souvent qu'j'vas m'donner en spectacle! Dis donc, Victoire!

— Pour amasser le monde; j'te conseille pas.

— Faites-moi ici, ajouta Rose, ou vous ne me ferez pas.

Il faut se résigner. Buffet collodionne sa plaque de verre, pose mademoiselle Rose et confie le reste à la lumière; mais celle-ci s'acquitte de sa tâche avec une négligence telle que c'est absolument comme si le photographe avait opéré sur un vieux morceau de carton.

— Eh ben, demande l'impatiente Rose, ça y est-y?

— C'est avec regret, répond le photographe, que je vous annonce que ça n'y est pas du tout.

— Faut recommencer?

— Oui... sur le trottoir, sous peine d'échouer encore.

— Jamais! En v'là un commerçant en portraits qu'a des drôles de manières! Il reçoit ses pratiques dans la crotte. C'est donc ici la photographie des pieds humides? On mettra sa belle robe pour la traîner dans le ruisseau! Viens, Victoire; nous irons chez des plus malins; ils ne seront pas difficiles à trouver.

La perle de la blanchisserie s'en va de très-mauvaise humeur, laissant l'opérateur et son aide on ne peut plus humiliés du résultat négatif obtenu.

— Encore un succès semblable, et je suis déshonoré dans le quartier, dit mélancoliquement Buffet.

— Fallait pas manquer d'aplomb, elle se serait laissé faire.

— Tu as raison. Le premier client qui me tombe sous la main, je le pose de force ou de bonne volonté sur le trottoir.

— Patron!

— Quoi?

— V'là un sapeur qui regarde nos échantillons.... Ça mord, ça mord!

Le brave à trois poils, — sans compter les autres, — pénètre dans les retranchements du photographe, et d'une voix profonde :

— Pour lors, qu'il vous serait indifférent de me tirer en portrait.

— Dites, sapeur, que nous en serons singulièrement flattés. — Galichet, installe la chaise de monsieur sur le trottoir et place notre appareil.

Le sapeur suit d'un œil stoïque les préparatifs de photographie *extra-muros* qui commencent déjà à amasser tous les gamins circonvoisins.

— Qu'il me paraîtrait que vous manœuvrez en rase campagne.

FOURRURES PARISIENNES, — par J. PELCOQ.



23717

, art d'élever les peaux de chats et de chiens et de s'en faire plus de trois mille francs de rente.
— Véritable vison d'Amérique. Oh! nous avons plus cher!

23718

Chapeau bas! voici l'hermine. — *Je meurs quand je me tache.* — Trois cent mille livres de rente; à l'abri des éclaboussures naturellement.

— Oui, sapeur; nos positifs y gagnent considérablement.

— Je le veux bien. D'ailleurs tout chacun sait que la barbe, elle y gagne à être vue en plein air. Que je voudrais seulement un portrait accéléré, vu que je suis de planton chez mon colonel et que je m' trouve vulgairement en course, comme vous voyez.

— C'est l'affaire d'un instant.

— Nonobstant, je suis chiffonné.

— Qu'est-ce qui vous chiffonne, sapeur?

— L'absence de mon hache et de mon tablier de peau; qu'ils sont mes attributs journellement.

— Vous auriez voulu être représenté en grande tenue.

— Comparativement, sans vous commander. Que vous savez, les femmes tiennent à ces choses-là.

— Ah! mon gaillard, c'est pour une de vos victimes ce portrait-là?

— Victime sans l'être : que je n'ai jamais connu de femme plus heureuse de mon attachement.

On pose le guerrier barbu sur sa chaise qui se trouve aussitôt entourée d'un demi-cercle de spectateurs.

— Apporte la plaque, commande le photographe à son élève.

— Voilà, voilà! ça brûle! crie Galichet en bousculant son public.

— Attention, sapeur.

— Otez donc votre bonnet à poil.

— Que vous dites?

— Otez votre bonnet; tenez-le à la main. C'est tout au plus si avec lui on voit le bout de votre nez.

— Que vous vous fichez de moi, vous?... Que c'est au moment que mon tablier et mon hache me manquent, que vous me demandez encore de me priver dernièrement de mon bonnet?

Le ton avec lequel cette observation est faite est tellement péremptoire que le photographe juge inopportun d'insister.

— A votre aise; gardez votre manchon.

— Que je ne le retire même pas devant mon colonel; que ce n'est pas pour le déposer extérieurement devant vous.

— N'en parlons plus. Fixe!... En joue... feu!... Ça y est.

L'opération terminée, on rentre dans la boutique pour soumettre la plaque à la petite cuisine ordinaire.

— Superbe! dit Buffet en examinant le cliché. Regardez, sapeur, et voyez ce que nous ferons avec ça.

La plaque est présentée au militaire dont la physionomie s'assombrit à vue d'œil.

— Mais... mais... dites donc, bourgeois...

— Quoi?

— Que vous me blaguez, vous?

— Comment, je vous blague!

— Depuis quand est-ce que ma barbe est grise et que mon bonnet est blanc?

Le photographe, s'apercevant de l'erreur dans laquelle tombe sa pratique en prenant le *négatif* pour le *positif*, essaye d'expliquer par quel procédé le gris et le blanc deviendront brun et noir sur l'épreuve; mais l'explication est mal reçue.

— Que je vois ce que je vois, et que c'est de la fichue ouvrage que vous avez travaillée là.

— Mais quand on vous dit...

— Il n'y a pas à dire; j'ai t'y des yeux blancs comme ça?

— Je vous promets...

— Et le nez tout noir?

— Il redeviendra blanc.

— Que ce gredin-là me prend pour un conscrit. Mais que si mademoiselle Palmyre voyait ce carreau-là, qu'elle serait capable de m' flanquer à la retraite. Nom de nom!

— Voyons, sapeur, avez-vous confiance en moi?

— Pas pour un sou.

— Repassez demain; vous serez enchanté.

— Que je serais joliment inconséquent du fait, car je suis on ne peut plus furieux du moment.

— Mais demandez à vos camarades, ils vous diront...

— Assez! que je vous dis. Gardez votre verrerie. Que si jamais vous me r'pincez, vous... les sapeurs s'ront rasés!

Ce serment, plus terrible que tous ceux prêtés jadis par le Styx, sert de mot de la fin à l'homme barbu, qui s'éloigne en proie à la plus sérieuse irritation.

— Eh ben! dit Buffet à son fidèle préparateur, qu'en dis-tu?

— Pas de chance aujourd'hui.

— Galichet!

— Patron.

— J'ai une idée. Tu vas sortir et je ferai ton portrait.

— Ça n'augmentera pas la recette, nonobstant.

— Attends un peu. Tu vas faire la parade; le monde s'amassera comme pour les faiseurs de tours, et nous enlèverons peut-être deux ou trois binettes à un franc pièce; ainsi, la photographie aura dit son dernier mot.

LOUIS LEROY.

FOURRURES PARISIENNES, — par J. Pelcoq (suite).



23719

MARTRE-ZIBELINE.

Petit animal carnassier, toujours en chasse; a dévoré plus gros qu'elle.



23720

RENARD BLEU.

Fréquente les parages de la Bourse. — Excellente couverture.

L'HOTEL GARNI.

La veuve Filoseille fait bien ses affaires, Dieu merci! On le voit à son embonpoint. Un philanthrope dirait qu'elle s'engraisse de la sueur des touristes; — mais il n'en est rien. La veuve Filoseille a soin, quand elle sert ses pratiques, de garder pour elle les meilleures tranches du gigot et le côté le plus épais du beefsteck. Son hôtel regorge de monde : c'est le mieux achalandé de tous ceux qui environnent le chemin de l'Ouest (rive gauche). Elle l'a divisé, par un calcul ingénieux, en deux catégories : aux premier, second et troisième se trouvent des chambres assez proprement meublées, où logent les gros commerçants et l'élite des commis voyageurs. Le quatrième et le cinquième sont occupés par de petits cachots sombres dits *cabinets*, où l'on entasse tant bien que mal tout ce qui ne paraît pas avoir la bourse bien remplie. Les vieilles femmes, les paysannes qui viennent chercher de l'ouvrage à Paris, les bonnes sans place, etc., etc., abondent sur ces paliers voisins du ciel. — Comme l'exiguïté du local ne permet pas une table d'hôte, chaque voyageur mange chez lui — *et à la carte*. — Circonstance que la veuve a soin de faire valoir en toute occasion.

(*Le laboratoire de la veuve Filoseille. — Au fond une cuisine d'où s'échappe une odeur nauséabonde; — à droite une porte avec vasistas ouvrant sur la rue. — La veuve est en train d'éplucher des légumes; — six heures viennent de sonner; — le soleil se couche.*)

LA VEUVE FILOSEILLE. — Hippolyte!

HIPPOLYTE *dans la cuisine*. — Voilà!

LA VEUVE. — Les chambres ont-elles fini de *becqueter?*

HIPPOLYTE. — Elles ont terminé.

LA VEUVE. — Faut faire manger les cabinets.

HIPPOLYTE. — On y va. (*Sortant de la cuisine.*) Ah! j'oubliais. Mademoiselle Élisa voudrait vous parler.

LA VEUVE. — Élisa! Qu'est-ce que c'est que ça? Est-ce une chambre?

HIPPOLYTE. — Non, madame, c'est un cabinet.

LA VEUVE. — Ah! bien. — Tantôt alors, j'ai le temps.

(*Pendant ce colloque, Baudrichard et un de ses amis ont paru à la porte. — Ils semblent se consulter.*)

BAUDRICHARD. — Oui... c'est bien la maison où elle m'a dit de venir la voir... Mais... sapristi!! j'ai oublié son nom!

L'AMI. — Le nom de qui?

BAUDRICHARD. — De ma connaissance du bal Robert. — Ma foi, tant pis! Je vais demander mademoiselle Marie. Sur cent femmes il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui s'appellent Marie... C'est bien le diable...

LA VEUVE. — Qu'est-ce que vous voulez?

BAUDRICHARD. — Mademoiselle Marie.

LA VEUVE. — Ce n'est pas chez moi.

BAUDRICHARD. — Merci... Je reviendrai. Il faudra bien que je la trouve; en demandant tous les noms du calendrier... (*Il s'éloigne.*)

ÉLISA *entrant, à la veuve Filoseille*. — Madame...

LA VEUVE. — Qu'y a-t-il encore?

ÉLISA. — Mais, madame, je suis une de vos locataires... et...

LA VEUVE. — Ah oui! C'est vous le cabinet 47. Eh bien, après?

ÉLISA. — Mon Dieu, madame, je suis forcée de vous quitter... et je venais vous demander ma note. Vous savez que vous m'avez promis de ne pas me prendre trop cher... Je suis pauvre... N'ayant pas trouvé d'ouvrage, il faut que je retourne au pays... Alors...

LA VEUVE. — Parbleu! vous auriez mieux fait d'y rester! — pour ce que vous avez dépensé ici... On va vous envoyer ça. (*Élisa sort.*)

BAUDRICHARD *reparaissant à la lucarne*. — Monsieur!

HIPPOLYTE. — Monsieur?

BAUDRICHARD. — Vous n'avez pas ici mademoiselle Louise?

HIPPOLYTE. — Non, monsieur.

BAUDRICHARD. — Merci.

LA VEUVE. — Eh bien, Hippolyte, et le dîner des cabinets?

HIPPOLYTE. — Voilà!

LA VEUVE. — Hein! Qu'est-ce que c'est? Vous leur avez mis du bœuf?

HIPPOLYTE. — Dame! Les chambres n'ont laissé que des épinards et des noisettes...

LA VEUVE. — Voulez-vous bien retirer la viande! Tant pis pour eux! Ils mangeront des noisettes et des épinards.

HIPPOLYTE. — Pour trois francs? Vous croyez qu'ils souffriront ça?

LA VEUVE. — Ces gens-là?... Bah! c'est comme le papier : ça souffre tout.

BAUDRICHARD *à la lucarne*. — Vous n'avez pas mademoiselle Anna?

LA VEUVE. — Ce n'est pas ici.

BAUDRICHARD. — Merci bien.

LA VEUVE *se retournant et apercevant une ombre qui grimpe l'escalier*. — Tiens! la petite dame emménagée de tantôt! Ah bien! il faut encore que je lui lave la tête à celle-là! Hé! dites donc, madame?

LA DAME. — Vous voulez?

LA VEUVE. — C'est pour vous moquer du monde, n'est-ce pas, que vous avez fait monter un monsieur chez vous ce matin? Il n'y a que les dames qui louent des chambres qui ont le droit de recevoir des messieurs chez elles. C'est la règle de la maison.

LA DAME. — Ce n'est pas un monsieur... C'est un homme qui a monté mon bagage.

FOURRURES PARISIENNES, — par J. Pelcoq (suite).



PEAU D'OURS ET PEAU DE CHIEN.
(*Fidélité garantie.*)
Ne sont pas du même monde.

23721



ASTRAKAN.
Dédié à messieurs les militaires.
— Vois-tu, Ernestine, quand mon talpak sera un peu plus déplumé, je t'en ferai faire un superbe manchon.

La veuve. — Et qu'est-ce qu'il fait, cet homme? Voilà bientôt quatorze heures qu'il est chez vous.

La dame. — Ah bien! il se repose. Quand on a monté cinq étages avec des paquets!!...

La veuve. — As-tu fini? Des paquets?... C'est moi qui ne te garderai pas longtemps!!...

Baudrichard *à la lucarne*. — Connaissez-vous mademoiselle Jeanne?

Hippolyte. — Non, monsieur.

Baudrichard. — Merci.

La veuve. — Maintenant, il faut faire la note de cette Élisa. — Vous savez?

Hippolyte. — Ah! ça ne sera pas long, allez! — Elle n'a pas fait de grandes dépenses, la pauvre fille... (*Comptant.*) D'abord, le 15, un dîner de trois francs...

La veuve. — Marquez-en cinq... La petite n'est pas calée... et il faudra toujours lui retrancher quelque chose.

Hippolyte. — Cinq francs... Ensuite six déjeuners à quarante sous...

La veuve. — Mettez trois francs... Je lui diminuerai cinquante centimes.

Hippolyte. — Ensuite. . Ah! huit jours de cabinet à un franc.

La veuve. — Comptez-en quinze : je ne loue pas à la semaine.

Hippolyte *riant*. — Ah bien! madame..., savez-vous qu'à ce prix-là il n'y a pas beaucoup de gens assez riches pour avoir le moyen d'être pauvres?

La veuve *vexée*. — D'où sortez-vous donc, vous, avec vos plaisanteries?

Hippolyte *stupéfait*. — Dame! je sors du 2e cuirassiers.

La veuve. — Eh bien, vous êtes un drôle de coco!

Hippolyte *furieux*. — Ah! coco! coco! pas tant que ça!

Élisa *rentrant, une malle à la main*. — Me voilà prête à partir, madame. Voulez-vous me dire combien je vous dois?

La veuve. — Ah! tenez! la voilà votre note... Ça fait quatre-vingt-cinq francs soixante centimes.

Élisa *stupéfaite*. — Quatre-vingt-cinq francs! pour huit jours! Mais ce n'est pas possible! Songez donc, madame, quatre-vingt-cinq francs!...

La veuve. — Eh bien!... quoi?... Quatre-vingt-cinq francs!... Après?... Je n'ai pas seulement compté les allumettes chimiques! Plaignez-vous donc!

Élisa *pleurant*. — Mais je n'ai pas assez d'argent, moi! Mon Dieu! je n'en ai pas assez!

La veuve. — Ah! tu n'en as pas assez, petite propre à rien! (*Elle lui arrache sa malle.*) Alors je garde tes hardes pour me payer.

Élisa *sanglotant*. — O mon Dieu! mon Dieu! Comment voulez-vous que je retourne au pays? Je vous en prie, madame, rendez-moi mon bagage! — Tenez, voulez-vous quarante francs, dites? — En voulez-vous quarante-cinq? Je ne vous dois pas davantage : nous avions fait prix!

La veuve. — Je veux que tu t'en ailles, entends-tu? Mais veux-tu t'en aller, vagabonde?

Élisa *poussant des cris — dans la rue*. — Ah! mon Dieu! Ah! quelle maison! Ah! malheur!

La veuve *causant à la fenêtre*. — Quelle maison? Je vais t'apprendre la politesse, va! fainéante! mendiante! pauvresse! voleuse!

Baudrichard *à la lucarne*. — Vous ne connaissez pas mademoiselle Scholastique?

E. Lockroi.

LES VRAIS CADEAUX DU JOUR DE L'AN.

Il faut, avec courage, nous préparer au grand événement qui est suspendu sur nos têtes, comme l'épée de Damoclès.

Il pointe à l'horizon, il avance à grands pas, le voici : Inutile de vous nommer la personne dont nous voulons parler; il s'agit du jour de l'an.

Comme nous ne pouvons l'éviter, vous ne nous reprocherez pas de vous en entretenir, d'autant plus que nous n'avons pas l'intention de consacrer ces quelques lignes à la malédiction de notre ennemi commun.

Nous avons l'intention de vous entretenir des cadeaux.

— Des livres d'étrennes, n'est-ce pas? nous nous bouchons les oreilles.

— Vous avez bien raison.

— Des bonbons à la mode?

— Pas davantage.

— Alors d'un petit rien qui vaut trois ou quatre cents francs, histoire d'entretenir l'amitié.

— Non plus.

Nous tenons au contraire à combattre tous ces cadeaux ridicules; tant pis pour les libraires, les confiseurs et les marchands de curiosités!

Nous trouvons insensé d'offrir à une dame des marrons glacés.

FOURRURES PARISIENNES, — par J. Pelcoq (suite).



23723

CHATTES.

Celle qui disparut avec la Grande-Chaumière, celle des bals modernes; griffe plus souvent qu'elle ne fait patte de velours.



23724

PEAU DE BIQUE ET PEAU DE LAPIN.

L'une revenue des vanités du monde; l'autre n'aspirant qu'à en prendre sa part.

Que peut-elle faire de vingt ou trente livres de ces sucreries?

Elle les renferme dans une grande armoire et ne cherche qu'une occasion de s'en débarrasser.

Croyez-vous qu'un mari soit bien flatté quand on apporte à sa femme un bibelot fort cher qui sera placé sur une étagère et qu'une domestique maladroite brisera en nettoyant l'appartement?

A ce monsieur il sera obligé de faire des politesses toute l'année, afin de lui rendre, autant que possible, le prix de son objet d'art.

Quant aux livres, il est inutile de dire que l'on ne tient pas à voir augmenter la collection de bouquins que l'on a dans sa bibliothèque.

Si l'on tient à un ouvrage, on l'achète.

Donc les cadeaux de ce genre sont aussi ridicules que les autres précités.

Vous proposez tout simplement la suppression des étrennes, me dira-t-on, vivat!... vous avez bien raison!...

Pardon, ne m'acclamez pas si vite. Suivant moi, les étrennes ne peuvent être supprimées, mais modifiées.

Nous voulons l'utilité avant tout.

Nous proposons de remplacer un sac de bonbons par un excellent pâté de foie gras.

Cela se mange et nourrit sans écœurer.

Si vous donnez des bonbons à une dame, c'est parce que vous avez dîné chez elle.

En lui offrant un pâté de foie gras bien garni de truffes, vous lui rendez sa politesse.

Un monsieur qui aurait pris plusieurs repas enverrait un joli mouton avec un ruban rose au cou.

Ce mouton ne remplacerait-il pas avec avantage une corbeille remplie de bonbons écœurants et dangereux une année où l'épidémie nous a rendu visite?

On mettrait le mouton dans la cuisine, et il servirait à plusieurs grands dîners.

Alors à l'approche du jour de l'an, les bouchers feraient dans les journaux l'annonce que voici :

ÉTRENNES DE 1866.

Grand choix de moutons, d'agneaux, de veaux et de bœufs.

Car on offrirait aussi des bœufs et des veaux.

Et un mari préférerait un veau bien beau, bien dodu, à la plus charmante jardinière sculptée sortant même de chez Tahan.

Par suite, les charcutiers feraient aussi leurs petites réclames dans le goût de celle-ci :

Le plus ravissant cadeau à faire à une dame est un porc frais. La maison Gradoux recommande ses produits au public.

Mais, m'objecterez-vous, on ne peut pas envoyer rien que du bétail.

C'est vrai, car à une personne qui connaîtrait beaucoup de monde il faudrait un vaste emplacement pour *parquer* tous ses cadeaux, qu'elle ne pourrait faire paître dans son boudoir.

Nous répondrons à cela qu'un sac de charbon serait reçu avec tout autant de plaisir, ou bien encore une voie de bois.

Pourquoi aussi ne pas adopter la mode des cadeaux pouvant servir à la toilette?

Bien des maris seraient enchantés que l'on donnât à leurs femmes une jolie robe de soie ou bien un chapeau ou encore un vêtement de fantaisie.

Ils permettraient même à trois habitués de la maison de se cotiser pour offrir un vêtement en velours.

On ne fait pas cela, parce que l'on en aurait honte; c'est cette fausse honte que nous cherchons à détruire, car elle est stupide.

Si un grand seigneur acceptait ce que nous proposons aujourd'hui, tout le monde s'empresserait aussitôt de suivre son exemple.

Qu'un homme, ennemi de sots préjugés, veuille bien commencer, et il rendra à l'humanité un fier service.

Le *Journal amusant* ouvrira aussitôt une souscription pour lui élever une statue.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Je sais bien que des goûts et des couleurs on ne peut pas discuter.

J'avoue cependant que je suis dépassé par la passion nouvelle qui paraît vouloir s'emparer du beau sexe.

J'admettais difficilement déjà la passion des bijoux de métal, qui, a dit un moraliste, faisaient ressembler ces dames à des lustres dont nous étions les bobèches.

J'admettais — difficilement toujours — les chapeaux microscopiques faits pour les têtes qui désirent non pas se couvrir, mais se découvrir à l'état permanent.

J'admettais les crinolines d'argent et l'argent des crinolines;

Les orchestres féminins de M. Sax *junior;*

Les paniers à salade;

Le maquillage!

Mais qu'on s'enthousiasme pour le diplôme du baccalauréat; non, en bonne conscience, non! je proteste!

On trompe nos sœurs! — comme on criait en 1848.

*
* *

Ah! si je connaissais une des jeunes personnes qui ambitionnent de devenir *bachelières*, je la prendrais respectueusement par la main.

Et, sur le ton de Desgenais :

— Naïve demoiselle, très-forte en thème, lui dirais-je, daignez regarder les gens qui passent en ce moment sur le boulevard.

Autant de bacheliers que je vous présente!

Celui qui rase la muraille en essayant de dissimuler ses coudes troués, bachelier.

Celui qui va enfiler cette rue écartée pour se perdre dans une gargotte où il dîne à quatre sous le plat, bachelier.

Ces vingt, trente, cent individus pressés qui courent solliciter des places dans vingt, trente, cent antichambres, bacheliers.

Ce ramasseur d bouts de cigares, qui glane les trognons de la Régie, bachelier peut-être.

Et vous qui n'y êtes pas forcée, naïve demoiselle, très-forte en thème, vous voulez grossir la cohorte des déclassés universitaires!

Vous voulez ajouter une inutilité de plus aux inutilités contemporaines!

De grâce, revenez à des sentiments plus doux et plus logiques!

Rentrez chez vous, écumez le pot-au-feu, filez la laine, jouez du piano, — mais, au nom de votre salut, pas de baccalauréat!

Si vous n'y prenez garde, quand vous aurez ce parchemin de Nessus, la pédanterie s'emparera de vous.

Qui sait?

Le lendemain vous auriez peut-être envie de faire des conférences!!!...

Mais, hélas! les sermons n'ont jamais converti personne.

Et la Sorbonne ne lâchera pas sa nouvelle proie.

*
* *

Les Académies non plus.

C'est le tour de M. Gérôme à s'asseoir dans un fauteuil de Procuste.

Soyons juste pourtant.

L'Institut abdique quelques-uns de ses préjugés et paraît renoncer à être inclusivement une succursale de Sainte-Périne.

Il reconnaît officiellement la *seconde jeunesse*.

Hier M. Cabanel, aujourd'hui M. Gérôme, — un réel talent.

Mais n'est-il pas bien tard pour se corriger, alors que l'existence même des Académies est condamnée par l'opinion?

C'est une application de la devise : « Je ne change qu'en mourant. »

*
* *

Révolution dans les teintures!

Les cheveux rouges ont vécu. Le suprême de l'élégance ne consiste plus à se piler des briques dans la chevelure.

Mais la carotte ne perd pas ses droits pour cela.

Soyez tranquilles.

Elle se retrouvera toujours dans les mœurs du demi-monde.

*
* *

Comprenez-vous?

Pour ma part, j'y renonce.

Il s'agit d'une annonce ainsi conçue :

PANTALONS ÉQUESTRES,
brevetés s. g. d. g.

*
* *

Ils étaient deux invalides, qui cheminaient hier sur l'esplanade.

Une discussion paraissait s'engager.

L'un — orné d'une jambe de bois — adressait des reproches à l'autre — manchot de belle venue.

— Non, c'est vrai, pas la peine d'avoir des amis.

— Qu'est-ce que j'ai donc fait?

— C'est toujours la même chose.

— Mais enfin...

— Dame, fit la jambe de bois au manchot, quand il y a une discussion dans la chambrée, tu me tombes toujours dessus à bras raccourci...

*
* *

Une forte calculatrice que la jeune Cascadette.

L'autre jour, le riche étranger — il est convenu que les deux mots vont ensemble — qui met pour l'instant son cœur aux pieds de la susdite, lui promettait pour le jour de l'an prochain un collier de diamants.

— Allons chez le bijoutier, répondit Cascadette sans hésitation.

— Mais puisque je te donne ma parole que...

— Tu sais, mon petit, les paroles s'en vont et les écrins restent.

Et voilà comment on enseigne nos proverbes aux nations circonvoisines!

*
* *

Pas forte d'ailleurs en dehors de ses combinaisons, la Cascadette.

Dernièrement, on parlait devant elle d'un concert dans lequel devait chanter le grand artiste Delsarte.

— André Delsarte! exclama-t-elle... Il chante donc aussi. Je croyais qu'il ne faisait que des tableaux!

*
* *

Causons-en, puisqu'on la voit étalée partout cette affiche qui dit aux passants :

AYEZ TOUJOURS CHEZ VOUS DE L'ÉLIXIR DE....
C'EST UN DEVOIR.

Ce *c'est un devoir* me semble une des plus belles choses qu'on ait trouvées depuis longtemps.

Si Bilboquet vivait, il serait jaloux.

C'est un devoir!...

Pères qui avez des filles à marier, voulez-vous savoir si votre futur gendre est digne de vous inspirer confiance?

Demandez-lui à brûle-pourpoint :

— As-tu de l'*Élixir de*... chez toi?

Sinon, mauvais citoyen, mauvais époux!

*
* *

Page d'album :

« Jadis on croyait aux revenants. Maintenant on croit aux revenus. »

Voilà ce qu'on peut appeler un abrégé de l'Histoire de France.

*
* *

La Bourse a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Même pour les plus retors.

Témoin X...

X... a eu huit-ressorts sur rue et le reste à l'avenant.

Ce qu'il a brassé d'affaires — toutes véreuses — est incalculable.

Quand il n'avait pas dindonné quelque actionnaire dans sa journée, ce Titus nouvelle édition ne s'endormait pas heureux.

Soudain pourtant il a disparu.

Et on commençait à oublier le Mercadet, quand cette semaine on a appris qu'il avait dégringolé tous les échelons de la misère.

— Le pauvre diable est à Bruxelles, mourant littéralement de faim, disait un coulissier compatissant au gros banquier Z...

— Cela doit lui sembler bien pénible, répondit bonnement celui-ci, car il n'avait pas l'habitude de rester sans rien prendre.

*
* *

On reparle d'un vieux projet déjà ressassé.

Il s'agirait de bâtir un nouveau Panthéon sur les buttes Montmartre.

Il ne manque plus qu'un architecte, des fonds et des grands hommes.

PIERRE VÉRON.

La *Lettre de l'Empereur au maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, sur la politique de la France en Algérie*, formant un volume petit in-4°, imprimé à l'Imprimerie impériale, est publiée à la librairie de Henri Plon, éditeur de l'*Histoire de Jules César*, rue Garancière, 8. — L'ouvrage est expédié *franco* à toute personne qui envoie un bon de poste de 2 fr. à l'éditeur.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 520. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 16 Décembre 1865.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant, 16.*

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . 5 fr.
6 mois. . . 10 »
12 mois. . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

CHOSES DU MOMENT, — par BERTALL.



A LA PORTE, LE GÊNEUR.
Enfin te voilà parti, file bien vite en Asie, et qu'on n'entende plus parler de toi.

23725

CHOSES DU MOMENT, — par BERTALL (suite).



MISSION DÉLICATE.

— Monsieur l'huissier, j'ai un locataire rue du Cirque qui ne veut pas me payer, mais il a chez lui un lion, deux tigres et quatre serpents à sonnettes, choses de grande valeur. Vous allez me saisir tout cela, et vivement; moi, je vais faire un petit tour à Versailles, vous m'écrirez après la vente.

LOUIS HUART.

L'année a été rude aux gens de lettres, et Louis Huart devait encore augmenter le nombre de ceux des nôtres disparus en si peu de temps. Il a succombé à une attaque foudroyante de petite vérole; l'horrible maladie l'a emporté avec une rapidité inouïe.

En apprenant cette triste nouvelle, tous ses confrères de la presse se sont empressés de constater l'importance de la perte que nous venions de faire; c'est que jamais homme n'eut plus que Huart de qualités plus sympathiques. Bon, facile, obligeant, il apportait dans les difficiles fonctions de rédacteur en chef de deux journaux importants, le *Charivari* et le *Journal amusant*, une politesse extrême, une bienveillance qui adoucissaient l'amertume du refus et ne décourageaient pas le débutant à ses premiers pas dans la carrière. Il savait reconnaître le germe du talent et faciliter son éclosion.

Doué d'un esprit d'une vivacité extraordinaire, il a pendant longtemps animé le *Charivari* de sa gaieté verveuse. Passé maître dans l'art difficile de faire rire les honnêtes gens, il jetait en prodigue des trésors de fantaisie et d'observation. Sa conversation étincelante avait un attrait irrésistible; les mots les plus fins, les aperçus les plus ingénieux coulaient de source chez lui.

Aujourd'hui, de toutes ces qualités du cœur et de l'esprit, il ne reste plus rien, plus rien que le souvenir.

Une foule de littérateurs et d'amis l'ont accompagné à la dernière demeure, où son frère, bon par excellence, l'avait précédé il y a à peine un an. Pauvre famille, si éprouvée en si peu de temps!

Sur la tombe de Huart, son vieil ami et ancien collaborateur Taxile Delord a dit, avec une émotion profonde, quelques paroles simples qui ont mouillé tous les yeux et serré tous les cœurs.

On ne console pas une femme et des enfants d'une perte aussi grande; mais on en adoucit l'amertume en leur montrant à quel point cette douleur est partagée.

Nos lecteurs comprendront l'expression des regrets que nous inspire la mort de celui qui fut notre maître; et ces quelques lignes prouveront une fois de plus encore que les larmes sont trop souvent près du rire.

LOUIS LEROY.

LA COMÉDIE APRÈS LA LECTURE.

Les artistes viennent de quitter le cabinet du directeur en emportant leurs rôles que vient de leur distribuer, après lecture, le jeune et déjà célèbre Chinoison, auteur de l'œuvre nouvelle : *Musc et Bergamote*, comédie en trois actes de beaucoup d'avenir.

Le directeur est grognon; l'auteur est inquiet.

— Eh bien, mon cher Bergerac, dit Chinoison, vous devez être content de la lecture?

— Et vous? riposte l'autocrate.

— Moi, je suis enchanté.

— Vous n'êtes pas exigeant alors; car il est impossible d'avoir affaire à un auditoire plus froid, plus récalcitrant.

— Ah! vous savez, les comédiens n'écoutent bien que le rôle du voisin : l'effet que pourra produire un camarade les préoccupe bien plus que celui qu'ils peuvent espérer pour leur propre compte.

— La pièce manque de rôles saillants.

— Les rôles sont à la hauteur de vos artistes.

— S'ils vous entendaient, il faudrait vous recoller et vous recoudre.

— Oh! j'en ai vu bien d'autres.

La conversation est interrompue par le garçon de bureau qui annonce mademoiselle Rosa, la grande coquette de l'endroit.

Elle entre d'un air pincé, sans regarder Chinoison.

— Vous voulez des places, ma belle? demande le directeur en esquissant un sourire.

— Pas le moins du monde. Je viens tout simplement vous rendre le rôle de la maréchale.

— Ah bah!

— Faites donc l'étonné; comme si vous ne vous y attendiez pas.

— Et peut-on savoir pourquoi? se risque à dire Chinoison.

Sans daigner jeter un regard sur son auteur, la brillante comédienne poursuit :

— Je ne comprends pas, monsieur Bergerac, que l'on ait osé me distribuer une pareille panne.

— Une panne! s'écrie Chinoison.

— Oui, une panne, et tout ce qu'il y a de plus panné encore. Ah! c'est d'une ingratitude révoltante! Après les services que j'ai rendus au théâtre, je n'aurais jamais pu croire à un tel oubli des convenances. Le voilà, votre rôle. Oh! vous pouvez le donner à la première venue, à

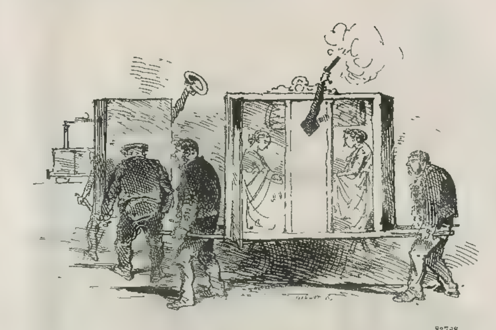
CHOSES DU MOMENT, — par BERTALL (suite).



23727

NOUVELLES MODES.

Chapeau tender, forme de locomotive à l'arrière, disposition plus sérieuse et plus solide. Au moins on peut attacher à la forme, sans la fatiguer, les trois ou quatre kilos de cheveux que la mode réclame.



23728

LES ARMOIRES.

Départ définitif de l'armoire des deux sœurs et de celle des deux frères Davenport. L'armoire des frères de Goncourt est attachée définitivement au mobilier du Théâtre-Français, sauf l'autorisation de M. *Pipe en bois*.



23729

Pauvre oncle Tom! Petit blanc, ton bon maître qui tenait un restaurant pour trois cents personnes a mis la clef sous la porte. Rien à faire, et seulement quelques coups de trique entre les repas, c'était le bon temps, pauvre oncle Tom! Heureusement qu'il y a encore les *feignans*, faut voir ce que c'est.



23730

LES BERGERS D'OFFENBACH.

Vous verrez ce qu'il viendra de moutons cet hiver à la bergerie du passage Choiseul; tous ceux de Panurge y passeront jusqu'au dernier, les autres suivront. — *Avis important*. S'il s'introduit quelques biches dans la bergerie, on aura soin de ne pas les mettre à la porte.



23731

Les feignans! en voilà un parti qui me fait l'effet d'avoir des ramifications... un peu chouettes.

mademoiselle Caillette, par exemple; elle est bien assez mauvaise pour lui.

— Mais, mademoiselle... dit Chinoison.

— Je ne vous parle pas, monsieur, c'est à M. Bergerac que je m'adresse.

— Il me semble pourtant...

— Non, monsieur, il ne doit rien vous sembler du tout! Comment! moi, moi qui ai fait le succès de votre *Œil-de-Bœuf*, vous n'avez pas craint de m'infliger l'humiliation de me voir préférer mademoiselle Caillette. Ah! je croyais connaître l'ingratitude des auteurs; mais j'avoue qu'il me reste encore de l'étonnement au service de ce mauvais procédé.

— Voyons, voyons, dit M. Bergerac.

— Non! non!! non!!!

— Très-bien alors. On donnera le rôle à mademoiselle Caillette.

— Et grand bien lui fasse! s'écrie la fougueuse comédienne en quittant le cabinet avec un effet de crinoline foudroyant.

— Et d'un! dit le maître de l'établissement. A qui le tour maintenant?

Le garçon de bureau rentre de nouveau pour demander au directeur s'il peut recevoir mademoiselle Caillette.

— Oui, faites entrer.

Celle-ci apparaît souriante et légère.

— Elle est bonne, celle-là, messieurs. Oh! elle est bien bonne! dit-elle en montrant deux rangées de petites quenottes.

— De quoi s'agit-il? demande Chinoison.

— Vous les faites drôles, vous, quand vous vous y mettez. Oh! je ne vous en veux pas, mais je vous rapporte votre petite saleté de rôle.

— Comment! celui de la fille du Régent?

— J'en ai peur.

— Mais il est superbe et tout à fait dans vos moyens.

— C'est poli pour mes moyens ce que vous dites là, réplique l'aimable enfant en riant aux éclats.

— Bravo! fait le directeur; nous donnerons la fille du Régent à Rosa.

— Et vous me ferez plaisir; le rôle est assez lourd pour la couler à perpétuité. A une autre fois, mon petit Chinoison; mais, pour celle-ci, pas moyen, parole d'honneur!

Et elle sort après avoir déposé un baiser ironique sur le front de l'auteur abasourdi.

— Ça va bien, dit Bergerac; votre pièce se démonte à vue d'œil.

— On n'est pas plus absurde que ces créatures-là! grogne Chinoison.

Une certaine rumeur, partie de l'antichambre, vient éveiller l'attention du directeur. Il sonne.

— Joseph, qu'y a-t-il encore?

— Monsieur, c'est MM. Goguelu et Mondésir qui voudraient vous parler.

— Faites entrer.

Les deux comédiens sont introduits.

— Monsieur Bergerac, dit Goguelu, je n'ai pas pour habitude d'entraver la marche de l'administration, mais il m'est vraiment impossible de m'exposer à un four...

— Moi, dit Mondésir, je pensais que mon ancienneté au théâtre serait prise en considération, et que...

— Encore si mon rôle avait l'importance de celui de Mondésir! ajoute Goguelu.

— Quelle dérision! réplique Mondésir. Qu'on me donne le tien, et je me tiendrai pour très-heureux.

— Mais changeons, changeons; je ne demande que cela.

— C'est aussi mon vœu le plus ardent.

— Messieurs, dit le directeur, ce que vous demandez est impossible.

— Alors, monsieur, reprenez mon rôle, fait Goguelu.

— Et le mien aussi, ajoute Mondésir.

— Permettez-moi de continuer, reprend Bergerac. Je ne puis consentir à me priver de votre précieux concours; tout ce que je peux faire pour vous être agréable, c'est de tolérer le changement de rôles qui vous rendra si heureux : vous, monsieur Goguelu, vous prendrez celui de M. Mondésir qui, lui, se chargera du vôtre. Est-ce entendu?

— Ah! ce sera Mondésir qui...

— Comme ça, Goguelu...

— Oui. Vous le voulez, j'y consens.

— C'est que... dit Mondésir.

— J' vas vous dire, dit Goguelu.

— Quoi? demande le directeur.

— Certainement, monsieur Bergerac, mon rôle est détestable, insignifiant au possible, mais...

— Vous le préférez encore à celui de Mondésir.

— Oh! non... Je craindrais seulement d'être accusé d'avoir voulu dépouiller un camarade.

— Et moi, ajoute Mondésir, bien que je trouve Goguelu infiniment mieux partagé que moi, et justement à

CHOSES DU MOMENT, — par Bertall (suite).



23732

La liberté des théâtres ayant été donnée au bénéfice du seul Jacques Offenbach, tous les théâtres la danseront. Le Théâtre-Français lui-même vient de lâcher son Offenbach au bal masqué donné par mademoiselle Henriette Maréchal.



23733

— Qu'est-ce que vous faites là?
— Monsieur, j'attends l'ouverture; je tiens à être le premier pour ma spécialité de chaussons aux pommes et de croquets.

cause de cela, je préfère garder mon rôle, si mauvais qu'il soit, plutôt que de laisser croire à une basse envie de ma part.

— Eh bien, mais, nous sommes tous d'accord, dit Bergerac en riant dans sa moustache.

— Quoique ce soit bien pénible pour moi, fait Goguelu.

— Et que j'en souffre énormément, soupire Mondésir.

— Oui, oui, je le comprends, c'est désolant, pénible, navrant même; mais l'administration, messieurs, prendra en haute considération cette marque de bon vouloir de votre part et saura vous en tenir compte au besoin.

Les deux comédiens s'en vont, ne sachant plus au juste s'ils doivent rire ou pleurer.

Immédiatement après leur sortie le garçon de bureau remet deux lettres à Bergerac. Voici la première :

« Monsieur,

» J'ignore ce que c'est que de mettre un auteur dans l'embarras. Je garde le rôle de la maréchale. Cette preuve de dévouement sera-t-elle appréciée? Nous verrons bien. — Rosa. »

Et voici la seconde :

« C'est bon, on la jouera, votre fille du Régent, et si je trouve une perle dans mon fumier, on la montrera au public.

» Caillette. »

— Allons donc! s'écrie Bergerac. Je savais bien qu'elles finiraient aussi par y arriver.

— Mais quelle mouche les avait donc tous piqués? demande Chinoison.

— Mon cher, règle générale : le comédien veut toujours le rôle qu'on ne lui donne pas et refuse toujours celui qu'on lui donne.

Ici la porte du cabinet s'entrebâille et la tête de Joseph se montre de nouveau.

— Que me voulez-vous?

— M'sieu Florval sollicite une audience.

— Lui aussi? Une dix-septième utilité! Qu'il entre.

— Monsieur le directeur, dit le figurant artiste, c'est avec des larmes plein le cœur que je vous rapporte le rôle de la *deuxième sentinelle;* mais, vrai, je souffre trop dans mon amour-propre.

— Et vous aussi, Florval! s'écrie Bergerac en retenant à grand'peine son envie de rire. C'est pourtant un rôle superbe pour vous : il a onze lignes; je les ai comptées.

— C'est vrai, monsieur, le rôle ne laisse rien à désirer comme étendue.

— Pourquoi le refuser alors?

— Ah! monsieur..... vous devez bien comprendre pourtant.

— Je vous jure que non, Florval.

— Mais, monsieur, j'ai dix ans de planches de plus que Bernard.

— Eh bien?

— Vous ne voyez pas mon humiliation?

— Pas du tout.

— Ça crève les yeux pourtant.

Et d'une voix altérée par la douleur, le vieux figurant s'écrie : — Mais, monsieur, c'est Bernard qui fera la première sentinelle!

Louis Leroy.

DES NOMS AU THÉATRE.

Il faut avouer qu'il y a des gens qui sont bien susceptibles.

A chaque instant on cherche querelle à des vaudevillistes, sous prétexte qu'ils ont donné des noms véritables à leurs personnages de fantaisie.

Avec une pareille manie, les auteurs et les romanciers ne vont plus savoir où donner de la tête.

Nous-même nous sommes très-ennuyé de cela, car pas plus tard qu'hier nous avons reçu la lettre que voici :

« Monsieur le Rédacteur,

» Depuis fort longtemps on met sur le compte de Calino toutes les bévues imaginables.

» Il ne se passe pas de jour que Calino n'ait fait une sottise ou dit une bêtise.

» Cela commence à me lasser, car Calino est mon nom.

» Je n'ai pas envie de passer plus longtemps pour un imbécile.

» Je sais fort bien qu'en racontant toutes ces balivernes on ne fait pas allusion à moi. Néanmoins, cela m'ennuie, et je vous défends de parler désormais de moi.

» S'il vous faut un nom, prenez-en un autre que le mien.

» Je me plais à croire que vous ferez droit à ma réclamation et que je n'aurai pas besoin d'avoir recours à la justice pour obtenir ce que je vous demande poliment et officieusement.

» Agréez, monsieur, etc.

» Calino. »

Comme nous tenons à éviter les procès, ce nom sera désormais sacré pour nous.

Mais les auteurs sont encore plus à plaindre que nous.

Désormais, quand ils collaboreront, le choix des noms sera ce qui leur causera le plus de soucis.

Ils auront trouvé l'idée de la pièce, toute l'intrigue, toutes les scènes seront écrites, mais ils ne sauront comment appeler leurs personnages.

— Je propose Durand, dira l'un.

— Mais il y en a deux mille dans Paris.

— Camusier ne doit pas exister.

— Cherchons dans l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses*.

— Oui...

— Voyons : Camus, Camuset, Camusier.

— Il y en a un?

— Hélas, oui!

— Nous n'avons pas de chance.

— Depuis quinze jours je cherche un nom inédit pour notre premier rôle.

— C'est comme moi.

— Nous n'en sortirons jamais.

CHOSES DU MOMENT, — par Bertall (suite).



LES SUPPLICES DE JEANNE D'ARC (UN DERNIER COUP DE MASSUE).

Cette pauvre Jeanne d'Arc n'a jamais eu de chance. Quand on pense qu'elle a déjà été brûlée toute vive, et voilà maintenant qu'on la remet dans un four !

— Que fait ce Camusier?

— Tu y reviens?

— Parlementons avec lui.

— C'est un chapelier.

— Il faut espérer qu'il sera bon enfant.

Aussitôt l'un des auteurs écrit le petit mot suivant :

« Cher monsieur,

« Je fais une grande comédie en cinq actes : j'ai besoin d'un nom pour le principal rôle. Voulez-vous me permettre de prendre le vôtre?

« Rassurez-vous, le personnage qui portera votre nom est un très-honnête homme.

« J'attends une réponse. »

Le lendemain, M. Camusier répond :

« Monsieur,

« Je suis tout disposé à vous accorder la faveur que vous me demandez; mais seulement service pour service.

« Je suis chapelier, comme vous le savez. J'ai inventé une nouvelle coiffe pour empêcher la transpiration d'abîmer la soie.

« Ayez la bonté de me faire passer une petite réclame dans votre comédie, cela pourra m'être utile.

« Je compte sur vous.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Camusier, *chapelier*,
« Inventeur d'un nouveau système,
« 432, rue Saint-Denis. »

Les deux auteurs se regardent avec étonnement.

— Qu'en penses-tu?

— Il faut céder.

— C'est mon avis.

— Voyons à quel passage nous pourrons parler de la transpiration, afin de glisser habilement la réclame de cet animal.

— Si elle saute trop aux yeux, le public s'imaginera que nous nous sommes fait donner deux douzaines de chapeaux.

— C'est probable.

Ne trouvant pas d'autre moyen pour se tirer d'embarras, ils acceptent les conditions de Camusier.

Mais il ne sera pas toujours facile de tomber sur un chapelier bon enfant comme celui-là.

Afin d'éviter toutes ces difficultés, les auteurs n'auront qu'une chose à faire : ils suivront l'exemple de la chronique et emploieront les lettres algébriques.

On lira dans le *Figaro-Programme :*

Ce soir, au Vaudeville, première représentation de

RUSE ET MALICE.

Personnages :

M. X.	MM	Delannoy.
M. Z.		Félix
M. J.		Parade
Mme X.	Mmes	Fargueil.
Mlle J.		Athalie Manvoy.

Etc., etc.

Cela sera vraiment original, et personne ne réclamera.

A. Marsy.

FANTASIAS.

L'autre jour, un procès curieux était jugé par le tribunal civil de la Seine.

Il s'agissait d'une plainte en contrefaçon intentée par un fabricant de cartes à dire la bonne aventure.

Et, à l'appui de cette plainte, il était prouvé que, bon an, mal an, la vente de ces cartes produisait quelque chose comme dix ou quinze mille francs de rente !

Plus fort que l'art d'élever les lapins, l'art d'élever des imbéciles !

Vous vous figuriez peut-être que ces pratiques d'un autre âge avaient disparu avec les progrès du bon sens public, et que la cartomancie était allée rejoindre la recherche de la pierre philosophale, l'alchimie et le reste !

Erreur profonde.

Ah ! les Davenport connaissaient mieux leur époque qu'on ne se l'imagine !

La superstition n'a pas encore été expropriée pour cause d'inutilité publique.

Je veux le prouver par quelques chiffres. La statistique de la crédulité.

* *
*

A l'heure qu'il est — fin 1865 — fleurissent à Paris cent onze somnambules extra-lucides pratiquant en chambre.

Il existe en outre soixante-quatorze tireurs et tireuses de cartes.

Les journaux ont naguère raconté les exploits du célèbre Edmond, l'oracle du quartier Notre-Dame de Lorette.

Edmond ne prenait pas moins de cinq francs pour le petit jeu, et allait jusqu'à cinquante pour les *tarots égyptiens !*

Et on était obligé de se faire inscrire d'avance, tant les badauds se pressaient dans son antichambre !

CHOSES DU MOMENT, — par BERTALL (suite).



23736

GRANDE LUTTE A ARMES COURTOISES DE MADEMOISELLE THÉRÉSA ET DE MADEMOISELLE LAGIER, OU LE DUEL DU TAMBOUR ET DU SAPEUR.

Les partisans de *l'Eldorado* assurent que mademoiselle Lagier est arrivée première de trois longueurs de chope, à la première passe. Ceux de *l'Alcazar* comptent, à la seconde épreuve, sur l'appoint des ours et de la femme à barbe. Prix : Un bock d'honneur.

***

Mais un type plus original que celui d'Edmond, c'est *le gros Moreau*, l'Apollon Pythien des cuisinières.

Ce nom de Moreau est-il sien ? Je l'ignore.

Ce qui peut en faire douter, c'est que depuis cinquante ans il y a des Moreau qui tirent les cartes. C'est un intitulé de tradition.

Celui qui le porte pour le moment est un petit homme trapu, rabougri, pelé comme une poêle à marrons, le visage en bouledogue.

Son costume n'est pas de nature à inspirer au premier abord une confiance profonde dans ses qualités divinatoires.

Si le commerce avec les esprits surnaturels ne rapporte pas plus que cela, ce n'est vraiment pas la peine.

Coiffé d'un chapeau qui a des rougeurs de jeune homme et l'âge d'un vieillard, le cou ceint d'un madras à poil, les pieds dans les derniers chaussons de lisière connus, le gros Moreau exerce aux environs des marchés.

***

Mais n'allez pas croire qu'il soit obligé de faire des avances à la pratique.

A bon devin pas d'enseigne.

Moreau, tous les matins, de neuf heures à midi, se promène de long en large sur le trottoir, devant l'entrée ou la sortie d'un des marchés susindiqués.

Il est si connu que Mahomet n'a pas besoin d'aller à la montagne.

La montagne vient à lui.

En d'autres termes, les bonnes, qui ont en sa science une foi aveugle, l'accostent révérencieusement, et sollicitent la faveur d'un entretien avec ses connaissances surnaturelles.

Le gros Moreau, impassible, répond *oui* de la tête, emboîte le pas et conduit la pratique dans le cabaret voisin.

Là commencent les prophéties.

Peu variées d'ailleurs, elles débutent toutes ainsi :

— Vous êtes en quête d'une affaire de cœur... Un militaire...

Il n'y a pas d'exemple d'une négation.

***

Si, pourtant.

Une fois, une seule.

Le gros Moreau avait lancé sa formule ordinaire :

— Affaire de cœur... C'est un militaire.

— Non, fut-il répliqué.

Mais lui, sans se déconcerter, et avec cette présence d'esprit qui n'abandonne jamais les grands hommes :

— Alors, c'est qu'il vient d'être libéré...

— Oui...

Le principe était sauvé !

PIERRE VÉRON.

RENOUVELLEMENT DU 1ER JANVIER 1866.

Ce renouvellement étant de beaucoup le plus important de l'année, nous prions instamment ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire au 31 décembre de vouloir bien nous adresser, le plus tôt possible, le montant de leur réabonnement en MANDAT DE POSTE à l'ordre du directeur du JOURNAL AMUSANT, afin de n'éprouver aucun retard dans l'envoi du journal.

Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS pour trois mois, — et en payant une année entière DIX-SEPT FRANCS seulement.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Adieu 1865... il faut nous quitter bientôt... Voici les revues de fin d'année qui arrivent avec leurs femmes, leurs costumes, leurs couplets, décors et rondes.

Le théâtre du Châtelet a ouvert la marche avec la *Lanterne magique;* vingt tableaux, trois cents femmes, quinze cents couplets, deux omnibus, deux fiacres et trois auteurs :

MM. Clairville, Albert Monnier et Ernest Blum.

Combien de costumes éblouissants? Le sais-je? C'est le magique crayon de notre collaborateur Grévin qui a deshabillé toutes ces femmes!

Du côté des hommes, nous trouvons Ambroise, Lebel, Williams, Tousé et Vollet, cinq comiques aimés du titi.

Découvrons-nous! voici le défilé des dames : Desclozas, jeune, gracieuse et triste; Clarisse Miroy, dont le nom est inséparable du succès de la *Grâce de Dieu;* Milla, Abingdon, Lasseny, que nous avons vues partout!

Et la musique! et la danse! et Clodoche! et l'infernal quadrille du bal masqué!

Applaudissements! Bravos! Bis!

Spectateur! que te faut-il encore pour trois francs?

CHOSES DU MOMENT, — par Bertall (suite).



23736 Madame Benoiton est-elle rentrée?

— Ma chère amie, je vous en supplie, modérez votre dépense!
— Modérer ma dépense, as-tu fini! Celle-là, tu sais, il ne faut pas me la faire. Ce n'est pas moi qui couperai dans ces ponts-là. J'ai aboulé les noyaux, je les dépense, et si tu n'es pas content, flûte!

— Cher monsieur Fanfan Benoiton, vous offrirai-je un sucre d'orge?
— Et ta sœur!... Allons, jobard, donne-moi bien vite l'adresse de la petite *Cascadette*, et que ça finisse.

GRAMMAIRE BENOITON.

Verbe *sortir*, irrégulier, proposé à l'Académie française par M. Victorien Sardou.



23737 Je m'esbigne, tu te la brises, 23738 il ou elle se pousse de l'air, 23739 nous nous la cassons, 23740 vous affûtez vos pincettes. 23741 Mon beau-frère et papa se déguisent en cerf.

On ne peut pourtant pas te donner par-dessus le marché l'éclat de rire du *Voyage en Chine*, la partition des *Bergers*, et Jacques Offenbach dans le fauteuil du chef d'orchestre.

Oh! ce Jacques! quelle confiance il a en son étoile! Je connais des auteurs qui ont marché de succès en succès, et qui néanmoins éprouvent toujours aux premières représentations la même sensation de terreur.

Mais Offenbach! Allons donc! Le voilà devant son pupitre, il donne le signal... l'orchestre joue l'ouverture... puis le reste... on applaudit, et Jacques se retourne pour saluer la foule.

A-t-il raison? A-t-il tort de faire ainsi de sa personne une sorte d'opposition internationale?

Je n'en sais rien, mais toujours est-il que nous y avons gagné une excellente exécution.

Résumons la soirée.

Premier acte. — Les Bergers antiques.... style de grand opéra ... chœurs à tout casser.... duos à inquiéter Verdi... grosse caisse et trombonnes... et à la fin un bijou, une perle, une trouvaille admirablement chantée par Zulma Bouffard... enthousiasme... délire... frénésie!

Deuxième acte. — Les Trumeaux. Bergerie Louis XV, musique douce, agréable, mélodieuse! Berthelier et sa femme, Léonce, Irma Marie... Vingt petites filles habillées de satin... fête des yeux et fête des oreilles.

Troisième acte. — Les Bergers contemporains.... Paysannerie dans laquelle paraissent enfin Désiré, le Talma du passage Choiseul, et Lise Tautin, la Patti de l'opérette.

Et le tout finit, je ne sais trop pourquoi, par le cortége du bœuf gras qui s'appelle *Benoiton*, par des sauvages, des danses et du bruit.

Puis on nomme les auteurs : Hector Crémieux et Gilles!

Bravo! Bravo!

Et la musique est de Jacques Offenbach!

Trépignements.... hip! hip! hourrah! Offenbach for ever!

La petite fête est finie.

Et maintenant passons à l'Opéra-Comique, où Labiche et Delacour font jouer une de ces folies dont ils ont le secret.

Qu'est-ce que c'est que le *Voyage en Chine?*

Une bouffonnerie admirable.... quelque chose comme *le Chapeau de paille d'Italie* doublé de *la Cagnotte*.... un éclat de rire de trois heures.

Ce pauvre théâtre de l'Opéra-Comique succombait sous le fardeau des opéras mixtes qui ont remplacé le gai répertoire d'autrefois; le voilà revenu à la gaieté!

Et les acteurs?

Couderc, Montaubry, Sainte-Foy et Prilleux.

On dirait Géoffroy, Gil Pèrez, Hyacinthe et L'Héritier!

Comme ils vous enlèvent le succès ces quatre gaillards en société avec la belle mademoiselle Cico!

Le livret a failli étouffer la musique! Il y a pourtant de très-jolies choses dans cette partition légère; mais les situations se suivent... les mots drôles partent comme des pétards... où est le public? Plus personne dans les stalles... on se roule sous les banquettes.

Les théâtres finissent bien l'année.

Succès à droite et à gauche... le Théâtre-Français lui-même a un succès de bruit et de sifflets.

Ohé les chicards et les débardeurs! Quand vous aurez fini à la Comédie française, passez donc à l'Opéra.

Les bals masqués ont commencé rue Lepeletier et chez cet excellent M. Molière.

Oh! ce nes! disent les acteurs ordinaires de l'Empereur. Est-ce le progrès... est-ce de la littérature? On a tant changé et démoli dans Paris.... que je ne m'y reconnais plus...

Voici maintenant la Courtille dans la rue Richelieu.

Albert Wolff.

L'éditeur Henri Plon poursuit la publication de ses classiques in-32, *Collection du Prince impérial*, si justement appréciés des bibliophiles. Les *Œuvres de Corneille* viennent de paraître, enrichies d'un nombre considérable de pièces inédites. Elles forment 12 volumes imprimés à un petit nombre d'exemplaires. Papier vélin, prix : 48 fr. — Papier de Hollande, *numérotés*, prix : 72 fr. — Envoi *franco* contre mandat de poste adressé à l'éditeur, 10, rue Garancière.

En envoyant 50 centimes à M. de Villemessant, 5, rue Coq-Héron, on recevra par retour du courrier les numéros de *l'Événement* contenant la pièce de MM. de Goncourt : Henriette Maréchal, telle qu'elle a été jouée au Théâtre-Français à la première représentation.



MARCHÉ DE BOUFFARIK.

VOYAGE EN ALGÉRIE.

Le beau dessin que nous donnons ici est dû au crayon de notre collaborateur Darjou, dont nos lecteurs ont déjà pu apprécier le talent. Il est extrait d'un magnifique Album que publie l'éditeur Henri Plon : *Voyage en Algérie de S. M. Napoléon III.*

L'auteur de l'ouvrage, M. Florian Pharaon, enfant de l'Algérie, ancien interprète de l'armée d'Afrique, mêlé depuis l'enfance aux mœurs algériennes, parlant la langue arabe aussi couramment que la langue française, était mieux que personne à même de mener à bien un pareil travail.

Il ne s'est pas borné à faire le récit pur et simple du voyage impérial. Partout où il en a trouvé l'occasion, il a donné des notices historiques, des légendes arabes, des aperçus pittoresques sur les mœurs ; à côté de la description officielle, il a placé les récits les plus émouvants sur la vie du nomade, de l'oasien, du Kabyle.

MM. Pharaon et Darjou accompagnaient l'Empereur dans cette grande excursion où le chef de l'État allait étudier sur place la question algérienne. Tout le monde a lu la lettre que Sa Majesté a écrite dernièrement sur ce sujet au maréchal de Mac-Mahon, gouverneur de l'Algérie [1].

Le récit d'un tel voyage est donc à la fois un ouvrage d'actualité et un superbe Album d'étrennes pour 1866.

Le *Voyage en Algérie* forme en effet un magnifique volume, imprimé avec grand luxe sur quart colombier bristol, illustré de 12 grandes vignettes hors texte, et de 50 vignettes dans le texte. Il est envoyé *franco, en France et en Algérie,* à toute personne qui adresse un mandat de poste de 30 francs à l'éditeur, 10, rue Garancière, à Paris.

[1] *Lettre de l'Empereur au maréchal de Mac-Mahon sur la politique de la France en Algérie.* — In-4. Henri Plon, éditeur. — Prix : 2 francs.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 521. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 23 Décembre 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique,

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE AU BUREAU DU JOURNAL Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . 5 fr
6 mois. . . . 10 »
12 mois . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur Paris est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Saint-Pierre, 27. — A Londres, chez Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Pour la Prusse, l'Allemagne et la Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. E. PHILIPON.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

LES RASEURS, — par DARJOU.



23742

APRÈS DEUX HEURES D'UNE THÉORIE SUR L'INFLUENCE DE LA MÉCANIQUE DANS LES ARTS.

L'ARTISTE. — Pardon, monsieur, est-ce que vous les faites venir de Londres, vos rasoirs?

Le monsieur répond non, et demande pourquoi.



23743

— Mais je ne prends jamais d'absinthe, et puis je suis un peu pressé.

— Ça ne fait rien; nous n'en prendrons qu'une; et je vous reconduirai après.



23744

Une mélodie qui commence en sol et qui finit en scie.



23745

SIMPLE QUESTION.

— Pardon, monsieur, pardon, une chose que je n'ai jamais pu comprendre, c'est cette variété, cette quantité, cette diversité de couleurs que vous employez sur votre palette; pourquoi?

RENOUVELLEMENT DU 1ER JANVIER 1866.

Ce renouvellement étant de beaucoup le plus important de l'année, nous prions instamment ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire au 31 décembre de vouloir bien nous adresser, le plus tôt possible, le montant de leur réabonnement en MANDAT DE POSTE à l'ordre du directeur du JOURNAL AMUSANT, afin de n'éprouver aucun retard dans l'envoi du journal.

Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS pour trois mois, — et en payant une année entière DIX-SEPT FRANCS seulement.

LES RASEURS, — par Darjou (suite).



23746

ACTE II. — SCÈNE IV.

EUTHERPELOPIDAS. — Et que les dieux vengeurs, etc., etc.

— Et dire qu'il y en a cinq comme cela!...



23747

— Mon cher, avec mon idée du cornet traducteur, idée sublime, nous pouvons réaliser une fortune colossale.... Trouvez-moi seulement les premiers cent mille francs!



23748

— Ton habit m'ira bien, mais il me faudrait avec cela des gants et des bottes.



23749

— Ah! jeune homme, vous êtes sur le chemin de la croix!
— Oui, et le chemin est bien mauvais.

REPRISE DE *HENRIETTE MARÉCHAL* EN 1965.

COMPTE RENDU DE L'AVENIR.

Tous les journaux, à propos de l'œuvre de granit, du monument de bronze des Goncourt, que l'on reprend ce soir à la Comédie française, après un siècle de dédain et d'oubli, ont manifesté plus ou moins d'inquiétude sur le résultat de la représentation. L'événement n'a pas justifié ces craintes, et nous sommes heureux de donner aux trois cent soixante-cinq mille abonnés du *Journal amusant*, avant tous nos confrères, un récit animé, vivant, de cette magnifique soirée.

Un vieux spectateur cause avec un jeune étudiant en attendant le lever du rideau.

L'ÉTUDIANT. — Vous ne sauriez croire, monsieur, combien je suis heureux d'assister à la reprise de *Henriette Maréchal*.

LE BON VIEILLARD. — Je le comprends, jeune homme, et moi-même je partage votre allégresse.

— Cette pièce fut très-maltraitée à son apparition.

— Abominablement. Mon père, qui l'avait vue...

— Votre père a eu le bonheur d'assister à cette solennité?

— Oui, monsieur, et même à la première; le hasard l'avait placé derrière le farouche Pipe-en-Bois, un étudiant de première année qui depuis fut ministre de l'empereur Iturbide, deuxième du nom. Mais, silence! le rideau se lève.

Des applaudissements de bon aloi accueillent le dialogue nerveux des masques. Le mot : « Tourneur de mâts de cocagne en chambre » est bissé comme un air d'opéra.

PREMIER FANATIQUE. — Ah! c'est trop beau!

SECOND FANATIQUE. — Et voilà l'œuvre que nos pères ont si indignement traitée!

LE BON VIEILLARD. — Il faut faire la part du temps, messieurs; nous avons marché depuis.

Sur la scène, le *monsieur en habit noir* lance l'apostrophe devenue célèbre : « Va te faire rétamer le gosier! »

En entendant cette réplique, qui laisse bien loin derrière elle le *Qu'il mourût!* du vieil Horace et le *Moi* de Médée, un frisson électrique parcourt la salle entière. Tous les spectateurs se lèvent et saluent au passage cette manifestation du génie.

LE BON VIEILLARD *très-ému*. — Jules, Edmond!... Puisse cet hommage arriver jusqu'à vous!

L'ÉTUDIANT. — Et quand on pense que nos misérables aïeux ont sifflé ça!

LES RASEURS, — par DARJOU (suite).



23750

LES RASEURS DU BOULEVARD.

— Un billet, mon prince, moins cher qu'au bureau.



23751

— Ne te dérange pas, c'est moi; je viens finir mon article et déjeuner avec toi.



23752

— Chère madame, le médecin m'a absolument interdit les émotions musicales.

— Oh! vous n'êtes pas forcé d'assister au concert, pourvu que vous me preniez des billets.



23753

RÉCIT MILITAIRE.

— Alors nous chargeons à fond de train, pif, paf, nous sabrons, nous enfonçons, nous brisons tout....

— L'AUDITEUR. — Ah çà, est-ce qu'il me prend pour un carré autrichien?

Des grognements formidables sont envoyés de tous côtés à l'adresse des aïeux.

UN MASQUE *sur la scène*. — « Dis donc, il m'a appelé *grue de Numidie;* qu'est-ce que ça veut dire? »

PREMIER FANATIQUE. — Ah!...

SECOND FANATIQUE. — Ça y est-il assez, hein?

LE BON VIEILLARD. — Plus serait trop, véritablement.

L'acte finit sur un vacarme tel que les démolitions du quartier s'en trouvent fort avancées.

Pour ne point fatiguer le lecteur de répétitions monotones sur l'enthousiasme croissant des spectateurs, nous dirons seulement que le « Je crève de faim! » du père Maréchal cause trois attaques de nerfs et deux attaques d'épilepsie dans la salle; arrivée à un certain degré d'intensité, l'admiration fait mal.

Quant au baiser passionné déposé par la mère Maréchal sur le front de Paul de Bréville, il faut renoncer à décrire son effet. — Lecteur, rêve quelque chose débordant d'inouïsme, et ce ne sera pas encore ça.

Le troisième acte va aux étoiles ni plus ni moins que les deux autres; et le coup de pistolet de la fin, qui tue une fille au lieu d'atteindre une épouse coupable, trouve un écho dans tous les cœurs.

LE BON VIEILLARD. — Est-ce assez chic cette fin-là?

L'ÉTUDIANT. — Tout ce qu'il y a de plus rupin.

PREMIER FANATIQUE. — Rupin?... Je vous trouve froid.

L'ÉTUDIANT. — Préférez-vous épatant?

SECOND FANATIQUE. — Paralysant serait plus exact.

LE BON VIEILLARD. — Il n'y a qu'un mot qui serve; le dénoûment de *Henriette Maréchal* est le plus puissant effort de l'art dramatique.

L'ÉTUDIANT. — Dites-moi, l'affiche annonce une cérémonie après la pièce; de quelle nature sera-t-elle?

LE BON VIEILLARD. — Je l'ignore.

PREMIER FANATIQUE. — Nous allons bien voir; le rideau se relève.

O surprise! Sur deux piédestaux placés au fond de la scène sont posés les bustes des Goncourt. De chaque côté les comédiens, chacun revêtu de l'habit de son meilleur rôle, sont rangés dans un ordre agréable aux yeux. A leur tête on remarque l'excellent Delaunay, toujours jeune malgré ses cent quarante-sept ans. C'est à lui, le créateur du rôle de Paul de Bréville, que reviendra l'honneur de déposer les premières couronnes sur les fronts rayonnants des deux pères de la scène française.

Dans la salle, l'émotion est au comble, l'ivresse à son paroxysme. On se serre les mains, on s'embrasse; tous les yeux sont humides, tous les cœurs battent comme un seul viscère.

LE BON VIEILLARD. — Merci, mon Dieu, de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce beau jour.

L'ÉTUDIANT. — Cette soirée comptera parmi les plus écrasantes de ma vie.

PREMIER FANATIQUE *criant*. — Jules, celui qui t'aime te salue!

SECOND FANATIQUE *hurlant*. — Edmond, celui qui donnerait son existence pour te rendre témoin de ce triomphe te bénit!

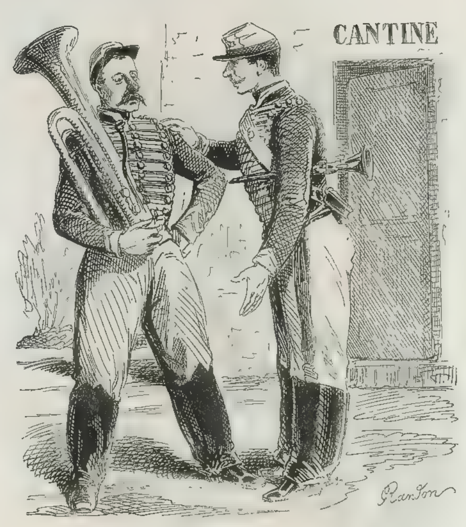
UN DESCENDANT DE PIPE-EN-BOIS. — Bravo! bravo!... A bas Molière!

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



23734

— Ma femme est comme ça.... Elle entend la plaisanterie comme pas une; mais, par exemple, il ne faut pas qu'on s'avise de lui manquer!



23735

— Viens donc, nous avons le temps d'en siffler une avant la répétition.
— Pas moyen, ma vieille! la cambuse est consignée.
— Encore! ça devient dégoûtant... N'y a plus moyen de servir!

LE BON VIEILLARD. — Jeune homme, prenez garde... Vous allez peut-être un peu loin.

LE DESCENDANT DE PIPE-EN-BOIS. — Trop loin!... Jamais!

L'ÉTUDIANT. — Silence! Voici la muse de la comédie qui s'avance.

Thalie, sous les traits d'une petite-fille de mademoiselle Ponsin, récite un dithyrambe de cinq cents vers qui passe comme une lettre à la poste.

Le passage le plus applaudi est celui qui envoie à Gonnesse (on disait autrefois à Chaillot) les siffleurs du siècle précédent.

Le dithyrambe achevé, la cérémonie du couronnement commence. Delaunay, jeune comme on est à vingt ans, pose ses couronnes avec une grâce adorable. Les autres artistes imitent leur camarade et viennent ajouter leur gerbe à la moisson glorieuse.

Par un de ces bonheurs qui font croire quelquefois à la sagacité du hasard, les deux pyramides de couronnes se penchent doucement l'une vers l'autre et se rejoignent par le faîte.

LE BON VIEILLARD. — Unis dans la gloire comme dans la vie!

L'ÉTUDIANT. — O spectacle renversant!

PREMIER FANATIQUE. — Ces couronnes ont une âme!

SECOND FANATIQUE. — Deux âmes!

LE DESCENDANT DE PIPE-EN-BOIS *en proie à une grande exaltation.* — Peuple, je te demande la permission d'adresser quelques questions à M. Delaunay?

LE PUBLIC EN MASSE. — Adresse! adresse!

LE DESCENDANT DE PIPE-EN-BOIS. — Monsieur Delaunay!...

Le vieux et charmant artiste s'avance et salue courtoisement son interlocuteur.

LE DESCENDANT DE PIPE-EN-BOIS. — Monsieur, vous qui les avez connus, soyez assez bon pour nous dire si les bustes des Goncourt sont ressemblants.

DELAUNAY. — Celui de Jules est frappant. Edmond laisse quelque chose à désirer; il avait plus de charme dans le sourire et son nez était plus réellement dominateur que celui-là. A part ces légères critiques, je retrouve bien là les deux hommes illustres dont je me suis montré si désireux d'interpréter la première œuvre dramatique.

LE BON VIEILLARD *à part.* — Pourtant mon père m'avait dit... Enfin!

LE DESCENDANT DE PIPE-EN-BOIS *frisant la folie.* — Peuple! je te propose de défiler devant les créateurs de la scène française.

Acclamations.

L'ÉTUDIANT. — Élançons-nous!

LE PUBLIC. — Oui, oui!

LE BON VIEILLARD. — De l'ordre, messieurs. Je vous engage à monter sur la scène par le côté cour, et à redescendre dans l'orchestre par le côté jardin.

Le défilé s'effectue dans un désordre admirable. On passe devant les bustes en s'inclinant, et divers actes d'idolâtrie sont applaudis furieusement. Le premier fanatique embrasse le buste de Jules sur les deux joues, et sa doublure essaye, mais en vain, de passer la main dans les cheveux de marbre d'Edmond.

Le descendant de Pipe-en-Bois trouve un placement plus avantageux de son enthousiasme : sous prétexte d'honorer les auteurs de *Henriette Maréchal*, il dérobe des baisers aux plus jolies actrices du théâtre.

Enfin, un défilé, si long qu'il soit, devant toujours se terminer, celui-ci est clos par une farandole conduite par le descendant de Pipe-en-Bois.

LE BON VIEILLARD *à son jeune ami.* — Je vous le dis en vérité, voilà la dernière fois que je mettrai le pied dans un théâtre.

L'ÉTUDIANT. — Vous voulez rester sur la bonne bouche.

— Après ce que j'ai vu ce soir, que pourrait-on m'offrir?

— Des fadaises.

— Jeune homme, ce triomphe posthume ne vous a-t-il rien laissé au cœur?

— Si!... un désir ardent d'aborder la scène française et de donner un pendant à *Henriette Maréchal.*

— Noble présomption!

— Moi aussi je serai taillé en marbre! Moi aussi je contemplerai un défilé du haut de mon piédestal!

LE BON VIEILLARD *avec onction.* — Jeune homme, jeune homme, semez des sifflets, il poussera des couronnes!

Louis Leroy.

FANTASIAS.

Toujours la question du sifflet!

Feu Boileau s'imaginait l'avoir tranchée le jour où il avait dit :

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

Feu Boileau avait raison, ce qui fait que son opinion continue à être discutée depuis deux siècles.

S'il avait avancé quelque belle grosse bêtise, il est probable que son avis eût depuis longtemps passé en axiome.

Le problème s'est compliqué de nos jours d'un second terme : la *claque.*

Ce second terme ne fait qu'ajouter de la force à l'argumentation du nommé Despréaux.

— Si le sifflet est un droit qu'on achète, la claque est un devoir que l'on paye. Du moment où vous m'ahurissez de vos bravos à gages, j'ai bien le droit de protester par tous les moyens!

***

Mais le grand argument est là.

— Vous devriez laisser achever la pièce, disent les ennemis du sifflet, et seulement alors que le rideau tombe manifester à poumons déployés votre mécontentement.

Permettez!...

Ce bon conseil n'a malheureusement pas l'ombre de sens.

Si tel ou tel passage me révolte, il faut bien que je le montre au moment même. Les sifflets collectifs, à la chute du rideau, ne sont plus d'aucun enseignement.

Ils tuent l'œuvre, sans avertir l'auteur des défaillances et des défauts qu'on lui reproche.

Il ne sait pourquoi on le condamne, tandis que le sifflet intermittent motive l'arrêt tout le long, le long de la pièce.

***

Nota. — Je jure devant Dieu et devant les hommes que, pour parler ainsi, je n'ai pas été stipendié par le fameux Pipe-en-Bois!

Pierre Véron.

LES ÉTRENNES, — par Bertall.



23756

— Toutes ces dames de Falaise seront-elles jalouses, me voilà costumée à la dernière mode Benoîton!
— Permets-moi de t'offrir, pour compléter cela, cinq kilos de cheveux, carotte dernier genre; j'espère que voilà de jolies étrennes!



23757

BOUTIQUES DES BIBELOTS DE 1865.

— Tout est à vingt-cinq; voyez, vingt-cinq : le spiritisme mis à la portée des familles. Armoires et guitares, pipes en bois, petits fours, la joie des enfants et la tranquillité des parents.



23758

— Ma chère enfant, comme cette année je suis un peu gênée, je te donne pour tes étrennes le corsage de ta robe; c'est ton oncle qui te donne la jupe.



23759

— Gardien! au secours, ma femme se trouve mal!!
— Nous la connaissons, celle-là... c'est pour avoir des étrennes de chez Tostain. La même chose arrive quinze fois par jour.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La pièce de carnaval que le Théâtre-Français a jouée avec un si grand succès de scandale et de sifflets vient de paraître chez un libraire. Elle est ornée d'une préface dans laquelle les frères de Goncourt se posent en martyrs de la société contemporaine.

Résumons donc la situation, afin que personne n'en ignore. *Henriette Maréchal* est une pièce agréable, qui aurait eu un certain succès d'estime dans la maison de

MODES D'HIER ET MODES DE DEMAIN, — par G. Gostiaux.



Le complément de la coiffure. (Avis aux bijoutiers.) 23760



Aux Benoîtonnes de demain. 23761

Clodoche, mais qui a été sifflée justement dans la maison de Molière.

Cette pièce, au lieu de disparaître le lendemain, a été maintenue sur l'affiche, malgré l'émeute qui se renouvelait à chaque représentation.

Les comédiens du Théâtre-Français ont consenti à parler l'argot du bal de l'Opéra pour plaire aux frères de Goncourt.

Il s'est fait autour de leurs personnes un tel tapage qu'on s'arrache leurs romans.

Le journal *l'Evénement* a acheté trois mille francs ce drame, qui valait quinze louis au plus.

Et MM. de Goncourt se plaignent encore dans leur préface! Pourquoi? Ces messieurs pensaient peut-être que *Henriette Maréchal* les conduirait au Sénat ou à l'Académie, ou au ministère de l'instruction publique, que sais-je? Autrement je ne saurais m'expliquer leur mauvaise humeur d'avoir consolidé leur réputation avec un très-médiocre drame qu'on a bien voulu jouer dans l'ancienne maison de Molière, qui n'est plus en réalité que la maison du secrétaire Verteuil.

Et puis, si vous le voulez bien, ne parlons plus de cet incident.

On a beaucoup attaqué le Théâtre-Lyrique, qui a trop de bontés pour M. Jules Beer et pas assez de sympathies pour les autres jeunes compositeurs. On a donné une subvention à M. Carvalho, afin qu'il jouât les lauréats de l'Institut... Il ne les joue pas assez; mais, d'un autre côté, il faut savoir gré à ce directeur de populariser à Paris les partitions étrangères, que le public restreint du Théâtre-Italien pouvait seul entendre autrefois.

Après Mozart, Weber, Verdi, voici un estimable compositeur allemand, M. de Flottow, qui arrive avec *Martha*, opéra en quatre actes, que l'Allemagne et l'Italie applaudissent depuis dix ans, et auquel le public parisien vient de faire le plus chaleureux et le plus sympathique accueil. La partition de M. de Flottow est bourrée de mélodies agréables et charmantes, que tout Paris fredonnera demain, et qui ont été admirablement chantées par mademoiselle Nillson, MM. Troy et Michot. Le quatuor du premier acte, tout le deuxième et le troisième acte ont ravi l'auditoire. On a bissé les cinq ou six principaux morceaux, rappelé les artistes et applaudi le tout d'un bout à l'autre. *Martha* est un très-réel succès, et j'espère que ce sera un succès d'argent, car le public a un retour vers la mélodie et la simplicité : il veut une musique qui charme, émeut ou amuse, et non des partitions qui ennuient et endorment.

Le livret de *Martha* est très-ingénieux... Une fable simple dont M. de Saint-Georges, un des maîtres du théâtre, a tiré successivement un ballet et un opéra en quatre actes.

Qu'y a-t-il encore?

Le théâtre du Gymnase a repris depuis quelques semaines déjà une ancienne comédie de MM. Duvert et Lauzanne qui est un chef-d'œuvre du genre. Cette comédie a pour titre *Renaudin de Caen*, et est une des pièces les plus connues du répertoire des vingt dernières années. En même temps, on a donné au boulevard Bonne-Nouvelle une petite pièce en vers, en un acte, de M. Gondinet, *les Révoltées*, qui a obtenu un succès très-franc et très-mérité; une action suffisante, quelques jolies situations, des vers rapides et nets, et quatre bons artistes, voilà plus qu'il n'en faut pour maintenir sur l'affiche du Gymnase cette agréable petite chose.

Je ne sais pas ce qui se passe dans les théâtres lointains.

Aux Champs-Élysées, un ancien acteur des Délassements-Comiques exploite un petit théâtre, un petit répertoire et de petites actrices.

On y a joué la semaine dernière, au bénéfice de la directrice, une revue de fin d'année, *Bu qui s'avance*, que je n'ai pas vue et que je ne verrai probablement pas.

Quelques gazettes ont dit que cette revue avait beaucoup réussi; en revanche, plusieurs spectateurs m'ont affirmé que la même revue était fort mauvaise, qu'elle manquait d'esprit, d'acteurs et de couplets. Qui faut-il croire? De l'esprit, on n'en a pas tous les jours, et il se peut fort bien qu'il brille par son absence. Quant aux couplets, c'est autre chose... Je suis sûr qu'on m'a induit en erreur et qu'ils sont charmants, car M. Alexandre Flan est un des maîtres du genre que l'opinion publique désigne depuis longtemps à la succession de M. Clairville, dont la muse est aussi féconde mais beaucoup moins brillante que celle qui inspire son heureux confrère Flan, un garçon trop modeste, qui a fait jouer cinquante revues de fin d'année avant d'arriver à la petite boîte des Champs-Élysées.

A bientôt les revues des Folies-Dramatiques et du théâtre du Luxembourg; à bientôt encore un nouveau drame au théâtre de la Gaîté, un autre drame au théâtre de la Porte-Saint-Martin, une comédie de Théodore Barrière et Lambert Thiboust au Palais-Royal, et enfin au théâtre des Variétés une partition nouvelle de Jacques Offenbach. On me dit encore que M. Léopold Stapleaux songe à mettre à la scène son intéressant roman, *le Château de la rage*, qui est une des meilleures productions de ce jeune et brillant maître.

Albert Wolff.

LIVRES D'ÉTRENNES.

La librairie Hachette annonce aujourd'hui sa riche collection de livres d'étrennes. Nous signalons les volumes suivants parmi les nouveaux ouvrages publiés :

L'Évangile d'une grand'mère (1 vol. in-8°, broché, 10 fr.), par madame la comtesse de Ségur, qui a voulu présenter aux enfants, sous une forme familière, avec tout le charme d'une conversation de famille, l'histoire de Jésus-Christ, en leur contant sa vie, expliquant les passages difficiles et éclaircissant les termes obscurs. Des approbations de prélats éminents recommandent cet ouvrage aux familles, et trente belles gravures en font une publication de luxe qui contentera pleinement le cœur et la jeune imagination des enfants.

Le livre de mes petits-enfants (1 vol. in-8°, broché, 10 fr.), par M. de la Palme, conseiller à la Cour de cassation, qui a pris, comme le bon roi, les jeux, le parler

MODES D'HIER ET MODES DE DEMAIN, — par G. Gostiaux (suite).



Absolument comme Coco! mais plus haut. 23762



Dumanet a donné l'idée de celle-ci. 23763



— Si ce n'était pas prendre trop de liberté avec mademoiselle, je lui demanderais si elle ne fait pas partie d'un corps de cavalerie quelconque, et si elle ne porte pas la botte à Coco, ainsi que je le fais présentement moi-même. 23764



Modes d'hiver proposées par le *Journal amusant.* 23765

naïf et les douces idées des jeunes enfants pour se faire entendre d'eux et les distraire. Il conte des histoires courtes et simples qui ont chacune leur sourire et leur enseignement. C'est un grand-père qui parle et qui a toutes les tendres leçons des grands-pères. L'ouvrage est illustré de charmantes vignettes par Giacomelli.

Voyage d'un faux derviche dans l'Asie centrale (1 vol. in-8°, broché, 10 fr.), par Vambéry, traduction de E. Forgues. La relation de Vambéry, qui a pris le costume de derviche pour pouvoir faire des recherches philologiques dans les pays barbares du centre de l'Asie, a l'âpre intérêt d'une lutte passionnée entre les difficultés d'un pareil voyage et le chercheur infatigable qui serait plutôt mort à la peine que d'abandonner le but qu'il poursuivait. Vêtu de haillons, à peine nourri, il a subi ce que la vie a de plus redoutable, et il nous conte aujourd'hui le drame poignant de son voyage.

Atlas universel d'histoire et de géographie, par M. N. Bouillet, 1 vol. grand in-8°, 30 fr.

Le succès du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* avait engagé M. Bouillet, depuis plusieurs années, à lui donner une suite indispensable dans un *Atlas* qui fût comme le complément de cette Encyclopédie des sciences historiques. Cet *Atlas* est celui que nous annonçons aujourd'hui.

M. Bouillet, de son vivant, n'avait rien négligé pour qu'il fût tout à fait digne de son nom et à la hauteur de la science. Il s'était adressé, pour mener à bien ce labeur important, aux ouvrages les plus estimés et aux savants spéciaux dans les matières traitées, et il a pu ainsi nous

donner un résumé excellent de tous les travaux antérieurs. Ce livre est une vaste bibliothèque; chaque notion y est classée et numérotée, présentée d'une façon certaine et concise.

Trésor littéraire de la France (le), recueil en prose et en vers de morceaux empruntés aux écrivains les plus renommés et aux personnages les plus remarquables de notre pays, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, publié par la SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES, sous le patronage de S. Exc. le Ministre de l'Instruction publique. 1 vol. illustré par É. Bayard de 40 gravures sur bois tirées à part; broché, 25 fr.

Encouragée par le Ministre de l'instruction publique à offrir aux études de la jeunesse un nouveau choix d'exemples et de modèles, la Société des gens de lettres a voulu publier un recueil qui ne contînt que des modèles appropriés à des générations faites pour donner à la patrie des hommes, et non pas seulement des auteurs. Elle a cherché ces guides dans les écrivains renommés, en dégageant leur originalité vraie, non de leur composition la plus savante, mais de leur page la mieux sentie, de celle où, échappant aux doctrines d'imitation imposées par les écoles, ils se laissèrent emporter par une conviction énergique à penser en liberté.

Elle s'est adressée à ceux qui pouvaient parler en maîtres de leur art, politique ou littérature, génie militaire ou génie artistique; elle a voulu saisir les opinions des grands hommes sur les matières qui les ont faits grands.

La vie et les mœurs des animaux, par M. L. Figuier. Zoophytes et mollusques. Volume illustré de 385 figures dessinées d'après les plus beaux échantillons du Muséum d'histoire naturelle et des principales collections de Paris. 1 vol. in-8°, broché, 10 fr.

Le nouvel ouvrage que M. Figuier offre à la jeunesse est empreint d'un véritable caractère de nouveauté et d'originalité. On ne saurait citer aujourd'hui aucun traité de zoologie dans lequel les zoophytes et les mollusques soient étudiés, comme M. Figuier l'a fait ici, au point de vue spécial des habitudes et des étranges instincts de ces animaux; dans aucun ouvrage, non plus, on ne s'est appliqué comme il l'a fait à représenter ces animaux par des dessins à la fois scientifiques et pittoresques, qui réunissent au même degré l'exactitude de la science et l'attrait de l'illustration.

C'est ainsi que l'auteur, après avoir considéré la terre pendant et après sa création, dans *la Terre avant le déluge* et dans *la Terre et les mers*, après avoir étudié les végétaux dans l'*Histoire des plantes*, est amené aujourd'hui à parler de ces êtres innombrables qui répandent sur notre globe le mouvement et la vie. Il a voulu, dans le présent ouvrage, parler des animaux inférieurs, pour remonter plus tard aux organismes plus parfaits.

Jean Bourreau, le bourreau des bêtes, nouvel album Trimm (cartonné, 3 fr.). Un jour, Jean fut enlevé et transporté merveilleusement dans un pays où les animaux sont rois des hommes et leur rendent ce que les hommes et surtout les enfants leur font souffrir. Cette ingénieuse et morale odyssée, ornée par Yundt d'illustrations naïves et comiques, corrige Jean Bourreau, qui n'a plus que des caresses pour les bêtes.

Quatre volumes nouveaux de la BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES (série à 2 fr. le vol.). *Les Merveilles célestes*, par C. Flammarion; *les Merveilles du monde invisible*, par W. de Fonvielle; *les Métamorphoses des insectes*, par M. Girard, et *les Merveilles de l'art naval*, par L. Renard. Cette série, comme l'indique son titre, est destinée à présenter à la jeunesse et aux gens du monde, d'une façon intéressante et instructive, tout ce qui dans la création, ainsi que dans les arts et dans l'industrie, surprend la raison et ravit l'imagination. Elle formera une sorte d'encyclopédie qui passera en revue les œuvres de Dieu et les œuvres des hommes.

Six volumes nouveaux de la BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE (collection à 2 fr. le vol.). Deux livres charmants de madame de Ségur; le premier : *Comédies et Proverbes*, est un recueil de ces scènes enfantines que l'auteur écrit avec tant de science dramatique et de charme familier; dans le second : *Jean qui grogne et Jean qui rit*, nous avons l'histoire de deux cousins, dont l'un, facile à vivre, puise des consolations dans sa belle humeur et réussit en toutes choses, et dont l'autre, paresseux et méchant, se fait détester par son malheureux caractère et ses larmes continuelles : il y a un enseignement saisissant dans ce parallèle présenté avec une grande verve. Puis *la Sagesse des enfants*, par Georges Fath, un recueil de proverbes que l'auteur a développés dans des récits naïfs et touchants, et les *Mémoires d'un caniche*, par mademoiselle Julie Gouraud, racontant la vie de César, qui n'est point un chien savant, mais un chien philosophe, médaillé à la dernière Exposition, connaissant son livre de noblesse et marchant sur les traces de ses illustres aïeux, le chien de Montargis et les chiens du mont Saint-Bernard. Enfin trois ouvrages : *Ramsès le Grand, ou l'Egypte il y a trois mille trois cents ans*, par F. de Lanoye; *Homère : l'Iliade et l'Odyssée abrégées*, et les *Mémoires du cardinal de Retz abrégés*. Ces trois publications inaugurent une série nouvelle de la *Bibliothèque rose*. Destinée aux adolescents, et créée pour leur fournir des lectures intéressantes et élevées, cette série comprendra une collection de Mémoires, présentant une sorte d'Histoire de France vivante et pittoresque, des livres anecdotiques d'histoire et de voyage, et les chefs-d'œuvre de l'esprit humain présentés dans leurs grands épisodes et pouvant ainsi être mis entre les mains des jeunes gens et des jeunes filles.

Nous rappellerons encore les ouvrages publiés précédemment : ceux de M. L. Figuier, *le Ciel*, *le Monde de la mer*, les grandes éditions illustrées par G. Doré, et les six volumes du *Tour du monde*, cette sorte de carte gigantesque qui contient déjà plus de 3,000 gravures ou plans, et nous montre notre globe jusque dans ses derniers déserts. On le voit, entre les grandes publications de *l'Enfer*, de *Don Quichotte*, et les petits volumes de la *Bibliothèque rose*, il y a dans la collection des livres d'étrennes publiés par la librairie Hachette tout un monde de publications de tout genre et de tout prix, présentant le choix le plus vaste aux personnes qui veulent offrir des étrennes instructives, restant entre les mains et dans la mémoire des enfants.

Les nombreux ouvrages de luxe que publie la librairie Henri Plon forment une magnifique collection de livres d'étrennes. — 10, rue Garancière, à Paris.

Le journal quotidien *l'Événement*, que M. de Villemessant vient de fonder, a trouvé un moyen fort ingénieux pour que le public se rende compte de ce qu'il est.

On sait quel bruit fait en ce moment la nouvelle pièce de MM. de Goncourt, *Henriette Maréchal*. *L'Événement* s'est empressé d'acquérir des éditeurs et des auteurs le droit de publier ce drame dans ses colonnes.

En envoyant *cinquante centimes* en timbres-poste au nom de M. de Villemessant, 5, rue Coq-Héron, on recevra par le retour du courrier les cinq numéros contenant, sans les coupures opérées après la première représentation, ce drame très-complet, qui, lorsqu'il aura été édité, coûtera *trois francs*.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 522. — 1865. Prix du numéro : 35 centimes. 30 Décembre 1865.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique,

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Saint-Pierre, 27. — A Londres, chez Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Pour la Prusse, l'Allemagne et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. E. Philipon

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

LE LANGAGE DE L'AVENIR

CONFÉRENCE POUR RIRE

Par JEANNE BENOITON

Je dors
Tu pionces
Il tape de l'œil

Sténographiée par GREVIN

23766

« Après tout, on peut être aussi ennuyeux, aussi inconvenant, aussi coupable et non moins immoral en parlant correctement qu'en empruntant aux peintres, aux musiciens, aux étudiants, aux comédiens, pour un amusement passager et opportun, quelques dictons comiques et pittoresques. »

(Nestor Roqueplan.)

— Moi, je dis plus! je dis que cet emprunt est nécessaire et même indispensable. Du reste, à une époque où chacun a la *toquade* de la fortune, pourquoi la langue française ne chercherait-elle pas à s'enrichir aussi?

(Jeanne Benoiton.)

LE LANGAGE DE L'AVENIR, CONFÉRENCE POUR RIRE, PAR JEANNE BENOITON,
sténographiée par A. GRÉVIN (suite).



23767

Exemple : Voici une femme, nous ne la connaissons pas; est-ce une *dame bien*, est-ce une *cocotte?* on n'a jamais pu savoir. Dire qu'elle est bien mise, non, puisqu'elle est en négligé du matin; qu'elle a du cachet, vous n'oseriez pas; qu'elle est belle, qu'elle est jolie, il y en a tant..... Le mot *chic* vous vient tout naturellement sur les lèvres; elle a du *chic*, beaucoup de *chic*; et allons donc, elle est POURRIE DE CHIC.



23768

— Voyez celle-ci, c'est une prima dona de café-concert; ni grâce, ni tournure, ni beauté, ni voix, ni talent; et pourtant quel succès! Ce qu'elle a? Parbleu elle a du ZENGGGGG.

L'ASTRONOME DE LA PLACE VENDOME.

Ce savant modeste, appliqué, est aussi un dessinateur infatigable, car il lui faut recommencer, presque tous les jours, les figures astronomiques dont il orne le trottoir qui borde la colonne, la pluie ou le balai des valets de chambre de la ville de Paris effaçant ces dessins que bien des membres de l'Académie des sciences seraient incapables d'enlever ainsi haut la main.

Son télescope est immense; il est fâcheux que sa clientèle ait des rapports si éloignés avec son instrument; mais qu'importe? Tout le monde ne peut pas être directeur de l'Observatoire; heureusement pour M. Leverrier.

Ce soir le ciel est nuageux; mauvaise affaire. Dame Luna fait la coquette : elle lève et baisse son voile avec une rapidité agaçante pour l'observateur. Il faut en prendre son parti et se consoler en pensant que le cœur d'Hippolyte est plus pur pour le quart d'heure que le firmament.

Un client s'approche de l'académicien libre.

— Combien que vous prenez pour se boucher l'œil avec votre instrument?

— Dix centimes, monsieur.

— Et qu'est-ce qu'on voit chez vous?

— Si la lune pouvait vous être agréable?

— Je ne dis pas non ; montrez-moi votre lune.

L'homme se met en position; et, pendant qu'il regarde, l'astronome lui donne, par-dessus le marché, quelques notions sommaires sur l'astre en question.

— La lune est quarante-neuf fois plus petite que la terre...

— Vous voulez dire quarante-neuf mille fois?

— Quarante-neuf fois seulement. Elle est éloignée de nous de quatre-vingt-cinq mille lieues...

— Et demie?

— Sa forme paraît être irrégulière, ellipsoïde...

— Sa forme, sa forme! grogne le client; mais je ne vois rien du tout dans votre machine.

— Ne faites pas attention, c'est un nuage qui passe.

Le savant reprenant sa démonstration :

— On y observe des vallons, des montagnes et des volcans, qui ont l'apparence de taches sur le disque lunaire...

— Dites donc, je ne sais pas si on y observe des vallons et des montagnes d'où vous êtes; mais, de mon côté..., rien de rien.

— Toujours le nuage. — La lune manque d'atmosphère, car on n'y observe ni nuages, ni...

— Eh ben, c'est pas comme moi, car je n'observe que ça.

— Un peu de patience.

— Merci! Si vous croyez que votre lune va me faire poser longtemps comme ça, vous vous mettez joliment votre lunette dans l'œil. J'en ai assez, je donne ma démission. Voilà deux sous; rendez-moi.

— Monsieur, le prix convenu est de dix centimes.

— Oui, si j'avais vu quelque chose; mais, pour ce que vous m'avez montré, un sou, c'est fièrement bien payé.

— Ce ne sera rien si vous voulez, reprend le savant avec douceur. J' suis pas un pauvre; pas besoin de m' faire l'aumône.

L'homme désagréable reçoit sa *monnaie* et s'éloigne en maugréant. Encore un pour qui la science n'aura été que déception.

Un petit couple bien gentil s'arrête devant l'astronome du trottoir.

— Dis donc, Joseph, j'ai toujours eu envie de regarder là dedans.

— Passe-toi cette fantaisie, ma biche.

— C'est que j'ai peur.

— Peur de quoi?

— J' sais pas... C'est pour ça que j'ai peur.

— Bebête, va! (*A l'astronome.*) Monsieur, voulez-vous baisser votre télescope à la hauteur des jolis quinquets de mon épouse?

Après une foule de petites singeries, mademoiselle Césarine se décide à risquer un œil; justement, le ciel s'est éclairci.

— Ah! mon Dieu! Joseph!...

— Quoi?

— C'est pas la lune que je vois là.

— C'est peut-être le soleil.

— Mais c'est bien trop grand.

Le savant recommence son cours :

— La lune est quarante-neuf fois plus petite que la terre..

— Et comme elle est brillante!... et pleine de taches!

— Ce sont des vallons, des montagnes et des volcans..

LE LANGAGE DE L'AVENIR, CONFÉRENCE POUR RIRE, PAR JEANNE BENOITON,

sténographiée par A. GRÉVIN (suite).



23769

— Voyez à Bulier ce jeune étudiant, tout indique qu'il se prépare au baccalauréat; interrogez-le : au lieu de vous faire une longue phrase, il vous répondra tout simplement :
— JE PIOCHE MON BACHO.



23770

— Vous, monsieur, qui allez dans *le monde,* je suppose qu'un soir, sur le coup de dix heures, dix heures et demie, onze heures, une dame s'accroche à vous sous un prétexte quelconque : un bog, un grog, un verre de vin; vous vous dites : *Elle est collante!* Si vous parvenez à vous en débarrasser, il est évident que pour elle vous n'êtes qu'un JOLI LACHEUR.

— Tiens, j'aurai vu un volcan:

— Cherche bien, dit Joseph, tu finiras par voir des hommes.

— Bien vrai?

— Quand je te le dis.

Césarine pousse un grand cri.

— T'en as vu un?

— Oui.

— Comment est-il?... Brun ou blond?

— Il ne fait que passer et repasser devant moi.

— Je crois que mademoiselle est dans l'erreur, dit le savant; c'est une chauve-souris qui voudrait regarder par le gros bout du télescope.

— Il tient à voir ma petite Ririne, ajoute le jeune homme.

— Fi! l'horreur! s'écrie la timide enfant; je déteste ces animaux-là.

Joseph lorgne à son tour, et ne reprend son vol avec sa colombe qu'après avoir laissé un franc dans la main du savant.

— C'est égal, dit Césarine en courant à côté de son ami, je suis sûre que j'ai vu un homme.

— Tu vois des hommes partout.

— Vas-tu pas être jaloux de ceux de la lune?

— Non; je te permets de me tromper avec ceux-là.

— C'est joli, ce que vous dites là, monsieur. Moi, je vous défends de penser même aux femmes de là-haut.

Césarine réfléchit un moment, puis elle ajoute :

— Après ça, l'homme a dit qu'elles étaient quarante-neuf fois plus petites que nous; en voilà des nabotes!

Et madame Joseph rit comme une folle à l'idée de voir son adoré aux pieds d'une femme quarante-neuf fois plus petite qu'elle.

Cette façon de mettre les habitants à l'échelle de l'astre est d'une logique désopilante, qui provoque les deux jeunes gens à des éclats de rire quarante-neuf fois plus grands que ceux en usage chez les lunariens.

Resté seul, l'homme au télescope se promène en se faisant part de quelques réflexions.

— Ce jeune homme m'a donné un franc; à ce prix-là on gagnerait sa vie. Malheureusement l'amour de la science va de pair chez mes contemporains avec l'amour des gros sous. Il n'y a qu'une classe qui sache donner, celle des amoureux; il est fâcheux qu'on ne fasse pas plus l'amour à Paris.

Ici, je me permets de n'être pas de l'avis du savant; plus, ce serait trop.

Un ivrogne s'arrête à son tour sur le trottoir illustré.

— Monsieur désire-t-il jeter un coup d'œil sur la lune?

— Mon bonhomme, il m' faut mieux que ça.

— Demandez, faites votre choix.

— J' veux des planètes cachet vert.

— Cachet vert?

— Tout ce qu'il y a de plus chic, quoi.

— Nous avons Saturne et son anneau.

— Sa *turne?*... Non; j'ai assez de la mienne.

Le savant ne comprend pas le jeu de mots aviné de son client, l'argot se parlant rarement à l'Académie des sciences.

Le pochard continue.

— J' voudrais une comète; servez-moi une comète.

— Nous en manquons pour le moment.

— En v'là un gargot bien outillé! Comment! pas la queue d'une?

— Si j'avais la queue, j'aurais le noyau.

— Le noyau?... Une fameuse liqueur qui n'est plus à la mode... Savez-vous pourquoi?

— Les goûts se modifient avec le temps.

— Pas tout ça, montrez-moi du joli.

— Je vous assure que Saturne...

— Va pour... l'extrait de Saturne... C'est bon pour les brûlures.

Le télescope est braqué dans la direction de l'astre qui préside aux ampoules; mais ce n'est pas sans peine que le pochard arrive à y poser son œil.

— J' vois rien du tout... J' vois que la colonne.

— Vous regardez à côté.

— C'est donc ça... Du coup j'y suis... Nom d'un nom!... Qu'est-ce que vous m' montrez là?... Un panier à deux anses?

Suit la petite explication de rigueur.

— Saturne est orné d'un anneau, de deux anneaux, de trois anneaux même; mais le dernier ne compte pas; il est obscur. Quant aux deux premiers, ils tournent autour du même axe que la planète et dans le même temps.

— Saperlotte!... Vous vous fichez de moi, l'homme!

— J'en suis incapable, monsieur.

— Vous avez découpé ça dans du papier doré.

(*Voir la suite page* 6.)

LE LANGAGE DE L'AVENIR, CONFÉRENCE POUR RIRE, PAR JEANNE BENOITON, sténographiée par A. GRÉVIN (suite).



23771 Le monsieur à façons SE RETIRE.

23772 L'ami, le familier, l'indifférent S'EN VA.

23773 L'homme affairé SE SAUVE.

23774 Mais celui-ci SE LA BRISE.

Le verbe *dormir*, se livrer au sommeil, est-il assez insuffisant! N'y a-t-il qu'une seule et unique façon de se livrer au sommeil? et cette action est-elle la même pour tous? NON! et je maintiens, si je puis dire de moi par exemple :

23775 JE DORS,

23776 Que ce monsieur PIONCE,

23777 Que cette bobonne TAPE DE L'ŒIL,

23778 Que ce vieillard CASSE SA CANNE,

23779 Que cette clarinette (qui ronfle en marchant) PIQUE SON CHIEN,

23780 Et que ces portiers ROUPILLENT!

LE LANGAGE DE L'AVENIR, CONFÉRENCE POUR RIRE, PAR JEANNE BENOITON, sténographiée par A. GRÉVIN (suite).





23781 On peut très-bien rire sans s'amuser, 3782 de même que l'on peut très-bien s'amuser sans rire.

Pour exprimer la simultanéité de ces deux faits, il a donc fallu créer le verbe RIGOLER; d'où viennent RIGOLO, RIGOLADE, RIGOLBOCHE, RIGOLBOCHADE, etc., etc.



23783 *Rustre, manant, malotru,* ne se disent que d'un personnage grossier d'étoffe, de corps et d'esprit.



23785 Si ce personnage est bien mis et qu'il joigne aux défauts ci-dessus énoncés l'impertinence et surtout la *crasserie,*
C'EST UN PIGNOUF.

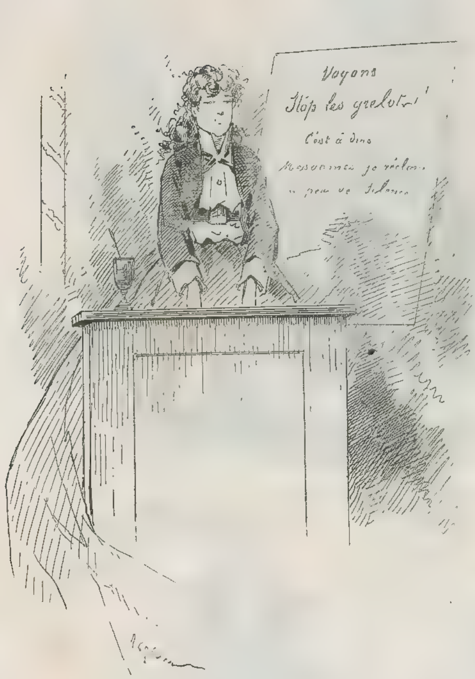


23784 ET TA SOEUR! est une expression assez insignifiante par elle-même; elle est tout entière dans le geste et dans l'intonation :
VOICI LE GESTE.
Pour l'intonation, voir mon frère Fanfan au théâtre du Vaudeville.
Que de jeunes personnes seraient encore dans la voie de la vertu si on leur avait appris de bonne heure à répondre aux mille séductions auxquelles elles sont chaque jour exposées ces trois mots : ET TA SOEUR!)



23786 Ce monsieur n'est :
Ni étonné,
Ni surpris,
Ni saisi d'admiration, ni d'autre chose,
Ni stupéfié,
Ni, etc., etc., etc.
IL EST EPATÉ!

LE LANGAGE DE L'AVENIR, CONFÉRENCE POUR RIRE, PAR JEANNE BENOITON, sténographiée par A. Grévin (suite).



23787

Un vieux monsieur fort respectable, mais incrédule, avait l'habitude, quand je lui affirmais quelque chose, de me répondre : *Ça n'est pas aussi sûr que du bon vinaigre.*

Aujourd'hui on vous dit : Tu nous la fais a l'oseille ! ce qui est à peu près kif kif, c'est-à-dire la même chose.



23788

Le superlatif de l'importun, c'est le gêneur, qui lui-même a pour superlatif l'empêcheur de danser en rond.

(Voyez au théâtre du Châtelet maman et M. Ambroise dans *la Lanterne magique.*)

— Je vous jure...

— Et puis vous l'avez collé sur le gros verre de votre lorgnette.

— Vous verriez Saturne en noir alors.

— C'est égal, elle est bonne... Je ne regrette pas mes deux sous.

— Comment ! vous ne croyez pas ?

— Je crois que vous avez voulu me mettre dedans ... J'y suis pourtant assez, Dieu merci.

— Je vous promets...

— Ayez donc pas peur, farceur... J' suis incapable d'une dénonciation. Mais c'est pas à moi qu'on fera prendre des paniers à salade pour des étoiles. On connaît sa... stronomie. La lune est ronde, pas vrai ?... quand elle est pleine... Et les étoiles... Ça a des pointes, comme de... la... gion d'honneur. Vous voyez bien... que vous n'avez pas affaire... à un melon... Les melons sont ronds aussi... comme moi, ce soir ; mais ça ne fait rien ; on a encore l'œil... pus chez le marchand de vin, par exemple... Ça, c'est un tort... de leur part... Néanmoins, je leur-z-y pardonne ; faut que tout le monde vive. Mais vous, vous êtes un vieux farceur avec vos... monstrations. J'en sais pus que vous, allez !... Sans rancune, bonsoir... Mais n'en faut plus de vos paniers à salade !

Louis Leroy.

FANTASIAS.

L'Odéon va reprendre la *Vie de bohème.*

Ce qui prouve qu'à quelque chose malheur est bon.

C'est à l'interdiction de *Malheur aux vaincus!* de M. Barrière que nous devrons de revoir Mimi, Colline, et tous ces types charmants, fils de la fantaisie réaliste de Mürger.

Nous espérons bien que *Malheur aux vaincus!* nous sera rendu tôt ou tard, — et nous applaudirons, en attendant, la reprise dans laquelle mademoiselle Thuillier retrouvera le rôle qu'elle créa, il y a...

N'usons pas de l'art de vérifier les dates !

***

Heureuse époque que celle où Mürger écrivait le livre exquis d'où la comédie est tirée !

On croyait encore un peu.

On aimait presque passionnément.

L'inconvénient, c'est que l'apothéose de la bohème engendra toute une kyrielle de parasites de l'art et des lettres, qui s'imaginèrent que le talent se remplaçait par des pièces au coude.

Un moment, il fut question d'écrire à la porte du Panthéon intellectuel :

— Une mise indécente est de rigueur.

Et la bohème mourut d'un accès d'impuissance.

***

Elle avait pourtant sa poésie, cette existence insoucieuse, avant qu'on l'eût érigée en profession.

C'était le rêve de tout adolescent, et je ne sais plus qui eut ce mot charmant :

— De nos jours, tous les jeunes gens font des mansardes en Espagne.

Aujourd'hui on spécule sur les terrains, à peine au sortir de l'enfance.

Lequel vaut le mieux, Seigneur ?

***

Une réponse pure comme l'antique.

Une affaire m'appelait l'autre jour dans les bureaux d'une administration quelconque.

J'avise un garçon qui sommeillait béatement auprès d'un poêle :

— Monsieur X...?

Monsieur X... est un chef de bureau de la nondite administration.

— Il est sorti.

— Ah !

— Oui, monsieur.

— Et ordinairement à quelle heure le trouve-t-on ?

— Ordinairement..., on ne le trouve pas !...

J'ai salué et remercié avec empressement.

***

Le petit A... est amoureux fou d'une beauté qui a dépassé les limites de la maturité.

Seul il ne s'aperçoit pas du ridicule dont il se couvre.

Et partout, — en dépit des railleries, — il s'en va vantant les charmes de son idole.

— Mon cher, faisait-il hier à un de ses amis, on a beau

LE LANGAGE DE L'AVENIR, CONFÉRENCE POUR RIRE, PAR JEANNE BENOITON,
sténographiée par A. GRÉVIN (fin).



23789

Le mot DÉCHE, qui fait frissonner d'horreur messieurs les puristes, vient tout uniment de déchoir : tomber dans un état moindre, pire, moins brillant, moins avantageux que celui où l'on était primitivement.

Exemple : Ces bottines sont en DÉCHE.

(Selon moi, déche doit principalement s'appliquer aux choses; pour les personnes, nous avons DÉBINE, qui vient d'un verbe latin qui signifie devoir, avoir des dettes beaucoup, beaucoup de dettes.)



23790

Chacune des expressions que nous venons de passer en revue est bête ou spirituelle, selon l'opportunité de son emploi. N'imitez point cet étranger qui, pendant la grève des voitures, voulant exprimer qu'il avait dû croquer le marmot, disait tout bonnement :

— *Je avais mangé le petite garçonne !*

dire, elle a une tête de médaille..., une tête comme on en voit dans les musées...

— Rétrospectifs.

***

Elle vient de paraître, la troisième et nouvelle édition du *Dictionnaire des contemporains* de M. Vapereau.

Que d'additions ! Que de suppressions aussi !

Ceux-ci sont morts, ceux-là sont nés à la notoriété.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aïeux n'y seront plus !...

Le *Dictionnaire* de Vapereau, c'est le défilé des célébrités.

Comme ce défilé marche au pas accéléré ! Combien quittent les rangs !

Les vivants vont vite !

***

Recrudescence de candidatures à la porte de l'Académie française, où, suivant la définition précieuse d'un appréciateur, il y a *quarante appelés et peu de lus*.

Les chances sont maintenant pour M. Amédée Thierry.

Augustin Thierry, son aîné par le talent comme par l'âge, mourut sans que l'on daignât penser à lui pour un honneur qu'il avait cent fois mérité.

C'est pour cela probablement qu'on veut réparer l'injustice après coup.

Le fauteuil de mon frère pour faire pendant à la croix de ma mère.

***

Les bals de l'Opéra sont ouverts.

Le carnaval de *Henriette* y a son contre-coup.

Dans les couloirs, un monsieur se livrait, samedi dernier, aux joies de l'art de s'entreprendre en société.

C'était une grêle d'argot.

Passe un pierrot qui apostrophant le monsieur :

— Tais-toi donc, sociétaire !...

Pauvre Comédie française, cela lui apprendra !

***

Ironie du hasard.

L'autre jour, au-dessous de l'affiche de ce pauvre *théâtre Saint-Germain*, on en avait placardé une autre commençant par ces mots :

RECETTE INFAILLIBLE.

La colle est sans pitié !

***

X..., un des viveurs émérites du bitume des Italiens, a disparu soudain.

Au bout du fossé la culbute.

Les petits animaux à ongles roses dont parle Félix dans *la Famille Benoiton* lui ont grignoté son patrimoine.

Laissez-leur mettre une dent chez vous, elles en auront bientôt mis quatre.

De telle sorte que X... a dû prendre sa retraite dans une modique place de quinze cents francs !

Hier il rencontre un des ci-devant collaborateurs de ses fredaines.

— Comment, c'est toi ! exclame celui-ci.

— Hélas !

— D'où sors-tu ?

— Mon pauvre ami, j'ai mangé mon pain blanc le premier.

— Aïe ! Je devine...

— Ruiné, radicalement ruiné.

— Pauvre ami !

— Moi qui ai croqué un demi-million, je suis dans une Compagnie d'assurances !

— Oh !

— Moi qui ne vivais que de la Madeleine à la rue Laffitte, je demeure sur la route de Saint-Denis, à la Chapelle !...

— Expiatoire ! fit l'ami terrible.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

A l'heure où nous paraîtrons, la librairie Michel Lévy frères aura mis en vente une comédie en cinq actes d'un des plus remarquables écrivains de notre époque, de Théodore Barrière. La dernière œuvre de l'auteur des *Parisiens* et des *Faux bonshommes* était destinée d'abord au théâtre du Gymnase, mais M. Barrière, ne voulant se rendre à quelques observations du directeur, a repris son

manuscrit et l'a porté à l'Odéon. Les répétitions avançaient... la direction et l'auteur croyaient tenir un succès hors ligne, quand tout à coup la commission d'examen des ouvrages dramatiques refusa l'autorisation de laisser jouer cette puissante comédie.

Je n'ai pas à rechercher les motifs... je constate un fait et je me permets tout au plus de regretter cette interdiction, qui a privé le public parisien d'une œuvre hors ligne, car il y a une différence entre la simple lecture d'un drame et une représentation du même drame sur un théâtre, et la pièce imprimée ne vaut pas une pièce jouée par de bons acteurs.

Moi, je viens de lire *Malheur aux vaincus!* et je déclare que c'est une des meilleures pièces de M. Barrière et assurément la plus émouvante de son riche répertoire; on y trouve à chaque page ce style incisif et mordant que n'ont pu s'approprier ceux qui ont imité la manière de ce brillant auteur dramatique, à qui le théâtre contemporain doit ses plus grands et surtout ses plus légitimes succès.

Vous fe[illegible] bien de lire la nouvelle comédie, faute de p[illegible]oir sur un théâtre... Ce sera une sorte de pre[illegible]sentation, à laquelle vous assisterez au coin [illegible]eminée, les pieds sur les chenets. Si vous éprouvez [illegible]oins violentes émotions qu'au théâtre, vous serez en revanche beaucoup plus à votre aise dans votre fauteuil que dans les horribles stalles de nos salles de spectacle.

Et maintenant, si, après avoir lu ce drame violent et mouvementé, vous voulez vous distraire et rire un brin des farces de l'année, je vous engage à aller au théâtre des Folies-Dramatiques et à assister à une représentation d'une agréable revue de MM. Thierry et Rénard, qui porte ce gracieux titre : *Que c'est comme un bouquet de fleurs.*

Oui, c'est comme un bouquet de fleurs!

Tout un régiment de jolies femmes, des costumes délicieux dessinés par M. Hadol, quelques décors ravissants, un quarteron de jolis couplets par tableau, de la danse, de l'entrain, du mouvement, et deux acteurs amusants, MM. Miller et Vavasseur.

J'avoue que je n'ai pas toujours été très-bienveillant pour M. Harel, mais à qui la faute? Pendant un certain temps, le directeur semblait vouloir abandonner son théâtre à des auteurs de contrebande qui semaient la tristesse et l'ennui et récoltaient des sifflets; mais un beau jour M. Harel, mieux avisé, est revenu à M. Thierry, qui avait fait les belles soirées des Folies-Dramatiques du boulevard du Temple. Avec l'auteur qui fit *les Canotiers de la Seine* en collaboration avec Adolphe Duperety, la bonne humeur, l'esprit et la gaieté ont fait leur rentrée chez M. Harel.

La revue des Folies-Dramatiques est taillée sur le patron de toutes les revues. Deux compères se promènent à travers le Paris de 1865 et font défiler devant le public les principaux événements de l'année; le tout est rondement mené... quelques longueurs de la première soirée auront sans doute disparu depuis, et il ne reste qu'un spectacle fort divertissant, une pièce assez gaie et bourrée de jolis couplets.

Le troisième acte nous montre la fameuse armoire des frères Davenport, d'où les esprits font sortir successivement tous les succès et toutes les chutes dramatiques de l'année. Le public a marché de surprise en surprise jusqu'à la fin de la pièce, et les noms des auteurs ont été proclamés au milieu des plus vifs applaudissements.

Un tableau du deuxième acte nous transporte à Alger, où nous assistons à un ballet fort original; l'orchestre se compose de trois artistes arabes du régiment des turcos; leur musique est assurément moins gracieuse et moins mélodieuse que la partition de *Martha;* mais c'est étrange, original, une sorte de charivari qui déchire les oreilles et agace les nerfs.

A travers cette revue se promène une toute jeune fille, âgée de quinze ans à peine, d'une rare beauté, qui chante agréablement les rondeaux et les couplets, joue la comédie, danse, et fait tout ce qui concerne l'état d'une petite comédienne.

Elle s'appelle mademoiselle Worms, et nous la retrouverons un de ces jours au théâtre du Palais-Royal.

Enfin le théâtre des Folies-Dramatiques tient donc un bon succès : tant mieux ! il serait à souhaiter que cette scène se relevât peu à peu; quand je pense aux sept cents écrivains qui composent la société des auteurs dramatiques, il me semble que trente théâtres suffisent à peine à la production contemporaine.

Aussi je signale avec plaisir la prochaine ouverture d'une petite salle élégante au boulevard du Prince Eugène; les nouveaux *Délassements-Comiques* sont placés sous la direction d'un homme actif, intelligent, plein de bonne volonté et de bonnes intentions, et je souhaite dès à présent toutes sortes de prospérités au théâtre qui conviera bientôt le public à une revue de Timothée Trimm, l'illustre, et de M. Emmanuel.

Il me reste à parler encore de la reprise de *l'Ambassadrice* et de la rentrée de madame Cabel.

A la semaine prochaine.

Je n'ose vraiment pas vous entretenir de l'Opéra Comique après les Délassements également comiques, et de maître Auber après maître Timothée Trimm.

D'ailleurs est-il bien nécessaire de parler d'une partition de M. Auber? Et quand je vous aurai dit que M. Auber est un homme de génie, que chaque reprise d'une de ses œuvres est une fête pour le public et une bonne fortune pour le théâtre, je ne vous aurai rien appris de nouveau. *L'Ambassadrice* est de M. de Saint-Georges et de M. Auber, c'est-à-dire d'un des auteurs les plus aimés et du compositeur le plus justement populaire de notre temps.

C'est tout dire.

ALBERT WOLFF.

On lit dans le *Moniteur de l'armée :* « Le *Voyage en Algérie de S. M. Napoléon III* vient d'être publié par l'éditeur M. H. Plon (rue Garancière, 8; prix, 30 francs, *franco*). Ce magnifique volume, petit in-folio, exécuté avec autant de soin que de luxe, est sous tous les rapports appelé à un immense succès. C'est un des plus beaux cadeaux d'étrennes de cette année. Le récit du voyage de l'Empereur en Algérie a été tracé par M. Pharaon, ancien interprète de l'armée d'Afrique, Africain lui-même, et à qui rien n'était étranger sur cette terre. Il a ajouté au récit simple et véridique du voyage impérial des notions historiques, des légendes arabes, des aperçus intéressants sur la vie du nomade, du Kabyle et de l'habitant des oasis. Ces récits sont rehaussés par d'admirables dessins dus au crayon bien connu de M. Darjou, représentant les principaux épisodes du voyage impérial, les fantasias, les scènes de mœurs et les paysages des localités les plus remarquables. »

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 2.

